LES SCEAUX BYZANTINS DU MUSÉE DE GAZIANTEP*

Jean-Claude CHEYNET, Esra ERDOĞAN et Vivien PRIGENT

Cette contribution se situe dans la suite des précédentes études consacrées aux musées de la Turquie orientale, dont la sphère d'acquisition des sceaux est locale et donne un aperçu de l'administration de ces territoires lorsqu'ils appartenaient à l'Empire romain d'Orient[1]. On constate que les bulles furent gravées pour des fonctionnaires exerçant dans les provinces orientales de l'Empire. Les sceaux du musée de Gaziantep ont des parallèles dans les musées situés à peu de distance de cette ville, dans le territoire qui constituait au 11[e] siècle le grand commandement militaire d'Antioche.

I. – L'administration centrale

Kosmas, *a secretis* (?)

Inv. : Gaziantep 13.22.93.
Dia. : 24. Des. : Très fortement échancré aux orifices du canal ; frappe décentrée.
Inédit.
// : (a) anc. coll. Zacos ; (b) musée de Tarse, inv. 976-43-1 ; (c) Gert Boersema (proposé à la vente en mars 2013) ; coll. Tatış, n[os] 3005 à 3013 (9 ex.) ; vente Themis Numismatics 3 (31.8.2019), une bulle du lot 346 ; vente Ares 3 (20.10.2019), n[o] 892 ; vente Themis Numismatics 4 (2.11.2019), une bulle du lot 464 ; vente Ares 4 (24.11.2019), n[os] 1633 et 1641 ; vente Ares 5 (22.12.2019), n[o] 992 ; vente Ares 6 (19.1.2020), n[o] 741 ; vente Ares 7 (21.2.2020), n[o] 848 ; vente Zeus Numismatics 5 (15.3.2020), n[o] 1863.

* Cette étude est soutenue par la commission des projets de recherche scientifique de l'Université de Marmara (projet n[o] SOS-A-070617-0391). – Liste des abréviations à la fin de l'article.

1. J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Adıyaman ; J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Turquie orientale.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 5-69. doi : 10.2143/REB.78.0.3288406

Éd. des // : (a) G. Zacos et A. Veglery, nº 1359 ; (b) J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse, nº 88, p. 442 ; J.-C. Cheynet, *Tatış*, nº 2.1.



Au droit, dans un cercle de feuillage, inscription disposée en croix sur trois lignes, à lire verticalement puis horizontalement, K|O|C –M|A : Κοσμᾶ. Dans le champ, une étoile à six rais en chaque quartier.

Au revers, monogramme compact, formé d'une lettre latine cursive occupant tout le champ et contenant la lettre S. G. Zacos, éditant la pièce parallèle, a proposé à titre d'hypothèse une lecture en *illustriu*. Si les deux faces sont bien gravées symétriquement, il s'agit d'un a et donc la solution *as(ecretis)* ou *a(secreti)s* est préférable. Comme au droit, le champ est orné d'une étoile en chaque angle. La solution proposée n'est pas certaine, mais elle est la plus vraisemblable.

6e siècle. La disposition en croix du nom Kosmas, selon le monogramme de type Zacos, se retrouve sur quelques plombs contemporains ; ainsi, dans l'ancienne collection Zacos[2], au musée de Chypre[3], dans l'ancienne collection Zarnitz, aujourd'hui au musée Kestner : Kosmas, stratèlate, la dignité étant gravée en toutes lettres au revers[4]. Nous ignorons les activités de notre Kosmas, mais il fut actif dans le sud-est anatolien puisque, en dehors de la région de Gaziantep, ses bulles furent retrouvées dans les environs de Tarse et d'Adana. Il est probable que les nombreux exemplaires proposés ces derniers mois dans des ventes aux enchères proviennent de la même région.

Thomas Xèros, patrice et *antiprosôpôn* du *sékréton* du *génikon*

Inv. : Gaziantep 6.38.95.
Dia. : 25. Des. : Flan très rogné dans sa partie supérieure et largement échancré dans le bas du champ ; il y a une trace d'une double, voire d'une triple frappe, si l'on regarde les cercles de perles au droit.
Inédit.

2. G. Zacos et A. Veglery, nº 1170.
3. D. Metcalf, *Cyprus* I, nº 536. Au droit, est gravée une Vierge en buste au médaillon, accostée de croisettes.
4. A. K. Wassiliou-Seibt et W. Seibt, *Kestner*, II, nº 15.



Au droit, dans un cercle de perles, Vierge en pied, de face, debout sur un *souppédion* rectangulaire, orante, portant sur la poitrine un vaste médaillon au buste de l'Enfant. Le manteau, largement déployé, est bordé d'un rang de perles. De part et d'autre de l'effigie, sous les paumes ouvertes, les sigles, M̄P – Θ̄V̄.

Au revers, légende sur sept lignes :

ΘΚΕΡ̣⁄Θ̣⁄|ΘѠΜΑΠ̄Ρ̄Ι.|SΑΝΤ⁄ΠΡΟCѠ|ΠȢΤ⁄ΤѠ̣CΕΚΡΕ|ΤѠΤȢΓΕΝ̣ΗΚ⁄|ΛΟ-ΓΟΘ̣....|ΤѠΞ...

Θ(εοτό)κε β(οή)θ(ει) Θωμᾷ π(ατ)ρι[κ(ίῳ)] (καὶ) ἀντ(ι)προσωποῦ(ν)τ(ι) [(ἐν)] τῷ σεκρέτῳ τοῦ γενηκ(οῦ) λογοθ[εσίου] τῷ Ξ[ηρῷ].

11e siècle (troisième quart). Les Xèroi appartiennent aux plus éminentes familles de l'aristocratie civile du 11e siècle[5]. Les bulles qu'ils ont émises sont ornées le plus souvent de la rare effigie de saint Marc[6] et sont en règle générale d'une grande qualité de gravure comme celle de Thomas. Ce dernier commença peut-être sa carrière comme *asèkrètis*, puis fut patrice et *antiprosôpôn* du *sékréton* de l'économe des maisons pieuses, juste avant ou après l'exercice de sa charge au bureau du *génikon*[7].

Thalassios, *meizotéros*

Inv. : Gaziantep 2010.2.30.
Dia. : 24. Des. : Échancrures aux orifices du canal ; légèrement usé sur les deux faces.
Inédit.

5. J.-C. CHEYNET, Les Xèroi, administrateurs de l'Empire, *SBS* 11, 2012, p. 1-34.
6. B. CASEAU, Saint Mark, A Family Saint? The Iconography of the Xeroi Seals, dans Ch. STAVRAKOS et B. PAPADOPOULOU (éd.), *Ἠπειρόνδε. Proceedings of the 10th International Symposium of Byzantine Sigillography (Ioannina, 1-3 octobre 2009)*, Wiesbaden 2011, p. 81-110.
7. J.-C. CHEYNET, Les Xèroi, cité n. 5, p. 16-17.



Au droit, dans une bordure de feuillage, légende sur trois lignes :

ΘA|ΛACH|OV

Θαλασ(σ)ήου

Au revers, suite de la légende sur trois autres lignes, précédée d'une croisette :

+M|HZOT|ЄPO

+ μηζοτέρο(υ), ou μηζοτέρῳ.

7e/8e siècle. Au revers, le O final n'est pas suivi d'un V, comme on attendrait au génitif, ou bien il faut comprendre qu'il est gravé à la place d'un ω, donc au datif (μηζοτέρῳ), ce qui supposerait une rupture grammaticale et une incorrection orthographique. Le *meizotéros*, subordonné du préposé à l'*eidikon*, surveillait peut-être la production des domaines publics et certains ateliers[8].

Le sceau contemporain d'un archonte de Lydie, trouvé lors de fouilles à Pergame, porte en toutes lettres le nom de Thalassios[9].

Iakobos, notaire impérial

Inv. : Gaziantep 2010.2.12.
Dia. : 32,5. Des. : Très belle gravure ; les lignes guidant le graveur sont encore visibles.
Inédit.

Au droit, dans un cercle de perles, buste de face de saint Georges, revêtu de la chlamyde, tenant une lance en main droite et un bouclier de l'autre. La partie centrale du champ, correspondant au canal, est détruite et le visage écrasé. Dans le champ, l'épigraphe en colonne conservée à droite assure l'identification, – ω|P|Γ

8. N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles : introduction, texte, traduction et commentaire* (Le monde byzantin 4), Paris 1972, p. 317-318.
9. *PMBZ*, no 7253.



Au revers, légende sur cinq lignes, précédée d'une croisette ; au sommet et à la base du champ, un croisillon de perles accosté de tirets :

–※–|+COTЄP|ROHΘ̣IḤA|KOROR AC̣I|ΛHKONO|TAPHO|–※–
+ Σõτερ βοήθ(ε)ι Ἠακόβῳ βασιληκῷ νοταρήῳ.

Milieu du 11e siècle. L'orthographe du sceau est assez médiocre, mais respecte la phonétique. Le sigillant serait-il d'origine orientale et hellénophone inexpérimenté ?

Σῶτερ se rapporte au seul Christ et se substitue ici à l'habituel Κύριε. Aucun saint militaire, en effet, n'est ainsi qualifié.

Michel Marachas, protospathaire et *pronoètès* des biens du Christ Antiphonète

Inv. : Gaziantep 9.28.07.
Dia. : 30,5. Des. : Légèrement échancré aux orifices du canal ; bien centré et bien gravé.
Éd. : E. G. Erdoğan, Gaziantep State Officials, no 2.
// : coll. Tatış, no 3042.
Éd. du // : J.-C. Cheynet, *Tatış*, no 3.22.

Au droit, dans une bordure de fin grènetis, légende sur six lignes, précédée d'une croisette ; la dernière ligne est accostée de tirets :

+K̅ЄRΘ|TωCωΔ|MIXAHΛA̅|CΠAΘSR̅|ΠPONOH|–T–
+ Κ(ύρι)ε β(οή)θ(ει) τῷ σῷ δ(ούλῳ) Μιχαὴλ (πρωτο)σπαθ(αρίῳ) (καὶ) β(ασιλικῷ) προνοήτ(ῃ).

Au revers, suite de la légende sur six autres lignes dont la dernière est accostée de tirets comme au droit ; au sommet du champ, un croisillon de perles cantonné de tirets :



-※-|TѠNKT/|MATѠNT/|.PCTȢANT/|ΦѠNHTȢ|TѠMAPA|-X/-
τῶν κτ(η)μάτων τ(οῦ) [Χ]ρ(ι)στοῦ Ἀντ(ι)φωνητοῦ τῷ Μαραχ(ᾷ).

11e siècle (milieu). La principale difficulté réside dans l'interprétation de la première lettre à la troisième ligne du revers. Sur le parallèle de la collection Tatış, elle avait été transcrite avec beaucoup d'hésitation X, mais l'exemplaire mieux conservé du Musée de Gaziantep ne confirme pas ce choix, sans en imposer un autre. On pourrait donc aussi lire τῶν κτ(η) μάτων τ(ῆς) κ(ου)ρ(ατωρεία)ς τοῦ Ἀντ(ι)φωνητοῦ. Mais l'abréviation serait singulière. Ce qui est certain, c'est que Michel Marachas, honoré de la dignité de protospathaire, encore assez élevée pour l'époque présumée de la frappe, avait la charge de gérer, en tant que *pronoètès*[10], les biens du bureau du Christ Antiphonète.

L'impératrice Zôè était une fervente fidèle du Christ Antiphonète. Elle créa sans doute un *sékréton* homonyme pour gérer la fondation pieuse qui possédait des biens en Orient dans les terres reconquises par les Byzantins au cours du 10e siècle. Une autre bulle liée à cette icône est conservée au musée d'Antioche[11].

Un Michel Marachas, protospathaire *épi tou chrysotriklinou*, est connu par une bulle conservée en plusieurs exemplaires[12]. Il s'agit sans doute de

10. Sur le *pronoètès*, voir en dernier lieu, A. K. Wassiliou, Der Terminus προνοητής in der byzantinischen Verwaltung, *ZRVI* 50, 2013, p. 149-162.

11. J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse, no 71, repris dans A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, II, no 2763. Il faut corriger la lecture de cette bulle d'après un parallèle mieux conservé, passé en vente [CNG vente e-376 (15.6.2016), no 590] : Σφραγ(ὶς) συνήθης εὐλαβῶν [τ]οῦ σεκρέτ(ου) | τοῦ Παντάνακτος Ἀντιφων(η)τοῦ λόγων. Il ne s'agit donc plus de pieux serviteurs, mais du scellement de pieuses paroles.

12. J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse, no 21 ; collection Kofopoulos ; collection Uptadel ; vente Gorny 152 (octobre 2006), no 2906.

notre sigillant. La lignée est bien attestée à partir de la seconde moitié du 11e siècle : Georges[13], Thomas[14], Manuel[15], et peut-être un Théochariste[16]. A. K. Wassiliou avance l'hypothèse que le nom pourrait être lié à la localité de Maragha, située au sud-est du lac d'Urmia. En tout cas, le lieu de trouvaille de deux des sceaux à ce nom suggère une attache avec les provinces les plus orientales de l'Empire.

Pothos, patrice et économe…

Inv. : Gaziantep 2010.5.131.
Dia. : 26. Des. : Flan trop petit et percé au sommet du champ ; échancrures modérées aux orifices du canal.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, buste de saint Michel de face, ailes rejetées sur les côtés du champ, revêtu du *lôros* droit orné de grosses perles ; l'archange tient en main droite un sceptre et de l'autre un globe non crucigère.

Au revers, légende sur six lignes :

..ЄRϒΘ̣|.ѠCѠΔ.|.ѠΠOΘѠ|ΠΡΙΚϒΟΙΚ̣.|Ν̣ϒΜ̅...| ...
[+ Κ(ύρι)]ε β(οή)θ(ει) [τ]ῷ σῷ δ[ούλ]ῳ Πόθῳ π(ατ)ρι(κίῳ) κ(αὶ) οἰκ[ο]ν(όμῳ) μ(ε)γ(άλ..)…

Milieu du 11e siècle. Les deux dernières lignes de la légende sont très effacées. La dignité de patrice pour un économe fait songer à un économe de la Grande Église, mais les lettres qu'on croit distinguer ne semblent pas

13. A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, II, no 2763 (11e/12e siècle).
14. A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, I, no 956 (11e/12e siècle).
15. *Ibidem*, no 541 (seconde moitié du 12e siècle).
16. W. Seibt, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*. I, *Kaiserhof* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik 2.1), Vienne 1978, no 109. Le canal du sceau interdit de savoir s'il s'agit d'un Marapas ou d'un Marachas.

confirmer cette hypothèse. À la dernière ligne, les lettres pourraient être ỌΧẸΙ, soit Ἀντιοχείας. Nous connaissons par un sceau l'existence d'une grande curatorie d'Antioche[17]. Ce serait une solution alternative.

Constantin, *hypatos* et stratège…

Inv. : Gaziantep 2010.10.35.
Dia. : 19,5. Des. : Flan déformé et traversé par une ligne de canal en diagonale ; points d'écrasement marqués.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, saint Michel de face, en pied, silhouette peu distincte, reconnaissable aux ailes éployées, tenant en main gauche un labarum posé au sol et de l'autre un globe ; probablement revêtu du *lôros* dont le pan retombe sur le bras droit.

Au revers, légende sur quatre lignes, précédée d'une croisette :

+Ḳ...|ΠΑΤΩ..|ΤΡΑΤ..|.Γ.ỤΗ.
Κ[ων(σταντίνῳ) ὑ]πάτῳ [(καὶ) σ]τρατ[η]γ[ῷ…

11[e] siècle (troisième quart). Le nom est mal conservé dans la première ligne de la légende mais il est bref. Comme la première lettre semble un Κ, la solution serait Constantin. La fin de la légende est mal conservée et offrait soit le nom transmissible du stratège, soit le lieu où celui-ci exerçait cette charge.

N. Apoucharpès, protospathaire et stratège

Inv. : Gaziantep 21.32.1990.
Dia. : 25. Des. : Nette échancrure à l'orifice supérieur du canal ; usure et oxydation sur les deux faces.
Inédit.

17. J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection Zacos (Bibliothèque nationale de France) se rapportant aux provinces orientales de l'Empire byzantin*, Paris 2001, n[o] 9 : un Katôtikos, προνοητὴς μεγάλης κουρατωρείας Ἀντιοχείας.



Au droit, dans une bordure de perles, buste de la Vierge de face, tenant des deux mains le médaillon devant elle. Dans le champ de part et d'autre de l'effigie, au-dessus des sigles mal conservés, des langues de feu.

Au revers, légende sur six lignes dont les deux premières sont mal conservées :

+CΦ...|.....|Α̣ΣΠΑΘΣ̣|CTPA.Η̣|ΓȢΑΠȢ|ΧΑΡΠ̣

+ Σφ[ραγὶς ....] (πρωτο)σπαθ(αρίου) (καὶ) στρα[τ]ηγοῦ Ἀπουχάρπ(η).

11e siècle (première moitié). Harb est un nom caucasien, qui peut être porté par des Arméniens, des Géorgiens ou des Arabes. À titre d'exemple, on relève des Abouharb dans la parenté des fondateurs géorgiens du monastère athonite d'Iviron[18]. Ils ont fait souche dans l'Empire.

Des sceaux au nom d'Apoucharpès nous sont parvenus. Quatre bulles identiques de Tzourbanèlès Apocharpès, protospathaire et stratège, ont été découvertes en Bulgarie[19]. Mais aucun lien ne peut être établi avec le sceau de Gaziantep.

Conon, tourmarque

Inv. : Gaziantep 2010.32.5.
Dia. : 34. Des. : Légères échancrures aux orifices du canal ; usé sur les deux faces ; gravure grossière ; copie ?
Inédit.
// : Artemide Aste 11E, no 598, auj. coll. Kofopoulos.

Au droit, dans une bordure de feuillage, légende sur trois lignes, cantonnée de deux cyprès schématisés, élevés verticalement sur toute la hauteur du champ :

18. B. Martin-Hisard, La *Vie de Jean et Euthyme* et le statut du monastère des Ibères sur l'Athos, *REB* 49, 1991, p. 67-142, ici p. 88.
19. I. Jordanov, *Corpus*, III, nos 1590-1594.



ΚΩ̣|ΝΩ|ΝΟC
Κωνώνος.

Au revers, suite de la légende sur trois autres lignes, accostée de cyprès raidis, comme au droit :

ΤΟV|ΜΑΡ|ΧΟV
του(ρ)μάρχου.

Κονώνος του(ρ)μάρχου.

7e/8e siècle. La gravure est fruste, les lettres irrégulières, l'une est omise au revers ; les arbres sont schématisés par des arêtes emplissant avec lourdeur les deux champs latéraux. Ce type de plomb, dont on connaît un second exemplaire, contraste fortement avec les nombreux autres sceaux de Conon, tourmarque, ou Conon, patrice, et éveille un doute sur son authenticité, mais pourquoi un faux de très faible valeur serait-il fabriqué ? Il s'agirait d'un modèle improvisé loin de Constantinople. Cette bulle est donc bien connue, provenant de différents *boullôtèria*[20]. La rareté du nom Conon permet d'affirmer que ce plomb appartenait au futur Léon III. Sous le second règne de Justinien II (705-711), Conon devint sans doute tourmarque du thème des Anatoliques, dont il fut ensuite le stratège[21].

20. Athènes, musée ; anc. coll. Schlumberger ; coll. Kestner, venant de la vente Münz 161, no 798 (anc. coll. Zarnitz) ; Zacos (BnF), no 4417, inédit ; coll.Tatış, no 2457 ; un exemplaire vendu par Gert Boersema ; vente Hirsch no 271 (17-19.2.2011), no 2658 ; vente Naumann 69 (2.9.2018), deux exemplaires dans le lot no 675 ; vente Ares 4.2 (24.11.2019), no 1625.

21. A. K. Wassiliou-Seibt et W. Seibt, *Kestner*, II, no 30, p. 51-52.

II. – L'administration provinciale

1. *Anatoliques*

Christophore Mytilènaios, protospathaire impérial, juge de l'Hippodrome et des Anatoliques

Inv. : Gaziantep 7.38.95.
Dia. : 29,5. Des. : Nettement échancré aux orifices du canal ; belle gravure à l'origine ; pressé sur les deux bords des deux faces.
Éd. : E. G. Erdoğan, Gaziantep State Officials, n° 4.
// : Musée de Genève, fonds Zacos, inv. CdN 2004-409.
Éd. : M. Campagnolo-Pothitou et J.-C. Cheynet, *Genève*, n° 108. Mentionné dans J.-C. Cheynet, C. Morrisson et W. Seibt, *Seyrig*, p. 138 ; I. Jordanov, *Corpus*, II, p. 295 ; A. K. Wassiliou-Seibt et W. Seibt, *Bleisiegel*, II, p. 200 n. 333.



Au droit, dans un cercle de grènetis, légende sur six lignes dont la dernière est cantonnée de tirets :

.ΚΕRΟ̣|.ΘΕΙΤ.|ϹΩ̣ΔȣΛ⁄ΧΡΙ.|ΤΟΦΟΡ⁄R'.|ϹΠΑΘ.|–.–
[+] Κ(ύρι)ε βο[ή]θει τ[ῷ] σῷ δούλ(ῳ) Χρι[σ]τοφόρ(ῳ) β(ασιλικῷ) [(πρωτο)] σπαθ[αρ(ίῳ)].

Au revers, suite de la légende sur six autres lignes dont la dernière est aussi placée entre deux tirets ; au sommet et à la base du champ, une perle :

•|.....|.ΙΤ⁄ΙΠΠΟ|.ΡΟΜ⁄Κ⁄ΤΩΝ|.ΝΑΤΟΛΙΚ⁄|Τ̣ΩΜΙΤVΛΗ|–ΝΑΙΩ–|•
[κριτ(ῇ) ἐπ]ὶ τ(οῦ) Ἱππο[δ]ρόμ(ου) κ(αὶ) τῶν [Ἀ]νατολικ(ῶν) τῷ Μιτυληναίῳ.

Ca 1040. Selon plusieurs sceaux de la première moitié du 11e siècle, tous bilatéraux, Christophore Mytilènaios fut protospathaire impérial et juge de thème, en Mésopotamie (1020-1040)[22], dans le Charsianon (deuxième quart

22. Toutes les références sont données dans A. K. Wassiliou-Seibt et W. Seibt, *Bleisiegel*, II, n° 198.

du 11e siècle)[23], puis *épi tou Chrysotriklinou,* juge du Velum et de Paphlagonie (première moitié du 11e siècle)[24]. Il fut sans doute également patrice et juge du Velum et, plus tard, patrice *anthypatos*, juge de Paphlagonie et des Arméniaques, si l'on admet l'identité avec le poète homonyme, dont les manuscrits conservés mentionnent ces titulatures[25].

Théognostos, spathaire impérial et tourmarque des Anatoliques

Inv. : Gaziantep 21.6.77.
Dia. : 22. Des. : Flan trop petit ; forte échancrure à l'orifice supérieur du canal ; traces d'oxydation sur les deux faces.
Inédit.
// : Vente Triton XI (anc. coll. Hecht), nº 1135 (signalé dans les *SBS* 12, 2016, p. 189), entré dans la coll. Kofopoulos.



Au droit, dans un cercle de feuillage, monogramme cruciforme invocatif incomplet, groupant autour d'un Θ central rond, B à la base, K à gauche, H à droite et peut-être P au sommet, à moins qu'il ne s'agisse d'un accident de conservation. Dans les cantons, le tétragramme habituel, .ω̣ – .. – Δȣ – ΛΩ : Θεοτόκε ou Κύριε βοήθει [τ]ῷ [σῷ] δούλῳ.

Au revers, légende sur six lignes, dont la première est perdue :

....|...C.|⸝ϹΠ̣ΔSΤ|.Ρ̣ΜΑΤΩ|.ΑΝΑΤΟ|.Ι̤Κ̣ω̣

[+ Θεογνώ]σ[τ(ῳ) β(ασιλικῷ)] σπα(θαρίῳ) (καὶ) τ[ου]ρμά(ρχῃ) τῶ[ν] Ἀνατο[λ]ικῶ(ν).

8e siècle (seconde moitié). Le nom de Théognoste était apprécié des Mélissène, grande lignée à tradition militaire, alors établie en Asie Mineure, mais cette identification reste une simple hypothèse. De même, le tourmarque

23. Anc. coll. Zacos, mentionné *ibidem*, p. 200 et n. 332.
24. J.-C. Cheynet, C. Morrisson et W. Seibt, *Seyrig*, nº 193.
25. Cette identification est contestée par A. K. Wassiliou-Seibt et W. Seibt (*Bleisiegel*, II, p. 200).

des Anatoliques peut être rapproché du stratège homonyme qui perdit la vie à la bataille de Marcellai en 796[26].

2. *Asie*

Les *kommerkia* impériaux d'Asie et de Carie

Inv. : Gaziantep 18.5.76.
Dia. : 32. Des. : Flan échancré à l'orifice supérieur du canal ; oxydé sur les deux faces et écrasement au revers.
Inédit.
// : (a) anc. coll. Zacos = vente Hirsch 237 (novembre 2004), nº 1017, signalé dans les *SBS* 10, 2010, p. 169.
Éd. d'un // : Catalogue de la vente Spink 127, 1998, nº 15.



Au droit, dans un cercle de perles, deux effigies impériales à mi-corps, de face, séparées par une croix simple, légèrement pattée, au bout d'un long manche dépassant les têtes et reposant sur un globe. Les empereurs, revêtus du *divitision* et de la chlamyde, portent chacun une couronne fermée, surmontée d'une croix et ornée de *pendilia*. Selon les pièces très proches, le souverain figuré à gauche, barbu, est identifié à Léon III, celui de droite, imberbe, à Constantin V. Chaque empereur tient à pleine main la base de la croix, au-dessus du globe, la main de Constantin est placée au-dessus de celle de son père.

Au revers, légende sur six lignes, suivie de l'indiction 7 :

ΤΩΝ|ΒΑCΙΛΙΚ|ΩΝΚΟΜΜ|ΕΡΚΙΩΝΑC|ΙΑCSΚΑΡΙ|ΑC+Ζ
Τῶν βασιλικῶν κομμερκίων Ἀσίας (καὶ) Καρίας· ἰ(νδικτιῶνος) Ζ.

26. *PMBZ*, nº 8003.

738/739. La province d’Asie, province qui constitue le cœur du thème des Thracésiens, fut souvent associée avec la Carie, parfois avec d’autres encore, dans la levée des *kommerkia*. F. Montinaro, dans la liste des commerciaires exerçant antérieurement à 730, a relevé les noms de Julien (nºs 36 et 42 sous Justinien II), de Georges (nºs 74 et 84, sous Justinien II), Georges et Théophylacte (nº 111, sous le second règne de Justinien II), Synétos et Anastase (nº 134, sous le même empereur) et enfin Anastase (nº 149, sous Léon III)[27]. Sous cet empereur, les *kommerkia* cessent d’être affermés. Nous connaissons un autre sceau associant ces deux provinces dans la collection Tatış, daté de l’indiction 14[28], et enfin un dernier plomb, inédit, dans la collection Kofopoulos, daté de l’indiction 6.

3. *Édesse*

Michel Apokapès, *anthypatos*, patrice, vestès et catépan d’Édesse

Inv. : Gaziantep 36.10.77.
Dia. : 39. Des. : Flan trop petit et fortement échancré, qui a laissé deux lignes de la légende hors champ ; à moitié écrasé au revers.
Inédit.
// : (a) Zacos (BnF), nº 10 ; (b) coll. privée, venant de la vente Naumann 60 (3.12.2017), lot nº 899 ; (c) vente eBay (vu le 5.4.2017).
Éd. d’un // : (a) J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection Zacos*, cité n. 17, nº 30 ; M. Grünbart, Apokapes, p. 33-34.



Au droit, dans une bordure de grènetis, Vierge à mi-corps, nimbée et voilée, esquissant des deux mains le geste de l’orante ; dans le champ, à

27. F. Montinaro, Les premiers commerciaires byzantins, *TM* 17, 2013, p. 457-506.
28. J.-C. Cheynet, *Tatış*, nº 3.11.

droite, les sigles ΘV̄. Traces d'une légende à la circonférence, terminée à droite par ..ΧΑΗΛ : [Θ(εοτό)κε βοήθει Μι]χαήλ.

Au revers, légende sur cinq lignes, suivie d'une perle accostée de tirets : ......|ΤѠΠΡΙ..|CΤΗSΚ..Ε|ΠΕΔΕC..|ΟΑΠΟΚ..|–•–
[ἀνθυπά]τῳ π(ατ)ρι(κίῳ) [βέ]στῃ (καὶ) κ[ατ]επ(άνω) Ἐδέσ(σ)[ης] ὁ Ἀπο-κ[άπ(ης)].

Années 1050. Michel Apokapès est connu par le testament d'Eustathe Boïlas (1059). Il était à cette date magistre et duc du Paradounabôn. Sa bulle de catépan d'Édesse lui donne une série de dignités immédiatement inférieures à celles de magistre et doit donc être de peu antérieure à son commandement en Occident. Michel a laissé plusieurs bulles qui toutes présentent au droit une effigie de la Vierge :

– Deux bulles de la collection Théodoridis où il est catépan d'Édesse, dont l'une le titre seulement protospathaire[29].
– Deux bulles de l'ancienne collection Zacos où il est catépan d'Édesse, dont l'une où il est vestès[30]. Cette promotion suppose deux passages à Édesse ou un long séjour, avant sa promotion au Vaspourakan.
– Un sceau du Musée historique de Moscou où il est vestarque et duc du Vaspourakan[31].

À Édesse, Michel n'a pas disposé d'un stock suffisant de flans au bon module, car la plupart des bulles conservées ont perdu tout le début de la légende.

4. *Mélitène*

Georges, patrice, *hypatos*, notaire de l'éphore, juge de Mélitène et curateur

Inv. : Gaziantep 9.17.04.
Dia. : 30. Des. : Flan fortement rogné au sommet et percé ; usé et oxydé sur les deux faces.
Inédit.

Au droit, dans une bordure de grènetis, saint en pied, tourné de profil vers la gauche du champ, mains levées dans le geste de l'oraison. Le sommet du champ est détruit et l'épigraphe arasée. Il s'agit de saint Georges d'après le sceau proche du même signataire.

29. J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux patronymiques*, nos 16 et 17.
30. M. Grünbart, Apokapes, p. 33-34.
31. J.-C. Cheynet, *Société byzantine*, p. 76-77.



Au revers, légende sur sept lignes dont la première est détruite :
Κ̣Ε̣...|Θ̣ΕΙΓΕΩ..|ΠΡΙ̅ΥΠΑΤΩ̣|ΝΟΤΑΡ/.Ʉ̣.|Φ̣Ο̣Ρ̣/ΚΡΙΤ..|Λ̣ΙΤΙΝ̣/Ṣ Κ̣.|–.Α̣Τ̣/–
Κ(ύρι)ε [βοή]θει Γεω[ργ(ίῳ)] π(ατ)ρι(κίῳ) ὑπάτῳ νοταρ(ίῳ) [τ]οῦ [ἐ]φό-ρ(ου) κριτ(ῇ) [Με]λιτιν(ῆς) (καὶ) κ[ουρ]άτ(ορι).

11e siècle (troisième quart). Un autre sceau connu en deux exemplaires peut être attribué à Georges, car il partage la même iconographie du droit, avec la représentation de saint Georges en pied, tourné de profil vers la gauche, en prière[32]. Georges était protospathaire, mystolecte et notaire impérial de l'éphore. W. Seibt, qui a corrigé la lecture de V. Laurent, donne des informations sur le *sékréton* de l'*éphoros*[33].

5. *Orient*

Philarète Brachamios, protosébaste et domestique de l'Orient

Inv. : Gaziantep 6.52.90.
Dia. : 21,5. Des. : Flan légèrement trop petit, peu échancré, mais la frappe est bien centrée ; un point d'écrasement sur les deux côtés ; en voie d'oxydation.
Inédit.

Au droit, dans un cercle de grènetis, saint Théodore de face, en pied, revêtu de la tunique courte sous la chlamyde, tenant une longue lance en main droite, la gauche posée sur un bouclier de forme triangulaire. L'effigie paraît légèrement inclinée, l'épaule droite penchée, suivant le mouvement de la main, qui saisit la lance en position basse par son tiers inférieur. Dans

32. BZS 1958.106.1757, éd. V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*. II, *L'Administration centrale*, Paris 1981, nº 1142. La légende se transcrit : ΚΕΡ/Θ/|.ΕΩΡΓΙΩ|... ΑΘΑΡ/|.CΤ.ΛΕΚΤ.|...ΟΤΑΡ/|...ΦΟΡ/ Le second exemplaire est conservé en Russie.
33. W. Seibt, Drei byzantinische Bleisiegel aus Ephesos, dans *Litterae Numismaticae Vindobonenses Roberto Goebl Dedicatae*, Vienne 1979, p. 153-154.



le champ, de part et d'autre de l'effigie, épigraphe en colonne, Ο|Α̣|ΓΙΟ|C – ..|..|ω.|ΟC

Au revers, légende métrique sur sept lignes :

ΔΟΜΕC|.ΙΚΟΝ̣ΕΟ̣Α|ΑΘΛΙΤΑCΚΕΠ|ΟΙCᾹCΕΒΑC|ΤΟΝΦΗ̣Λ|ΑΡΕΤΟΝ-ΒΡΑΧ|ΑΜ..

Δομέσ[τ]ικον Ἑόα(ς), ἀθλιτά, σκέποις (πρωτο)σεβαστὸν Φηλάρετον Βραχάμ[ην].

Après 1081. C'est un nouveau *boullôtèrion*, très proche de celui du sceau Tatış 2804 avec la gravure ΑΘΛΙΤΑ, mais la répartition de la légende n'est pas identique[34]. Philarète a laissé beaucoup de bulles portant cette légende, dont les *boullôtèria* se distinguent par des variantes orthographiques (ΕΟΑC / ΕωΑC) ou d'abréviations (Ᾱ / ΠΡωΤΟΝ) ou la répartition de la légende[35].

Philarète Brachamios eut la charge de défendre une grande partie des provinces byzantines autour des duchés d'Antioche, Édesse et Mélitène. Il reçut le soutien de l'empereur Alexis Comnène qui lui conféra la dignité de protosébaste et la charge de domestique d'Orient. On supposera qu'il fut promu sébaste après avril 1081 et protosébaste avant qu'il ne perde Antioche en décembre 1084. Iôanna Koltsida-Makrè a établi une liste des sceaux de Philarète Brachamios qui donne toutes les étapes de sa carrière[36]. Depuis la parution de cet article une nouvelle bulle bilatérale a été proposée aux enchères, qui donne à cet officier la dignité de patrice et complète son *cursus honorum*[37].

34. J.-C. Cheynet, *Tatış*, nº 3.42 : ΔΟΜΕC|ΤΙΚΟΝΕΟΑ.|ΑΘΛΙΤΑCΚΕ|Π̣ΟΙCᾹCΕΒΑC̣|ΤΟΝΦΗΛΑΡ|Ε̣ΤΟΝΒΡΑ|Χ̣ΑΜΗ.

35. Édition des pièces de même légende, J.-C. Cheynet, *Société byzantine*, p. 402-405 ; A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, I, nº 650 variété d.

36. I. Koltsida-Makrè, Philaretos Brachamios, portrait of a Byzantine official : an unpublished lead seal in the Byzantine Museum of Phthiotis (Greece), *TM* 21.1 [= B. Caseau, V. Prigent et A. Sopracasa (éd.), *Οὗ δῶρόν εἰμι τὰς γραφὰς βλέπων νόει. Mélanges Jean-Claude Cheynet*, Paris 2017], p. 325-332, ici p. 328-330.

37. Vente Ares Numismatics 3 (20.10.2019), nº 881.

Philarète Brachamios, protosébaste et domestique de l’Orient

Inv. : Gaziantep 34.34.02.
Dia. : 26,5. Des. : Flan rogné sur le pourtour, à peine échancré ; usé et partiellement écrasé sur les deux faces.
Inédit.
// : Zacos (BnF), nº 1127 ; vente CNG e-376 (15.6.2016), nº 592 ; vente Obolos 12 (31.3.2019), nº 944.
Éd. des // : J.-C. CHEYNET, *Société byzantine*, p. 377-412, ici p. 405 (photographie).



Au droit, dans un cercle de perles, saint Théodore de face, en pied, tenant une lance en main droite, la gauche posée sur un bouclier de forme triangulaire. Selon son iconographie habituelle, le visage est allongé par une barbe taillée en pointe, les tempes dégagées et la chevelure ramassée sur le sommet du crâne ; il est revêtu de la courte tunique militaire sous la chlamyde rejetée dans le dos. La droite tient haut, sous le tranchant, la lance au manche bouleté. De part et d’autre de l’effigie, épigraphe disposée en croix, à gauche comme à droite, à lire verticalement, puis horizontalement, O|A|O C|Γ|I – Θ̣|Ε̣Ω|Ρ O|Δ̣|. : Ὁ ἅγιος Θεώδορος.

Au revers, légende métrique sur sept lignes :

Δ̣Ο̣Μ̣ΕC.|IΚ̣ΟΝΕΩ..|.Θ̣ΛΗ͞ΤCΚΕ̣Π̣.|..ΠΡ̣Ο̣ΤΟΝC..|ΑCΤΩ̣ΝΦΙ.|ΑΡΕΤΟΝ̣|.....
Δομέσ[τ]ικον Ἑῴ[ας, ἀ]θλητ(ά), σκέπ[οις] πρõτον σ[εβ]αστων Φι[λ]άρετον [Βραχάμην].

Δομέστικον Ἑῴας, ἀθλητά, σκέποις
πρῶτον σεβαστῶν Φιλάρετον Βραχάμην.

Après 1081. La lecture est assurée par les pièces parallèles. Sur le personnage, voir le commentaire du sceau précédent.

6. *Thracésiens*

Jean, protospathaire, censeur et *anagrapheus* des Thracésiens

Inv. : Gaziantep 8.38.95.

Dia. :25,5. Des. : Flan trop petit avec de petites échancrures ; belle gravure à l'origine, mais usé au droit et partiellement écrasé au revers.
Éd. : E. G. ERDOĞAN, Gaziantep State Officials, nº 5.
// ou très proches : (a) Athènes, musée ; (b) vente Münz 68 (avril 1990), nº 1502 [photo vérifiée] ; (c) Munich, Staatliche Münzsammlung, fonds Zarnitz 572 ; (d) Zacos (BnF), nº 3602, inédit ; (e) coll. Tatış, nº 2808 ; (f) coll. Kofopoulos, nº 351 ; vente Schenk-Behrens 86 (septembre 2003), nº 1 du lot 252 (signalé dans les *SBS* 10, 2010, p. 192).
Éd. des // : (a) K. M. KONSTANTOPOULOS, *Μολυβδόβουλλα*, nº 130 ; (b) C. SODE, *Bleisiegel*, II, nº 368 ; (c) W. SEIBT et M. L. ZARNITZ, *Das byzantinische Bleisiegel als Kunstwerk: Katalog zur Ausstellung*, Vienne 1997, nº 2.2.10 ; (e) J.-C. CHEYNET, *Tatış*, nº 3.52.



Au droit, dans un cercle de grènetis, buste de la Vierge *Hodègètria*, légèrement tournée vers l'Enfant qu'elle porte sur le bras gauche. L'Enfant, au nimbe crucigère, semble toucher de la droite le manteau de la Théotokos. Sigles non visibles du fait de la rognure du champ.

Au revers, légende sur six lignes, suivie d'un ornement cantonné de tirets :

–IѠ–|ẠCΠAΘ|KЄNCOP⁄S|ANAΓPAΦ⁄|TѠNΘ..|KHCỊ.|–.–
Ἰω(άννῃ) (πρωτο)σπαθ(αρίῳ) κένσορ(ι) (καὶ) ἀναγραφ(εῖ) τῶν Θ[ρᾳ]κησί[ω(ν)].

11[e] siècle (second tiers). L'abréviation nettement marquée après κένσορ(ι) implique de transcrire la légende au datif. Selon une fiche manuscrite de V. Laurent, un exemplaire de même légende se trouvait dans les collections du musée archéologique d'Istanbul (sous la référence Ist. MD 4 [915]). Jean Ébersolt, dans son travail sur les sceaux, n'en fait pas état[38], et la pièce, comme bien d'autres, n'a pas été retrouvée sur place.

38. J. ÉBERSOLT, Sceaux byzantins du musée de Constantinople, *Revue numismatique*, IV[e] sér. 18, 1914, p. 207-243 ; 377-409.

7. *Provinces orientales indéterminées*

Basile Apokapès, proèdre et duc

Inv. : Gaziantep 2010.2.18.
Dia. : 32,5. Des. : Échancré à l'orifice supérieur du canal ; avers usé.
Éd. : E. G. Erdoğan, Gaziantep State Officials, n° 3.
// : Mention, avec le texte grec, dans J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse, n° 53, p. 423 n. 79 et dans J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux patronymiques*, p. 25, n° 12.



Au droit, dans une bordure de perles, saint Basile de face, en buste, bénissant et tenant le Livre ; le *phélonion* est orné de losanges de perles aux épaules. Dans le champ, épigraphe en colonne, indistincte à gauche et conservée à droite, ΛЄ|I|Ο, [Ὁ ἅγιος Βασί]λειο(ς).

Au revers, légende sur cinq lignes, précédée d'une croisette ; au sommet du champ, ornement de fleurons accostés de perles ; la dernière ligne est cantonnée de perles :

·∽·∽·|+KЄROΘ|RACIΛIѠ|ΠΡΟЄΔΡѠ|SΔȢKIѠ̄AΠ|·OKAΠ·
\+ Κ(ύρι)ε βο(ή)θ(ει) Βασιλ(ε)ίῳ προέδρῳ (καὶ) δουκὶ τῷ Ἀποκάπ(ῃ).

Avant 1080. Le sceau conservé dans la collection Théodoridis est issu d'un autre *boullôtèrion*[39] : au droit, de part et d'autre du buste de saint Basile, l'épigraphe en colonne est disposée en croix :

A|Γ|I O–C – .|A|CIΛ|Є|O|.
+|KЄROH|RACIΛIѠ|..OЄΔΡ/S|..VZT/A|Π.K..

39. J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux patronymiques*, n° 12.

Un sceau de même description a été présenté à la vente Münz 76 (novembre 1993), dans le lot 1390, mais sans précision ni photographie ; on ne peut donc savoir par quel *boullôtèrion* il a été frappé et s'il s'agit d'un type différent. Le sceau de Basile Apokapès, proèdre et duc d'Édesse, a été proposé lors de la vente Timeline 117 (9.9.2019), n° 4281.

Basile Apokapès, brillant défenseur de Mantzikert dans ses jeunes années, devint un fidèle de Philarète Brachamios, qui lui confia le soin de défendre Édesse, la cité de sa famille, contre les Turcs. En exerçant cette fonction jusqu'à sa mort en 1083, il reçut des dignités toujours croissantes. Celle de proèdre fut l'une des premières obtenues, peut-être offerte par Nicéphore Botaneiatès. La liste des sceaux connus, tous à l'effigie de saint Basile, permet de suivre son *cursus honorum* dont toute la dernière partie se déroule à Édesse[40] :

– patrice et stratège,
– magistre, vestès et duc [Zacos (BnF), n° 127],
– proèdre et duc,
– proèdre et duc d'Édesse[41],
– protoproèdre et duc d'Édesse[42],
– protocuropalate et duc d'Édesse[43],
– protonobélissime et duc d'Édesse[44],
– sébaste et duc d'Édesse[45].

Basile (?), sébaste et duc

Inv. : Gaziantep 2012.52.1.

40. Pour le résumé le plus récent de sa carrière, à commencer par son premier échelon de stratège, voir I. Léontiadès, *Μολυβδόβουλλα του Μουσείου Βυζαντινού* (Βυζαντινά κείμενα και μελέται 40), Thessalonique 2006, n° 39 et commentaire, p. 115-120. On y trouve les références à toutes les éditions antérieures à 2003, qui ne sont pas reprises ici.

41. Dernières éditions : Théodoridis, n° 777, éd. J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux patronymiques*, n° 13 ; J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Adıyaman, p. 97.

42. Dernières éditions : Théodoridis, n° 550, éd. J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux patronymiques*, n° 14 ; Musée d'Adıyaman, n° 7300, éd. J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Adıyaman, p. 98 ; coll. Tatış, n° 3032, éd. J.-C. Cheynet, *Tatış*, n° 3.28. Pièces parallèles : vente Timeline Auction 117 (9.9.2019), n° 4281 ; vente Roma 52 (10.1.2019), dans le lot 1344. Sceaux issus d'autres *boullôtèria* : vente Roma IX (22.3.2015), n° 1000 ; vente Leu e-11 (23.2.2020), n° 2260.

43. Vente Naumann 76 (7.4.2019), n° 727 ; vente Roma 56 (9.5.2019), n° 1295 ; vente Ares 1 (25.8.2019), n° 610, trois bulles aux inscriptions distinctes.

44. Zacos (BnF), n°s 6 et 7. Il faut y ajouter la bulle proposée à la vente Naumann 80 (4.8.2019) dans le lot n° 916. Dans le même lot se trouvait la bulle de David Apokapès, proèdre et duc d'Édesse.

45. J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse, n° 53 ; lecture corrigée, A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, I, n° 652. // présenté à la vente Leu e-10 (8.12.2019), n° 1884.

Dia. : 30,5. Des. : Flan cassé qui laisse subsister deux tiers de plomb ; écrasé sur les deux faces.
Inédit.
Sceau de même légende : Coll. Khoury, n° 47 ; cf. *infra*.
Mention dans A. K. WASSILIOU-SEIBT, *Corpus*, I, n° 180.



Au droit, dans une bordure de grènetis, saint militaire en pied, main gauche appuyée sur un bouclier posé au sol, la droite levée à hauteur de l'épaule, mais on ne voit plus ce qu'elle tient. Épigraphe effacée. La pièce, peut-être parallèle, de la collection Khoury permet d'affirmer qu'il s'agit de saint Théodore.

Au revers, légende métrique sur cinq ou six lignes :

.. |.ЄẠ̣ẠCTỌ.|.ΔΟVΚẠ|..ẸΠỌ
+ [Βασίλειον σ]εβαστὸ[ν (καὶ)] δούκα [σκ]έπο[ις].

11e/12e siècle. La lecture de la dignité et de la fonction semble assurée, mais la condition de la bulle interdit de déchiffrer le début et la fin de la légende. Toutefois, on remarque la proximité de cette bulle avec une autre de la collection Khoury, qui partage au droit un saint militaire debout, de dessin très proche, et les mêmes dignité et fonction, alors que cette association est rare à cette date. L'éditeur du sceau Khoury, bulle provenant de la région d'Antioche, avait évoqué une possible attribution à Basile Apokapès, en dépit du changement de motif iconographique, Apokapès étant un fidèle de saint Basile[46]. Werner Seibt a ensuite proposé, à juste titre, un autre candidat,

46. J.-C. CHEYNET, Sceaux de la collection Khoury, *Revue numismatique* 159, 2003, p. 419-456, ici n° 8, p. 426-427.

Basile le « Voleur », un Arménien, ancien lieutenant de Philarète Brachamios, devenu maître de Raban et Ke'sum, dans l'Euphratèse[47].

Grégoire, duc

Inv. : Gaziantep 73.40.96.
Dia. : 29,5. Des. : Flan déformé et aplati aux orifices du canal.
Éd. : E. G. ERDOĞAN, Gaziantep State Officials, nº 1.
Aucun véritable parallèle, mais cette bulle est très proche des plombs suivants (simple décalage d'une lettre au revers) : (a) Ermitage, M-8005 ; (b) anc. coll. Zacos ; (c) musée de Genève, fonds Zacos, inv. CdN 2004-379 et CdN 2004-329 ; (d) Fogg, nº 708, inédit ; (e) coll. Théodoridis, nº 968, inédit ; (f) vente Roma 58 (20.6.2019), nº 1556.
Éd. des plombs très proches : (a) N. P. LIKHAČEV, *Моливдовулы греческого Востока*, éd. V. ŠANDROVSKAJA, Moscou 1991, p. 93 et pl. LXII, nº 6, et la correction de N. et W. SEIBT, *BS* 54, 1993, p. 364 ; (b) Catalogue de la vente Spink 132, nº 216 ; (c) M. CAMPAGNOLO-POTHITOU et J.-C. CHEYNET, *Genève*, nºs 89A et B.
Plusieurs pièces ont été présentées en ventes publiques, la dernière liste est établie dans A. K. WASSILIOU-SEIBT, *Corpus*, I, nº 2216, sous l'indication "Fälschung".



Au droit, dans un cercle de grènetis, buste de saint Théodore de face, au visage allongé par la barbe triangulaire, à l'abondante chevelure ramassée au sommet du crâne, revêtu de la chlamyde, tenant en main droite, près du visage, une lance bouletée sous le tranchant et en main gauche un bouclier rond orné d'un motif rayonnant partiellement conservé. Dans le champ, de part et d'autre du nimbe, épigraphe en colonne, ⊙|ΘЄ|Ο|Δῼ – Ρ|ΟϹ̣ : Ὁ (ἅγιος) Θεόδωρος.

47. W. SEIBT, Vasil Goł – Basileios der „Räuber“ – Βασίλειος σεβαστὸς καὶ δούξ, *JÖB* 58, 2008, p. 153-158. Sur le personnage, voir G. DÉDÉYAN, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. Étude sur les pouvoirs arméniens dans le Proche-Orient méditerranéen (1068-1150)*, Lisbonne 2003, p. 1057-1174. Les sources narratives lui attribuent la dignité de sébaste (p. 1063-1064).

Au revers, légende métrique sur sept lignes dont la première est emportée :

......|ΓΟΡΙΟΝΟ|ΙΚЄΤΗΝϹω̣|ϹΟΝΛΟΓЄΤΟ.|Δ̣ȣΚΑΛΙΤΑΙϹ|ΜΑ̣ΡΤV-ΡΟϹ|Θ̣ЄΟΔωΡ/
[+ Σὸν Γρη]γόριον οἰκέτην σῶσον, Λόγε, τὸ[ν] δούκα λιταῖς μάρτυρος Θεοδώρ(ου).

Σὸν Γρηγόριον οἰκέτην σῶσον, Λόγε,
τὸν δούκα λιταῖς μάρτυρος Θεοδώρου.

11e siècle (seconde moitié). Au revers, à la quatrième et à la cinquième ligne, un espace a été laissé vide, qui correspond à un relief sur le métal, situé le long de la ligne du canal, mais ce n'est pas une lettre.

Ce sceau est issu d'un *boullôtèrion* très peu différent de celui des plombs indiqués ci-dessus. L'effigie est accompagnée d'une épigraphe identique. Au revers, la légende y est ainsi distribuée :

ϹΟΝΓΡΗ|ΓΟΡΙΟΝΟΙ|ΚЄΤΗΝϹω|ϹΟΝΛΟΓЄΤΟΝ|Δ̣ȣΚΑΛΙΤΑΙϹ|ΜΑΡΤV-ΡΟϹ|ΘЄΟΔωΡ/

La légende est identique sur la série des dix plombs suivants, mais dans une disposition différente, comme l'épigraphe au droit.

Pour le commentaire, voir *infra*.

Grégoire, duc

Inv. : Gaziantep 1.6.92.
Dia. : 30,5. Des. : Légèrement échancré aux orifices du canal ; usé sur les deux faces et partiellement écrasé sur le revers.



Inv. : Gaziantep 2.6.92.
Dia. : 28,5. Des. : Même condition que le précédent.



Inv. : Gaziantep 3.6.92.
Dia. : 29. Des. : Même condition que le précédent, mais le revers est encore plus dégradé.



Inv. : Gaziantep 4.6.92.
Dia. : 28,5. Des. : Condition médiocre, mais le revers est nettement marqué.



Inv. : Gaziantep 5.6.92.
Dia. : 28,5. Des. : Petites échancrures aux orifices du canal ; bien conservé.



Inv. : Gaziantep 6.6.92.
Dia. : 28,5. Des. : Légèrement échancré aux orifices du canal ; revers en partie effacé.



Inv. : Gaziantep 7.6.92.
Dia. : 29,5. Des. : Frappe bien centrée, mais la gravure est médiocre et les lettres mal formées ; semble une mauvaise copie.



Inv. : Gaziantep 8.6.92.
Dia. : 29. Des. : Légèrement échancré aux orifices du canal ; la gravure est semblable à celle du sceau précédent, mais plus nette.



Inv. : Gaziantep 9.6.92.
Dia. : 29. Des. : Petites échancrures aux orifices du canal ; frappe légèrement décentrée ; usure sur les deux faces.



Inv. : Gaziantep 10.6.92.
Dia. : 29. Des. : Traces peu visibles du canal ; gravure assez nette, mais lettres un peu grossières.



Ces dix exemplaires proviendraient d'une trouvaille exceptionnelle. Tous sont inédits et proviennent du même *boullôtèrion*.
// : (a) Berlin ; (b) musée de Sofia ; (c) Munich, Staatliche Münzsammlung, fonds Zarnitz, 190 et 216 ; (d) musée de Manişa, inv. 7340 ; (d) musée de Malatya, inv. 4226 ; (f) musée d'Adıyaman, inv. 5304 ; (g) musée d'Ankara, inv. 70-10-89, inédit.
Éd. globale des sceaux de Grégoire : E. G. ERDOĞAN, Gaziantep State Officials, n° 1.
Éd. des // : (a) C. SODE, *Bleisiegel*, II, n° 347 (lu Doukas) ; (b) I. JORDANOV, *Corpus*, II, n° 199, repris dans IDEM, *Corpus*, III, n° 1875 (lu Doukas) ; (c) A.-K. WASSILIOU, Siegel in Kopie und Fälschung, dans Ch. GASTGEBER (éd.), *Kopie und Fälschung*, Graz 2001, p. 125-153, ici p. 137-139, n° 41, photos 52 et 54 ; (d) J.-C. CHEYNET, Les sceaux byzantins du musée de Manişa, *REB* 56, 1998, p. 261-267, ici p. 265, n° 4 ; (e) J.-C. CHEYNET, E. ERDOĞAN et V. PRIGENT, Turquie orientale, p. 291-292, n° 5 ; (f) J.-C. CHEYNET, E. ERDOĞAN et V. PRIGENT, Adıyaman, p. 100-101.

Au droit, dans un cercle de grènetis, buste de saint Théodore, de face, visage allongé par une barbe triangulaire, abondante chevelure ramassée au sommet du crâne, revêtu d'une cuirasse sous la chlamyde, tenant en main droite une lance et de l'autre un bouclier oblong bordé de perles. Dans le champ, de part et d'autre du nimbe, épigraphe en colonne :

Gaziantep 1.6.92	|.Є̣	–	Δ|ω
Gaziantep 2.6.92	.|. Є̣	–	Δ|ω
Gaziantep 3.6.92	.|. Є|Ο̣	–	Δ̣|ω̣
Gaziantep 4.6.92		–	Δ|ω|ΡΟ⸍
Gaziantep 5.6.92	Ο	–	Δ|ω|ΡΟ⸍
Gaziantep 6.6.92	|.Є̣|.	–	Δ|ω|Ρ̣Ο
Gaziantep 7.6.92	|	–	Δ|ω|Ρ̣Ο⸍
Gaziantep 8.6.92	|.Є̣|.	–	Δ|ω|ΡΟ⸍
Gaziantep 9.6.92		–	Δ|ω|ΡΟ⸍
Gaziantep 10.6.92		–	Δ|ω|ΡΟ⸍

Au revers, légende métrique sur sept lignes, précédée d'une croisette ; au sommet et à la base du champ, un losange de perles accosté de tirets :

Gaziantep 1.6.92,
–⁘–|+ϹΟΝ|ΓΡΗΓΟΡΙΟΝ|ΟΙΚ̣ЄΤΗΝϹ.|Ϲ.ΝΛΟΓ⸍Τ̣.Ν|ΔȢ̣Κ̣ΑΛΙΤΑΙ̣Ϲ|Μ̣ΑΡ–
ΤVΡ⸍.Є|Ο̣Δω̣Ρȣ

Gaziantep 2.6.92,
–⁘–|+ϹΟΝ|..ΗΓΟΡΙΟΝ|ΟΙΚ̣ЄΤΗΝϹω|ϹΟ̣ΝΛΟΓ⸍Τ̣ΟΝ|ΔȢ̣Κ̣ΑΛΙΤΑΙϹ̣|Μ̣ΑΡ–
ΤVΡ⸍Θ̣Є|..ωΡȣ

Gaziantep 3.6.92,
–⁘–|+ϹΟΝ|ΓΡΗΓΟΡ̣...|Ο̣ΙΚЄΤΗ̣Ν̣Ϲ̣ω|Ϲ̣Ο̣ΝΛΟΓ⸍...|Δ̣Ȣ̣Κ̣ΑΛΙΤΑ..|ΜΑ̣Ρ̣ΤV–
Ρ⸍Θ̣Є̣|Ο̣Δ̣ω̣Ρ.

Gaziantep 4.6.92,
–·:–|+CON|ΓΡΗΓΟΡΙΟΝ|ΟΙΚ̣ЄΤΗΝCω̣|CONΛΟΓ/Τ̣.Ν|ΔȢΚ̣ΑΛΙΤΑ̣ΙC|Μ̣ΑΡ-
ΤVΡ/.Є̣|ΟΔ̣ωΡ̣Ȣ

Gaziantep 5.6.92,
–·:–|+CON|ΓΡΗΓΟΡΙΟΝ|ΟΙΚЄΤΗCω|CONΛΟΓ/ΤΟΝ|ΔȢΚ̣ΑΛΙΤΑΙC|Μ̣ΑΡ-
ΤVΡ/.Є̣|ΟΔω̣Ρ̣Ȣ

Gaziantep 6.6.92,
–·:–|+CON|ΓΡΗΓΟΡΙΟΝ|ΟΙΚЄΤΗΝCω|CONΛΟΓ/ΤΟΝ|ΔȢΚ̣ΑΛΙΤΑΙC|ΜΑ̣Ρ̣-
ΤVΡ/Θ.|ΟΔωΡ̣Ȣ

Gaziantep 7.6.92,
–·:–|+CON|ΓΡΗΓΟΡΙΟΝ|ΟΙΚЄΤΗΝCω|CONΛΟΓ/ΤΟΝ|ΔȢΚ̣ΑΛΙΤΑΙC|Μ.Ρ̣-
ΤVΡ/ΘЄ̣|ΟΔωΡ̣Ȣ

Gaziantep 8.6.92,
.·:–|+CON|ΓΡΗΓΟΡΙΟ̣Ν|ΟΙΚЄΤΗΝCω|CONΛΟΓ/ΤΟΝ|ΔȢΚ̣ΑΛΙΤΑΙC|ΜΑΡ̣-
ΤVΡ/Θ̣Є̣|Ο̣ΔωΡ̣Ȣ

Gaziantep 9.6.92,
.·:–|+CON|ΓΡΗΓΟΡΙΟ̣Ν|ΟΙΚЄΤΗΝCω|CONΛΟΓ/ΤΟ̣Ν|ΔȢΚ̣Α̣ΛΙΤΑΙC|ΜΑ̣Ρ̣-
Τ̣VΡ/Θ̣Є̣|Ο̣ΔωΡ̣Ȣ̣

Gaziantep 10.6.92,
–·:–|+CON|ΓΡΗΓΟΡΙΟΝ|ΟΙΚЄΤΗΝCω|CONΛΟΓ/ΤΟΝ|ΔȢΚ̣ΑΛΙΤΑΙC|Μ̣Α̣Ρ-
ΤVΡ/Θ̣Є̣|ΟΔω̣ΡȢ
+ Σὸν Γρηγόριον οἰκέτην σῶσον Λόγ(ε) τὸν δούκα λιταῖς μάρτυρ(ος) [Θ]εο-
δώρου.

Σὸν Γρηγόριον οἰκέτην σῶσον, Λόγε,
τὸν δούκα λιταῖς μάρτυρος Θεοδώρου.

11e siècle (dernier quart). Ce type de plomb est connu en plus de vingt exemplaires, auxquels il faut ajouter ceux proposés dans les ventes, qui peuvent provenir de *boullôtèria* différents. Le nombre d'exemplaires de ce sceau est maintenant considérable. La bulle pose deux problèmes : d'une part l'identité du sigillant et d'autre part la question de l'authenticité de tous ces exemplaires.

On a parfois considéré que Grégoire appartenait à l'illustre lignée des Doukai, d'autant que ΔȢΚΑ est précédé de l'article[48]. Werner Seibt refuse

48. A. Kulik, Gregorios Dukas, ein bisher unbekannter Byzantiner des 11. Jahrhunderts, *Geldgeschichtliche Nachrichten* 130, 1989, p. 93.

cette interprétation, considérant qu'il s'agit de la fonction de duc. Certes, il est un peu étonnant que Grégoire, mentionnant sa charge de duc, ne fasse aucune allusion à la dignité dont il était sûrement paré, mais le nom Grégoire n'est pas attesté chez les Doukai au 11e siècle et la présence de l'article peut se justifier par le souci d'une bonne métrique.

Un certain nombre de ces bulles sont mal conservées et, parmi elles, on remarque une gravure, ΔȣΝΑ au lieu de ΔȣΚΑ, ce qui a conduit A.-K. Wassiliou-Seibt à voir dans ces exemplaires des faux[49]. Sur deux exemplaires au moins, en effet, il est certain qu'il s'agit d'une fabrication, l'un conservé dans la collection Théodoridis de Munich[50] et l'autre dans une collection athénienne, puisque les motifs au droit sont sans rapport avec saint Théodore[51]. Pour plus de détails, nous renvoyons à l'édition de l'exemplaire de Genève.

Ici, la difficulté réside dans le fait que dix des exemplaires du musée ont été découverts fortuitement dans la nécropole de Kurtini, près de Gaziantep. Cela inciterait à penser que ces exemplaires sont authentiques, mais ils ressemblent à ceux qui ont été considérés comme faux. Ils présentent tous une vraie similitude de conservation, sans grande variation du centrage de la frappe. Seule la qualité de la gravure différencie légèrement les divers plombs. Quoi qu'il en soit, s'il y a des copies, il est certain qu'elles sont inspirées par des exemplaires authentiques.

Le duc Grégoire n'a pas été identifié jusqu'à présent. Le prénom est assez banal et peut être porté par un Grec, mais aussi un Arménien, voire un Géorgien. La protection de saint Théodore est également très populaire chez les officiers servant en Orient. Nous avons conservé des sceaux de ducs du nom de Grégoire, ayant servi en Orient, Pakourianos, Tarônitès, mais ils précisent toujours le second nom transmissible. À titre d'hypothèse, on supposera qu'il a pu être l'un des lieutenants de Philarète Brachamios.

Michel Skandalios (?), patrice et duc …

Inv. : Gaziantep 2010.2.31.
Dia. : 21,5. Des. : Flan rogné au pourtour, légèrement échancré aux orifices du canal ; points d'écrasement et d'usure au revers.
Inédit.

49. A.-K. Wassiliou, Siegel in Kopie und Fälschung, dans Ch. Gastgeber (éd.), *Kopie und Fälschung*, Graz 2001, p. 125-153, ici p. 137-139, nº 41.

50. *Ibidem*, nº 54a.

51. I. Koltsida-Makrè, Η συλλογή μολυβδοβούλλων Δημητρίου Δούκα, dans Ch. Stavrakos, A. K. Wassiliou et M. K. Krikorian (éd.), *Hypermachos: Studien zu Byzantinistik, Armenologie und Georgistik. Festschrift für Werner Seibt zum 65. Geburtstag*, Wiesbaden 2008, p. 139-152, ici p. 152, nº 27.



Au droit, dans une bordure de perles, croix patriarcale recroisetée à la traverse inférieure, élevée sur des degrés et ornée de rinceaux issant à la base jusqu'au sommet. Traces probables d'une inscription, invocation à la circonférence ?

Au revers, légende sur cinq lignes :

+̣ΜΙΧΑ..|.ΑΤΡΙ|..ΩΚΑΙΔ.|.ΚΟ̣C..|Δ̣ΑΛΟ |– –
+ Μιχα[ὴλ π]ατρι[κί]ῳ καὶ δουκ(ὶ) ὁ Σ[καν]δάλ(ι)ο(ς) (?).

10e siècle (seconde moitié). La fin de la légende est très hypothétique et suppose une rupture de construction. Toutefois le nom Skandalios/lès n'est pas inconnu. Un notaire prénommé Basile, actif autour de la fin du 10e siècle, aurait été membre de cette famille ou un dépendant[52]. Constantin était protospathaire dans la première moitié du 11e siècle, selon une bulle inédite[53]. Enfin le patriarche Antoine III Stoudite portait, selon un manuscrit, le nom de Skandalios[54].

III. – L'Église

Franco, archevêque (latin) de Hiérapolis

Inv. : Gaziantep 7.22.04.
Dia. : 33,5. Des. : Légères échancrures aux orifices du canal ; creusement sur le revers du canal.
Inédit.

Au droit, dans un cercle de perles au centre du champ, buste de face de l'évêque coiffé de la mitre, tenant en main gauche la crosse et bénissant de

52. V. Laurent, *Le Corpus des sceaux*, cité n. 32, no 191.
53. Fogg 625.
54. V. Grumel, Chronologie patriarcale au xe siècle. Basile Ier Scamandrénos, Antoine III Scandalios le Studite, Nicolas II Chrysobergès, *REB* 22, 1964, p. 45-71, ici p. 70.



la droite levée. À la circonférence, entre la bordure enfermant l'effigie et celle limitant le champ tout entier, légende en caractères latins, commençant au sommet par une croisette, +FRANCOA.....PIS..PVS *Franco a[rchie] pis[co]pus*.

Au revers, légende sur cinq lignes, en caractères latins :

SIGIL|LVMṬVLV|P̣ЄNSIS.RC|HIEPI.CO|...
Sigillum Tulupensis [a]rchiepi[s]co[pus].

Vers 1124-vers 1134. Après la bulle de l'archevêque Benoît d'Édesse publiée en 2016[55], ce document exceptionnel vient compléter notre connaissance très lacunaire de l'organisation de l'Église latine d'Orient au début du 12e siècle. Le nom du siège est indiqué sous la forme adjective *Tulupensis*, bien attestée dans diverses sources de l'époque des Croisades intéressant le comté d'Édesse, lesquelles donnèrent notamment la matière d'un court article de monseigneur Louis Petit en 1922[56]. Le toponyme renvoie dans les chroniques à l'un des plus importants fiefs du comté fondé par Baudouin d'Édesse, La Tuluppe.

Le *Liber censuum* de l'Église de Rome l'identifie avec une Héliopolis tout aussi mystérieuse, Baalbek étant évidemment trop au sud. L'éditeur du *Liber censuum*, monseigneur Duchesne avait proposé à titre d'hypothèse de lire ici Hiérapolis et Louis Petit confirma cette intuition en faisant appel aux documents des États croisés. La forme *Tulupa* que présente notre bulle s'explique par l'étymologie du nom indigène. Pline l'Ancien indique que la ville s'appelait Bambyce ou Mabog, d'où l'actuel Membidj. Le premier nom

55. J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Adıyaman, p. 113.

56. L. Petit, La ville de Tulupa au temps des croisades, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 66.3, 1922, p. 189-193.

dérive de *Bambax*, le coton. Or, en grec tardif, *touloupa* signifie la pelote de laine non cardée ou de coton. C'est une déformation successive du mot, via *toulpa*, qui a d'ailleurs amené à notre turban. Et cette corolle de coton a, à son tour, servi à désigner nos tulipes. Le terme se diffusa également dans le monde des steppes pour les tuniques doublées de laine brute, en venant à désigner le vêtement typique des paysans russes, la *touloupa*.

Un acte de Josselin d'Édesse émis en 1134 mentionne un archevêque de Tulupa, nommé Francon. On le retrouve la même année dans un acte édité en 1899 par Charles Kohler par lequel il donne à l'abbaye Notre-Dame de la vallée de Josaphat[57] la dîme du blé, de l'orge, du vin, de l'huile et des autres choses attribuées aux usages de l'Église dans les châteaux de son diocèse[58]. Cette extrême générosité pourrait trouver son explication dans le fait que l'abbé de Notre-Dame de Josaphat est alors Gilduin, frère de ce Galeran de Villepreux auquel leur cousin germain Baudouin de Bourg confia le comté d'Édesse lorsqu'il devint roi[59]. Sept ans plus tard un concile de prélats latins, convoqué le 30 novembre 1141 à Antioche par le légat pontifical Albéric d'Ostie pour déposer Raoul, ancien archevêque de Missis, du trône patriarcal d'Antioche, accueillit également en ses rangs l'archevêque Francon de Géraple/Hiérapolis[60].

C'est donc à l'évidence à ce personnage qu'appartint notre bulle, l'avers mentionnant *Franco archiepiscopus*. L'identification est d'autant plus intéressante que si l'acte de Franco daté de 1134 a été perdu après le repli en Sicile de la communauté en 1289, une copie intégrale des documents de l'abbaye avait été faite au début du 17e siècle par le diplomatiste italien Antonino Amico. Ce registre est encore conservé à la bibliothèque communale de Palerme[61] et nous transmet également un dessin à la plume réalisé

57. On connaît d'ailleurs les bulles de trois abbés de cette institution ; voir en dernier lieu M. Bompaire et P. Racinet, Une bulle de Notre-Dame de Josaphat (Jérusalem) découverte en fouilles à Nottonville (Eure-et-Loir), *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1993 [1995], p. 350-357.

58. Ch. Kohler, Chartes de l'abbaye de Notre-Dame de la vallée de Josaphat en Terre Sainte (1108-1291), *Revue de l'Orient latin* 7, 1899, p. 108-222, ici p. 129 no 19. Pour la date, *Facta et concessa est haec donatio a praedicto archiepiscopo anno Dominicae Incarnationis millesimo Co XXXo IIIIo, indictione XII, Gozelino, magni Gozelini filio, Edessanum principatum obtinente et regente. Huic dono interfuit Benedictus, canonicus Jherapolitanae ecclesiae ; Ubertus, praesbiter ejusdem ecclesiae ; Remigius, praesbiter ejusdem ecclesiae ; Leo etiam, cappellanus Gozelini comitis.*

59. M. Bompaire et P. Racinet, Une bulle de Notre-Dame, cité n. 57, p. 354.

60. J. Mansi, *Sacrorum conciliorum, nova et amplissima collectio*, Florence 1759-1798, XXI, col. 503-506. Voir E. Rey, Les dignitaires de la principauté d'Antioche. Grands-officiers et patriarches (xie-xiiie siècles), *Revue de l'Orient latin* 8, 1900-1901, p. 116-157, ici p. 134.

61. Cote Qq. H. 11.

par Amico d'un autre sceau de l'archevêque Franco, originellement appendu au document.



Au droit, un évêque en buste, mitré, bénissant de la main droite et tenant une crosse de la gauche. À la circonférence court la légende +FRANCO·ARCHIPRESVL. On notera que l'orientation de la crosse est similaire à celle présente sur la bulle de Gaziantep.

Au revers, une porte de ville, surmontée d'une tour et flanquée de deux tourelles ; à la circonférence court la légende +CIVITAS·GERAPOLIS·.

Cette seconde bulle est de style clairement plus recherché avec sa double iconographie d'inspiration occidentale et l'usage du nom, en quelque sorte savant, du siège. On peut sans doute admettre qu'elle ait été gravée après la version plus fruste éditée ici. Dans ce cas, la datation de cette dernière serait comprise entre 1124 et 1134. En effet, Franco ne mit jamais les pieds à Hiérapolis, car les croisés ne prirent jamais cette ville qu'avait brièvement occupée l'empereur Romain IV Diogène en 1068. Le siège ancien fut en réalité réinstallé pour l'archevêque latin dans une ancienne forteresse byzantine, reconquise par Nicéphore Phocas, Duluk, l'antique Dolichè sise dans l'Antitaurus et qui correspond à l'actuel village de Dülük Köy. La ville apparaît dans le fameux traité de Déabolis entre Alexis Ier et Bohémond de Tarente comme siège d'un stratège byzantin. Or, si Membidj est à près de 90 km du musée de Gaziantep, le site de Duluk n'en est distant que d'une douzaine de kilomètres au mieux, ce qui explique parfaitement le lieu de conservation de notre bulle[62]. Cette localisation explique également que l'archevêque de Membidj ait eu pour suffragants les évêques de Marash et

62. B. Hamilton, The Growth of the Latin Church of Antioch and the Recruitment of its Clergy, dans K. N. Ciggaar et M. Metcalf (éd.), *East and West in the Medieval Eastern Mediterranean*. I, *Antioch from the Byzantine Reconquest until the End of the Crusader*

Kesoun. Mais ce qui est important pour nous est que cette zone ne fut a priori conquise par le comté d'Édesse sur divers potentats arméniens qu'au début des années 1120, le premier comte de Duluk, Mahuis, étant attesté en 1124. Cette conquête nous donnerait donc le *terminus post quem* pour notre bulle, l'acte de l'abbaye notre *terminus ante quem*. Notre bulle est donc l'une des plus anciennes attestée pour un évêque latin d'Orient. En effet, l'usage de la bulle pénétra en premier lieu les milieux ecclésiastiques, les premiers plombs diplomatiques d'évêques latins datant du début des années 1110 avec la bulle du patriarche de Jérusalem et de l'archevêque de Césarée (1112)[63]. Il faut néanmoins attendre les années 1130 pour que l'usage se diffuse réellement, jusque dans les rangs des évêques. Ce cadre chronologique confirmerait donc la date haute pour la bulle d'inspiration byzantine présentée ici, ainsi que pour celle de l'archevêque Benoît d'Édesse. On aurait donc un développement en deux temps, avec tout d'abord l'adoption de schémas de composition byzantins, puis l'importation de modèles occidentaux. On notera enfin que le canal est bien vertical alors que plusieurs bulles d'établissement religieux de l'Orient latin présentent un percement latéral[64].

N., métropolite

Inv. : Gaziantep 72.34.06.
Dia. : 18,5. Des. : Flan trop petit, nettement échancré aux orifices du canal.
Inédit.



Principality (Orientalia Lovaniensia Analecta 147), Louvain-Paris-Dudley (MA) 2006, p. 171-184, ici p. 175, 180.

63. H. E. Mayer, *Das Siegelwesen in den Kreuzfahrerstaaten* (Abhandlungen Bayerische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse N.F. 83), Munich 1978, p. 17. Dans le royaume, Josselin de Galilée scelle dès 1119, comme le maître de la place stratégique de Ramla (1118-1120) suivi par Hughes, comte de Jaffa-Ascalon (1123), de son homologue de Césarée-Sidon (1131), mais il faut attendre les années 1160 pour que l'usage se diffuse dans la vassalité de second rang. Les princes indépendants scellent plus tôt : dès les années 1120, à Édesse et Tripoli, dans les années 1130 pour leurs vassaux (Gibelet, 1135 ; Marash, avant 1146), mais là aussi l'usage demeure exceptionnel avant les années 1160-1180.

64. M. Bompaire et P. Racinet, Une bulle de Notre-Dame, cité n. 57, p. 357.

Au droit, dans une bordure de feuillage, monogramme cruciforme incomplet, ayant conservé à gauche Є, à droite Η, le sommet est détruit, mais on soupçonne un Τ, Ρ est appendu à la partie inférieure de l'axe vertical ; à la base se trouve un ȣ et peut-être peut-on en déduire un Χ, ce qui serait inhabituel, comme l'est l'emplacement du ȣ. Pas de solution à proposer, Chrèstou paraissant exclu.

Au revers, autre monogramme cruciforme original, comportant à gauche Μ abritant Η, Λ à droite, Π à la base et au sommet Ρ puis Τ, vraisemblablement surmonté de ȣ ou V détruit. Solution très probable, μητροπολίτου.

6e/7e siècle.

IV. – Dignitaires

1. *Apo éparchôn*

Taraise, apo éparchôn

Inv. : Gaziantep 35.34.02.
Dia. : 21. Des. : Rogné dans la partie supérieure du flan ; usé sur le droit ; gravure assez grossière.
Inédit.
// : Vente Künker (25.10.1993), no 536.



Au droit, dans une bordure de feuillage, aigle essorante, tête tournée vers la gauche ; entre les ailes, fines, largement ouvertes, monogramme cruciforme marial de type Laurent V : Θεοτόκε βοήθει.

Au revers, légende sur cinq lignes, précédée d'une croisette :

+ΤΑ|ΡΑCΙΟV|ΑΠΟЄΠ|ΑΡΧΟ|Ν
+ Ταρασίου ἀπὸ ἔπαρχον.

7e/8e siècle. Le nom est rare, ce qui rend possible l'identification avec l'homonyme contemporain qui a laissé des plombs de même facture (aigle

et monogramme V) et la même légende, exprimée cependant au datif : Musée d'Antalya, B 44, inédit ; sans doute la collection Kofopoulos 896 et 2176, mais le nom initial est presque totalement détruit ; la vente Zeus Numismatics 1 (17.11.2019), nº 444 ; à Paris, l'IFEB 1185 et le Zacos (BnF), nº 2980. Au revers la légende est : ΤΑΡΑ|CΙѠΑΠ|ΟЄΠΑΡ|ΧΟΝ+

Le même personnage disposait d'un sceau bilatéral : +ΘЄ|ΟΤΟΚ|Є-ΒΟΗ|ΘЄΙ+ – +ΤΑ|ΡΑCΙѠΑ|ΠΟЄΠΑΡ|ΧѠΝ+ dont la légende est différemment répartie selon les exemplaires. Deux d'entre eux se trouvaient en Allemagne (*PMBZ*, nº 7227)[65]. Un autre est conservé au Musée de Karaman, inv. A 4072[66]. Un quatrième appartenait à la collection Zarnitz[67]. Un autre exemplaire fut proposé à la vente Hirsch 271 (17-19.2.2011), nº 2677. Sans certitude, on supposera que les bulles de Taraise rédigées au génitif ont précédé celles qui furent gravées au datif.

Cet archonte a toutes les chances d'être le grand-père du patriarche homonyme qui rétablit le culte des images après le premier iconoclasme.

N. apo éparchôn

Inv. : Gaziantep 36.12.77.
Dia. : 32. Des. : Largement rogné dans la partie inférieure du flan ; échancrures aux orifices du canal ; très effacé au revers.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, aigle essorante de face, tête tournée vers la droite, tenant en son bec un anneau. Entre les ailes soigneusement gravées, monogramme cruciforme marial de type Zacos LI : Θεοτόκε βοήθει.

65. Éd. C. Sode, *Bleisiegel*, II, nºs 408 et 409.
66. Éd. J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Turquie orientale, p. 306-307, nº 20.
67. Munich, Staatliche Münzsammlung, fonds Zarnitz 601 (inv. 94-16), inédit.

Revers partiellement détruit, on distingue seulement quelques lettres :

Λ̣..Α|ΠΟϾ̣Π̣..|.Ω̣Ṇ
[ ] ἀπὸ ἐπ[άρχ]ων.

7e siècle. Le nom, assez bref, semble débuter par une lettre triangulaire : Léon, Aétios (?).

2. *Apo hypatôn*

Jean, apo hypatôn

Inv. : Gaziantep 14.22.93.
Dia. : 20,5. Des. : Large flan profondément échancré aux orifices du canal ; belle gravure.
Inédit.



Au droit, dans un cercle de feuillage, monogramme compact formé autour d'un Ω occupant tout le champ, abritant Α à la base ; à l'intérieur de cet Ω, les caractères sont disposés comme dans un monogramme cruciforme qui y serait emboîté, ȣ au sommet de la tige centrale, et deux fois Ν, symétriquement placés au centre de chaque lobe, soit le nom Ἰωάννου. On reconnaît une construction proche des types Zacos 241, 242 ou 243.

Au revers, légende sur trois lignes, surmontée d'une croisette :

+|ΑΠΟ|ΥΠΑ|ΤΩΝ
ἀπὸ ὑπάτων.

6e/7e siècle.

3. *Curopalate*

Rat-Horatios (?), curopalate

Inv. : Gaziantep 8.56.03.
Dia. : 22. Des. : Petite échancrure à l'orifice inférieur du canal ; frappe décentrée vers la base du flan.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, saint Basile de face, en buste, bénissant et tenant le Livre. De part et d'autre du nimbe de perles, épigraphe en colonne, ⊚|BΛ – H.|Ç

Les traits sont grossiers, les yeux globuleux, la main de taille disproportionnée.

Au revers, légende sur quatre lignes :

K̄ЄBOHΘṬ|OΔOVΛON|.ȢPATKO|..Π̣Α̣Λ̣..
Κ(ύρι)ε βοή̣θ(ει) τὸ(ν) δοῦλον [σ]ου PAT κο(υ)[ρο]παλ[άτῃ] (?).

11[e] siècle (fin). Les lettres, maladroites et irrégulières, comportent des B fermés, certaines présentent de courts empattements au sommet. Cette configuration des lettres rappelle celle des sceaux du comte Baudouin, futur maître d'Édesse. La lecture proposée respecte les lettres lues, mais celles qui restent pour le nom n'offrent pas de suggestions. La solution qui verrait dans le sigillant le curateur d'un curopalate resté anonyme paraît peu vraisemblable. Le sceau est assez grossier et pourrait être de fabrication locale. Rat pourrait être aussi un nom sous sa forme locale. Rat' est porté par des Géorgiens dont les Liparitai, qui eurent des liens avec l'Empire et dont l'un des membres a pu obtenir, à la fin du 11[e] siècle, la dignité de curopalate, qui était plus largement distribuée à cette date. Sur sa bulle, il aura utilisé son nom sous la forme géorgienne.

La première lettre de la troisième ligne de la légende est mal conservée et permet de proposer une autre hypothèse, certes moins vraisemblable. On pourrait lire Κ(ύρι)ε βοή(θει) τὸ(ν) δοῦλον [Κ]ουράτῳ κο(υ)[ρο]παλ[άτῃ] et reconnaître ici le nom bulgare Κοβρᾶτος, des officiers bulgares ayant été en poste dans les régions orientales. Même si l'onomastique bulgare n'était pas encore entièrement christianisée, on ne connaît toutefois pas d'attestations de ce prénom à cette date tardive.

4. *Magistre*

Apelgaripès, magistre

Inv. : Gaziantep 24.20.01.
Dia. : 18. Des. : Petites échancrures aux orifices du canal ; quelques points d'écrasement.
Inédit.



Au droit, légende métrique sur trois lignes, surmontée d'une croisette :

+|CῼZI̷|MAΓI|ϚΤΡΟΝ
+ Σῴζ(ο)ι(ς) μάγιστρον

Au revers, dans un cercle de perles, suite de la légende sur quatre lignes :

ΑΠΕΛ|ΓΑΡΙ|ΠΗΝΛΟ̣|ΓΕ
Ἀπελγαρίπην Λόγε.

11e siècle (seconde moitié). L'ordre de la légende est déterminé par la croisette et par la métrique. Cette bulle diffère de toutes celles connues au nom d'Apelgaripès ou Apnelgaripès. Nous ignorons s'il faut distinguer deux personnages ou admettre qu'il existe une variation sur le nom. Leurs bulles comportent en effet les mêmes dignités et ont été, pour la plupart, trouvées dans le sud-est anatolien. Apnelgaripès fut magistre, comme en témoigne une série de bulles à l'effigie de saint Georges[68]. Un sceau d'Apelgaripès, partiellement endommagé, à l'effigie de saint Théodore, nous fait savoir qu'il fut, entre autres fonctions, patrice et stratège de Tarse et lui donne comme second nom Chasanios, ce qui fait de lui un membre de la branche cadette des Artzrouni[69].

68. British Museum ; anc. coll. Zacos (trois exemplaires) ; anc. coll. Seyrig ; Musée de Tarse, inv. 972-10.4 ; IFEB, nº 1031 ; Musée de Chypre. Dernière édition : D. METCALF, *Cyprus* I, nº 227.
69. J.-C. CHEYNET, *Tatış*, nº 3.48.

5. *Patrice*

Apokapès, fils de David, patrice

Inv. : Gaziantep 3.18.04.
Dia. : 25,5. Des. : Petites échancrures aux orifices du canal ; usé au droit, petits points d'oxydation au revers ; gravure assez grossière.
Inédit.



Au droit, dans un cercle de grènetis, buste de face d'un saint nimbé, chevelure ramassée au-dessus du front, courte barbe ronde ou imberbe, l'encolure du vêtement est garnie d'un rang de grosses perles. Attitude indistincte. Dans le champ, épigraphe en colonne de part et d'autre : Ο|Α|ΓΙ|Ο – Ν|Ι|Κ̣ ΟΙΛ̣, Ὁ ἅγιο(ς) Νικόλ(αος).

Au revers, légende sur cinq lignes, précédée d'une croisette ; la dernière ligne est accostée de perles ; au sommet et à la base du champ, une croisette accostée de perles :

–+–|+ΑΠΚΑΠ|ΠCΤΡΑΤΙΓ|ΟVΟCΔΑΔ|ΠΑΤΡΙΚ|·ΙΟ·|–+–
+ Ἀπ(ο)κάπ{π}(ης) στρατιγ(ὸς) ὁ υ(ἱ)ὸς Δα(υὶ)δ πατρικίου.

11e siècle (première moitié). La généalogie de la famille Apokapès est complexe[70]. Le premier d'entre eux appartenait à l'entourage du curopalate David ; il se mit au service de Basile II après la mort du prince ibère en l'an 1000 et accompagna Romain III Argyre lors de sa campagne malheureuse contre l'émirat d'Alep[71]. Matthieu d'Édesse appelle le conseiller de l'empereur Aboukab, qui serait alors le sigillant de notre bulle. Nous apprenons le nom de son père qui était déjà honoré de la haute dignité de

70. La première étude systématique de la lignée est celle de M. GRÜNBART (Apokapes, p. 29-41). Depuis, plusieurs sceaux des Apokapai ont été publiés (J.-C. CHEYNET et D. THÉODORIDIS, *Sceaux patronymiques*, nos 12 à 17).
71. *Chronique de Matthieu d'Édesse*, trad. et comm. A. E. DOSTOURIAN, New York-Londres 1993, p. 51.

patrice. Toutefois, on ne peut exclure que David soit le compagnon du curopalate homonyme qui suivit Basile II. Ce dernier honora en effet de cette dignité plusieurs autres Géorgiens ralliés, comme Pakourianos, Pheudatès et Phersès[72]. Notre Apokapès serait le père de Michel.

Azdras, patrice

Inv. : Gaziantep 2010.2.29.
Dia. : 28. Des. : Surfrappé ; canal latéral.
Inédit.
Mention dans la *PMBZ*, n° 708.



Au droit comme au revers, le centre du champ est occupé par un monogramme cruciforme entouré d'une couronne de feuillage. Puis tout autour, entre ce cercle de feuillage et celui limitant le champ entier, court une inscription en larges caractères, débutant au sommet. À l'avers, le monogramme du nom comporte Ρ au sommet, Α à la base, Ζ à gauche et Δ à droite, selon le type Zacos 500, lu ΑΖΔΡΑ : Ἀζδρᾶ. La légende circulaire, commençant par une croisette, est incomplètement conservée, +ΚϚ Ϲ̣.....ΜΟϹΜΟVΚ̣.. : Κ(ύριο)ς [φωτισ]μός μου κ[αὶ σωτήρ μου].

Au revers, le monogramme central, composé de ΡΤȣ au sommet, Α à la base, Π à gauche et Κ à droite, selon le type Zacos 366, donne le titre, ΠΑΤΡΙΚΙΟV : πατρικίου. La légende se poursuit tout autour depuis le sommet, ...Π̣ΙϹΤΙϹΤΗ.Ζ̣Ο̣Μ.+ : [+ Κ(ύριο)ς ὑπερασ]πιστὴς τ(ῆς) ζο(ῆς) μ[ου].

Soit,
+ Κύριος φωτισμός μου καὶ σωτήρ μου. Ἀζδρᾶ
+ Κύριος ὑπερασπιστὴς τῆς ζωῆς μου. πατρικίου.

72. Jean Skylitzès, *Synopsis Historiarum*, éd. H. Thurn (CFHB 5), Berlin-New York 1973, p. 339.

8e siècle. Comme le précise G. Zacos dans son édition, le texte est emprunté au *Psaume* 27, 1. De telles inscriptions sont peu fréquentes sur des sceaux[73]. Cependant, le même texte se retrouve sur le sceau contemporain de l'éparque Dèmètrios, dans la même configuration, entourant sur chaque face un petit monogramme central (G. ZACOS et A. VEGLERY, no 3015).

Le sceau est connu en plus d'une dizaine d'exemplaires, mais il est difficile de distinguer les pièces issues d'un même *boullôtèrion* d'autres, fort proches, d'autant que l'état de conservation ne permet pas un déchiffrement complet d'un seul sceau. Celui-ci s'obtient à partir de plusieurs exemplaires.

Liste des sceaux de même légende et de même facture :

– (a) anc. coll. Zacos (quatre exemplaires), dont l'un est conservé à Paris, Zacos (BnF), no 1330. Deux sont édités, G. ZACOS et A. VEGLERY, nos 579a et 579b.

– (b) musée d'Athènes, deux exemplaires issus de *boullôtèria* différents, Athènes inv. 348, éd. I. KOLTSIDA-MAKRÈ, *Μολυβδόβουλλα*, no 173.

– (c) Athènes inv. 347, éd. I. KOLTSIDA-MAKRÈ, *Μολυβδόβουλλα*, no 174.

– (d) un autre (?) sceau athénien, édité par Konstantopoulos (K. M. KONSTANTOPOULOS, *Μολυβδόβουλλα*, no 905), qui n'a pas lu les monogrammes mais qui a relevé une partie de l'inscription du droit, ...ΦѠΤΙϹΜΟϹΜΟΥΚΑΙϹ..

– (e) Berlin, éd. C. SODE, *Bleisiegel*, II, no 211.

– (f) Munich, Staatliche Münzsammlung, fonds Zarnitz 501 (inv. 93-23). Pas de photo du droit, mais le revers a gardé la moitié droite de la légende, +ΚϹΥΠΕΡΑϹΠ... mais la fin est écourtée ? .ΟΗϹ+ puisqu'on attendrait, selon Zacos, τῆς ζωῆς μου.

– (g) M-9271, inédit (signalé par C. Sode).

– (h) coll. privée Lesbos.

Il est également passé dans des ventes aux enchères :

– Vente Künker no 25 (septembre-octobre 1993), no 552 [signalé dans les *SBS* 6, p. 137, avec la lecture correcte du nom].

– Vente Gerard Hirsch 271 (17-19.2.2011), no 2680.

– CoinArchives Pro, photo no 72 (anc. coll. Dr. Meyer, Cologne).

L'origine du nom Azdras n'est pas claire. Il pourrait s'agir de la forme grecque du nom hébreu Ezra[74]. Que son sceau ait été découvert dans la région de Gaziantep le relie plus fortement à Yazid et Béchir, eux aussi sans

73. Pour une étude de ce *corpus* de sceaux, J. GLYNIAS, Prayerful Iconoclasts. Psalm seals and Elite Formation in the First Iconoclast Era (726-750), *DOP* 71, 2017, p. 65-94.

74. *Ibidem*, p. 76 n. 88.

doute originaires de la région, proches compagnons de Léon III et adeptes de l'utilisation d'extraits des psaumes sur leurs sceaux.

Domnos (?) ou Domninos (?), Moundos (?), Damianos (?), patrice

Inv. : Gaziantep 2010.2.23.
Dia. : 27. Des. : Nettement échancré aux orifices du canal ; partiellement oxydé ; revers usé.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, monogramme invocatif cruciforme de type Laurent I, Θεοτόκε βοήθει.

Au revers, autre monogramme cruciforme composé de Δ à la base, ȣ au sommet, Μ à gauche et Ν plutôt que Λ à droite. Deux transcriptions sont possibles, Δομνίνου ou Μούνδου. Dans les cantons, ΠΑ – ΤΡ – ΙΚ̣ – Ι̣Ω πατρικίῳ.

Première moitié du 8e siècle. Ce même monogramme se retrouve sur un sceau du musée de Tarse, de la collection Tatış à Izmir[75] et aussi de la collection A. Eidelstein à Haïfa. Mais ce sont des plombs plus anciens. Notons qu'il y a un point d'oxydation à l'intérieur du Δ. Ce point a peut-être détruit un Α gravé dans le Δ, combinaison fréquente (monogramme type Zacos 92). Dans ce cas, le patrice s'appellerait Damianos, nom bien attesté au 8e siècle, mais il ne serait pas identifiable à l'un des patrices de ce nom relevés dans la *PMBZ*, puisque notre sceau fut gravé antérieurement.

6. *Protospathaire*

Syméon, protospathaire, *épi tou Chrysotriklinou*, le fils de Oupétès Chalinziôtès

Inv. : Gaziantep 2009.2.46.

75. J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse, no 136 ; J.-C. Cheynet, *Tatış*, no 8.8.

Dia. : 30,5. Des. : Demi-plomb, largement écrasé dans sa partie restante.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, buste nimbé de face. Trace d'épigraphe en colonne à droite dans le champ, Τ|Ρ̣. Il s'agit de saint Pierre d'après des sceaux du même personnage.

Au revers, légende sur six lignes dont le seul début est conservé :

.... |CVM....|CΠΑΘ....|⁜ΓΚ....|.......|Λ̣Ι..

La solution est donnée par une bulle de la collection Théodoridis qui porte la même légende beaucoup mieux conservée au revers, mais au droit, une représentation de saint Pierre en pied :



+K̅Ε̅RΘ|CVΜΕΩΝΑ̅|CΠΑΘΕΠΙΤ|⁜ΓΚΛΤΘV|ΠΕΤΤΘΧΑ|ΛΙΝΖΙΟ|-Τ-

La première lecture donnée de cette bulle doit être corrigée ainsi :

+ [Κ(ύρι)ε β(οή)θ(ει)] Συμ[εὼν (πρωτο)]σπαθ(αρίῳ) [ἐπὶ τοῦ] (Χρυσο)τρικ[λίνου τοῦ Οὐπέτ(η) τοῦ Χα]λι[νζιότ(ου)].

Milieu du 11ᵉ siècle. La lecture retenue pour le sceau Théodoridis impliquait que Syméon soit le fils de Pierre Chalintziôtès, car le sceau porte plutôt un V

qu'un ȣ[76]. Or un sceau inédit de la collection Kofopoulos (inv. 78), bilatéral, bien conservé, offre une légende qui oblige à modifier cette lecture et donc sa transcription, Syméon étant appelé Oupétès. Ce nom vient de l'arabe Ubaid. Chalintziôtès est formé sur le nom du lieu d'où est originaire cette lignée, également selon l'onomastique arabe, Halindj. Le toponyme, hellénisé, sera ensuite utilisé comme nom transmissible. Un village appelé Halindj est attesté au sud de Kobané en Syrie du Nord, à une assez proche distance de Gaziantep[77]. Nous ignorons si au Moyen Âge un village de ce nom existait déjà.

Les sceaux, qui avaient déjà mis au jour la famille syrienne des Marchapsaboi, font connaître cette nouvelle lignée arabe qui joua manifestement un rôle important à la frontière orientale au moment des raids turcs.

D'après un sceau, ce Syméon finit sa vie comme moine, à moins qu'il ne s'agisse d'un homonyme un peu plus jeune[78]. Comme l'effigie au droit représente saint Syméon Stylite, Syméon aura choisi un monastère dédié à ce saint, dont il portait déjà le nom.

7. *Stratèlatès*

Pérozès, stratèlatès

Inv. : Gaziantep 15.22.93.
Dia. : 21. Des. : Flan peu échancré à l'orifice inférieur du canal ; belle frappe, mais légèrement échancrée.
Inédit.
// : Vente Münz 159 (mai 2011), dans le lot 819 (lecture erronée du catalogue en Zépéros).



Au droit, dans un cercle de feuillage, monogramme cruciforme associant ΡV au sommet, Ζ à la base, Ε à droite, et à gauche Π appendu. Chaque canton porte une étoile à six rais. Solution : Περόζου.

76. J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux patronymiques*, n° 47 (inv. 1147).
77. Nous remercions Jean-François Vannier pour cette information.
78. V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*. V, *L'Église*, 3, Paris 1972, n° 2001. L'éditeur a hésité sur la forme du nom, mais il y a bien un Ζ collé au Τ.

Au revers, légende sur trois lignes, précédée et suivie d'une croisette :
+CTP|ATΗ̣Λ|ATOY|+
+ στρατηλάτου.

7[e] siècle. Il s'agit encore d'un Oriental qui porte le nom d'un ancien roi perse. Le seul Pérozès mentionné par la *PLRE* III était le commandant en chef de l'armée perse, vaincu à Dara en 530. Notre bulle est plus récente, mais ce nom est inconnu de la *PMBZ*. Pérozès appartient à cette série d'officiers perses, comme Chosroès ou Saborios, qui servirent l'empire byzantin après la chute des Sassanides.

V. – Les noms

Abramios

Inv. : Gaziantep 21.7.77.
Dia. : 18,5. Des. : Échancrures peu marquées aux orifices du canal.
Inédit.



Au droit, dans un cercle de feuillage, légende sur trois lignes, surmontée d'une croisette :
+|ΘЄOT|OKЄBO|HΘI
+ Θεοτόκε βοήθ(ε)ι

Au revers, monogramme compact formé autour d'un M abritant A sous ses diagonales, portant B accolé à la haste droite, et ȣ partiellement tronqué au sommet à gauche. Solution probable : Ἀβραμίου (ou Μαβρου).

6[e] siècle. Le nom se rencontre souvent à l'Est de l'Empire, car il est la forme grecque du nom local Ibrahim.

Étienne

Inv. : Gaziantep 71.33.03.
Dia. : 15. Des. : Larges échancrures aux orifices d'un canal horizontal ; fortement usé sur les deux faces.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, buste de la Vierge de face, avec le médaillon dont subsiste le fort relief de la tête de l'Enfant. Dans le champ, trace des croisettes latérales, partiellement détruites dans l'échancrure du canal.

Au revers, monogramme cruciforme, groupant autour d'un Φ central, A à la base, Tȣ au sommet, N à droite, et à gauche une lettre partiellement détruite qui ressemble à un C appendu sous l'axe, ou peut-être est-ce E partiellement détruit comme les lettres du droit. Solution probable : Στεφάνου.

6e/7e siècle.

Eudikios

Inv. : Gaziantep 2010.11.190.
Dia. : 18. Des. : Flan très échancré tout à son pourtour ; usé au droit ; points d'écrasement au revers.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, Vierge en buste de face, avec le médaillon montrant la tête de l'Enfant au nimbe crucigère ; dans le champ, de part et d'autre, une croisette.

Au revers, monogramme cruciforme composé de Δ à la base, ȣ au sommet, E à gauche et K à droite. Solution : Εὐδικίου.

6e/7e siècle. La solution est assurée par un plomb contemporain conservé au musée d'Istanbul, qui porte au droit le même monogramme, et au revers, gravés en toutes lettres en caractères latins, Eudicius, au nominatif[79].

79. J.-C. Cheynet, V. Bulgurlu et T. Gökyildirim, *Istanbul*, no 8.59.

Georges

Inv. : Gaziantep 380.21.92.
Dia. : 16. Des. : Échancré aux orifices du canal et rogné sur le pourtour ; gravure nette.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, buste de face, nimbé et voilé, peut-être la Vierge ; dans l'échancrure du canal, un bourrelet peut correspondre au médaillon ; dans le champ, traces de lettres d'une inscription, peut-être circulaire, qui aurait appartenu à une légende précédente si le sceau était surfrappé, mais au revers la frappe est nette.

Au revers, monogramme cruciforme formé de quatre caractères, Ε à gauche, Ρ à droite, ω à la base et ȣ au sommet, selon le type Zacos 78, sans aucune trace de Γ. Dans chaque canton, une croisette pattée. La solution est assurée par le sceau où figure au droit le même monogramme et dont la légende du revers est transcrite en toutes lettres ΓЄωΡΓΙȣ|CΤΡΑΤΗ|...[80].

6e/7e siècle.

Héliodore

Inv. : Gaziantep 9.56.03.
Dia. : 16. Des. : Échancrures aux orifices du canal qui est en oblique ; fortement rogné au sommet du champ.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de perles, tête d'homme de profil, tournée vers la droite, barbe arrondie, cheveux courts serrés dans une sorte de

80. G. Zacos et A. Veglery, nº 341.

couronne de lauriers (?). On voit à l'épaule droite la fibule qui retient la chlamyde.

Au revers, légende sur trois lignes :

ḤΛΙ|ΟΔΩ|ṚΟΥ
Ἡλιοδώρου.

3e/4e siècle. Ce sceau a été frappé à l'époque impériale romaine. Le portrait est sans doute celui du sigillant.

Jean, fils de [Mènas ?]

Inv. : Gaziantep 28.41.01.
Dia. : 23,5. Des. : Nettement échancré aux orifices du canal ; très usé avec des points d'écrasement sur les deux faces ; en voie d'oxydation.
Inédit.
// : coll. Tatış, no 2760.
Éd. du // : J.-C. CHEYNET, *Tatış*, no 8.31.
Sceau très proche, sinon // : Berlin ; Vente Müller 68 (septembre 1991), no 588 (*SBS* 3, 1993, p. 197 ; lu Marianos, fils de Sisinnios, sur le catalogue).
Éd. du sceau proche : C. SODE, *Bleisiegel*, II, no 229.



Au droit, dans un cercle de feuillage, restes de la moitié droite d'un monogramme cruciforme invocatif au Θ oblong, de type Laurent V. On croit distinguer dans le canton inférieur droit Ç̣Ȣ̣. Θεοτόκε βοήθει [τοῦ δούλου] σου.

Au revers, autre monogramme cruciforme comportant Ν à chaque extrémité de l'axe horizontal, Ȣ au sommet, et à la base Ω surmontant Α, selon le type Zacos 253 : Ἰωάννου. Dans les cantons supérieurs, on devine les lettres, ΥΙ – Ω : υἱῷ. Les cantons inférieurs sont détruits, mais les pièces parallèles permettent de restituer .Η – ΝΑ.

7e/8e siècle. Ce sceau est à rapprocher de celui édité par C. Sode et du plomb de la collection Tatış, de même facture et de même inscription au revers, curieusement exprimée au datif, soit : Θεοτόκε βοήθει τοῦ δούλου σου Ἰωάννου, υἱῷ Μηνᾶ.

Kosmas

Inv. : Gaziantep 14.55.95.
Dia. : 19,5. Des. : Nettement rogné aux orifices du canal ; usé sur les deux faces et partiellement écrasé.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, légende sur trois lignes, surmontée d'une croisette :

+|ΘЄΟΤ|ΟΚЄΒ|ΟΗΘ.
+ Θεοτόκε βοήθ[η].

Au revers, monogramme compact formé autour de la lettre Μ occupant tout le champ, abritant Α sous ses diagonales prolongées et soutenant Ⲥ contenant Κ en son milieu. S'il y a bien un Ο de petit module dans le creux des segments brisés de Μ, on lira le nom Κοσμᾶ. Au sommet du champ, une croisette.

6e siècle. On retrouve ce type de monogramme sur quelques sceaux contemporains (par exemple, G. Zacos et A. Veglery, nº 2942).

Nicolas (ou Kallinikos)

Inv. : Gaziantep 2010.8.147.
Dia. : 18. Des. : Échancrures aux orifices du canal ; rogné au sommet du champ ; nombreux points d'oxydation.
Inédit.



Au droit, dans un cercle de perles, aigle essorante de face, tête tournée vers la droite ; entre les ailes éployées, une croisette pattée.

Au revers, monogramme cruciforme original, comportant à gauche NK ligaturés, A à droite, Λ à la base et ȣ au sommet. Deux transcriptions sont possibles : Νικολάου ou Καλλινίκου.

7e siècle.

Philippe

Inv. : Gaziantep 10.18.96.
Dia. : 20. Des. : Canal horizontal très fortement échancré au revers ; en voie d'oxydation.
Inédit.
// : Coll. Kestner, venant de la vente Peus 376, no 1253, après la vente Münz 96 (septembre 1998), no 637.
Éd. du // : A. K. WASSILIOU-SEIBT et W. SEIBT, *Kestner*, II, no 11.



Au droit, dans un cercle de feuillage rogné, buste de la Vierge de face, avec le médaillon octogonal montrant la tête de l'Enfant à la croix derrière la tête. La gravure est fruste, les traits épais. Dans le champ, de part et d'autre du large nimbe, une croisette pattée.

Au revers, monogramme cruciforme groupant autour d'un Φ central, ȣ tangent au sommet, Λ à la base, Π à gauche et I à droite. Solution assurée : Φιλίππου.

Seconde moitié du 6e siècle/début du 7e siècle. Les premiers éditeurs font le rapprochement avec un Philippe (*PLRE*, Philippus 3), qui fut éparque de Constantinople.

Serge

Inv. : Gaziantep 2010.2.28.
Dia. : 27. Des. : Nettement échancré aux orifices du canal ; pressé et oxydé sur les deux faces.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, monogramme cruciforme marial de type Laurent V : Θεοτόκε βοήθει. Les lettres ont des empattements marqués.

Au revers, autre monogramme cruciforme comportant à la base Ο, au sommet ΡV, Є à droite, et à gauche une (ou deux) haste verticale formant Γ. La solution la plus probable en dépit de la mauvaise conservation d'une des lettres est Σεργίου.

7e siècle.

Sisinnios, Théodote ou Eustathe (?)

Inv. : Gaziantep 15.55.95.
Dia. : 18,5. Des. : Traces du canal creusant tout le flan en diagonale ; très usé sur les deux faces.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, monogramme cruciforme rassemblant à gauche Ϲ anguleux appendu, à droite Ν de grande dimension, également appendu sous l'axe, au sommet ȣ et à la base, ligaturé au long de l'axe, un second Ν. Solution assurée, Σισιννίου.

Au revers, autre monogramme cruciforme composé de Θ à gauche, Ε à droite, Τȣ au sommet et à la base une lettre triangulaire mal conservée, Α ou Δ. Sous réserve que les caractères aient été bien interprétés, on pourrait lire un autre nom : Εὐσταθίου avec Α, ou Θεοδότου avec Δ.

6e/7e siècle.

Théodore

Inv. : Gaziantep 23.6.98.
Dia. : 18,5. Des. : Flan déformé aux orifices du canal ; légèrement usé sur les deux faces.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage largement détériorée, Vierge de face en buste, avec le médaillon montrant la tête de l'Enfant au nimbe crucigère ; dans le champ, de part et d'autre, une croisette.

Au revers, légende sur trois lignes, surmontée d'une croisette :

+|ΘЄ|ѠΔΟ|ΡΟṾ
+ Θεωδόρου.

6e/7e siècle.

Théodore

Inv. : Gaziantep 2.23.02.
Dia. : 23. Des. : Nettes échancrures aux orifices du canal ; usure forte sur les deux faces ; gravure assez grossière.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage, Vierge en pied, nimbée et voilée, tenant l'Enfant sur le bras gauche ; dans le champ, à gauche un rameau ou cyprès, et à droite, une croisette.

Au revers, monogramme cruciforme rassemblant à gauche Θ, à droite Ε, à la base ΔΩ et au sommet ΡV, selon le type Zacos 179. Solution assurée, Θεοδώρου.
6e/7e siècle.

Théophylacte

Inv. : Gaziantep 10.28.07.
Dia. : 24. Des. : Canal partiellement ouvert au droit ; écrasé sur les deux côtés des deux faces ; gravure fine à l'origine.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, Vierge en buste, légèrement tournée vers l'Enfant qu'elle porte sur le bras gauche ; la droite ramenée devant elle, à demi levée en geste d'adoration. Au-dessus des deux nimbes entrecroisés, les sigles ΘṾ

Au revers, légende sur quatre lignes, surmontée et suivie d'un croisillon de perles accosté de tirets :

–⨳–|+Θ̣Κ̣…|.ΩCΩ̣..|.ЄΟΦV.|.ΚΤΩ|–⨳–
+ Θ(εοτό)κ[ε β(οή)θ(ει) τ]ῷ σῷ [δούλ(ῳ) Θ]εοφυ[λά]κτῳ.

11e siècle (première moitié). Cette bulle est à rapprocher du plomb proposé à la vente Hirsch 204 (mai 1999), no 864, de même avers et de même légende, suivie d'une lettre ou d'un ornement à la dernière ligne du texte, mais l'orthographe y est différente, ΚΤΟ. On connaît également un sceau contemporain, de même avers et de même texte, dans une disposition différente : BZS 47.2.1618 +ΘΚЄ|.ΟΗΘΤΩ|CΩΔȣΛΩ|.Є̣Ο̣ΦV|Λ..⁄

Anonyme. Οὗ σφραγίς εἶμι τὴν γραφὴν γνώσῃ βλέπων.

Inv. : Gaziantep 2010.2.22.

Dia. : 21. Des. : Peu échancré aux orifices du canal ; frappe décentrée vers le sommet du champ ; pressé sur les deux faces.
Inédit.



Au droit, dans un cercle de grènetis, légende métrique sur quatre lignes, précédée d'une croisette ; la dernière ligne est accostée de tirets :

+OV|CΦP̸A|ΓICЄI|–MI–
+ Οὗ σφραγίς εἰμι

Au revers, suite de la légende sur cinq autres lignes :

THN|ΓPAΦ.|ΓNѠCH̤|ΒΛЄΠ|–ѠN–
τὴν γραφ[ὴ(ν)] γνώση βλέπων.

11e/12e siècle. Le signe d'abréviation de la seconde ligne du droit est inutile. Cette formule métrique anonyme est l'une des plus populaires et figure sur plusieurs dizaines de plombs, bilatéraux ou illustrés à diverses effigies. Le texte est édité dans V. Laurent, *Les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine* (AOC 2), Athènes-Paris 1932, no 290, et A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, II, no 1711. Notre *boullôtèrion* semble original.

VI. – Incertains

Basile N.

Inv. : Gaziantep 2010.10.37.
Dia. : 17,5. Des. : Surfrappé.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, saint Basile de face en buste. Épigraphe en colonne, |Β|ΑC

Au revers, légende sur quatre lignes ?

....|Γ̣..ΒΑC|ΙΛΙȣ̣.|ΠΠ̣̣ ȣ̊ ΠΙΤ

11e/12e siècle. Nous avons encore un exemple du Β fermé tardif.

Apélatès /Pélagios ?

Inv. : Gaziantep 2010.30.97.
Dia. :17,5. Des. : Flan déformé et rogné dans sa partie inférieure ; frappe décentrée.
Inédit.
// : (a) Plusieurs pièces provenant toutes des environs d'Antioche ; (b) Istanbul, musée, inv. 911-1.
Éd. des // : (a) J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse, nos 141a et b ; (b) J.-C. Cheynet, V. Bulgurlu et T. Gökyildirim, *Istanbul*, no 8.176.



Au droit, dans une bordure lisse, monogramme compact formé autour de la lettre Π logeant Α entre ses hastes, portant Ο à gauche et V à droite ; la haste droite porte sans doute Ε dont la base est détruite. Le sommet de Π, prolongé, peut être interprété comme Τ ou Γ. Au sommet du champ, une croisette, à gauche, un croissant ? On transcrirait éventuellement Ἀπελάτου ou Πελαγίου.

Revers conique. Uniface.

5e-6e siècles. Une quinzaine au moins de ces petits plombs au revers conique, portant le même monogramme compact, aux décors variés, sont publiés. Plusieurs sont originaires de la région d'Antioche[81]. Sur d'autres, le Ε du monogramme, inversé, est adossé à la haste gauche du Π[82]. Pour le commentaire sur les noms, voir J.-C. Cheynet, V. Bulgurlu et T. Gökyildirim, *Istanbul*, no 8.176.

81. J.-C. Cheynet, C. Morrisson et W. Seibt, *Seyrig*, no 359 (lu Apélatou) ; J.-C. Cheynet, Sceaux de la collection Khoury, cité n. 46, no 40 ; P. Speck, *Byzantinische Bleisiegel in Berlin (West)* (Ποικίλα Βυζαντινά 5), Bonn 1986, no 11 (lu Paulou).

82. C. Sode, *Bleisiegel*, II, no 470.

Georges Mésopotamitès (?), patrice (?)

Inv. : Gaziantep 2010.2.19.
Dia. : 17,5. Des. : Petite échancrure à l'orifice inférieur du canal ; usé sur les deux faces, creusé profondément sur une partie du revers.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, saint Georges de face en buste, visage plein, imberbe, cheveux bouclés, en sa tenue militaire, tenant une lance en main droite. Dans le champ, épigraphe en colonne de part et d'autre du nimbe, |Γ|Є̣ – ω̣|Ρ|ΓΙ

Au revers, légende sur quatre lignes, surmontée d'une croisette accostée de tirets :

–+–|Γ̣Єω Ρ⁄|Π̣̅Ρ̣̅Ι̣̅Ο̣|ΜЄϹ̣Ο|ΠΟ
\+ Γεώρ(γιος) π(ατ)ρί(κιος) ὁ Μεσοπο(ταμίτης).

11e siècle. La lecture n'est pas assurée pour le titre, mais semble vraisemblable pour le nom de famille. Les Mésopotamitai sont bien attestés à la date présumée de la frappe de la bulle[83]. Un Georges Mésopotamitès était duc de Philippoupolis en 1095[84].

Kosmas, fils (?) de Jean *scholarios* (?)

Inv. : Gaziantep 9.38.95.
Dia. : 23,5. Des. : Échancré aux orifices du canal ; flan partiellement rogné ; belle gravure d'origine.
Inédit.
// : anc. coll. Zacos (deux exemplaires).
Éd. des // : G. Zacos et A. Veglery, nos 408a et b, relevés dans la *PLRE* III, Cosmas 8.

83. Cf. la *PBW* qui compte quatorze entrées à ce nom pour les 11e et 12e siècles.
84. Anne Comnène, *Alexiade*, éd. D. R. Reinsch et A. Kambylis (CFHB 40.1), Berlin-New York 2001, p. 257.



Au droit, dans une bordure de feuillage, monogramme compact formé autour de la lettre M abritant A sous la croisée des diagonales prolongeant les segments obliques, et O au-dessus ; la haste droite porte C contenant K en son milieu. À la pointe inférieure de A, il y a un appendice que les précédents éditeurs ont interprété comme un καί, alors que ce type de A se rencontre sur d'autres bulles contemporaines. On reconnaît la construction de type Zacos 279. La solution est donc simplement Κοσμᾶ.

Au revers, autre monogramme compact, construit autour de deux diagonales formant X, insérées entre deux hastes verticales parallèles. La haste gauche repose sur A et porte P, surmonté de O ; la haste droite, issant de Ω, soutient C et porte V au sommet. C'est la composition de type Zacos 546. Si l'on tient compte du Ω, plutôt que d'admettre que la légende est au datif, ce qui serait étonnant à la date présumée de la frappe, il faut peut-être interpréter, Ἰωάννου σχολαρίου, et comprendre que Kosmas était le fils d'un scholaire nommé Jean.

6e/7e siècle. Un plomb contemporain atteste d'un autre Kosmas, qui, lui, était scholaire[85].

Manuel, dignitaire impérial…

Inv. : Gaziantep 14.34.76.
Dia. : 14. Des. : Petit flan inadapté qui a laissé les trois-quarts du plomb hors champ.
Inédit.



85. A. K. Wassiliou-Seibt et W. Seibt, *Bleisiegel*, II, nº 107 : +|KOC|MA+ – +CX|O-ΛAP|IOV.

Au droit, dans un cercle de feuillage, subsiste le quart supérieur droit d'un monogramme cruciforme, probablement marial puisqu'il subsiste au sommet TO et à droite H, et entre les axes, CΩ : [Θεοτόκε βοήθει τῷ] σῷ [δούλῳ].

Au revers, seul le début des deux premières lignes de la légende, en larges caractères, est sauvegardé :

MA...|HΛB
Μα[νου]ὴλ β(ασιλικῷ) [...

8e/9e siècle. La lecture du nom ne fait aucun doute, mais le reste de la légende est resté hors champ. Le sceau lui-même a subi peu de dommage et Manuel aura utilisé ce flan beaucoup trop petit, faute de mieux. Toutefois l'absence de la dignité et de la fonction du sigillant invite à s'interroger sur la valeur de la bulle comme élément d'authentification.

Mareas (?)

Inv. : Gaziantep 74.3.07.
Dia. : 20. Des. : Profondément échancré aux orifices du canal ; faiblement frappé au revers.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de feuillage à peine distincte, Vierge de face en buste, nimbée et voilée, avec le médaillon.

Au revers, monogramme cruciforme comportant M à gauche, E à droite ; les lettres le long de l'axe vertical sont partiellement détruites par la profonde échancrure du canal, mais on reconnaît cependant A à la base et P au sommet. Soit : Μαρέας.

6e/7e siècle. Un sceau de même facture, mais issu d'un autre *boullôtèrion*, a été présenté à la vente Hirsch 271 (février 2011) (anc. coll. Meyer, Cologne), no 2654. Signalé dans les *SBS* 12, 2016, p. 164, dont le rédacteur préférerait cependant une transcription en Ἀρτεμίου. Ce plomb, mieux conservé que celui de Gaziantep, ne contient ni T, ni surtout ȣ.

Le nom n'est pas inconnu dans la région. Il était porté au 4e siècle par un évêque de Makédonopolis, dépendant de la métropole d'Édesse[86].

Mari(a)nos (?)

Inv. : Gaziantep 13.55.95.
Dia. : 22. Des. : Nettes échancrures aux orifices du canal ; en voie d'oxydation complète sur les deux faces.
Inédit.



Au droit, dans un cercle de feuillage, buste de la Vierge de face, avec le médaillon ; dans le champ, de part et d'autre, une croisette.

Au revers, monogramme compact incomplet, formé autour de la lettre M abritant A sous ses diagonales et portant P à la haste droite. On croit voir la trace d'un V au sommet à gauche. En ce cas, on pourrait lire le nom Μαριανοῦ ou Μαρινου. Cependant, la surface est très lisse, et des caractères ont pu être effacés à la base.

6e/7e siècle.

N., évêque de Ph...

Inv. : Gaziantep 18.31.1990.
Dia. : 20,5. Des. : Flan déformé et fortement rogné au sommet ; nettement écrasé sur les deux faces ; en voie d'oxydation.
Inédit.



86. G. Fedalto, *Hierarchia ecclesiastica Orientalis : series episcoporum ecclesiarum Christianarum Orientalium*. II, *Patriarchatus Alexandrinus, Antiochenus, Hierosolymitanus*, Padoue 1988, 74.9.3, p. 817.

Au droit, dans une bordure de feuillage, légende sur quatre lignes :

.ΘḘ|OTOK.|BOHΘ̣|Ḙ

[+] Θεοτόκ[ε] βοήθε[ι+]

Au revers, suite de la légende sur quatre (ou cinq ?) lignes :

.|.ΠΙϹ̣ΚΟ̣|ΠΟΦΛ̣Ι|.ΑΔ|.Ο̣Ν̣

[.. ἐ]πισκόπο Φ[...

7e/8e siècle. L'initiale du nom de l'évêché, Φ, est la seule lettre assurée.

N. Hagiozacharitès (?), stratège

Inv. : Gaziantep 22.6.98.
Dia. : 27,5. Des. : Légèrement rogné sur la moitié supérieure du flan ; partiellement écrasé et percé sur les deux faces ; en voie d'oxydation, ce qui rend beaucoup de lettres indistinctes.
Inédit.



Au droit, dans une bordure de grènetis, saint Jean Prodrome à mi-corps, de face, tenant en main gauche une longue croix reposant sur une boule, la main droite tendue dans le geste de l'allocution. Le visage allongé est garni d'une longue barbe et d'une longue chevelure tombant aux épaules ; la mélote, drapée, laisse découverte l'épaule droite. De part et d'autre de l'effigie, épigraphe en colonne, .|IΩ̣|Ο̣ – Π̣|PO|Δ̣.|..

Au revers, légende sur six lignes, précédée d'une croisette et suivie d'une perle accostée de tirets :

+̣....|.......|SCTPAṬ..|.Ṛ.T΄Ọ..|IOẒAX̣.|PIṬHC|–•–

+ ... (καὶ) στρατη[γὸς ...] ὁ [Ἁγ]ιοζαχ[α]ρίτης.

11e siècle. La lecture des deux dernières lignes n'est pas assurée. Les Hagiozacharitai ont fourni jusqu'au règne de Basile II des officiers, puis ensuite de hauts fonctionnaires civils. Les lettres peu lisibles du nom du thème suggèrent

la Crète. Théophylacte Hagiozacharitès fit graver sur sa bulle de stratège de Samos une légende au nominatif. Il avait choisi la protection d'un saint rarement représenté, Zacharie, mais dont le nom même explique le choix[87].

N.

Inv. : Gaziantep 89.37.95.
Dia. : 22,5. Des. : Flan trop petit, marqué aux orifices du canal ; usé sur les deux faces.
Inédit.



Au droit, saint Étienne de face, en buste ; les gestes sont incertains. Dans le champ, épigraphe en colonne, ⊙|C|TЄ – Φ|AN|Ѻ Traces de la légende circulaire débutant à gauche par une croisette, .KЄ..

Au revers, dans un cercle de grènetis, saint Basile de face en buste, tenant le Livre en main gauche. Dans le champ, de part et d'autre du nimbe de perles, épigraphe en colonne, ⊙̣|R|A|CI – Λ|ЄI|O|C. La légende circulaire, largement rognée, s'achèverait à droite par ..Δ̣ṾṚѠ̣.

12e siècle. L'association des deux saints est exceptionnelle.

Flan

Inv. : Gaziantep 2010.10.38.
Dia. : 24. Des. : Flan non utilisé avec le canal bien marqué.
Inédit.



87. J. Nesbitt et N. Oikonomidès, *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*. 2, *South of the Balkans, the Islands, South of Asia Minor*, Washington D.C. 1994, no 44.13.

Liste des abréviations

M. Campagnolo-Pothitou et J.-C. Cheynet, *Genève* : M. Campagnolo-Pothitou et J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection George Zacos au musée d'art et d'histoire de Genève*, Genève 2016.

J.-C. Cheynet, Antioche et Tarse : J.-C. Cheynet, Sceaux byzantins des musées d'Antioche et de Tarse, *TM* 12, 1994, p. 391-478, xvi pl.

J.-C. Cheynet, *Société byzantine* : J.-C. Cheynet, *La société byzantine : l'apport des sceaux* (Bilans de recherche 3), I-II, Paris 2008.

J.-C. Cheynet, *Tatış* : J.-C. Cheynet, *Les sceaux byzantins de la collection Yavus Tatış*, Izmir 2019.

J.-C. Cheynet, V. Bulgurlu et T. Gökyildirim, *Istanbul* : J.-C. Cheynet, V. Bulgurlu et T. Gökyildirim, *Les sceaux byzantins du Musée archéologique d'Istanbul*, Istanbul 2012.

J.-C. Cheynet, C. Morrisson et W. Seibt, *Seyrig* : J.-C. Cheynet, C. Morrisson et W. Seibt, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris 1991.

J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Adıyaman : J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Les sceaux byzantins d'Adıyaman, *SBS* 12, 2016, p. 93-140.

J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Turquie orientale : J.-C. Cheynet, E. Erdoğan et V. Prigent, Sceaux des musées de la Turquie orientale, Karaman, Nevşehir, Malatya, Maraş, *REB* 74, 2016, p. 287-326.

J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux patronymiques* : J.-C. Cheynet et D. Théodoridis, *Sceaux byzantins de la collection D. Theodoridis. Les sceaux patronymiques* (Monographies 33), Paris 2010.

E. G. Erdoğan, Gaziantep State Officials : E. G. Erdoğan, A Selection of Unpublished Lead Seals from the Gaziantep Archeological Museum: Seals Issued by State Officials, *Sanat Tarihi Yıllığı* 27, 2018, p. 81-99.

M. Grünbart, Apokapes : M. Grünbart, Die Familie Apokapes im Lichte neuer Quellen, *SBS* 5, 1998, p. 29-41.

I. Jordanov, *Corpus*, II : I. Jordanov, *Corpus of Byzantine Seals from Bulgaria*, II, Sofia 2006.

I. Jordanov, *Corpus*, III : I. Jordanov, *Corpus of Byzantine Seals from Bulgaria*, III, Sofia 2009.

I. Koltsida-Makrè, *Μολυβδόβουλλα* : I. Koltsida-Makrè, *Βυζαντινά μολυβδόβουλλα. Συλλογή Ορφανίδη-Νικολαΐδη Νομισματικού Μουσείου Αθηνών* (Τετράδια Χριστιανικής Αρχαιολογίας και Τέχνης 4), Athènes 1996.

K. M. Konstantopoulos, *Μολυβδόβουλλα* : K. M. Konstantopoulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes 1917.

D. Metcalf, *Cyprus* I : D. Metcalf, avec la collaboration de J.-C. Cheynet et G. Pitsillidès, *Byzantine Lead Seals from Cyprus*, Nicosie 2004.

PLRE : *Prosopography of the Later Roman Empire*, Cambridge 1971-1992.

C. Sode, *Bleisiegel*, II : C. Sode, *Byzantinische Bleisiegel in Berlin*, II (Ποικίλα Βυζαντινά 14), Bonn 1997.

A.-K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, I : A.-K. Wassiliou-Seibt, *Corpus der byzantinischen Siegel mit metrischen Legenden*. Teil 1, *Einleitung, Siegellegenden von Alpha bis inklusive My* (Wiener Byzantinistische Studien 28.1), Vienne 2011.

A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus*, II : A.-K. Wassiliou-Seibt, *Corpus der byzantinischen Siegel mit metrischen Legenden*. Teil 2, *Einleitung, Siegellegenden von Ny bis inklusive Sphragis* (Wiener Byzantinistische Studien 28.2), Vienne 2016.

A. K. WASSILIOU-SEIBT et W. SEIBT, *Kestner*, II : A. K. WASSILIOU-SEIBT et W. SEIBT, *Der byzantinische Mensch in seinem Umfeld: weitere Bleisiegel der Sammlung Zarnitz im Museum August Kestner*, Rahden 2015.

A. K. WASSILIOU-SEIBT et W. SEIBT, *Bleisiegel*, II : A. K. WASSILIOU-SEIBT et W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*. II, *Zentral- und Provinzialverwaltung* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik 2.2), Vienne 2004.

G. ZACOS et A. VEGLERY : G. ZACOS et A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, Bâle 1972.

Jean-Claude CHEYNET
Sorbonne Université
UMR 8167 Orient-Méditerranée
Paris

Esra ERDOĞAN
Marmara Üniversitesi
Istanbul

Vivien PRIGENT
CNRS – UMR 8167 Orient-Méditerranée
Paris

ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ ΔΕΚΑΠΟΛΕΩΣ

Werner SEIBT and Ergün LAFLI

In the museum of Çeşme – west of Izmir, facing the coast of Chios – there is a very interesting seal mentioning for the first time a strategos of Dekapolis (figs. 1a-b).[1] On the *obverse* we find a very rare, late invocative monogram which has the usual tetragram ΤΩ|CΩ - Δȣ|ΛΩ in the quarters, though somehow damaged. The monogram itself has a Theta in the center, above Rho, Omikron and Ypsilon, at right probably an Iota and an Epsilon; though Eta ligatured with Epsilon would not be impossible, if originally a bar connecting the two letters was engraved. At the bottom and at left there were Beta and Kappa; the usual place for Kappa would be at left, but it seems that in this case the Kappa was at the bottom and the Beta at left. The reading is clear: Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ. An exact parallel is not known, but there are some seal monograms close in design, e.g. Zacos II 1087 with Beta at the bottom, Kappa at left and Eta-Epsilon at right.[2]

Abreviations

DOSeals: E. McGeer, J. Nesbitt and N. Oikonomides (†), *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*. V, *The East (continued), Constantinople and Environs, Unknown Locations, Addenda, Uncertain Readings*, Washington (DC) 2005.

G. Zacos and A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*: G. Zacos and A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, I, Basel 1972.

1. Accession no. 2008/3 (A). This seal was bought by the museum in 2007 and its findspot is unknown. Diameter 19 mm, thickness 3 mm and weight 5,22 g. It was studied with the authorization to Mr Doğukan Çağlayan (Izmir), granted by the Directorate of the Museum of Çeşme on November 26, 2018, enumerated 72006722-155.03-E.960655. The necessary documentation was assembled by D. Çağlayan during February 2019. Its photographs were also taken by him who studied this seal in the course of his master's thesis at the Dokuz Eylül University in Izmir. We would like to express our gratitudes to D. Çağlayan for his allowance to use these photographs in this paper. Dr Sami Patacı (Ardahan), to whom we are also much indebted, prepared Map 1.

2. G. Zacos, *Byzantine lead seals*, II (compiled and edited by J. W. Nesbitt), Berne 1984, no. 1087 (dated to the "turn of the 10th century"): Seal of Theophanes, imperial protospatharios and strategos of Chortzine, written as ΧΡΟΖΙΝ.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 71-76. doi : 10.2143/REB.78.0.3288407



Figs. 1a-b. A Byzantine lead seal from the museum of Çeşme, accession no. 2008/3 (A) (D. Çağlayan, 2019).

The *reverse* legend reads:

+ IωAN̲ | R, A̲,CΠAΘ . | CTPATH̲|Γ̲, ΔЄK.|Π̲OΛ̲Є̲

+ Ἰωάν(νῃ) β(ασιλικῷ) (πρωτο)σπαθ(αρίῳ) [(καὶ)] στρατηγ(ῷ) Δεκ[α]πόλε(ως).

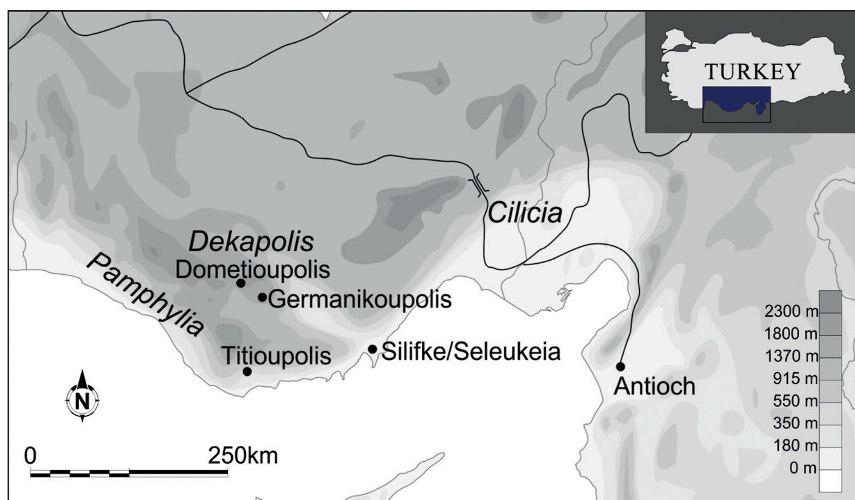
Although some letters are damaged or lost, this reconstruction is certain.

So far no Byzantine sources mention a strategos of Dekapolis, either the taktika of the 9th and 10th centuries, or elsewhere. Beyond doubt this must be the well-known Dekapolis in Isauria (map 1). In the chapter XIII of *de thematibus*, dedicated to the thema of Seleukeia, Dekapolis is mentioned as part of Seleukeia, where also the single cities belonging to Dekapolis are registered, beginning with Germanikoupolis, Titioupolis, Dometioupolis etc.[3] We should keep in mind that the thema of Seleukeia was established during the reign of Romanos Lakapenos, probably between 927 and 934, if *de thematibus* was edited c. 934.[4] Before this promotion it had been a kleisoura, at least from the first half of the 9th century.[5]

3. *De thematibus*, XIII, 16-21 (ed. A. Pertusi [Studi e testi 160], Vatican 1952, p. 77): Τὰ δὲ ἄνω Σελευκείας καὶ μεσόγαια καλεῖται Δεκάπολις, καὶ ἔστι πρώτη μὲν Γερμανικούπολις, δευτέρα δὲ Τιτιούπολις, τρίτη Δομετιούπολις, τετάρτη Ζηνούπολις, πέμπτη Νεάπολις, ἕκτη Κλαυδιούπολις, ἑβδόμη Εἰρηνούπολις, ὀγδόη Διοκαισάρεια, ἐνάτη Λαύζαδος, δεκάτη Δαλίσανδος. For the identification of all these cities cf. F. Hild and H. Hellenkemper, *Kilikien und Isaurien* (TIB 5), Vienna 1990. The (short) lemma Dekapolis on p. 235-236.

4. Cf. N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, p. 350.

5. We know a number of kleisour(i)archai of Seleukeia from the 9th century, e.g. K. M. Konstantopoulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athens 1917, p. 147; *DOSeals* V, nos. 6.10-11; 6.13-6.15 (6.12 belongs *realiter* to a krites!); C. Sode, *Byzantinische Bleisiegel in Berlin*, II, Bonn 1997, p. 308; M. Braunlin and J. Nesbitt, Selections from a private collection of Byzantine bullae, *Byz* 68, 1998, p. 157-182, here p. 162, no. 4, and there were more in auctions. The following example stems from the early 10th century: W. Seibt and M. L. Zarnitz, *Das byzantinische Bleisiegel als Kunstwerk*, Vienna 1997, no 2.3, and the latest seal is the *DOSeals* V, no. 6.9. The type of its obverse resembles the second quarter of the 10th century.



Map 1. Places referred to in the text (S. Patacı, 2019).

In the list of the Byzantine (eastern) themata of Masʿūdī (i.e. كتاب التنبيه والأشراف, *Kitab at-Tanbih wa-l-'Ishraf* or *The Book of Admonition and Revision*), who died in A.D. 956 or 957, there is an enigmatic mention. As the fourth thema after Anatolikon, Opsikion and Thrakesion, but before Kappadokia, Boukellarion, Optimaton, Armeniakon and Paphlagonia, he presents B.nṭīliyā or Daqabūlī, *scil.* Pamphylia or Dekapolis. He continues with Salūqiya (*scil.* Seleukeia) on one end of the thema.[6] It should be emphasized that during this period Kilikia was still under the Arab control. Some scholars think that Masʿūdī is speaking here about the thema of the Kibyrraioton, but this author was apparently less interested in maritime themata; perhaps he had simply mixed different notes. Apparently Masʿūdī is speaking here about the thema of Seleukeia. Perhaps he was confused by a strange Byzantine "clever move": during the early Byzantine period the diocese of the metropolis of Seleukeia in the province of Isauria belonged to the patriarchate of Antiocheia. When Syria and Antiocheia fell under Arab control, Seleukeia was attributed to the patriarchate of Constantinople. To veil this problematic act the diocese was renamed as "Pamphylia", the neighbouring province

6. Cf. A. A. Vasiliev, H. Grégoire and M. Canard, *Byzance et les Arabes*. II, *La dynastie macédonienne (867-959)*, second part, Brussels 1950, p. 401; E. W. Brooks, Arabic lists of the Byzantine themes, *The Journal of Hellenic Studies* 21, 1901, p. 67-77, here p. 69, 71.

which had always belonged to the patriarchate of Constantinople.[7] So we cannot judge the information above as evidence for an independent thema of Dekapolis during the time of Masʿūdī.

Concerning Pamphylia we know especially some early plombs and a small number of seals of kommerkiarioi of Pamphylia or of Pamphylia and Pisidia. The plombs were primarily found on the Danube-border of the empire, in modern Romania. One of these plombs features letters only in Latin, reading PAM-FV-L[IA].[8] Another type, known by three specimina, shows a lion looking right and the inscription in Greek ΠΑΜΦV | [ΛωΝ].[9] Three examples of a certain type with a standing figure between the inscription ΠΑΜ | ΦVΛωΝ are also known[10] which could perhaps originate from the 5th or 6th century A.D.

There is a single seal of a kommerkiarios of the apotheke of Pamphylia alone, belonging to Stephanos, apo hypaton patrikios,[11] but two types of kommerkiarioi of the apotheke of Pamphylia and Pisidia, of Kosmas *apo hypaton* (690/691)[12] and of Synetos and Niketas *apo eparchon* (713/714).[13] From the late 9th or early 10th century an unpublished seal of a Theodosios imperial *kandidatos* and *kourator* of Pamphylia is known which was written

7. J. Darrouzès, *Notitiae episcopatuum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris 1981, p. 261; p. 493 n. 4: Ὡσαύτως καὶ ἀπὸ τῆς ἀνατολικῆς διοικήσεως ἀποσπασθεὶς ὁ Σελευκείας Ἰσαυρίας, καὶ αὐτὸς τελεῖ ὑπὸ τὸν Κωνσταντινουπόλεως μετὰ τῶν ὑπ᾽ αὐτὸν ὄντων κδʹ ἐπισκόπων. Cf. F. Hild and H. Hellenkemper, *Kilikien und Isaurien*, cited n. 3, p. 142-143.

8. V. Culică, Plumburi comerciali din Cetatea romano-bizantină de la Izvoarele (Dobrogea) II, *Pontica* 9, 1976, p. 89-144, here p. 104. This specimen was found in Sucidava. At its left a small palm-branch is also visible.

9. A plomb was found in Tomis and a further one in Sucidava; for the latter cf. V. Culică, *ibidem*, p. 85. A third piece was offered in the auction Gorny & Mosch 156, 6.-7.3.2007, no. 2514.

10. All three pieces come from Sucidava. Cf. V. Culică, *ibidem*, p. 28-29; Idem, Plumburi comerciali din Cetatea romano-bizantină de la Izvoarele (Dobrogea) III, *Pontica* 12, 1979, p. 145-149.

11. Auction Triton 11 (9.1.2008), no. 1118. For other seals of this kommerkiarios, cf. G. Zacos and A. Veglery, *Byzantine lead seals*, p. 145, tabl. 1.

12. N. P. Lichačev, *Моливдовулы греческого востока*, Moscow 1991, p. 227, no. 3; tabl. LXXIV 3. For other seals of the same Kosmas, cf. G. Zacos and A. Veglery, *Byzantine lead seals*, p. 147-148, tabl. 4.

13. Auction Gorny & Mosch 142 (10.10.2005), no. 3339 = auction Triton 11 (8.-9.1.2008), no. 1126. For other seals of these two kommerkiarioi, cf. G. Zacos and A. Veglery, *Byzantine lead seals*, p. 156-157, tabl. 11. Some years before, i.e. A.D. 710/711, together with a Polychronios they had been kommerkiarioi of the apotheke of Isauria: Auktion Sternberg 25 (25.-26.11.1991), no. 492; C. Sode, *Byzantinische Bleisiegel in Berlin*, cited n. 5, p. 187; W. Weiser, Bleisiegel der Spätantike und des Rhomäischen ("Byzantinischen") Mittelalters, *Numismatisches Nachrichtenblatt* 46/11, 1997, p. 545-558, here p. 549, fig. 6 which is the best preserved example.

as ΠΑΝΦVΛ.[14] Furthermore, a seal in the Hermitage in St. Petersburg, with the accession number M-8245, mentions Georgios patrikios as *genikos kommerkiarios* of the *apotheke* of Isauria and Dekapolis for the years A.D. 690-692.[15]

When the taktikon of the Escorial was composed, in A.D. 971-975, an independent thema of Dekapolis did not exist yet, but it was probably established shortly after that, in the early period of the reign of Basileios II and Konstantinos, perhaps shortly after the victory against the rebel Bardas Skleros, when Basileios *parakoimomenos* was again in power. In this time a distinguished jurist from the Dekapolis, Theodoros Dekapolites, was still active in the capital.[16] Apparently the thema of Seleukeia was divided at this moment, perhaps with Germanikoupolis (modern Ermenek)[17] as the center of the new thema of Dekapolis.

It is not easy to date the present seal exactly: we would prefer the late 10th century, but cannot exclude the possibility of beginning of the 11th century.

Concerning the sigillography of Dekapolis three early seals from the 7th or early 8th century of the κοινὸν Δεκαπόλεως should be mentioned with a bust of the Theotokos between crosses on the obverse, and the inscription ΤѠ ΚΟ|ΙΝΟΝ ΤΗ|C ΔЄΚΑΠ|ΟΛЄΟC on the reverse.[18] In connection with the giant slave market at the end of the 7th century a certain Theophanes apo eparchon was active in the Dekapolis in 696/697.[19] According to a seal

14. Coll. Utpadel in Munich. Photo in Vienna. On the obverse a patriarchal cross on steps, surrounded by the usual invocation.

15. Cf. at last P. Lichačev, *Моливдовулы греческого востока*, cited n. 12, p. 230, no. 7; tabl. LXXIV 7; G. Zacos and A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, p. 149, tabl. 6/1.

16. Cf. *PMBZ*, no. 27708. He had been already in the middle of the 10th century patrikios and koiaistor and was later on promoted to the high title of magistros, remaining active till the early years of Basileios II' reign. For his seals as patrikios and koiaistor and as magistros (the paleography of the latter is quite near to our seal) see W. Seibt, Beinamen, "Spitznamen," Herkunftsnamen, Familiennamen bis ins 10. Jahrhundert: Der Beitrag der Sigillographie zu einem prosopographischen Problem, *SBS* 7, 2002, p. 119-136, here p. 129-130.

17. Cf. F. Hild and H. Hellenkemper, *Kilikien und Isaurien*, cited n. 3, p. 258-259.

18. a) Munich, Staatliche Münzsammlung (Coll. Zarnitz 590) from Auction Münz Zentrum (Cologne) 80 (28-30.11.1994), no. 714 (only half of the seal); b) DO 55.1.2468, ed. G. Zacos and A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, no. 1173 (with an erroneous reading); *DOSeals* V 7.1; c) Paris, BnF, Zacos 787, ed. J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection Zacos (Bibliothèque nationale de France) se rapportant aux provinces orientales de l'Empire byzantin*, Paris 2001, p. 51-52, no. 25; Idem, *La société byzantine. L'apport des sceaux*, Paris 2008, p. 26, fig. 33.

19. Three seals are known: a) Coll. Theodoridis 378, eds. W. Seibt and D. Theodoridis, Das Rätsel der Andrapoda-Siegel im ausgehenden 7. Jh. – Waren mehr Slawen oder mehr Armenier Opfer dieser Staatsaktion?, *BS* 60, 1999, p. 400-406, here p. 404-405; fig. 2 on p. 403; b) auction Gorny & Mosch 190 (11.10.2010), no. 604 (with an erroneous reading); c) Paris, BnF, coll. Zacos 746, ed. J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection Zacos*, cited n. 18,

in the British Museum a Michael was *dioiketes* of Dekapolis in the first half of the 9th century,[20] and a Theophylaktos held this office in the second third of the 9th century.[21] From the middle of the 10th century we know two synchronous seals of a Nikolaos imperial *spatharios* and *kommerkiarios* of Dekapolis[22] and of Epiphanios imperial *spatharokandidatos* and *dioiketes* of Dekapolis.[23]

Though the thema of Dekapolis existed some hundred years, we do not know another *strategos* or *krites*; but we should be aware of the possibility that behind something like ΙΠΟΛ, "Dekapolis" could be hidden, just as e.g. ΙΒΝΙϹ, for Dodekannesos.[24]

Werner SEIBT
Österreichische Akademie der Wissenschaften, Institut für Mittelalterforschung, Abteilung Byzanzforschung
Vienna

Ergün LAFLI
Dokuz Eylül Üniversitesi, Edebiyat Fakültesi, Arkeoloji Bölümü
Izmir

p. 52-53. Some years earlier, i.e. A.D. 693/694, Georgios apo hypaton had been responsible for the ἀποθήκη ἀνδραπόδων of Isauria and Kilikia; cf. W. SEIBT and M. L. ZARNITZ, *Das byzantinische Bleisiegel*, cited n. 5, 1.3.4.

20. W. DE GRAY BIRCH, *Catalogue of Seals in the Department of Manuscripts in the British Museum*, V, London 1898, no. 17619, dated to the 8th-10th century; cf. *PMBZ*, no. 5144.

21. Vienna, Münzkabinett 313, eds. A.-K. WASSILIOU-SEIBT and W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*. II, *Zentral- und Provinzialverwaltung* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik II.2), Vienna 2004, no. 127.

22. K.M. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα*, cited n. 5, p. 172α.

23. DO 55.1.1435 and Fogg 982, ed. *DOSeals* V, 7.2.

24. Cf. A.-K. WASSILIOU and W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, II, cited n. 21, no. 113.

LE COMMENTAIRE SUR LE LIVRE D'OSÉE DU PSEUDO-THÉODORET : UNE ŒUVRE INÉDITE DE GENNADE DE CONSTANTINOPLE* ?

Tiphaine LORIEUX

INTRODUCTION

Six manuscrits[1] conservés dans diverses bibliothèques européennes transmettent un commentaire exégétique inédit sur le livre d'Osée, l'un des douze petits prophètes de l'Ancien Testament, en lui donnant pour titre Θεοδωρήτου ἐπισκόπου Κύρου εἰς τὸν μακάριον Ὠσηέ, bien qu'il ne s'agisse à l'évidence pas du commentaire sur le livre d'Osée de Théodoret de Cyr[2]. Ce *Commentarius in Oseam pseudo-Theodoreti*[3] est dépourvu d'introduction, à la différence des autres commentaires sur Osée que nous connaissons, tels ceux de Cyrille d'Alexandrie[4], Théodoret de Cyr, ou encore Jérôme de Stridon[5]. Il s'ouvre en effet sur la citation d'Os 1, 1 et son explication. Celle-ci débute ainsi : Ἔστι μὲν τούτου[6] τῆς προφητείας

* Cet article doit beaucoup aux patientes relectures et aux remarques bienveillantes de Marie-Odile Boulnois et de Matthieu Cassin. Qu'ils soient ici très vivement remerciés. Les erreurs qui subsistent malgré leur regard expert sont évidemment de mon fait. – Liste des abréviations à la fin de l'article.

1. A. RAHLFS, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 436.

2. THÉODORET DE CYR, *In Oseam*, *PG* 81, 1551-1632. Nous préparons actuellement, dans le cadre de notre thèse de doctorat sous la direction de Marie-Odile Boulnois (EPHE), une édition du *Commentaire sur les douze prophètes* de Théodoret de Cyr, qui nous a amenée à nous intéresser au *Commentarius in Oseam pseudo-Theodoreti*.

3. *BHG* 1395b. C'est le nom que lui donne A. RAHLFS, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 436.

4. CYRILLE D'ALEXANDRIE, *In XII Prophetas*, I, p. 1-286 : Introduction, p. 1-7.

5. JÉRÔME DE STRIDON, *Commentarii in prophetas minores*, éd. M. ADRIAEN (CCSL 76), Turnhout 1960, p. 1-158 : Introduction, p. 1-5.

6. ταύτης dans les deux manuscrits de l'Escurial.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 77-108. doi : 10.2143/REB.78.0.3288408

ἡ προγραφή. À l'exception de deux manuscrits de l'Escurial, que nous présenterons dans la suite de cet article, notre texte a comme *desinit* : τοῖς δὲ φαύλοις κόλασιν καὶ ἀπώλειαν.

Il s'agit d'un commentaire exégétique complet : le livre d'Osée est cité et commenté dans sa quasi-intégralité. Seuls les versets d'Osée 11, 7b (après καὶ ὁ θεὸς ἐπὶ τὰ τίμια αὐτοῦ θυμωθήσεται, καὶ οὐ μὴ ὑψώσῃ αὐτόν) à 11, 10 manquent. Le texte biblique utilisé est la forme antiochienne[7], également citée par Théodore de Mopsueste[8] et Théodoret de Cyr dans leurs commentaires des livres des petits prophètes.

Le manuscrit *Vaticanus Palatinus graecus* 273, le plus ancien manuscrit du *Commentarius Pseudo-Theodoreti in Oseam*, comporte au niveau de l'explication du premier verset d'Osée une note marginale indiquant un nom d'auteur, Γεννάδιος. Cette indication nous a incitée à comparer le contenu du *Commentarius* avec un éventuel commentaire de Gennade sur Osée. Il n'en existe pas en tradition directe, mais l'une des chaînes exégétiques sur les petits prophètes (*CPG* C56) conserve plusieurs fragments de Gennade sur Osée. Nous nous proposons d'étudier les rapports entre le commentaire attribué à tort à Théodoret et ces fragments caténaires, afin de vérifier si le commentaire peut, ou non, être attribué à Gennade.

1. – Les manuscrits du *Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti*

Les six manuscrits qui transmettent le *Commentarius in Oseam* en entier contiennent également plusieurs commentaires de Cyrille d'Alexandrie sur les petits prophètes. Les commentaires de Cyrille sur Osée et Zacharie manquent systématiquement, et l'on peut supposer que le commentaire sur Osée du Pseudo-Théodoret a été utilisé pour combler l'un de ces deux manques. Il est possible de montrer que les cinq autres manuscrits datés du 16e siècle dépendent du plus ancien témoin, le *Vaticanus Palatinus graecus* 273 (13e s.).

7. Voir trois exemples du texte biblique cité dans le *Commentarius* que l'on retrouve dans les commentaires de Théodoret de Cyr et Théodore de Mopsueste, à comparer avec l'édition de la Septante, *Septuaginta. Vetus Testamentum Graecum*. 13, *Duodecim prophetae*, éd. J. Ziegler, Göttingen 1943 : Os 6, 11 : ἀφῆκε θερισμὸν αὐτοῦ (ajout par rapport à la LXX) ; Os 8, 1 : ἐπὶ φάραγγι αὐτῶν ὡς γῆ ἄβατος ὡς σάλπιγξ ὡς ἀετὸς ἐπ' οἶκον Κυρίου (LXX εἰς κόλπον αὐτῶν ὡς γῆ, ὡς ἀετὸς ἐπ' οἶκον Κυρίου) ; Os 9, 12 : διότι ἀφῆκα αὐτούς (ajout par rapport à la LXX).

8. Théodore de Mopsueste, *Commentarius in XII Prophetas*, éd. H. N. Sprenger, Wiesbaden 1977.

P : Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Pal. gr. 273[9]

13e siècle, papier oriental, 35 × 25 cm, ff. 274.

(ff. 1-4 et 271-274) *Catena in Lucam*[10] (*CPG* C137.5).
(ff. 5-258v) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 5-38 *In Habacuc* ; ff. 38-82v *In Michaeam* ; ff. 82v-136 *In Amos* ; ff. 136-163v *In Ioel* ; ff. 163v-189 *In Sophoniam* ; ff. 189-214 *In Malachiam* ; ff. 215v-234v *In Naum* ; ff. 234v-238 *In Abdiam* ; ff. 238-247v *In Ionam* ; ff. 248-258v *In Aggaeum*).
(ff. 259-270v) Pseudo-Théodoret, *Commentarius in Oseam.*

München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod.graec. 41[11]

1550 (I, ff. 1-341), 1549/1550 (II, ff. 342-460), papier, 35 × 24 cm, ff. II, 460, II'.

Lieu de production : Venise

Copiste des ff. 1-341 (I) : Μιχαήλ[12]

Copiste des ff. 342-460v (II) : Θωμᾶς Δημητρίου Ὑιαλέας[13] (souscription f. 460v)

I (f. IIv) pinax (uniquement pour I).
(ff. 1-316) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 1-40 *In Habacuc* ; ff. 40v-93 *In Michaeam* ; ff. 93v-160v *In Amos* ; ff. 161-191 *In Ioel* ; ff. 191v-219v *In Sophoniam* ; ff. 220-253 *In Malachiam* ; ff. 253v-279 *In Naum* ; ff. 279v-285 *In Abdiam* ; ff. 285v-300v *In Ionam* ; ff. 301-316 *In Aggaeum*).
(ff. 316v-341) Pseudo-Théodoret, *Commentarius in Oseam.*

9. Diktyon 66005. H. STEVENSON, *Codices manuscripti Palatini Graeci Bibliothecae Vaticanae descripti*, Rome 1885, p. 149-150 ; A. RAHLFS, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 243. Dans son ouvrage sur les manuscrits des chaînes sur les prophètes conservés à Rome, M. VON FAULHABER (*Die Propheten-Catenen nach römischen Handschriften*, Fribourg 1899, p. 31) mentionne de façon erronée le *Pal. gr.* 273 parmi les manuscrits romains qui ne sont pas des chaînes mais contiennent au moins une partie du commentaire de Théodoret sur les prophètes mineurs, en précisant : « f. 259 zu Osee ».

10. M. RAUER, *Origenes Werke*. IX, *Die Homilien zu Lukas in der Übersetzung des Hieronymus und die griechischen Reste der Homilien und des Lukas-Kommentars* (GCS 49), Berlin 1959, p. LIII.

11. Diktyon 44485. V. TIFTIXOGLU, K. HAJDÚ et G. DUURSMA, *Katalog*, p. 243-247 ; A. RAHLFS, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 151.

12. *RGK* III 475. Identification d'après l'écriture, V. TIFTIXOGLU, K. HAJDÚ et G. DUURSMA, *Katalog*, p. 246.

13. B. MONDRAIN, Copistes et collectionneurs de manuscrits grecs au milieu du XVIe siècle : le cas de Johann Jakob Fugger d'Augsbourg, *BZ* 84/85, 1991-1992, p. 354-390, ici p. 385.

II (ff. 342-460) [Jean Damascène], *Vita Barlaam et Ioasaph* (*CPG* 8120).

München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod.graec. 17[14]

1550, papier, 35 × 24 cm, ff. II, 355, II'.

Lieu de production : Venise

Copiste des ff. 1-203 : Μιχαὴλ Βαμβακάρης[15]

Copiste des ff. 204-312^{v} : Ἀλέξιος[16]

Copiste des ff. 313-355^{v} : Ἐμμανουὴλ Βεμβαινῆς[17]

(ff. 1-203^{v}) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 1-42^{v} *In Habacuc* ; ff. 43-99 *In Michaeam* ; ff. 99-171^{v} *In Amos* ; ff. 172-203^{v} *In Ioel*).

(ff. 204-205^{v}) Léon VI, *Oratio in Ascensionem Domini*[18].

(ff. 206-331) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 206-238 *In Malachiam* ; ff. 238-265 *In Naum* ; ff. 265^{v}-270^{v} *In Abdiam* ; ff. 271-286^{v} *In Ionam* ; ff. 286^{v}-302^{v} *In Aggaeum* ; ff. 302^{v}-331 *In Sophoniam*).

(ff. 331^{v}-355^{v}) Pseudo-Théodoret, *Commentarius in Oseam.*

A. Rahlfs[19] remarque que les manuscrits de Munich Cod.graec. 41 et 17 ont le même contenu que le manuscrit P et avance qu'ils en sont des copies. Le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Munich indique que les commentaires de Cyrille et du Pseudo-Théodoret du *Monac. gr.* 17 ont été copiés sur le *Monac. gr.* 41[20], lui-même copié sur P[21]. Le *Monac. gr.* 41 et P présentent effectivement les commentaires de Cyrille sur dix des pro-

14. Diktyon 44460. V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog*, p. 103-106. A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 150.

15. Identification d'après l'écriture, V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog*, p. 105. B. Mondrain, Copistes et collectionneurs, cité n. 13, p. 385.

16. *RGK* II 15. Identification d'après l'écriture, V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog*, p. 105.

17. *RGK* I 113 ; II 145 ; III 188. Identification d'après l'écriture, V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog*, p. 105.

18. Léon VI, *Homélies*, éd. Th. Antonopolou, *Leonis VI Sapientis imperatoris Byzantini Homiliae* (CCSG 63), Turnhout 2008, p. 61-67.

19. A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 243 : « es wird derselbe Comm. sein wie in den Hss. München, Hof- und Staatsbibl., Gr. 17 und 41, welche denselben Inhalt haben wie unsere Hs. und wohl aus ihr abgeschrieben sind. »

20. V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog*, p. 104 : « Die ff. 1^{r}-203^{v} und 206^{r}-355^{v} sind ein Apographon der ff. 1^{r}-341^{r} des Cod. Gr. Monac. 41 ; nach f. 206 Änderung in der Reihenfolge der Kommentare. Die Vorlage der ff. 204^{r}-205^{v} [Leo VI imp., Oratio in Ascensionem Domini] war nicht zu eruieren. »

21. V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog*, p. 245 : « Die ff. 1^{r}-341^{r} sind wohl ein Apographon der ff. 5^{r}-270^{r} des Cod. Vaticanus Palatinus graec. 273. »

phètes mineurs dans le même ordre inhabituel (Ha, Mi, Am, Jl, So, Ml, Na, Abd, Jon, Ag). Le *Monac. gr.* 17 reproduit le même ordre que le *Monac. gr.* 41 et le manuscrit P, avec cependant une légère modification : le commentaire sur le prophète Sophonie est déplacé en dernière position, juste avant le commentaire sur Osée du Pseudo-Théodoret. Les deux manuscrits de Munich ont été produits à Venise[22] en 1550.

M : Madrid, Biblioteca nacional de España, 4603[23]

1548, papier, 35 × 24 cm, ff. II, 343 (+ 272a).

Lieu de production : Italie, commande du Cardinal de Burgos[24]

Copiste des ff. 220-272v : Γεώργιος Βεμβαίνης[25]

Copiste des ff. 273-343 : Ἰωάννης Μαυρομάτης[26]

(ff. 1-195v) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 1-39v *In Habacuc* ; ff. 40-72 *In Ioel* ; ff. 72v-101v *In Sophoniam* ; ff. 102-134v *In Malachiam* ; ff. 135-159v *In Naum* ; ff. 160-165 *In Abdiam* ; ff. 165v-180v *In Ionam* ; ff. 181-195v *In Aggaeum*).

(ff. 196-219v) Pseudo-Théodoret, *Commentarius in Oseam.*

(ff. 220-343) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 220-272v *In Michaeam* ; ff. 273-343 *In Amos*).

Ce manuscrit a été copié en Italie, par des copistes actifs notamment à Venise, peu avant les manuscrits *Monac. gr.* 17 et 41. Le format de M est identique à celui des *Monac. gr.* 17 et 41.

L'ordre des dix commentaires de Cyrille d'Alexandrie dans M est le même que celui qu'on trouve dans le manuscrit P, si ce n'est que les commentaires sur Michée et Amos sont omis dans le premier groupe des commentaires de Cyrille et placés après le *Commentarius in Oseam*. Le commentaire sur

22. V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog*, p. 105 et 247 ; B. Mondrain, Copistes et collectionneurs, cité n. 13.

23. Diktyon 40083. G. de Andrés, *Catálogo de los códices griegos de la Biblioteca Nacional*, Madrid 1987, p. 100-101 ; A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 119.

24. Ch. Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial. Épisode de la renaissance des lettres en Espagne* (Bibliothèque de l'École des hautes études, sciences philologiques et historiques 46), Paris 1880, p. 73.

25. *RGK* II 76 ; III 95. Identification d'après l'écriture, Ch. Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, cité n. 24, p. 76.

26. *RGK* I 171 ; II 229 ; III 283. Identification d'après l'écriture, Ch. Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, cité n. 24, p. 77. A. Cataldi Palau, Il copista Ioannes Mauromates, dans G. Prato (éd.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito: Atti del V Colloquio internazionale di paleografia greca, Cremona, 4-10 ottobre 1998* (Papyrologica Florentina 31), I, Florence 2000, p. 335-399.

Michée occupe les folios 220 à 272v, auxquels s'ajoute le f. 272a, laissé blanc. Cet ensemble est constitué de six quaternions et un ternion. Quant au commentaire sur Amos (ff. 273-343), il occupe neuf quaternions. Ces deux ensembles indépendants ont pu aisément être déplacés au moment de la constitution du volume.

La comparaison des textes du *Commentarius in Oseam* dans P et M montre que M contient peu de variantes par rapport à P. Il s'agit en majorité de variantes orthographiques peu significatives[27].

On remarque quelques omissions de phrases entières dans M[28], alors qu'il n'y a jamais d'omissions dans P par rapport au texte de M. En outre, M présente plusieurs espaces laissés blancs qui correspondent à des passages difficiles à lire dans P[29]. Enfin, il arrive que le scribe de M reproduise fidèlement des leçons incompréhensibles de P et en propose en marge une correction[30].

À plusieurs reprises, M présente un texte biblique différent du texte fautif cité par P. Il s'agit de corrections que le copiste n'aurait eu aucun mal à faire. Nous en donnons deux exemples :

– Os 2, 7
  P (f. 260v) : καὶ ἐπιστρέψω πρὸς τὸν ἄνδρα μου τονώτερον.
  M (f. 199v) : καὶ ἐπιστρέψω πρὸς τὸν ἄνδρα μου τὸν νεώτερον.

– Os 7, 16
  P (f. 265) : οὕτως ὁ φαβλισμὸς (avec un β majuscule qui ne peut pas être confondu avec υ)
  M (f. 208) : οὕτως ὁ φαυλισμὸς

Dans un cas au moins, M présente une variante proche de la faute de P, mais qui n'est pas non plus le texte biblique correct :

– Os 8, 3
  P (f. 265) : νῦν μνησθήσεται τῶν ἀκιῶν αὐτῶν·
  M (f. 209) : νῦν μνησθήσεται τῶν κακιῶν αὐτῶν·

27. Variantes de M par rapport à P pour un folio de P (f. 269v) : ἐξάξει : ἐξάγει M ; ἐμήν : ἐμόν M ; ἀπολύμενος : ἀπολλύμενος M ; λέγειν : λέγων M ; ἐπισημήνασθαι : ἐπισημήσασθαι M ; γενομένων : γενομένον M ; διαστέλλει : διαστελεῖ M ; εἴπατε : εἶτε M.

28. P f. 261 et M f. 200v (saut du même au même αὐτῆς / αὐτῆς), P f. 261v et M f. 201v, P f. 267 et M f. 213 (saut du même au même Ἰακώβ / Ἰακώβ).

29. P f. 263 et M f. 204v ; P f. 266 et M f. 210v ; P f. 266 et M f. 211 ; P f. 269v et M f. 219.

30. P (f. 269v) et M (f. 217v) donnent συμέτραπται dans le texte à pleine page, et M indique en marge ἴσως συνέστρεπται.

Texte antiochien d'Os 8, 3 : νῦν μνησθήσεται τῶν ἀδικιῶν (LXX : τὰς ἀδικίας) αὐτῶν·

Il semble bien ici que M tente de corriger, de la façon la plus économique possible et sans recours à une source externe, le texte fautif de P.

Ces éléments internes au texte du *Commentarius in Oseam*, mis en rapport avec le contenu général du manuscrit et avec son contexte de production (probablement Venise au milieu du 16e siècle, comme les *Monac. gr.* 41 et 17 copiés sur P), permettent de considérer que M est très probablement une copie de P.

El Escorial, Real Biblioteca, Ψ.II.1[31]

2nde moitié du 16e siècle, papier, 33 × 22 cm, ff. I, 338.

Copiste : Antonio Calosynas, qui a utilisé comme modèle le manuscrit Madrid 4603 (M), probablement à Tolède vers 1580[32].

(ff. 2-297) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 2-65v *In Habacuc* ; ff. 66-121 *In Ioel* ; ff. 122-181v *In Malachiam* ; ff. 182-237 *In Sophoniam* ; ff. 238-245v *In Abdiam* ; ff. 246-271 *In Ionam* ; ff. 272-297 *In Aggaeum*).

(ff. 298-338v) Pseudo-Théodoret, *Commentarius in Oseam*.

Le commentaire sur Sophonie de Cyrille a changé de place par rapport au manuscrit de Madrid dont il est la copie (les commentaires sur Sophonie et Malachie sont inversés) et il manque le commentaire sur Nahum. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Escurial donne au *Commentarius in Oseam* un *desinit* différent de ce qu'on trouve dans les quatre autres manuscrits déjà décrits : παναλκῆ δὲ τιθεὶς καὶ δυσάντητον τοὶ καταδηοῦντα αὐτούς. Ce *desinit* correspond en réalité à un passage du commentaire sur Isaïe de Cyrille d'Alexandrie[33]. Dans l'attente d'une consultation directe du manuscrit, il nous est difficile de rendre compte d'un tel *desinit* et de comprendre comment s'effectue la jonction entre le *Commentarius* et le commentaire sur Isaïe de Cyrille.

31. Diktyon 15208. G. de Andrés, *Catálogo de los códices griegos de la Real Biblioteca de El Escorial*. III, *Codices 421-649*, Madrid 1967, p. 22-23 ; A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 57.

32. *RGK* I 25 ; III 39. Identification d'après l'écriture, G. de Andrés, *Catálogo de los códices griegos*, cité n. 31, p. 22.

33. Cyrille d'Alexandrie, *Commentarius in Isaiam prophetam*, *PG* 70, 1028 (sur Is 48, 15-16).

El Escorial, Real Biblioteca, R.III.8[34]

2nde moitié du 16e siècle, papier, 21 × 15 cm, ff. II, 417.

Copiste : Antonio Calosynas[35]

(ff. 1-416) Cyrille d'Alexandrie, *In XII prophetas minores* (ff. 1-121v *In Habacuc* ; ff. 122-175v *In Ioel* I ; ff. 176-233 *In Malachiam* I ; ff. 234-281 *In Malachiam* II ; ff. 282-331 *In Ioel* II ; ff. 332v-416 *In Sophoniam*).

(ff. 417v-470) Pseudo-Théodoret, *Commentarius in Oseam*.

Ce manuscrit ne contient que quatre des commentaires de Cyrille sur les prophètes mineurs, les quatre premiers du ms. Ψ.II.1, et à leur suite le *Commentarius in Oseam* (ff. 417v-470). Son *desinit*, d'après le catalogue des manuscrits de l'Escurial, est différent de celui de nos quatre premiers manuscrits, mais aussi de celui qu'on lit dans le ms. Ψ.II.1 : ὅτι σκιὰ μὲν ὁ νόμος ἦν, ἐνῆν δὲ αὐτῷ τῆς ἀληθείας ἡ μόρφωσις. Comme dans le cas du *desinit* du Ψ.II.1, il s'agit d'un passage du commentaire sur Isaïe de Cyrille d'Alexandrie[36]. Les mêmes questions se posent que pour le *desinit* du ms. Ψ.II.1.

La description des manuscrits permet de classer nos six manuscrits en deux groupes : d'une part les deux manuscrits de Munich et P dont ils descendent, et d'autre part les deux manuscrits de l'Escurial et M dont ils descendent. En outre, en prenant en compte le contenu de M, son contexte de production et le type de variantes qu'il présente par rapport à P, nous avons tâché de montrer que la dépendance de M à l'égard de P était hautement probable. Dans l'attente d'une édition critique de l'ensemble du commentaire qui confirmera la filiation entre M et P, les passages du *Commentarius in Oseam* cités dans cet article seront tirés de P.

London, British Museum, Harley 5646[37]

L'édition critique complète du *Commentarius in Oseam* devra en outre s'intéresser au manuscrit de Londres, British Museum, Harley 5646. Ce

34. Diktyon 15313. A. Revilla, *Catálogo de los códices griegos de la Real Biblioteca de El Escorial*. I, *Codices 1-178*, Madrid 1936, p. 169-170 ; A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 53 ; M. Sosower, *Signa officinarum chartariarum in codicibus Graecis saeculo sexto decimo fabricatis in bibliothecis Hispaniae*, Amsterdam 2004, p. 518.

35. *RGK* I 25 ; III 39. Identification d'après l'écriture, A. Revilla, *Catálogo de los códices griegos*, cité n. 34, p. 169.

36. Cyrille d'Alexandrie, *Commentarius in Isaiam prophetam*, *PG* 70, 980 (sur Is 45, 18-19).

37. Diktyon 39606. T. S. Pattie et S. McKendrick, *The British Library. Summary Catalogue of Greek Manuscripts*, I, Londres 1999, p. 154. L'existence de ce manuscrit nous a été signalée par le relecteur anonyme de la *REB*. Qu'il trouve ici l'expression de notre sincère reconnaissance.

manuscrit de la seconde moitié du 16e siècle contient, sous le titre Τοῦ προφήτου Ὠσηέ et sans nom d'auteur, un passage tiré du *Commentarius in Oseam*.

2nde moitié du 16e siècle, papier, 22 × 16 cm, ff. I, 154.

Copiste : Κωνσταντῖνος Ῥεσινός[38]

(ff. 1-102^v) Jean Chrysostome, *Epistulae* (*CPG* 4402-4405)[39].
(ff. 104-146^v) Grégoire Mammas, *Apologia contra Marcum Eugenicum* (*PG* 160, 112-204).
(ff. 147^r-v) extrait du *Commentarius in Oseam* (sur les versets d'Osée 1, 7 à 9).
(ff. 147^v-154) Nil Cabasilas, *De Spiritu Sancto*[40].

L'extrait du *Commentarius in Oseam* contenu dans ce manuscrit a vraisemblablement été copié sur un manuscrit de la famille de P : il ne présente qu'une seule variante par rapport au passage correspondant du *Commentarius* dans P (une omission de deux mots : παρὰ τῷ).

Cet extrait porte sur les versets d'Osée 1, 7 à 9. Nous ne l'utiliserons pas ici dans la mesure où aucun fragment attribué à Gennade dans la chaîne II sur les petits prophètes ne commente ces versets d'Osée.

Les notes marginales dans le manuscrit P

Le manuscrit P contient, dans la marge du premier folio du *Commentarius in Oseam*, deux notes marginales indiquant chacune un nom d'exégète différent.

En commentant Os 1, 2, l'auteur de notre commentaire écrit (P f. 259) : ἐν τῷ προλόγῳ τῆς ἑρμηνείας τῶν ἁγίων ψαλμῶν τριχῇ γίνεσθαι τὴν προφητείαν ἐφήσαμεν, νῦν μὲν λόγῳ, νῦν δὲ πράξει, νῦν δὲ τοῖς ἀμφοτέροις. Καὶ τοῦτον τὸν τοῦ συναμφοτέρου τρόπον ἐπὶ τοῦ πράγματος καὶ ὁ μακάριος Ὠσηὲ ποιεῖται τὴν πρόρρησιν. L'auteur explique que les prophéties peuvent prendre trois formes : des paroles, des actes, ou les deux à la fois, et qu'Osée prophétise en utilisant à la fois des actes et des paroles. Il précise qu'il a déjà exprimé cette idée (ἐφήσαμεν) « dans le prologue de l'interprétation des saints Psaumes » (ἐν τῷ προλόγῳ τῆς ἑρμηνείας τῶν ἁγίων ψαλμῶν).

38. *RGK* I 227 ; II 317 ; III 365. T. S. Pattie et S. McKendrick, *The British Library*, cité n. 37, p. 154.

39. M. Aubineau, *Codices Chrysostomici Graeci*. I, *Codices Britanniae et Hiberniae*, Paris 1968, p. 53-55.

40. Nil Cabasilas, *Sur le Saint-Esprit* (orat. III, 29-IV, 16), éd. T. Kislas, Paris 2001, p. 317-335.

L'idée selon laquelle les prophéties peuvent être exprimées de plusieurs manières, et notamment sous la forme de paroles et d'actes, se rencontre chez plusieurs auteurs anciens[41]. Mais on n'en trouve nulle trace dans les introductions des commentaires sur les psaumes que nous connaissons[42].

Dans le manuscrit P (f. 259), une main latine tardive a noté en marge de ce passage « Cyrillus in Psalmos ». Cette note a été reproduite dans la marge du *Monac. gr.* 41 (f. 316[v]). L'annotateur a-t-il cru que Cyrille d'Alexandrie était le véritable auteur du texte, et qu'il renvoyait le lecteur à son commentaire sur les Psaumes ? Ou voulait-il simplement signaler une proximité avec le commentaire sur les Psaumes de Cyrille ? Toujours est-il qu'on ne trouve pas de remarque sur les trois formes de prophétie dans ce qui est conservé du prologue du commentaire de Cyrille sur les Psaumes[43]. En outre, il est évident que le commentaire sur Osée du Pseudo-Théodoret n'est pas une version abrégée du commentaire sur Osée de Cyrille d'Alexandrie[44].

La marge du premier folio du *Commentarius in Oseam* dans le manuscrit P (f. 259) présente une autre annotation. Au niveau de la troisième ligne du commentaire, on lit de la main du copiste l'annotation Γεννάδ, pour Γεννάδιος. Ce nom renvoie certainement au patriarche Gennade de Constantinople (mort en 471) connu pour son activité exégétique[45]. Les sources anciennes lui prêtent des commentaires sur Daniel et sur les épîtres pauliniennes, ainsi que plusieurs homélies[46]. Des chaînes exégétiques lui attribuent de nombreux

41. Prophéties sous forme d'actions et de paroles : THÉODORET DE CYR, *In Oseam*, *PG* 91, 1556 : Ὁ γὰρ τῶν ὅλων Θεός, ἐπειδὴ πρὸς ἀνθρώπους ἀναλγησίαν νοσοῦντας τοὺς λόγους ποιούμενος διὰ ῥημάτων οὐκ ἔπειθε, πράγμασί τισιν ἐσκιαγράφει τὰ μέλλοντα. PSEUDO-CHRYSOSTOME, *Synopsis sacrae scripturae*, *PG* 56, 316 : Καὶ γὰρ δύο προφητείας εἴδη, καὶ διὰ ἔργων καὶ διὰ λόγων προαναφωνεῖν τὰ μέλλοντα. Prophéties sous trois formes différentes : ADRIEN, *Introduction aux divines Écritures*, éd. et trad. P. W MARTENS, *Adrian's Introduction to the Divine Scriptures. An Antiochene Handbook for Scriptural Interpretation*, Oxford 2017, p. 273 : « We have received this prophecy through words and visions and deeds » (διά τε λόγων καὶ ὀπτασιῶν καὶ ἔργων).

42. ATHANASE D'ALEXANDRIE (?), *Expositiones in Psalmos*, *PG* 27, 56-60 ; DIODORE DE TARSE, *Commentarii in Psalmos*, éd. J.-M. OLIVIER (CCSG 6), Turnhout-Louvain 1980, p. 3-8. Diodore mentionne une tripartition temporelle de la prophétie : τὸ προφητικὸν ἅπαν εἶδος τριχῇ τέμνεται· εἴς τε τὸ μέλλον καὶ τὸ ἐνεστὸς καὶ τὸ παραληλυθός (p. 6). G. MERCATI, *Osservazioni a Proemio del Salterio di Origene, Ippolito, Eusebio, Cirillo Alessandrino e altri* (Studi e Testi 142), Cité du Vatican 1948. THÉDODORET DE CYR, *Interpretatio in Psalmos*, *PG* 80, 857-865.

43. G. MERCATI, *Osservazioni a Proemio del Salterio di Origene*, cité n. 42, p. 140-144.

44. CYRILLE D'ALEXANDRIE, *In XII Prophetas*, I, p. 1-286.

45. F. DIEKAMP, Gennadius von Konstantinopel, dans IDEM, *Analecta patristica: Texte und Abhandlungen zur griechischen Patristik*, Rome 1962[2], p. 54-108.

46. GENNADE DE MARSEILLE, *De uiris illustribus*, 91, éd. E. RICHARDSON (TU 14), Leipzig 1896, p. 93 : *Gennadius Constantinopolitanae ecclesiae pontifex, uir lingua nitidus et ingenio*

fragments sur plusieurs livres bibliques[47]. Il n'est pas possible de vérifier si Gennade parlait de « prophétie triple » dans l'introduction de son commentaire sur les Psaumes, puisqu'il ne nous reste rien de celle-ci. En revanche, plusieurs fragments commentant le livre d'Osée nous ont été transmis sous le nom de Gennade dans la chaîne II sur les prophètes mineurs.

La note indiquant le nom de Gennade dans P se trouve dans la marge d'un passage du *Commentarius in Oseam* qui n'est pas cité par la chaîne II. Il est donc peu probable que le nom de Gennade ait été ajouté dans la marge de P par un scribe qui aurait reconnu dans le *Commentarius* un passage transmis par la chaîne II sous le nom de Gennade.

Nous présenterons maintenant ces fragments de la chaîne II afin de déterminer s'il existe un lien entre eux et le *Commentarius in Oseam*.

2. – Les fragments de Gennade dans la chaîne II sur les petits prophètes

La chaîne sur les petits prophètes de type II selon le classement établi par le catalogue des chaînes de Giorgio Karo et Hans Lietzmann[48] (*CPG* C56) contient l'ensemble du commentaire de Théodoret de Cyr, au sein duquel se trouvent insérés des fragments de plusieurs autres exégètes. On trouve ainsi des fragments que la chaîne attribue à Hésychius (*CPG* 6558), Cyrille d'Alexandrie (*CPG* 5204), Hypatios (*CPG* 6807.2), Taraise, Grégoire de Nazianze et Gennade (*CPG* 5972). Les citations attribuées à Cyrille d'Alexandrie sont pour la plupart tirées de son commentaire *In XII Prophetas*[49]. Quant aux fragments attribués à d'autres auteurs, quelques-uns ont été édités[50], mais ceux de Gennade sur le livre d'Osée ne l'ont jamais été.

acer, tam dives ex lectione antiquorum fuit, ut Danielem prophetam ex integro ad verbum commentatus exponeret. Homilias etiam multas composuit. Moritur seniore Leone imperium tenente.

47. Fragments sur Gn et Ex : F. Petit, *Catenae graecae in Genesim et in Exodum.* II, *Collectio Coisliniana in Genesim* (CCSG 15), Turnhout-Louvain 1986 ; R. Devreesse, *Les anciens commentateurs grecs de l'Octateuque et des Rois* (Studi e testi 201), Cité du Vatican 1959 ; *PG* 85, 1624-1666. Sur Ps : *PG* 85, 1665-1668. Voir G. Dorival, *Les chaînes exégétiques grecques sur les Psaumes*, V, Louvain 2018, p. 340, sur les problèmes d'authenticité que posent ces fragments. Sur les épîtres pauliniennes : *PG* 85, 1669-1733. Sur Rm : K. Staab, *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche aus Katenenhandschriften gesammelt* (Neutestamentliche Abhandlungen 15), Münster 1932, p. 352-422. Sur Jonas : Y.-M. Duval, *Le livre de Jonas dans la littérature chrétienne grecque et latine*, II, Paris 1973, p. 651-652.

48. G. Karo et H. Lietzmann, Catenarum graecarum catalogus, *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-historische Klasse*, Göttingen 1902, p. 1-66, 299-350, 559-620, ici p. 334.

49. Cyrille d'Alexandrie, *In XII Prophetas*, I-II.

50. Fragments d'Hésychius sur les douze prophètes : M. Eriksson, *The Scholia by Hesychius of Jerusalem on the Minor Prophets edited with an introduction*, Uppsala 2012 (thèse

Au manuscrit de Florence, Bibl. Medicea Laurenziana, plut. 11.22 (L) mentionné par le catalogue de G. Karo et H. Lietzmann[51], s'ajoute le manuscrit Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 582 (V) repéré par F. Diekamp[52]. Dans ces deux manuscrits, le texte biblique et les explications des différents exégètes sont disposés en alternance à pleine page.

L : Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, plut. 11.22[53]

1285, parchemin, 32 × 23 cm, ff. IV, 196, III'.

Copiste : Στρατηγίου πρεσβυτέρου[54] (souscription f. 194v)

(ff. 1-194) chaîne II sur les prophètes mineurs.

V : Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 582[55]

13e siècle, parchemin, 27 × 21 cm, ff. I, 147 (+ 85a.b).

de doctorat non publiée ; je remercie vivement le Pr. Denis Searby, de l'Université de Stockholm, qui a bien voulu m'en faire parvenir un exemplaire). Fragments d'Hésychius sur Os 1, 1-11 : M. von Faulhaber, *Hesychii Hierosolymitani interpretatio Isaiae prophetae*, Fribourg 1900, p. ix-x. Fragments d'Hésychius sur Joël : M. Stark, Hesychius von Jerusalem, Scholien zum Propheten Joel, *Jahrbuch für Antike und Christentum* 37, 1994, p. 37-44. Fragments d'Hypatios sur les douze prophètes : F. Diekamp, Hypatius von Ephesus, dans Idem, *Analecta patristica: Texte und Abhandlungen zur griechischen Patristik*, Rome 1962², p. 109-153, ici p. 130-151. Fragments sur Jonas d'Hésychius (p. 629-644), de Gennade (p. 651-652) et d'Hypatius (p. 657-662), ainsi que deux extraits attribués à Cyrille d'Alexandrie et non identifiés (p. 647-649), et qu'un fragment anonyme qui utilise Théodoret et Cyrille (p. 667-668) : Y.-M. Duval, *Le livre de Jonas*, cité n. 47, p. 629-668. P. Pusey indique dans l'introduction de son édition de l'*In XII Prophetas* de Cyrille qu'il a utilisé ponctuellement les fragments de Cyrille transmis dans un manuscrit caténaire, à savoir le manuscrit de Florence, Bibl. Medicea Laurenziana, plut. 11.22, représentant de la chaîne II (Cyrille d'Alexandrie, *In XII Prophetas*, I, p. x). Il donne en outre, dans une note p. 17, la transcription d'un fragment caténaire de ce même manuscrit citant Origène, Hypatios, Eusèbe et Cyrille à propos de la réalité du mariage d'Osée.

51. G. Karo et H. Lietzmann, Catenarum graecarum catalogus, cité n. 48, p. 334.

52. F. Diekamp, Hypatius von Ephesus, cité n. 50, p. 121.

53. Diktyon 16176. A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 68 ; G. Karo et H. Lietzmann, Catenarum graecarum catalogus, cité n. 48, p. 334 ; A. M. Bandini, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae varia continens opera graecorum Patrum*, I, Florence 1764, p. 516 ; A. Turyn, *Dated Greek manuscripts of the thirteenth and fourteenth centuries in the libraries of Italy*, I, Urbana-Chicago-Londres 1972, p. 50 ; D. Bucca, Per un'edizione critica del Commentario ai XII Profeti di Teodoreto di Cirro, dans A. Rigo, A. Babuin et M. Trizio (éd.), *Vie per Bisanzio. VIII Congresso Nazionale dell'Associazione Italiana di Studi Bizantini, Venezia, 25-28 novembre 2009*, Bari 2013, p. 607-623, ici p. 622-623.

54. *PLP* XI, nº 26886.

55. Diktyon 67213. A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften*, p. 251 ; R. Devreesse, *Codices vaticani graeci*. II, *Codices 330-603*, Cité du Vatican 1937, p. 503-509.

Copiste des ff. 3-54, 55-112, 142-146 : Μαλαχίας[56]

(ff. 3-85^v) *Ethica* tirés des homélies de Jean Chrysostome sur *Romains* (*CPG* 4427) et *Hébreux* (*CPG* 4440).

(ff. 86-147^v) chaîne II sur les prophètes mineurs (ff. 87-112 *In Oseam* ; ff. 112^v-121^v *In Ioel* ; ff. 122-138 *In Amos* ; ff. 138^v-140 *In Abdiam* ; ff. 140^v-146 *In Ionam*).

Ces deux parties correspondent à deux manuscrits autrefois indépendants.

La collation des portions de la chaîne sur les prophètes Osée et Joël montre que ces deux manuscrits ne dépendent pas l'un de l'autre. Nous utiliserons donc ici le texte de l'un et l'autre de ces manuscrits.

À ces deux manuscrits de la chaîne II (*CPG* C56) déjà connus, il faut en ajouter un troisième, que ne mentionne pas la *Clavis* : le manuscrit d'Oxford, Trinity College, 44[57]. Ce manuscrit du 13e siècle contient le début de la chaîne II et devra être pris en compte dans de futures études sur cette chaîne. Cependant, dans la mesure où le texte s'interrompt avant que n'apparaissent les citations de Gennade, ce manuscrit ne nous sera pas utile ici.

3. – Comparaison du *Commentarius in Oseam* et des fragments de Gennade sur Osée dans la chaîne II

La note marginale du manuscrit P que nous avons signalée nous a suggéré que Gennade pourrait être l'auteur du *Commentarius in Oseam*. Nous chercherons maintenant à mettre à l'épreuve cette hypothèse en donnant le texte des dix-neuf fragments de Gennade sur le livre d'Osée contenus dans la chaîne II, ainsi que le texte des passages du *Commentarius* portant sur les mêmes versets du livre d'Osée. Il s'agira de déterminer si les fragments de Gennade peuvent être reconnus comme des extraits, plus ou moins réécrits par le caténiste, du *Commentarius*.

Dans de nombreux cas, le passage que nous tirons du *Commentarius* et le fragment donné par la chaîne II ne présentent que des différences mineures. Nous les présenterons alors comme un texte unique et nous ne commenterons

56. *RGK* III 404.

57. Diktyon 48812. H. O. Coxe, *Catalogi codicum MSS. qui in Collegiis aulisque Oxoniensibus hodie adseruantur*, II, 5, Oxford 1854, p. 17-18 ; J. Mossay et X. Lequeux, *Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Graecus*. II, *Codices Americae, Angliae, Austriae* (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, N.F., 2. Reihe. Forschungen zu Gregor von Nazianz 5), Paderborn-Munich-Vienne-Zurich 1987, p. 98-99 ; R. Gameson, *The Medieval Manuscripts of Trinity College, Oxford: a Descriptive Catalogue*, Oxford 2018, p. 268-271.

pas, dans la mesure où il apparaît de façon évidente que le fragment de la chaîne II correspond mot pour mot à un passage du *Commentarius*. Lorsque la chaîne II fournit un fragment différent de ce qu'on lit dans le *Commentarius* pour le même verset d'Osée, nous présenterons les deux textes l'un à côté de l'autre et nous tâcherons de caractériser l'écart entre les deux textes, afin de déterminer si le fragment tiré de la chaîne II peut être considéré comme une réécriture d'un passage du *Commentarius*. Nous nous attarderons plus longuement sur les trois cas où le rapprochement entre nos deux textes apparaît problématique.

Nous faisons précéder chaque citation du verset d'Osée qu'elle commente. La chaîne II cite le texte biblique utilisé par Théodoret de Cyr, à savoir le texte antiochien. Il n'y a donc pas de différence entre le texte biblique tel qu'il est cité dans la chaîne II et tel qu'il est cité dans le *Commentarius*, qui utilise également le texte antiochien. Nous donnons la traduction française tirée de la *Bible d'Alexandrie*[58], que nous modifions lorsque notre texte biblique diverge du texte que traduit la *Bible d'Alexandrie*, et lorsque l'interprétation donnée par le fragment de Gennade et l'extrait du *Commentarius* invite à le comprendre autrement.

Dans le *Commentarius*, chaque verset d'Osée cité est immédiatement suivi de son explication, comme il est d'usage dans un commentaire biblique linéaire. Cette alternance entre lemme biblique et explication du lemme n'est pas aussi rigoureusement respectée dans la chaîne II. En effet, comme nous l'avons déjà signalé, la chaîne II contient le commentaire authentique de Théodoret de Cyr dans son intégralité et la chaîne en suit la structure générale en en conservant le découpage des versets bibliques à commenter. Or le commentaire de Théodoret anticipe parfois sur la suite du texte biblique en le paraphrasant ; dans d'autres cas, il cite un grand nombre de versets à la suite, pour en donner une explication globale. Il arrive alors fréquemment que les fragments d'autres exégètes, insérés à la fin des développements explicatifs de Théodoret sur tel ou tel groupe de versets, ne commentent pas le tout dernier verset cité, mais un verset plus en amont, voire un verset qui n'a pas été textuellement cité. Il faut alors remonter dans le texte de la chaîne, en prêtant attention aux versets explicitement cités autant qu'aux versets paraphrasés par Théodoret, pour identifier quel est exactement le verset biblique que viennent commenter les fragments des autres exégètes.

58. *La Bible d'Alexandrie*. 23.1, *Les Douze Prophètes : Osée*, trad. E. Bons, J. Joosten et S. Kessler, Paris 2002.

Manuscrits utilisés :

Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti
- P : Vaticano, BAV, Pal. gr. 273 (ff. 259-270v)

Chaîne II sur les prophètes mineurs :
- L : Firenze, BML, plut. 11.22 (sur Osée : ff. 2-37v)
- V : Vaticano, BAV, Vat. gr. 582 (sur Osée : ff. 87v-112)

Citation 1

Os 1, 4 : *Διότι ἔτι μικρὸν καὶ ἐκδικήσω τὸ αἷμα τοῦ Ἰεζραὴλ ἐπὶ τὸν οἶκον Ἰοῦ.*

Car encore un peu et je tirerai vengeance du sang d'Izréel sur la maison de Jéhu.

Commentarius in Oseam (P f. 259v)	Chaîne II (L f. 5 ; V f. 89)
Βούλεται γὰρ εἰπεῖν τοῦτο ὅτι ὥσπερ διὰ τοῦ Ἰοῦ τήν τε Ἰεζάβελ αὐτὴν καὶ ὅλον τοῦ Ἀχαὰβ τὸν οἶκον ἀνεῖλον τῆς τε ἄλλης αὐτῶν ἕνεκεν ἀσεβείας καὶ τῆς μιαιφονίας τοῦ Ναβουθέ – αἷμα γὰρ τοῦ Ἰεζραὴλ[59] τὸν ἐν τῷ Ἰεζραὴλ γενόμενον φόνον δηλοῖ, συνήθως τὸν τόπον ἀντὶ τοῦ ἐν τῷ τόπῳ γενομένου πράγματος προσειπών – οὕτως καὶ αὐτοῦ τὸν οἶκον ἀφανιῶ τοῦ Ἰοῦ.	Αἷμα τοῦ Ἰεζραέλ[60], τὸν ἐν τῷ Ἰεζραὲλ[61] γενόμενον φόνον δηλοῖ. Ἐν γὰρ τούτῳ τῷ τόπῳ ἡ μιαιφονία τοῦ Ναβουθὲ γέγονεν ὑπὸ Ἀχαάβ, καὶ Ἰεζάβελ.
Il veut en effet dire cela : de même que par l'intermédiaire de Jéhu, j'ai tué Jézabel elle-même et toute la maison d'Achab, à cause du meurtre de Naboth et du reste de leur impiété, – car il montre que « le sang d'Izréel », c'est le meurtre qui a eu lieu à Izréel, en désignant le lieu, selon son habitude, à la place de l'événement qui s'est produit dans ce lieu – de même j'anéantirai sa maison, celle de Jéhu.	Il montre que « le sang d'Izréel », c'est le meurtre qui a eu lieu à Izréel. Car c'est dans ce lieu qu'a eu lieu le meurtre de Naboth, commis par Achab et Jézabel.

La première phrase de la citation de la chaîne II est extraite telle quelle du *Commentarius*. Dans la seconde phrase, le caténiste évacue l'explication

59. Correxi. Ἰσραὴλ P.
60. Ἰεσραὲλ V.
61. Ἰεσραὲλ L.

donnée par le *Commentarius* sur l'habitude de l'Écriture de désigner un lieu par l'événement qui s'y est produit, et ne retient que l'application ponctuelle de cette habitude : l'expression « le sang d'Izréel » désigne le sang qui a coulé à Izréel, donc le meurtre de Naboth[62]. L'explication de la menace portée contre la maison de Jéhu, autrefois instrument de la justice divine[63] mais désormais aussi coupable qu'Achab et Jézabel, n'est pas conservée : seule compte l'équivalence sémantique posée entre le « sang d'Izréel » et le meurtre de Naboth commis par Achab et Jézabel.

Citation 2

Os 1, 10 (= TM Os 2, 1) : *Καὶ ἔσται ἐν τῷ τόπῳ, οὗ ἐρρέθη αὐτοῖς Οὐ λαός μου ὑμεῖς, κληθήσονται καὶ αὐτοὶ υἱοὶ θεοῦ ζῶντος.*

Et il adviendra : dans le lieu où il leur avait été dit : « Vous êtes Pas-mon-peuple », ils seront appelés eux aussi « fils du Dieu vivant ».

Commentarius in Oseam (P f. 260)	Chaîne II (L f. 5v ; V f. 89v)
Τουτέστιν ὅθεν ὀργισθεὶς αὐτοὺς ἀπωσάμην, πρὸς τοῦτον πάλιν αὐτοὺς ἐπαναγὼν οἰκειώσομαι. Τοῦτο μέντοι δῆλον καὶ ἐντεῦθεν· ὡς οἱ ἀπόστολοι πολλαῖς ῥήσεσι γραφικαῖς περὶ ἄλλων[64] ῥηθείσαις εἰς ἄλλους ἐχρήσαντο. Σαφῶς γοῦν ὁ προφήτης μὲν Ὠσηὲ ταυτὶ τὰ προκείμενα περὶ τῆς ἐκ Βαβυλῶνος ἐπανόδου τῶν Ἰουδαίων προαγορεύει. Παῦλος δὲ ὁ μακάριος ἐπὶ τῶν διὰ Χριστοῦ σωζομένων ἐν τῇ πρὸς Ῥωμαίους αὐτοῖς κατεχρήσατο. Καὶ τοῦτο μάλα γε εἰκότως ἐποίουν. Ἀληθινῆς γὰρ ἡμεῖς αἰχμαλωσίας ἀπαλλαγέντες, λέγω τοῦ διὰ τὴν ἁμαρτίαν θανάτου, πρὸς ἐλευθερίαν ἀληθινήν, τὴν ἐκ τῆς δικαιώσεως ἀθανασίαν, διὰ τοῦ σωτῆρος καλῶς ἐπανεληλύθαμεν, ὥστε δικαίως τε καὶ οἰκείως ἄγαν πρὸς τὸ ἑαυτῶν εὐαγγέλιον τὰς περὶ τῶν παλαιοτέρων φωνὰς ἐξελάμβανον οἱ ἀπόστολοι.	Καὶ ἐπὶ τῆς ἐπανόδου ταῦτα ἐκλαμβάνονται. Τὸ δ' ἀληθές, ἐπὶ τῆς κλήσεως τῶν ἐθνῶν, ὅτε οἱ ἀπόστολοι ἐκήρυττον τὸ εὐαγγέλιον. Τὸ γὰρ *κληθήσονται υἱοὶ Θεοῦ ζῶντος*, οὐδὲν ἕτερον δηλοῖ.

62. Cf. 3 Rg 20 (Jézabel, la femme du roi Achab, complote la mort de Naboth à Izréel).
63. Cf. 4 Rg 9, 1-10 (Jéhu reçoit l'onction et est envoyé par Dieu pour exterminer Jézabel et ses descendants).
64. Correxi. ἄλων P.

C'est-à-dire : en les ramenant vers le lieu dont je les ai rejetés avec colère, je me rendrai à nouveau proche. Voici ce qui est clair ici : les apôtres ont appliqué à certaines personnes de nombreuses paroles des Écritures qui avaient été dites à propos d'autres. Certes, il est clair que le prophète Osée prédit les paroles ci-dessus au sujet du retour des Juifs de Babylone. Mais le bienheureux Paul, dans la lettre aux Romains[65], s'en est servi pour ceux qui sont sauvés par le Christ. Et ils ont agi à bon droit, car nous, après avoir été débarrassés du véritable esclavage (je veux dire la mort due au péché) nous sommes bel et bien retournés, grâce au Sauveur, vers une liberté véritable, la vie éternelle, issue de la justification, de sorte qu'il est très juste et convenable que les apôtres aient emprunté, pour leur Évangile, les paroles concernant des événements plus anciens.	Ces mots se comprennent en rapport avec le retour, et quant au sens véritable, en rapport avec l'appel des nations, quand les apôtres proclamaient l'Évangile. En effet, « ils seront appelés fils du Dieu vivant » ne montre rien d'autre.

Le fragment de Gennade dans la chaîne II et ce passage du *Commentarius* évoquent la même interprétation typologique : le verset biblique annonce d'une part le retour des Juifs de Babylone, et d'autre part l'appel des nations qui deviennent des fils de Dieu par adoption[66]. En tirant son propos du *Commentarius*, le caténiste ne retient pas les noms propres (Juifs, Babylone),

65. Cf. Rm 9, 26.

66. Une chaîne exégétique sur *Romains* nous transmet un fragment sur Rm 9, 26 attribué à Gennade : οὓς καὶ ἐκάλεσεν ἡμᾶς οὐ μόνον ἐξ Ἰουδαίων ἀλλὰ καὶ ἐξ ἐθνῶν, ὥστε καὶ νῦν παραπλησίως, φησί, τῇ αὐτοῦ κρίσει τε καὶ προγνώσει δικαίᾳ τοὺς ἐξ Ἰουδαίων τε ἡμᾶς προσδραμόντας αὐτῷ κέκληκεν ὁ θεός, καταλελοιπὼς τοὺς οὐ βουληθέντας. Καὶ καινὸν οὐδὲν παρὰ τὰ πρόσθεν οὐδὲ ἀλλοιότερόν ἐστι τὸ συμβὰν ἐφ' ἡμῶν. Καὶ τῶν αὐτῶν ἐχόμενος ἔτι δείκνυσι καὶ ἐκ προφητῶν τὸ αὐτὸ τοῦτο πολλάκις προμηνυθέν, καὶ πρῶτον μὲν τίθησι τὴν τοῦ Ὠσηὲ περὶ τούτου φωνὴν δι' ἧς Ἰσραηλιτῶν τε τῶν μὲν εἰς αἰχμαλωσίαν ἀποβολή, τῶν δὲ πάλιν ἐξ αἰχμαλωσίας οἰκείωσις καὶ ἐθνῶν ὁμοῦ κλῆσις προεσημαίνετο. Εἶτα μετὰ ταύτην Ἡσαΐου διαρρήδην βοῶντος τὸ πᾶν σχεδὸν τοῦ Ἰσραὴλ πλὴν ὀλίγων ἔσεσθαι τὴν ἀπόπτωσιν· φησὶν δὲ ὁ ἀπόστολος οὕτως ὡς καὶ ἐν τῷ Ὠσηὲ λέγει καὶ τὰ ἑξῆς (K. STAAB, *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche*, cité n. 47, p. 393-394). On retrouve ici la même double interprétation que dans le *Commentarius* : les paroles d'Osée (que cite Paul) annoncent d'une part la captivité puis la délivrance des Juifs, et d'autre part l'appel des nations. Remarquons que Théodoret de Cyr, par exemple, donne dans son *In Oseam* une interprétation seulement historique de ce verset d'Osée (captivité puis libération du peuple juif) et ne fait pas référence à Rm 9, 24-26 (*PG* 81, 1560).

ni la référence explicite à la lettre aux Romains (Rm 9, 26) où Paul, en citant précisément ce verset d'Osée, expose le thème de l'appel des nations. À la place, le caténiste conserve seulement la référence aux « apôtres » et à « l'Évangile ».

Comme dans le cas de la citation 1, le *Commentarius* fournit une clef de lecture en proposant une règle d'interprétation générale (les apôtres utilisent des versets de l'Ancien Testament en leur donnant un sens nouveau), et la chaîne n'en retient que l'application ponctuelle.

Citation 3

Os 2, 1 (= TM Os 2, 3) : *Εἴπατε τῷ ἀδελφῷ ὑμῶν λαός μου καὶ τῇ ἀδελφῇ ὑμῶν ἠλεημένη.*

Vous avez dit[67] *à votre frère : « Mon peuple », et à votre sœur : « Celle dont on a eu pitié ».*

(P f. 260ᵛ ; L f. 6 ; V f. 90)

Τὸ μὲν οὖν *εἴπατε*, τουτέστιν[68]· ἐρεῖτε, συνήθως ἐνηλαγμένου τοῦ χρόνου. Τὸ δὲ *λαός μου* καὶ τὸ *ἠλεημένη*, δηλοῖ διὰ τῶν ὀνομάτων τὰ πράγματα καὶ τὴν ἐσομένην τῶν ἀπεωσμένων[69] αὖθις οἰκείωσιν.

« Vous avez dit », c'est-à-dire, en inversant le temps comme d'habitude : « vous direz ». Quant à « Mon peuple » et « Celle dont on a eu pitié », il montre, à travers les noms, les événements et la familiarité qui existera à nouveau avec ceux qui avaient été rejetés.

Citation 4

Os 2, 2b (= TM Os 2, 4b) : *Καὶ ἐξαρῶ τὴν πορνείαν*[70] *αὐτῆς ἐκ προσώπου μου.*

Et j'ôterai sa prostitution de ma face.

(P f. 260ᵛ ; L f. 6 ; V f. 90)

Τουτέστιν μετανάστας ποιήσω γενέσθαι ὡς διὰ τοῦ[71] ἐν τῇ γῇ τῆς ἐπαγγελίας αὐτοὺς εἰδωλολατρεῖν ἐν προσώπῳ τοῦ Θεοῦ τολμώντων αὐτῶν[72]

67. Nous traduisons. Bible d'Alexandrie : « Dites ».
68. τοῦτό ἐστιν V.
69. ἀπωσμένων V.
70. πονηρίαν P.
71. τὸ L V.
72. om. V.

τὴν ἀσέβειαν. Ἐπέμεινε δὲ τῇ εἰκόνι διεξάγων ὅλον ἐπὶ ταύτης τὸν λόγον διὰ τούτου[73] ἐναργέστερον[74]. (Os 2, 2c) *Καὶ τὴν μοιχείαν αὐτῆς ἐκ μέσου μαστῶν αὐτῆς*· τὸ ὑπερβάλλον ὡς ἐνῆν τῆς ἀκολάστου γνώμης ἐνέφηνεν. Καθάπερ γὰρ αἱ τοιαῦται τῶν γυναικῶν τοὺς περὶ τὰς συνουσίας ἀκρατεῖς τοῖς μαστοῖς[75] ἐφέλκονται μάλιστα[76] παρέχουσαι τούτους τοῖς ἐρασταῖς εἰς ἐμφόρησιν τῆς σαρκικῆς ἡδονῆς, οὕτω καὶ ἡ συναγωγή φησιν[77] τοῖς δαίμοσιν ἐκδέδωκεν ἑαυτὴν τοῖς τῆς φθορᾶς ἐφιεμένοις αὐτῆς. Ἢ *ἐκ μέσου μαστῶν αὐτῆς* τουτέστι τῆς καρδίας, ἐπειδὴ ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ τοῦτο τὸ μόριον. Ὡς οὖν οὐκ ἐπιπόλαιον[78] ἔχουσαν[79] αὐτήν, ἀλλ' ἐν τῇ ψυχῇ τὴν διαφθοράν[80], τῇ τῆς τιμωρίας μάστιγι[81] φησὶ[82] διορθώσομαι[83].

C'est-à-dire : je les rendrai errants, puisque, en adorant des idoles dans la terre de la promesse, ils osaient commettre l'impiété à la face de Dieu. Il a persévéré dans l'image, en développant tout le discours sur celle-ci plus clairement par ce moyen. « Et son adultère d'entre ses seins » : il a montré autant que possible l'excès du caractère licencieux. Car comme les femmes de ce genre attirent grâce à leurs seins les hommes intempérants en matière de sexualité, en offrant surtout ceux-ci à leurs amants en vue d'un rassasiement de plaisir charnel, de même aussi la synagogue, dit-il, s'est livrée aux démons, qui recherchaient sa perte. Ou bien, « d'entre ses seins », c'est-à-dire de son cœur, puisque cet organe est à cet endroit. Donc puisque ce n'est pas à la surface qu'elle a la corruption, mais qu'elle l'a dans l'âme, je la redresserai, dit-il, par le fouet du châtiment.

Le caténiste a éliminé une phrase au milieu du passage tiré du *Commentarius*. La chaîne II attribue ce fragment à la fois à Gennade et à Cyrille, mais on ne note pas ici de proximité particulière avec le commentaire sur Osée de Cyrille[84].

73. Correxi. τοῦτον P.
74. ἐπέμεινε – ἐναργέστερον] om. L V.
75. τοῖς μαστοῖς] τοὺς μαστοὺς L V.
76. καὶ praem. V.
77. om. L V.
78. ἔστι πλέον P.
79. ἔχουσιν P.
80. διαφορὰν L V.
81. μάστιγγη V.
82. om. L V.
83. διορθώσασθαι P.
84. CYRILLE D'ALEXANDRIE, *In XII Prophetas*, I, p. 46-49.

Citation 5

Os 4, 16 : *Ὅτι ὡς δάμαλις παροιστρῶσα παροίστρησεν Ἰσραήλ· νῦν νεμήσει*[85] *αὐτοὺς ὁ Κύριος ὡς ἀρνὸν*[86] *ἐν εὐρυχώρῳ.*

Car telle une génisse enragée, Israël a été enragé ; maintenant le Seigneur les fera paître comme un agneau dans un large espace.

(P f. 263 ; L f. 12 ; V f. 94v)

Καθάπερ ἀρνὸν ἐν πλατυτάτῳ χώρῳ τῆς μητρὸς ἀποπλανηθέντα καὶ ζητοῦντα μὲν ἐπανελθεῖν πρὸς[87] αὐτήν, εὑρίσκοντα δὲ οὐδαμῶς.

Comme un agneau qui s'est éloigné de sa mère dans un espace très étendu et cherche à revenir vers elle mais ne la trouve nulle part.

Citation 6

Os 7, 3 : *Ἐν ταῖς κακίαις αὐτῷ ηὔφραναν βασιλεῖς καὶ ἐν τοῖς ψεύδεσι αὐτῶν ἄρχοντας.*

De leurs méchancetés ils ont réjoui des rois, et de leurs mensonges des chefs.

(P f. 264 ; L f. 16v ; V f. 98)

Εἰς χάριν τῶν βασιλέων αὐτῶν παρανενομήκασιν ἀποστάντες ἐμοῦ.

Pour plaire à leurs rois, ils se sont éloignés de moi en agissant contre la Loi.

Citation 7

Os 8, 3 : *Ὅτι Ἰσραὴλ ἀπεστρέψατο ἀγαθά, ἐχθρὸν κατεδίωξαν.*

Parce qu'Israël a rejeté de bonnes choses, ils ont poursuivi un ennemi.

Commentarius in Oseam (P f. 265)	Chaîne II sur Os 8, 3 (L f. 19v ; V f. 100)
Ὅτι Ἰσραὴλ ἀπεστρέψατο ἀγαθά· ποῖα ταῦτα ; *Ἐχθρὸν κατεδίωξαν.* Ὅτε μέντοι φησὶν αὐτοῖς ἔνεμον ἐγὼ τὴν κηδεμονίαν ἣν[88] νῦν ἀπεώσαντο διὰ τῆς παρανομίας, ἐνίκων, οὐκ ἐνικῶντο.	Ἐκ τοῦ Θεοῦ ἀποστραφέντες ἀγαθῶν, ἀπεστράφησαν τῷ διαβόλῳ ἐχθρῷ καταδιώξαντες εἴτουν ἀκολουθήσαντες.

85. ἐμίσησα P.
86. ἀμνὸν L V.
87. ὡς L.
88. Correxi. ἧν P.

« Parce qu'Israël a rejeté de bonnes choses. » De quelle nature sont ces bonnes choses ? « Ils ont poursuivi un ennemi. » Quand moi, dit-il, je leur distribuais la sollicitude que maintenant, par leur violation de la Loi, ils ont rejetée, ils vainquaient, mais n'étaient pas vaincus.	En se détournant des bonnes choses issues de Dieu, ils se sont détournés en poursuivant un ennemi, c'est-à-dire en suivant le diable.

Le seul élément d'interprétation commun à nos deux textes est que les bonnes choses dont il est question dans le verset biblique viennent de Dieu. Selon le *Commentarius*, ἐχθρὸν κατεδίωξαν explicite la nature de ces bonnes choses : il s'agit de la victoire militaire sur l'ennemi. La chaîne II, qui fournit seulement ici des équivalences lexicales, considère en revanche ἐχθρὸν κατεδίωξαν comme le corollaire de la première partie du verset : rejeter les biens qui viennent de Dieu, c'est se mettre à la suite de l'ennemi par excellence, le diable.

Rien ne permet ici de rapprocher nos deux textes l'un de l'autre. Peut-on envisager que le caténiste (ou plus tard, un copiste) ait attribué par erreur à Gennade un fragment qui n'était pas de lui ? Nous verrons que la citation 11 a pu également faire l'objet d'une erreur d'attribution. Puisqu'il s'agit de cas isolés, nous pouvons accepter cette explication sans que cela remette en cause l'attribution à Gennade du *Commentarius*, dans la mesure où la majorité des fragments de Gennade transmis par la chaîne II se retrouvent effectivement dans le *Commentarius*.

Citation 8

Os 8, 4 : *Ἑαυτοῖς ἐβασίλευσαν καὶ οὐ δι' ἐμοῦ, ἦρξαν καὶ οὐκ ἐγνώρισάν μοι· τὸ ἀργύριον αὐτῶν καὶ τὸ χρυσίον αὐτῶν ἐποίησαν ἑαυτοῖς εἴδωλα, ὅπως ἐξολοθρευθῶσιν.*

C'est pour eux qu'ils ont régné, et non pas grâce à moi, ils ont commandé et ne me l'ont pas fait connaître. De leur argent et de leur or ils se sont fait des idoles, pour qu'on les extermine.

Commentarius in Oseam (P f. 265)	Chaîne II (L f. 19v ; V f. 100)
Βούλεται τοῦτο εἰπεῖν ὅτι ἣν αὐτοῖς ἐγὼ δέδωκα βασιλείαν, τουτέστι τὸν οἶκον Δαυίδ, ταύτης μὲν ἀπεπήδησαν, ἑαυτοῖς δὲ τὸν Ἱεροβοὰμ κεχειροτονίκασιν ὃς ἀρχηγὸς αὐτοῖς τῆς τῶν	Ἐγὼ μέν φησιν δέδωκα αὐτοῖς βασιλείαν τὸν οἶκον Δαυίδ. Καὶ ταύτης μὲν ἀπεπήδησαν, ἑαυτοῖς δὲ τὸν Ἱεροβοὰμ κεχειροτονήκασιν ὃς ἀρχηγὸς αὐτοῖς τῆς τῶν εἰδώλων θεοποιΐας ἐγένετο.

εἰδώλων θεοποιΐας, εἰς ἣν ἐπίδοσιν δεξάμενοι πλεῖστον[89] παντελῶς ἀπωλοῦνται.	
Il veut dire ceci : ils ont bondi loin de la royauté que moi je leur avais donnée (c'est-à-dire de la maison de David), et ils se sont choisi Jéroboam[90], qui fut pour eux à l'origine de la déification des idoles[91]. Acceptant de s'y livrer, ils seront complètement détruits.	Moi, dit-il, je leur ai donné une royauté, la maison de David. Et ils ont bondi loin de celle-ci, et ils se sont choisi Jéroboam, qui fut pour eux à l'origine de la déification des idoles.

Le propos et le vocabulaire sont les mêmes dans nos deux textes. Les seules différences sont syntaxiques : la première partie du passage extrait du *Commentarius* est reprise par le caténiste, qui remplace la proposition relative et sa principale par deux propositions principales coordonnées. En revanche, le caténiste élimine la dernière proposition relative.

Citation 9

(P f. 265 ; V f. 101)[92]

Os 8, 11-12 : *Ὅτι ἐπλήθυνεν Ἐφραὶμ θυσιαστήρια εἰς ἁμαρτίας ἐγένετο αὐτῷ θυσιαστήρια ἡγιασμένα. Καταγράψω αὐτῷ πλῆθος καὶ τὰ νόμιμα αὐτοῦ.*

Car Éphraïm a multiplié les autels : objets de péchés sont devenus pour lui les autels sanctifiés. J'inscrirai pour lui une multitude et ses règles.

Ἐπειδή φησι ἀποστὰς τοῦ ἐν Ἱεροσολύμοις[93] θύειν ὅπερ αὐτῷ νενομοθέτητο[94] ὑπ'[95] ἐμοῦ, πολλὴν ἐπὶ τῇ τῶν δαιμόνων τιμῇ[96] τὴν σπουδὴν ἐπεδείξατο, θυσιαστήρια μὲν αὐτοῖς πηξάμενος κατὰ πάντα βουνόν, νόμους δὲ καινοὺς ἑαυτῷ τεθεικὼς[97] πρὸς τὴν τῶν εἰδώλων θρησκείαν, τούτων ἁπάντων γράψομαί τε αὐτὸν καὶ ἐπεξελεύσομαι τῇ γραφῇ.

89. Correxi. πλείστων P.
90. Cf. 3 Rg 12, 20.
91. Cf. 3 Rg 12, 28-33.
92. Ce fragment ne se trouve pas dans L car le folio correspondant (f. 20), manquant, a été remplacé par un folio blanc.
93. Ἱερυσαλήμ P.
94. αὐτῷ νενομοθέτητο] αὐτῶν ἐνομοθέτητο P.
95. παρ' P.
96. τῇ … τιμῇ] τὴν … τιμήν V.
97. τεθηκὼς V.

Puisque, dit-il, après avoir rejeté les sacrifices à Jérusalem que je lui avais prescrits, [Éphraïm] a montré un grand zèle pour honorer les démons, d'une part en installant des autels pour eux sur chaque colline, et d'autre part en établissant pour lui-même de nouvelles lois pour l'adoration des idoles, de tout cela je l'accuserai par écrit et je le poursuivrai par l'Écriture.

Citation 10

Os 9, 3 : *Οὐ κατῴκησαν ἐν τῇ γῇ τοῦ κυρίου· κατῴκησεν Ἐφραὶμ Αἴγυπτον, καὶ ἐν Ἀσσυρίοις ἀκάθαρτα φάγονται.*

Ils n'ont pas habité dans le pays du Seigneur : Éphraïm est allé habiter en Égypte, et parmi les Assyriens ils mangeront des choses impures.

Commentarius in Oseam (P f. 265v)	Chaîne II (L f. 21v ; V f. 101v)
Ἢ περὶ τῶν ὑπὸ Ἱερεμίου λέγει μετὰ τὴν τῆς πόλεως ἅλωσιν μεῖναι μὲν ἐπὶ τῆς Ἰουδαίας συμβουλευθέντων, ἐπακοῦσαι δὲ οὐκ ἀνασχουμένων ἀλλ' εἰς Αἴγυπτον κατελθόντων, κἀκεῖθεν ὑπὸ τοῦ Ἀσσυρίου ληφθέντων.	Τῆς Ἱερουσαλὴμ ἁλούσης[98] καταλείμματι ἐαθέντες παρὰ τοῦ Ναβουχοδονόσωρ συνεβουλεύοντο ὑπὸ Ἱερεμίου τοῦ προφήτου αὐτόθεν ἐνδιαιτᾶσθαι. Αὐτοὶ δὲ τὴν βουλὴν αὐτοῦ διαπτύσαντες, εἰς Αἴγυπτον ᾤχοντο κἀκεῖθεν αὖθις ὑπὸ τῶν Βαβυλωνίων[99] ἐλήφθησαν.
Ou bien il parle de ceux qui ont reçu de Jérémie le conseil de rester en Judée après la prise de la ville, mais n'ont pas supporté d'obéir, sont descendus en Égypte et là-bas ont été pris par l'Assyrien.	Lorsque Jérusalem fut prise, après avoir été laissés comme reste par Nabuchodonosor[100], ils reçurent le conseil du prophète Jérémie de vivre à cet endroit même[101]. Mais eux, rejetant avec mépris son conseil, allèrent en Égypte et là-bas, ils furent à nouveau pris par les Babyloniens[102].

Le *Commentarius* donne deux interprétations au verset biblique (la première interprétation, que nous ne citons pas ci-dessus, explique le verset comme un reproche fait aux Juifs d'avoir vécu en terre promise en suivant les coutumes de l'Égypte au lieu de la Loi du Seigneur), dont seule la seconde est retenue par le caténiste. Ce dernier simplifie la syntaxe en

98. ἀλλούσης V.
99. Βαβυλονίων V.
100. Nabuchodonosor laisse un « reste » en Judée : cf. TM Jr 40,11 et LXX Jr 47,11.
101. Jérémie conseille aux Juifs qui n'ont pas été déportés de rester sur place et de ne pas se réfugier en Égypte : cf. TM Jr 42, 7-18 et LXX Jr 49, 7-18.
102. Jérémie prédit la conquête de l'Égypte par Nabuchodonosor, roi de Babylone : TM Jr 43, 8-13 et LXX Jr 50, 8-13.

découpant en trois propositions celle qu'il extrait du *Commentarius*. De façon plus inhabituelle, le caténiste étoffe les éléments d'interprétation fournis par le *Commentarius*, en mentionnant les noms de Jérusalem et de Nabuchodonosor et en employant un vocabulaire imagé (διαπτύειν). Il corrige une imprécision du *Commentarius* : au moment de la prise de Jérusalem, Babylone n'est plus sous l'autorité des Assyriens.

Citation 11

Os 9, 5 : *Τί ποιήσετε ἐν ἡμέρᾳ πανηγύρεως καὶ ἐν ἡμέρᾳ ἑορτῆς τοῦ Κυρίου ;*

Que ferez-vous au jour de l'assemblée solennelle et au jour de la fête du Seigneur ?

Commentarius in Oseam (P f. 265v)	Chaîne II (L f. 22 ; V f. 102)
Ἄφυκτός φησιν ὑμῖν καὶ ἀνύποιστος ὁ τῆς τιμωρίας ἔσται καιρός. Τοῦτον γὰρ οὕτως ὠνόμασεν ὡς ἐφηδομένου τοῖς κακοῖς αὐτῶν τοῦ Θεοῦ· ἢ τυχὸν ὡς τότε τῶν πολεμίων αὐτοῖς ἐπιθησομένων ὅτε αὐτοῖς ἀργεῖν ὑπὸ τοῦ νόμου προστέτακται ἵνα ᾖ ὅμοιον τῷ τοῦ Κυρίου· εὔχεσθε ἵνα μὴ γένηται ἡ φυγὴ ὑμῶν χειμῶνος ἢ ἐν σαββάτῳ.	*Πανήγυριν* καὶ *ἑορτὴν τοῦ Κυρίου* τὴν ἡμέραν λέγει νῦν ἐν ᾗ παραδοθήσονται τῇ αἰχμαλωσίᾳ. Τότε γὰρ *ἑορτὴ Κυρίου* ἀντὶ τοῦ θέλημα αὐτοῦ. Καὶ ἄλλως δὲ νοητέον· ὅτι ὅτ' ἂν αἰχμαλωτισθῆτε[103] ὑπομιμνησκόμενοι τῶν ἑορτῶν τί ποιήσετε[104]; οὔτε γὰρ ἑορτάς, οὔτε πανηγύρεις τὰς ἐξ ἔθους ἐπιτελέσετε[105].
Le moment de la punition, dit-il, sera pour vous inévitable et insupportable. En effet, il a nommé ce moment ainsi parce que Dieu se réjouit de leurs malheurs. Ou alors peut-être, parce que c'est à ce moment-là que les ennemis leur seront infligés : quand il leur a été prescrit par la Loi de ne pas travailler, afin que cela soit semblable à cette parole du Seigneur : « priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni en un jour de sabbat[106] ».	Il appelle maintenant « assemblée solennelle » et « fête du Seigneur » le jour où ils seront livrés à la captivité. Car alors, « fête du Seigneur » signifie « sa volonté ». Et il est possible de comprendre autrement : quand vous aurez été pris comme captifs, que ferez-vous en vous souvenant des fêtes ? Car vous n'accomplirez ni les fêtes, ni les assemblées solennelles coutumières.

Le *Commentarius* propose deux explications, se fondant chacune sur une manière différente de comprendre l'expression « jour de fête du Seigneur ». Cette expression est d'abord comprise comme désignant le jour du châti-

103. αἰχμαλωτισθῆται V.
104. ποήσεται V.
105. ἐπετελέσαται V.
106. Mt 24, 20.

ment à venir, qui sera une source de joie pour le Seigneur. Elle est ensuite prise au sens littéral : le verset est mis en rapport avec l'interdiction de travailler les jours de fête, et donc de se défendre en cas d'attaque ces jours-là. L'interprétation donnée par la chaîne II comprend également l'expression « fête du Seigneur » d'abord au sens figuré, comme désignant la volonté du Seigneur, puis au sens littéral, mais ne la rapporte pas au même contexte que la seconde interprétation du *Commentarius* : en captivité, il sera impossible d'accomplir les fêtes rituelles.

Les deux textes n'ont rien en commun. Cependant, l'attribution par la chaîne II de ce fragment à Gennade semble assez flottante. Si V indique uniquement le nom de Gennade pour cette citation, ce n'est pas le cas de L, qui donne les noms de Cyrille et d'Hypatios en plus de celui de Gennade. Le commentaire de Cyrille[107] sur ce passage ne présente pas d'éléments communs avec ce fragment. Pourrait-il s'agir d'un fragment d'Hypatios ? Rien n'interdit de le penser, dans la mesure où c'est la seule présence des noms de Gennade et de Cyrille, et non des éléments de critique internes au fragment, qui a décidé F. Diekamp[108] à ne pas retenir ce fragment parmi ceux qu'il a édités sous le nom d'Hypatios.

Citation 12

Os 9, 11 : *Ἐφραὶμ ὡς ὄρνεον ἐξεπετάσθη.*

Éphraïm comme un oiseau s'est envolé.

(P f. 266 ; L f. 23v ; V f. 103)

Ἀπέπτη τουτέστι τῆς γνώσεως τῆς ἐμῆς.

C'est-à-dire : s'est envolé loin de ma connaissance.

Citation 13

Os 11, 9 : *Οὐ μὴ ποιήσω κατὰ τὴν ὀργὴν τοῦ θυμοῦ μου, οὐ μὴ ἐγκαταλίπω τοῦ ἐξαλειφθῆναι τὸν Ἐφραίμ· διότι θεὸς ἐγώ εἰμι καὶ οὐκ ἄνθρωπος· ἐν σοὶ ἅγιος, καὶ οὐκ εἰσελεύσομαι εἰς πόλιν.*

Je ne ferai plus selon la rage de ma colère ; je n'abandonnerai pas Éphraïm au point qu'il soit effacé. Car Dieu moi je suis – et non un homme –, saint parmi toi, et je n'entrerai pas dans une ville.

107. Cyrille d'Alexandrie, *In XII Prophetas*, I, p. 185.

108. F. Diekamp, Hypatius von Ephesus, cité n. 50, p. 109-153. Au moins un fragment d'Hypatios sur le livre d'Osée (Os 9, 17 ; L f. 24v ; V f. 103v) a d'ailleurs échappé à l'attention de F. Diekamp. Ce fragment devrait se trouver entre le fragment XIV et le XV dans son édition. Il a en outre mal délimité son fragment XIII (sur Os 9, 10-11), qui déborde sur ce qui est en réalité la suite du commentaire de Théodoret de Cyr.

Chaîne II (L f. 28v ; V ff. 106-106v)
Εἰμὶ γάρ φησιν οὐχ εἷς τις τῶν καθ' ὑμᾶς[109] ἥττων ὀργῆς καὶ μισάνθρωπος, ἀλλὰ δεσπότης τε καὶ ποιητὴς τοῦ παντὸς καὶ καθαρὸς καὶ παντὸς ὑπερκείμενος πάθους. Οὐκοῦν οὐδὲ διὰ τῶν πολεμίων εἰς τὰς πόλεις ὑμῶν εἰσελεύσομαι, τουτέστιν οὐ τιμωρήσομαι ὑμᾶς εἰς ἀφανισμόν. Ἔοικε γὰρ τὸ[110] ἐν τῷ Ἀμώς· ἐν πάσαις ὁδοῖς κοπετὸς διότι διελεύσομαι διὰ μέσου σου εἶπεν Κύριος. Καὶ τὸ ἐν τῇ Ἐξόδῳ· τάδε λέγει Κύριος ὁ Θεός· περὶ μέσας[111] νύκτας ἐγὼ εἰσπορεύομαι εἰς μέσον Αἰγύπτου καὶ ἐν τῇ Αἰγύπτῳ.
Car je ne suis pas, dit-il, quelqu'un vaincu par la colère comme vous, et ennemi de l'homme, mais maître et créateur de tout, et pur et au-dessus de toute passion. Par conséquent, je n'entrerai pas dans vos villes, même par l'intermédiaire d'ennemis, c'est-à-dire que je ne vous punirai pas jusqu'à l'anéantissement. En effet, la parole dans Amos est semblable : « Et sur toutes les voies on se frappera la poitrine, parce que je viendrai au milieu de toi, dit le Seigneur »[112]. Et dans l'Exode : « Ainsi parle le Seigneur Dieu : au milieu de la nuit, moi, j'entrerai au milieu de l'Égypte, et en Égypte »[113].

La chaîne explique que lorsque Dieu déclare qu'il n'entrera pas dans une ville, cela signifie qu'il ne la détruira pas. À l'appui de cette explication, le texte cite des versets d'Amos et de l'Exode où il apparaît clairement que la venue du Seigneur équivaut à un arrêt de mort.

Le texte du *Commentarius in Oseam* tel qu'il est transmis par P ne cite ni ne commente le verset 11, 9 d'Osée. On pourrait faire l'hypothèse que ce fragment attribué à Gennade par le caténiste est tiré d'une autre œuvre de Gennade (par exemple un commentaire sur Amos ou un commentaire sur l'Exode), ou encore que le caténiste a attribué par erreur à Gennade une citation d'un autre exégète. Une autre explication est cependant envisageable. Il se trouve que ce n'est pas seulement le verset 11, 9 qui fait défaut dans le manuscrit P : tout un groupe de versets (Os 11, 7b-10) est omis. Il s'agit des seuls versets d'Osée qui ne sont pas cités dans le texte du manuscrit P. En outre, juste avant de citer Os 11, 11 et de poursuivre l'explication, le *Commentarius* dans P donne des éléments d'interprétation qui renvoient de façon évidente à la fin du verset 11, 10 (καὶ ἐκστήσονται τέκνα ὑδάτων), alors que ce verset n'apparaît pas cité : ὕδατα δὲ τροπικῶς τῆς ἐπελθούσης στρατιᾶς τὸ πλῆθος. Il est donc probable que le *Commentarius* tel qu'il nous est parvenu dans P a subi un accident de transmission qui a fait dispa-

109. ἡμᾶς V.
110. τῷ V.
111. μέσης V.
112. Am 5, 17.
113. Ex 11, 4.

raître les versets 11, 7b-10 et leur commentaire (exceptée l'explication de la fin du verset 10). Le fragment de Gennade transmis par la chaîne II pourrait donc avoir été tiré du *Commentarius* avant la mutilation dont témoigne P. En l'absence d'éléments qui interdiraient l'attribution à Gennade de ce fragment sans parallèle dans P, il convient donc de l'intégrer à notre édition à venir du *Commentarius*.

Citation 14

Os 12, 4b (= TM Os 12, 5b) : *Ἔκλαυσαν καὶ ἐδεήθησάν μου ἐν τῷ οἴκῳ Ὢν*[114] *εὗρόν με καὶ ἐκεῖ ἐλαλήθη πρὸς αὐτούς.*

Ils ont pleuré et m'ont prié, dans la maison de On ils m'ont trouvé et là on leur a parlé.

(P f. 268 ; L f. 30v ; V f. 107v)

Ἐν θρήνοις ἔσονται τουτέστι δεόμενοι λυθῆναι αὐτοῖς τὰ κακά, οἷς ὑπὲρ ὧν τιμῶσιν εἴδωλα ναοὺς ἀνιστάντες[115] αὐτοῖς περιπεσεῖν ἀπεφηνάμην αὐτούς. Τὸ μὲν γὰρ *ἔκλαυσαν*, καὶ τὸ[116] *ἐδεήθησαν*, ἔφη[117] ἀντὶ τοῦ κλαύσονται[118] καὶ δεηθήσονται, συνήθως ἐναμείψας τὸν χρόνον. Τὸ δὲ *ἐν τῷ οἴκῳ Ὢν εὗρόν με καὶ ἐκεῖ ἐλαλήθη πρὸς αὐτοὺς* ἀντὶ τοῦ διὰ τὸν οἶκον[119] τοῦ Ὢν ἐνεφανίσθην αὐτοῖς τὴν κατ' αὐτῶν ἀπόφασιν ποιησάμενος.

Ils seront dans les lamentations, c'est-à-dire priant pour que leurs malheurs disparaissent. Ces malheurs, j'ai fait qu'ils s'y heurtent à cause des idoles qu'ils honorent en leur élevant des temples. Il a dit « ils ont pleuré » et « ils ont prié » au lieu de « ils pleureront » et « ils prieront », en changeant le temps selon son habitude. Et « dans la maison de On ils m'ont trouvé et là on leur a parlé » au lieu de « à cause de la maison de On, je me suis manifesté à eux, en rendant contre eux une sentence ».

Citation 15

Os 12, 10 (= TM 12, 11) : *Καὶ ἐλάλησα*[120] *πρὸς προφήτας, καὶ ἐγὼ ὁράσεις ἐπλήθυνα· καὶ ἐπὶ χειρὶ προφητῶν ὡμοιώθην.*

114. Ὃν P.
115. ἀνιστῶντες P V.
116. καὶ τό] τὸ δὲ V.
117. om. L V.
118. καύσονται P.
119. τὸν οἶκον] τοῦ οἴκου P.
120. Texte antiochien (LXX : λαλήσω).

Et j'ai parlé à des prophètes. Et moi j'ai multiplié les visions, et par la main de prophètes j'ai fait l'objet de comparaisons.

(P f. 268v ; L f. 32 ; V f. 108v)

Τὸ δὲ[121] μέγιστον ἐπὶ πᾶσιν, ὑποφήτας[122] αὐτοὺς ἐμαυτῷ[123] κατεστησάμην, καὶ συνῆν αὐτοῖς ὡς φίλος φίλοις, καὶ συνωμίλουν ἐγώ, καὶ ἁπλῶς ὁμοίους[124] ἀπέφαινον[125] αὐτοὺς ἐμαυτῷ ἐνεργῆσαι διδοὺς αὐτοῖς τὰ Θεοῦ.

Et, plus important que tout, je les ai établis comme interprètes pour moi, et j'étais avec eux comme un ami avec ses amis, et j'étais en relation avec eux, et je les rendais tout simplement semblables à moi, en leur donnant d'accomplir les actes de Dieu.

Citation 16

Os 13, 6 : *Καὶ ἐνεπλήσθησαν εἰς πλησμονήν, καὶ ὑψώθησαν αἱ καρδίαι αὐτῶν· ἕνεκεν τούτων ἐπελάθοντό μου.*

Et ils se sont rassasiés à satiété et leurs cœurs se sont élevés, à cause de cela ils m'ont oublié.

Commentarius in Oseam (P f. 269)	Chaîne II (L ff. 33v-34 ; V f. 109v)
Πληρωθεὶς ὑπερηφανείας ἐκ τῶν ἐναντίων ἠμείψω με, προσρυεὶς μὲν εἰδώλοις, ἐμοῦ δὲ ἐπιλαθόμενος ὥσπερ τοῦτο, μου συνεχῶς προμαρτυρουμένου σε διὰ τοῦ Μωσέως ὅτι φαγὼν καὶ ἐμπλησθεὶς[126] πρόσεχε σεαυτῷ ἵνα μὴ ἐπιλάθῃ Κυρίου τοῦ Θεοῦ σου, ἀλλ' οὐχὶ δὴ μᾶλλον τὸ ἔμπαλιν.	Προμαρτυρομένου[127] μού σέ φησιν ὅτι φαγὼν καὶ ἐμπλησθεὶς πρόσεχε[128] σεαυτῷ ἵνα μὴ ἐπιλάθῃ Κυρίου τοῦ Θεοῦ σου, ἀπηναίνου[129] τῆς προμαρτυρίας ἐναντία δεδρακώς.
T'étant rempli d'orgueil, tu m'as échangé contre les choses contraires, en te glissant vers les idoles et en m'oubliant comme cela, alors que moi,	Alors que moi, dit-il, je te l'ai par avance attesté : « quand tu auras mangé et que tu seras rassasié, sois attentif à toi-même, n'oublie pas le

121. om. L V.
122. ὑπὸ προφήτας L V.
123. ἐμαυτοῦ L V.
124. ὁμοίως P.
125. ἀπέφηνον P.
126. LXX. ἐκπλησθεὶς P.
127. Correxi. προμαρτυραμένου L V.
128. πρόσεχαι V.
129. Correxi. ἀπηνήνου L V.

je te l'avais sans cesse attesté par avance par Moïse : « quand tu auras mangé et que tu seras rassasié, sois attentif à toi-même, n'oublie pas le Seigneur ton Dieu[130] », mais non, plutôt l'opposé.	Seigneur ton Dieu[131] », tu refusais ce témoignage, en accomplissant le contraire.

La chaîne II reproduit la même citation que le *Commentarius* (Dt 6, 11-12 : φαγὼν καὶ ἐκπλησθεὶς πρόσεχε σεαυτῷ ἵνα μὴ ἐπιλάθῃ Κυρίου τοῦ Θεοῦ σου) mais sans conserver la mention de la source (διὰ τοῦ Μωσέως). Le caténiste, en reformulant le propos du *Commentarius*, retient les termes « attester par avance » (προμαρτυρέω-ῶ) et « choses contraires » aux biens (ἐναντία).

Citation 17

Os 14, 6 : *Ἔσομαι ὡς δρόσος τῷ Ἰσραήλ.*

Je serai comme une rosée pour Israël.

(P f. 270 ; L f. 36ᵛ ; V f. 211ᵛ)

Ὡς ἐκείνη τοὺς καρποὺς οὕτως τούτους ἐκτρέφω[131] ἐγώ.

Celle-ci nourrit les fruits comme moi je nourris ceux-ci.

Citation 18

Os 14, 6 : *Ἀνθήσει ὡς κρῖνον.*

Il fleurira comme un lis.

(P f. 270 ; L f. 36ᵛ ; V f. 211ᵛ)

Ἐπίδοξος[132] ἀντὶ τοῦ παρὰ πᾶσι γενήσεται[133].

Au lieu de : il deviendra illustre auprès de tous.

Citation 19

Os 14, 7b : *Καὶ ἔσται ὡς ἐλαία κατάκαρπος.*

Et il sera comme un olivier ployant sous les fruits.

130. Dt 6, 11-12.
131. ἐκτρέφων L V.
132. ὁ praem. P.
133. γεννήσεται L ; γενέσθαι P.

(P f. 270 ; L f. 36v ; V f. 211v)

Ἀειθαλὴς καὶ ἀμάραντος ἔσται[134] κομῶν κατὰ τὴν ἐλαίαν τοῖς ἀγαθοῖς. (Os 14, 7c) *Καὶ ἡ ὄσφρησις αὐτοῦ ὡς Λιβάνου*[135] προσηνὴς[136] ὢν καὶ ἡδὺς τοῖς[137] ἅπασι κατὰ τὸν λιβανωτόν.

Il sera toujours vert et ne se flétrira pas, restant feuillu comme l'olivier pour les hommes de bien. « Et son parfum comme celui du Liban », réconfortant et agréable pour tous comme l'encens.

Conclusion

Au terme de la comparaison de passages du *Commentarius in Oseam* et des dix-neuf citations de Gennade sur Osée transmises par la chaîne II, nous pouvons classer en trois groupes ces dix-neuf citations :

A : les citations extraites telles quelles du *Commentarius* ;
B : les citations qui sont une réécriture de passages tirés du *Commentarius* ;
C : les citations qui n'ont apparemment pas de rapport avec le *Commentarius*.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19
A			X	X	X	X			X			X		X	X		X	X	X
B	X	X						X		X						X			
C							X				X		X						

La comparaison des fragments sur Osée attribués à Gennade par la chaîne II et du *Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti* montre que onze fragments sur dix-neuf (3, 4, 5, 6, 9, 12, 14, 15, 17, 18, 19) ont été extraits, pratiquement sans modification, du *Commentarius*. Cinq autres fragments (1, 2, 8, 10, 16) sont des reformulations de passages du *Commentarius*. Les reformulations visent dans la plupart des cas à abréger les passages choisis, ou du moins à en simplifier la syntaxe.

L'existence de trois fragments problématiques (7, 11, 13), qu'il est impossible de rapprocher du *Commentarius*, n'est pas dirimante : des explications

134. ἔσται + φησὶ L V.
135. ἡ ὄσφρησις αὐτοῦ ὡς Λιβάνου] om. V L (ces deux manuscrits de la chaîne II citent le verset complet en une seule fois, juste au-dessus du fragment).
136. προσηνοῖς V.
137. καὶ ἡδὺς τοῖς] om. V L.

relativement simples, mais différentes, permettent de rendre raison de ces trois cas. Tout d'abord, le *Commentarius* ne cite ni ne commente le verset d'Osée 11, 9 sur lequel porte le fragment 13. Comme nous l'avons vu, il est très probable que cette absence de parallèle soit le résultat d'un accident de transmission ayant affecté l'un des ancêtres du manuscrit P, et qui nous prive du commentaire d'un groupe de plusieurs versets (Os 11, 7b-10). Le fragment 13 se situe dans cette lacune de P. Quant aux fragments 7 et 11, ils ne ressemblent en rien aux passages du *Commentarius* portant sur les mêmes versets d'Osée. Il est possible qu'il faille en réalité rendre ces deux fragments à d'autres auteurs. Le manuscrit L attribue en effet le fragment 11 à trois exégètes à la fois, Gennade, Cyrille et Hypatios. Une erreur de copiste pourrait expliquer l'attribution fautive du fragment 7.

Nous avons donc montré que dix-sept fragments sur le livre d'Osée transmis sous le nom de Gennade dans la chaîne II, sur les dix-neuf que lui attribue cette chaîne, sont issus du *Commentarius*. La comparaison de ces dix-sept fragments avec le *Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti* permet de rendre le *Commentarius* au patriarche Gennade de Constantinople. À ce stade de notre recherche, deux questions restent en suspens : pourquoi ce commentaire a-t-il été transmis comme en complément d'un corpus incomplet des commentaires de Cyrille d'Alexandrie ? Et pourquoi a-t-il été attribué à Théodoret de Cyr ? Cette attribution erronée peut être due à la très grande renommée exégétique de Théodoret, dont témoigne le fait que ses commentaires ont été choisis pour former le noyau de nombreuses chaînes[138]. Une éventuelle proximité exégétique entre Gennade et Théodoret, deux auteurs antiochiens, pourrait également être en cause. Pour trancher ces questions, il nous faudra éditer et traduire le *Commentarius in Oseam*, seul commentaire biblique complet de Gennade de Constantinople à nous être parvenu dans l'état actuel de la recherche.

Tiphaine Lorieux
Boursière de la Fondation Thiers
EPHE (LEM)
Paris

138. M. von Faulhaber, *Die Propheten-Catenen nach römischen Handschriften*, cité n. 9, p. 31 (chapitre 1, « Die Catene zu den kleinen Propheten ») : « das grosse Ansehen Theodorets auf dem exegetischen Gebiete erklärt die häufige Wiederkehr seines Commentars in den Handschriften. »

Liste des manuscrits cités

München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod.graec. 17 (Diktyon 44460)
München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod.graec. 41 (Diktyon 44485)
El Escorial, Real Biblioteca, R.III.8 (Diktyon 15313)
El Escorial, Real Biblioteca, Ψ.II.1 (Diktyon 15208)
Madrid, Biblioteca nacional de España, 4603 (Diktyon 40083)
Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, plut. 11.22 (Diktyon 16176)
London, British Library, Harley 5646 (Diktyon 39606)
Oxford, Trinity College, fonds principal 44 (Diktyon 48812)
Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Pal. gr. 273 (Diktyon 66005)
Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 582 (Diktyon 67213)

Liste des abréviations

A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften* : A. Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften des Alten Testaments*, Berlin 1914.
V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog* : V. Tiftixoglu, K. Hajdú et G. Duursma, *Katalog der griechischen Handschriften der Bayerischen Staatsbibliothek München*. I, *Codices graeci monacenses 1-55*, Wiesbaden 2004.
Cyrille d'Alexandrie, *In XII Prophetas* : Cyrille d'Alexandrie, *In XII Prophetas*, I-II, éd. P. E. Pusey, Oxford 1868 (réimpr. Bruxelles 1965).

RÉFÉRENCES INTERNES ET SÉQUENCES DES FRAGMENTS DANS L'OUVRAGE DE JEAN LE LYDIEN, *SUR LES MOIS**

Emanuel ZINGG

Introduction

Du traité *Sur les mois* (*men.*) de Jean le Lydien ne restent que quelques recueils d'extraits plus ou moins fidèles à l'original et un bref fragment d'un manuscrit qui, jadis, doit avoir contenu le texte intégral. Le lecteur de l'édition établie par Richard Wünsch[1] pense qu'il s'agit d'un ouvrage antique qui présente certes de nombreuses lacunes dans l'état actuel, mais dont le fil rouge de l'argumentation a quand même été conservé à travers des centaines de fragments. Il convient cependant de préciser que la séquence moderne et canonique des fragments, y compris l'assemblage d'extraits afin d'en faire des fragments plus longs, a été réalisée par Wünsch[2].

Pour classer les fragments dans le bon ordre, l'éditeur du *Sur les mois* peut s'appuyer sur les deux compilations d'extraits qui ont préservé au mieux le texte, à savoir les traditions B, dont le ms. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. gr. 194 (Diktyon 64742) (B ; années

* Je remercie sincèrement Mesdames Catherine Baudry et Helga Vissenaekens pour leurs révisions du texte français ainsi que les trois experts anonymes de la *Revue des études byzantines* pour leurs évaluations minutieuses et utiles. Cette recherche a été soutenue par un *Marie Skłodowska-Curie-Fellowship* du *Fonds Wetenschappelijk Onderzoek Vlaanderen* et du programme de recherche de l'*UE Horizon 2020* (grant agreement nº 665501). – Liste des abréviations à la fin de l'article.

1. Wünsch, *De mensibus*.

2. Nous n'allons pas traiter, dans les pages qui suivent, du réarrangement des fragments du *Sur les mois* dans la récente édition posthume d'A. C. Bandy, *Ioannes Lydus On the Months (De Mensibus)*, Lewiston-Queenston-Lampeter 2013. Pour une concordance entre la séquence des fragments chez Wünsch et chez Bandy, voir Hooker, *On the Months*, p. 219-228. L'édition de Bandy n'est évidemment pas scientifique et son arrangement des fragments est injustifié.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 109-141. doi : 10.2143/REB.78.0.3288409

quatre-vingts du 15e siècle) est le seul témoin indépendant[3], et Y, la compilation faite par Maxime Planude autour de l'an 1300 et transmise par plusieurs manuscrits dont le stemma n'a pas encore été dessiné[4]. B et Y ont gardé la séquence originale de Jean le Lydien[5]. Il en est de même pour la tradition H, dont le ms. Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin (Preussischer Kulturbesitz), Hamilton 555 (Diktyon 9303) (H ; aux alentours de 1333), est le seul témoin indépendant, sauf que le compilateur anonyme n'a pas respecté l'ordre de son manuscrit modèle dans les quatre derniers extraits[6]. La quatrième tradition, dont le ms. El Escorial, Real Biblioteca, Φ.III.11 (Diktyon 15184) (S ; milieu du 14e siècle), est le *codex unicus*, pose plus de problèmes[7]. Dans cette riche et importante collection d'extraits, la séquence de l'original ne fut gardée que de façon sporadique. Wünsch remarqua que le compilateur avait dépouillé le texte en procédant systématiquement du début jusqu'à la fin. Il avait pourtant maintes fois ajouté hors séquence des extraits qu'il avait lus précédemment. C'est surtout vers la fin de la compilation que l'ordre se perd complètement et que l'éditeur doit réfléchir soigneusement à la position de chaque fragment. Wünsch, le découvreur de S, fit une première et utile tentative de localisation des extraits préservés dans S, dont certains points doivent cependant être revus[8].

D'autres traditions qui ont conservé des pièces du *Sur les mois* ne sont pas des compilations dédiées uniquement à cet ouvrage, mais sont soit des traités qui y puisent librement en ajoutant parfois des informations d'autres sources, soit des compilations qui contiennent aussi des textes d'origine différente[9]. Ces traditions, tout comme les citations du *Sur les mois* chez des auteurs byzantins, ne font pas l'objet de notre étude. Nous devons cependant mentionner une quatrième voie par laquelle des restes du livre de

3. Voir E. Zingg, Il Barb.gr. 196 e la tradizione B del *De mensibus* di Giovanni Lido, *Italia medioevale e umamistica* 60, 2019, p. 187-229.

4. Pour les manuscrits appartenant à Y, voir E. Zingg, Uno sguardo lidiane alla *Synagoge* di Massimo Planude, à paraître dans *Νέα Ῥώμη* 17, 2020. Le cas échéant, nous citerons comme exemple de la tradition Y le texte du ms. Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 59.30 (Diktyon 16481) (L ; autour de 1300), l'un de ses meilleurs représentants.

5. À propos de Lydos, *men.*, III, 10 p. 47^{18}-48^{18}, où Wünsch jugea bon de ne pas suivre l'ordre de Y, voir ci-dessous section II.

6. Ces quatre extraits sont (H, ff. 167^{v}, l. 14-169^{r}, l. 18) : III, 10 p. 44^{15}-45^{7} ; III, 11 p. 50^{11-13}, 52^{7}-53^{5} ; II, 9 p. 29^{16}-30^{7} ; II, 2 p. 18^{11}-19^{5}, 19^{9-11}, 19^{16}-20^{12} ; voir Zingg, *Sinaites and Sardianus*, p. 30-34.

7. Une description du manuscrit chez Zingg, *Echte und angebliche Exzerpte*.

8. Voir aussi Zingg, *Echte und angebliche Exzerpte* pour d'autres retouches à l'étude de S dans Wünsch, *De mensibus*, p. xxxix-xlviii.

9. Pour des exemples de ces deux types de tradition, voir Zingg, Echte und angebliche Exzerpte et Zingg, Sinaites and Sardianus, p. 37-46.

Jean le Lydien nous sont parvenus. Le ms. Paris, Bibliothèque nationale de France, suppl. gr. 257 (Diktyon 53021) (O ; autour de l'an 900) n'est pas seulement le seul témoin indépendant de la majeure partie des deux autres ouvrages de Jean le Lydien, à savoir *Des magistratures de l'État romain* (*mag.*) et *Sur les auspices* (*ost.*), mais aussi celui de quelques fragments du *Sur les mois*[10]. O devait à l'origine contenir le texte intégral de ces trois livres qui représentent la totalité des écrits de notre auteur qui ont survécu à « l'époque sombre » des 7e et 8e siècles. Malheureusement, O se trouve dans un très mauvais état. Seules quatre pages du *Sur les mois* ont pu être sauvées.

De façon générale, la trame de l'argumentation du *Sur les mois*, pour autant que B et Y en permettent la reconstitution, aide, elle aussi, à localiser certains fragments. Elle converge avec les traces d'une division de l'ouvrage que l'on retrouve dans B[11]. Ce manuscrit contient, sur les ff. 3v, l. 22 et 7v, l. 9, deux titres Περὶ ἡμέρας et Ἐκ τῶν περὶ μηνός insérés parmi les extraits. Depuis l'*editio princeps* par Nicolas Schow, ceux-ci furent interprétés comme les titres du deuxième et du troisième livre de la structure originale du *Sur les mois*, constitué de quatre livres au total[12]. Le premier livre aurait été une introduction, le quatrième une présentation – mois par mois – du vieux calendrier romain païen. Ces deux livres ne portent pas de titre dans B, ce qui n'est pas étonnant dans le cas du premier livre du fait qu'il est possible que celui-ci, en tant qu'introduction, n'ait jamais eu de titre. Dans le quatrième livre, par contre, le copiste de B présente chaque exposé sur un mois comme un chapitre (ou livre) indépendant avec le nom du mois en titre, commençant avec Ἰανουάριος sur le f. 11r, l. 12. On peut donc se demander s'il ne faut pas plutôt compter douze livres – un par mois – au lieu du quatrième. Pourtant, dans ce qui suit, nous gardons la division traditionnelle des éditeurs en quatre livres. Que Jean le Lydien ait été l'auteur de cette division est difficile à prouver puisqu'il ne ne se réfère qu'une fois au premier livre du *Sur les mois* dans le proème du *Des magistratures*, mais l'hypothèse n'est pas invraisemblable étant donné la longueur considérable de l'ouvrage.

Si, dans l'absolu, la division en quatre livres et l'arrangement des fragments chez Wünsch sont bien réfléchis, certains cas pourtant pourraient

10. À propos du *Des magistratures*, voir M. DUBUISSON et J. SCHAMP, *Jean le Lydien, Des magistratures de l'État romain*, I (Collection des Universités de France), Paris 2006, p. DCCXLII-DCCXLV ; à propos de *Sur les auspices*, voir K. WACHSMUTH, *Ioannis Laurentii Lydi liber De ostentis et calendaria Graeca omnia*, Leipzig 1897², p. IX-X ; à propos du *Sur les mois* voir WÜNSCH, *De mensibus*, p. VI-X.

11. Voir le résumé du contenu de *Sur les mois* dans WÜNSCH, *De mensibus*, p. LXXVII-LXXXVII, où le savant explique aussi certaines de ses décisions par rapport au placement des fragments.

12. SCHOW, *De mensibus*.

faire l'objet d'améliorations. À travers les références internes à d'autres passages dans le *Sur les mois*, nous pouvons parfois contrôler la disposition adoptée par Wünsch. La recherche n'a pas exploité de manière systématique ce trait caractéristique du *Sur les mois* ni, dans la plupart des cas, identifié les passages auxquels se réfère Jean le Lydien[13]. Nous entendons proposer une liste de toutes les références internes et indiquer les traditions qui ont conservé le texte en question et le passage auquel Jean le Lydien se réfère. Nous attachons une attention particulière aux cas où la référence a été préservée dans une branche de la tradition, alors que nous retrouvons aujourd'hui le passage visé uniquement dans une autre. Ainsi, nous voulons couper court à toute objection éventuelle qui supposerait que l'étude serait fondée sur des références ajoutées par des compilateurs dans le but de guider leurs lecteurs vers l'un de leurs propres extraits. L'ambition de cette étude n'est pas seulement de corroborer ou d'améliorer l'arrangement des fragments de Wünsch, mais aussi d'obtenir des informations concernant le texte perdu, car il se peut que les compilateurs aient copié des références à des passages qui n'ont été préservés dans aucune des traditions existantes. La présente étude n'aborde pas les références que Jean le Lydien a faites au *Sur les mois* dans deux de ses autres ouvrages, à savoir *Des magistratures de l'État romain* et *Sur les auspices*. Celles-ci sont sans exception rétrospectives, ce qui démontre que l'objet de notre étude fut le premier des trois ouvrages de l'auteur[14]. Cependant, elles ne contribuent pas au classement des fragments du *Sur les mois*.

13. BLUHME, *Observationes*, p. 20, ne mentionne que les quatre cas des n°s 103, 106, 110, 129. HOOKER, *On the Months* ne les prend en considération dans ses notes que dans le cas des n°s 106, 112, 114, 129.

14. Récoltées par BLUHME, *Observationes*, p. 21; voir aussi T. F. Carney, *Bureaucracy in Traditional Society: Romano-Byzantine Bureaucracies Viewed from Within*, Lawrence 1971, II, p. 17-19. Dans le *Sur les mois*, Jean le Lydien se réfère aussi une fois à un autre de ses ouvrages, ce qui a échappé à Bluhme : IV, 79 p. 132$^{1-2}$ (le seul témoin est S, f. 117^{v}, l. 4-5) […] περὶ ὧν ὁ παρὼν συγγραφεύς, ἐστὶ δὲ Λαυρέντιος [c.-à-d. Jean le Lydien], ἐν ἑτέρᾳ λέγει συγγραφῇ. Wünsch a intégré cette remarque dans son édition en lui donnant la forme que voici : περὶ ὧν ἐγὼ ἐν ἑτέρᾳ λέξω συγγραφῇ. Elle se réfère, dans le contexte de IV, 79 p. 131^{24}-132^{1}, à l'ouvrage d'un certain Tagès, que Jean le Lydien mentionne, en effet, plusieurs fois dans LYDOS, *ost.*, 2-3 ; 54. L'auteur de cette référence n'était peut-être pas le compilateur de S parce que celui-ci ne dépouilla pas *Sur les auspices*, mais bien soit un lecteur du manuscrit modèle de S, qui aurait alors contenu aussi *Sur les auspices*, soit Jean le Lydien lui-même, qui aurait alors déjà eu l'intention d'écrire *Sur les auspices* quand il rédigeait *Sur les mois*.

I. – Les références internes contenues dans le traité *Sur les mois*

Nous présentons les références selon l'ordre et le texte de Wünsch en assignant un numéro à chacune.

1. *Les références internes rétrospectives dont le texte de référence est conservé*

N° 101) I, 9 p. 2[20] ἀλλ' ἐπανίωμεν ὅθεν ἐξεκλίνομεν « mais retournons où notre digression a commencé ». B est le seul témoin du passage. Il ne s'agit pas d'une référence *sensu stricto* mais d'une orientation du lecteur par l'auteur.

Jean le Lydien veut probablement renvoyer à I, 8, dont B est le seul témoin. Comme Wünsch l'a bien expliqué, il faut déduire des fragments du premier livre du *Sur les mois* que Jean le Lydien avait l'ambition d'y présenter un résumé de la plus ancienne « histoire » romaine depuis les origines jusqu'aux rois mais qu'il se mit à raconter comment Évandre avait apporté en Italie une forme primitive de l'alphabet depuis la Grèce (I, 8) et comment les Phéniciens avaient inventé l'alphabet (I, 9). Arrivé à ce point de son récit, l'auteur se rappela qu'il fallait continuer son résumé historique et il revint alors à Héraclès, qui avait rendu visite à Évandre après avoir tué Géryon (I, 10)[15].

N° 102) I, 13 p. 7[23-25] […] Λατίνους μὲν τοὺς ἐπιχωριάζοντας, Γραικοὺς δὲ τοὺς ἑλληνίζοντας ἐκάλουν, ἀπὸ Λατίνου τοῦ ἄρτι ἡμῖν ῥηθέντος καὶ Γραικοῦ […] « […] ils appelaient “Latins” les indigènes et “Grecs” ceux qui parlaient la langue hellénique d'après Latinus, dont nous venons de parler, et Graecus […] ». Le passage est conservé dans B et partiellement chez Cédrénos[16] ; la référence est seulement conservée dans B.

Référence à I, 13 p. 7[20-21] Εἶτα ἐπιγαμβρεύσας [sc. ὁ Αἰνείας] Λατίνῳ βασιλεύοντι τῆς χώρας […] « Ensuite, Énée devint le beau-fils de Latinus qui était le roi du pays […] ». B est le seul témoin du passage.

N° 103) I, 16 p. 9[9-11] […] ἐπὶ δὲ Ῥωμύλου ὁρίζεται [sc. ὁ ἐνιαυτός], ὡς ἐλέγομεν[17] ἔμπροσθεν, δεκαμηνιαῖος « […] sous Romulus, l'année fut fixée à dix mois, comme nous l'avons dit auparavant ». B est le seul témoin du passage.

15. Voir Wünsch, *De mensibus*, p. LXXXI-LXXXII.
16. Pour la citation dans la chronique de Georges Cédrénos, voir Zingg, *Verwirrende Ecke*, p. 545, 549, 552 (K.24).
17. B a λέγομεν, ce qui fut corrigé en ἐλέγομεν dans une copie de B, le ms. Roma, Biblioteca Vallicelliana, Allacci 6.13 (Diktyon 56157).

Référence au texte corrompu de I, 14-15 p. 8$^{14-18}$ Ἀρχὴν δὲ ἐνιαυτοῦ δίδωσι Ῥωμύλος τὸν Μάρτιον πρὸς τιμὴν Ἄρεος· ἐξ αὐτοῦ γὰρ αὐτὸν γενέσθαι λόγος †... δέκα μόνοις μησίν†. Ἡ δεκὰς πλήρης ἀριθμός ἐστιν, ὅθεν καὶ παντέλεια καλεῖται [...] « Romulus nomma le début de l'année "mars" en l'honneur d'Arès, car c'est de lui qu'il avait été engendré selon les rumeurs †... de dix mois seulement†. Le dix est un nombre plein ; c'est pourquoi il est aussi appelé "parfait" [...] ». Ce n'est pas seulement B qui a préservé ce passage, mais aussi Y, à travers une paraphrase qui confirme le contenu original que nous pouvons reconstruire à partir du texte lacunaire de B. Comme Wünsch n'a pas mentionné le témoignage de Y, nous le citons ici selon L, f. 53^{r}, l. 13 : [...] Ῥωμύλου δέκα μηνῶν τὸν ἐνιαυτὸν τάξαντος διὰ τὸ τέλειον εἶναι τὸν δέκα, [à partir d'ici, déjà repris dans l'édition de Wünsch I, 17 p. 9$^{15-16}$] ὁ Πομπίλιος Νουμᾶς [...] δυοκαίδεκα μησὶ τὸν ἐνιαυτὸν ἀριθμεῖσθαι διώρισε [...] « [...] alors que Romulus avait divisé l'année en dix mois parce que le nombre dix est parfait, Numa Pompilius déclara que l'année compte douze mois [...] ». Il est désormais clair que le texte intact de I, 14-15 p. 8$^{14-18}$ informait jadis le lecteur que Romulus avait fait commencer l'année en mars en l'honneur d'Arès, dont il était le fils selon certaines sources, et qu'il lui avait assigné dix mois puisque dix est un nombre parfait.

N° 104) I, 20 p. 11$^{5-9}$ [...] καὶ τοῦτο δῆλον ἐκ τοῦ μέχρι τήμερον τὴν τοῦ καθ' ἡμᾶς ἀρχιερέως ταινίαν τοῖς ὤμοις αὐτοῦ περιθέσθαι, τήν, ὡς ἔφην, ἐπὶ τῆς κεφαλῆς τιθεμένην πάλαι· ὡς καὶ μαφόριον[18] ἔτι καὶ νῦν καλεῖσθαι « [...] et c'est évident du fait que, jusqu'à aujourd'hui, le bandeau de notre archiprêtre est mis autour de ses épaules, le même bandeau qui fut jadis, comme je l'ai dit, mis sur la tête, de sorte qu'il est encore appelé *maphorion* de nos jours ». Nous lisons le passage intégral dans S. B, par contre, contient seulement καὶ τοῦτο δῆλον ἐκ τῶν Λατίνων « et cela est évident par les Latins », ce qui semble être la version abrégée d'un lecteur byzantin qui pensait qu'il s'agissait d'un costume typiquement occidental.

Référence à I, 20 p. 11$^{4-5}$ [...] ἴδιον ἀεὶ γέγονε τῶν ἀρχιερέων τὴν κεφαλὴν σκέπειν ἢ διαδεσμεῖν ταινίᾳ [...] « [...] se couvrir la tête ou bien la couronner avec un bandeau fut toujours un trait propre aux archiprêtres [...] ». B et S ont préservé ce passage[19].

18. Wünsch lut par erreur †καικαφόριον dans S. En fait, le manuscrit a καὶ μαφόριον, ce que proposa déjà brillamment U. von Wilamowitz-Möllendorff, Lesefrüchte, *Hermes* 34, 1899, p. 601-639, ici p. 606-607.

19. Hooker, *On the Months*, p. 185 (voir aussi p. 10 n. 55) se trompe en interprétant la référence dans Lydos, *mag.*, II, 4, 1 comme « additional fragment » du *Sur les mois*. À vrai dire, Jean le Lydien y fait référence au chapitre I, 20 du *Sur les mois* comme Wünsch l'a déjà bien vu dans son apparat.

N° 105) II, 6 p. 23^{13-14} Τοσαῦτα μὲν περὶ τῆς μιᾶς, ἣν ὡς ἔφην πρώτην τὸ πλῆθος καλεῖ […] « Autant sur l'Un, que la foule, comme je l'ai dit, appelle "le premier" […] ». Le passage est transmis par B.

Le ὡς ἔφην doit se référer à II, 4 p. 21^{3-10} (préservé entièrement par B, partiellement par S et Y), bien que Jean le Lydien n'y parle pas du πλῆθος mais au moins du nom du premier jour de la semaine qu'il faudrait appeler plutôt μία que πρώτη.

N° 106) II, 12 p. 33^{12-13} Ἀπόλλωνα δὲ μυστικῶς τὸν ἕνα λέγεσθαι προειρήκαμεν διὰ τὸ ἄπωθεν εἶναι τῶν πολλῶν, τουτέστι μόνον « Nous avons dit auparavant qu'Apollon est appelé "l'Un" dans la langue mystique puisqu'il est loin des foules, c'est-à-dire seul ». Le passage est en principe transmis par B, S (f. 109^{v}, l. 3-4) et Y. Ce dernier, cependant, omet complètement p. 33^{12-13}, alors que S omet διὰ τὸ […] μόνον. La référence a donc été préservée tant dans B que dans S.

Référence à II, 4 p. 21^{18-20} Ἀναφέρεται δὲ ἡ μονὰς εἰς Ἀπόλλωνα, τουτέστιν εἰς τὸν ἕνα Ἥλιον, ὃς Ἀπόλλων λέγεται διὰ τὸ ἄπωθεν εἶναι τῶν πολλῶν « La monade est rattachée à Apollon, c'est-à-dire à Hélios unique, qui est appelé Apollon puisqu'il est loin des foules ». C'est uniquement Y qui transmet ce passage. Or, S, f. 109^{r}, l. 14-15 a déjà présenté antérieurement l'extrait suivant : […] Ἀπόλλωνα μυστικῶς τὸν ἕνα ἔλεγον διὰ τὸ ἄπωθεν [ἄποθεν S] εἶναι τῶν πολλῶν, τουτέστι μόνον « […] on appelait Apollon "l'Un" dans la langue mystique puisqu'il est loin des foules, c'est-à-dire seul ». Wünsch n'a pas retenu cet extrait dans son texte mais il le cite dans son apparat à III, 10 p. 43^{19}. Puisque l'extrait est situé dans S parmi trois autres extraits qui sont également issus du début de III, 10 (p. 43^{17}-44^{5} = S, f. 109^{r}, l. 13-18), l'hypothèse avancée par Wünsch, notamment que le compilateur de S aurait pris la phrase à III, 10 et non pas à II, 12 (ce qui serait en principe également possible), nous semble plausible. Or, deux pistes d'interprétation s'ouvrent. Si nous suivons la première, il faut intégrer S, f. 109^{r}, l. 14-15 dans le texte des p. 43^{19}-44^{2} de la manière suivante : […] ^BSY⌜^τρίπους γὰρ οἰκεῖος Ἀπόλλωνος, καὶ γὰρ τῆς μονάδος ἐστὶν εἰκών.^⌝BSY^ ^S⌜^[*Ὅτι*] *Ἀπόλλωνα μυστικῶς τὸν ἕνα ἔλεγον διὰ τὸ ἄπωθεν εἶναι τῶν πολλῶν, τουτέστι μόνον.*^⌝S^ ^B⌜^Ταύτῃ καὶ τὰς τοῦ μηνὸς ἑορτὰς διέταξε [sc. ὁ Νουμᾶς]·^⌝B^ […] « […] car le trépied est propre à Apollon puisqu'il est aussi le symbole de la monade. On appelait Apollon "l'Un" dans la langue mystique puisqu'il est loin des foules, c'est-à-dire seul. De la même façon, Numa répartit aussi les fêtes du mois […] ». En raison de la triple tradition dans B, S et Y, il est certain que Jean le Lydien avait mentionné Apollon dans ce passage et l'avait mis en relation avec la monade. Par contre, seul S traite cette relation plus en détail en fournissant une explication fondée sur

II, 4 qui est presque identique à la récapitulation de II, 4 dans II, 12. Cependant, le fait que B n'indique pas la fin d'un extrait après εἰκών mais continue tout de suite avec ταύτῃ plaide contre cette interprétation. Nous préférons donc une autre interprétation, à savoir que le texte original de Jean le Lydien aurait été [...] τῆς μονάδος ἐστὶν εἰκών, ὡς προειρήκαμεν [*vel sim.*]. Ταύτῃ καὶ [...] et qu'un lecteur aurait expliqué la référence ὡς προειρήκαμεν dans le manuscrit modèle du copiste de S en ajoutant cette note marginale tirée de II, 12 p. 33$^{12-13}$: Ἀπόλλωνα μυστικῶς τὸν ἕνα ἔλεγον διὰ τὸ ἄπωθεν εἶναι τῶν πολλῶν, τουτέστι μόνον. Le copiste de S aurait alors remplacé la référence par le texte visé tandis que dans la tradition représentée par B, la référence aurait été omise sans indication puisqu'il s'agit d'une information négligeable[20]. Ainsi, le passage de S, f. 109^{r}, l. 14-15 explique aussi la teneur de II, 12 dans S, où S, f. 109^{v}, l. 3-4 a omis διὰ τὸ ἄπωθεν εἶναι τῶν πολλῶν, τουτέστι μόνον parce que le compilateur s'est rendu compte qu'il avait déjà copié la même remarque peu de temps auparavant ; en effet, la séquence III, 10 (= S, f. 109^{r}, l. 14-15) – II, 12 (= S, f. 109^{v}, l. 3-4) dans S ne correspond pas à la séquence originale du *Sur les mois*. Pour les mots μυστικῶς et τουτέστι μόνον, présents en II, 12 et III, 10 mais absents en II, 4, il se peut que Jean le Lydien les ait ajoutés seulement dans les répétitions de II, 12 et III, 10.

N° 107) III, 1 p. 37$^{3-6}$ [...] δύο γὰρ εἰσβολὰς εἶναι τὰς ἀποτελούσας αὐτὴν [sc. τὴν καθ' ἡμᾶς θάλασσαν] παντὶ δῆλον· μίαν μὲν ἐξ Ἱσπανίας, τὴν δὲ ἑτέραν, ὡς εἴρηται, ἐκ τοῦ ὑπερβορείου ὠκεανοῦ [...] « [...] en effet, qu'il y ait deux embouchures qui achèvent la mer Méditerranée est clair pour tout le monde : l'une depuis l'Espagne, l'autre, comme on l'a dit, depuis l'océan Hyperboréen [...] ». S est le seul témoin du passage.

Référence au passage précédant immédiatement, III, 1 p. 37$^{1-3}$ [...] [sc. διὰ τὸ] κατὰ φύσιν ὥσπερ ἐξ ὑπερῴας ἀρχὴν τὴν καθ' ἡμᾶς θάλασσαν ἐκ τοῦ ὑπερβορείου λαμβάνειν ὠκεανοῦ [...] « [...] et parce que selon la nature, comme si c'était du premier étage [puisque le nord est "en haut" depuis la Méditerranée], la mer chez nous prend son origine de l'océan Hyperboréen [...] ». C'est à nouveau S qui est le seul témoin de ce passage.

N° 108) III, 6 p. 40$^{19-21}$ Ἐτηρήθησαν οἱ σεληνιακοὶ μῆνες, προστεθέντων αὐτοῖς [sc. aux mois « lunaires », qui ont les nones le cinquième jour du

20. Cf. le n° 110 pour un cas similaire dans S. Comme dans ce cas-là, il est concevable que, aussi en III, 10 p. 43^{17}-44^{5}, le texte référé qui remplaça la référence ne fut pas une note marginale dans le manuscrit modèle de S, mais un ajout du compilateur de S.

mois] τῶν ἑτέρων δύο ὑπὸ τοῦ Νουμᾶ, ὡς ἐλέγομεν […] « Les mois lunaires furent gardés et les deux autres y furent ajoutés par Numa, comme nous l'avons dit […] ». B est le seul témoin du passage.

Référence surtout à III, 5 p. 40[3-6] […] παρὰ δὲ Ῥωμαίοις τὸ παλαιὸν δέκα μῆνας ἐτετύπωτο τὸν ἐνιαυτὸν ἔχειν, ὕστερον δὲ πρὸς τοῦ βασιλέως Νουμᾶ καὶ ἕτεροι δύο προσετέθησαν […] « […] chez les Romains, aux temps anciens, il avait été décrété que l'année avait dix mois, mais, plus tard, deux autres y furent aussi ajoutés par le roi Numa […] ». Les témoins du passage sont H et, avec une teneur différente, S. Plus éloigné est I, 17 p. 9[15-16] et p. 10[9-17] (transmis par B et partiellement par Y)[21]. Le lecteur peut seulement comprendre la signification du terme des mois « lunaires » si celui-ci a été introduit auparavant, ce qui est le cas avec la nouvelle disposition de III, 10 p. 47[18]-48[18] que nous proposons ci-dessous à la section II.

N° 109) III, 10 p. 45[7-12] Ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν μηνῶν τῶν ἔτι καὶ νῦν τὰς σεληνιακὰς σῳζόντων ἑορτὰς πεμπταίας τὰς Νώνας ἐσήμαινε [sc. ὁ ἀρχιερεύς], καθ' ἃς ἐπὶ τῆς τρισκαιδεκάτης καὶ μοιρῶν τινων, οὐ τὴν τοῦ φωτός, ὡς εἴρηται, ἀλλὰ τὴν τοῦ σεληνιακοῦ σώματος εἰκός ἐστι συντρέχειν μεσότητα[22] « Car l'archiprêtre signalait les nones au cinquième jour dans les mois qui ont gardé encore aujourd'hui les fêtes lunaires, pendant lesquelles il est naturel que le milieu, non celui de la lumière, comme on l'a dit, mais celui du corps de la lune, coïncide avec le treizième jour (plus

21. À propos du vieux calendrier à dix mois, voir aussi I, 16 p. 9[8-11] et ci-dessus à propos du n° 103 la discussion de I, 14-15 p. 8[14-18].

22. Jean le Lydien parle ici des périodes sidérale et synodique de la lune. La première est la révolution réelle de la lune (τοῦ σεληνιακοῦ σώματος) autour de la terre mesurée par rapport aux étoiles. Dans les mois dont les fêtes étaient mesurées en accord avec la période sidérale (οἱ ἔτι καὶ νῦν τὰς σεληνιακὰς σῳζόντων ἑορτάς, mois « lunaires »), les nones tombaient le cinq et les ides le treize. La deuxième période (synodique) est la révolution apparente (τοῦ φωτός) de la lune autour de la terre mesurée par rapport au soleil. Puisque la terre bouge, elle aussi, en achevant une partie de son parcours annuel autour du soleil pendant le mois d'observation en question, la lune est éclairée par la lumière solaire de la même manière, comme la dernière fois au début de l'observation, seulement un peu après l'achèvement de la révolution sidérale mensuelle. La période synodique est donc un peu plus longue que la période sidérale et les mois attribués à la première (que Jean le Lydien appelle p. 45[22] οἱ ἡλιακοὶ μῆνες, mois « solaires ») ont les nones le sept et les ides le quinze. À propos des périodes sidérale et synodique, voir A. ACKER, *Astronomie, astrophysique. Introduction*, Paris 2005[4], p. 89-92. Par les « fractions » (μοῖραι) d'un jour, il faut entendre ici et en III, 10 p. 45[18-19] les heures, comme l'explique HOOKER, *On the Months*, p. 40 n. 56 et comme cela est plus clair dans l'autre passage que nous allons discuter à propos du n° 112. Bien que cet usage ne soit pas attesté ailleurs chez Jean le Lydien et même pas noté dans le *LSJ*, les deux passages, qui se réfèrent respectivement au milieu du mois sidéral (27,32 jours : 2 = 13,66 jours ou bien τρισκαίδεκα καὶ μοιρῶν τινων) et au milieu du mois synodique (29,53 jours : 2 = 14,76 jours ou bien πεντεκαίδεκα παρὰ μοίρας ἕξ), ne peuvent pas être interprétés autrement.

quelques heures) ». Le passage est transmis par B, S et Y mais ὡς εἴρηται manque dans B, Y et le texte de Wünsch.

Référence probablement à III, 10 p. 46^{5-7} Ὅτι ἡ μὲν τοῦ σεληνιακοῦ σώματος μέση ἀποκατάστασις ἡ τρισκαιδεκάτη ἐστίν, ἡ δὲ τοῦ φωτὸς μεσομηνία ἤτοι ἡ πεντεκαιδεκάτη « Que le milieu de la rentrée périodique du corps de la lune est le treizième jour, le milieu de mois de la lumière, le quinzième ». Ce passage est transmis uniquement par S, f. 109^r, l. 21-23 et forme un petit extrait entier et autonome. Puisqu'il ne présente pas de chevauchements avec un texte conservé par d'autres traditions, sa position n'est pas facile à déterminer. La localisation proposée par Wünsch (p. 46^{5-7}) est possible en raison du contexte mais peu sûre. À la p. 46^{2-5.7-9}, B présente le texte suivant (les l. 2-5 sont aussi attestées dans Y) : Δῆλον γὰρ τὴν μὲν ἐλαχίστην τῆς σελήνης περίοδον εἴκοσι καὶ ἑπτὰ ἡμερῶν εἶναι καὶ ὡρῶν τινων, τοῦ δὲ φωτὸς ἐγγὺς τριάκοντα [...]. Πρώτη τοίνυν ἡ νεομηνία, ἐξ ἧς ἔθος Ῥωμαίοις προκαλεῖν τὴν δευτέραν ἑορτήν, τουτέστι τὰς Νώνας « Car il est évident que la plus petite des périodes de la lune est de vingt-sept jours et quelques heures, celle de la lumière, par contre, de presque trente [...]. Le premier jour est donc la nouvelle lune, à laquelle les Romains avaient la coutume d'annoncer la deuxième fête, c'est-à-dire les nones ». Après τριάκοντα, Wünsch a ajouté p. 46^{5-7} en remplaçant le ὅτι, qui marque le début de la citation dans S, par ὡς καί. B, cependant, n'indique pas la fin d'un extrait à cet endroit-là mais continue directement avec πρώτη. Nous proposons dès lors une autre place pour S, f. 109^r, l. 21-23 (= p. 46^{5-7}), à savoir p. 46^{12-19} (transmis par B et Y) Εἴ τις οὖν ἀπὸ τῆς πεμπταίας καὶ αὐτῆς ἐννέα προσεπιλογίσεται ἡμέρας [...] εὑρήσει τὴν ἐκ μικρᾶς σεληνιακῆς ἀποκατάστασιν μέσην, τουτέστι τὴν τρισκαιδεκάτην· οὕτως καὶ ἐπὶ τῆς ἑβδομαίας μετ' αὐτῆς ἀριθμῶν τὰς ἐννέα εὑρήσει τὴν τοῦ φωτὸς μεσομηνίαν, τουτέστι τὴν πεντεκαιδεκάτην « Si donc quelqu'un ajoute neuf jours en commençant par le cinquième et en l'incluant [...], il trouvera le milieu de la rentrée périodique de la petite période lunaire, c'est-à-dire le treizième jour. De même en ce qui concerne le septième jour, si quelqu'un compte, en l'incluant, les neuf jours, il trouvera le milieu du mois de la lumière, c'est-à-dire le quinzième jour ». À cause d'un saut du même au même entre l. 15 εὑρήσει τὴν et l. 18 εὑρήσει τὴν[23], B n'en a pas conservé le texte intégral. Il se pourrait bien que S soit le troisième témoin de ce passage, dont il donne un texte plus libre. La seule grande différence entre S et Y est τοῦ σεληνιακοῦ σώματος ἀποκατάστασις au lieu de μικρὰ σεληνιακή

23. Il faut corriger l'apparat de WÜNSCH, *De mensibus*, p. 46 et écrire « 15 ἐκ – 18 τὴν om. B » au lieu de « 15 ἀντὶ – 18 ἐννέα ».

ἀποκατάστασις. Cette nouvelle localisation de p. 46$^{5-7}$ présente l'avantage de pouvoir éviter une répétition sur la même page et de ne pas devoir supposer une lacune dans le texte de B de p. 46$^{2-5.7-9}$. Or, il est clair que, même si nous changeons la place de p. 46$^{5-7}$, ce passage est à placer après p. 45$^{7-12}$. Comment faut-il alors expliquer la référence dans le texte de p. 45$^{7-12}$ à p. 46$^{5-7}$? Puisque la situation se présente dans S comme suit[24] : III, 10 p. 46$^{5-7}$ = S, f. 109^{r}, l. 21-23 (seulement dans S) – III, 10 p. 44^{15}-45^{12} = S, f. 109^{r}, l. 23-30 (aussi dans B et Y, partiellement dans H), il nous semble que la référence dans p. 45$^{7-12}$ – laquelle, rappelons-le, n'est attestée ni dans B, ni dans Y, mais seulement dans S – se rapporte à l'extrait de p. 46$^{5-7}$, qui seul dans S la précède directement. Donc, la référence ὡς εἴρηται de p. 45^{11} doit être une addition du compilateur de S et Wünsch a bien fait de ne pas l'intégrer dans son édition.

N° 110) III, 10 p. 46$^{1-2}$ […] ὁ γὰρ ἕβδομος ἀριθμὸς Ἡλίου ἐστίν, ὡς ἔμπροσθεν εἴρηται « […] car le septième nombre est celui d'Hélios, comme on l'a dit auparavant ». Les témoins du passage sont B, S et Y mais ὡς ἔμπροσθεν εἴρηται manque dans S.

Référence probablement à II, 12 p. 33$^{8-13}$ (préservé dans B, S et Y) Οἵ γε μὴν Πυθαγόρειοι τῷ ἡγεμόνι τοῦ παντὸς τὴν ἑβδόμην ἀνατίθενται, τουτέστι τῷ ἑνί, καὶ μάρτυς Ὀρφεὺς λέγων οὕτως· ἑβδόμη, ἣν ἐφίλησεν ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων. Ἀπόλλωνα δὲ μυστικῶς τὸν ἕνα λέγεσθαι προειρήκαμεν διὰ τὸ ἄπωθεν εἶναι τῶν πολλῶν, τουτέστι μόνον « Les pythagoriciens, certes, attribuent le chiffre sept au conducteur de l'univers, c'est-à-dire à l'Un, et Orphée en est témoin quand il dit ainsi : "Le septième jour, qu'Apollon, le seigneur qui repousse au loin, aimait." Nous avons dit auparavant qu'Apollon est appelé "l'Un" dans la langue mystique puisqu'il est loin des foules, c'est-à-dire seul ». Il faut examiner le parallélisme entre ἕβδομος et ἑβδόμη ainsi que la relation entre la monade et Hélios. Cette relation est expliquée en II, 4 p. 21$^{18-20}$ (voir ci-dessus à propos du n° 106) et en II, 6 p. 22$^{5-10}$; elle est également impliquée en II, 12 puisqu'Apollon est aussi le dieu solaire. Sur cette même hypothèse – à savoir que III, 10 se réfère à II, 12 – se fonde le texte de S, f. 109^{v}, l. 1-10 : on y lit directement après l'extrait de III, 10 p. 46$^{1-2}$ […] ὁ γὰρ ἕβδομος ἀριθμὸς Ἡλίου ἐστίν (où la référence ὡς ἔμπροσθεν εἴρηται manque) le passage entier de II, 12 p. 33^{8}-34^{6}, et cela pour la première fois dans S, puisque le compilateur de ce manuscrit ne l'avait pas intégré parmi ses extraits antérieurs lors de sa revue du deuxième livre. S ne donne aucune indication sur le fait que le

24. L'apparat de WÜNSCH, *De mensibus*, p. 44 *ad* l. 15 est erroné : dans S, III, 10 p. 44$^{12-14}$ = S, f. 109^{r}, l. 18-21 (aussi dans B) n'est pas suivi par p. 44^{15}-45^{12}, mais par p. 46$^{5-7}$.

passage est issu d'un autre contexte chez Jean le Lydien et il ne commence pas non plus un nouvel extrait mais continue tout simplement celui de III, 10 p. 46[1-2]. Wünsch avait déjà remarqué le rapport entre S, f. 109v, l. 1-10 et la référence ὡς ἔμπροσθεν εἴρηται et n'avait pas reproduit le texte de II, 12 dans son édition de III, 10[25]. Il est difficile d'établir si le compilateur de S avait déjà trouvé le passage de II, 12 ajouté dans la marge de son manuscrit modèle ou bien s'il l'a introduit *marte suo*.

Nº 111) III, 10 p. 46[9-10] [...] εἰσὶ δὲ μέσαι ἀπὸ τῆς νεομηνίας ἄχρι τῶν Νωνῶν ἢ τέσσαρες ἢ ἕξ, καθ' ὃν ἐλέγομεν τρόπον [...] « [...] les jours intermédiaires entre la nouvelle lune et les nones sont au nombre de quatre ou de six, selon la manière que nous avons mentionnée [...] ». Les témoins du passage sont B et Y mais καθ' ὃν ἐλέγομεν τρόπον manque dans B et dans le texte de Wünsch.

Référence à III, 10 p. 45[2]-46[5]. Le passage est transmis intégralement par B et Y, et partiellement par H et S. Il n'y a aucune raison de contester la référence καθ' ὃν ἐλέγομεν τρόπον à Jean le Lydien. Elle doit être intégrée dans le texte d'une nouvelle édition.

Nº 112) III, 10 p. 47[7-11] [...] οἱ γὰρ φυσικοί, ὡς ἔφθημεν εἰπόντες, Δία μὲν τὸν Ἥλιον, Ἥραν δὲ τὴν Σελήνην ἐνόμιζον εἶναι, καὶ τὴν μὲν νεομηνίαν αὐτῇ, τὰς δὲ Εἰδούς, τουτέστι τὴν μεσομηνίαν, Διὶ ἤγουν Ἡλίῳ ἀνέφερον [...] « [...] car les philosophes de la nature, comme nous venons de le dire, pensaient que Zeus était le soleil et Héra la lune, et ils lui attribuaient la nouvelle lune, mais les ides, c'est-à-dire le milieu du mois, à Zeus ou bien au soleil [...] ». Le passage est transmis dans B et S, la référence seulement dans B.

Référence à III, 10 p. 45[18-21] Ἡ γὰρ πεντεκαιδεκάτη παρὰ μοίρας ἓξ κυρίως ἐστὶν ἡ μεσομηνία. Αὐτοῦ γὰρ τοῦ φωτός ἐστιν ἡ μεσότης. Ὅθεν καὶ Διὸς αὐτὴν ἑορτὴν οἷον Ἡλίου νενομίκασι [...] « Car le quinzième jour est, si l'on en soustrait six heures, exactement le milieu du mois. À savoir qu'il est le milieu de la lumière. C'est pourquoi on a réservé cette fête à Zeus, c'est-à-dire à Hélios [...] ». Nous retrouvons ce passage dans B, S et Y.

Nº 113) III, 10 p. 48[23]-49[1] Τὴν μὲν οὖν νεομηνίαν ἔλεγον Καλένδας, τὴν δὲ δευτέραν [sc. ἡμέραν] τοῦ μηνὸς πρὸ τεσσάρων ἢ πρὸ ἕξ, ὡς εἴρηται, Νωνῶν « On appelait donc la nouvelle lune "calendes", le deuxième jour du mois, "le quatrième ou le sixième (comme on l'a dit) avant les nones" ». Le seul témoin du passage est Y.

25. Voir aussi WÜNSCH, *De mensibus*, p. XLVII.

Référence à III, 10 p. 45^{2}-46^{5} ainsi qu'au résumé p. $46^{9\text{-}12}$ […] εἰσὶ δὲ μέσαι ἀπὸ τῆς νεομηνίας ἄχρι τῶν Νωνῶν ἢ τέσσαρες ἢ ἕξ, καθ' ὃν ἐλέγομεν τρόπον, ὡς γίγνεσθαι τὰς πάσας σὺν καὶ αὐτῇ τῇ νεομηνίᾳ ἢ πέντε ἢ ἑπτά « […] les jours intermédiaires entre la nouvelle lune et les nones sont au nombre de quatre ou de six selon la manière que nous avons mentionnée, de sorte que tous ensemble, nouvelle lune incluse, sont au nombre soit de cinq soit de sept ». Le résumé est transmis par B et Y, le passage précédent intégralement par B et Y et partiellement par H et S.

N° 114) III, 10 p. $49^{16\text{-}18}$ Ἡνίκα δὲ ἂν βίσεξτον ᾖ, τὴν κε′ καὶ τὴν κϛ′ πρὸ ἓξ Καλενδῶν Μαρτίων ἔλεγον, ὃ καὶ εἴρηται « Cependant, quand il y avait un bissexte, ils appelaient le 25e et le 26e jour [sc. de février] “le sixième avant les calendes de mars”, ce qui a déjà été dit ». Le seul témoin du passage est Y.

Référence à III, 7 p. $41^{3\text{-}4}$ […] βίσεξτον λέγεται διὰ τὸ δὶς πρὸ ἓξ Καλενδῶν Μαρτίων ἀριθμεῖν παρὰ τετραετίαν Ῥωμαίους […] « […] l'on parle de bissexte parce que tous les quatre ans, les Romains comptent le sixième jour avant les calendes de mars deux fois […] ». B et Y ont préservé ce passage.

N° 115) III, 11 p. $50^{14\text{-}15}$ Καὶ τίμιον τὸ τῆς νεομηνίας, ὡς ἐλέγομεν, ὄνομα […] « Et le nom de la nouvelle lune est objet de vénération, comme nous l'avons dit […] ». Le seul témoin du passage est S.

Si la localisation de Wünsch est correcte, le passage renvoie à III, 10 p. $44^{15\text{-}16}$ Πρώτη τοίνυν τοῦ μηνὸς ἑορτή ἐστιν ἡ λεγομένη παρὰ μὲν Ῥωμαίοις Καλένδαι, παρὰ δὲ Ἕλλησι Νεομηνία « La première fête du mois est donc celle qui est appelée “calendes” chez les Romains, mais “nouvelle lune” chez les Héllènes » (transmis dans B, S et Y ; H en donne une paraphrase) ainsi qu'à la p. $47^{6\text{-}12}$ Ἰστέον δέ, ὅτι αἱ Καλένδαι Ἥρας ἑορτὴ ἐτύγχανον, τουτέστι Σελήνης· οἱ γὰρ φυσικοί, ὡς ἔφθημεν εἰπόντες, Δία μὲν τὸν Ἥλιον, Ἥραν δὲ τὴν Σελήνην ἐνόμιζον εἶναι, καὶ τὴν μὲν νεομηνίαν αὐτῇ, τὰς δὲ Εἰδούς, τουτέστι τὴν μεσομηνίαν, Διὶ ἤγουν Ἡλίῳ ἀνέφερον, πληνιλούνιον τὰς Εἰδοὺς καλοῦντες οἱονεὶ πληροσέληνον « Il faut savoir que les calendes étaient la fête d'Héra, c'est-à-dire de la lune ; car les philosophes de la nature, comme nous venons de le dire, pensaient que Zeus était le soleil et Héra la lune, et ils lui attribuaient la nouvelle lune, mais les ides, c'est-à-dire le milieu du mois, à Zeus ou bien au soleil en appelant les ides *plenilunium* c'est-à-dire “pleine lune” » (transmis dans B et S) et à III, 11 p. $50^{8\text{-}9}$ […] [sc. χαλεπὸν δὲ οὐδὲν εἰπεῖν] τίνος χάριν παρὰ πᾶσι φαίνεται ἡ τῆς νεομηνίας δύναμις τιμωμένη […] « […] il n'est pas difficile de dire pourquoi la force de la nouvelle lune semble être

vénérée parmi tous […] » (transmis dans B et S, lequel en donne une paraphrase). Or, S est notre seul témoin pour la partie III, 11 p. 50^{14}-51^{5} = S, f. 110^{r}, l. 17-23, qui constitue un extrait entier dans S. Mais étant donné qu'il n'y a pas de chevauchements avec d'autres traditions et puisque la liste des *mirabilia* attestant les effets de la puissance lunaire dans la nature de III, 11 p. 50^{6-14} et p. 51^{5}-53^{5} est interrompue de manière fâcheuse par l'insertion des p. 50^{14}-51^{5}, où Jean le Lydien présente les raisons pour lesquelles on vénère la nouvelle lune, nous préférons placer cette partie ailleurs. Il y a, en effet, un quatrième passage où Jean le Lydien parle de la vénération de la nouvelle lune, à savoir en III, 2 p. 38^{8-12}, dont H est notre seul témoin : […] ὅθεν καὶ ἀπὸ συνόδου εἰς σύνοδον τὴν νεομηνίαν τιμῶντες συνελογίζοντο τὸν ἐνιαυτὸν τεσσάρων καὶ πεντήκοντα καὶ τριακοσίων ἡμερῶν εἶναι, ὥστε ἑκάστῳ μηνὶ περιβάλλειν ἐννέα καὶ εἴκοσι πρὸς τῇ ἡμισείᾳ ἡμέρας « […] c'est pourquoi en vénérant la nouvelle lune d'une conjonction à l'autre on supposa que l'année comprenait 354 jours de sorte qu'ils attribuèrent vingt-neuf jours et demi à chaque mois ». Nous pensons que c'est plutôt ici, après la fin de l'extrait de H, qu'il faut insérer p. 50^{14}-51^{5} et que c'est à III, 2 p. 38^{8-12} que p. 50^{14-15} se rapporte[26].

N° 116) III, 13 p. 55^{5-6} Τὰς τοίνυν Καλένδας, ὡς ἐλέγομεν, οἷα νεομηνίαν ἐτίμησαν Ῥωμαῖοι […] « Or, les Romains vénéraient les calendes, comme nous l'avons dit, ou bien la nouvelle lune […] ». Le seul témoin est B.

Référence à III, 10 p. 44^{15-16} et p. 47^{6-12}, que nous venons de citer ci-dessus à propos du n° 115.

N° 117) IV, 1 p. 63^{3-5} Ἀποχρώντως ἡμῖν εἴρηται, ἀρχὴν ἱερατικοῦ ἐνιαυτοῦ τὸν Ἰανουάριον μῆνα τοῖς Ῥωμαίοις παρὰ τοῦ βασιλέως Νουμᾶ ὁρισθῆναι […] « Nous avons suffisamment dit qu'au mois de janvier fut fixé le début de l'année hiératique des Romains par le roi Numa […] ». La tradition du texte est ici principalement conservée dans B, qui est le seul à contenir la référence. H, S et Y présentent des paraphrases du passage.

Référence à I, 17 p. 10^{9-17} (préservé seulement dans B) et à III, 5 p. 40^{4-6} (préservé seulement dans H ; voir ci-dessous à propos du n° 108). Dans les chapitres sur janvier de IV, 1-24, Jean le Lydien ne répète pas le fait que janvier est situé au début du calendrier religieux instauré par Numa.

N° 118) IV, 10 p. 75^{7-9}, où nous avons affaire à ces trois recensions, dont seulement S (f. 112^{r}, l. 28-29) contient une référence[27] :

26. Voir aussi la section II ci-dessous.
27. Voir Zingg, *Echte und angebliche Exzerpte*, surtout pour le nouveau texte de S.

B	H	S
[…] εἰ μὲν γὰρ συνέβη ἡμέρᾳ Ἡλίου συνδραμεῖν τὴν ἑορτὴν τῶν Καλανδῶν […] « car s'il arrive que la fête des calendes tombât sur un jour d'Hélios [c.-à-d. un dimanche] »	[…] εἰ μὲν συνέβη ἡμέρᾳ Ἡλίου συνδραμεῖν τὴν ἑορτὴν τῶν Καλανδῶν, ἤγουν τὴν πρώτην τοῦ Ἰαννουαρίου […] « s'il arrive que la fête des calendes, c'est-à-dire le premier de janvier, tombe sur un jour d'Hélios »	[…] εἰ συνέβη ἡμέραν Ἡλίου συνδραμεῖν τῇ ἑορτῇ τῶν Καλανδῶν, ἤγουν τῇ τοῦ Ἰαννουαρίου ἑορτῇ, ὡς προείρηται[28] […] « s'il arrive que le jour d'Hélios tombe sur la fête des calendes, c'est-à-dire sur la fête de janvier, comme on l'a dit auparavant »

En nous fondant sur ces recensions, nous proposons la reconstruction suivante : […] εἰ μὲν συνέβη ἡμέρᾳ Ἡλίου συνδραμεῖν τὴν ἑορτὴν τῶν Καλενδῶν, ἤγουν τὴν πρώτην τοῦ Ἰαννουαρίου, ὡς προείρηται […] « […] s'il arrive que la fête des calendes, c'est-à-dire le premier janvier, comme on l'a dit auparavant, tombe sur un jour d'Hélios […] ». Bien entendu, la référence n'est qu'un ajout marginal apporté par le copiste de S.

Jean le Lydien veut établir le fait que les calendes de janvier sont les premières de la série des douze mois, comme nous allons l'expliquer[29]. Les deux passages auxquels il peut se référer sont conservés aussi bien dans B (IV, 3 p. $66^{19\text{-}20}$) que dans S (IV, 8 p. 73^{16}). Puisque le deuxième fut seulement copié plus tard dans le manuscrit (S, f. 121^{r}, l. 13-14), ὡς προείρηται ne peut être une référence du copiste mais bien une référence de Jean le Lydien lui-même.

N° 119) IV, 29 p. $88^{8\text{-}10}$ Ἐτιμήθη οὖν, ὡς ἐλέγομεν, παρὰ ταῖς Ῥωμαίων γυναιξὶν ὁ Βροῦτος μετὰ θάνατον δημοσίῳ πένθει […] « Brutus fut donc vénéré, comme nous l'avons dit, après sa mort par un deuil public auprès des femmes des Romains […] ». B est le seul témoin du passage.

Référence à IV, 29 p. $87^{12\text{-}13}$ Αὗται τοίνυν αἱ σώφρονες [sc. ματρῶναι] τοῖς Βρούτου δαίμοσιν ἐνήγιζον […] « Ces matrones chastes sacrifiaient donc aux démons de Brutus […] ». B est le seul témoin du passage.

N° 120) IV, 33 p. $91^{11\text{-}12}$ Τὸν Μάρτιον, καθὰ καὶ τοῦτο προείπομεν, ἀρχὴν ἐνιαυτοῦ ἐνόμιζον οἱ Ῥωμαῖοι […] « Les Romains considéraient auparavant le mois de mars comme le début de l'année, comme nous l'avons aussi dit […] ». H est le seul témoin du passage.

28. ἤγουν τῇ τοῦ Ἰανουαρίου ἑορτῇ, ὡς προείρηται add. S^1 *in marg.*
29. Voir ci-dessous la section I.3. à propos du n° 303.

Référence à III, 22 p. 61[3-5] […] πάτριος δὲ [sc. τοῦ ἐνιαυτοῦ καταρχὴ] ἡ παρ' αὐτοῖς λεγομένη πρώτη τοῦ Μαρτίου μηνός, καθ' ἣν καὶ τὰ ὅπλα ἔτι καὶ νῦν Ῥωμαίοις ἔθος κινεῖν « […] le début traditionnel de l'année était le jour appelé chez eux "premier du mois de mars", où les Romains ont même encore de nos jours la coutume de reprendre les armes » et p. 61[17-18] […] πάτριον ἀρχὴν ἐνιαυτοῦ τὸν Μάρτιον οἱ Ῥωμαῖοι παρέλαβον […] « […] les Romains choisirent mars comme début traditionnel de l'année ». Le premier passage est transmis dans H, S et Y, le deuxième dans Y seulement. Il est également possible que Jean le Lydien fasse référence à I, 14-15 p. 8[14-18] (transmis dans B et Y), que nous avons discuté à propos du nº 103.

Nº 121) IV, 34 p. 92[25-26] Ἕλληνες δὲ αὐτόν, ὡς εἴρηται, Ἄρεα ἐκ τῶν πραγμάτων προσηγόρευον « Les Hellènes l'appelaient, comme on l'a dit, Arès d'après ses actes ». Le passage est uniquement transmis par B.

Référence à IV, 34 p. 91[20-24]. B en est le seul témoin.

Nº 122) IV, 45 p. 101[10-13] Ἡ δὲ Ἶσις τῇ Αἰγυπτίων φωνῇ παλαιὰ σημαίνεται, τουτέστιν ἡ σελήνη· καὶ προσηκόντως αὐτὴν τιμῶσιν ἐναρχόμενοι τῶν θαλαττίων ὁδῶν, διὰ τὸ αὐτήν, ὡς ἐλέγομεν, τῇ φύσει τῶν ὑδάτων ἐφεστάναι « Isis signifie "vieille" en égyptien, c'est-à-dire la lune. Et avec raison ils la vénèrent quand les voyages sur mer commencent puisque c'est elle, comme nous l'avons dit, qui est préposée à la nature des eaux ». B est le seul témoin du passage.

La référence à plusieurs passages antérieurs est possible : III, 11 p. 51[1-5] […] καὶ τοῦτο δῆλον ἐκ τῆς τῶν ὑδάτων καὶ τῶν ἐν αὐτοῖς ζῴων φύσεως καὶ ἐκ τῶν ἐν ἡμῖν χυμῶν· αὐξομένης γὰρ τῆς σελήνης αὔξεται τὰ ὑπ' αὐτήν, εἶτα συνιούσης ἀπολήγει καὶ εἰς ἑαυτὰ συστέλλεται « […] et cela est évident en raison de la nature des eaux et des animaux qui y vivent et en raison des humeurs en nous. Car quand la lune grandit, les choses au-dessous d'elle grandissent ; ensuite, quand elle va vers la conjonction, elles décroissent et se contractent en elles-mêmes ». S est le seul témoin du passage. La lune est responsable de trois phénomènes : la marée, l'élargissement et la réduction de la taille des animaux marins, le changement des humeurs[30]. À comparer également IV, 21 p. 80[5-6] Ἀλλὰ καὶ Σελήνην αὐτὴν [sc. τὴν Ἥραν] θεολογοῦσιν, οἷα ἐπὶ τῆς ὑγρᾶς οὐσίας τεταγμένην […] « Cependant, ils interprètent de manière théologique Héra aussi comme lune ou bien comme celle qui est préposée à la substance humide […] » (transmis par B) et IV, 22 p. 81[5-6] […] καὶ γὰρ ὑγρὰ τὴν φύσιν ἡ σελήνη

30. Nous avons déjà discuté de ce passage à propos du nº 115. Cf. aussi la section II pour la localisation dans le contexte du début du troisième livre.

[…] « […] car la lune est humide quant à sa nature […] » (transmis par S et Y).

N° 123) IV, 64 p. 114$^{12-13}$ Τοῦ πρώτου μηνός, ὡς ἐλέγομεν, κατὰ τὴν τῆς μονάδος ἐξοχὴν ταῖς τιμαῖς τῶν νοητῶν ἀνατεθέντος […] « Tandis que le premier mois, comme nous l'avons dit, fut dédié à la vénération des choses intelligibles conformément à l'excellence de la monade […] ». Le passage est transmis dans B et S.

Référence à III, 5 p. 40$^{6-7}$ […] τιμῆς μὲν ἕνεκα τῶν νοητῶν ὁ Ἰανουάριος […] « […] janvier en l'honneur des choses intelligibles […] » et IV, 3 p. 66$^{18-19}$ Οὗτος δὲ ὁ μὴν [sc. ὁ Ἰανουάριος] πρότερον Μονίας ἐκαλεῖτο ἀπὸ τῆς μονάδος « Ce mois-ci, janvier, fut appelé d'abord "monias" d'après la monade ». Les deux passages sont transmis uniquement par H.

N° 124) IV, 64 p. 115$^{21-23}$ […] τέως δὲ κατὰ τὸ πρόσθεν ἐπηγγελμένον ὀλίγα ἄττα περὶ τῆς κατὰ Ἀφροδίτην θεωρίας διαλήψομαι « […] et entre-temps, je vais définir, selon l'annonce précédente, quelques points de la théorie regardant Aphrodite ». Le seul témoin est B.

Probablement une référence à IV, 64 p. 115$^{3-19}$, dont le seul témoin est également B. Il est vrai que Jean le Lydien n'« annonce » pas qu'il va traiter de la nature d'Aphrodite, la déesse du mois d'avril, dans ce passage qui contient une première réflexion sur la nature de la déesse qui sera poursuivie dans les lignes suivantes (p. 115^{23}-118^{4})[31]. Comme il est vraisemblable que le début du mois d'avril est conservé dans son intégralité dans IV, 64 p. 114^{12}-115^{21}, nous pouvons exclure que l'annonce ait été perdue.

N° 125) IV, 64 p. 115^{25}-116^{1} […] καὶ ἀποστρεφομένην αὐτὴν [sc. τὴν Ἀφροδίτην] τὸν Ἄρεα ποιοῦσιν, ὡς ἐλέγομεν, τὸν Ἄρεος μῆνα – οὗτος δ' ἂν εἴη ὁ Μάρτιος […] « […] et ils la représentent occupée à se détourner d'Arès, comme nous l'avons dit, ou bien, quant au mois d'Arès, qui serait celui de mars […] ». Le passage est transmis dans B.

Référence à IV, 34 p. 92$^{13-15}$ Ἀποστρέφεται δέ, ὥσπερ κατὰ τὸν μῦθον, Ἀφροδίτη τὸν Ἄρην, ἐπειδὴ ὁ χειμὼν ἀκολουθεῖ τῷ τοῦ Ἄρεος ἰδίῳ καταστήματι, ἡ δὲ Ἀφροδίτη εὔκρατος « Mais Aphrodite se détourne d'Arès, comme selon le mythe, puisque l'hiver accompagne la nature propre d'Arès, tandis qu'Aphrodite est douce ». Le passage est transmis dans B.

N° 126) IV, 64 p. 118$^{13-14}$ Εἰκὸς δὲ ἦν τῷ τοῦ Ἄρεος μηνὶ συζευχθῆναι τὸν τῆς Ἀφροδίτης ὡς εἴρηται « Il était approprié de joindre au mois d'Arès celui d'Aphrodite, comme on l'a dit ». S est le seul témoin du passage.

31. Sur p. 115^{23}-118^{4} voir ci-dessous, section I.2. à propos du n° 203.

Référence à IV, 64 p. 115^{3}-116^{6}, qui est préservé dans B et partiellement dans S, mais l'information cruciale relative à la liaison entre Arès et Aphrodite n'est conservée que dans B.

N° 127) IV, 121 p. $158^{14\text{-}15}$ Ἀληθῆ λόγον ἐλέγομεν, ὡς ἀρχὴν ἐνιαυτοῦ τὸν Μάρτιον μῆνα ἔταττον οἱ Ῥωμαῖοι [...] « Nous avons dit un mot vrai, à savoir que les Romains instituèrent le mois de mars comme début de l'année [...] ». B est le seul témoin du passage.

Référence à III, 22 p. $61^{3\text{-}5.17\text{-}18}$. Le premier passage est transmis dans H, S et Y, le deuxième seulement dans Y[32].

N° 128) IV, 130 p. $160^{18\text{-}20}$ Ὁπόταν γὰρ ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ – ἐπειδὴ τοῦτο ἴδιον ὕδατός τε καὶ γῆς – τὰ εἰρημένα ὑγρὰ παχυνθῇ [...] « Car chaque fois que sous l'effet du froid – parce que ceci est propre à l'eau et à la terre – les choses humides mentionnées deviennent épaisses [...] ». Y est le seul témoin du passage. La position de IV, 130 dans l'édition de Wünsch doit être révisée. Dans une future édition, ce chapitre suivra directement IV, 125 auquel il se rapporte pour le contenu. IV, 126-129, en revanche, sont conservés uniquement dans B et doivent être placés après IV, 130.

Référence à IV, 125 p. $159^{19\text{-}20}$ Πλείους μὲν αἱ χυμῶν διαφοραὶ κατὰ τὸν Ἀπολλώνιον, γενικαὶ δὲ ἐννέα [...] « Les différences entre les humeurs selon Apollonios sont nombreuses mais il y en a neuf principales [...] ». B, S et Y ont conservé ce passage. Le texte de Y s'éloigne un peu de l'original et Wünsch a préféré adopter celui de B et S.

N° 129) IV, 154 p. $170^{6\text{-}9}$ Καὶ βασιλεῦσαι δὲ αὐτὸν [sc. τὸν Κρόνον] ἡ ἱστορία πα[ρα]δίδωσιν, [ὡς ἔμπρο]σθεν ἀφηγησάμην, κα[τ]ά τε τὴν Λιβύην [καὶ] Σικελίαν [καὶ τοὺς ἑσπερίους τό]πους [...] « Et l'histoire transmet que Cronos régna sur la Libye, sur la Sicile et sur les régions occidentales, comme je l'ai exposé auparavant [...] ». O est le seul témoin du passage.

Référence à IV, 71 p. $123^{7\text{-}10}$ Ὁ δὲ Κράτης τὸν Κρόνον φησὶ Σικελίας καὶ Ἰταλίας καὶ τοῦ πλείστου μέρους τῆς Λιβύης βασιλεῦσαι ἀπηνῶς, τὸν δὲ τούτου υἱὸν ἐπιθέσθαι τῷ πατρὶ καὶ αὐτὸν μὲν εἰς ἔσχατον ἐλάσαι τῆς δύσεως [...] « Cratès, quant à lui, dit que Cronos régna avec cruauté sur la Sicile, sur l'Italie et sur la majeure partie de la Libye, mais que son fils poursuivit son père et le chassa aux confins de l'occident [...] ». Aujourd'hui, ce passage est préservé dans B seulement, mais il est probable qu'il a figuré autrefois dans une partie perdue de O.

32. Les deux passages sont cités ci-dessus à propos du n° 120.

2. *Les références internes prospectives dont le texte de référence est conservé*

N° 201) IV, 1 p. 63[7-8] Ῥητέον τοίνυν[33] περὶ Ἰανοῦ, τίς τε ἄρα ἐστὶ καὶ τίς ἡ περὶ αὐτοῦ δόξα γέγονε τοῖς ἀρχαίοις « Il faut donc dire sur Janus qui il est et quel avis les anciens avaient à son égard ». B est le seul témoin du passage.

Référence à l'exposé sur Janus dans IV, 1-2 p. 63[8]-66[17], dont les témoins sont B, H, S et Cédrénos[34].

N° 202) IV, 26 avec le nouveau texte du *Florilège Coislin* Ψ' 28[13-15], le meilleur témoin du passage : […] καὶ τάχα πρὸς βραχὺ τὸ προστεθὲν ἀφέντες, περὶ τοῦ πόθεν ἄρρενα ἢ θήλεα τίκτεται, κατὰ τοὺς φυσικοὺς ἐροῦμεν « […] Et dans l'immédiat, délaissant brièvement notre sujet, nous allons aborder, d'après l'avis des philosophes de la nature, la question : d'où vient que l'on nait mâle ou femelle », qui est à insérer après p. 85[8] ἄρρενα[35]. Le reste de la tradition, notamment B et S, omet cette remarque.

La référence renvoie à la digression de *Florilège Coislin* Ψ' 28[15-22], déjà connue de Wünsch (p. 85[8-18]) à travers B et S. Après cette digression, le chapitre continue encore sur quelques lignes (*Florilège Coislin* Ψ' 28[22-37]).

N° 203) IV, 64 p. 115[19-21] Ἀνθ' ὅτου δὲ οὕτως ἔδοξε Ῥωμαίοις τὸν τέταρτον ὀνομάσαι μῆνα, διὰ βραχέων ἐρῶ· τέως δὲ κατὰ τὸ πρόσθεν ἐπηγγελμένον ὀλίγα ἄττα περὶ τῆς κατὰ Ἀφροδίτην θεωρίας διαλήψομαι « Mais pourquoi les Romains avaient décidé d'appeler ainsi le quatrième mois, je le dirai en quelques mots ; mais, pour l'instant, je vais insérer, selon ce que j'ai annoncé, quelques informations à propos de la réflexion sur Aphrodite ». B est le seul témoin du passage, qui contient trois références : a) la référence rétrospective n° 124 (p. 115[21-23]), dont on a déjà eu l'occasion de parler dans la section I.1 ci-dessus et qui fait suite immédiatement au n° 203 ; b) une référence prospective visant à expliquer le nom d'avril chez les Romains et, par conséquent, relative à un passage assez éloigné (IV, 64 p. 118[5-13]) ; c) une référence prospective visant à fournir sur la déesse Aphrodite des explications, qui suivront immédiatement (IV, 64 p. 115[23]-118[4]).

33. Ce qui va suivre chez Jean le Lydien contraste avec les remarques sur le mois de janvier auxquelles il fait référence en IV, 1 p. 63[3-5], voir ci-dessus section I.1 à propos du n° 117.

34. À propos de Cédrénos, voir Zingg, *Verwirrende Ecke*, p. 544, 547, 550 (K.5 et K.6).

35. Je cite selon l'édition de R. Ceulemans, E. De Ridder, K. Levrie et P. Van Deun, Sur le mensonge, l'âme de l'homme et les faux prophètes : La lettre Ψ' du *Florilège Coislin*, *Byz.* 83, 2013, p. 49-82. À propos du texte de IV, 26 voir Zingg, *Verwirrende Ecke*, p. 536, 539-540 (R5.3).

Pour p. 115[23]-118[4] le seul témoin est B, pour p. 118[5-13] les témoins sont B, H et S[36].

N° 204) IV, 121 p. 159[1-4] Κἄπειτα [sc. après les explications données auparavant à propos du nom du mois de septembre] οὐ δεήσει περὶ τῆς τῶν ἑπομένων προσηγορίας μακρηγορεῖν· ὄγδοος γὰρ ἀπὸ τῶν Αὐξιφωτίων Ὀκτώβριος, καὶ Νοέμβριος καὶ Δεκέμβριος ὁμοίως « Et ensuite, il ne faudra pas s'étendre sur la dénomination des mois suivants, car le huitième à partir des *Auxiphotia* est octobre, et novembre et décembre pareillement ». Le texte de Wünsch ne peut être considéré comme correct, car, comme l'explique Jean le Lydien dans IV, 121, les Romains comptaient les mois à partir du mois de mars et c'était la raison pour laquelle ils appelaient septembre le septième mois. Selon Wünsch, cependant, Jean le Lydien aurait dit que le mois d'octobre était le huitième mois à partir du solstice d'hiver, ce qui est faux et constitue une contradiction par rapport à ce qu'il dit à propos du mois d'août dans IV, 111 p. 149[19-20] Ἕπεται δὲ ἀπὸ μὲν τοῦ ἦρος ὁ ἕκτος, ἀπὸ δὲ τῆς λεγομένης Αὐξιφωτίας ἑορτῆς ὁ ὄγδοος « Le mois suivant est le sixième à partir du printemps, mais le huitième à partir de la fête dite des *Auxiphotia* »[37]. Or, le texte de Wünsch est un collage des

36. Quant au texte, la transition entre les deux extraits autour de p. 118[4] est problématique. B, notre seul témoin pour le passage précédant immédiatement la transition (p. 118[1-4]), présente le texte suivant : Κίγκιος [...] φησι τὴν Ἀφροδίτην [...] ἐξ ἀφροῦ τεχθῆναι· οἱονεὶ ἐκ τοῦ χιονώδους ἀέρος καὶ τῆς ψυχρᾶς οὐσίας τὸ ἔαρ ἀποτεχθῆναι· τοσαῦτα περὶ Ἀφροδίτη [!] ἀνατεθῆναι· οὕτως μὲν οὖν Ἕλληνες [...]. Comme l'avaient déjà remarqué SCHOW, *De mensibus*, p. 91, et W. ROETHER, *Joannis Laurentii Philadelpheni Lydi De mensibus quae exstant excerpta*, Leipzig-Darmstadt 1827, p. 216-217, le texte de B est clairement corrompu. Or, la découverte de H et S par Wünsch permit à ce dernier d'améliorer considérablement le texte. Ces deux témoins présentent de nouveaux éléments (p. 118[5-9]) qui complètent la partie déjà connue auparavant par B dans p. 118[9] [...] ἀνατεθῆναι· οὕτως μὲν οὖν Ἕλληνες [...]. Il est désormais clair qu'il y a une lacune considérable dans B, dont le copiste ne s'est pas rendu compte. Wünsch corrigea légèrement le texte de p. 118[4] en τοσαῦτα περὶ Ἀφροδίτη‹ς› « En voilà assez sur Aphrodite ». L'intervention est minime et fournit un sens satisfaisant, mais nous devons être conscient du fait qu'il n'est pas certain si l'exposé sur Aphrodite avait été clôturé ici par Jean le Lydien ou bien s'il l'avait encore un peu prolongé au-delà de la lacune, que le nouveau texte de H et S ne remplit peut-être pas entièrement.

37. Le mot Αὐξιφώτια est attesté uniquement dans *Sur les mois* : IV, 111 p. 149[20] ; IV, 121 p. 159[3] ; IV, 135 p. 162[4] ; IV, 158 p. 174[6-7.21]. L'attribution de IV, 158 au *Sur les mois* est douteuse, voir ci-dessous section I.4. à propos du n° 403. Le mot est quatre fois au neutre pluriel, une fois (IV, 111) au féminin singulier. Dans ce dernier cas, il s'agit vraisemblablement d'une adaptation spontanée à ἑορτή due au contexte, le pluriel du neutre étant la forme attendue pour le nom d'une fête. Donc le lemme correspondant du LSJ : « αὐξι-φωτία, ἡ, increase of light, Lyd.*Mens*.4.71. » est à corriger comme suit (ce qui n'a été fait ni dans P. G. W. GLARE et A. A. THOMPSON, *Greek-English Lexicon. Revised Supplement*, Oxford 1996, ni dans F. R. ADRADOS [éd.], *Diccionario Griego-Español*, Madrid 1980) : « Αὐξι-φώτια, τὰ (once -ία, ἡ Lyd.*Mens*.4.111), feast of the winter solstice Lyd. *Mens*.4.135 ».

traditions de B et de Y. B, f. 31[v], l. 26-27 présente le texte suivant : Κἄπειτα οὐ δεήσει περὶ τῆς τῶν ἑπομένων προσηγορίας μακρηγορεῖν· ὄγδοος γὰρ ὁ [!] ἀπὸ τῶν Αὐξιφωτίων. C'est à cet endroit que finit la page dans B et que le texte continue sur le f. 32[r] avec IV, 122 p. 159[5]. Le texte de B est évidemment corrompu. La situation dans Y est particulière : cette collection ne contient aucune pièce de IV, 121 dans la séquence ordinaire des extraits. C'est seulement après la fin de son travail que Planude, en parcourant à nouveau les débuts des exposés consacrés à chaque mois, l'aurait complété d'une synopse sur les origines des noms des mois, laquelle est de sa main, certes, mais entièrement dépendante de Jean le Lydien[38]. Wünsch a intégré le texte de cette synopse dans son édition en le répartissant entre les chapitres correspondants. Ainsi, dans son édition de IV, 121, il a puisé à deux reprises dans la synopse : une première fois à propos de p. 158[16-18] Σεπτέμβριος δὲ ἕβδομος ἀπὸ τοῦ ἦρος· σέπτεμ γὰρ τὰ ἑπτὰ καὶ βὲρ τὸ ἔαρ « Septembre est le septième mois à partir du printemps, car *septem* est "sept" et *ver* le "printemps" » et une deuxième fois à propos de p. 159[2-4] Ὀκτώβριος ὄγδοος ἀπὸ τοῦ ἦρος καὶ Νοέμβριος καὶ Δεκέμβριος ὁμοίως « Octobre est le huitième mois à partir du printemps, et novembre et décembre pareillement »[39]. Bien que nous partagions dans l'ensemble l'avis de Wünsch concernant la fin de IV, 121, nous pensons néanmoins que le texte ne peut pas être restitué avec certitude. Comme reconstruction hypothétique, nous proposons : Κἄπειτα οὐ δεήσει περὶ τῆς τῶν ἑπομένων προσηγορίας μακρηγορεῖν· ὄγδοος γὰρ Ὀκτώβριος ‹ἀπὸ τοῦ ἦρος› καὶ Νοέμβριος καὶ Δεκέμβριος ὁμοίως, ‹δέκατος δ'› ἀπὸ τῶν Αὐξιφωτίων « Et, ensuite, il ne faudra pas s'étendre sur la dénomination des mois suivants, car octobre est le huitième mois ‹à partir du printemps›, et novembre et décembre pareillement, ‹mais le dixième› à partir des *Auxiphotia* ». C'est sur la base de cette reconstruction que nous cherchons les passages auxquels Jean le Lydien fait référence.

Référence à IV, 135 p. 161[22-23] (transmis par H) [...] οἱ δὲ Ῥωμαῖοι ὄγδοον [sc. ἔχουσιν] ἀπὸ τοῦ ἔαρος, ὅθεν καὶ Ὀκτώβριον αὐτὸν ὀνομάζουσιν ἀντὶ τοῦ ὄγδοον « [...] mais les Romains l'ont comme huitième à partir du printemps, d'où le fait qu'ils l'appellent aussi octobre au lieu de "huitième" », IV, 144 p. 164[21]-165[2] (transmis par B, H et Y) Νοέμβριος δὲ ὕστερον ὠνομάσθη ἐκ τοῦ ἀριθμοῦ· ἔννατος γὰρ ἐκ τοῦ Μαρτίου « Mais novembre fut appelé plus tard d'après le nombre, car c'est le neuvième mois

38. La synopse est transmise par exemple dans L, ff. 58[v], l. 35-59[r], l. 14. Texte et explication dans Wünsch, *De mensibus*, p. LVII-LVIII.

39. Il est à regretter qu'il n'ait pas averti le lecteur de ce fait dans son apparat à IV, 121.

à partir du mois de mars », IV, 153 p. 169[20-21] (transmis par H) Ὁ Δεκέμβριος ὡς δέκατος καὶ αὐτὸς ἀπὸ τοῦ Μαρτίου οὕτω προσηγορεύθη « Décembre, étant le dixième à partir du mois de mars, fut appelé ainsi ». Comme il l'avait annoncé en IV, 121, Jean le Lydien ne revient plus en détail sur les raisons pour lesquelles les mois romains, septembre, octobre, novembre et décembre, comportent tous des nombres dans leurs noms, mais il rappelle brièvement que le point de départ du calcul est le mois de mars, comme il ressort de notre reconstruction du texte de IV, 121 p. 159[1-4].

3. *Les références internes dont le texte de référence n'est pas conservé*

N° 301) II, 8 p. 25[9-12] […] ὅθεν οἱ μυθικοὶ ζευγνύουσι τὴν Ἀφροδίτην ποτὲ μὲν Ἡφαίστῳ, τῷ χθονίῳ πυρί, ποτὲ δὲ Ἄρεϊ, τῷ ἀερίῳ· διὰ γὰρ τούτων τὸ πᾶν αἰσθητὸν ζῳογονεῖται, ὡς εἴρηται « […] d'où les interprètes des mythes lient Aphrodite parfois à Héphaïstos, le feu chthonien, parfois à Arès, le feu aérien ; car c'est par eux que l'univers sensible est engendré, comme on l'a dit ». Le passage est transmis dans B et Y, la référence seulement dans B.

N° 302) II, 12 p. 33[5-8] […] Κρόνον δὲ αὐτὸν Ἕλλησιν ἔθος καλεῖν κατὰ μὲν θεολογίαν, κατὰ δὲ ἐτυμολογίαν διακορῆ νοῦν, οἱονεὶ πλήρη καὶ μεστὸν ἐτῶν, ἀντὶ τοῦ Μακραίωνα, ὡς εἴρηται « […] Les Hellènes eurent la coutume de l'appeler Cronos selon la théologie, au contraire, selon l'étymologie, "pensée rassasiée" ou bien "pleine et remplie d'années", au lieu de "de longue vie", comme on l'a dit ». Le passage est transmis dans B et Y, la référence seulement dans B.

N° 303) IV, 8 p. 73[16-20] Τῇ πρώτῃ[40] τοίνυν, ὡς ἔφημεν, τῶν Καλενδῶν ἐθέσπιζον οἱ ἱερεῖς κατὰ τοὺς Σιβυλλίους χρησμοὺς ὑπὲρ ὑγείας χρῆναι πάντας ἀπὸ πρωῒ πρὸ πάσης ἑτέρας τροφῆς ἀπογεύεσθαι ἀκράτου οἴνου εἰς ἀποτρόπαιον ποδαλγίας « En effet, à la première fête des calendes, comme nous l'avons dit, les prêtres rendaient un oracle sur la santé sur la base des réponses sibyllines, à savoir que tout le monde devait le matin goûter, avant toute autre nourriture, du vin pur comme acte apotropaïque contre la goutte aux pieds ». Les témoins du passage sont B, H et S ; B est le seul témoin de la référence.

40. Il ne faut pas entendre τῇ πρώτῃ ἡμέρᾳ (comme la traduction de HOOKER, *On the Months*, p. 65 : « on the first day of the Kalends »), mais τῇ πρώτῃ ἑορτῇ, comme le montre IV, 3 p. 66[19-20] Ἡ δὲ πρώτη τῶν Καλενδῶν ἑορτὴ [c.-à-d. les calendes de janvier, qui sont les premières de la série des douze fêtes des calendes par an] Ῥωμαίοις σεβασμιωτάτη. Voir aussi ci-dessus la section I.1. à propos du n° 118.

Dans le texte préservé du *Sur les mois*, on ne lit nulle part que les prêtres faisaient des prophéties sur base des livres de la Sibylle au jour de l'an, ni qu'il fallait boire du vin non dilué. Cependant, Jean le Lydien nous informe en IV, 4 p. 67[15-23] et p. 68[16-20] (transmis dans B) qu'au 1er janvier, les magistrats prenaient les auspices et que des feuilles de laurier étaient distribuées en vue d'améliorer la santé. En fait, cette description n'est pas très éloignée de IV, 8 p. 73[16-20]. Les différences nous portent pourtant à croire que le texte visé est perdu aujourd'hui.

No 304) IV, 31 p. 90[14-18] Καθάπερ ἐν τῇ μήτρᾳ τυγχάνον τὸ βρέφος οὐ δεῖται ἑτέρας τροφῆς, ἀλλ' ἐξ αἵματος εἰλικρινοῦς τρέφεται, οὕτως οὐδὲ τοῖς τελευτήσασι κατὰ τὸν πρότερον, ὡς ἐλέγομεν, ἐνιαυτὸν ἐπεχόαζον, ὥσπερ ἐν μήτρᾳ παρὰ τῇ φύσει λανθάνουσιν « De même que l'embryon, se trouvant dans la matrice, n'a pas besoin d'autre nourriture, mais est nourri par le sang pur, de même ils ne faisaient pas non plus de libations à ceux qui étaient morts l'année précédente, comme nous l'avons dit, comme si ceux-ci étaient cachés dans une matrice dans la nature ». B est le seul témoin du passage.

No 305) IV, 76 p. 127[3-5] Ἐπειδὴ δέ, ὡς πολλάκις εἰρήκαμεν, ὁ τῆς πεντάδος ἀριθμὸς τῶν θειοτέρων κατὰ τὸν Ἡσίοδον[41] κεχώρισται [...] « Puisque, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le nombre de la pentade est séparé des choses plus divines selon Hésiode ». B est le seul témoin du passage.

Si Jean le Lydien parlait, en IV, 76, de l'opposition entre la sphère divine et la matière, le passage pourrait se rapporter à II, 10 p. 31[2-6] (conservé uniquement dans Y) Ἡ γὰρ πεντὰς παραλαβοῦσα τὴν τετράδα ὕλης λόγον ἔχουσαν τρόπον τινὰ καὶ ὑποκείμενον τοῖς ἐξ αὐτῆς φυομένοις, ηὔξησέ τε αὐτὴν καὶ προήγαγεν ἐπὶ τὴν ἀπὸ τῆς αὐξήσεως αἰώνιον ἀνακύκλησιν [...] « En effet, la pentade, en accueillant la tétrade, qui a d'une certaine manière une condition matérielle et qui offre une base aux choses qui poussent d'elle, l'a fait croître et l'a amenée à l'évolution éternelle de la croissance [...] ». Or, le lecteur de IV, 76 cherche plutôt un passage où Jean le Lydien parle directement de l'opposition entre la pentade et le monde des dieux (Olympiens), ce qui n'est pas le cas en II, 10. Nous pouvons alors admettre avec une certaine probabilité qu'un, voire plusieurs (πολλάκις en IV, 76 !) passages parlant de cette opposition, se sont perdus.

41. Hésiode, *Travaux*, 802-804 : Πέμπτας [c.-à-d. le cinquième jour du mois] δ' ἐξαλέασθαι, ἐπεὶ χαλεπαί τε καὶ αἰναί· / ἐν πέμπτῃ γάρ φασιν Ἐρινύας ἀμφιπολεύειν / Ὅρκον γεινόμενον, τὸν Ἔρις τέκε πῆμ' ἐπιόρκοις.

4. *Les références dont il n'est pas certain qu'elles se rapportent à un texte écrit par Jean le Lydien*

Nº 401) I, 12 p. 4^{22-23} Ἀλλ' ἐπὶ τὰ πρότερα πάλιν ὁ λόγος ἐπανελθέτω. Ἡ γὰρ δὴ προρρηθεῖσα Κίρκη […] « Mais il faut que le discours revienne au sujet précédent. En effet, Circé, que nous avons mentionnée auparavant […] ». Le seul témoin du passage est un traité conservé dans le ms. Paris, BnF, grec 1630 (Diktyon 51252). Le texte renvoie à I, 12 p. 3^{17}-4^{3}, dont le seul témoin est le même manuscrit. Puisque les traités de ce manuscrit qui puisent dans le *Sur les mois* n'en préservent pas toujours le texte original, mais le transforment et y ajoutent des parties[42], il se peut que la référence et le texte auquel elle renvoie ne soient pas issus du texte original du *Sur les mois*.

Nº 402) IV, 107 p. 148^{8-11} […] ἐκ τῆς βίας γάρ, ὡς εἴρηται, τοῦ βορείου πνεύματος ἀνακλώμενος ὁ ποταμὸς [sc. ὁ Νεῖλος] καὶ μᾶλλον ἀνεκχεόμενος πᾶσαν καταλιμνάζει τὴν Αἴγυπτον « […] car forcé par le souffle du vent du nord, comme on l'a dit, le Nil est repoussé, voire déversé, et inonde l'Égypte entière ». B est le seul témoin du passage. La référence se trouve dans une citation d'un certain Chrestos et il est possible qu'elle ne se rapporte pas au texte de Jean le Lydien[43]. Du moins ne retrouve-t-on aucune trace de cette information dans la partie qui précède IV, 107.

Nº 403) IV, 158 p. 174^{28-31} se rapporte à p. 174^{22-28} mais le chapitre entier est conservé uniquement dans le ms. Paris, Bibliothèque nationale de France, suppl. gr. 607A (Diktyon 53342) ; IV, 158 est un traité sur la fête des *Brumalia*, qui fut probablement écrit après le concile *in Trullo* de l'an 691[44]. Même si son auteur a puisé certaines informations dans le *Sur les mois*, nous ne pouvons pas attribuer avec certitude la référence à Jean le Lydien.

5. *Évaluation des références internes*

Notre étude des références internes aboutit aux résultats suivants :

42. Le traité en question a reçu le sigle P.7 (Περὶ ἱπποδρομίου, ff. 113, l. 9-114, l. 5). ZINGG, *Sinaites and Sardianus*, p. 36-46.

43. Chrestos n'est connu que par cette citation-ci, voir A. STEIN, Chrestos 2, A. F. PAULY, G. WISSOWA *et alii*, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 3, Stuttgart 1899, col. 2449.

44. Voir ZINGG, *Verwirrende Ecke*, p. 536-538 (R5.1).

section	I.1[45]	I.2[46]	I.3[47]	I.4[48]
nombre total	28[49]	5[50]	5	3
références à des passages transmis aussi par la/les même(s) tradition(s)	14[51]	4		
dont références qui sont conservées dans une seule tradition	13	4		
références à des passages transmis seulement par la/les même(s) tradition(s)	8	1		
dont références qui sont conservées dans une seule tradition	8	1		
références à des passages transmis seulement par une/des autre(s) tradition(s)	6	–		
dont références qui sont conservées dans une seule tradition	4	–		

Plusieurs indices nous amènent à supposer que la grande majorité des références est issue du texte original du *Sur les mois* et ne peut être considérée comme un ajout des compilateurs. Il y a, d'une part, les références au même passage conservées dans plusieurs témoins[52] et, d'autre part, les références qui se rapportent à des passages uniquement transmis par une tradition différente de celle qui a conservé la référence[53], ce qui a pour

45. Il s'agit des références internes rétrospectives des n°s 101-129 dont le texte de référence est conservé.
46. Il s'agit des références internes prospectives des n°s 201-204 dont le texte de référence est conservé.
47. Il s'agit des références internes des n°s 301-305 dont le texte de référence n'est pas conservé.
48. Il s'agit des références des n°s 401-403 dont il n'est pas certain qu'elles se rapportent à un texte écrit par Jean.
49. La référence du n° 109, qui est probablement un supplément du compilateur de S, n'y est pas comprise, ni le passage III, 10 p. 43^{19}-44^{2}, que nous avons présenté avec un texte nouveau à propos du n° 106. Le cas de III, 10 p. 43^{19}-44^{2} est probablement à ajouter au nombre des 28 ; il s'agirait d'une référence à un passage transmis intégralement seulement par une autre tradition.
50. Le n° 203 contient deux références et a été compté deux fois.
51. Y compris le n° 117 (référence préservée dans B), qui peut se référer soit à I, 17 p. $10^{9\text{-}17}$ (préservé dans B), soit à III, 5 p. $40^{4\text{-}6}$ (préservé dans H). Dans le deuxième cas, la référence serait à mentionner parmi les références à des passages transmis seulement par une autre tradition. Nous avons compté de la même manière les cas similaires du n° 118 (préservé dans S) avec référence soit à IV, 3 p. $66^{19\text{-}20}$ (préservé dans B), soit à IV, 8 p. 73^{16} (préservé dans S) ainsi que du n° 122 (préservé dans B) avec référence soit à III, 11 p. $51^{1\text{-}5}$ (préservé dans S), soit à IV, 21 p. $80^{5\text{-}6}$ (préservé dans B), soit à IV, 22 p. $81^{5\text{-}6}$ (préservé dans S et Y).
52. Voir parmi les références rétrospectives les n°s 106, 110, 123.
53. Voir parmi les références rétrospectives les n°s 106, 108, 115, 123, 127, 129.

conséquence que certaines références sont dépourvues de tout sens dans le cadre de leur collection d'extraits. À ces deux types de cas, il faut ajouter les références internes dont le texte visé n'est pas conservé. Celles-ci démontrent clairement que le réseau des références fut arrangé par Jean le Lydien et que ce réseau est aujourd'hui légèrement lacunaire. En outre, nous trouvons également une référence dans les fragments de O. Puisque O est le seul de nos témoins dont nous pouvons admettre qu'il contenait à l'origine le texte plus ou moins intégral du *Sur les mois*, cet exemple constitue une autre preuve pour avancer que les références ne furent pas ajoutées par les compilateurs pour faciliter l'usage de leurs collections, mais que Jean le Lydien déjà s'en était servi. La seule référence pour laquelle nous avons lieu de croire qu'elle fut insérée par un compilateur est celle du nº 109.

Nous trouvons la plupart des références dans B et S ; Y en compte cinq[54] ; H[55] et O[56] une seule. B s'avère être le témoin le plus fidèle pour les références rétrospectives et surtout prospectives, ainsi que pour les références pour lesquelles le texte visé n'est pas conservé. Le fait que, bien souvent, une seule tradition conserve le renvoi, même si un passage est attesté dans plusieurs traditions, n'a rien d'étonnant puisqu'il s'agit d'un élément « précaire » qui, au fil du temps, s'élimine facilement dans les traditions d'extraits[57], comme c'est d'ailleurs souvent le cas pour les indications d'un auteur ou d'un ouvrage cité. Nous pouvons dès lors supposer que le texte du *Sur les mois* contenait autrefois davantage de références, et pas seulement dans les parties perdues. En effet, nous en avons trouvé des exemples dans toutes les parties de l'ouvrage. S'il y a des accumulations en III, 10 (5) et IV, 64 (6), nous les attribuons au bon état de conservation et à la longueur de ces passages (avec à chaque fois six pages dans l'édition de Wünsch) ainsi qu'au hasard, et non à la spécificité de ces chapitres.

Concernant la nature des références, nous devons, en identifiant les passages visés, toujours prendre en considération que, dans certains cas, Jean le Lydien pourrait avoir pensé à un passage qui se serait perdu depuis et n'existe donc plus aujourd'hui. Cela dit, nous constatons que la majorité des références se rapportent à des passages voisins, mais qu'il y en a aussi qui

54. Voir parmi les références rétrospectives les nºs 110, 111, 113, 114, 128.
55. Voir parmi les références rétrospectives le nº 120.
56. Voir parmi les références rétrospectives le nº 129.
57. La situation est identique dans les *Ethnika* d'Étienne de Byzance. La plus grande partie de cet ouvrage nous est parvenue seulement dans un épitomé, tandis qu'un seul manuscrit, le Paris, Bibliothèque nationale de France, Coisl. 228 (Diktyon 49369), contient un fragment de la version originale. NEUMANN-HARTMANN, *Ethnika*, p. 265-266, constate que le nombre des références internes était beaucoup plus élevé dans la version originale que dans l'épitomé.

visent des parties plus distantes[58]. Toutes les références sont assez vagues, avec des tournures du type ὡς εἴρηται ou προειρήκαμεν. Pour préciser l'endroit auquel il se réfère, Jean le Lydien ne recourt pas au système des quatre « livres » du *Sur les mois* tel qu'utilisé par la philologie moderne, ni à d'autres moyens. Certes, les références sont bien compréhensibles dans les cas où le texte visé est proche de la référence ; parfois, les références prospectives tendent moins à renvoyer le lecteur à un autre passage qu'à le prendre par la main en introduisant le prochain point de l'auteur[59]. Mais dans les cas des références se rapportant à des passages plus éloignés, la compréhension devient moins aisée. À travers celles-ci, Jean le Lydien ne s'adresse pas au lecteur accidentel qui consulte son livre ponctuellement, mais à celui qui le lit du début à la fin et qui, à l'aide des références souvent accompagnées d'un aide-mémoire succinct, se souvient d'un passage lu. Il semble que la fonction des références, chez Jean le Lydien autant que chez les autres auteurs antiques, corresponde au caractère de l'ouvrage et au but poursuivi par l'auteur et qu'elle puisse donc considérablement varier d'un cas à l'autre[60].

II. La séquence des fragments repris dans *Sur les mois*, III, 1-10

Dans la section I.1, nous avons constaté que plusieurs passages au début du livre III de l'édition de Wünsch sont mal placés[61]. Rappelons aussi que

58. Pour ce deuxième groupe, voir parmi les références rétrospectives les n°s 106, 110, 120, 123, 125, 127, parmi les références prospectives le n° 204.

59. Voir parmi les références rétrospectives le n° 101 ἀλλ' ἐπανίωμεν ὅθεν ἐξεκλίνομεν (qui contient avec ἐπανίωμεν aussi un élément prospectif) ; parmi les références prospectives les n°s 201 et 202.

60. Voir les remarques générales de R. J. Starr, Cross-References in Roman Prose, *American Journal of Philology* 102, 1981, p. 431-437, et les études exemplaires de C. I. R. Rubincam, Cross-References in the *Bibliotheke Historike* of Diodoros, *Phoenix* 43, 1989, p. 39-61 (avec une analyse détaillée) à propos de Diodore, qui renvoie parfois à des passages éloignés en se référant à l'organisation en livres de son œuvre immense, de Neumann-Hartmann, *Ethnika*, p. 263-290, à propos des références à des lemmes bien définis et faciles à trouver chez Étienne de Byzance, un contemporain de Jean, et d'A. Kaldellis, The Date and Structure of Prokopios' *Secret History* and His Projected Work on Church History, *GRBS* 49, 2009, p. 585-616, ici p. 601-616 à propos des références internes et externes dans l'*Histoire secrète* d'un autre contemporain de Jean, Procope. Rubincam, *ibidem*, p. 46-49, donne des chiffres pour la fréquence relative des références chez les auteurs romains étudiés par Starr. Si l'on les compare avec ceux du *Sur les mois* (38 références, *ca* 32 000 mots soit 11,875/10 000 mots), l'on arrive à une fréquence comparable avec celle de Cicéron, *Traité des offices* (11,74/10 000 mots), un ouvrage philosophique avec une fréquence bien plus basse que celle de Pline, *Histoire naturelle* (25,57/10 000 mots). Il n'est pas surprenant que l'auteur d'une encyclopédie fasse plus de références internes que l'auteur d'une monographie comme Cicéron ou Jean le Lydien.

61. Cf. les n°s 108, 109, 115.

seulement B, Y et plus largement H présentent les fragments dans l'ordre original du texte complet, tandis que S est beaucoup moins fiable. Dans ce qui suit, nous allons approfondir la question de la séquence des fragments en examinant entièrement la composition de III, 1-10 chez Wünsch.

Les témoins de III, 10 p. 47^{18}-48^{18} sont S et Y, dont le premier conserve p. 47^{18}-48^{16} (S, f. 110^{r}, l. 5-17), et le deuxième p. 48^{6-9} et p. 48^{14-18} (par exemple dans L, f. 55^{r}, l. 28-33). La localisation de Wünsch est probablement fondée sur le fait que dans S, ce passage se trouve entre deux fragments de III, 10, notamment S, f. 110^{r}, l. 2-4 = p. 47^{6-11} qui le précède et S, f. 110^{r}, l. 17-23 = p. 50^{14}-51^{5} qui le suit. Or, la succession des fragments dans S n'est jamais décisive. De plus, elle ne plaide pas vraiment en faveur de la séquence proposée par Wünsch. En effet, nous venons de situer p. 50^{14}-51^{5} non pas dans III, 11[62], mais après III, 2 p. 38^{12}. Mais il y a encore une objection plus forte à émettre. Wünsch est obligé d'ignorer la localisation approximative basée sur l'ordre des extraits dans Y, comme il en fait lui-même le constat dans l'apparat à p. 48^{6-18} : *Y in fine libri secundi exhibet*[63]. Cette indication n'est pas entièrement correcte. Dans Y, le fragment précédent se termine à II, 12 p. 36^{5} (par exemple dans L, f. 55^{r}, l. 28), et le fragment suivant commence à III, 4 p. 39^{1} (par exemple dans L, f. 55^{r}, l. 33). Il en résulte que p. 48^{6-9} et p. 48^{14-18} (et, par conséquent, la partie intégrale de p. 47^{18}-48^{18}) doivent être placés entre II, 12 et III, 4. Puisque cette partie traite des mois et non pas des jours, elle devrait être placée au début du troisième livre. La lacune après III, 2 p. 38^{12} nous semble être l'endroit le plus plausible pour la localiser. Notre proposition présente encore un deuxième avantage. Dans l'édition de Wünsch, le fil rouge de l'argumentation est brusquement interrompu par l'insertion de p. 47^{18}-48^{18}. Si nous enlevons cette partie, les parties précédente et suivante, transmises exclusivement par Y dans un seul extrait, sont rassemblées, et leur enchaînement est parfaitement logique pour le sens (p. 47^{15-18} et 48^{18-21} = par exemple dans L, f. 56^{r}, l. 18-22) : Πεμπταίας δὲ ἢ ἑβδομαίας τὰς Νώνας μετὰ τὰς Καλένδας ἐκήρυττον, ὅτι ἑκάτερος τῶν ἀριθμῶν οἰκειότατος τοῖς φωσίν. | Ἀπὸ δὲ τῶν Νωνῶν καὶ αὐτῶν ἕως τῶν Εἰδῶν καὶ αὐτῶν μόνας ἐννέα μέσας παρετηρήσαντο, ὅτι οἰκειότατος καὶ προσφυὴς ὁ ἐννέα ἀριθμὸς τῇ σελήνῃ· οὗτος γὰρ ἑαυτὸν γεννᾷ κατὰ Ξενοκράτην « Ils annonçaient les nones le cinquième ou le septième jour après les calendes parce que chacun des deux nombres est très apparenté à la lumière. | À partir des nones et celles-ci inclues jusqu'aux ides et celles-ci inclues, ils observaient seulement neuf jours intermédiaires puisque le nombre neuf est

62. Voir ci-dessus section I.1. à propos du nº 115.
63. Voir aussi l'explication dans WÜNSCH, *De mensibus*, p. LVII.

très apparenté et attaché à la lune. En effet, celui-ci s'engendre lui-même selon Xénocrate ».

Dans l'édition de Wünsch, le fil de l'argumentation au début du troisième livre semble étrange. Jean le Lydien aurait commencé son exposé sur les mois par un passage sur une question qui paraît extérieure : faut-il considérer les Scythes, les Égyptiens, les Arcadiens ou bien les Sicyoniens comme le peuple le plus ancien du monde (III, 1 p. 36^{17}-37^{25}) ? C'est seulement ensuite qu'il aurait donné la définition astronomique du mois (III, 2 p. 38^{1-12}). Or, dans III, 5 p. 39^{16}-40^{3}, il parle du nombre des mois qui constituent une année dans les calendriers des Égyptiens, des Arcadiens et des Sicyoniens. Il fait mention, il est vrai, des Latins et des Romains à un stade ultérieur, mais il ne mentionne nulle part (du moins dans les extraits dont nous disposons) les Scythes. Nous avons cependant toute raison de croire que III, 1 précédait immédiatement le passage p. 39^{16}-40^{2} et que l'indication du nombre des mois du calendrier scythique s'est peut-être perdue. Jean le Lydien continue en faisant remarquer que le calendrier des Romains comptait d'abord dix mois et que ce nombre fut porté à douze après la réforme de Numa. Seul H nous a conservé ce passage, et nous supposons qu'il a omis, entre les deux phases du calendrier Romain, III, 4 p. 38^{17}-39^{15} où Jean le Lydien parle de la décade et du cercle de l'année. Les témoins de ce chapitre sont B et Y, ainsi que S et Anastase le Sinaïte[64] pour deux passages courts. En ce qui concerne la suite de III, 5 (p. 40^{5-15})[65], la comparaison de ce passage, dont, rappelons-nous, H est le seul témoin, avec celui de III, 6 p. 40^{19}-41^{2}, dont B est le seul témoin[66], nous permet de présumer que H en donne une paraphrase, tandis que B en conserve une petite partie, très brève, mais plus fidèle à l'original. La séparation de III, 5 et de III, 6 dans l'édition de Wünsch, par contre, produit une répétition très maladroite.

64. La citation chez Anastase nous permet de corriger le texte de Wünsch, car elle confirme le texte de B selon lequel p. 39^{14-15} fait suite à p. 39^{7} περατουμένου, voir ZINGG, *Sinaites and Sardianus*, p. 53-54.

65. [...] ὕστερον δὲ πρὸς τοῦ βασιλέως Νουμᾶ καὶ ἕτεροι δύο προσετέθησαν, τιμῆς μὲν ἕνεκα τῶν νοητῶν ὁ Ἰανουάριος, τῶν ὑλικῶν δὲ ὁ Φεβρουάριος. Καῖσαρ δὲ ὕστερον ὁ Γάϊος ἐκ τῆς τῶν Αἰγυπτίων διδαχῆς διετάξατο τόν τε χρόνον εἶναι τριακοσίων ἑξήκοντα πέντε τετάρτου ἡμερῶν, καὶ τοὺς μῆνας τοὺς μὲν ἀπὸ τριάκοντα ἔχειν ἡμερῶν, τοὺς δὲ ἀπὸ τριάκοντα ἑνός, τὸν δὲ Φεβρουάριον εἰκοσιοκτώ· ἡ γὰρ παλαιότης τοὺς δυοκαίδεκα μῆνας τοῦ ἡλιακοῦ ἐνιαυτοῦ ἀπὸ τριάκοντα ἡμερῶν πάντας ἠρίθμησεν, τὰς δὲ πέντε τέταρτον ἡμέρας ἐν τρισκαιδεκάτῳ μηνὶ ἐπέβαλλεν.

66. Ἐτηρήθησαν οἱ σεληνιακοὶ μῆνες, προστεθέντων αὐτοῖς τῶν ἑτέρων δύο ὑπὸ τοῦ Νουμᾶ, ὡς ἐλέγομεν, [ce qui semble être un résumé de Jean le Lydien, probablement après la digression sur les τιμαί spécifiques de janvier et de février dont H a gardé des traces] ἕως τῆς Γαΐου Καίσαρος ἡγεμονίας· αὐτὸν δέ φασι τύχῃ καὶ σοφίᾳ καὶ διαφερόντως ἀστρολογίᾳ τοὺς ἄλλους ἀποκρύψαντα, ἀναβάντα εἰς τὴν Ῥώμην δέκα καὶ μίαν ἐπεμβαλομένην ἡμέραν τοῖς σεληνιακοῖς μησὶν ἐπιδοῦναι καὶ ταύτῃ ἡλιακὸν ἀποτελέσαι τὸν ἐνιαυτόν. Le début du passage a déjà été cité à propos du n° 108.

Enfin, il faut aussi envisager le déplacement de III, 3 p. 38[13-16], passage conservé uniquement dans S. Sa position chez Wünsch est purement arbitraire. Comme ce passage mentionne le κόσμος γεννητός et ἀγέννητος, on le placera plutôt avant le début de III, 8 (p. 41[7-8]), où Jean le Lydien parle de la lune comme étant « montée » (ἐπιβέβηκε) sur le γεννητὸν πᾶν.

En respectant strictement l'ordre des fragments dans B, H et Y, nous proposons donc de réarranger III, 1-8 de l'édition de Wünsch comme suit :

Chap. Wünsch	**P. Wünsch**	**Témoins, contenu et position relative selon notre enquête**[67]	
2	38[1-12]	B, H	Étymologie de μήν ; définition astronomique du mois : temps entre deux nouvelles lunes (29,5 jours) ; vénération de la nouvelle lune ; durée de l'année lunaire de 12 mois : 354 jours.
11	50[14]-51[5]	S	Raisons pour la vénération de la nouvelle lune.
10	47[18]-48[18]	S, Y	Distribution des jours dans l'année lunaire [de Numa] de 12 mois [356 jours au total][68] ; cause des deux types de mois romains à 29 ou à 31 jours avec des nones « lunaires » ou « solaires » le cinq ou le sept ; réduction du mois de février de 29 à 28 jours par les Étrusques [durée de l'année : 355 jours] parce que ce mois fut dédié aux dieux chtoniens par Numa et parce que 28 symbolise, en tant que nombre, la matière[69].
1	36[17]-37[22]	S	Ancienneté des Scythes, Égyptiens, Arcadiens et Sicyoniens.
1	37[22-25]	S[70]	Ces deux derniers peuples existaient déjà « avant l'introduction du système des mois » (πρὸ διατυπώσεως τῶν μηνῶν).

67. Le contenu compris entre deux lignes horizontales correspond à un extrait ou à une séquence d'extraits connectés, précédant ou suivant des passages où une lacune est possible, mais pas nécessaire. Entre crochets, nous ajoutons des informations supplémentaires, que l'on ne trouve pas dans le texte conservé aujourd'hui. Ces informations n'étaient pas nécessairement intégrées au texte original mais nous les jugeons indispensables pour la compréhension de notre interprétation globale de III, 1-8.

68. Concernant le texte de III, 10 p. 48[1], Wünsch changea d'opinion après la publication de son édition du *Sur les mois* et voulut ajouter après Σεπτέμβριον les deux mois manquants dans le seul témoin S : ‹Νοέμβριον καὶ Δεκέμβριον›, ce qui nous paraît judicieux, voir B. Böhm, *De Cornelii Labeonis aetate*, Königsberg 1913, p. 72.

69. Il se peut que III, 2 p. 38[8-12] dans H soit une paraphrase, dont III, 11 p. 50[14]-51[5] et III, 10 p. 47[18]-48[18] conservent des éléments plus fidèles à l'original.

70. Les deux extraits p. 36[17]-37[22] et p. 37[22-25] se suivent directement dans S, f. 108[v], l. 1-16 et f. 108[v], l. 16-18, le deuxième se référant aux Ἀρκάδες et aux Σικυώνιοι du premier au moyen d'αὐτούς, ce qui démontre qu'il ne peut y avoir que très peu de texte manquant entre ces deux extraits.

Chap. Wünsch	**P. Wünsch**	**Témoins, contenu et position relative selon notre enquête**	
5	39^{16}-40^{5}	H, S	Nombre des mois par année chez les Égyptiens (4), Arcadiens (3), Sicyoniens (6), Latins (13) et Romains avant Numa (10).
4	38^{17}-39^{15}	B, S, Y	Symbolisme de la décade, surtout par rapport au cercle de l'an[71].
5+6	$40^{5\text{-}15}$+40^{19}-41^{2}	H+B	Nombre des mois par année après Numa (12) ; caractère des deux nouveaux mois de janvier et de février ; calendrier julien selon l'année solaire à 12 mois et à 365,25 jours au total ; adjonction d'un jour à chaque mois « lunaire » dans le calendrier julien[72].
5	$40^{15\text{-}18}$	H[73]	Définition astronomique de l'année solaire.
7	$41^{3\text{-}6}$	B, Y	Définition du bissexte[74].
3	$38^{13\text{-}16}$	S	Sur le cosmos créé et incréé.
8	41^{7}-42^{8}	B, S, Y	Spéculations philosophiques et allégoriques sur la lune.

Les explications de Jean le Lydien mènent donc à ce système évolutif du calendrier romain depuis Numa :

Mois	**Type du mois**	**Nombre des jours**			
		Numa	**Étrusques**	**César**	**11 jours ajoutés par César**
janvier	lunaire	29	29	31	+2
février	lunaire	29	28	28 (29)	(+1)

71. Y compris la nouvelle position de p. $39^{14\text{-}15}$ après p. 39^{7} περατουμένου.

72. Le texte de Jean le Lydien, tel qu'il nous a été conservé, donne une présentation simplifiée de l'adjonction des jours. En effet, il fallut ajouter deux jours aux mois de janvier, d'août et de décembre pour en faire des mois « lunaires » comptant non pas 30 (comme on pourrait le penser en lisant Jean le Lydien), mais 31 jours et arriver au total de 365 jours, voir ci-dessous la table suivante. Le texte de B utilise le terme de mois « lunaires » sans explications et ne mentionne pas les mois solaires, ce qui rend le passage incompréhensible si le lecteur n'a pas encore lu l'exposé terminologique de p. 47^{18}-48^{6} – voilà un autre argument qui vient justifier notre nouvelle position de III, 10 p. 47^{18}-48^{18} avant III, 5+6 p. $40^{5\text{-}15}$+40^{19}-41^{2}. En outre, Jean le Lydien parle des 365,25 jours du calendrier julien en III, 5 p. $40^{9\text{–}10}$ mais fait état de onze jours ajoutés au calendrier étrusque par César, ce qui est correct seulement pour les années intercalaires à 366 jours.

73. P. $40^{15\text{-}18}$ constitue un nouvel extrait dans H, f. 161^{r}, l. 14-17. La relation étroite avec p. $40^{5\text{-}15}$ est indéniable et la position choisie par Wünsch possible. Alternativement, on pourrait envisager une position après III, 7 sur le bissexte, qui traite évidemment du problème lié au calendrier julien, dont l'an comptait le nombre fractionnaire de 365,25 jours et qui est l'un des sujets de III, 5+6. Ainsi, III, 7 suivrait directement III, 5+6.

74. Le jour intercalaire du calendrier romain, inséré après le sixième jour avant les calendes du mois de mars, voir W. KUBITSCHEK, Bisextum, *RE* 3, 1897, col. 503.

mars	solaire	31	31	31	
avril	lunaire	29	29	30	+1
mai	solaire	31	31	31	
juin	lunaire	29	29	30	+1
juillet	solaire	31	31	31	
août	lunaire	29	29	31	+2
septembre	lunaire	29	29	30	+1
octobre	solaire	31	31	31	
novembre	lunaire	29	29	30	+1
décembre	lunaire	29	29	31	+2
		356	355	365 (366)	

Conclusions

Les recherches sur le livre *Sur les mois* peuvent doublement bénéficier de l'exploitation des références internes.

Tout d'abord, celles-ci permettent de rétablir l'ordre original des pièces extraites et de découvrir des passages perdus. Nous en avons profité pour proposer un réarrangement tout à fait nouveau des chapitres 1 à 8 du troisième livre du *Sur les mois*, qui prend en compte non seulement les références internes, mais aussi la séquence des fragments dans les différentes traditions d'extraits et la logique du raisonnement. Le fait qu'il y a peu de références sans texte visé parmi les fragments connus nous conduit à penser que l'étendue du texte perdu est relativement restreinte, même si les références ne constituent pas le seul argument à considérer dans le cadre de cette question importante.

Enfin, les références internes permettent de mieux comprendre le caractère et le but de l'ouvrage. Jean le Lydien avait l'ambition de présenter un exposé raisonné de son sujet, de limiter les répétitions et de donner à son livre une structure claire selon les moyens de son époque[75]. Si le lecteur moderne du *Sur les mois* croit parfois avoir affaire à un fourre-tout étrange et confus, cette impression est principalement due à la méthode démodée de Jean le Lydien, qui se sert souvent d'allégories ou de spéculations arithmologiques pour expliquer certains faits, ainsi qu'à l'état fragmentaire du livre

75. Neumann-Hartmann, *Ethnika*, p. 268 considère le grand nombre des références dans les *Ethniques* comme un signe de la rédaction soigneuse de ce lexique.

et à la disposition du texte dans l'édition de Wünsch, alors que pour les lecteurs de l'époque, l'ouvrage a dû être moins déroutant que nous ne le pensons aujourd'hui.

Emanuel Zingg
KU Leuven

Liste des abréviations

Bluhme, Observationes : F. Bluhme, *De Ioannis Laurentii Lydi libris Περὶ μηνῶν observationum capita duo*, Halle 1906.

Hooker, *On the Months* : M. Hooker, *John Lydus, On the Months (De Mensibus). Translated with Introduction and Annotations*, 2017². En ligne : https://archive.org/details/JohnLydusOnTheMonthsTr.Hooker2ndEd.2017 [consulté le 13/11/2018].

LSJ : H. G. Liddell, R. Scott, H. S. Jones et R. McKenzie, *A Greek-English Lexicon*, Oxford 1940⁹.

Neumann-Hartmann, *Ethnika* : A. Neumann-Hartmann, Die *Ethnika* des Stephanos von Byzanz im Lichte von Querverweisen in der Epitome seines Werkes, *Eikasmos* 25, 2014, p. 263-290.

Schow, *De mensibus* : N. Schow, *Ioannis Laurentii Philadelphiensis Lydi opusculum* De mensibus *ex codicibus manuscriptis Biblioth. Barberin. et Vatic. et fragmentum* De terrae motibus *ex cod. Bibl. Angelicae Rom.*, Leipzig 1794.

Wünsch, *De mensibus* : R. Wünsch, *Ioannis Lydi liber* De mensibus (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana), Leipzig 1898.

Zingg, *Echte und angebliche Exzerpte* : E. Zingg, Aus einer späten neuplatonischen Schrift – Echte und angebliche Exzerpte aus Iohannes Lydos, *De mensibus* 3,8 ; 3,12 ; 4,7 und 4,36-38 in drei Handschriften des 14. Jh. (Ang. gr. 29, Par. gr. 2381, Scorial. Φ.III.11), à paraître dans : *Rheinisches Museum für Philologie* 163, 2020.

Zingg, *Verwirrende Ecke* : E. Zingg, Rund um den *Anonymus Treu* (Par. suppl. gr. 607A): Eine verwirrende Ecke im Stemma von Iohannes Lydos, *Peri mēnōn*, *Byz.* 89, 2019, p. 513-559.

Zingg, *Sinaites and Sardianus* : E. Zingg, The Fragments of John Lydus, *On the Months*, Preserved in Anastasius Sinaites and John Sardianus (Lyd. *mens.* 2.2, 2.6, 2.9, 3.4, 3.11, and 3.12), *BS* 77, 2019, p. 26-60.

TZÉTZÈS ET LA PARADOXOGRAPHIE

Corinne JOUANNO

La *Chiliade* VII, 144 pourrait être qualifiée de bibliothèque paradoxographique[1]. Elle a été rédigée par Tzétzès en commentaire à la lettre nº 19, adressée par notre auteur, vers 1140, à Léon, évêque de Klokotinitza[2]. Après avoir remercié son correspondant de la missive qu'il a reçue de lui – missive dont il vante le charme en la comparant à une hirondelle printanière –, Tzétzès se permet de préciser qu'elle était porteuse de deux fausses nouvelles, dont l'annonce de son départ à Philippopolis, à la suite du *didaskalos* Basile, nouvellement promu métropolite de la cité. Tzétzès qualifie cette rumeur mensongère d'ἀναπλάσματα, en totale contradiction avec son caractère : pour en démontrer l'invraisemblance, il insiste sur son attachement à la liberté et sur la modestie de ses goûts. Supposer qu'il accepte de s'exiler à Philippopolis par carriérisme, c'est, proteste-t-il, une idée de la dernière absurdité (ἐσχάτης ἀτοπίας), une pure invention (ψιλῆς ἐπινοίας), pareille aux récits fabuleux qui circulent sur les Antipodes, aux Idées de Platon et à « toutes les inventions encore plus mensongères que cela » (εἴ τι τούτων ψευδεπινούστερον) ». C'est cette dernière formule qu'il entreprend de commenter dans la *Chiliade* VII, 144 (« Sur l'expression "toutes les inventions encore plus mensongères que cela" »), en proposant un copieux échantillonnage d'auteurs ayant raconté des sornettes. D'un volume substantiel (140 v.), cette notice fait partie du petit groupe des dix-sept *Chiliades*

1. Éd. P. A. M. Leone, *Ioannis Tzetzae Historiae*, Lecce 2007. Sur les *Chiliades* comme « livre des livres », voir A. Pizzone, The *Historiai* of John Tzetzes: a Byzantine "Book of Memory"?, *BMGS* 41, 2017, p. 182-207, ici p. 195 : « The *Historiai* are presented as a sort of book of books, including all the possible secular knowledge, duly stored in Tzetzes' memory. »

2. Sur cette lettre, voir A. Kambylis, Textkritische Beobachtungen zu den Briefen des Johannes Tzetzes, *JÖB* 20, 1971, p. 133-148, ici p. 137-138 ; M. Grünbart, Prosopographische Beiträge zum Briefcorpus des Ioannes Tzetzes, *JÖB* 46, 1996, p. 175-226, ici p. 188-189.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 143-192. doi : 10.2143/REB.78.0.3288410

dépassant la centaine de vers[3], et sa longueur même est révélatrice de l'intérêt accordé par Tzétzès à la question de l'affabulation littéraire.

1. – Composition de la « Bibliothèque » paradoxographique de Tzétzès

Pas moins de vingt-six auteurs différents sont mentionnés dans ce texte en forme de bêtisier. Ce sont (par ordre alphabétique) : Adespotos, Agathosthène, Akestoridès, Alexandre, Antigone, Apollodore, Aristéas, Ctésias, Eudoxe, Hérodote, Hésigone, Hiéroclès, Hippostrate, Iambule, Ouranios, Phérénicos, Philostéphanos, Posidippe, Protagoras, Ptolémée, Rhéginos, Scylax de Caryanda, Simmias, Sotion, Strabon et Zénothémis. De ces vingt-six auteurs, onze (Agathosthène, Akestoridès, Alexandre, Antigone, Eudoxe, Hésigone, Hippostrate, Protagoras, Ptolémée, Rhéginos et Sotion) sont simplement mentionnés dans une liste d'écrivains disant avoir observé, au cours de leur vie, des choses « étonnantes » (v. 636-640) ; sept autres (Scylax, Adespotos, Hérodote, Ctésias, Strabon, Iambule, Ouranios) font l'objet de résumés ou de paraphrases ; Tzétzès offre enfin des citations, dont la longueur varie de deux à treize vers, des huit auteurs restants : Posidippe (v. 653-660), Philostéphanos (v. 664-667), Phérénicos (v. 673-674), Zénothémis (v. 676-677), Aristéas (v. 679-684), Simmias (v. 687-699), Hiéroclès (v. 709-713) et Apollodore (v. 755-760), le seul qui soit cité non comme affabulateur, mais comme dénonciateur des diseurs de merveilles.

On remarque qu'en dehors d'Hérodote et de Strabon, tous les auteurs figurant dans la « bibliothèque paradoxographique » de Tzétzès ne nous sont connus que sous forme fragmentaire. Si certains, comme Ctésias, nous sont relativement familiers, en raison du nombre important de témoignages et de fragments conservés par la tradition indirecte[4], d'autres, en revanche,

3. Les autres *Chiliades* concernées sont : I, 1 (« Sur Crésus » : 102 v.) ; I, 18 (« Sur l'agnelle d'or d'Atrée » : 127 v.) ; I, 27 (« Sur Hannibal » : 106 v.) ; I, 32 (« Sur Xerxès » : 168 v.) ; II, 36 (« Sur Héraclès » : 351 v.) ; III, 70 (« Sur Caton » : 130 v.) ; III, 99 (« Sur Habradate, général et roi de Suse » : 158 v.) ; V, 31 (« Sur Teucros, secrétaire de Phalaris » : 134 v.) ; V, 37 (« Sur Démosthène et d'autres » : 110 v.) ; VII, 143 (« Sur invention et pure invention, sur les Antipodes et les Idées de Platon » : 149 v.) ; IX, 273 (« Sur la roue d'Ixion » : 112 v.) ; IX, 275 (« Sur les remparts de Sémiramis » : 103 v.) ; XI, 369 (« Où il est dit : "même si l'invention des enthymèmes, ou plutôt de l'instruction rhétorique…" » : 257 v.) ; XI, 385 (« Éloge de la mouche, ou de la puce » : 113 v.) ; XI, 396 (« Où il est dit : "En quatrième lieu, ce n'est pas un Russe, mais un homme d'origine mysienne" » : 114 v.) ; XII, 399 (« Sur les années dont l'astrologue Méton, fils de Pausanias… » : 173 v.).

4. D. Lenfant, *Ctésias de Cnide, La Perse. L'Inde. Autres fragments* (Collection des Universités de France), Paris 2004.

nous sont totalement inconnus, comme Adespotos[5] (dont on peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas un auteur fantôme, que Tzétzès aurait inventé, égaré par la lecture d'un fragment « adespote »). Notons toutefois que la prudence est de mise, quand il s'agit d'évaluer la plus ou moins grande célébrité d'un auteur ancien, en raison d'écarts parfois considérables entre diffusion antique et réception moderne : Iambule, par exemple, fait aujourd'hui partie des auteurs anciens qui bénéficient d'une certaine notoriété, en raison de sa réputation d'écrivain « utopiste »[6], mais il semble avoir été assez peu connu dans l'Antiquité et au Moyen Âge[7]. Inversement, Philostéphanos, proche ou disciple (γνώριμος) de Callimaque[8], que ne connaissent plus guère aujourd'hui que des spécialistes de l'époque hellénistique, est mentionné par nombre d'auteurs anciens, grecs et latins[9] – Plutarque, Athénée, Clément d'Alexandrie, Pline ou Aulu-Gelle –, et son nom revient souvent chez les scholiastes et lexicographes[10]. Aulu-Gelle, qui le

5. Il n'y a pas de notice sur cet auteur dans la *RE*. A. Westermann se demande s'il pourrait être identique à l'auteur anonyme d'une *Collection de merveilles* (θαυμάτων συναγωγή) dont Sopatros a cité des extraits au l. IV de ses *Eclogai* (d'après Photios, *Bibl.*, cod. 161, 103b) : *Παραδοξογράφοι. Scriptores rerum mirabilium Graeci*, Brunswick 1839, p. xviii.

6. Iambule bénéficie à ce titre d'une bibliographie conséquente : A. Polet, *Deux utopies hellénistiques. La Panchaïe d'Évhémère et la Cité du Soleil de Jambule*, Le Caire 1947 ; C. Mossé, Les utopies égalitaires à l'époque hellénistique, *Revue historique* 24, 1969, p. 297-308 ; M. Baldassari, Intorno all'utopia di Giambulo I-II, *Rivista di filosofia neo-scolastica* 65, 1973, p. 303-333 et 471-487 ; F. F. Schwarz, The Itinerary of Iambulus. Utopianism and History, dans G.-D. Sontheimer et P. K. Aithal (éd.), *Indology and Law. Studies in honour of Professor J. Duncan M. Derrett*, Wiesbaden 1983, p. 18-55 ; L. di Capua, L'utopia di Giambulo tra filosofia e politica, *Atti dell'Accademia di Napoli* 100, 1989, p. 223-240.

7. La consultation du *TLG* ne signale que douze occurrences de son nom : quatre figurent chez Diodore de Sicile, dont provient notre unique extrait du récit de Iambule (II, 55-60), et trois dans la *Chiliade* VII, 144 ; trois autres occurrences sont en fait des citations du texte de Tzétzès ; restent deux références apparaissant dans les *Histoires vraies* de Lucien (I, 3) et dans la scholie *ad loc.*, dont le texte est malheureusement corrompu (H. Rabe, *Scholia in Lucianum*, Leipzig 1906, p. 18).

8. D'après Athénée, VIII, 331d.

9. F. Gisinger, Philostephanos (7), *RE* XX.1, 1941, c. 104-118 ; A. Giannini, Studi sulla paradossografia greca. II, Da Callimaco all' età imperiale: la letteratura paradossografica, *Acme* 17, 1964, p. 99-114, ici p. 110-111 ; R. Pfeiffer, *History of Classical Scholarship. From the Beginnings to the End of the Hellenistic Age*, Oxford 1968, p. 151 ; R. Capel Badino, *Filostefano di Cirene, Testimonianze e frammenti*, Milan 2010, p. 29-42 : présentation de l'auteur et de ses œuvres, suivie de l'édition commentée des 41 fragments conservés. Sur la réputation de Philostéphanos auprès des mythographes, voir A. Cameron, *Greek Mythography in the Roman World*, Oxford 2004, p. 65-66, 105.

10. Voir *schol. ad Homerum*, *Il.* II, 145 (F 18 Capel Badino) ; VII, 86 (F 23 Capel Badino) ; XVI, 14 (F 22 Capel Badino) ; *Od.* XII, 301 (F 17 Capel Badino) ; XV, 16 (F 39 Capel Badino) ; *schol. ad Pindarum*, *Olymp.* III, 28a et VI, 129e (F 26 et 7 Capel Badino) ; *schol. ad Theocritum*, V, 14-15b (F 28 Capel Badino) ; *schol. ad Apollonium Rhodium*, I, 985 ; I, 1024a ; II, 123-129a ; II, 704 ; II, 946-954c ; III, 1242-1243b ; IV, 277-278b (F 13, 15, 12, 24, 14, 21, 30 Capel Badino) ; *schol. ad Lycophronem*, 447b, 586, 1276 (F 5, 19, 27

nomme, aux côtés de trois autres des « paradoxographes » de notre *Chiliade* (Aristéas, Ctésias et Isigone, *alias* Hésigone), parmi les écrivains figurant dans les « livres grecs remplis de faits merveilleux et fabuleux, phénomènes inouïs, incroyables » qu'il dit avoir découverts en débarquant à Brindes (*Nuits attiques*, IX, 4, 3), parle d'ailleurs à leur propos d'« auteurs anciens de grande autorité »[11].

Outre le fantomatique Adespotos, plusieurs autres des écrivains mentionnés dans la *Chiliade* VII, 144 sont d'identification incertaine, souvent à cause de problèmes d'homonymie[12]. Lorsqu'il évoque « Alexandre », Tzétzès veut-il parler d'Alexandre de Milet, surnommé Polyhistor (1er s. av. J.-C.), grammairien de l'école de Pergame, qui fut déporté à Rome après les guerres mithridatiques, et a écrit sur des sujets variés, géographie, histoire, mythologie, philologie, grammaire[13] ? ou bien pense-t-il à Alexandre de Myndos (1er s. av./ap. J.-C.), surtout connu pour ses écrits zoologiques, utilisés par Plutarque ou Élien[14] ? Son « Eudoxe » est-il Eudoxe de Cnide

Capel Badino) ; *schol. ad Dionysium Periegetam*, 289 (F 29 Capel Badino) ; Harpocration, *Lexeis des dix orateurs*, *s.v.* Βούχετα, Λουτροφόρος, Στρύμη (F 8, 10 et 3 Capel Badino) ; Étienne de Byzance, *Ethnica*, *s.v.* Ἄβιοι, Ἀνθάνα, Ἀτρήνης (F 38, 25 et 16 Capel Badino).

11. Dans la liste d'Aulu-Gelle figure aussi Onésicrite. Sur ce passage, souvent cité, des *Nuits attiques*, voir les remarques de K. Delcroix, Ancient Paradoxography: Origin, Evolution, Production and Reception, Part I. The Hellenistic Period (G. Schepens) et Part II. The Roman Period (K. Delcroix), dans O. Pecere et A. Stramaglia (éd.), *La Letteratura di consumo nel mondo greco-latino*, Cassino 1996, p. 373-460, ici p. 411-425.

12. Les Anciens étaient parfaitement conscients des difficultés causées par la question de l'homonymie, que Ch. Jacob qualifie d'« exciting challenge for trained bibliographers » (Athenaeus the Librarian, dans J. Wilkins et D. Braund [éd.], *Athenaeus and his World*, Exeter 2000, p. 85-110, ici p. 97) : des traités avaient même été consacrés à ce problème, par exemple le traité *Sur les poètes et écrivains homonymes* de Dèmètrios de Magnésie (1er s. av. J.-C.), cité par Denys d'Halicarnasse (*Dinarque*, 1, 2), Plutarque (*Démosthène*, 15, 4), Athénée (XIII, 611b), et abondamment utilisé par Diogène Laërce (I, 38, 79, 112, etc.), qui présente d'ailleurs souvent, à la fin de ses notices bio-bibliographiques, des listes d'auteurs homonymes (R. Blum, *Kallimachos. The Alexandrian Library and the Origins of Bibliography*, Madison 1991, p. 8). Fragments édités par J. Mejer, Demetrius of Magnesia: On Poets and Authors of the Same Name, *Hermes* 109, 1981, p. 447-472.

13. E. Schwartz, Alexandros (88), *RE* I.2, 1894, c. 1449-1452 ; L. Troiani, Sull'opera di Cornelio Alessandro sopranominato Polistore, dans Idem, *Due studi di storiografia e religione antiche*, Como 1988, p. 7-39 ; R. Goulet et J.-P. Mahé, Alexandros de Milet, dit Polyhistor, *DPhA*, I, 1989, p. 144-145 ; S. Blakely, Alexandros Polyhistor (273), *BNJ-O*, 2015.

14. On lui attribue aussi un ouvrage d'onirocritie, des *Mythica*, un *Périple de la mer Rouge* : M. Wellmann, Alexandros von Myndos, *Hermes* 26, 1891, p. 481-566 ; Idem, Alexandros (100), *RE* I.2, 1894, c. 1459-1460 ; T. Dorandi, Alexandros de Myndos, *DPhA*, I, 1989, p. 146-147 ; S. R. Asirvatham, Alexander of Myndos (25), *BNJ-O*, 2012. G. Arnott décrit Alexandre de Myndos comme un auteur largement dépendant des recherches d'Aristote et de l'école péripatéticienne (In Praise of Alexander of Myndos, dans A. Bonanno [éd.], *Laurea Corona: Studies in Honour of Edward Coleiro*, Amsterdam 1987, p. 23-29).

(4e s. av. J.-C.), contemporain des élèves de Platon, qui fait figure de savant universel, puisqu'il fut à la fois astronome, mathématicien, médecin, législateur et géographe[15] ? ou bien se réfère-t-il à Eudoxe de Rhodes[16] (3e s. av. J.-C.), auteur d'*Historiai*, mentionnées notamment par Diogène Laërce (VIII, 90) ? L'auteur qu'il nomme Agathosthène est-il bien identique à l'Aglaosthène[17], auteur de *Naxiaka*, d'époque alexandrine (fin 4e/3e s. av. J.-C.), cité notamment par Ératosthène, Pollux ou Pline l'Ancien, qui l'a utilisé pour source dans le livre IV de son *Histoire naturelle* ? Comme onze des vingt-six écrivains évoqués par Tzétzès font l'objet d'une seule et unique mention, dans la liste des vers 636-640, les indices manquent cruellement, permettant de mieux cerner leur identité.

Le nombre important d'auteurs mentionnés dans cette *Chiliade* et la longueur de l'énumération (à treize termes[18]) insérée aux vers 636-640 manifestent la volonté qu'a Tzétzès de dresser un inventaire aussi complet que possible des diseurs de merveilles. La même préoccupation explique aussi l'arc chronologique fort étendu couvert par cette « galerie paradoxographique » : l'époque archaïque est représentée par Aristéas de Proconnèse (dont la datation oscille entre 8e et 6e s. av. J.-C.[19]) et par Scylax de Caryanda

15. F. Hultsch, Eudoxos (8), *RE* VI.1, 1907, c. 930-950 ; J.-P. Schneider, Eudoxe de Cnide, *DPhA*, III, 2000, p. 293-302. Éd. F. Lasserre, *Die Fragmente des Eudoxos von Knidos*, Berlin 1966.

16. F. Jacoby, Eudoxos (7), *RE* VI.1, 1907, c. 930 ; C. B. Champion, Eudoxos of Rhodes (79), *BNJ-O*, 2008.

17. Tel est l'avis de M. Wellmann, Aglaosthenes, *RE* I.1, 1893, c. 825, suivi par S. Müller, Aglaosthenes (499), *BNJ-O*, 2012. K. Ziegler estime toutefois cette assimilation discutable (Paradoxographoi, *RE* XVIII.3, 1949, c. 1137-1166, ici c. 1159-1160) ; même prudence chez A. Giannini, Studi, cité n. 9, p. 131.

18. Le goût de Tzétzès pour ce genre de catalogues de références se manifeste aussi dans ses *Allégories de l'Iliade*, où l'on trouve en V, 6-22, à propos du bouclier de Diomède – décrit par notre auteur comme un orbe pourvu d'un miroir en son centre pour aveugler les adversaires – un catalogue de « mécaniciens », avec une énumération à treize termes (« Philon, Philétairios… Ctésibios, Anthémios et Patrocle ») aux v. 15-19 (éd. et trad. A. J. Goldwyn et D. Kokkini, *John Tzetzes. Allegories of the Iliad*, Cambridge [MA]-Londres 2015, p. 152-153).

19. Les témoignages anciens sont contradictoires : alors que les indications chronologiques fournies par Hérodote (IV, 15) et Strabon (XIV, 1, 18) impliquent de dater Aristéas au plus tard au début du 7e siècle av. J.-C., la *Souda* le situe à la fin du 6e siècle ou au début du 5e siècle av. J.-C. Tout en optant pour une datation haute, J. D. P. Bolton pense que les fragments conservés des *Arimaspées* ne doivent pas correspondre au texte original d'Aristéas, mais constituent une version refaite, peut-être au 4e siècle av. J.-C. (*Aristeas of Proconnesus*, Oxford 1962, notamment chap. 6 : « The Poet »). A. Ivantchik, en revanche, estime crédible la datation de la *Souda*, fondée sur des sources hellénistiques, et l'étude lexicale très précise à laquelle il a soumis les fragments des *Arimaspées* l'amène à souligner les parentés de ce texte avec la prose ionienne des 6e/5e siècles av. J.-C. (La Datation du poème l'*Arimaspée* d'Aristéas de Proconnèse, *L'Antiquité classique* 62, 1993, p. 35-67).

(fin 6e s. av. J.-C.[20]) ; à l'époque classique appartiennent Hérodote, Ctésias et Eudoxe (s'il s'agit bien de l'Eudoxe cnidien) ; vient ensuite un fort contingent d'auteurs d'époque hellénistique – fait peu surprenant, puisque c'est précisément à cette époque que l'on situe habituellement la naissance de la paradoxographie en tant que genre à part entière[21] : Philostéphanos, Simmias[22], Posidippe[23] et Antigone de Caryste[24] ont vécu au 3e siècle av. J.-C. ;

20. Si la date de Scylax n'est pas sujette à controverse, puisque l'on sait qu'il a accompli sa mission d'exploration au service de Darius Ier entre 519 et 515 av. J.-C. (cf. Hérodote, IV, 44), la délimitation des écrits dont il est effectivement l'auteur est plus problématique : de son œuvre originale, le compte-rendu de son voyage en Inde, ne nous reste qu'une poignée de fragments (W. Reese, *Die griechischen Nachrichten über Indien bis zum Feldzug Alexanders des Grosse*, Leipzig 1914, p. 39-52 : « Die Reisebericht des Skylax » ; *FGrH* 709, F 1-7, avec le commentaire de P. Kaplan, Skylax of Karyanda [709], *BNJ-O*, 2009). Le *Périple* transmis sous le nom de Scylax (peut-être identique au Γῆς περίοδος mentionné dans la notice, très confuse, de la *Souda*, *s.v.* Σκύλαξ), a souvent été présenté comme un ouvrage de compilation, achevé au 4e siècle av. J.-C., et réunissant, autour d'un noyau antique (remontant peut-être à Scylax lui-même) d'autres éléments plus récents (F. Gisinger, Skylax [2], *RE*, 2. Reihe, III.A1, 1927, c. 619-646) ; A. Peretti parle d'édition à plusieurs mains, revue et corrigée au fil du temps (*Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pise 1979 ; Idem, I peripli arcaici e Scilace di Carianda, dans F. Prontera [éd.], *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storica e critica*, Rome 1983, p. 69-114, notamment p. 110). Des études récentes tendent toutefois à prouver que ce texte, qui propose une description des côtes de la Méditerranée et de la mer Noire, est un ouvrage de caractère unitaire, composé entre 338 et 335 av. J.-C., et sans rapport avec Scylax, auquel il a été faussement attribué (D. Marcotte, Le périple dit de Skylax, *Bollettino di studi latini* 7, 1986, p. 166-182 ; G. Shipley, *Pseudo-Skylax's Periplous: the Circumnavigation of the Inhabited World. Text, Translation, and Commentary*, Exeter 2011).

21. A. Giannini présente Callimaque comme le fondateur du genre (Studi, cité n. 9, p. 105-109) ; voir aussi G. Schepens, Ancient Paradoxography (I), cité n. 11, p. 380, 384, 400, 405-407 ; Ch. Jacob, Callimaque : un poète dans le labyrinthe, dans Ch. Jacob et F. de Polignac (éd.), *Alexandrie IIIe siècle av. J.-C. Tous les savoirs du monde ou le rêve d'universalité des Ptolémées*, Paris 1992, p. 100-112, ici p. 104-106 ; Idem, L'Inde imaginaire des géographes alexandrins, dans J.-C. Carrière *et alii* (éd.), *Inde, Grèce ancienne. Regards croisés en anthropologie de l'espace*, Paris 1995, p. 61-80, ici p. 73. R. Capel Badino évoque l'existence, à la cour lagide, sans doute à l'époque de Ptolémée Philopator, d'un groupe de poètes qui composaient des épigrammes à contenu paradoxographique (*Filostefano*, cité n. 9, p. 38 et 193) ; sur la dette de Philostéphanos à l'égard de Callimaque, *ibidem*, p. 39 et 97. L'œuvre de Callimaque a été abondamment utilisée dans les collections de *mirabilia* ultérieures : 44 extraits figurent dans le recueil transmis sous le nom d'Antigone de Caryste (R. Pfeiffer, *History of Classical Scholarship*, cité n. 9, p. 134-135 ; R. Blum, *Kallimachos*, cité n. 12, p. 134-137).

22. P. Maas, Simmias (6), *RE*, 2. Reihe, III.A1, 1927, c. 155-158 ; A. S. F. Gow et D. L. Page, *The Greek Anthology. Hellenistic Epigrams*, II, Cambridge 1965, p. 511-513 ; L. Di Gregorio, Sui frammenti di Simia di Rodi, *Aevum* 82, 2008, p. 51-117.

23. W. Peek, Poseidippos (3), *RE* XXII.1, 1953, c. 428-446 ; V. Garulli, Posidippe de Pella, *DPhA*, Vb, 2012, p. 1469-1480. La découverte, dans la dernière décennie du 20e siècle, de la collection de 112 épigrammes contenue dans le *P. Mil. Vogl.* VIII 309, a suscité une floraison de publications nouvelles sur Posidippe : voir notamment K. Gutzwiller (éd.), *The New Posidippus: A Hellenistic Poetry Book*, Oxford 2005.

24. T. Dorandi, *Antigone de Caryste, Fragments*, Paris 1999, p. cxxi : né vers 290 av. J.-C., Antigone était actif sous le règne d'Attale Ier (241-197), pour lequel il a œuvré.

il en va probablement de même pour Zénothémis[25] ; Apollodore d'Athènes[26] était actif au 2e siècle av. J.-C., Alexandre (s'il s'agit bien d'Alexandre Polyhistor) au 1er siècle av. J.-C. ; la datation d'Iambule[27] et d'Hippostrate[28] est plus incertaine, mais ce sont eux aussi des auteurs d'époque hellénistique. Quant à Phérénicos[29] et Isigone[30], pour lesquels on manque de points de repère fiables, leur datation oscille entre 2e/1er siècle av. J.-C. et 1er siècle ap. J.-C. À l'époque romaine appartiennent Strabon, Ptolémée (Chennos[31]), Protagoras (le Périégète[32]), Sotion[33] et peut-être Rhéginos[34]. Enfin, quelques

25. F. GISINGER, Zenothemis (1), *RE*, 2. Reihe, X.A, 1972, c. 221-223 ; E. BOWIE, Zenothemis, *DNP* 12.2, 2002, c. 756-657. Zénothémis était cité, dans un passage concernant les Amazones d'Éthiopie (*Schol. ad Apollonium Rhodium* II, 963-965c), par Denys Scytobrachion, que Diodore de Sicile a utilisé pour source (III, 52-53, 5). D'après J. S. RUSTEN, *Dionysius Scytobrachion*, Opladen 1982, p. 80-81, 85-92, 123-125, Denys était actif entre 270 et 220 av. J.-C. Sur cet auteur, voir aussi C. MELIADO, Mythography, dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, II, p. 1057-1089, ici p. 1069-1074.

26. E. SCHWARTZ, Apollodoros (61), *RE* I.2, 1894, c. 2855-2886 ; T. DORANDI, Apollodore d'Athènes, *DPhA*, I, 1989, p. 271-274.

27. W. KROLL, Iambulos, *RE* IX.1, 1914, c. 681-683 ; J. LENS TUERO et P. P. FUENTES GONZALEZ, Iamboulos, *DPhA*, III, 2000, p. 840-853 : les deux auteurs évoquent comme *terminus post quem* l'œuvre de Mégasthène sur l'Inde (*ca* 290 av. J.-C.), que Iambule a très probablement utilisée.

28. F. JACOBY, Hippostratos (7), *RE* VIII.2, 1913, c. 1922, pense qu'Hippostratos devait être postérieur à Timée, mort vers 260 av. J.-C. ; M. F. WILLIAMS, Hippostratos (568), *BNJ-O*, 2010, propose une datation au 1er siècle av. J.-C.

29. F. STOESS, Pherenikos (3), *RE* XIX.2, 1938, c. 2035.

30. La forme « Hésigone », employée par Tzétzès, doit être une corruption pour « Isigone », selon F. JACOBY, Hesigonos, *RE* VIII.1, 1912, c. 1167. Sur Isigone de Nicée, voir H. GOSSEN, Isigonos (1), *RE* IX.2, 1916, c. 2082 ; K. ZIEGLER, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1155-1156 ; A. GIANNINI, Studi, cité n. 9, p. 124-125.

31. Sur cet auteur, qui a vécu à l'époque de Vespasien, Trajan et Hadrien, voir A. CHATZIS, *Der Philosopher und Grammatiker P. Chennos*, I, Paderborn 1914 ; K.-H. TOMBERG, *Die Kaine Historia des Ptolemaios Chennos*, Bonn 1968. L'*Histoire nouvelle* doit être postérieure à l'année 79 de notre ère, puisqu'il y est fait mention du Temple de la Paix, édifié par Vespasien.

32. F. GISINGER, Protagoras (5), *RE* XXIII.1, 1957, c. 921-923.

33. Plusieurs philosophes de ce nom ont vécu au 1er siècle de notre ère (J. STENZEL, Sotion [2] et [3], *RE*, 2. Reihe, III.A1, 1927, c. 1237-1239) – à ne pas confondre avec le péripatéticien Sotion d'Alexandrie, actif au début du 2e siècle av. J.-C. (J. STENZEL, Sotion [1], *ibidem*, c. 1235-1237). R. GOULET distingue trois homonymes d'époque romaine (*Études sur les Vies de philosophes dans l'Antiquité tardive* [Textes et traditions 1], Paris 2001, p. 358) : 1) un Sotion péripatéticien, auteur de *Questions* sur Aristote et de deux recueils de *mirabilia* – une *Corne d'Amalthée* et un recueil concernant les fleuves, les sources et les lacs ; 2) un autre Sotion qui fut le maître de Sénèque (qui le présente comme un pythagoricien) ; 3) un troisième Sotion, auteur d'un traité *Sur la colère*. Voir aussi J.-P. SCHNEIDER, Sotion, *DPhA*, VI, 2016, p. 515-518.

34. F. JACOBY, Ῥηγῖνος, *RE*, 2. Reihe, I.A1, 1914, c. 474-475 ; R. GOULET, Rheginos (Reginus), *DPhA*, Vb, 2012, p. 1795-1796. Rhéginos est postérieur à Isigone de Nicée, qu'il mentionne ; il est cité dans la *Chronographie* de Malalas, mais E. Jeffreys souligne l'imprécision de la référence, qui a dû être filtrée à travers plusieurs intermédiaires : dans sa revue des sources du chroniqueur byzantin, elle présente Rhéginos comme un auteur du 2e siècle de

auteurs doivent représenter l'époque tardo-antique ou protobyzantine – Akestoridès, qu'E. Schwarz estime postérieur à l'ère chrétienne[35], Ouranios d'Apamée, qui semble avoir vécu vers le début du 4e siècle de notre ère[36], et Hiéroclès que Felix Jacoby propose de placer dans la première moitié du 5e siècle[37].

Le souci de représentativité dont témoigne cette *Chiliade* en forme de catalogue transparaît aussi à travers la diversité des genres littéraires qu'illustrent les différents auteurs mentionnés par Tzétzès : Aristéas passait pour l'auteur d'un poème épique sur les Arimaspes[38] ; Simmias, poète érudit souvent

notre ère (E. JEFFREYS, Malalas' Sources, dans E. JEFFREYS, B. CROKE et R. SCOTT [éd.], *Studies in John Malalas*, Sydney 1990, p. 167-216, ici p. 170, 192 et 196-197).

35. E. SCHWARTZ, Akestorides (5), *RE* I.1, 1893, c. 1167 ; V. COSTA, Akestorides (28), *BNJ-O*, 2012 (ne se prononce pas sur la date de cet auteur, qu'il estime trop incertaine).

36. La datation, très discutée, d'Ouranios a oscillé, au fil des années, entre le 1er siècle av. J.-C. et le 6e siècle de notre ère : W. ALY, pensant que Strabon avait utilisé son œuvre pour sa description de la mer Rouge, le plaçait au 1er siècle av. J.-C. (*Strabon von Amaseia. Untersuchungen über Text, Aufbau und Quellen der Geographika*, Bonn 1957, p. 186-190) ; H. VON WISSMANN le situait au 1er siècle de notre ère, avant l'annexion, en 106, du royaume nabatéen dont traitent beaucoup des fragments conservés (Uranios, *RE*, Supplementband XI, 1968, c. 1278-1292) ; en revanche, F. Jacoby, identifiant (à tort) l'auteur des *Arabica* au sophiste Ouranios d'Apamée, évoqué par Agathias (*Hist.* 2, 29 = *FGrH* 675, T 2), optait pour une datation basse, au 6e siècle de notre ère. Dans la thèse qu'il a consacrée à Ouranios (et résume dans Uranius, *Harvard Studies in Classical Philology* 78, 1974, p. 282-284), J. M. I. WEST plaide de manière convaincante pour une datation au 4e siècle : il évoque notamment l'argument de l'onomastique (le nom d'Ouranios n'est pas en usage avant l'Antiquité tardive) et la mention, dans un passage des *Arabica*, de la cité de Constantina, ancienne Nikèphorion (ainsi rebaptisée sous le règne de Constance II). Synthèse des débats dans M. BILLERBECK, Uranios (675), *BNJ-O*, 2015. Sur Ouranios, voir aussi G. W. BOWERSOCK, Two Greek Historians of Pre-Islamic Arabia (1997), dans IDEM, *Selected Papers on Late Antiquity*, Bari 2000, p. 123-134, ici p. 128-133, et J. RETSÖ, *The Arabs in Antiquity: their History from the Assyrians to the Umayyads*, Londres 2003, p. 287, 377, 439, 491-493, 610.

37. F. JACOBY, Hierokles (16), *RE* VIII.2, 1913, c. 1478-1479. Bien que ce Hiéroclès soit présenté dans la *RealEncyclopädie* comme différent du philosophe néoplatonicien Hiéroclès d'Alexandrie, qui vécut lui aussi au 5e siècle de notre ère (K. PRAECHTER, Hierokles [18], *RE* VIII.2, 1913, c. 1479-1487 ; I. HADOT, Hiéroclès d'Alexandrie, *DPhA*, III, 2000, p. 690-701), la manière dont il décrit les Brahmanes, en insistant sur leur dévotion au Soleil et leur souci de pureté, dans un fragment conservé par Étienne de Byzance (*s.v.* Βραχμᾶνες), ne déparerait pas chez un adepte du néoplatonisme ou du pythagorisme. Notice β 164 : « Brachmanes. Peuple indien très sage, que l'on appelle aussi Brachmes. Hiéroclès dit dans ses *Philistores* : "Après quoi, on considère qu'il vaut la peine de voir le peuple des Brahmanes, hommes philosophes et amis des dieux, tout dévoués au Soleil ; ils s'abstiennent de toute alimentation carnée, vivent tout le temps en plein air et honorent la vérité, ils utilisent des vêtements de lin tiré des rochers : car, des pierres, ils extraient des filaments souples semblables à de la peau, dont ils font des tissus, que le feu ne brûle pas et que l'eau ne nettoie pas. Mais quand, à force de s'en servir, ils sont pleins de crasse et de taches, on les jette dans la flamme, et ils redeviennent blancs et lumineux." »

38. Aristéas est présenté dans la *Souda* (α 3900) comme un *epopoios* : cf. HÉRODOTE, IV, 13, 14 et 16 (où les *Arimaspées* sont, à trois reprises, qualifiées d'ἔπεα) ; STRABON, XIII, 1, 16 (Ἀριστέας ὁ ποιητὴς τῶν Ἀριμασπείων καλουμένων ἐπῶν) ; PAUSANIAS, I, 24, 6 (ἐν τοῖς

qualifié de « grammairien »[39], avait lui aussi composé une épopée intitulée *Apollon*[40], et c'est également comme *epopoios* que Phérénicos est cité dans les *Deipnosophistes* d'Athénée (III, 78b). Posidippe représente la poésie épigrammatique, Hérodote, Ctésias, Strabon et Ouranios[41] la littérature historico-géographique. À ce groupe, on peut peut-être adjoindre « Agathosthène », si ce personnage est bien identifiable à l'auteur de *Naxiaka* connu sous le nom d'Aglaosthène[42], Zénothémis, source indirecte du développement de Diodore de Sicile sur les Amazones[43], et Protagoras « le Périégète »[44], que Photios présente comme l'auteur d'une *Géographie de l'oikoumène*[45]. Scylax et Iambule sont des auteurs de périples, représentants de la littérature de voyage[46]. Si Tzétzès, en d'autres passages, qualifie Apollodore (d'Athènes) de « chronographe » ou d'« historien »[47], parce qu'il était l'auteur de *Chronica*,

ἔπεσιν Ἀριστέας…). Tzétzès utilise la même terminologie dans la *Chiliade* II, 50, spécifiquement consacrée à ce personnage semi-légendaire : il y évoque ἔπη τὰ Ἀριμάσπεια λεγόμενα (v. 734). Pour une tentative de reconstruction du contenu des *Arimaspées*, voir J. D. P. BOLTON, *Aristeas*, cité n. 19, p. 74-75.

39. *Anthologie palatine*, VI, 113 (« De Simmias le Grammairien ») ; *Souda*, σ 431 (Σιμμίας), où il est précisé que Simmias avait composé des Γλῶσσαι. On a aussi conservé de lui des poèmes figurés, « La Hache », « Les Ailes » et « L'Œuf » (*Anthologie Palatine*, XV, 22, 24 et 27).

40. Le texte est composé en hexamètres. L. DI GREGORIO estime toutefois incertain le genre littéraire dont relève l'*Apollon*, qu'il situe à la charnière de l'épopée, de l'*epyllion* et de l'hymne : pareille ambiguïté fait de Simmias le représentant typique d'une époque qui aimait pratiquer la « Kreuzung der Gattungen », le croisement des genres (Sui frammenti di Simia, cité n. 22, p. 72-98 pour une étude détaillée des fragments de l'*Apollon*).

41. Dans la notice Χαράκμωβα de ses *Ethnika* (χ 25), Étienne de Byzance présente Ouranios comme un historien « digne de foi » (ἀξιόπιστος), « car il s'est donné de la peine pour *relater* avec précision *l'histoire* de l'Arabie » (σπουδὴν γὰρ ἔθετο ἱστορῆσαι ἀκριβῶς τὰ τῆς Ἀραβίας).

42. Tzétzès le qualifie toutefois de « philosophe » dans ses scholies à Lycophron (*ad* 1021).

43. Voir *supra*, n. 25. Dans l'article qu'il lui consacre, F. GISINGER présente Zénothémis comme un géographe (Zenothemis, cité n. 25, c. 221), mais le *Périple* qu'évoque Tzétzès était composé en mètres élégiaques, si bien qu'E. BOWIE préfère parler d'« élégie géographico-didactique », conjuguant érudition et imagination (Zenothemis, cité n. 25, c. 756).

44. Ainsi est-il dénommé dans la scholie à la *Chil.* VII, 144, v. 639.

45. *Bibl.*, cod. 188, 145b.

46. Scylax est présenté comme un *logographos* par Étienne de Byzance (*s.v.* Καρύανδα) – terme qui suggère une tendance à l'affabulation (cf. THUCYDIDE, I, 21, 1, où, visant sans doute Hérodote, l'historien s'en prend aux « logographes » qui rapportent les faits « en cherchant l'agrément du lecteur plus que le vrai »). Quant à Iambule, que Lucien évoque après Ctésias dans sa liste des « historiens et philosophes qui ont fait une foule de récits étranges et fabuleux », il est présenté dans les *Histoires vraies* comme un affabulateur avéré : « Iamboulos aussi écrivit sur les réalités de la Grande Mer beaucoup de choses merveilleuses, forgeant un mensonge patent aux yeux de tous » (I, 3).

47. *Chil.* XIII, 496, 641 (référence à « Apollodore le chronographe » à propos de la datation de la guerre de Troie) ; *schol. ad Lycophronem* 890 (référence à Apollodore « l'historien athénien » à propos d'Ankaios, fils de Lykourgos : le passage s'inspire en fait de la *Bibliothèque* d'Apollodore le mythographe, I, 112). Sur la confusion entre les deux auteurs, voir *infra* n. 57.

qui bénéficièrent d'une large diffusion dans l'Antiquité tardive et à Byzance, il le cite dans la *Chiliade* VII, 144 en tant que grammairien[48], auteur d'un commentaire du *Catalogue des vaisseaux* homérique, également très apprécié[49]. Eux aussi qualifiés de *grammatikoi* par l'auteur de la *Souda*[50], Ptolémée Chennos et Rhéginos peuvent être considérés comme des représentants de la littérature mythographique[51]. À Alexandre, Sotion et Akestoridès, Photios attribue la paternité d'ouvrages proprement paradoxographiques : d'Alexandre[52], il cite une « Collection de merveilles » relatant « nombre de

48. Apollodore d'Athènes, qui avait été le disciple et collaborateur d'Aristarque, est souvent présenté comme un γραμματικός (cf. PHOTIOS, *Bibl.*, *cod.* 161, 103a ; *Souda*, *s.v.* Ἀπολλόδωρος = *FGrH* 244, T 11 et 1) ou comme un φιλόλογος (cf. PS.-SCYMNOS, *Circuit de la terre habitée*, v. 16 : éd. D. MARCOTTE, *Les Géographes grecs*, I, Paris 2000 = *FGrH* 244, T 2).

49. Ouvrage cité notamment par Strabon (I, 2, 24), Athénée (III, 81f et 82b) ou dans les scholies à Apollonios de Rhodes (*ad* III, 1090b). On trouve aussi de nombreuses références au commentaire d'Apollodore sur le *Catalogue des Vaisseaux* chez Étienne de Byzance : voir les notices Ἄργουρα (α 401), Κορώνη (κ 181), Πλαταιαί (π 176), Τένεδος (τ 91), Ὤλενος (ω 9), Ὠρωπός (ω 19), etc.

50. *Souda*, π 3037 (Πτολεμαῖος) et ρ 119 (Ῥηγῖνος). Photios voit dans l'*Histoire nouvelle* de Ptolémée un ouvrage fait « pour servir à l'érudition (πολυμαθίαν) » (*Bibl.*, cod. 190, 146a).

51. Pour Ptolémée Chennos, voir A. CAMERON, *Greek Mythography*, cité n. 9, p. 134-159 ; pour Rhéginos, voir E. JEFFREYS, Malalas' Sources, cité n. 34, p. 192, où Rhéginos est présenté comme un mythographe de tendance évhémériste. Sur la parenté entre mythographie et paradoxographie, voir C. HIGBIE, Hellenistic Mythographers, dans R. D. WOODARD (éd.), *The Cambridge Companion to Greek Mythology*, Cambridge-New York 2007, p. 237-254 (notamment p. 238-241). Si K. H. TOMBERG, influencé peut-être par le jugement de Photios, range l'ouvrage de Ptolémée dans la tradition des manuels mythologiques de l'époque impériale (*Die Kaine Historia*, cité n. 31, p. 28-39), M. Hose dénonce au contraire comme un contre-sens interprétatif la lecture sérieuse que les Byzantins (et à leur suite, beaucoup de modernes) ont faite de ce texte : voyant dans l'*Histoire nouvelle* un exemple hautement représentatif de littérature « mensongère » (mêlant fiction et falsification), il place Ptolémée Chennos aux côtés d'auteurs comme Lucien, Antoine Diogène ou Dictys de Crète, et insiste sur la dimension parodique de sa démarche, qui vise à tourner en dérision la recherche philologique antique : M. HOSE, Ptolemaios Chennos und das Problem der Schwindelliteratur, dans S. HEILEN *et alii* (éd.), *In Pursuit of Wissenschaft. Festschrift für William M. Calder III zum 75. Geburtstag*, Zurich-New York 2008, p. 177-196.

52. L'identité du personnage ainsi désigné par Photios est controversée : L. TROIANI l'identifie au Polyhistor, en arguant du fait que la dimension paradoxographique est présente aussi dans d'autres œuvres de cet auteur, et notamment dans son ouvrage *Sur les Juifs* (Sull'opera di Cornelio Alessandro, cité n. 13, p. 16, 20-35, 38-39). Mais on remarquera qu'inversement, Alexandre de Myndos, volontiers considéré aujourd'hui comme un paradoxographe, est à plusieurs reprises qualifié d'ἱστοριογράφος ou d'ἱστορικός par Athénée, qui cite sa πτηνῶν ἱστορία (V, 221e). Sur l'ambiguïté des termes en question, voir G. ZECCHINI, Athénée et les historiens : un rapport indirect, dans D. LENFANT (éd.), *Athénée et les fragments d'historiens. Actes du colloque de Strasbourg, 16-18 juin 2005*, Paris 2007, p. 19-28, ici p. 20 : l'auteur note que pour Athénée, « "historien" ne désigne pas seulement un historien politico-militaire, mais celui qui recherche des témoignages dignes de foi ». Il apparaît donc souvent malaisé de faire le départ entre les deux Alexandre.

faits prodigieux et incroyables », de Sotion un écrit « sur les récits étranges qu'on fait en divers endroits sur des cours d'eau, des sources et des lacs »[53], et d'Akestoridès un ouvrage, tout aussi fabuleux, intitulé « Fables de la ville »[54]. Antigone de Caryste aussi passait pour l'auteur d'un *Recueil d'histoires extraordinaires*, et une collection d'*Apista* était attribuée à Isigone (de Nicée), qui figure d'ailleurs parmi les auteurs de merveilles dont Aulu-Gelle dit avoir découvert le texte à Brindes[55].

2. – Sources de Tzétzès ?

La question se pose évidemment de savoir quelle connaissance Tzétzès avait des différents auteurs énumérés dans la *Chiliade* VII, 144. Certains, notamment ceux mentionnés dans la liste des v. 636-640 – dont il précise d'ailleurs qu'il ne les a pas tous lus – n'étaient sans doute pour lui que des noms, rencontrés dans les ouvrages de lexicographes, comme Hésychios ou Étienne de Byzance, ou dans la *Souda*[56]. On constate toutefois que Tzétzès cite aussi, en d'autres passages de son œuvre, une proportion assez importante des auteurs en question – ailleurs dans les *Chiliades*, ou dans ses écrits exégétiques, notamment dans les scholies à Lycophron et à Aristophane : on trouve ainsi en marge de l'*Alexandra* des références à Agathosthène (*ad* 704 et 1021), Alexandre, qualifié de « Polyhistor » (*ad* 177), Eudoxe (*ad* 853), Philostéphanos (*ad* 447 et 1276), Sotion (*ad* 704 et 1021). Antigone est cité à la fois dans le commentaire de Lycophron (*ad* 387) et dans les scholies aux *Oiseaux* d'Aristophane (*ad* 299b) ; Hésigone et Rhéginos sont mentionnés dans les scholies de l'*Alexandra* (*ad* 177 et 1021) et dans la

53. Photios, *Bibl.*, cod. 188 et 189, 145b et 146a. L'auteur de ce βιβλιδάριον aurait aussi composé la collection d'histoires variées intitulée *Corne d'Amalthée* (voir *supra*, n. 33), dont parlent Aulu-Gelle (*Nuits attiques*, I, 8, 1) et Pline (*HN*, préface, 24), qui l'évoque anonymement : Aulu-Gelle présente l'auteur de cette collection comme un philosophe péripatéticien « qui n'est pas sans notoriété ». Tzétzès fait aussi mention d'un Sotion « philosophe » dans ses scholies à Lycophron (*ad* 1021).

54. Photios, *Bibl.*, cod. 188 et cod. 189, 145b et 146a.

55. Texte cité *supra*, p. 146. Tzétzès qualifie toutefois Isigone d'« historien » dans ses scholies à Lycophron (*ad* 1021).

56. Six des auteurs de notre *Chiliade* font l'objet de références dans le lexique d'Hésychios (Antigone, Aristéas, Ctésias, Eudoxe, Philostéphanos, Simmias) ; onze sont mentionnés par Étienne de Byzance (Antigone, Apollodore, Ctésias, Hiéroclès, Isigone, Ouranios, Philostéphanos, Posidippe, Scylax, Simmias, Strabon) ; dix sont cités dans la *Souda*, où huit d'entre eux bénéficient d'une notice dédiée (signalée ci-après entre parenthèses) : Antigone, Apollodore (α 3407), Aristéas (α 3900), Ctésias (κ 2521), Eudoxe de Cnide (ε 3429), Ouranios, Ptolémée (π 3037), Rhéginos (ρ 119), Scylax (σ 710), Simmias (σ 431).

Chiliade I, 18 (« Sur l'agnelle d'or d'Atrée »), 472, où Tzétzès fait référence à une remarque du premier citée par le second, à propos de la toison d'or que les brebis arboreraient effectivement en certains lieux de la terre. Une dizaine d'autres auteurs font l'objet d'allusions répétées dans les *Chiliades* : on retrouve le nom d'Hippostrate dans une scholie *ad Chil*. VII, 136 (« Sur Danaé et Égyptos », 363), celui de Posidippe dans la *Chiliade* VIII, 213 (« Sur l'île de Taprobane », 640), et il semble bien que celui de Simmias se cache dans la *Chiliade* I, 15 (« Sur Marsyas », 375) sous l'appellation erronée de « Simonide », qui est selon toute probabilité un lapsus ; Ptolémée Chennos est cité dans la *Chiliade* VIII, 195 (« Sur Praxitèle », 379-380), dans une scholie *ad Chil*. I, 3 (« Sur Gygès », 147), ainsi que dans une scholie à la *Lettre* 6, dont la *Chiliade* VIII, 195 offre le commentaire. Aristéas, à qui est intégralement consacrée la *Chiliade* II, 50 (« Sur Aristéas »), est mentionné aussi dans la Lettre à Lachanas (*Chil*. IV, 520-521), parmi d'autres personnages qui se vantaient « de mourir et d'être en vie ». Le nom de Ctésias apparaît dans six *Chiliades* différentes – I, 1 (« Sur Crésus », 85) ; III, 69 (« Sur Sésostris », 102) ; III, 98 (« Sur Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane », 650) ; VIII, 252 (« Comment Hérodote parle de l'Arabie Heureuse », 978) ; IX, 275 (« Sur les remparts de Sémiramis », 561, 570, 571-574, 579) ; XII, 451 (« Où il est question des femmes des Saces et des Massagètes », 889). Il en va de même pour Apollodore, objet de références multiples, mais Tzétzès confond en fait sous la même appellation Apollodore d'Athènes, le grammairien, et Apollodore le mythographe[57] : il prend pour une seule et même personne l'auteur du *Commentaire sur le Catalogue des vaisseaux* et celui de la *Bibliothèque*, qu'il a abondamment utilisée dans ses scholies à Lycophron[58]. Signalons enfin le traitement

57. À Apollodore le grammairien renvoient les *Chiliades* XII, 399 (« Sur les années dont parle Méton l'astrologue, fils de Pausanias », 185) et XIII, 496 (« Mot d'historien : "Ils semblaient sur le point de chanter des chants d'hyménée" », 641) ; en revanche, c'est Apollodore le mythographe qui est en cause dans les *Chiliades* I, 20 (« Sur le chien de Céphalos », 560) ; II, 48 (« Sur Castor et Pollux », 712) ; III, 100 (« Histoire évoquant tous ceux qui sont purement et simplement barbares », 817) ; et sans doute aussi dans la *Chiliade* I, 18 (« Sur l'agnelle d'or d'Atrée », 439), où la mention d'« Apollonios » semble être un lapsus derrière lequel se cache l'auteur de la *Bibliothèque*. Photios commet apparemment la même confusion que Tzétzès, puisqu'il présente la *Bibliothèque* comme une œuvre de « l'érudit (*grammatikos*) Apollodore » (*Bibl*., cod. 186), auquel il avait consacré la notice 161 (C. MELIADO, Mythography, cité n. 25, p. 1078). Il est d'ailleurs possible que le nom même d'Apollodore, sous lequel l'ouvrage a été transmis, résulte d'un phénomène de fausse attribution, étant donné la célébrité dont le grammairien, auteur du 2e s. av. J.-C., bénéficiait à l'époque impériale, quand fut composée la *Bibliothèque* (J.-C. CARRIÈRE et B. MASSONIE, *La Bibliothèque d'Apollodore, traduite, commentée et annotée*, Besançon 1991, p. 7 et 9-12 pour la date probable de l'ouvrage aux alentours de 200, après Pausanias et avant Philostrate, qui semble connaître la *Bibliothèque*).

58. *Schol. ad Lycophronem*, 178 (cf. *Bibl*. III, 171-172) ; 355 (cf. *Bibl*. III, 143) ; 440 (cf. *Bibl*., *Epit*. 6, 19) ; 481 (cf. *Bibl*. III, 98) ; 902 (cf. *Bibl*., *Epit*. 6, 15a) ; 921 (cf. *Bibl*., *Epit*. 6,

bien différent réservé dans les *Chiliades* aux deux auteurs de la liste tzétzienne dont l'œuvre nous a été conservée, Hérodote et Strabon : alors que le premier, qui comptait parmi les auteurs scolaires, est copieusement représenté, dans vingt-trois notices différentes[59], le nom de Strabon n'apparaît qu'une seule fois, en dehors de la *Chiliade* VII, 144, dans une notice « Sur l'océan oriental » (VIII, 212, 599).

Il est possible que Tzétzès ait pu consulter directement le texte de quelques-uns des auteurs, aujourd'hui perdus, mentionnés dans la *Chiliade* VII, 144 : certains étaient peut-être encore disponibles à l'époque des Comnènes. Tel semble être le cas pour Ctésias, dont l'œuvre lui est visiblement assez familière, si l'on en juge par la fréquence avec laquelle il y fait référence : nous savons, en tout cas, que Photios avait consulté un exemplaire de l'historien de Cnide, dont il propose un long résumé dans la notice 72 de sa *Bibliothèque*. Il en va de même pour *L'Histoire nouvelle* de Ptolémée Chennos, autre ouvrage recensé dans la *Bibliothèque* de Photios (cod. 190) et qui, à l'époque de Tzétzès, fut utilisé aussi par Eustathe de Thessalonique dans ses commentaires des poèmes homériques[60] : Tzétzès avait certainement une

15c) ; 1975 (cf. *Bibl.*, *Epit.* 6, 15c) ; 1327 (cf. *Bibl.* II, 102). Au v. 890, Tzétzès se réfère à l'œuvre du mythographe (cf. *Bibl.* I, 112), en le qualifiant erronément d'« historien athénien ». En revanche, au v. 1029, sa référence à Apollodore, à propos du fleuve Sikanos, en Sicile, renvoie à Apollodore d'Athènes (*FGrH* 244, F 297), comme le confirme Étienne de Byzance, *s.v.* Σικανία (σ 154). Sur l'ample usage fait par Tzétzès de la *Bibliothèque*, voir P. Scarpi et M. G. Grazia Ciani, *Apollodoro. I Miti greci (Biblioteca)*, Milan 1996, p. xiv. Sur l'attribution possible, à Tzétzès lui-même, de l'*Epitomé Vaticana* (version de l'*Épitomé* de la *Bibliothèque* transmise dans le ms. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 950 [Diktyon 66681]), *ibidem*, p. xiv et xvii (Tzétzès pourrait avoir travaillé à cet ouvrage lorsqu'il préparait son commentaire de l'*Alexandra*) ; voir aussi C. Meliado, Mythography, cité n. 25, p. 1079.

59. *Chil.* I, 1 (« Sur Crésus »), 22, 54 ; I, 3 (« Sur Gygès »), 148 ; I, 17 (« Sur Arion »), 412 ; I, 30 (« Sur Crésus, comment il traversa l'Halys sans se mouiller »), 828 ; I, 31 (« Sur le pont jeté par Mandroclès sur l'Hellespont, dans le Bosphore »), 834 ; I-II, 32 (« Sur Xerxès »), 856 et 17 ; II, 39 (« Sur Milon le lutteur »), 571 ; II, 50 (« Sur Aristéas »), 737, 738, 740 ; III, 69 (« Sur Sésostris »), 102 ; III, 92 (« Sur le cadavre en bois »), 391 ; III, 93 (« Sur l'ivresse des serviteurs lacédémoniens »), 401 ; III, 94 (« Sur Darius, père de Xerxès »), 413 ; III, 96 (« Sur Histée de Milet »), 546 ; III, 97 (« Sur Démokédès, médecin de Crotone »), 563 ; III, 98 (« Sur Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane »), 650 ; III, 115 (« Sur le chien de Nicomède »), 957 ; VI, 74 (« Sur le lôtos »), 706 ; VII, 156 (« Sur la prise de Milet dans le drame de Phrynichos »), 999 ; VIII, 202 (« Sur les vols d'Autolykos »), 439 ; VIII, 224 (« Sur les Scythes du Méotide et les Scythes du Caucase »), 781 ; VIII, 252 (« Comment Hérodote parle de l'Arabie Heureuse »), tit., 978 ; IX, 275 (« Sur les remparts de Sémiramis »), 567 ; X, 317 (« Sur celui qui a écouté les éloges d'Hérodote »), tit., 19.

60. A. Chatzis, *Der Philosopher*, cité n. 31, p. xvi, xlvi-xlvii, l ; K.-H. Tomberg, *Die Kaine Historia*, cité n. 31, p. 42-43. Comme Photios (*Bibl.*, cod. 190), Tzétzès utilise la désignation « Ptolémée Héphaïstion », qui résulte d'une confusion entre le nom du personnage et son patronyme (l'auteur de la *Souda* précise, dans la notice π 3037, que le grammairien Ptolémée était « fils d'Héphaïstion »).

connaissance de première main de l'*Histoire nouvelle*, dont il lisait un exemplaire contenant aussi la lettre-préface à Tertulla[61], qu'il cite à trois reprises (*schol. ad Ep.* 6 ; *Chil.* VIII, 195, 379-380 ; *schol. ad Chil.* I, 147). On remarquera qu'il parle de Ptolémée Chennos comme d'un auteur d'assez médiocre notoriété, voulant sans doute mettre ainsi en avant la rareté de ses lectures[62]. Peut-être a-t-il eu aussi directement accès à certaines épigrammes de Posidippe, comme il a eu accès à une partie au moins de l'œuvre, aujourd'hui perdue, du poète iambique Hipponax[63] : il cite dans notre texte un assez long passage (8 v.) provenant des *Lithika*[64], et laisse entendre, dans le vers qui sert de conclusion à cette citation, qu'il connaît bien d'autres textes du poète de Pella[65] : « Voilà ce que dit Posidippe, et mille autres choses encore » (v. 661).

On pourrait être tenté d'assimiler le cas d'Alexandre, Protagoras, Sotion et Akestoridès à celui de Ctésias et Ptolémée Chennos, puisque ces quatre auteurs sont, eux aussi, mentionnés dans la *Bibliothèque* de Photios, qui déclare avoir lu dans un même codex les textes d'Alexandre et de Protagoras, et dans un autre manuscrit, les récits de Sotion et d'Akestoridès :

> Lu d'Alexandre une Collection de merveilles. Il relate dans ce livre nombre de faits prodigieux et incroyables, mais il met en avant d'autres auteurs qui ont rapporté ces faits avant lui et qui ne sont pas sans renom. […] Dans le même volume, un ouvrage de Protagoras intitulé Géographie universelle en six livres.

61. Voir PHOTIOS, *Bibl.*, cod. 190, 146b : « Il dédie son ouvrage à une certaine Tertulla, qu'il célèbre comme sa dame et dont il vante l'amour pour les lettres et l'érudition. »

62. *Chil.* VIII, 195 (« Sur Praxitèle »), 379-380 : « Cela, Ptolémée l'écrit à Tertulla, si *d'aventure* tu connais Ptolémée Héphaïstion » ; *schol. ad Chil.* I, 3 (« Sur Gygès »), 147 : « comme l'écrit *un certain* Ptolémée, qui porte aussi le nom d'Héphaïstion ». Sur la tendance de Tzétzès à faire parade de lectures quelque peu excentriques, voir G. CORDIANO, La *Suda* e i libri perduti delle *Koinai historiai* di Diodoro Siculo : conoscenza e sorte della *Biblioteca storica* nel X secolo, dans G. VANOTTI (éd.), *Il lessico Suda e gli storici greci in frammenti. Atti dell'incontro internazionale, Vercelli, 6-7 novembre 2008*, Tivoli 2010, p. 371-391, ici p. 388 : Tzétzès est décrit comme un lecteur à la recherche de textes « extravagants ou désuets ».

63. O. MASSON, *Les Fragments du poète Hipponax*, Paris 1962, p. 42-52 : Tzétzès a dû découvrir et utiliser un exemplaire d'Hipponax qui existait encore au 12e siècle, ou du moins de larges portions du livre I, le plus célèbre.

64. Éd. C. AUSTIN et G. BASTIANINI, *Posidippi Pellaei quae supersunt omnia*, Milan 2002, epigr. 1-20 (epigr. 15). Sur cette section consacrée aux pierres précieuses, voir R. HUNTER, Notes on the *Lithika* of Posidippus, dans B. ACOSTA-HUGHES, E. KOSMETATOU et M. BAUMBACH (éd.), *Labored in Papyrus Leaves. Perspectives on an Epigram Collection Attributed to Posidippus (P. Mil. Vogl. VIII 309)*, Washington D.C. 2004, p. 94-104 ; M. SMITH, Elusive Stones. Reading Posidippus' *Lithika* through Technical Writing on Stones, dans *ibidem*, p. 105-117.

65. Sur Tzétzès et Posidippe, voir C. HARDER, *De Ioannis Tzetzae historiarum fontibus quaestiones selectae*, Kiel 1886, p. 57 ; D. OBBINK, New Old Posidippus and Old New Posidippus: From Occasion to Edition in the Epigrams, dans *The New Posidippus*, cité n. 23, p. 97-115, ici p. 109.

> […] Le sixième livre est de la même veine que la Collection d'Alexandre, car il rapporte les récits étranges qui ont cours de par le monde ; il en attribue une partie à des auteurs antérieurs et prétend en avoir vu lui-même beaucoup qui n'offrent pas moins d'étrangeté que les autres. (Photios, *Bibl.*, cod. 188, 145b)
>
> Lu Sotion, sur les récits étranges qu'on fait en divers endroits sur des cours d'eau, des sources et des lacs. Ce petit ouvrage est, lui aussi, du même genre que le sixième livre de Protagoras et que la collection d'Alexandre, sauf que, dans ce livre-ci, on ne rapporte que des histoires merveilleuses de sources et de lacs, tandis que, dans les autres, il y en a sur nombre d'autres sujets. […] Dans le même volume, j'ai lu également, en quatre livres, un ouvrage d'Akestoridès sur les Fables de la ville […]. Les histoires que d'autres ont transmises, les plus modérés d'entre eux sans leur attribuer un sens, les autres en s'évertuant à les donner comme vraies, lui, dans son souci d'être vrai, les a appelées des fables et en a constitué un recueil, ou plutôt un légendaire, comme il se plaît à le dire. […] Il semble qu'il les a intitulées « récits fabuleux » non pour critiquer le caractère de sa composition, mais pour en faire ressortir l'agrément et le charme. Mais, à mon sens, on peut lui reconnaître de la sagesse, parce que, se proposant de joindre pas mal de fables aux faits réels, il a conjuré le blâme par le libellé ambigu de son titre. (Photios, *Bibl.*, cod. 189, 145b-146a[66])

On pourrait penser que Tzétzès a consulté un recueil de miscellanées, semblable aux deux manuscrits mentionnés par Photios, ou au célèbre Heidelberg, Universitätsbibliothek, Pal. gr. 398 (Diktyon 32479), codex probablement copié à Constantinople, dans la seconde moitié du 9e siècle[67], et

66. Sur cette notice, voir J. Schamp, *Photius historien des lettres : la Bibliothèque et ses notices biographiques*, Paris 1987, p. 381-385.

67. Le *Palatinus gr.* 398 compte parmi les manuscrits de la « Collection philosophique », à laquelle appartient aussi le célèbre *Parisinus gr.* 1807 de Platon. Sur l'histoire de cette « collection » et les nombreux débats qu'elle a suscités, voir D. Marcotte, La "collection philosophique" : historiographie et histoire des textes, *Scriptorium* 68, 2014, p. 145-165 : l'auteur conteste dans cet article la tentative de déconstruction du corpus entreprise par F. Ronconi, La collection brisée. La face cachée de la "collection philosophique" : les milieux socioculturels, dans P. Odorico (éd.), *La face cachée de la littérature byzantine. Le texte en tant que message immédiat. Actes du colloque international, Paris, 5-6-7 juin 2008 organisé par le centre d'études byzantines de l'EHESS* (Dossiers byzantins 11), Paris 2012, p. 137-166 ; Idem, La "collection philosophique" : un fantôme historique, *Scriptorium* 67, 2013, p. 119-140. Dans un article également destiné à dresser l'état des recherches sur la « Collection philosophique », G. Cavallo se montre toutefois plus sceptique que Marcotte concernant l'idée même de « collection » et préfère parler de « manoscritti prodotti entro un medesimo milieu » : G. Cavallo, Stralci di storia di un gruppo di manoscritti greci del ix secolo, dans P. Chiesa, A. M. Fagnoni et R. E. Guglielmetti (éd.), *Ingenio facilis. Per Giovanni Orlandi (1938-2007)* (Millennio Medievale 111), Florence 2017, p. 3-64, ici p. 19. Sur le rôle possible de Photios dans la formation de cette « Collection » et sur l'existence d'un lien plus particulier du patriarche avec le *Palatinus gr.* 398, voir A. Diller *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, Lancaster (PA) 1952, p. 3-10 ; Idem, The Scholia on Strabo, *Traditio* 10, 1954, p. 29-50 ; D. Marcotte, *Les Géographes grecs*, I, cité n. 48, p. xx-xxi et lxxxviii-c ; Idem, Le corpus géographique de Heidelberg (*Palat. Heidelb. gr.* 398) et les origines de la "collection philosophique", dans C. D'Ancona Costa (éd.), *The*

contenant un riche ensemble d'écrits paradoxographiques[68] (*Ἱστορίαι θαυμάσιαι* d'Apollonios, *Περὶ θαυμασίων* de Phlégon de Tralles, *De fluuiis* du Ps.-Plutarque, *Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή* d'Antigone, *Passions amoureuses* de Parthénios et *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis) ; on y trouve aussi des mythographes, des géographes mineurs, des correspondances fictives (lettres d'Hippocrate, de Thémistocle, etc.), la *Chrestomathie* de Strabon ou les *Patria* d'Hésychios l'Illustre. O. Musso, qui a étudié de près ce manuscrit, estime toutefois que les noms d'auteurs figurant dans la section paradoxographique sont probablement des faux, attribués à des recueils d'*excerpta* réalisés par des compilateurs anonymes[69], et l'on peut se demander

Libraries of the Neoplatonists, Proceedings of the Meeting of the European Science Foundation Network "Late Antiquity and Arabic Thought. Patterns in the Constitution of the European Culture" held in Strasbourg, March 12-14, 2004 (Philosophia Antiqua 107), Leyde-Boston 2007, p. 167-176, ici p. 153 ; M. Losacco, "Tous les livres confluaient vers lui, telles les eaux d'un fleuve" : notes sur la bibliothèque de Photius, *MEG* 17, 2017, p. 107-135, ici p. 123. D. Marcotte, Trois lecteurs byzantins des *Chrestomathies* de Strabon, dans V. Gysembergh et A. Schwab (éd.), *Le Travail du Savoir / Wissensbewältigung. Philosophie, sciences exactes et sciences appliquées dans l'Antiquité*, Trèves 2015, p. 105-118, ici p. 107-112, montre que le *Palatinus gr*. 398 a très probablement été consulté par Michel Italikos entre 1135 et 1138 et par Tzétzès lui-même, qui semble avoir utilisé le texte de la *Chrestomathie* de Strabon dans la *Chiliade* VIII, 212 (« Sur l'Océan oriental »). Sur l'histoire ultérieure du manuscrit de Heidelberg, voir G. Cavallo, Stralci di storia, cité *supra*, p. 46.

68. K. Ziegler, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1157-1159 ; G. Schepens, Ancient Paradoxography (I), cité n. 11, p. 377. Sur la question du lien du *Palatinus gr*. 398 avec les autres manuscrits de la « Collection » à contenu proprement philosophique, voir D. Marcotte, Le corpus géographique de Heidelberg (*Palat. Heidelb. gr*. 398), cité n. 67, p. 167-176 : l'auteur souligne l'intérêt des cercles néoplatoniciens pour le type de matériau figurant dans le manuscrit de Heidelberg ; Idem, La "collection philosophique", cité n. 67, p. 163 : « Le recueil de paradoxographes que contient le *Palatinus gr*. 398 s'accorde à ce que l'on sait par ailleurs de la faveur rencontrée par les *mirabilia* auprès des néoplatoniciens » ; voir aussi G. Cavallo, Stralci di storia, cité n. 67, p. 14-15. Pour sa part, Ch. Messis préfère toutefois voir dans ce manuscrit au contenu disparate une collection « littéraire » ou « rhétorique », destinée au lectorat des « intellectuels des sociétés savantes des 9e et 10e siècles à Byzance, soucieux d'acquérir une culture "spectaculaire" et d'en capitaliser largement les effets » : Ch. Messis, Aux marges de la philosophie, au cœur de la curiosité : le manuscrit d'Heidelberg, *Pal. gr*. 398, dans D. Bianconi et F. Ronconi (éd.), *La "collection philosophique" face à l'histoire. Péripéties et tradition. Actes du Colloque de Paris (10 et 11 Juin 2013)*, Spolète, sous presse (je remercie l'auteur de m'avoir aimablement communiqué les épreuves de cet article).

69. O. Musso, partisan d'une datation plus tardive du *Palatinus gr*. 398 au 10e siècle – à l'instar d'A. von Gutschmid, Der Heidelberger Handschrift der Paradoxographen [*Pal. gr*. 398], *Neue Heidelberger Jahrbücher* 1, 1891, p. 227-237 – pense que les excerpteurs à qui sont dues les collections paradoxographiques figurant dans ce manuscrit devaient être des érudits du cercle de Constantin VII (O. Musso, Sulla struttura del *Cod. Pal. Gr*. 398 e deduzioni storicoletterarie, *Prometheus* 2, 1976, p. 1-10) ; les *Mirabilia* rassemblés dans le *Palatinus gr*. 398 correspondraient aux *excerpta Περὶ παραδόξων* réalisés à l'instigation de l'empereur (voir les renvois répétés à cet ouvrage – ΖΗΤΕΙ ΕΝ ΤΩΙ ΠΕΡΙ ΠΑΡΑΔΟΞΩΝ – figurant dans le *De uirtutibus* : éd. T. Büttner-Wobst et A. G. Roos, Berlin 1906, I, p. 40, 41, 120 ; II, p. 172) : Musso souligne les rapports structurels et linguistiques existant entre le texte du *Pal.*

s'il n'en allait pas de même pour les écrits des quatre auteurs de *mirabilia* mentionnés par Photios, qui pourraient être aussi de simples prête-noms. Une hypothèse analogue a d'ailleurs été émise à propos des « livres grecs, remplis de faits merveilleux et fabuleux » qu'Aulu-Gelle dit avoir découverts à Brindes : J. Bolton pense qu'il devait plutôt s'agir d'un recueil d'*excerpta*, et non d'ouvrages individuels d'Aristéas, Ctésias, Isigone et Philostéphanos[70]. O. Musso, qui a édité le *Recueil d'histoires extraordinaires* (*Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή*) d'Antigone figurant dans le *Palatinus gr.* 398[71], estime que le texte en question, placé sous le patronage d'Antigone de Caryste, n'était pas, en fait, une œuvre antique unitaire, mais une compilation, d'époque byzantine, rassemblant des extraits d'ouvrages divers, au nombre desquels figurait effectivement un traité d'Antigone de Caryste *Sur les animaux*[72]. Un certain nombre de manuscrits, parfois tardifs, nous ont conservé des compilations du même genre : le *Paradoxographus Florentinus*, ou recueil du Ps.-Sotion[73], collection de quarante-trois miracles

gr. 398 et les *Excerpta de animalibus*, autre œuvre patronnée par Constantin Porphyrogénète (éd. S. P. Lambros, *Supplementum Aristotelicum.* I.1, *Excerptorum Constantini de natura animalium libri duo*, Berlin 1885). On constate par ailleurs que beaucoup des auteurs exploités dans la collection du *Palatinus gr.* 398 sont mentionnés aussi dans le *De thematibus* de Constantin Porphyrogénète, où l'on trouve des références à Strabon et Scylax (I, 2), Philostéphanos (I, 15), Hérodote (I, 16), Alexandre Polyhistor (II, 5) : éd. A. Pertusi, *De thematibus. Introduzione, testo critico, commento*, Cité du Vatican 1952, p. 63, 80, 89. Si, comme le pense aujourd'hui la majorité des chercheurs, le *Palatinus gr.* 398 a bien été copié dans la seconde moitié du 9e siècle et non au 10e siècle, comme le suppose O. Musso, on peut envisager l'hypothèse d'un rapport inverse, où les collections du ms. d'Heidelberg auraient servi de source aux compilateurs œuvrant au service de Constantin Porphyrogénète.

70. J. D. P. Bolton, *Aristeas*, cité n. 19, p. 31. On remarquera toutefois que, si Ctésias, Isigone et Philostéphanos sont souvent utilisés dans les recueils d'*excerpta*, tel n'est pas le cas pour Aristéas. S. Mercier note d'ailleurs, à son propos, qu'Aulu-Gelle « devait avoir connaissance, par Hérodote et ses autres lectures, du contenu des *Arimaspées* », et que, « si l'ouvrage qui lui était tombé entre les mains n'avait pas correspondu, il s'en serait sans doute aperçu » (Par-delà les Scythes et au sud des Hyperboréens : Aristéas de Proconnèse et les *Arimaspées*, entre mythe et réalité, *Folia Electronica Classica* 11, janvier-juin 2006 : revue en ligne http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/default.htm). Par ailleurs, comme le signale A. Ivantchik, la division, mentionnée par la *Souda*, de cette épopée en trois livres « n'a pu être effectuée que par les philologues hellénistiques » et implique par conséquent l'existence d'une édition des *Arimaspées* à l'époque post-classique (La Datation du poème l'*Arimaspée*, cité n. 19, p. 37).

71. Éd. O. Musso, *Antigonus Carystius, Rerum mirabilium collectio*, Naples 1985.

72. O. Musso, Sulla struttura del *Cod. Pal. Gr.* 398, cité n. 69, p. 1-3 ; hypothèse reprise par T. Dorandi, dans l'introduction de son édition d'*Antigone de Caryste*, *Fragments*, citée n. 24, p. xiv-xvi.

73. Collection transmise dans le ms. Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, plut. 56.1 (Diktyon 16353), habituellement daté du 13e/14e siècle. N. G. Wilson estime toutefois que l'écriture de ce manuscrit date plutôt de la seconde moitié du 12e siècle ou du tout début du 13e : *Menander Rhetor*, edited with translation and commentary by D. A. Russel and N. G. Wilson, Oxford 1981, p. xli – suivi par E. B. Fryde, *Greek Manuscripts in the Private*

aquatiques ; le *Paradoxographus Vaticanus*[74], constitué d'une soixantaine d'*excerpta* sur des sujets variés ; ou le *Paradoxographus Palatinus*[75], qui offre une série, plus restreinte, de vingt et un *mirabilia*. Si certaines de ces compilations sont d'époque byzantine, d'autres ont sans doute vu le jour dès l'Antiquité : le recueil de *mirabilia* du Ps.-Aristote circulait sous le nom du philosophe au moins dès le 2e siècle ap. J.-C.[76], et le *De fluuiis* du Ps.-Plutarque semble avoir été composé vers la fin du 2e ou le début du 3e siècle ap. J.-C.[77]. O. Musso, et à sa suite T. Dorandi, éditeur des œuvres authentiques d'Antigone de Caryste, vont sans doute trop loin en affirmant qu'il n'existait pas dans l'Antiquité de genre littéraire paradoxographique indépendant[78] : on trouve en effet des références à des collections de « merveilles » (*thaumasia* ou *paradoxa*) chez divers auteurs anciens, en particulier chez Athénée, Clément d'Alexandrie ou dans l'*Anthologie* de Stobée[79].

Library of the Medici 1469-1510, Aberystwyth 1996, p. 127 et 382. Le recueil du Ps.-Sotion figure aussi dans deux manuscrits copiés par Michel Apostolis après 1453, Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, gr. Z. 414 (Diktyon 69885), et Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Urb. gr. 107 (Diktyon 66574), dans le ms. Escorial, Real Biblioteca, T.I.12 (Diktyon 15404), copié à Venise dans les années 1540, et dans deux manuscrits tardifs des 17e et 18e siècles : A. Cameron, *Greek Mythography*, cité n. 9, p. 335-337. Sur cette collection de *mirabilia* aquatiques, voir H. Öhler, *Paradoxographi Florentini Anonymi opusculum de aquis mirabilibus*, Diss. Tübingen 1914 ; K. Ziegler, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1161-1162 ; A. Giannini, Studi, cité n. 9, p. 135-136. Éd. A. Giannini, *PGR*, p. 315-329. La description que Photios propose de l'ouvrage de Sotion « sur les récits étranges qu'on fait en divers endroits sur des cours d'eau, des sources et des lacs » (*Bibl.*, cod. 189, 145b) conviendrait très bien pour ce recueil d'*excerpta* thématiques.

74. Recueil conservé dans le ms. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 12 (Diktyon 66643), copié au 14e ou 15e siècle. K. Ziegler, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1162-1163 ; A. Giannini, Studi, cité n. 9, p. 137-138 ; K. Delcroix, Ancient Paradoxography (II), cité n. 11, p. 426. Éd. A. Giannini, *PGR*, p. 331-351.

75. Recueil conservé dans les manuscrits Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 96 (Diktyon 66727) (13e/14e s.) ; Pal. gr. 93 (Diktyon 65826) (13e s.) ; Pal. gr. 134 (Diktyon 65866) (15e/16e s.) ; Pal. gr. 360 (Diktyon 66092) (15e s.) ; Wroclaw, Biblioteka Uniwersytecka, Rehdinger 22 (Diktyon 72184) (15e s.). K. Ziegler, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1163-1164 ; A. Giannini, Studi, cité n. 9, p. 138 ; K. Delcroix, Ancient Paradoxography (II), cité n. 11, p. 426. Éd. A. Giannini, *PGR*, p. 353-361.

76. Sur le recueil du Ps.-Aristote, voir K. Ziegler, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1149-1152. Éd. A. Giannini, *PGR*, cité n. 73, p. 221-313 ; texte traduit et commenté par H. Flashar, *Aristoteles, Mirabilia – De audibilibus*, Berlin 1981².

77. Ch. Delattre, *Nommer le monde : origine des noms de fleuves, de montagnes et de ce qui s'y trouve*, Villeneuve d'Asq 2011, p. 10-11 : le texte du Ps.-Plutarque a été utilisé par Stobée.

78. Selon O. Musso, *Michele Psello, Nozioni paradossali*, Naples 1977, p. 16-17, les œuvres rassemblées par A. Westermann dans ses *Παραδοξογράφοι* (cité n. 5) sont des *eklogai* tardo-byzantines, faussement attribuées à des auteurs anciens ; thèse reprise par T. Dorandi, *Antigone de Caryste*, *Fragments*, cité n. 24, p. xvi.

79. Athénée, VIII, 331d-e : Φιλοστέφανος… ἐν τῷ περὶ τῶν παραδόξων ποταμῶν ; XII, 541a : Ἀριστοτέλης ἐν τοῖς θαυμασίοις (réf. aux *mirabilia* du Ps.-Aristote) ; XII, 552b :

Une caractéristique commune à beaucoup de recueils paradoxographiques tient à la fréquence avec laquelle les compilateurs indiquent les sources (directes ou indirectes) où ils ont puisé leur matériau[80] : cette tendance est particulièrement visible dans le *Recueil d'histoires extraordinaires* attribué à Antigone[81] ou dans les *Histoires merveilleuses* (*Ἱστορίαι θαυμάσιαι*) d'Apollonios[82]. Or on constate que, parmi les auteurs cités dans ces compilations, figurent en bonne place nombre des « paradoxographes » mentionnés dans la *Chiliade* de Tzétzès : les noms de Ctésias, Eudoxe, Antigone, Isigone, reviennent régulièrement d'une compilation à l'autre[83] ; Alexandre (Cornelius, *i-e* Polyhistor) est cité dans le *De fluuiis* du Ps.-Plutarque (§ 10.1), Hippostratos figure parmi les sources utilisées par Phlégon

Πολέμων ὁ περιηγητὴς ἐν τῷ Περὶ θαυμασίων ; XIII, 610a : Μυρσίλος ἐν Ἱστορικοῖς Παραδόξοις. – CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protr.* III, 42, 4 : Μόνιμος […] ἐν τῇ τῶν θαυμασίων συναγωγῇ. – STOBÉE, I, 49, 52 : Φίλων ὁ Ἡρακλεώτης ἐν τῷ Πρὸς Νύμφιν περὶ θαυμασίων ἐν Σκύθαις ; IV, 20, 74 : Ἀριστοκλέους ἐν β′ Παραδόξων. – *Schol. ad Theocritum* I, 65/66b (p. 56 WENDEL) : Νυμφόδωρος ἐν τῷ Περὶ Σικελίας θαυμαζομένων.

80. Pratique héritée de l'érudition alexandrine (L. TROIANI, Sull'opera di Cornelio Alessandro, cité n. 13, p. 21) et que l'on retrouve chez Athénée : Ch. JACOB, Athenaeus the Librarian, cité n. 12, p. 90-101. Voir aussi, du même auteur, *Des mondes lettrés aux lieux de savoir*, Paris 2018, p. 289 : « Chez Athénée, tous les textes cités sont accompagnés de références bibliographiques, selon les normes des catalogues des grandes bibliothèques royales – Alexandrie, au premier chef, puis Pergame. » Quelques compilateurs dérogent toutefois à cette pratique savante : dans les *Mirabiles auscultationes* du Ps.-Aristote, les indications de sources sont rarissimes ; le compilateur se contente de mentions vagues, comme φασί, λέγουσι ou λέγεται (L. TROIANI, Sull'opera di Cornelio Alessandro, cité n. 13, p. 21).

81. Ch. JACOB, De l'art de compiler à la fabrication du merveilleux. Sur la paradoxographie grecque, *Lalies* 2, 1980, p. 121-140, ici p. 123-125. La qualité du travail effectué par le Ps.-Antigone est soulignée par O. MUSSO, Citazioni poetiche nello Pseudo-Antigono, *Prometheus* 5, 1979, p. 83-90 : l'étude des citations poétiques figurant dans son recueil montre que ce devait être un érudit, qui a souvent conservé d'excellentes lectures.

82. Sur cet ouvrage, habituellement daté de la seconde moitié du 2e siècle ap. J.-C., voir K. ZIEGLER, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1153-1155 ; A. GIANNINI, Studi, cité n. 9, p. 122-124. Éd. A. GIANNINI, *PGR*, p. 120-141. Il n'est pas exclu que l'attribution du recueil à « Apollonios » soit un nouveau cas de pseudépigraphie, renvoyant en fait au célèbre grammairien alexandrin Apollonios Dyscole, actif au 2e siècle de notre ère (S. MATTHAIOS, Greek Scholarship in the Imperial Era and Late Antiquity, dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, I, p. 184-296, ici p. 257-261).

83. Ctésias est cité par Apollonios (§ 17 et 20), par le Ps.-Antigone (§ 15b, 145, 150, 165 et 166) et dans le *Paradoxographus Florentinus* ou Ps.-Sotion (§ 3 et 17) ; Eudoxe est cité par Apollonios (§ 24 : « Eudoxe de Rhodes » ; § 38 : « Eudoxe de Cnide ») et par le Ps.-Antigone (§ 123, 129.1, 138, 147, 153, 161 et 162) ; Antigone est cité par Phlégon de Tralles (§ 28), dans le *Paradoxographus Vaticanus* (§ 11) et dans le *Paradoxographus Palatinus* (§ 20) ; Isigone est abondamment cité dans le *Paradoxographus Florentinus* ou Ps.-Sotion (§ 1, 2, 8, 9, 11-14, 21, 27, 36, 40, 43). D'après K. DELCROIX, le *Paradoxographus Florentinus* aurait aussi utilisé pour source (intermédiaire) Antigone, bien qu'il ne le cite jamais explicitement (Ancient Paradoxography [II], cité n. 11, p. 426). De même, Antigone est utilisé (sans être cité) par le Ps.-Aristote (§ 30, 115, 117-121, 124-126, 127.2, 143, 165, 169.2, 170).

de Tralles[84] (§ 30), Aglaosthène parmi celles employées par le *Paradoxographus Palatinus* (§ 7) – ce qui laisse à penser que Tzétzès pourrait bien avoir tiré une part au moins de ses références de la fréquentation de ce type de littérature compilatoire[85].

D'autres indices paraissent propres à confirmer l'hypothèse d'une familiarité de Tzétzès avec les recueils de *mirabilia*. Notons tout d'abord que les merveilles évoquées dans la *Chiliade* VII, 144 ressortissent à plusieurs catégories différentes : Tzétzès y passe en revue toute une série de créatures, humaines ou animales, présentant des anomalies anatomiques, par manque, superfluité ou hybridation[86] (il est question d'hommes sans tête, sans nez ou sans bouche, d'hommes ayant un œil unique, d'hommes à dix têtes, à quatre bras et quatre jambes, d'hommes ayant les yeux sur la poitrine, les oreilles en corbeilles, la langue double, les jambes pareilles à des lanières, les pieds palmés ou dirigés vers l'arrière, de Sciapodes se faisant de l'ombre avec leur pied unique, de « Demi-Chiens » ou Cynocéphales, ainsi que d'animaux en forme de sphère[87]). Glissant de la tératologie à l'ethnologie, Tzétzès mentionne aussi divers peuples des confins aux mœurs ou à la physiologie atypiques (Massagètes, Issédons, Hyperboréens, Arimaspes, Pygmées, Unipares). Les autres *mirabilia* rapportés par notre auteur concernent faune (serpents, scorpions de mer, poissons et huîtres de taille extraordinaire), flore (arbres producteurs d'ambre, roseaux gigantesques), minéralogie (pierres de serpent autoglyphes) et hydrographie (lac rejetant les baigneurs) – toutes catégories fréquemment représentées dans les recueils paradoxographiques, qui proposent en général un vaste échantillonnage d'*excerpta*, touchant aux sciences naturelles (botanique, zoologie), à la physique, à l'anthropologie ou à l'ethnographie.

84. K. Ziegler, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1158. Éd. A. Giannini, *PGR*, p. 170-219 ; A. Stramaglia, *Phlegon Trallianus. Opuscula de rebus mirabilibus et de longaeuis*, Berlin-Boston 2010. Traduction et commentaire : W. Hansen, *Phlegon of Tralles' Book of Marvels*, Exeter 1996. Sur cet auteur, affranchi de l'empereur Hadrien (117-138), voir l'introduction de Hansen, qui évoque le caractère quelque peu atypique du recueil de Phlégon, où l'intérêt est focalisé sur les phénomènes humains (histoires de revenants, d'hermaphrodites, d'os géants) au détriment des merveilles de la nature. Le lien entre la *Chil.* VII, 136 (« Sur Danaé et Égyptos »), en marge de laquelle figure une référence de Tzétzès à Hippostrate (*ad* v. 363), et le *Mir.* 30 de Phlégon, qui cite également Hippostratos, est souligné par W. Hansen, *ibidem*, p. 166.

85. R. Capel Badino, *Filostefano*, cité n. 9, p. 39, 169, 192.

86. Pour une « typologie du monstre », voir C. Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris 1980, p. 113-183 ; D. Lenfant, Monsters in Greek Ethnography and Society in the Fifth and Fourth Centuries BCE, dans R. Buxton (éd.), *From Myth to Reason? Studies in the Development of Greek Thought*, Oxford 1999, p. 197-214, ici p. 207.

87. Sur ces divers *mirabilia*, et ceux évoqués dans les lignes suivantes, voir les notes de la traduction de la *Chiliade* VII, 144 proposée en annexe.

Le miracle du lac sicilien dont les eaux repoussent sur le sable sec quiconque prétend y pénétrer – miracle rapporté par Tzétzès sous l'autorité du poète hellénistique Philostéphanos – correspond à une catégorie particulièrement affectionnée de la paradoxographie antique – celle des *mirabilia aquarum*[88], dont Callimaque pouvait passer pour l'initiateur avec ses recueils sur les fleuves[89]. Le discours qu'Ovide a prêté à Pythagore, au livre XV de ses *Métamorphoses*, témoigne de l'intérêt accordé par les Anciens aux miracles de l'eau : évoquant l'instabilité d'un monde en mutation perpétuelle, le philosophe consacre en effet plusieurs dizaines de vers à évoquer les « aspects inattendus » que l'eau peut prendre ou conférer par contact[90]. Les ouvrages, ou parties d'ouvrages, consacrés à cette thématique semblent avoir été fort nombreux : Philostéphanos, que cite Tzétzès, passait pour l'auteur d'écrits *Sur les fleuves extraordinaires* et *Sur les sources*[91], Polémon d'Ilion, dit le Périégète, avait composé un recueil *Sur les fleuves de la Sicile*[92] (*Περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ ποταμῶν*) cité par Athénée (VII, 307b) ; dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, le livre XXXI est tout entier consacré aux « aquatilia »[93], c'est-à-dire aux ressources (parfois miraculeuses) et aux

88. Sur cette thématique, voir L. CALLEBAT, Science et irrationalité : les *Mirabilia aquarum*, *Euphrosyne* n.s. 16, 1988, p. 155-167.

89. Deux titres ressortissent à cette catégorie dans la liste d'œuvres fournie par la *Souda*, κ, 227 (Καλλίμαχος) : *Sur les fleuves d'Europe* (*Περὶ τῶν ἐν Εὐρώπῃ ποταμῶν*) et *Sur les fleuves de la terre habitée* (*Περὶ τῶν ἐν τῇ οἰκουμένῃ ποταμῶν*). Peut-être s'agissait-il de deux parties d'un seul et même ouvrage *Sur les fleuves* (cité par STRABON, IX, 1, 19) : R. PFEIFFER, *Callimachus*. I, *Fragmenta* ; II, *Hymni et Epigrammata*, Oxford 1949, p. 451 (F 457-459). L'intérêt de Callimaque pour les questions d'hydrographie est manifeste aussi dans l'*Hymne à Zeus*, où figure un catalogue de fleuves (v. 18-27) : R. CAPEL BADINO, *Filostefano*, cité n. 9, p. 97. Sur l'intérêt scientifique suscité par les *mirabilia aquae*, voir SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, chap. 3 (« Des eaux terrestres »).

90. OVIDE, *Métamorphoses*, XV, 308-360 : parmi les *mirabilia* évoqués par Pythagore figurent des exemples d'eaux pétrifiantes, inflammables ou tinctoriales, d'eaux qui donnent la mémoire ou la font perdre, etc. Sur les liens de son discours avec la littérature paradoxographique, voir P. HARDIE (éd.), *Paradox and the Marvellous in Augustan Literature and Culture*, Oxford 2009, p. 15 et, dans le même volume, F. KLEIN, *Prodigiosa mendacia vatum*: Responses to the Marvellous in Ovid's Narrative of Perseus (*Metamorphoses* 4-5), p. 189-212, ici p. 198-199 ; M. FUCECCHI, Encountering the Fantastic: Expectations, Forms of Communication, Reactions, p. 213-230, ici p. 215-216 ; D. NELIS, Ovid, *Metamorphoses* 1. 416-51 : *noua monstra* and the *foedera naturae*, p. 248-267, ici p. 248-249 ; M. BEAGON, Ordering Wonderland: Ovid's Pythagoras and the Augustan Vision, p. 288-309, ici p. 292-293.

91. *Sur les fleuves extraordinaires* : cf. ATHÉNÉE, VIII, 331d-e ; *Sur les sources* : cf. HARPOCRATION, *s.v.* Λουτροφόρος (λ 28).

92. Sur cet auteur, contemporain d'Aristophane de Byzance (2e moitié du 3e s. av. J.-C.), voir A. GIANNINI, Studi, cité n. 9, p. 120-121 ; F. MONTANA, Hellenistic Scholarship, dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, I, p. 60-183, ici p. 147. Éd. K. MÜLLER, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, III, Paris 1928, p. 108-148 (« Polemo Iliensis »).

93. Exemple suivi par Isidore de Séville : onze des vingt-deux chapitres du livre XIII des *Étymologies* sont consacrés aux *mirabilia aquarum* (chap. 12-22 : « De aquis », « De

produits de l'eau (substances salées et éponges) ; l'intégralité des quarante-trois *excerpta* rassemblés par le Ps.-Sotion concerne les *mirabilia aquarum* et des collections anonymes comme les *Mirabiles Auscultationes* du Ps.-Aristote, le recueil du Ps.-Antigone ou le *Paradoxographus Vaticanus*, accordent, elles aussi, une place substantielle à ce type de merveilles[94]. Il est question, chez le Ps.-Aristote, d'un lac extraordinaire, situé en Sicile, comme celui de Tzétzès, et présentant des particularités assez similaires : il s'élargit quand on y plonge, jusqu'à contenir cinquante personnes, puis, passé ce nombre, rejette tous ceux qu'il a accueillis en ses eaux[95]. Ctésias mentionne pour sa part une source aux propriétés encore plus semblables à celles du lac de Tzétzès, puisqu'elle rejette à terre tous ceux qui y pénètrent, mais située en Inde, et non en Sicile[96] – notice reprise ensuite, sous une forme quelque peu abrégée, dans les recueils du Ps.-Antigone et du Ps.-Sotion[97].

diuersitate aquarum », « De mari », « De Oceano », « De Mediterraneo mari », « De sinibus maris », « De aestibus et fretis », « De lacis et stagnis », « De abysso », « De fluminibus », « De diluuiis »).

94. Dans le recueil du Ps.-Antigone, une section spécifique est réservée aux *mirabilia aquarum* (§ 129-165). Dans les *Mirabiles Auscultationes* du Ps.-Aristote, les *excerpta* sur les merveilles des eaux apparaissent en ordre dispersé (§ 53-57, 92, 102, 112-115, 117, 121, 125, 130, 158-160, 166-172) ; il en va de même dans le *Paradoxographus Vaticanus* (§ 10-13, 16-22, 30, 33-35, 37-38…).

95. *Mir.*, § 112 : le Ps.-Aristote cite pour source de cette anecdote « Polykritos [de Mendè], auteur de *Sikelika* en vers » (*FGrH* 559, F 2). Sur cet auteur, qui avait aussi composé une histoire de Denys le Jeune (cf. Diogène Laërce, II, 63), voir K. Ziegler, Polykritos (7), *RE* XXI.2, 1952, c. 1760-1761 (qui le qualifie d'historien à inclination paradoxographique) ; G. Schepens, Ancient Paradoxography (I), cité n. 11, p. 399 ; N. Luraghi, Polykritos of Mende (559), *BNJ-O*, 2014. D'après H. Flashar, le Ps.-Aristote a dû utiliser pour source intermédiaire Lykos de Rhégion, dont proviennent les *excerpta* 111-114 (*Aristoteles, Mirabilia*, cité n. 76, p. 127). Une description, visiblement inspirée du Ps.-Aristote, figure dans le poème *Sur les thermes Pythiques* (*Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμά*, v. 129-138) attribué à Paul le Silentiaire : Φέρει τόπος τις λίμνην | μικρὰν λίαν κυκλώδη, | πρὸς ἣν θέλων λουθῆναι | πεπλησμένην εὑρήσεις· | ἕως δὲ πεντήκοντα | λελουμένους καθαίρει | εἰ δ' αὖτις αὐτῇ πλείους | ἄνδρας φέρει λουθῆναι | ἔξω τρέχουσα ῥίπτει | τοὺς ἀκρίτως τρυφῶντας (texte cité par H. Öhler, *Paradoxographi Florentini Anonymi opusculum*, cité n. 73, p. 103-106). Sur ce lac, voir aussi W. Headlam, A Marvellous Pool, *Classical Review* 19, 1905, p. 439.

96. Ctésias, *Indica*, F 45 [Photios], § 49 : « Il [Ctésias] dit qu'il existe chez les Indiens une source de cinq brasses de pourtour et de forme quadrangulaire. […] Dans cette eau se baignent les Indiens les plus distingués […]. Chaque fois qu'ils y sautent, l'eau les rejette en l'air ; […] elle rejette aussi vers la terre, vif ou mort, tout animal et, en un mot, tout ce qu'on y jette, à l'exception du fer, de l'argent, de l'or et du bronze, qu'elle laisse couler au fond. »

97. Ps.-Antigone, *Histoires étonnantes*, 150 [Ctésias, F 45α] : « À propos de lacs, Ctésias raconte, selon lui [Callimaque] que, parmi les lacs de l'Inde, il en est un qui, comme celui de Sicile ou de Médie, ne laisse pas couler au fond ce qu'on y jette, sauf l'or, le fer et le bronze, et que, si quelque chose y tombe obliquement, il le rejette à la verticale » ; *Paradoxographus Florentinus* (Ps.-Sotion), § 3 [Ctésias, F 45sβ] : « Il y a chez les Indiens une source qui rejette à terre ceux qui y plongent, comme avec une machine, ainsi que Ctésias le raconte. » C'est toutefois l'anecdote figurant au § 30 du Ps.-Sotion qui offre les analogies les

Les *excerpta* qui viennent d'être cités sont révélateurs de l'intérêt accordé par les Anciens à la localisation des *mirabilia*. S'inscrivant dans le prolongement des recherches menées par Aristote et Théophraste sur la « singularité » des lieux (Théophraste avait consacré un traité aux « différences selon les lieux »), ils classifiaient volontiers les merveilles par zones géographiques[98] : Callimaque avait composé une « Collection des merveilles de toute la terre classées par lieux » (Θαυμάτων τῶν εἰς ἅπασαν τὴν γῆν κατὰ τόπους ὄντων συναγωγή), et la *Souda* lui attribue aussi un recueil « Sur les faits merveilleux et étonnants du Péloponnèse et de l'Italie » (Περὶ τῶν ἐν Πελοποννήσῳ καὶ Ἰταλίᾳ θαυμασίων καὶ παραδόξων), qui devait faire partie du précédent ouvrage de synthèse[99]. Ctésias traitait dans ses *Indica* des merveilles de l'Inde, Nymphodore de Syracuse des merveilles de la Sicile[100], etc. Or les merveilles évoquées dans la *Chiliade* de Tzétzès sont presque toutes localisées, et l'on constate que l'échantillonnage fourni par notre auteur couvre un arc géographique très étendu : l'Inde y est, bien sûr, représentée, avec ses monstres (Sciapodes, Oreilles-en-corbeille, Cynocéphales) et sa flore hors du commun (arbres producteurs d'ambre), mais on y trouve aussi la Libye (avec ses serpents), la Sicile (à cause d'un lac extraordinaire), les confins du Nord, habités par Hyperboréens, Arimaspes, Issédons et Massagètes, les « îles des Éthiopiens », séjour des animaux sphériques de Iambule et de ses hommes à la langue bifide, l'Arabie, où poussent selon Ouranios des roseaux gigantesques, et l'Ibérie, citée pour sa faune maritime aux proportions gigantesques[101]. Par sa bigarrure géographique, la *Chiliade* de Tzétzès rappelle donc les recueils de *mirabilia*, souvent conçus, eux aussi, comme de véritables panoramas des merveilles du monde habité.

plus étroites avec le texte de Tzétzès : il y est question du lac Silla, près de Géla, en Sicile, qui « rejette ceux qui s'y baignent sur la terre ferme, comme avec une machine, ainsi que le dit Aristote ».

98. Ch. JACOB, De l'art de compiler, cité n. 81, p. 123 et 135. Sur l'importance de l'héritage péripatéticien dans la littérature paradoxographique, voir R. CAPEL BADINO, *Filostefano*, cité n. 9, p. 39.

99. Cf. *Souda*, κ 227 (Καλλίμαχος). Éd. R. PFEIFFER, *Callimachus*, cité n. 89, p. 330-338 (F 407) ; A. GIANNINI, *PGR*, p. 15-20. R. BLUM estime toutefois peu probable que les titres en question remontent à Callimaque lui-même (*Kallimachos*, cité n. 12, p. 134). Étienne de Byzance mentionne pour sa part les « Thaumasia » de Callimaque (*s.v.* Κραννών : ὡς Καλλίμαχος ἐν τοῖς Θαυμασίοις = F 408 PFEIFFER).

100. Cf. ATHÉNÉE, XIII, 588f : ἐν τῷ περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ θαυμαζομένων ; *schol. ad Theocritum* I, 65/66b (cité n. 79). Sur Nymphodore de Syracuse (3e/2e s. av. J.-C.), contemporain de Polémon le Périégète, et auteur d'une œuvre périégétique ou paradoxographique sur la Sicile, voir A. GIANNINI, Studi, cité n. 9, p. 119-120 ; R. CAPEL BADINO, *Filostefano*, cité n. 9, p. 121-122 et 124.

101. Sur ces diverses merveilles, voir les notes de la traduction proposée en annexe.

Si Tzétzès a probablement eu accès à des recueils d'*excerpta* paradoxographiques, il est possible aussi qu'un certain nombre des références érudites émaillant la *Chiliade* VII, 144 soit imputable à la fréquentation de corpus de scholies – littérature dont, en tant que commentateur professionnel de textes anciens, Tzétzès était évidemment très familier[102]. On constate en effet que certains des auteurs, parfois fort obscurs, cités dans sa *Chiliade*, sont mentionnés aussi dans des collections de scholies anciennes : le nom d'Hippostrate apparaît ainsi à plusieurs reprises dans les scholies de Pindare et celles de Théocrite[103]. Si Philostéphanos semble avoir été mieux connu des Anciens, qui sont assez nombreux à le citer (on trouve notamment des références multiples à son œuvre dans les *Deipnosophistes* d'Athénée), il a été utilisé aussi par bon nombre de scholiastes, en marge de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, des poèmes de Pindare, de Théocrite, des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, de l'*Alexandra* de Lycophron, ou de la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie[104]. Signalons enfin le cas de Phérénicos, poète épique dont seuls deux fragments nous ont été conservés, l'un cité par Athénée (III, 78b) et l'autre dans la *Chiliade* de Tzétzès et les scholies de Pindare – qui pourraient bien, par conséquent, être la source de la référence tzétzienne[105].

102. Sur Tzétzès commentateur, voir F. Budelmann, Classical Commentary in Byzantium: John Tzetzes on Ancient Greek Literature, dans R. Gibson *et alii* (éd.), *The Classical Commentary. History, Practices, Theory*, Leyde 2002, p. 141-169 ; A. Kaldellis, Classical Scholarship in Twelfth-Century Byzantium, dans Ch. Barber et D. Jenkins (éd.), *Medieval Greek Commentaries on the Nicomachean Ethics*, Leyde-Boston 2009, p. 1-43, ici p. 26-32 ; F. Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (529-1453), dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, I, p. 297-455, ici p. 380-384. Sur les annotations de Tzétzès au texte de Thucydide : M. J. Luzzatto, *Tzetzes lettore di Tucidide. Note autografe sul Codice Heidelberg Palatino Greco 252*, Bari 1999 ; sur ses scholies à l'*Alexandra* de Lycophron : U. Kenens, Perhaps the Scholiast Was also a Drudge. Authorial Practices in Three Middle Byzantine Sub-Literary Writings, dans A. Pizzone (éd.), *The Author in Middle Byzantine Literature. Modes, Functions, Identities*, Berlin 2014, p. 155-170, ici p. 163-168.

103. *Schol. ad Pindarum*, *Olymp.* II, 8a et 15d ; *Pyth.* VI, 5a ; *Nem.* II, 1c = *FGrH* 568, F 2-3 et 5 ; *schol. ad Theocritum* VI, 40a = *FGrH* 568, F 6.

104. Voir *supra*, n. 10. Sur le corpus des scholies d'Apollonios de Rhodes, les plus riches en références à Philostéphanos, voir E. Dickey, The Sources of our Knowledge of Ancient Scholarship, dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, I, p. 459-514, ici p. 512 : l'auteur précise que ces scholies ont été exploitées de manière intensive par les compilateurs de l'*Etymologicum Genuinum*, et « more sparingly » par Eustathe et Tzétzès. Sur les scholies de Théocrite, *ibidem*, p. 512-513. Alexandre <de Myndos> y est cité à plusieurs reprises (*ad* I, 136 ; VII, 57a ; VII, 141b ; V, 96), ainsi qu'Antigone <de Caryste> (*ad* VII, 57 b et c).

105. Cinq vers de Phérénicos sont cités dans les scholies de Pindare, *Olymp.* III, 28c (I, p. 112-113 Drachmann) ; Tzétzès a repris dans la *Chil.* VII, 144, 673-674 les deux premiers vers de cette citation. Voir *infra*, n. 176.

3. – Tzétzès critique et juge de la paradoxographie

En citant dans la *Chiliade* VII, 144 une telle masse d'auteurs qui se seraient hasardés à raconter des merveilles, Tzétzès prétend évidemment faire valoir ses propres compétences de lecteur bien informé sur la question des *thaumasia*. On remarquera comment, pour mieux suggérer l'ampleur de ses lectures, il emploie à sept reprises la formule à la fois vague et emphatique « et mille autres encore »[106]. Selon une habitude qui lui est familière, il se met en avant[107], à grand renfort d'intrusions auctoriales, en usant tantôt de la première personne[108], tantôt de la troisième personne, avec mention répétée de son nom propre[109], pour asseoir plus efficacement son autorité. Soucieux de se présenter comme un auteur digne de foi, aux antipodes des diseurs de merveilles auxquels il reproche leurs élucubrations, il prend soin de préciser les limites de son information, et avoue donc n'avoir pas lu personnellement les œuvres de tous les auteurs dont il cite le nom dans sa *Chiliade*. Jouant l'*èthos* de la sincérité, il referme la longue énumération des vers 636-640 sur cette indication : « Parmi ceux que j'ai lus personnellement, sous forme d'écrits versifiés, Zénothémis, Phérénicos, ainsi que Philostéphanos, et parmi ceux que je n'ai pas lus, mille autres encore » (v. 642-644). De l'épopée d'Aristéas sur les Arimaspes, il confesse un peu plus loin n'avoir « lu [lui]-même <que> quelques vers » (v. 672). Dans un même souci de précision, il prend la peine d'indiquer si les auteurs qu'il mentionne sont des poètes ou des prosateurs[110]. Il spécifie donc que Zénothémis, Phérénicos et Philostéphanos ont écrit en vers (v. 642-643), de même que Posidippe (v. 647), Aristéas (v. 670-671) et Simmias (v. 686), tandis qu'Adespotos « s'exprime en langage courant, et non dans un ouvrage en vers » (v. 646).

Pareilles remarques n'ont pas pour seule fonction de suggérer l'universalité de la tentation affabulatrice, elles répondent aussi à des préoccupations d'un ordre plus technique, ou plus esthétique : Tzétzès a inséré dans le texte

106. *Chil.* VII, 144, v. 629, 631, 634, 644, 661, 662, 721.

107. Sur l'« égotisme » littéraire de Tzétzès, voir notamment P. Magdalino, *The Empire of Manuel Komnenos, 1143-1180*, Cambridge 1993, p. 402-403 ; U. Kenens, Perhaps the Scholiast, cité n. 102, p. 169 : « The authorial presence of John Tzetzes in the commentaries is exceptionally conspicuous. »

108. *Chil.* VII, 144, v. 633 : ἐγὼ… νομίζω ; v. 641, 642, 644 : αὐτὸς ἀνέγνωκα (2 occ.)…, οὐκ ἀνέγνωκα ; v. 671-672 : αὐτὸς ἐνέτυχον.

109. *Chil.* VII, 144, v. 701-702 : ὁ Τζέτζης μεγάλως ἰσχυρίζεται ; v. 731 : ὁ Τζέτζης λέγει ; le nom de Tzétzès reparaît ensuite aux v. 740, 746, 753.

110. *Chil.* VII, 144, v. 640 : πεζογράφοι ; v. 642 : γραφαῖς μετροσυνθέτοις ; v. 646 : καταλογάδην συγγραφῇ ; v. 647 : ἐν μέτρῳ ; v. 671 : ἔπεσιν ; v. 686 : κατ᾽ ἔπος.

de sa *Chiliade* des citations, parfois assez étendues, tirées de ces divers auteurs ; s'il s'agissait de prosateurs (comme Hiéroclès ou Apollodore), il a transposé en vers politiques le contenu de leurs propos, afin qu'ils se fondent dans son propre texte, composé dans le mètre en question ; en revanche, lorsqu'il avait affaire à des œuvres poétiques, il a souhaité en conserver la forme originale, et les passages tirés de Posidippe, Philostéphanos, Phérénicos, Aristéas et Simmias, composés dans des mètres anciens (certains en hexamètres dactyliques[111]), tranchent rythmiquement sur le reste de la *Chiliade*, puisqu'il ne s'agit pas de vers isosyllabiques, mais de vers de longueur variable (de treize à dix-sept syllabes), n'obéissant pas au rythme accentuel caractéristique du vers politique mais fondés sur l'alternance quantitative. Il devait paraître important à Tzétzès, qui était métricien[112], de prévenir son lecteur de ces anomalies métriques, et de bien indiquer qu'elles ne relevaient pas d'une quelconque incompétence de sa part[113].

Le débat, dans l'ensemble de la *Chiliade* VII, 144, est focalisé sur la question du mensonge et de la vérité, comme le montrent les remarques formulées, en guise d'entrée en matière, à propos de Scylax de Caryanda, que Tzétzès paraît avoir cité, en tête de sa notice, à titre de « chef pilote » des paradoxographes, reprenant ainsi à son compte le jugement critique de Philostrate[114], qu'il devait connaître, car il est visiblement familier de l'œuvre

111. Sur le type d'hexamètre utilisé dans l'*Apollon* de Simmias, voir les remarques de I. C. Cunningham, The Hexameter of Fragmentary Hellenistic Poets, *Quaderni urbinati di cultura classica* 25, 1977, p. 95-100.

112. Tzétzès avait composé un traité « Sur les mètres » (éd. J. A. Cramer, *Anecdota graeca e codd. manuscriptis Bibliothecarum Oxoniensium*, III, Oxford 1836, p. 302-333 : C. Wendel, Tzetzes, *RE* VII.A2, 1948, c. 1959-2011, ici c. 1991-1992). Sur son intérêt pour les questions de métrique, voir aussi M. J. Jeffreys, The Nature and Origins of the Political Verse, *DOP* 28, 1974, p. 141-195, ici p. 148-157 et 160-161.

113. Sur la variété métrique des *Chiliades*, voir N. Zaglas, Metrical *Polyeideia* and Generic Innovation in the Twelfth Century: The Multimetric Cycles of Occasional Poetry, dans A. Rhoby et N. Zagklas (éd.), *Middle and Late Byzantine Poetry: Texts and Contexts*, Turnhout 2018, p. 43-70, ici p. 45-46 et 48 : l'auteur qualifie l'ouvrage de Tzétzès d'« excellent case of metrical *bricolage* ».

114. Voir Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, III, 47, où le gymnosophiste Iarchas déclare à Apollonios, qui l'interroge sur les merveilles de l'Inde, que « les hommes qui se font une ombrelle de leurs pieds, les macrocéphales et toutes les chansons que contiennent les écrits de Scylax, rien de tout cela ne vi[t] nulle part sur la terre et encore moins dans l'Inde. » On remarquera toutefois que, à l'exception de la citation d'Harpocration, *s.v.* ὑπὸ γῆν οἰκοῦντες, qui évoque un peuple troglodyte (*FGrH* 709, F 6), les autres fragments conservés de Scylax ne confirment guère l'impression d'une œuvre où le fabuleux serait prépondérant : Aristote, qui cite Scylax comme source d'information sur l'organisation politique des Indiens (*Politique*, VII, 13, 1332b4 = *FGrH* 709, F 5), le traite comme un auteur digne de foi, et il en va de même pour Strabon, dont les références sur la Bithynie et la Troade, en XII, 4, 8 et XIII, 1, 4, pourraient toutefois provenir du Ps.-Scylax, et non de Scylax (voir *supra*, n. 20). Sur l'existence de confusions précoces entre les deux auteurs – que l'on retrouve chez Constantin

du sophiste, auquel il a d'ailleurs consacré une notice[115], et l'on trouve dans les *Chiliades* nombre d'échos de la biographie d'Apollonios de Tyane, qui fait lui aussi l'objet d'une rubrique très circonstanciée[116]. À l'instar de Philostrate, Tzétzès porte donc un jugement sévère sur l'œuvre de Scylax :

> Il existe un livre de Scylax de Caryanda, qui écrit qu'il y a dans la région de l'Inde des hommes que l'on appelle Sciapodes (Pieds-Ombrelles), ainsi que des hommes aux oreilles en corbeilles (Ôtoliknoi). Les Sciapodes ont des pieds fort larges et, au moment de midi, se laissant tomber à terre, ils étendent leurs pieds vers le haut pour se faire de l'ombre ; quant aux Oreilles-en-corbeilles, possédant de grandes oreilles, ils s'en couvrent pareillement à la façon d'ombrelles. Ce Scylax écrit encore mille autres choses au sujet des Yeux uniques (Monophtalmoi), des Unipares (Hénotiktontes) et de mille autres spectacles extraordinaires. Et il présente cela comme si c'était vrai, et non mensonger. Mais moi, faute d'en avoir fait l'expérience, je pense que ce sont des mensonges. (TZÉTZÈS, *Chiliades*, VII, 144, v. 621-633)

Ce que notre auteur reproche prioritairement à Scylax, c'est moins d'avoir versé dans l'affabulation, que d'avoir accompagné ses mensonges d'assertions de véracité dépourvues de tout fondement. Tzétzès met ainsi l'accent sur une caractéristique récurrente des ouvrages paradoxographiques, bien soulignée par G. Schepens : les auteurs de *mirabilia* ont pour habitude d'insister sur la factualité des merveilles dont ils offrent le récit, afin de mieux asseoir leur crédibilité ; l'évocation des *thaumata* vise en effet à susciter l'adhésion du lecteur[117]. Cette particularité d'écriture, dont Lucien se moque

Porphyrogénète (*De thematibus*, I, 2) ou dans la *Souda* (*s.v.* Σκύλαξ), voir G. SHIPLEY, *Pseudo-Skylax's Periplous*, cité n. 20, p. 21-22 ; D. MARCOTTE, Le périple dit de Skylax, cité n. 20, p. 166.

115. *Chil.* VI, 42 (« Sur le rhéteur Philostrate, qui œuvra comme secrétaire de l'impératrice Julia »), 297-302. Autres références explicites à Philostrate dans les *Chiliades* II, 53 (« Sur Alceste »), 786 ; V, 6 (« Sur l'oiseau phénix »), 394.

116. *Chil.* II, 60 (« Sur Apollonios de Tyane »), 928-981. Tzétzès fait explicitement référence à la *Vie d'Apollonios* dans la *Chil.* V, 6 (« Sur l'oiseau phénix »), 394 (cf. *VA*, III, 49) ; il mentionne « l'époque d'Apollonios » dans la *Chil.* V, 9 (« Sur le fait que les lions ne touchent pas aux cadavres »), 437 (cf. *VA*, V, 42). D'autres rapprochements avec la *Vie d'Apollonios* sont suggérés dans l'apparat critique de P. A. M. Leone, à propos de *Chil.* II, 55-58, 895-896 (cf. *VA*, II, 5) ; IV, 136, 357 *sq.* (cf. *VA*, V, 5) ; VI, 38, 189 *sq.*, 201 *sq.* (cf. *VA*, VII, 37) ; VI, 41, 272 (cf. *VA*, VI, 32) ; VI, 64, 604 *sq.* (cf. *VA*, VI, 4) ; VI, 68, 642 *sq.* (cf. *VA*, III, 46) ; VI, 76, 727 (cf. *VA*, VII, 22) ; VIII, 195, 379 (cf. *VA*, VI, 40). Rapprochements possibles avec les *Imagines* dans *Chil.* I, 19, 481 *sq.* (cf. *Imag.* 16, 1) ; VI, 61, 570 *sq.* (cf. *Imag.* 1, 18) ; avec les *Héroïdes* dans *Chil.* II, 53, 786 (cf. *Her.* 2) ; V, 22, 128 *sq.*, 135-137 (cf. *Her.* 55, 5) ; VI, 94, 956 (cf. *Her.* 45, 4) ; VI, 64, 601 *sq.*, 604 *sq.* (cf. *Her.* 23, 16 et 26, 16) ; XII, 454, 945 *sq.* (cf. *Her.* 23, 26 *sq.*) ; avec les *Vies des sophistes* dans *Chil.* VI, 38, 189 *sq.*, 201 *sq.* (cf. *VS*, I, prol.) ; XI, 382, 678 (cf. *VS*, II, 9, 4).

117. G. SCHEPENS, Ancient Paradoxography (I), cité n. 11, p. 382-383 : « For the paradoxographers, to uphold certain standards of credibility is vital to their aim; the trustworthiness

dans le prologue des *Histoires vraies*, en en prenant ironiquement le contre-pied, puisqu'il prétend pour sa part écrire sur des choses qu'il n'a jamais vues, n'avait pas échappé à un lecteur averti comme Photios, qui, dans sa notice sur Ctésias, souligne la juxtaposition, dans les *Indica*, de données tout à fait fabuleuses et de prétentions à l'objectivité :

> Tout en faisant ces descriptions et ces récits fabuleux, Ctésias dit faire les descriptions les plus véridiques qui soient, ajoutant qu'il décrit tantôt des choses qu'il a vues lui-même, tantôt des choses qu'il a apprises de gens qui les avaient eux-mêmes vues, et qu'il en passe sous silence beaucoup d'autres, plus merveilleuses, pour éviter que ceux qui n'en ont pas été témoins ne croient qu'il compose des récits indignes de foi. (PHOTIOS, *Bibl.*, cod. 72, 49b-50a = *Ind.*, F 45, § 51[118])

Photios fait une remarque tout à fait similaire à propos de la *Géographie universelle* de Protagoras (*Bibl.*, cod. 188, 145b) :

> Le sixième livre est de la même veine que la Collection d'Alexandre, car il rapporte les récits étranges qui ont cours de par le monde ; il en attribue une partie à des auteurs antérieurs et prétend en avoir vu lui-même beaucoup qui n'offrent pas moins d'étrangeté que les autres.

Tzétzès polémique donc contre les « mensonges » (v. 633, 747 : ψευδῆ), les « prodiges » (τέρατα) et « inventions » (πλάσματα) des diseurs de merveilles (v. 754), qu'il dénonce au nom de la vérité, dont il se déclare épris à l'instar d'Apollodore le grammairien, présenté comme son *alter ego* antique :

> Tous décrivent comme exact ce qui a été évoqué <ci-dessus>. Apollodore, toutefois, dans le deuxième livre de son Catalogue, parce qu'il a, comme Tzétzès, une âme amie de la vérité (ἐπαληθίζουσα), pense que ce sont des prodiges et des inventions, et il écrit ainsi : « Les Hémicynes (Demi-Chiens), les Longs-Crânes (Macrocrânes) et les Pygmées sont une invention, comme les Hommes aux pieds palmés (Stéganopodes) et Ceux qui ont les yeux sur la poitrine (Sternophtalmes), les Cynocéphales eux-mêmes, ainsi que les Yeux uniques (Monommates), les Pieds-Lanières (Himantopodes) et les Jambes-Lanières (Himantoskéles) des récits légendaires (μύθων), les Monopares, les Hommes sans nez (Arrhines), et également les Hommes sans bouche (Astomes), les Hommes-aux-orteils-à-l'envers (Opisthodactyles) et Ceux qui ne rient pas. » (TZÉTZÈS, *Chiliades*, VII, 144, v. 751-760)

of the report is intrinsically bound up with the very idea of thauma » ; p. 388 : « The pact concluded with the reader is that paradoxography is about the real world. »

118. Voir aussi *Bibl.*, cod. 72, 36a : « Il affirme d'autre part que c'est après avoir vu de ses propres yeux la plupart des faits qu'il rapporte ou, lorsqu'il ne lui était pas possible de les voir, les avoir appris personnellement de la propre bouche des Perses qu'il composa son histoire » (Ctésias, T 8).

Célèbre dans l'Antiquité, Apollodore d'Athènes est souvent cité par Strabon, car son commentaire du *Catalogue des vaisseaux* traitait de géographie homérique, et critiquait le Poète pour l'inexactitude de ses descriptions[119] : il avait, nous dit Strabon, relevé divers passages des Poèmes homériques « indiqu[ant] faussement des caractéristiques géographiques qui n'ont aucune réalité » (I, 2, 24) ; mettant en parallèle « les endroits où Homère parle du Pont et de l'Égypte », il l'accusait d'« ignorance » (I, 2, 35) ; il considérait, comme Ératosthène, que le Poète avait eu l'intention de « transporter en plein océan le théâtre du périple » d'Ulysse, et qu'il était par conséquent vain de chercher à en localiser les étapes dans le monde connu (I, 2, 37) ; il estimait (à tort, selon Strabon) « qu'Homère ignorait tout de l'expédition de Jason sur le Phase » (I, 2, 38[120]). Un passage du livre VII de la *Géographie* (VII, 3, 6 = *FGrH* 244, F 157a) nous apprend qu'il n'épargnait pas non plus les autres poètes (Hésiode, Alcman, ou Eschyle), auxquels il reprochait de suppléer à leur ignorance de la géographie « par des inventions fantastiques », et qu'il s'en prenait aussi aux « prosateurs qui parlent des monts Rhipées, du mont Ogyien[121], de la demeure des Gorgones et des Hespérides[122] », à Théopompe et à sa terre Méropide[123], à la cité cimmérienne d'Hécatée[124] ou à la Panchaïe

119. Sur Apollodore critique d'Homère, voir J. S. ROMM, *The Edges of the Earth in Ancient Thought*, Princeton 1992, p. 187-188 ; F. MONTANA, Hellenistic Scholarship, dans *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, I, p. 60-183, ici p. 157-159.

120. *FGrH* 244, F 157e, f et d.

121. Localisation inconnue d'après le commentaire de F. JACOBY à Hécatée de Milet (*FGrH* 1, F 194 = STRABON, VII, 3, 6), *Die Fragmente der griechischen Historiker. Erster Teil. Genealogie und Mythographie*, Berlin 1923, p. 352.

122. Gorgones et Hespérides étaient traditionnellement localisées au nord-ouest de l'Afrique.

123. Sur cette terre Méropide, voir *FGrH* 115, F 75c = ÉLIEN, *HV*, III, 18 (où Théopompe est qualifié de μυθολόγος). Passage figurant parmi les *thaumasia* qui occupaient le livre VIII des *Philippiques* (*FGrH* 115, F 64-76) : P. PÉDECH, *Trois historiens méconnus : Théopompe, Duris, Phylarque*, Paris 1989, p. 174-183. Sur Théopompe, voir aussi K. ZIEGLER, Paradoxographoi, cité n. 17, c. 1143-1145 ; A. GIANNINI, Studi, cité n. 9, p. 102-104 ; W. S. MORISON, Theopompos of Chios (115), *BNJ-O*, 2014. L'œuvre de Théopompe témoigne du goût de l'époque hellénistique pour l'étude des paradoxes et monstruosités ; soulignant la diversité des thèmes abordés par l'historien, Denys d'Halicarnasse précise que « tout ce que contient de remarquable ou d'insolite (θαυμαστὸν ἢ παράδοξον) chaque pays et chaque mer, il l'a inclus dans son ouvrage » (*À Pompée*, 6, 4).

124. Strabon semble faire référence à un passage de l'ouvrage d'Hécatée d'Abdère (fin 4e s. av. J.-C.) « Sur les Hyperboréens » (*FGrH* 264, F 7-14), où était évoquée une ville (hyperboréenne) consacrée à Apollon (qu'il qualifie peut-être, avec quelque inexactitude, de cimmérienne, en raison des relations de voisinage de ces deux peuples traditionnellement situés aux confins du Nord) : « Une ville se trouve aussi consacrée à ce dieu et la plupart de ses habitants sont citharistes, ils jouent continuellement de la cithare dans le temple en adressant des hymnes au dieu pour glorifier ses exploits » (F 7 = DIODORE, II, 47, 3). Sur cet ouvrage d'Hécatée, voir J. DILLERY, Hecataeus of Abdera: Hyperboreans, Egypt, and the "Interpretatio Graeca", *Historia* 47, 1998, p. 255-275, ici p. 260-269. On s'est parfois

d'Évhémère[125]. C'est donc à ce pourfendeur de *plasmata* que Tzétzès s'identifie dans les derniers vers de sa *Chiliade*.

La posture qu'il adopte rappelle aussi de fort près celle de Strabon, qui n'est pas tendre avec les auteurs qu'il soupçonne de verser dans la paradoxographie. Il qualifie Aristéas, qu'il a cité en I, 2, 10 pour sa description des Arimaspes à l'œil unique, de « charlatan fini » (XIII, 1, 16 : ἀνὴρ γόης, εἴ τις ἄλλος), et souligne le peu de crédit qu'il convient d'accorder à Ctésias (XI, 6, 3) : « On se fierait de meilleure grâce à Hésiode ou Homère [...] et aux poètes tragiques qu'à Ctésias, Hérodote, Hellanicos et consorts ». Il émet d'ailleurs un jugement très critique sur les témoignages des auteurs qui ont écrit sur l'Inde (notamment Mégasthène et Déimaque), qu'il qualifie de ψευδολόγοι (II, 1, 9) : à Mégasthène, il reproche d'être tombé « dans l'invention fabuleuse » (τὸ μυθῶδες) et d'avoir raconté des « merveilles » (XV, 1, 57). Ces remarques désobligeantes ne l'empêchent cependant pas de citer nombre des merveilles évoquées par les auteurs en question, pratiquant ainsi ce que Ch. Jacob qualifie d'« étrange rhétorique de la prétérition »[126]. Quatre passages, dans la *Géographie*, sont particulièrement révélateurs de cette ambiguïté, et nous montrent Strabon « céd[ant] à la même fascination que les auteurs qu'il condamnait, et reprodui[sant] le[ur] catalogue de merveilles », comme si l'attrait du fabuleux avait « submergé les digues de la raison critique »[127] :

demandé si la cité sacrée des Hyperboréens était identifiable à Kimmeris, ville située sur la côte orientale du Bosphore cimmérien (elle est mentionnée dans le *Périple du Pont Euxin* anonyme édité par A. Diller, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, cité n. 67, p. 102-146, ici p. 132-133, ou dans les fragments de la *Périégèse* du Ps.-Scymnos, *ibidem*, p. 165-176, ici p. 169 et 171) : voir F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*. 3A, *Kommentar*, Leyde 1943, p. 56-57.

125. Cf. Diodore, VI, 1, 3-7.

126. Ch. Jacob, L'Inde imaginaire, cité n. 21, p. 71 : « Il critique et exclut du champ de la géographie, mais, ce faisant, il cite, et contribue par là même à perpétuer la tradition sur les merveilles de l'Inde, de même qu'il est l'une de nos sources sur le voyage de Pythéas et sur l'île de Thulé, qu'il se refuse pourtant à admettre dans sa vision du monde » ; p. 76-77 : « Pour le géographe, reproduire ces descriptions merveilleuses revient à leur reconnaître une crédibilité, le statut d'un savoir sur l'Inde. Et Strabon, tout en adoptant une position de principe très ferme dans les prolégomènes de son ouvrage, contribue paradoxalement à perpétuer la tradition des *mirabilia* sur l'Inde. » On trouve le même genre de double jeu chez Hérodote, lorsque, au livre IV de son *Enquête*, il évoque, parmi d'autres *mirabilia* libyens, des hommes acéphales ayant les yeux sur la poitrine et s'empresse d'ajouter « du moins à ce que disent d'eux les Libyens » : J. Romm voit là une stratégie typique de l'historien, « who enjoys telling bizarre and fantastic stories, but also does not like to get caught in a lie. By putting these tales in the mouth of his informants, he can have things both ways » (J. Romm, Belief and Other Worlds: Ktesias and the Founding of the "Indian Wonders", dans G. E. Slusser et E. S. Rabkin [éd.], *Mindscapes: The Geographies of Imagined Worlds*, Carbondale [IL] 1989, p. 121-135, ici p. 123).

127. Ch. Jacob, L'Inde imaginaire, cité n. 21, p. 71 et 78.

en I, 2, 35, il énumère les Hémicynes, Macrocéphales, Pygmées, Stéganopodes, Cynocéphales et Monommates inventés par les poètes ; en II, 1, 9, figure une deuxième liste, incluant Énôtocoètes, Astomes, Arrhines, Monophtalmes, Macroskéles, Opisthodactyles et Pygmées, d'après le témoignage de Déimaque et Mégasthène ; en VII, 3, 6, Strabon reproduit les critiques d'Apollodore au sujet des Hémicynes, Mégalocéphales, Pygmées, Stéganopodes, Cynocéphales, Sternophtalmes et Monommates ; en XV, 1, 57 enfin, il revient, très longuement, sur les affabulations de Mégasthène – évoquant d'abord des « hommes d'une taille de cinq spithames (1 m 10) et d'autres de trois (65 cm), dont certains n'auraient pas de narines, mais ne seraient dotés que de deux orifices au-dessus de la bouche », puis les Énôtocoètes et un peuple d'hommes sauvages ayant « le talon sur le devant et le plat du pied à l'arrière, ainsi que les orteils » ; il s'attarde ensuite sur le cas des « hommes sans bouche […] au caractère fort doux, qui vivraient près des sources du Gange et se nourriraient du fumet des viandes crues et du parfum des fruits et des fleurs, munis d'orifices à la place de la bouche ». Enfin, pour illustrer les sources indiennes auxquelles Mégasthène a emprunté cette galerie tératologique, il évoque à nouveau les Énôtocoètes, « munis d'oreilles qui tombent à leurs pieds, en sorte qu'ils peuvent dormir dedans, et forts au point de déraciner des arbres ou de rompre les nerfs des bœufs, et d'autres, les Monommates, qui ont des oreilles de chien, un œil au milieu du front, le cheveu hérissé, la poitrine velue et enfin les Amyctères qui « mangent tout, même cru, vivent peu de temps et meurent avant la vieillesse ».

Les multiples exemples de *mirabilia* rapportés par Tzétzès au fil de la *Chiliade* VII, 144, et l'énumération de peuples monstrueux sur laquelle se clôt sa notice – énumération à quatorze termes placée sous le patronage d'Apollodore – témoignent du même mélange de fascination / répulsion que les passages de Strabon précédemment cités. L'ambiguïté de la position de Tzétzès apparaît très clairement lorsque, à l'issue d'une longue citation de l'*Apollon* de Simmias évoquant les « lointains Hyperboréens », les Massagètes, puis « la race extraordinaire des hommes Demi-Chiens » (v. 686-699), notre auteur entreprend de discuter la localisation des Hémicynes, que Simmias situe à l'extrême nord : « Mais Tzétzès affirme hautement que pareilles choses ne se produisent pas à l'extrême nord et dans les régions froides ; en revanche, il dit que de tels êtres existent dans le pays des Éthiopiens, en Inde, en Égypte et dans les pays semblablement chauds » (v. 701-704). Loin de se livrer ici à une réfutation radicale, il se contente de procéder à une rectification, en s'inspirant des traditions les plus classiques sur les merveilles des confins : Éthiopie, Inde et Égypte sont en effet le lieu

privilégié des *mirabilia* dans l'*Enquête* hérodotéenne[128] et Tzétzès invoque ensuite le témoignage de Ctésias, qui situait les Cynocéphales « chez les Indiens »[129] (v. 705). Pareilles controverses étaient monnaie courante à propos des peuples monstrueux, dont la localisation apparaît souvent fluctuante. Alors que Scylax évoquait la présence de Sciapodes en Inde (*FGrH* 709, F 7a-b), Hécatée de Milet, que cite Étienne de Byzance, les plaçait en Éthiopie (*FGrH* 1, F 327), tandis que l'orateur Antiphon, suivi par Harpocration et par l'auteur de la *Souda*, en faisait un peuple libyen (F 45 Pendrick[130]). Les Pygmées étaient variablement localisés en Afrique ou en Asie ; les Hommes aux-grandes-oreilles, entrés dans la littérature grecque par le contact de l'Inde, furent ensuite déplacés vers l'extrême nord de la terre habitée, où les situe Pomponius Méla (III, 56), ou aux confins de l'Occident (Pline évoque leur présence dans des îles situées aux parages de Gadès : *HN*, IV, 95). Il existait aussi des divergences sur la localisation des Hyperboréens, dont Pline fait état au livre IV de son *Histoire naturelle* : « Certains ont placé ce peuple non pas en Europe, mais dans la partie la plus proche des côtes de l'Asie […]. D'autres les ont situés à mi-chemin entre l'un et l'autre soleil. » En engageant la discussion sur cette thématique, Tzétzès prend par conséquent la pose d'un spécialiste de géographie.

Que, tout en prétendant adopter dans notre texte une posture d'intellectuel rationaliste, Tzétzès ait eu du goût pour la littérature de fiction et les récits fabuleux, c'est ce que laisse supposer son intérêt pour la biographie romancée d'Apollonios de Tyane, qu'il a citée et exploitée à maintes reprises dans ses *Chiliades*[131]. Plus révélatrice encore : sa curiosité affichée pour le *Roman d'Alexandre*, ce tissu d'affabulations, qu'il n'hésite pas à mentionner nommément, sous l'autorité supposée de « Callisthène »[132], alors même que

128. Sur cette foi couramment partagée des Anciens en l'existence de merveilles orientales, voir les remarques de M. M. SASSI, qui insiste sur la nécessité de tenir compte de ce qu'étaient les « frontières du réel » pour des hommes de l'Antiquité (Mirabilia, dans G. CAMBIANO, L. CANFORA et D. LANZA [éd.], *Lo Spazio letterario della Greca antica*. 1.2, *L'ellenismo*, Rome 1993, p. 449-468, ici p. 467-468). L'auteur cite un intéressant passage de Pausanias (IX, 21) qui, se fondant sur les animaux étranges qu'il a observés de ses propres yeux, déclare croire à l'existence du fabuleux martichoras de Ctésias (*Indica*, F 45 [Photios], § 15), en lequel il pense pouvoir reconnaître la description déformée d'un tigre : il en conclut qu'il convient de garder la mesure, en ne faisant preuve ni d'excès de crédulité, ni d'excès d'incrédulité « à l'égard des choses les plus rares » (ἐς τὰ σπανιώτερα).

129. Ctésias, *Ind.*, F 45 [Photios], § 37.

130. Sur la localisation des Sciapodes, voir aussi D. PANCHENKO, Scylax Circumnavigation of India and its Interpretations in Early Greek Geography, Ethnography and Cosmography, *Hyperboreus: Studia Classica* 9, 2003, p. 273-294, ici p. 277.

131. Voir *supra*, n. 115 et 116.

132. *Chil.* I, 13 (« Sur Amphion »), 331 ; III, 89-91 (« Sur Darius, que vainquit Alexandre, sur le Romain Regulus, sur le Spartiate Xanthippos »), 330 ; III, 102-111 (« Sur Marcus

cette œuvre populaire appartenait à un répertoire avec lequel les lettrés byzantins n'avaient pas coutume d'afficher leur familiarité[133]. Si les liens que cette biographie fictionnelle du Conquérant macédonien entretient avec la paradoxographie ont déjà été signalés[134], notamment ceux de la fameuse *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde*, qui commença à circuler de manière autonome, avant d'être intégrée dans le *Roman*, où elle constitue une pièce essentielle du troisième et dernier livre des aventures du Conquérant[135], on n'a pas assez souligné les rencontres précises existant entre les merveilles évoquées par le Ps.-Callisthène et celles véhiculées dans les recueils de *mirabilia*. De cette proximité, la recension β, première des réécritures grecques du *Roman d'Alexandre*, offre un témoignage particulièrement frappant : l'auteur de ce remaniement, réalisé à l'époque protobyzantine (5e s. ?), a en effet inséré à la fin du livre II, après la victoire d'Alexandre sur Darius, une lettre du Conquérant à sa mère, où est venue s'ajouter aux merveilles déjà mentionnées dans la version primitive une riche série de *mirabilia* nouveaux[136] : on y trouve divers monstres humains (des hommes, les Phytoi, hauts de vingt-quatre coudées, pourvus de longs cous et de bras pareils à des scies ; d'autres, gigantesques, « aux formes pleines, velus, roux, ayant des yeux pareils à ceux des lions » ; d'autres encore, les Ochlôtoi, « dépourvus de poils, hauts de quatre coudées et larges comme une lance ») ; y figurent aussi une cohorte de *mirabilia* zoologiques – puces géantes « qui bondissaient comme les grenouilles de chez nous », poissons cuisant non pas à la chaleur du feu, mais à la fraîcheur de l'eau de source, oiseaux dont une flamme jaillit dès qu'on les touche, crabes géants, oiseaux à face humaine parlant en langue grecque – et toutes sortes de

Malius et sur les oies »), 889. On trouve également des références implicites au *Roman d'Alexandre* dans *Chil*. I, 28 (« Sur Bucéphale ») ; VII, 139 (« Sur la destruction de Thèbes par Alexandre et sa reconstruction, par Alexandre lui-même, à cause d'un athlète ») ; X, 332 (« Où l'on raconte quel épi au casque d'or <Thèbes> fit croître à nouveau, après t'avoir accueilli, toi le second Isménos »).

133. C. Jouanno, La réception du *Roman d'Alexandre* à Byzance, *Ancient Narrative* 1, 2000-2001, p. 301-321, ici p. 316-318.

134. R. Stoneman, The *Alexander Romance* and the Rise of Paradoxography, dans R. Stoneman, K. Nawotka et A. Wojciechowska (éd.), *The Alexander Romance: History and Literature*, Groningue 2018, p. 49-61.

135. E. Koulakiotis, The Rhetoric of Otherness: Geography, Historiography and Zoology in Alexander's Letter About India and the *Alexander Romance*, dans K. Doulamis (éd.), *Echoing Narratives: Studies of Intertextuality in Greek and Roman Prose Fiction*, Eelde 2011, p. 161-184, ici p. 162 : l'auteur parle de « systematic exposition of new kinds of animals found at the edge of the world ».

136. C. Jouanno, *Naissance et Métamorphoses du Roman d'Alexandre. Domaine grec*, Paris 2002, p. 265-271. Éd. L. Bergson, *Der griechische Alexanderroman. Rezension β*, Stockholm-Göteborg-Uppsala 1965.

merveilles de la nature – arbres à croissance solaire laissant couler des larmes de myrrhe parfumée, pierres noires ayant la particularité de communiquer leur couleur à tous ceux qui les touchent, truffes d'un poids de vingt-cinq livres, île mystérieuse d'où s'élèvent des voix humaines sans propriétaire apparent, et bien sûr, la fameuse source de vie, dont les eaux ont le pouvoir de ressusciter les morts (II, 32-41) – prodige qui s'inscrit dans la catégorie des *mirabilia aquarum*.

Plusieurs des monstres évoqués dans la *Chiliade* de Tzétzès figurent aussi dans le *Roman d'Alexandre* : tel est le cas des Cynocéphales[137], des Acéphales[138], des Hommes ayant les yeux sur la poitrine[139], de ceux pourvus de bras et/ou jambes surnuméraires[140], et surtout des Himantopodes, aux jambes pareilles à des lanières[141] : bien que le terme en question apparaisse chez Tzétzès en un passage présenté comme une citation d'Apollodore, on peut se demander s'il ne l'a pas, en fait, emprunté au *Roman d'Alexandre*, car en dehors du *Roman*, le mot « Himantopode » n'est attesté que dans l'*Ixeutikon* de Denys le Périégète, où il désigne une espèce d'oiseaux « aux pattes grêles »[142], et dans les *Miracles des saints Cyr et Jean* de Sophrone de Jérusalem[143] (*ca* 550-638) où figure, parmi les malades guéris par les Anargyres de Ménouthis, un certain Mènas « l'Himantopode », affublé de ce sobriquet en raison d'une affection des jambes, combinant, semble-t-il, ankylose et atrophie : le terme ἱμαντόπους, utilisé dans l'intitulé du récit, est glosé ensuite par un synonyme plus populaire, λουρόπους, dérivé du latin *lorum* (« lanière » ou « cuir »), d'où le choix de l'expression « jambes-de-cuir » dans la traduction de J. Gascou[144]. La formule employée par Tzétzès

137. *RA*, texte A, III, 28, 2 (éd. W. Kroll, *Historia Alexandri Magni*. I, *Recensio vetusta*, Berlin 1926) ; recension β, III, 29.

138. *RA*, texte A, III, 28, 2 ; recension β, II, 37.

139. *RA*, texte A, III, 28, 2.

140. Tzétzès parle de Τετραχειρόποδες : dans le *RA*, il est question d'hommes à six bras (A, III, 17, 20 ; β, III, 28) ou à six pieds (β, II, 37), et dans les recensions ε et γ, d'hommes à six bras et à six jambes (ε, 29, 3 : éd. J. Trumpf, *Anonymi byzantini. Vita Alexandri regis Macedonum*, Stuttgart 1974 ; γ, 2, 34 : éd. H. Engelmann, *Der griechische Alexanderroman. Rezensio Γ*, II, Meisenheim am Glan 1963).

141. *RA*, A, III, 17, 20 ; β, III, 29.

142. Éd. A. Garzya, *Dionysii Ixeuticon, seu De aucupio*, Leipzig 1963, II, 10 : οἱ δ' ἱμαντόποδες λεπτοῖς μὲν σκέλεσι χρῶνται καὶ ἔχουσι τὴν προσηγορίαν ἐκ τούτου.

143. Éd. N. Fernández Marcos, *Los "Thaumata" de Sofronio: contribución al estudio de la "incubatio" christiana*, Madrid 1975 ; trad. et commentaire de J. Gascou, *Miracles des saints Cyr et Jean : BHG I 477-479*, Paris 2006.

144. J. Gascou, *Miracles*, cité n. 143, p. 37-38 (Miracle 7). Dans les miracles 43 et 55, qui traitent de cas similaires, c'est le terme λουρόπους qui est utilisé. Le miracle 43, consacré à « Taurinos "jambes-de-cuir" » propose une description assez circonstanciée de la pathologie ainsi nommée : « Il avait contracté une infirmité des jambes pas banale, mais grave et

pour évoquer ces étranges créatures tend à confirmer l'hypothèse d'un emprunt au *Roman d'Alexandre* : il évoque en effet « les Pieds-Lanières et les Jambes-Lanières des récits légendaires (μύθων) », en usant d'un terme, *mythos*, qui paraît assurément très approprié pour désigner une œuvre de fiction comme la biographie romancée du Ps.-Callisthène.

Si, pour justifier les préventions qu'il dit éprouver à l'encontre des diseurs de *mirabilia*, Tzétzès met en avant son amour de la vérité, il n'est pas impossible que le mélange de fascination/répulsion que lui inspirent les divers monstres des paradoxographes doive aussi quelque chose à la méfiance que le monde médiéval, profondément christianisé, éprouvait à l'égard du monstrueux, volontiers associé au démoniaque dans l'esprit des hommes du Moyen Âge[145]. Dans la conclusion du vaste article sur la paradoxographie antique qu'il a co-écrit avec Guido Schepens, Kris Delcroix, soulignant le nombre finalement assez restreint de manuscrits grecs contenant des écrits paradoxographiques, voit dans cette pénurie relative une possible conséquence de la concurrence exercée sur les esprits par le merveilleux chrétien : « The lack of further manuscripts of *paradoxa* may perhaps find an explanation in the fact that in the Christian society, this pagan interest in *paradoxa* of nature was partly pushed aside by the Christian *miracula* »[146]. Dans *Décrire et peindre*, G. Dagron signale que les artistes byzantins répugnaient parfois à représenter des hommes à tête de chien, parce qu'il était à leurs yeux difficilement admissible que l'homme, créé à l'image de Dieu, puisse ressembler à une bête : il cite en exemple l'une des illustrations du ms. Venezia, Istituto Ellenico di Studi Bizantini e Post-bizantini, 5 (f. 107^{r}), exemplaire richement enluminé du *Roman d'Alexandre*, où les Cynocéphales sont figurés avec une tête humaine par-devant et canine par-derrière[147]. Si Tzétzès énumère assurément, dans la *Chiliade* VII, 144, un nombre impressionnant de types humains affligés d'une morphologie aberrante, on remarquera qu'il

dépassant "la parole qu'on fait entendre". Car ses jambes avaient, si on peut dire, renié la qualité de jambe, et évoquaient les propriétés du cuir mort (λώρων νεκρῶν). Pour cette raison, elles avaient aussi valu à leur possesseur un nom tiré de leur désignation […]. Sans doute était-ce à bon droit qu'on lui donnait un tel nom, car ses jambes avaient, non seulement les traits distinctifs du cuir, mais aussi, à la façon de ce matériau, étaient, pour le reste, dépourvues de force » ; toutefois, grâce à l'intervention des deux saints, Taurinos est rapidement débarrassé « de son infirmité de jambes, de cet aspect desséché, évoquant très hideusement le cuir ».

145. Voir G. Dagron, *Décrire et peindre. Essai sur le portrait iconique*, Paris 2007, p. 116.

146. K. Delcroix, Ancient Paradoxography (II), cité n. 11, p. 433.

147. Diktyon 70715 ; G. Dagron, *Décrire et peindre*, cité n. 145, p. 256 n. 18 : voir N. S. Trahoulia, *The Greek Alexander Romance: Venice Hellenic Institute Codex Gr. 5*, Athènes 1997, p. 263.

ne s'étend guère sur la description de ces peuples monstrueux qui, en Occident médiéval, étaient parfois présentés comme les descendants de figures bibliques réprouvées, Caïn le fratricide ou Cham, le fils maudit de Noé[148], et firent aussi l'objet de gloses moralisantes fortement négatives – par exemple dans le Bestiaire de Douce (Oxford, Bodleian Library, MS. Douce 88 [II], fin 13e s.), où les Cynocéphales sont assimilés aux fauteurs de discorde, et les Panotii aux gens prêtant volontiers l'oreille au mal[149].

Corinne Jouanno
Université de Caen – Normandie, CRAHAM

Liste des abréviations

BNJ-O : *Brill's New Jacoby* (en ligne : https://referenceworks.brillonline.com/cluster/Jacoby%20Online).
Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship : F. Montanari, S. Matthaios et A. Rengakos (éd.), *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, I-II, Leyde 2015.
DNP : *Der neue Pauly* (en ligne : https://referenceworks.brillonline.com/browse/der-neue-pauly).
DPhA : R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, I-VII, Paris 1989-2018.
FGrH : F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, I-VI, Berlin 1923-1929.
HN : Pline, *Histoire naturelle*.
RA : *Roman d'Alexandre*.
RE : A. F. Pauly, G. Wissowa *et alii*, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart 1893-.
A. Giannini, *PGR* : A. Giannini, *Paradoxographorum Graecorum reliquiae*, Milan 1966.
VA : Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*.

148. J. B. Friedman, *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought*, Cambridge (MA)-Londres 1981, p. 87-107 (« Cain's Kin »), notamment p. 93-94 : l'auteur cite en exemple le texte, en moyen haut-allemand, de la *Genèse de Vienne* (*Wiener Genesis*, 11e s.), où l'on peut lire que Caïn avait recommandé à ses enfants de ne pas consommer certaines plantes, pour éviter d'avoir une descendance présentant des altérations morphologiques ; faute d'avoir observé cette précaution, il leur naquit des enfants qui, pareils aux monstres du catalogue plinien, avaient des têtes de chiens, la bouche sur la poitrine, un pied unique ou des oreilles de dimensions démesurées.
149. J. B. Friedman, *The Monstrous Races*, cité n. 148, p. 124-125.

Annexe

Traduction annotée de la *Chiliade* VII, 144 « Sur l'expression "et toutes les inventions encore plus mensongères que cela" »

Il existe un livre de Scylax de Caryanda, qui écrit qu'il y a dans la région de l'Inde des hommes que l'on appelle Sciapodes (Pieds-Ombrelles), ainsi que des hommes aux oreilles en corbeilles (*Ôtoliknoi*)[150]. Les Sciapodes ont des pieds fort larges et, au moment de midi, se laissant tomber à terre, ils étendent leurs pieds vers le haut pour se faire de l'ombre[151] ; quant aux Oreilles-en-corbeilles, possédant de grandes oreilles, ils s'en couvrent pareillement à la façon d'ombrelles[152]. Ce Scylax écrit encore mille autres

150. *FGrH* 709, F 7b. Sur Scylax et les merveilles de l'Inde, voir aussi F 7a = Philostrate, *VA*, III, 47, où le gymnosophiste Iarchas déclare à Apollonios que « les hommes qui se font une ombrelle de leurs pieds, les Macrocéphales et toutes les chansons que contiennent les écrits de Scylax, rien de tout cela ne vi[t] nulle part sur la terre et encore moins dans l'Inde ».

151. À la suite de Scylax, de nombreux auteurs anciens ont évoqué les Sciapodes, notamment Hécatée de Milet, dans sa *Périégèse d'Égypte* (*FGrH* 1, F 327), ou Ctésias dans ses *Indica* (F 51a = Pline, *HN*, VII, 23 ; F 60 = Harpocration, *s.v.* Σκιάποδες). Les Pieds-Ombrelles étaient suffisamment célèbres pour être mentionnés jusque chez les orateurs attiques (Antiphon, *Sur la concorde*, F 45 Pendrick) et dans la comédie d'Aristophane (*Oiseaux*, 1553). À Byzance, ils font l'objet de notices spécifiques chez Hésychios (σ 974), Étienne de Byzance (σ 204), dans le *Lexique* de Photios (σ 324) et dans la *Souda* (σ 600). Sur l'origine indienne de ce peuple fabuleux, mentionné dans le *Mahâbhârata* sous le nom d'*ekapada*, voir M. Mund-Dopchie, Autour des Sciapodes et des Cynocéphales. La périphérie dans l'imaginaire antique, *Analele Universitatii Bucuresti/Istorie* 41 (*L'Être différent et ses images*), 1992, p. 31-39, ici p. 36 ; J. Auberger, L'Inde de Ctésias, dans J.-C. Carrière *et alii* (éd.), *Inde, Grèce ancienne. Regards croisés en anthropologie de l'espace*, Paris 1995, p. 39-59, ici p. 50. Selon Pline (*HN*, VII, 23), Ctésias assimilait les Sciapodes aux « Monocoles », ainsi nommés en raison de leur jambe unique ; on retrouve la même confusion chez Solin (X, 52, 29-30) ou Augustin (*Cité de Dieu*, XVI, 8, 1) et dans les illustrations de nombreux manuscrits occidentaux : voir R. Wittkower, Monstres et merveilles de l'Orient (1942), dans Idem, *L'Orient fabuleux*, trad. fr. M. Hechter, Paris 1991, p. 21-100, fig. 9, 14, 22-25, 27, 44.

152. Peuple évoqué, sous la dénomination d'"Ενωτοκοῖται (« Qui-couchent-dans-leurs-oreilles »), par Mégasthène (*FGrH* 715, F 27 a-b = Strabon, II, 1, 9 et XV, 1, 57) et par Déimaque (ou Daimachos), auteur d'un ouvrage *Sur l'Inde*, composé vers le début du 3e siècle av. J.-C. (*FGrH* 716, F 5 = Strabon, II, 1, 9). Ici encore, on a affaire à des créatures fabuleuses d'origine indienne, que l'on peut rapprocher des *Karnapravarana-s* (« qui s'enveloppent dans leurs oreilles ») mentionnés dans la littérature sanskrite, notamment dans le *Mahâbhârata* (R. Wittkower, Monstres et merveilles, cité n. 151, p. 26). C'est d'ailleurs ce que suggère Strabon (XV, 1, 57), selon qui Mégasthène tenait ses informations sur les Énôtocoètes des « philosophes » de l'Inde (*i-e* des Brahmanes). Chez Ctésias, la même particularité morphologique est attribuée au peuple dont les femmes n'enfantent qu'une fois (*Indica*, F 45 [Photios], § 50 : « Il affirme qu'ils ont des oreilles si grandes qu'elles leur couvrent les bras

choses au sujet des Yeux Uniques (*Monophtalmoi*), des Unipares (*Hénotiktontes*) et de mille autres spectacles extraordinaires[153]. Et il présente cela comme si c'était vrai, et non mensonger. Mais moi, faute d'en avoir fait l'expérience, je pense que ce sont des mensonges. Que cela compte au nombre des vérités, mille autres l'affirment pourtant, disant avoir observé, au cours de leur vie, des choses pareilles ou plus étonnantes : Ctésias et Iambule, Hésigone, Rhéginos, Alexandre, Sotion et Agathosthène, Antigone et Eudoxe, Hippostrate, mille <autres encore>, Protagoras lui-même, ainsi que Ptolémée, Akestoridès lui-même et d'autres prosateurs, certains que j'ai lus personnellement et d'autres que je n'ai pas lus[154]. Parmi ceux que j'ai lus personnellement, sous forme d'écrits versifiés, Zénothémis, Phérénicos, ainsi que Philostéphanos[155], et parmi ceux que je n'ai pas lus, mille autres encore. Au sujet des serpents de Libye[156], Adespotos s'exprime en langage courant, et non dans un ouvrage en vers. Usant du vers, Posidippe <dit> que dans la tête de ces serpents, on trouve des pierres, appelées pierres de serpent[157], qui sont gravées naturellement[158] ; sur l'une d'entre elles, il dit

jusqu'au coude et que vers l'arrière elles leur enveloppent le dos tout entier »). Mentionnés par Pline (*HN*, IV, 95 et VII, 30), Pomponius Mela (III, 56), Solin (XIX, 8), Isidore de Séville (XI, 3, 19 et 25), les hommes aux grandes oreilles ont rencontré en Occident, tout au long du Moyen Âge, un durable succès sous le nom de *Panotii* (voir *supra*, p. 178).

153. Le témoignage parallèle de Philostrate (*VA*, III, 47 = *FGrH* 709, F 7a) évoque seulement Sciapodes et Macrocéphales. Sur les Yeux-Uniques et les Unipares, voir *infra*, n. 217 et 219.

154. Parmi les treize auteurs énumérés dans notre passage, seuls deux, Ctésias et Iambule, seront cités à nouveau dans la suite de la notice, v. 705-707 et 731-732 (Ctésias) et v. 717-721 (Iambule).

155. Tzétzès cite ensuite, en ordre inverse, de courts extraits de ces trois auteurs : v. 662-667 (Philostéphanos), v. 668-669 (Phérénicos et Zénothémis), v. 672-674 (Phérénicos), v. 675-677 (Zénothémis).

156. Sur les merveilles de la Libye, voir Hérodote, IV, 191, qui mentionne, parmi la faune remarquable de ce pays, des serpents « de très grande taille » (ὄφιες… ὑπερμεγάθεες). Voir ensuite Diodore, III, 50, 2 et 54, 3 (où il est question de la « taille incroyable » des serpents de Libye) et Strabon, XVI, 4, 16 (évoquant des serpents d'une telle dimension que l'on dit que « l'herbe pousse dessus »). On retrouve la même notation, en XVII, 3, 5, à propos des serpents d'Éthiopie occidentale, dont Diodore écrit pour sa part qu'ils sont si grands que, lorsqu'ils se lovent en enroulant leurs anneaux, « ils forment des amas qui, vus de loin, ressemblent à une colline » (III, 36, 1).

157. Rien dans l'extrait de Posidippe cité ensuite n'indique que les serpents mentionnés par le poète proviennent de Libye. Sur la pierre de serpent, voir le témoignage de Pline, *HN*, XXXVII, 158 (qui s'inspire du lapidaire de Sotacos, que Posidippe pourrait avoir lu, puisqu'il a peut-être vécu au début du 3e s. av. J.-C.) : « La *draconitis* ou *dracontias* provient du crâne des dragons, mais, à moins de couper la tête à des animaux vivants, la formation de la pierre ne se produit pas, empêchée par l'animosité de la bête qui se sent mourir ; on les décapite donc pendant leur sommeil. »

158. Il est aussi question de pierres « autoglyphes », mais gravées d'images divines, dans le *De fluuiis* transmis sous le nom de Plutarque (XII, 2) : « Le fleuve [Sagaris] donne naissance

même avoir observé un char qui, d'une manière ou d'une autre, s'y trouvait gravé naturellement : cette gravure n'apparaissait pas, avant que l'empreinte en eût été prise avec de la cire. Écoute maintenant les vers de Posidippe[159] :

> Ce n'est pas un fleuve sonore[160] qui, à son embouchure, renfermait jadis cette pierre d'une blancheur d'écume[161], mais d'un serpent la tête à longue barbe[162] ; le char qui s'y trouve gravé, pareil à une marque imperceptible sur l'ongle d'une main[163], fut gravé par un regard de Lyncée[164] : car, une fois imprimée, la

à une pierre qui porte le nom d'autoglyphe : quand on la trouve, elle porte déjà gravée sur elle l'image de la Mère des dieux » (trad. Ch. DELATTRE, *Nommer le monde*, cité n. 77). Voir aussi PLINE, *HN*, XXXVII, 5 : « La renommée cite la pierrerie d'un autre roi, de ce Pyrrhus qui fit la guerre aux Romains. En effet, il eut, dit-on, une agate sur laquelle on voyait les neuf Muses et Apollon citharède ; ce n'était pas un artiste, mais la nature qui avait spontanément distribué les taches de telle façon que chaque Muse avait ses attributs représentés » (passage signalé par M. SMITH, Elusive Stones, cité n. 64, p. 115-116).

159. Les huit vers de cette épigramme ont été conservés aussi dans le *P. Mil. Vogl.* VIII 309 = Epigr. 15 AUSTIN et BASTIANINI. Trad. française : Y. DURBEC, *Μουσέων εἵνεκα : les épigrammes de Posidippe (P. Mil. Vogl. VIII 309)*, Amsterdam 2014, p. 12 ; trad. italienne : S. POZZI et F. RAMPICHINI, *Posidippo, Epigrammi*, Milan 2008, p. 8-9 et 104-105 (commentaire) ; trad. allemande : A.-M. GASSER, *Lithika*, dans B. SEIDENSTICKER, A. STÄHLI et A. WESSELS (éd.), *Der neue Poseidipp. Text, Überlieferung, Kommentar*, Darmstadt 2015, p. 19-111, ici p. 76-80. On remarque la présence de variantes significatives entre le texte proposé par les éditeurs de Posidippe et celui édité par P. A. M. Leone, resté fidèle aux leçons des manuscrits des *Chiliades*. De manière générale, la qualité des citations de Tzétzès a souvent été suspectée, et certains des passages qu'il cite ont certainement subi des corruptions, dont O. Masson rend responsable non Tzétzès lui-même qui, selon lui, cite soigneusement, mais les copistes de Tzétzès, coupables de la détérioration du texte : O. MASSON, *Les Fragments du poète Hipponax*, Paris 1962, p. 50 – thèse que paraissent accréditer les plaintes répétées de Tzétzès à l'encontre du copiste Dionysios (E. TRAPP, Tzetzes und sein Schreiber Dionysios, *Diptycha* 2, 1980-1981, p. 18-22, ici p. 21-22 : l'auteur renvoie aux scholies de Tzétzès à *Chil.* VIII, 577 ; X, 971 ; XI, 737 et 902 ; XII, 140, 226, 332, 523 et 603 ; XIII, 620).

160. L'expression « fleuve sonore » figure (à l'accusatif) au chant XVIII de l'*Iliade* (v. 576), dans la description du décor figuré par Héphaïstos sur le bouclier d'Achille.

161. Pline précise lui aussi que la pierre de serpent est « d'une blancheur transparente » (*HN*, XXXVIII, 158). Posidippe utilise à nouveau, pour décrire cette gemme, un terme homérique, φαληριόωντα, présent dans l'*Iliade* (XIII, 799) pour évoquer les vagues « blanches d'écume » du flot marin.

162. Il est aussi question de « dragon » à barbe chez NICANDRE, *Thériaques*, 438-443 ; ÉLIEN, *La Personnalité des animaux*, XI, 26 ; PHILOSTRATE, *VA*, III, 7 et 8 (où l'auteur évoque les « dragons » des plaines et des montagnes de l'Inde).

163. Sens proposé par H. G. LIDDELL, R. SCOTT *et alii*, *A Greek-English Lexicon*, Oxford 1996[9], *s.v.* ψεῦδος, II.2 (« white spots on the finger-nails »), d'après un passage des *Problèmata* transmis sous le nom d'Alexandre d'Aphrodise, où il est question de « signes blancs » (λευκὰ σημεῖα) sur les ongles des mains, « que les uns appellent ἐραστάς, les autres ψεύδη » (4, 58 : éd. H. USENER, *Alexandri Aphrodisiensis quae feruntur problematorum liber III et IIII*, Berlin 1859). Sans doute le terme ψεῦδος continue-t-il cependant à suggérer l'idée de fausseté, que A.-M. GASSER a choisi de conserver dans sa traduction : « gleich einer Täuschung der Hand » (*Lithika*, cité n. 159, p. 76, et commentaire, p. 77-78).

164. Lyncée, qui fut le pilote de la nef Argo lors de l'expédition des Argonautes, était réputé avoir la vue si perçante « qu'il pouvait voir ce qui se trouvait sous terre » (APOLLODORE, *Bibl.*

gravure est visible, mais on ne saurait la voir sur la surface bombée[165] <de la pierre>. Assurément, l'étonnement suscité par ce labeur est grand[166] : comment le lapicide n'a-t-il pas fatigué ses yeux fixés[167] <sur cet objet> ?

Voilà ce que dit Posidippe, et mille autres choses encore. Philostéphanos en dit mille autres, notamment qu'un lac sicilien rejette à terre ceux qui s'y baignent[168] :

Dans la terre des Siciliens, Trinacrie, il reste un cours d'eau tout à fait terrible : bien qu'il s'agisse d'un lac de minces dimensions[169], il repousse sans peine sur le sable sec l'homme détesté de ses tourbillons[170], avant que <celui-ci> ne l'ébranle brièvement de ses pieds.

III, 117 ; APOLLONIOS DE RHODES, *Argon.* I, 153-155 ; *Argonautiques orphiques*, 181-183). Son nom apparaît donc fréquemment dans des expressions proverbiales qui sont à l'origine de notre formule populaire « avoir un œil de lynx » : cf. ARISTOPHANE, *Ploutos*, 210 ; LUCIEN, *Hermotime*, 20 ; *Pour les portraits*, 20 ; ATHÉNÉE, III, 75e ; THÉMISTIOS, *Or.* 7 (*Sur ceux qui ont connu l'échec sous Valens*), 92a ; EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation évangélique*, VIII, 14, 7 ; etc. Tzétzès mentionne aussi Lyncée dans la *Chil.* II, 48 (« Sur Castor et Pollux »), pour son rôle dans la mort de Castor : il y est présenté comme ὀξυωπέστατος πάντων ἀνθρώπων (v. 695).

165. Selon A. S. F. GOW et D. L. PAGE, cette pierre doit être un sceau, gravé d'une image minuscule, détectable seulement si l'on en prend une empreinte à la cire, mais pas à l'œil nu (*The Greek Anthology. Hellenistic Epigrams*, II, Cambridge 1965, p. 501 ; voir aussi W. PEEK, Poseidippos, cité n. 23, c. 436). Mais on pourrait penser également à un effet de mirage, à une pierre qui paraît gravée, mais qui en réalité ne l'est pas (A.-M. GASSER, *Lithika*, cité n. 159, p. 79). V. GARULLI signale, dans la section de *P. Mil. Vogl.* VIII 309 consacrée aux épigrammes sur des statues, « l'attention prêtée aux mécanismes de la perception sensorielle et d'interprétation » et la présence d'un « débat spécifique concernant la dynamique de la vision » (Posidippe de Pella, cité n. 23, p. 1480).

166. Selon les croyances des Anciens, la pierre de serpent ne pouvait pas être transformée de main humaine (cf. PLINE, *HN*, XXXVIII, 158 : « Une fois recueillie, elle ne souffre ni polissage ni aucun travail ») – d'où l'étonnement manifesté par le poète.

167. La fin du poème pourrait aussi faire allusion à la fatigue imposée aux yeux du spectateur, obligé à recréer l'image quasi invisible du char – d'où la dimension métapoétique de l'épigramme, qui suggérerait la nécessité d'une coopération entre le poète et ses lecteurs, appelés à œuvrer de concert avec lui à la production du sens (A.-M. GASSER, *Lithika*, cité n. 159, p. 80). Même type de commentaire chez M. SMITH, Elusive Stones, cité n. 64, p. 116-117.

168. Ces quatre vers figurent aussi sous le nº 691 dans H. LLOYD-JONES et P. PARSONS (éd.), *Supplementum Hellenisticum* [ci-après *Suppl. Hell.*], Berlin-New York 1983, *s.v. Philostephanus Cyrenaeus*, p. 335-336, ici p. 335 = F 34 CAPEL BADINO. Ici encore, le texte édité par P. A. M. Leone et celui, corrigé, du *Suppl. Hell.* et de R. Capel Badino diffèrent sensiblement.

169. Le texte de Tzétzès, édité par P. A. M. Leone, λίμνη καὶ εἰ οὐκ ὀλίγη, offre un sens peu satisfaisant (« bien qu'il ne s'agisse pas d'un lac de minces dimensions »), et il nous a paru préférable de suivre ici la lecture adoptée par H. Lloyd-Jones, P. Parson et R. Capel Badino, λίμνη καίπερ ἐοῦσ' ὀλίγη, qui paraît plus cohérente.

170. H. Lloyd-Jones, P. Parson et R. Capel Badino ont corrigé le texte de Tzétzès, ἐχθρὸν δίνης τῇσιν, en ἐχθρὸν ἀεὶ νήκτησιν – ce qui implique de donner un sens actif à l'adjectif ἐχθρόν : c'est désormais le cours d'eau (χεῦμα) qui est « toujours hostile aux nageurs ». Mais cette correction ne s'impose pas nécessairement. Pour le « miracle » ici évoqué, voir les passages parallèles cités *supra*, p. 164.

Phérénicos parle des Hyperboréens, de même que Zénothémis, ainsi qu'Aristéas – le sage Aristéas, fils de Caüstrobios, dont j'ai lu moi-même quelques vers et dont Hérodote fait mention[171]. Je dirai, en citant Phérénicos[172] :

> Parmi les Hyperboréens, qui habitent les confins, au pied d'un sanctuaire d'Apollon, ignorants de la guerre[173]…

171. Cf. HÉRODOTE, IV, 13-16. Dans la *Chiliade* II, 50, consacrée à Aristéas, Tzétzès suit de près le texte d'Hérodote, qu'il mentionne d'ailleurs explicitement pour source, et avec lequel il engage la polémique, en contestant ses données chronologiques (v. 737-743).

172. Ce distique constitue le début d'un passage de cinq vers, cité dans les scholies de Pindare, et publié sous le nº 671 dans le *Suppl. Hell.*, cité n. 168, *s.v. Pherenicus (Heracleota)*, p. 317-318. Cf. *schol. ad Olymp.* III, 28c (I, p. 112-113 DRACHMANN) : « *Ayant persuadé le peuple des Hyperboréens* : Phérénicos dit que les Hyperboréens sont de la race des Titans. Il écrit ceci : "Parmi les Hyperboréens, qui habitent les confins, | au pied d'un sanctuaire d'Apollon, ignorants de la guerre. | On célébrera donc ces hommes issus du sang | des Titans de jadis : par-delà un vaste espace découvert | un seigneur Arimaspe les a établis sur la terre de Borée". »

173. Ce peuple mythique, situé par les Anciens aux confins du Nord (« au-delà du vent de Borée », comme leur nom l'indique), a suscité une abondante bibliographie : voir notamment R. DION, La notion d'Hyperboréens ; ses vicissitudes au cours de l'Antiquité, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1976.2, p. 143-157 ; J. S. ROMM, *The Edges of the Earth*, cité n. 119, p. 60-67 (« The fortunate Hyperboreans »). Nos principaux témoignages antiques sur les Hyperboréens sont la 3e *Olympique* de Pindare, qui évoque un voyage d'Héraclès au pays des Hyperboréens (v. 23-60) et sa 10e *Pythique*, où il est question du séjour de Persée chez le même peuple (v. 46-65) ; un passage du livre IV d'Hérodote (§ 32-36) ; l'ouvrage d'Hécatée d'Abdère *Sur les Hyperboréens* (*FGrH* 264, F 7-14), dont les deux fragments les plus étendus nous ont été transmis par Diodore (II, 47 = F 7) et Élien (*Nature des animaux*, 11, 1 = F 12) ; enfin, deux passages de Pausanias (V, 7, 7-9 et X, 5, 9). Tout en mentionnant les Hyperboréens dans son catalogue des peuples scythes, Hérodote exprime son scepticisme sur leur existence (IV, 32), à laquelle Strabon déclare pour sa part ne pas ajouter foi (VII, 3, 1). Pline, sans remettre en cause la réalité de ce peuple, note que l'on raconte à leur propos « des prodiges qui tiennent de la fable » (*HN*, IV, 89). Sur le lien des Hyperboréens avec Apollon et avec les deux sites majeurs du culte d'Apollon, Délos et Delphes, voir ALCÉE, F 307 (*Hymne à Apollon*) ; HÉRODOTE, IV, 33-35 ; CALLIMAQUE, *À Délos*, 281-299 ; PAUSANIAS, V, 7, 7-9 et X, 5, 9, et les remarques de J. S. ROMM, *The Edges of the Earth*, cité n. 119, p. 61 et 63, ainsi que M. DELCOURT, *L'Oracle de Delphes*, Paris 1955, p. 24, 32, 34, 157-164, 200, 205, 237, 239, et J. DEFRADAS, *Les Thèmes de la propagande delphique*, Paris 1972, p. 86-87. Pindare qualifie les Hyperboréens de « serviteurs d'Apollon » (*Olymp.* III, 28-29). Diodore, décrivant, d'après Hécatée, le culte voué par ce peuple très pieux au fils de Létô, signale la présence en ces terres de confins d'« un splendide sanctuaire d'Apollon » (II, 47, 2), et Élien évoque les hymnes que les Hyperboréens ne cessent de chanter pour glorifier les exploits du dieu (*Nature des animaux*, 11, 1, commenté par O. THÉVENAZ, Chants de cygnes et paroles de rhéteurs, dans O. BIANCHI et O. THÉVENAZ [éd.], *Mirabilia. Conceptions et représentations de l'extraordinaire dans le monde antique. Actes du colloque international, Lausanne, 20-22 mars 2003*, Berne 2004, p. 53-74, ici p. 62-63). Sur la félicité légendaire des Hyperboréens et leur isolement bienheureux au-delà des Monts Riphées, voir J. S. ROMM, *The Edges of the Earth*, cité n. 119, p. 66 ; R. DION, La notion d'Hyperboréens, cité *supra*, p. 151-152. Eschyle évoque, dans les *Choéphores*, 373, « la grande chance hyperboréenne » (μεγάλης τύχης καὶ ὑπερβορέου) ; Diodore décrit un pays doué d'un climat remarquable, permettant deux récoltes par an (II, 47, 1) ; Pindare s'attarde sur l'allégresse qui préside aux banquets des Hyperboréens : « Les cheveux ceints du laurier d'or, ils se livrent à la joie des festins. Ni les maladies

Zénothémis aussi dit ceci dans son *Périple*[174] :

> Limitrophe des Arimaspes habite la grande tribu des Issédons, près des flots du fleuve de Scythie[175].

Et Aristéas dit dans ses *Arimaspées*[176] :

> Les Issédons, fiers de leur longue chevelure[177]. || Et l'on dit[178] qu'au-dessus, en direction du nord [Borée], ils ont pour voisins limitrophes des hommes qui sont nombreux, fort valeureux guerriers[179], abondamment pourvus en

ni la vieillesse n'atteignent cette race sainte, ignorante des labeurs et des combats ; ils vivent à l'abri de Némésis vengeresse » (*Pyth.* X, 61-68).

174. Ces deux vers figurent aussi sous le nº 855 dans le *Suppl. Hell.*, cité n. 168, *s.v. Zenothemis*, p. 397-398, ici p. 397. Il s'agit du seul distique préservé du poème de Zénothémis en vers élégiaques.

175. Sur les Issédons, peuple scythe, voisin des Massagètes, voir HÉRODOTE, I, 201 ; IV, 26. Le fleuve de Scythie près duquel vivent les Issédons doit être l'Araxe, décrit par HÉRODOTE (I, 202) et par STRABON (XI, 8, 6), qui précise que l'Araxe inonde le pays des Massagètes, en se divisant en plusieurs bras. C'est des Issédons qu'Aristéas tiendrait ses informations sur les Arimaspes et les Hyperboréens (cf. HÉRODOTE, IV, 13, 16 et 27 ; PAUSANIAS, V, 7, 9).

176. Les six vers de cette citation sont la succession de trois fragments différents, dont le premier évoque les Issédons, les deux suivants les Arimaspes : éd. A. BERNABÉ, *Poetarum epicorum graecorum testimonia et fragmenta*, I, Leipzig 1987, p. 144-154 (F 4-6) ; M. DAVIES, *Epicorum graecorum fragmenta*, Göttingen 1988, p. 81-88 (F 3-5) ; trad. G. COLLI, *La Sagesse grecque*. I, *Dionysos, Apollon, Éleusis, Orphée, Musée, Hyperboréens, Énigme*, trad. M.-J. Tramuta, Combas 1990 (1977), p. 321-337, ici p. 322-323. On constate, à nouveau, des variantes parfois importantes entre le texte des *Chiliades* et celui édité par A. Bernabé et M. Davies, qui ont procédé à d'assez nombreuses corrections. Le passage cité par Tzétzès constitue le seul extrait subsistant des *Arimaspées*, avec le fragment figurant dans le traité *Du sublime* du Ps.-Longin (10, 4 = F1 DAVIES), qui en critique assez vigoureusement le style : « L'auteur des *Arimaspes* s'imagine avoir produit la terreur par ces traits qu'il va chercher bien loin : “Voici qu'un grand prodige s'offre encore à nos âmes : | des hommes habitant loin de la terre sur les eaux de la mer, | les malheureux ! Ils mènent une existence pénible, | les yeux fixés sur les astres, l'esprit attaché aux flots. | Certes souvent ils élèvent leurs mains vers les dieux, | et prient, le cœur violemment secoué par l'émoi.” Il n'est personne, à mon sens, qui ne voie avec évidence qu'il y a dans ce texte plus de fleur que de peur. » Les vers cités par le Ps.-Longin paraissent évoquer l'étonnement de barbares continentaux devant des Grecs naviguant sur la mer : J. D. P. BOLTON, Aristeas, cité n. 19, p. 19 ; C. M. BOWRA, A Fragment of the *Arimaspea*, *Classical Quarterly* 6, 1956, p. 1-10.

177. Selon J. D. P. BOLTON, *Aristeas*, cité n. 19, p. 17, et A. IVANTCHIK, La datation, cité n. 19, p. 36, l'expression d'Aristéas (« fiers de leur longue chevelure ») serait citée par Xénophane, dans un passage critiquant le comportement des habitants de Colophon, que leurs relations d'amitié avec les Lydiens avaient fait sombrer dans une vaine opulence, ἁβροσύνας… ἀνωφελέας (F 3, v. 5, éd. B. GENTILI et C. PRATO, *Poetae elegiaci. Testimonia et fragmenta. Pars prior*, Leipzig 1988², p. 170-171 = ATHÉNÉE, XII, 526a-b).

178. Le texte édité par P. A. M. Leone paraît ici corrompu et nous adoptons la lecture de M. Davies, qui a corrigé καί σφας en καί φασι.

179. Hérodote situe les Arimaspes au nord des Issédons, d'après le témoignage de ces derniers et d'Aristéas (IV, 13 et 27). Dans notre extrait, ils sont qualifiés de « fort valeureux guerriers », sans doute en raison de leurs combats légendaires contre les griffons, auxquels ils essaient d'arracher leur or : cf. HÉRODOTE, III, 116 (qui dit par ailleurs, en IV, 13, que les

chevaux[180], riches en moutons et riches en bœufs[181]. || Ils ont chacun un œil unique[182] sur un front gracieux[183], leur chevelure est touffue et ce sont les plus robustes de tous les hommes.

Sur les Hémicynes (Demi-Chiens) ou Cynocéphales (Têtes-de-Chiens)[184], Simmias écrit ainsi, en vers, dans l'*Apollon*[185] :

Arimaspes et les autres peuples de la région « font constamment la guerre à leurs voisins ») ; PAUSANIAS, I, 24, 6 ; PLINE, *HN*, VII, 10. Sur l'affrontement des Arimaspes et des griffons, voir aussi J. S. ROMM, *The Edges of the Earth*, cité n. 119, p. 69.

180. Cf. ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, 804-805 : Prométhée recommande à Io de se garder « de l'armée montée des Arimaspes » (στρατὸν | Ἀριμασπὸν ἱπποβάμον[α]).

181. Les deux épithètes πολύρρηνες et πολυβοῦται figurent dans l'*Iliade*, IX, 154 et 296, pour caractériser la population des villes offertes par Agamemnon à Achille, dans l'épisode de l'Ambassade (« Des hommes y habitent, riches en moutons et riches en bœufs ») ; on retrouve la même association de termes dans le *Catalogue des femmes* d'Hésiode, à propos des habitants de la contrée d'Ellopia (F 240, éd. R. MERKELBACH et M. L. WEST, *Fragmenta Hesiodea*, Oxford 1967) : J. D. P. BOLTON, *Aristeas*, cité n. 19, p. 16 ; A. IVANTCHIK, La datation, cité n. 19, p. 41.

182. Trait régulièrement évoqué par les auteurs anciens : Eschyle qualifie l'armée des Arimaspes de μουνῶπα (*Prométhée enchaîné*, 804) ; Hérodote présente les Arimaspes comme μουνόφθαλμοι (III, 116) et, tout en affichant son scepticisme en ce qui concerne la réalité de cette particularité anatomique, précise que le nom des Arimaspes signifierait en langue scythe « hommes à l'œil unique » (IV, 27). Strabon rapproche pour sa part Arimaspes et Cyclopes (I, 2, 10 : « Peut-être les Cyclopes à l'œil unique, *monommatoi*, sont-ils nés de la transposition d'informations venues de Scythie, car tels étaient, dit-on, les Arimaspes »). Le motif était suffisamment familier dans l'Antiquité pour avoir donné matière à plaisanterie, de la part du rhéteur Aelius Aristide qui, d'après les *Vies des sophistes* de Philostrate (II, 9, 584), aurait dit de Philippe de Macédoine, devenu borgne, qu'il « était parent des Arimaspes à l'œil unique » (*monommatoi*).

183. L'emploi de cette formule homérique, utilisée dans l'*Iliade* (XVI, 798) pour décrire Achille, est pour le moins inattendu, à propos de ces êtres monstrueux à l'œil unique.

184. Il était question des « Hémicynes » chez Hésiode (F 153 MERKELBACH & WEST), à ce que Strabon affirme à deux reprises (I, 2, 35 et VII, 3, 6). Ces « Demi-Chiens » sont-ils identifiables aux Cynocéphales, mentionnés déjà par Eschyle (F 431 RADT = STRABON, I, 2, 35 et VII, 3, 6), et que les Anciens localisaient tantôt en Libye (cf. HÉRODOTE, IV, 191), tantôt en Inde (cf. CTÉSIAS, *Indica*, F 45 [Photios], § 37-43) ? Les Cynocéphales ont fait l'objet d'une abondante bibliographie : voir notamment K. KARTTUNEN, Κυνοκέφαλοι and Κυναμολγοί in Classical Ethnography, *Arctos* n.s. 18, 1984, p. 31-36 ; J. S. ROMM, *The Edges of the Earth*, cité n. 119, p. 77-81.

185. Ce long fragment de treize vers figure sous le nº 1 dans J. U. POWELL, *Collectanea Alexandrina: Reliquiae minores poetarum Graecorum aetatis Ptolemaicae, 323-146 A.C.*, Oxford 1925, *s.v. Simias*, p. 109-120, ici p. 109-110. Les vers 9-13 (sur les Hémicynes) sont cités également dans le livre I du traité d'Hérodianos *Περὶ καθολικῆς προσῳδίας* (éd. A. LENZ, *Grammatici Graeci*. III, *Herodiani technici reliquiae*, Leipzig 1867 [réimpr. Hildesheim 1979], I, p. 22) et dans les *Ethnica* d'Étienne de Byzance (*s.v.* Ἡμίκυνες). Ici encore, on constate des écarts importants entre le texte édité par J. U. Powell et celui des *Chiliades*, mais H. WHITE a montré que l'on pouvait faire l'économie de beaucoup des corrections introduites par Powell (On a Fragment of Simias of Rhodes, *Corolla Londoniensis* 2, 1982, p. 173-184, avec traduction anglaise du fr. 1, p. 184). Sur l'ensemble des fragments subsistants de Simmias, voir L. DI GREGORIO, Sui frammenti di Simia, cité n. 22, qui propose une étude approfondie sur la langue de l'auteur et son style, marqué à la fois par la volonté d'imitation

J'allai à travers le pays opulent des lointains Hyperboréens, dont jadis le héros sire Persée[186] partagea le repas, puis <je me rendis> à l'endroit où vivent les Massagètes[187], qui montent des chevaux rapides[188], confiants dans leurs arcs qui frappent promptement[189], et j'atteignis le cours merveilleux du Campasos intarissable[190],

homérique et par le désir de singularité : parlant d'*oppositio in imitando*, Di Gregorio souligne la préciosité de cette écriture typique de l'alexandrinisme ; on trouvera, p. 73-98, une présentation de l'*Apollon*, et p. 55-56, 60, 64-66, 69-70, des remarques linguistiques sur les fragments conservés du poème. Le fragment nº 1 se présente sous la forme d'une narration à la première personne : le narrateur pourrait être Cleinis de Babylone, dévôt d'Apollon, dont on apprend dans les *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis (histoire nº 20) qu'« il avait très souvent accompagné <le dieu> au temple d'Apollon Hyperboréen » : l'intitulé de cette histoire précise en effet qu'elle était racontée « par Boïos au livre II de l'*Ornithogonie* et par Simmias de Rhodes dans l'*Apollon* » ; ce pourrait donc être Cleinis qui, dans notre passage, évoque les étapes de son voyage jusqu'au pays des Hyperboréens (L. Di Gregorio, cité *supra*, p. 87).

186. Sur le séjour de Persée chez les Hyperboréens, cf. Pindare, *Pythiques*, X, 50-54 et 68-75 : « Jadis Persée, chef des peuples (λαγέτας), s'assit à leur table et entra dans leurs demeures ; il les trouva sacrifiant au Dieu de magnifiques hécatombes […]. Un jour, respirant une noble audace, le fils de Danaé, conduit par Athéna, arriva dans l'assemblée de ces hommes bienheureux ; il tua la Gorgone et, tenant à la main sa tête hérissée d'une crinière de serpents, il revint apporter aux habitants de l'île [de Sériphos] une mort pétrifiante. » Le second vers de notre citation est une réécriture du v. 50 de Pindare : le poète hellénistique a substitué à la forme λαγέτας (« chef/meneur de peuples ») un tour homérique, ἄναξ ἥρως, utilisé (en ordre inverse) dans l'*Iliade*, XIII, 582 à propos d'Hélénos. A. Puech, l'éditeur des *Pythiques* ([Collection des Universités de France], Paris 1931) note que Pindare ne paraît pas se conformer à la tradition commune, en rapprochant le pays des Hyperboréens de celui des Gorgones, habituellement situé à l'extrême occident. L'anomalie est d'ailleurs signalée dans la scholie *ad Pyth.* 10, 72b (II, p. 248 Drachmann), où le commentateur s'étonne de la localisation du meurtre de la Gorgone chez les Hyperboréens, car les Gorgones sont situées, « selon les uns dans la région de l'Éthiopie, c'est-à-dire vers l'est et le midi, et selon d'autres aux confins de la Libye, c'est-à-dire vers l'occident ; que les Gorgones ne se trouvent pas au pôle Nord, c'est une évidence : personne n'a rien rapporté de tel. » On remarquera toutefois que d'après la *Théogonie* d'Hésiode, les Gorgones habitent « au-delà de l'illustre Océan, à la frontière de la nuit, au pays des Hespérides sonores » (v. 274-275) : si les Hespérides évoquent bien l'occident, l'évocation de « la frontière de la nuit » pouvait en revanche suggérer aussi les confins du nord. Sur Persée comme héros des marges, à la fois à cause des circonstances de son enfance et du fait de son extraordinaire mobilité, voir J. Dillery, Hecataeus, cité n. 124, p. 264-265.

187. Sur les Massagètes, voir Hérodote, I, 201 et 215-216, et Strabon, XI, 8, 6-8 (qui s'inspirent tous deux d'Hécatée de Milet) : ils s'accordent à présenter les Massagètes comme un peuple de cavaliers, à l'esprit belliqueux. Dans la *Chiliade* XII, 451, v. 893, Tzétzès identifie les Massagètes aux Abasges, avant d'évoquer aussi d'autres peuples contemporains, Alains ou Russes, qu'il considère comme des peuples « scythes ».

188. Une formule similaire est utilisée pour les Troyens dans *Od.* XVIII, 263, et pour les Tyndarides dans l'*Hymne homérique aux Dioscures*, 18.

189. Tour peut-être imité d'*Od.* VII, 34 (« Nous mettons nos espoirs en nos croiseurs rapides »).

190. Le nom de ce fleuve n'est pas autrement attesté. Le texte de Tzétzès est-il altéré ? On a proposé divers rapprochements, avec le fleuve Caspasus, mentionné par Pline dans son catalogue des peuples scythes (*HN*, VI, 51), ou avec le Campylinos, un fleuve que, selon Élien, « les fourmis indiennes qui veillent sur l'or » se garderaient bien de traverser (*Nature des animaux*, III, 4). Mais il peut s'agir aussi d'un cours d'eau purement imaginaire.

> qui déverse ses eaux dans une mer divine, immortelle[191]. Puis je parvins à des îles ombragées[192] d'oliviers vert pâle, recouvertes de roseaux à la haute frondaison. Et je vis la race extraordinaire des hommes Demi-Chiens[193] (Hémicynes) : par-dessus leurs souples épaules s'élève une tête de chien, fortifiée de très puissantes mâchoires. Ils ont un aboiement pareil à celui des chiens, mais ils n'ignorent aucunement la voix articulée des autres mortels[194].

Voilà ce que dit Simmias sur les Hémicynes. Mais Tzétzès affirme hautement que pareilles choses ne se produisent pas à l'extrême nord et dans les régions froides ; en revanche, il dit que de tels êtres existent dans le pays des Éthiopiens, en Inde, en Égypte, et dans les pays semblablement chauds[195]. Ctésias aussi dit que pareilles choses existent chez les Indiens – des arbres producteurs d'ambre[196] et les Cynocéphales : ils sont, dit-il, fort justes et

191. L'expression ἅλα δῖαν est une formule homérique (cf. *Il.* I, 141 ; *Od.* III, 153 ; IV, 577), complétée ici par une seconde épithète ἀθανάτην : pareille accumulation d'adjectifs est un trait fréquent dans la poésie hellénistique, selon H. WHITE, On a Fragment, cité n. 185, p. 176.

192. L'adjectif ἐρυμνός, utilisé par Simmias, a habituellement le sens de « protégé/fortifié » – auquel cas la description de notre fragment pourrait être inspirée de CALLIMAQUE, *Hymne à Délos*, 23, où les îles de Cyrnos, d'Eubée, de Sardaigne et de Chypre sont présentées comme « fortes de leurs tours et de leurs défenses » (πύργοισι περισκεπέεσσι ἐρυμναί) – description elle-même peut-être inspirée d'*Il.* XII, 54-57, où il est question du fossé, fortifié de pieux pointus, qui protège le camp troyen. Mais, comme l'atteste le *Lexique* d'Hésychios (ε 6094), ἐρυμνόν peut aussi être synonyme de σκοτεινόν (H. WHITE, On a Fragment, cité n. 185, p. 178-181 ; L. DI GREGORIO, Sui frammenti di Simia, cité n. 22, p. 82) : le texte de Simmias rappelle alors APOLLONIOS DE RHODES, *Argonautiques*, IV, 569-570, où Corcyre est décrite comme une « île enténébrée (μελαινομένην) de partout par une forêt noire ».

193. Étienne de Byzance, qui cite ensuite les v. 9-13 du fragment de Simmias, localise les Hémicynes « non loin des Massagètes et des Hyperboréens (*s.v.* Ἡμίκυνες).

194. La lecture de J. U. Powell (suivi par H. White), ὀνομάκλυτον αὐδήν, paraît ici préférable à celle éditée par P. A. M. Leone, ὄνομα κλυτόν, αὐδήν. Cette description des Hémicynes présente nombre d'analogies avec celle que Ctésias trace des Cynocéphales (F 45 [Photios], § 37). Sur leur mode de communication à mi-chemin entre condition humaine et animalité, voir J. S. ROMM, *The Edges of the Earth*, cité n. 119, p. 79.

195. Tzétzès polémique ici contre Simmias, parce que sa description des Hémicynes paraît en désaccord avec la tradition, qui situe les Cynocéphales en Libye (cf. Hérodote) ou en Inde (cf. Ctésias). Il n'en reste pas moins que, dans la littérature ethnographique ancienne, l'extrême-nord constitue, comme toutes les autres zones de confins, un espace accueillant aux merveilles, et que les Arimaspes à l'œil unique étaient traditionnellement localisés à proximité des monts Riphées, comme le rappelle Étienne de Byzance, *s.v.* Ὑπερβόρειοι (d'après DAMASTE DE SIGÉION, *Περὶ ἐθνῶν*, *FGrH* 5, F 1) : « Au-delà des Scythes vivent les Issédones ; plus loin les Arimaspes, après lesquels on rencontre les monts Riphées, d'où souffle le vent du Nord que la neige n'abandonne jamais. De l'autre côté de ces montagnes vivent les Hyperboréens. » Voir aussi HELLANICOS DE LESBOS, *FGrH* 4, F 187b = CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.* I, 15, 72, 2. Sur les controverses entourant la géographie des *mirabilia*, voir *supra*, p. 173-174.

196. CTÉSIAS, *Indica*, F 45 [Photios], § 36 et F 45οβ [PSELLOS, *Sur l'ambre*]. L'ambre était dans l'Antiquité une matière très convoitée, que le poète de l'*Odyssée* met sur le même plan que l'or, l'argent ou l'ivoire (IV, 73) ; voir aussi le précieux collier d'or à perles d'ambre évoqué en XV, 460-463 et XVIII, 295-296.

vivent du produit de la chasse[197]. De même, Hiéroclès dit dans ses *Discours pour ceux qui aiment à s'instruire* (*Philistorés*)[198] :

> Ensuite, nous vîmes une région très sèche, brûlée par le soleil et, dans cette région, des hommes nus et vagabonds, à proximité des régions désertiques ; parmi eux, les uns faisaient de l'ombre à leur visage avec leurs oreilles, <les autres> de l'ombre à tout le reste de leur corps, en étendant leurs pieds[199].

Strabon aussi fait référence à ces hommes[200], ainsi qu'aux Acéphales (Hommes sans tête), aux Décacéphales (Hommes à dix têtes) et aux Tétracheiropodes (Hommes à quatre bras et quatre jambes)[201], que moi je n'ai pas vus, dit Hiéroclès. Voilà pour Hiéroclès. Iambule, à son tour, parle d'animaux sphériques dans les îles des Éthiopiens[202] et d'hommes qui, pourvus

197. Ctésias, *Indica*, F 45 [Photios], § 37-43 (§ 37 et 43 : justice ; § 40 : chasse). Sur cette description, voir aussi J. Auberger, L'Inde de Ctésias, cité n. 151, p. 56-57. On notera que Tzétzès ne souffle mot de ce que dit Ctésias des mœurs sexuelles des Cynocéphales (et que l'on a interprété comme un signe de son relativisme culturel : J. S. Romm, *The Edges of the Earth*, cité n. 119, p. 80-81 ; D. Lenfant, Monsters in Greek Ethnography, cité n. 86, p. 212-213).

198. Ces cinq vers constituent le fragment nº 2 de l'édition K. Müller, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, IV, Paris 1851 (reprint Cambridge 2010), *s.v. Hierocles*, p. 429-430, ici p. 430.

199. Sur les Sciapodes et les Hommes aux grandes oreilles (Ôtoliknoi ou Enôtokoètes), voir le témoignage de Scylax, cité au début de la notice de Tzétzès, ainsi que les n. 151-152.

200. Strabon, I, 2, 35 ; II, 1, 9 ; VII, 3, 6 ; XV, 1, 57.

201. Contrairement à ce qu'affirme Tzétzès, on ne trouve nulle mention chez Strabon d'Acéphales, de Décacéphales ou de Tétracheiropodes. Hérodote fait très brièvement référence à la présence supposée, en Libye, d'êtres « acéphales qui ont les yeux sur la poitrine » (IV, 191), et les fragments de Ctésias et de Mégasthène offrent quelques exemples de monstres pourvus d'extrémités surnuméraires : chez Ctésias, la peuplade dont les femmes n'enfantent qu'une seule fois est censée posséder huit doigts aux mains et aux pieds (*Indica*, F 45 [Photios], § 50), et chez Mégasthène, ce sont les Opisthodactyles qui, outre leurs « pieds tournés à rebours », ont eux aussi pour particularité de posséder « huit doigts à chaque pied » (*FGrH* 715, F 28 = Pline, *HN*, VII, 22). C'est toutefois dans le *Roman d'Alexandre* que l'on trouve la plus riche moisson d'exemples de ce type de monstres par défaut ou surplus de telle ou telle partie du corps : il y est question d'Acéphales et de Bicéphales (ε, 13, 4 ; γ, III, 28, 2), d'hommes à six bras (texte A, III, 17, 20 ; β, III, 28) et/ou à six jambes (β, II, 37 ; ε, 29, 3 ; γ, 2, 34). Lucien se moque, dans *Hermotime*, de ces monstres créés par prolifération, dont Scylla offre dans la littérature grecque le plus ancien exemple : « Si parmi les poètes à l'imagination hardie, il s'en trouvait un pour soutenir qu'il y eut jadis un homme à trois têtes et à six mains, une fois que tu auras accepté cela sans réagir et sans vérifier si c'est possible, une fois que tu lui auras accordé ta confiance, il ajoutera aussitôt des éléments qui vont dans le même sens : par exemple que cet homme avait six yeux, six oreilles, qu'il pouvait faire entendre trois voix en même temps et mangeait grâce à trois bouches, qu'il avait trente doigts, et non dix pour deux mains, comme chacun de nous, que lorsqu'il devait combattre, trois de ses mains brandissaient chacune un bouclier différent (un petit, un tressé et un rond) ; quant aux trois autres, elles tenaient, l'une une hache, l'autre une lance, la dernière une épée » (§ 74).

202. D'après Diodore, II, 58, 2 : il est précisé dans le paragraphe suivant que ces animaux étranges ont quatre yeux et autant de bouches et que, grâce à leurs pattes disposées en cercle,

d'une double langue, s'entretiennent d'un seul et même mouvement avec les uns et les autres[203]. Voilà <ce que dit> Iambule, avec mille autres choses. Ouranios, quelque part dans le troisième livre de ses *Arabica*, dit qu'il y a en Arabie un bois sacré de roseaux, dans lesquels on ensevelit les seuls rois, leurs femmes, frères et fils, et absolument personne d'autre[204]. Voici quelle est leur sépulture : creusant un unique nœud de ces roseaux dont nous avons parlé, ils y déposent le corps, après l'avoir oint de myrrhe, sans couper le roseau, qu'ils laissent croître à nouveau. Si jamais quelqu'un considère comme un prodige les roseaux des Arabes, Tzétzès lui dit : qui pourra croire Ctésias, quand il écrit que les roseaux des Indiens font deux brasses de largeur, et qu'un seul de leurs entrenœuds permet de construire deux vaisseaux[205] ? <Qui pourra croire> tous ceux qui ont parlé de plants de fenouil des plus étranges[206], de scorpions <de mer> et de goujons, de poissons de deux et jusqu'à trois coudées, mais pas davantage[207], des huîtres de la ville

ils peuvent se déplacer dans n'importe quelle direction. Toute la fin du livre II de la *Bibliothèque historique* (chap. 55-60) est consacrée à résumer l'utopie de Iambule.

203. D'après DIODORE, II, 56, 5-6.

204. Ce passage d'Ouranios à propos de la sépulture de la famille royale d'Arabie (*FGrH* 675, F 21) peut être rapproché d'un autre fragment, transmis par Étienne de Byzance, concernant la sépulture d'Obodas, comme le suggère G. W. BOWERSOCK, Two Greek Historians, cité n. 36, p. 132-133 (F 24 = ÉTIENNE DE BYZANCE, ο 4 : Ὄβοδα· χωρίον Ναβαταίων. Οὐράνιος Ἀραβικῶν τετάρτῳ ὅπου Ὀβόδης ὁ βασιλεὺς ὃν θειοποιοῦσι τέθαπται, « Oboda : bourg des Nabatéens. Ouranios dans le quatrième livre des *Arabica* : lieu où le roi Obodès, qu'ils déifient, est enseveli. »). Le culte d'un dieu Obodas est bien attesté dans la documentation épigraphique, grecque et nabatéenne, du début de l'ère chrétienne (A. NEGEV, Obodas the God, *Israel Exploration Journal* 36, 1986, p. 56-60). Il s'agissait, semble-t-il, d'une figure royale divinisée (J. RETSÖ, *The Arabs in Antiquity*, cité n. 36, p. 287, 320, 377, 387, 610, 620), peut-être Obodas Ier, qui régna au 1er siècle av. J.-C. et pourrait être le fondateur de la ville d'Oboda : voir L. NEHMÉ, Le dieu Obodas chez les Nabatéens : hypothèses anciennes et découvertes récentes, dans I. SACHET et Ch. J. ROBIN (éd.), *Dieux et déesses d'Arabie : images et représentations. Actes de la table ronde tenue au Collège de France les 1er et 2 octobre 2007*, Paris 2012, p. 181-224 (notamment p. 183-184 et 202-203 sur le témoignage d'Étienne de Byzance).

205. CTÉSIAS, *Indica*, F 45c. Hérodote affirmait pour sa part qu'un entrenœud de roseau permettait de confectionner un bateau (III, 98) – ce qui laisse penser que Ctésias (si le témoignage de Tzétzès est fidèle) se livrait à une sorte de surenchère (D. LENFANT, *Ctésias*, cité n. 4, p. 299-300). Dans le résumé des *Indica* transmis par Photios, le roseau indien est décrit comme étant « si épais qu'il faut deux hommes pour l'enlacer, et aussi haut que le mât d'un navire pouvant charger dix mille amphores » (F 45, § 14). Les roseaux gigantesques de l'Inde, sans doute en fait des bambous, étaient célèbres dans l'Antiquité : ils sont mentionnés aussi par Théophraste (*Histoire des plantes*, IV, 13), Mégasthène (*FGrH* 715, F 27b) et à leur suite par Diodore (II, 17, 5), Strabon (XV, 1, 56) ou Pline (*HN*, VII, 21 ; XVI, 162).

206. Cf. ÉLIEN, *La Personnalité des animaux*, IX, 11 : au sortir de sa phase d'hibernation, le serpent se lustrerait les yeux avec du fenouil, pour rendre plus nette sa vue affaiblie par le froid hivernal.

207. Cf. ÉLIEN, *La Personnalité des animaux*, XVII, 6 : « Dans la mer Rouge, en plus des animaux déjà mentionnés précédemment, on trouve des scorpions de mer et des goujons

de Calpé en Ibérie[208], dont la coquille a une contenance de quatre cotyles, et de toutes les autres choses les plus étranges ? Toutes ces merveilles, si Tzétzès les consignait dans son livre, ce livre ne suffirait pas à les contenir à elles seules, mais il aurait besoin d'autres livres pour ces histoires, s'il écrivait aussi tout le reste en détail. Mais, en raison de l'avancement des histoires, il condense, afin que le livre contienne tout ce qui figure dans la table des matières[209]. C'est pourquoi, après avoir indiqué brièvement, à propos d'Apollodore, qu'il tient, comme Tzétzès, tout cela pour des mensonges, nous allons donc ensuite resserrer les histoires, afin d'être en mesure d'écrire ici toutes celles que mentionne l'énoncé de ma table des matières. Tous décrivent comme exact ce qui a été évoqué <ci-dessus>. Apollodore, toutefois, dans le deuxième livre de son *Catalogue*, parce qu'il a, comme Tzétzès, une âme amie de la vérité, pense que ce sont des prodiges et des inventions, et il écrit ainsi[210] :

mesurant deux voire trois coudées. » Élien renvoie au *Périple de la mer Rouge* d'Alexandre – sans doute Alexandre de Myndos, cité en XVII, 1 (où il est question de serpents et de crabes de dimensions extraordinaires).

208. La ville de Calpé se trouvait dans la région de Turdétanie, au pied du mont Calpé, à proximité du détroit des Colonnes d'Héraclès, « par lequel communiquent les mers Intérieure [Méditerranée] et Extérieure [Océan Atlantique] » (cf. Strabon, III, 1, 7). La Turdétanie était réputée pour la richesse de ses ressources maritimes, que Strabon évoque sur un mode hyperbolique (*ibidem*) : « On trouve en effet sur toute la côte de la mer Extérieure toutes les variétés d'huîtres et de coquillages en quantités insurpassables et plus grosses que partout ailleurs » ; Strabon parle ensuite de congres qui, « atteignant une taille bien supérieure à celle que nous leur connaissons dans nos parages, ressemblent à des monstres », et il ajoute qu'en cet endroit, « la murène et le congre peuvent dépasser le poids de quatre-vingts mines [presque 37 kg], tandis que le poulpe atteint un talent [environ 27 kg] et que les calmars mesurent jusqu'à deux coudées de long [plus de 90 cm], et le reste à l'avenant ». Ces informations proviennent de Posidonios d'Apamée, dont Strabon dénonce ailleurs la tendance à l'exagération : « Posidonios, en célébrant l'abondance et l'excellence des métaux de l'Ibérie, ne se prive pas des effets de rhétorique dont il a l'habitude, mais se livre au contraire à l'enthousiasme de l'hyperbole » (III, 2, 9).

209. Tzétzès évoque fréquemment les contraintes matérielles qui influent sur son écriture. Ainsi met-il fin à la (longue) lettre nº 6, adressée au sébaste Isaac Comnène, frère de l'empereur Jean II, en invoquant le manque de papier, qui le contraint à se taire : ἐνδείᾳ χάρτου, ὡς βλέπεις, σεσίγηκα (éd. P. A. M. Leone, *Ioannes Tzetzes. Epistulae*, Leipzig 1972, p. 9-15, ici p. 15, l. 13). M. J. Jeffreys signale la fréquence de ce type de remarques dans les scholies de Tzétzès : « His scholia are equally obsessed with wasting paper. He apologizes for unnecessary comment on some lines of Aristophanes, but explains that he would otherwise have had to leave empty space on the page » (The Nature and Origins of the Political Verse, cité n. 112, p. 149). Jeffreys cite en exemple la scholie à Aristophane, *Ploutos*, 833b (éd. L. Massa Positano, *Scholia in Aristophanem*. IV, *Jo. Tzetzae Commentarii in Aristophanem*. 1, *Prolegomena et Commentarium in Plutum*, Groningue 1960, p. 183).

210. Apollodore, *FGrH* 244, F 157c, 157a, 157f.

Les Hémicynes[211] (Demi-Chiens), les Longs-Crânes (Macrocrânes[212]) et les Pygmées[213] sont une invention, comme les Hommes aux pieds palmés (Stéganopodes[214]) et Ceux qui ont les yeux sur la poitrine (Sternophtalmes[215]), les Cynocéphales eux-mêmes[216], ainsi que les Yeux uniques (Monommates[217]), les Pieds-Lanières (Himantopodes) et les Jambes-Lanières (Himantoskéles) des récits légendaires[218]

211. Sur les Hémicynes, voir *supra*, n. 184.

212. Ces Macrocrânes sont sans doute identifiables aux Macrocéphales évoqués par Hésiode (cf. Strabon, I, 2, 35) et Antiphon (cf. Harpocration, *s.v.* Μακροκέφαλοι). Un long développement est consacré à ces derniers dans le traité d'Hippocrate *Airs, eaux, lieux* (14). Ils sont associés aux Sciapodes dans la *Vie d'Apollonios de Tyane* (III, 47) : passage cité *supra*, n. 150.

213. Mentionnés déjà dans l'*Iliade* (III, 3-6) et chez Hésiode (F 153 Merkelbach et West = Strabon, I, 2, 35 et VII, 3, 6), les Pygmées étaient localisés par les Anciens tantôt en Éthiopie, tantôt en Inde (cf. Ctésias, *Indica*, F 47fα). Contrairement à Tzétzès, Aristote estime que « L'existence de ce peuple n'est pas une fable : il s'agit vraiment d'une race de petite taille… » (*Histoire des animaux*, VIII, 12, 597a). Philostrate les nomme toutefois, dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, en compagnie des Sciapodes (VI, 25), et l'on retrouve ensuite la même association chez Eusèbe de Césarée (*Contre Hiéroclès*, 22 et 34) ou chez Photios (*Bibl.*, cod. 241, 327a) – ce qui a probablement contribué à asseoir leur réputation de peuple fabuleux auprès du public byzantin.

214. L'adjectif *steganopous* est utilisé par les naturalistes pour désigner divers animaux aux pieds palmés, comme le cygne ou l'oie (oiseaux « palmipèdes ») : voir par exemple Aristote, *Histoire des animaux*, II, 12, 504a7 ; VIII, 3, 593a27. Le peuple monstrueux ainsi désigné est probablement identifiable aux Sciapodes, « qui se font ombre avec leurs pieds » (voir n. 151) : de fait, ces derniers sont décrits par Ctésias comme ayant « des pieds très larges, pareils à ceux des oies » (F 60 = Harpocration, *s.v.* Σκιάποδες). Il était question des Stéganopodes chez Alcman (F 148 Page = F 207 Calame), à ce que dit Strabon (I, 2, 35 et VII, 3, 6).

215. Eschyle avait parlé des Sternophtalmes (F 441 Radt), si l'on en croit Strabon (I, 2, 35 et VII, 3, 6). Sans employer le terme en question, Hérodote mentionne cependant, sur la foi des Libyens, l'existence en Afrique d'êtres « acéphales qui ont leurs yeux dans la poitrine » (IV, 191), et Ctésias évoquait lui aussi dans ses *Indica* des « hommes sans cou, qui ont les yeux dans les épaules » (F 51a = Pline, *HN*, VII, 23). On retrouve les mêmes monstres dans le *Roman d'Alexandre*, où le héros, dans une lettre à sa mère Olympias, dit avoir rencontré la peuplade en question dans la région de l'Atlas (texte A, III, 28, 2). Les Sternophtalmes sont passés dans la littérature latine sous le nom de Blemmyes (Pomponius Mela, I, 48 ; Pline, *HN*, V, 44 et 46). Popularisés par Solin (LII, 32), Augustin (*Cité de Dieu*, XVI, 8, 1) et Isidore de Séville (*Étymologies*, XI, 3, 9 et 17), ils ont connu un grand succès dans l'Occident médiéval.

216. Sur les Cynocéphales, voir *supra*, n. 184.

217. L'épithète μονόμματος a parfois été utilisée pour désigner le(s) Cyclope(s) – par le poète comique Cratinos dans la pièce *Les Ulysses* (F 156 Kassel et Austin = Phrynichos, *Eclogae*, nº 107, éd. E. Fischer, *Die Ekloge des Phrynichos*, Berlin 1974) ou par Strabon (I, 2, 10). On la retrouve appliquée aux Arimaspes (cf. Aelius Aristide, F 30, éd. F. Robert, *Les Œuvres perdues d'Aelius Aristide. Fragments et témoignages*, Paris 2012 = Philostrate, *VS*, II, 9, 584) – en concurrence avec d'autres adjectifs composés de même sens, comme μουνῶπα (Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 804) ou μο(υ)νόφθαλμοι (Hérodote, III, 116 ; IV, 13 et 32 ; Déimaque, *FGrH* 716, F 5 et Mégasthène, *FGrH* 715, F 27a, d'après Strabon, II, 1, 9). À ce que dit Strabon, il était question d'un peuple de « Monommates » chez Eschyle (F 434a Radt = Strabon, I, 2, 35 et VII, 3, 6) et chez Mégasthène (*FGrH* 715, F 27b = Strabon, XV, 1, 57).

218. Il est question d'Himantopodes dans le *Roman d'Alexandre* (texte A, III, 17, 20 ; β, III, 28 et 29) – auquel le terme μύθων (« récits légendaires »), employé par Tzétzès, fait probablement référence. Sans doute les hommes aux jambes aussi souples que des serpents

(μύθων), les Monopares[219], les Hommes sans nez (Arrhines[220]), et également les Hommes sans bouche (Astomes[221]), les Hommes-aux-orteils-à-l'envers (Opisthodactyles[222]) et Ceux qui ne rient pas[223].

dont Mégasthène évoquait la présence en Inde (*FGrH* 715, F 29 = PLINE, *HN*, VII, 25) sont-ils à l'origine de ces Pieds-Lanières. Pline les décrit en effet comme une « espèce d'êtres aux pieds en lanières qui progressent naturellement par reptation » (*HN*, V, 44 et 46) ; voir aussi POMPONIUS MELA, III, 103 : « Immédiatement après la zone infestée de bêtes sauvages [située à l'ouest de l'Afrique] viennent les Imantopodes, qui avancent courbés sur des jambes molles et rampent, dit-on, plus qu'ils ne marchent. »

219. Scylax évoquait le peuple en question, à ce que Tzétzès a dit plus haut (v. 630). Voir aussi CTÉSIAS, *Indica*, F 45 [Photios], § 50 : « Dans les montagnes indiennes où pousse leur roseau » vivent des hommes dont les femmes « n'enfantent qu'une fois en leur vie » ; Ctésias précise ensuite qu'« ils ont tous les cheveux et les sourcils blancs dès la naissance ». Pline, qui reproduit les mêmes données (*HN*, VII, 23), ajoute un peu plus loin, toujours d'après Ctésias, que les voisins des Macrobes « ne dépassent pas quarante ans » et que « leurs femmes n'enfantent qu'une fois » (*HN*, VII, 28) ; il précise ensuite que ce trait est également rapporté par Agatharchide (*FGrH* 86, F 22) et chez Clitarque (*FGrH* 137, F 23) et Mégasthène (*FGrH* 715, F 13d), qui tous deux donnent le nom de « Mandes » au peuple en question.

220. Pareils êtres étaient mentionnés par Déimaque (*FGrH* 716, F 5) et Mégasthène (*FGrH* 715, F 27a), d'après Strabon (II, 1, 9), qui précise en XV, 1, 57 : « Tombant dans l'invention fabuleuse, Mégasthène parle d'hommes d'une taille de cinq spithames (1 m 10) et d'autres de trois (65 cm), dont certains n'auraient pas de narines, mais ne seraient dotés que de deux orifices au-dessus de la bouche » (*FGrH* 715, F 27b).

221. Strabon (II, 1, 9) cite à nouveau les témoignages de Déimaque (*FGrH* 716, F 5) et de Mégasthène (*FGrH* 715, F 27a) ; il précise en XV, 1, 57 que d'après Mégasthène, ces hommes sans bouche, « au caractère fort doux », « se nourriraient du fumet des viandes crues et du parfum des fruits et des fleurs, munis d'orifices à la place de la bouche ; ils souffriraient des mauvaises odeurs et auraient peine à y survivre » (*FGrH* 715, F 27b). Cette description de Mégasthène est citée aussi par PLUTARQUE, *De facie in orbe lunae*, 938c et 940b, et PLINE, *HN*, VII, 25. Sur les Astomes, voir également AULU-GELLE, *Nuits attiques*, IX, 4, 10 ; AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, XVI, 8, 1 ; ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XI, 3, 18.

222. Pour les Opisthodactyles aussi, Strabon (II, 1, 9) cite conjointement Déimaque (*FGrH* 716, F 5) et Mégasthène (*FGrH* 715, F 27a). Il précise en XV, 1, 57 que, d'après Mégasthène, ils « auraient le talon sur le devant et le plat du pied à l'arrière, ainsi que les orteils » (F 27b). Pline invoque de surcroît le témoignage de Béton, « l'officier préposé au service des itinéraires » d'Alexandre (*HN*, VII, 11 = *FGrH* 119, F 5). Aulu-Gelle affirme qu'en dépit de leurs pieds difformes, les Opisthodactyles sont « d'une rapidité unique » (*Nuits attiques*, 9, 4, 6). Ce sont les ancêtres des Antipodes de la tradition médiévale, évoqués notamment par ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies*, XI, 3, 24 : J. B. FRIEDMAN, *The Monstrous Races*, cité n. 148, p. 47-48.

223. Tzétzès emploie ici le participe substantivé du verbe ἀγελαστῶ, attesté aussi dans la Lettre 7 du Ps.-Héraclite, qui se décrit avec insistance comme un philosophe imperméable au rire (éd. R. HERCHER, *Epistolographi graeci*, Paris 1873, p. 280-288, ici p. 283-285, § 2 et 9). Une recherche dans le *TLG* montre que l'adjectif ἀγέλαστος a été utilisé, à titre de sobriquet, pour désigner des personnalités censées n'avoir jamais ri : Ptolémée Héphaïstion évoquait ainsi un dénommé Polyzèlos de Cyrène (inconnu), ayant été affublé de ce surnom (d'après PHOTIOS, *Bibl.*, cod. 190, 148b) ; quant à Cicéron (*De fin.* V, 92) et Pline (*HN*, VII, 79), ils signalent que Marcus Crassus, grand-père de l'homme politique tué par les Parthes, avait lui aussi reçu le même sobriquet. En revanche, en dehors de Tzétzès, il n'y a pas d'autre exemple attesté d'emploi d'ἀγελαστῶ ou d'ἀγέλαστος en un sens « ethnique », pour désigner tout un peuple d'hommes étrangers au rire.

IL *SYNODIKON DELL'ORTODOSSIA* DI TESSALONICA*

Antonio RIGO

Cent'anni fa sulle pagine della rivista che ha preceduto la presente, monsignor Louis Petit pubblicava un articolo con un titolo sostanzialmente identico al nostro, *Le Synodicon de Thessalonique*[1]. Chiara volontà dell'autore era quella di presentare un testimone importante, il codice Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 172 (Diktyon 66803), del *Synodikon*, ma in realtà quel contributo inaugurò una ricca e importante stagione di studi su un testo centrale per la storia religiosa ed ecclesiastica a Costantinopoli e nelle province dell'Impero. Il nostro articolo, consacrato per l'appunto al *Synodikon dell'Ortodossia* di Tessalonica e ai testimoni che lo conservano, deve perciò iniziare con un doveroso tributo a tutta una tradizione di studi che ha segnato l'ultimo secolo.

Qualche tempo dopo l'articolo di Petit, in occasione del III Congresso Internazionale di Studi Bizantini tenutosi ad Atene nell'ottobre 1930, Vitalien Laurent presentò una comunicazione intitolata *Les sources à consulter pour l'établissement des listes épiscopales du patriarcat byzantin*, che illustrava il progetto di un rifacimento dell'*Oriens christianus* di Michel Le Quien, promosso da monsignor L. Petit e dall'Institut français d'études byzantines. Lo studioso presentava perciò i materiali da cui partire per questa impresa, soffermandosi innanzitutto sulle «Sources liturgiques: diptyques et synodika». A questo punto, dopo aver reso omaggio a Fëdor Uspenskij e alla sua edizione del *Synodikon dell'Ortodossia* (1893)[2], egli ricordava che dei *synodika* «quatre d'entre eux seulement sont à ce jour identifiés: ceux

* Lista delle abbreviazioni alla fine dell'articolo.

1. L. Petit, Le Synodicon.

2. F. Uspenskij, *Синодик в Неделю Православия – Сводный текст с приложениями*, Odessa 1893.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 193-217. doi : 10.2143/REB.78.0.3288411

de Constantinople, de Monembasie, de Thessalonique, et de Knossos dans l'île de Crète, soit un synodikon de patriarcat, deux de métropole et d'un évêché suffragant. Mais il en existe d'autres»[3]. Alla fine del decennio (1939), sempre V. Laurent ritornava a sottolineare con particolare enfasi l'importanza dei *synodika* per «reconstituer la succession épiscopale au sein du patriarcat byzantin», ricordava che il loro «étude comparative […] est dans les intentions de notre Institut» e rivolgeva il seguente invito: «Savants ou bibliothécaires qui auraient connaissance de synodica inédits ou de copies nouvelles de pièces déjà connues nous rendraient un service inappréciable en nous communiquant tout renseignement susceptible de compléter ou d'éclairer nos dossiers»[4].

L'idea di un censimento dei testimoni del *Synodikon dell'Ortodossia* e quella di una nuova edizione del testo fu alla base dell'ampia messe di articoli pubblicati nel corso di un trentennio da V. Laurent e da altri Assunzionisti negli *Échos d'Orient* e nella *Revue des études byzantines*[5] ed è anche all'origine, in ultima analisi, dell'edizione del *Synodikon* di Jean Gouillard (1967). Lo studio di questo testo fu così per decenni, salvo poche eccezioni[6], un appannaggio dell'Istituto. Il punto di partenza di questa ricca e feconda stagione di studi era stato un articolo di L. Petit (1918), dal quale iniziamo la nostra analisi.

I. – Premessa. Da Louis Petit a Vitalien Laurent e a Jean Gouillard: il *Synodikon dell'Ortodossia* del manoscritto Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 172 (a. 1439)

Diversi anni dopo una serie di articoli dedicati alla lista episcopale di Tessalonica apparsa all'inizio del secolo (1901-1903)[7], L. Petit consacrò,

3. V. Laurent, Les sources à consulter pour l'établissement des listes épiscopales du patriarcat byzantin, *EO* 30, 1931, p. 65-83, qui p. 70-72.

4. V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de la métropole d'Andrinople, *EO* 38, 1939, p. 1-34, qui p. 1-2 e n. 2.

5. V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de Monembasie, *EO* 32, 1933, p. 129-161; Idem, La liste épiscopale du Synodicon de Thessalonique. Texte grec et nouveaux compléments, *EO* 32, 1933, p. 300-310; Idem, Le Synodicon de Sybrita et les métropolites de Crète aux xe-xiiie siècles, *EO* 32, 1933, p. 385-412; N. Cappuyns, Le Synodicon de l'Église de Rhodes au xiiie siècle, *EO* 33, 1934, p. 196-217; V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de la métropole d'Andrinople, cit. n. 4; V. Grumel, Remarques sur le Synodicon d'une église de Grèce, *REB* 6, 1948, p. 67-73; V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de la métropole de Lacédémone, *REB* 19, 1961, p. 208-226; G. Novack, Le codex Athènes Bibl. Nat. 2717 et l'origine du Synodicon d'une église suffragante de la métropole d'Athènes, *REB* 19, 1961, p. 227-238.

6. Come V. A. Mošin, Сербская редакция Синодика в Неделю Православия, *VV* 16 (41), 1959, p. 317-394; 17, 1960, p. 278-353; anche più in basso n. 62.

7. L. Petit, Les évêques de Thessalonique, *EO* 4, 1901, p. 136-145, 212-221; 5, 1901, p. 26-33, 90-97; 5, 1902, p. 150-156, 212-219; cfr. anche Idem, Nouveaux évêques de Thessalonique, *EO* 6, 1903, p. 292-298.

come abbiamo anticipato, uno studio specifico al *Synodikon dell'Ortodossia* del Vat. gr. 172[8], che in precedenza aveva utilizzato parzialmente e soltanto per gli ultimi metropoliti dell'epoca bizantina[9], basandosi su quanto aveva scritto e pubblicato Leone Allacci[10]. Egli descriveva così brevemente il manoscritto, rimandando all'imminente catalogo dei codici vaticani curato da Giovanni Mercati e Pio Franchi de' Cavalieri[11]. Egli menzionava la sottoscrizione di Kyriakos del 19 agosto 1439, e osservava che il copista principale era stato affiancato da un secondo per gli elogi dei metropoliti Isidoro e Gabriele, e che una terza mano aveva poi aggiunto l'acclamazione di Nifone. «Comme l'archevêque Grégoire vivait encore à cette époque, il est permis de penser que notre Synodicon aura été composé sous ses yeux et par ses soins». Ma «ce même Synodicon» dell'agosto 1439 «contient déjà l'éloge posthume de Grégoire écrit de la main qui a tracé ceux de Gabriel et d'Isidore. Il était donc déjà mort au milieu de l'année 1439»[12]. La presenza, alla fine delle acclamazioni, «d'un souhait de longue vie pour l'évêque de Servia (τῶν Σερβίων), Léon» faceva concludere a L. Petit «qu'avant d'entrer à la Vaticane, notre Synodicon a appartenu, à un titre quelconque, à l'évêché de Servia»[13].

L'articolo di V. Laurent del 1933[14] si poneva esplicitamente sulla sequela di quello di L. Petit. Lo studioso forniva l'edizione della lista episcopale completa presente nel *Synodikon*, rimarcava la presenza di altre due mani oltre alla principale e, analizzando con particolare attenzione le ultime acclamazioni della lista, mostrava che gli elogi di Isidoro e Gabriele erano stati composti da Simeone di Tessalonica, come indicato da una nota marginale, e quello di quest'ultimo dal *nomophylax* Giovanni Eugenico.

J. Gouillard, nell'edizione del 1967, riprendeva e utilizzava i contributi dei suoi predecessori, in particolare di V. Laurent, quando presentava questo *synodikon* come «une recension conçue et transcrite pour l'Église de Thessalonique». La copia terminata dal diacono Kyriakos, con la «participation

8. L. Petit, Le Synodicon.

9. L. Petit, Les évêques de Thessalonique, *EO* 5, 1901, p. 95-96.

10. L. Allatius, *De Symeonum scriptis diatriba*, Parisiis 1664, p. 186-188 = *PG* 155, 9-14; egli si servì del manoscritto anche per l'edizione di Giovanni Kaminiates (L. Allatius, *Σύμμικτα*, *sive Opusculorum, Graecorum et Latinorum, vetustiorum ac recentiorum*, Coloniae Agrippinae 1653, p. 180-316) e di Giovanni Anagnostes (ivi, p. 318-372, 374-380).

11. Comparso infatti qualche anno dopo, cfr. G. Mercati e P. Franchi de' Cavalieri, *Codices Vaticani Graeci*. I, *Codices 1-329*, Roma 1923, p. 196-197.

12. E proseguiva: «On ne se trompera pas de beaucoup, sans doute, en plaçant la mort du prélat dans les premiers mois de 1439» (L. Petit, Le Synodicon, p. 250-251). In merito a Gregorio v. più in basso n. 20.

13. L. Petit, Le Synodicon, p. 252; su Leone di Servia v. più in basso, p. 204.

14. V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de Thessalonique, cit. n. 5.

très réduite d'un second copiste» il 19 agosto 1439 «se distingue par un luxe de rubriques, dont certaines ne se rencontrent que là [...]; le titre du synodikon, d'une encre différente, a même sa notation musicale. On peut douter cependant que la copie ait jamais été utilisée»[15].

Anche alla luce dei risultati delle ricerche di questi studiosi sul *Synodikon* di Tessalonica del Vat. gr. 172, riteniamo utile fornire alcune precisazioni supplementari sulla redazione e la provenienza di questo testimone, prima di presentare due altri manoscritti del *Synodikon* di questa metropoli.

Il Vat. gr. 172, «una vera miscellanea Tessalonicese»[16], è costituito da quattro unità distinte, delle quali le prime due contengono Giovanni Kaminiates, *De expugnatione Thessalonicae*, Nicola I Mystikos, *Homilia de expugnatione Thessalonicae* (ff. 1-96), Giovanni Anagnostes, *Narratio de extremo Thessalonicensi excidio* e *Monodia* (ff. 97-138)[17].

La terza unità (ff. 139^{r}-183^{r}), che conserva il *Synodikon* (il f. 183^{v} è bianco), è costituita da cinque quaterni (ff. 139-178: αʹ-εʹ), segnati al centro dell'ultimo foglio e da un fascicolo di cinque fogli (ff. 179-183).

Il copista principale (**a**) (ff. 139^{r}-178^{v}, 180^{r}-181^{r}, l. 12, 182^{v}-183^{r}), Kyriakos[18], ha tracciato la sua sottoscrizione al f. 183^{r}: Τέλος † ἐτελιώθη διὰ χειρὸς ἐμοῦ κυριακοῦ ἁμαρτολοῦ τάχα καὶ διακόνου, καὶ δευτερεύοντος τ<ῶν> διακόνων μηνὶ αὐγούστω ιθʹ ἡμέρα ἔτους ,ϛϡμζʹ ἰνδικτιῶνος βʹ: † καὶ οἱ ἀναγινόσκοντες αὐτῶ, μέμνησθαι καὶ ὑπὲρ ἐμοῦ. Un secondo copista (**b**) ha copiato alcune brevi porzioni di testo (parte dell'elogio di Isidoro, quelli di Gabriele e di Gregorio) (ff. 179^{r-v}, 181^{r}, l. 13-181^{v}, l. 10), mentre il *polychronion* per Nifone (f. 181^{v}, l. 11-13) è di una mano successiva (**c**).

15. J. Gouillard, Le synodikon, p. 34-35, 114-115. Dopo questo contributo è ritornato sul *Synodikon* del Vat. gr. 192 G. Tsaras, Τὸ συνοδικὸ τῆς Θεσσαλονίκης καὶ ὁ διάδοχος τοῦ ἀρχιεπισκόπου Γρηγορίου, *Μακεδονικά* 12, 1972, p. 264-269.

16. G. Mercati, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo* xiv (Studi e testi 56), Città del Vaticano 1931, p. 55.

17. Per i copisti del manoscritto v. anche D. Bianconi, *Tessalonica nell'età dei Paleologi. Le pratiche intellettuali nel riflesso della cultura scritta* (Dossiers byzantins 5), Parigi 2005, p. 244. Sugli altri *synodika* conservati alla Biblioteca Apostolica Vaticana v. ora A. Rigo, Gli estratti del *Synodikon dell'Ortodossia* del Vat. gr. 1700 (verso 1370), in *Miscellanea C. Pasini*, Città del Vaticano 2020, p. 575-580. A questi deve essere aggiunto quello conservato nella raccolta antipalamitica nel codice Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1093 (Diktyon 67724), ff. 13^{r}-15^{v} (sei anatemi: Gouillard, Le synodikon, l. 574-634; quattro acclamazioni: l. 724-751; acclamazione per Gregorio Palamas: l. 692-709), che è da avvicinare agli articoli citati da Giovanni Ciparissiota, cfr. A. Rigo, Le Synodikon de l'Orthodoxie et le Palamisme. La forme primitive de P (1351-avant 1360): les sources et les témoins, in I. Biliarsky (ed.), *Laudator temporis acti. Studia in memoriam Ioannis a. Božilov*. II, *Ius, Imperium, Potestas, Litterae, Ars et Archaeologia*, Sofia 2018, p. 743-746.

18. *RGK* III, nº 359.

Il testimone copiato da Kyriakos (tit.: *Τὸ συνοδικὸν ἀναγινωσκόμενον τῇ Κυριακῇ τῆς Ὀρθοδοξίας*) presenta il *Synodikon dell'Ortodossia* nella sua redazione **P**, con alcune caratteristiche particolari: l'anatema rivolto a Niceforo Gregoras (J. GOUILLARD, Le synodikon, l. 640-646), l'acclamazione di Nilo Cabasilas, presente anche nel Roma, Biblioteca Vallicelliana, F 22 (Diktyon 56341) (ivi, l. 710-713) e le acclamazioni, nella loro forma «lunga», di Giovanni V Paleologo (ivi, l. 830-845) e di Manuele II Paleologo (ivi, l. 848-857). Come in altri esemplari del *Synodikon* destinati all'uso liturgico, sono stati lasciati degli spazi bianchi, in particolare nella parte finale dei *polychronia* e delle acclamazioni, per le integrazioni successive. Nel Vat. gr. 172 i *polychronia* per i viventi (ff. 169^{v}-170^{r}) sono rivolti a Giovanni VIII e a Maria Paleologhina († 17 dicembre 1439) (Ἰωάννου τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως καὶ αὐτοκράτορος Ῥωμαίων τοῦ Παλαιολόγου καὶ Μαρίας τῆς εὐσεβεστάτης αὐγούστης, πολλὰ τὰ ἔτη), al patriarca Giuseppe († 10 giugno 1439 a Firenze) (Ἰωσὴφ τοῦ ἁγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου, πολλὰ τὰ ἔτη) e al metropolita Gregorio (Γρηγορίου τοῦ παναγιωτάτου ἡμῶν ἀρχιεπισκόπου, ὑπερτίμου καὶ ἐξάρχου πάσης Θετταλίας, πολλὰ τὰ ἔτη).

Kyriakos si sottoscriveva quale *deutereuon* dei diaconi[19], carica che egli evidentemente ricopriva presso la chiesa di Tessalonica allora retta da Gregorio. Questo testimone provinciale del *Synodikon* proviene perciò direttamente dalla metropoli in questione, dove fu redatto nell'agosto 1439.

Le brevi parti copiate dalla seconda mano (**b**) non mostrano tanto un lavoro di collaborazione di un secondo copista con Kyriakos, ma sono delle integrazioni successive. Questo è chiaramente visibile dal testo del *Synodikon* e dalla fascicolatura del manoscritto. Dopo la fine del quinto quaternione (f. 178^{v}) copiato da Kyriakos (elogio di Isidoro, ultima parola: τοῦ δίκην, J. GOUILLARD, Le synodikon, p. 114^{36}) inizia il fascicolo successivo costituito da cinque fogli (ma all'origine, con ogni probabilità, un senione o un altro quaternione). Con il principio del f. 179^{r} è la mano **b** a continuare l'elogio di Isidoro (ἀστέρος λαμπροῦ, ivi, p. 114^{36}) e a copiare poi quello di Gabriele (ivi, p. 115$^{42-48}$) sino a f. 179^{v}, dove termina, lasciando bianco il resto della facciata. Questa stessa mano **b** scrive poi l'acclamazione del metropolita Gregorio defunto (f. 181^{r}, l. 13-181^{v}, l. 10, J. GOUILLARD, Le synodikon, p. 115$^{72-80}$), dopo l'ultima acclamazione che era stata copiata da Kyriakos (Simeone, J. GOUILLARD, Le synodikon, p. 115$^{49-71}$). Da tutto ciò si evince che il f. 179^{r-v} copiato da **b** è venuto a sostituire, per ragioni a noi

19. In merito J. DARROUZÈS, *Recherches sur les ὀφφίκια de l'Église byzantine* (AOC 11), Parigi 1970, p. 595 *s.v.*

ignote, un foglio, dallo stesso contenuto (parte dell'elogio di Isidoro e quello di Gabriele), che all'origine era stato vergato da **a**. Sempre **b** è poi ad aggiungere, alla fine delle acclamazioni, quella del metropolita Gregorio, ancora in vita nell'agosto 1439, e recentemente defunto[20].

Di un certo interesse per la permanenza del manoscritto in tempi di poco successivi presso la metropoli tessalonicese è la quarta unità del Vat. gr. 172 (ff. 184-187), costituita da un quaternio (il f. 187r è bianco). I ff. 184r-186r contengono l'autografo di Gennadio Scholarios, *Canon in Gregorium Palamam*[21]. Questa composizione risale con ogni probabilità, come indicato dagli editori, al periodo 1444-1450. Un punto del canone sembra infatti rimandare alle polemiche e alle tensioni che attraversavano il mondo religioso bizantino dopo il Concilio di Firenze[22]. La presenza dell'autografo nel codice è chiaramente dovuta al fatto che lo stesso Scholarios inviò il suo canone a Tessalonica, centro del culto di Gregorio Palamas. Saremmo tentati di collegare questo invio a quello dei suoi trattati sulla predestinazione a Giovanni *dikaios* della metropoli di Tessalonica[23].

Nel verso dell'ultimo foglio di questo quaternio (f. 187v), all'origine lasciato in bianco, una mano più tarda ha aggiunto questa nota:

> † εἰς το μνημόσυνον τοῦ αγίου τοῦ κῦρ Συμεών. † ὁ σακελλί(ου). † ὁ μέγ(ας) πρωτοπαπᾶς. † ὁ μέγας δευτερεύ(ων). α † ὁ ἐπῒ τῶν κρήσεων. β † ὁ ἱερομνήμων. † ὁ παπ(ᾶς) μανουήλ. † ὁ παπ(ᾶς) νίκανδρ(ος). † ὁ παπᾶς τορνίκ(ης). † ὁ παπ(ᾶς) κώνστ(ας). † ὁ δωκιανὸς: α † πριμική(ριος) ὁ συρόπ(ου)λ(ος).

La nota, apposta in un secondo tempo nell'ultima facciata del quaternio, fa riferimento alla commemorazione del «santo Simeone», che deve essere evidentemente identificato con Simeone di Tessalonica e presenta una lista di ufficiali della metropoli che sono presenti alla cerimonia. Questa

20. Questa riconsiderazione del *polychronion* di Gregorio e della sua acclamazione postuma fissa in maniera definitiva nell'agosto 1439 il *terminus post* per la data della sua morte, sulla quale le oscillazioni di L. Petit, Le Synodicon, p. 250-251 erano alla base delle incertezze successive, cfr. *PLP*, nº 4559; G. Tsaras, Τὸ συνοδικὸ τῆς Θεσσαλονίκης, cit. n. 15; v. anche A. A. Glabinas, Οἱ πρῶτοι κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν μητροπολῖται Θεσσαλονίκης, *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίδα Θεολογικῆς Σχολῆς Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης* 23, 1978, p. 337-343; G. T. Dennis, The Late Byzantine Metropolitans of Thessalonike, *DOP* 57, 2003, p. 255-264, qui p. 261.

21. L. Petit, X. A. Sidéridès e M. Jugie, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, IV, Parigi 1935, p. 394-397; cfr. p. xxiv-xxv.

22. In particolare: Ὀλοφυρμοῦ καὶ δακρύων, ἀνεπλήσθημεν πάντες, ὁρῶντες θλιβομένην αὖθις νῦν τὴν τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίαν δεινῶς· ἀλλὰ δίδου λιταῖς σου γαλήνην τὴν προτέραν ἐν αὐτῇ, καὶ πατρίων δογμάτων βεβαίαν ἀνακήρυξιν: L. Petit, X. Sidéridès e M. Jugie, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, IV, cit. n. 21, p. 397[29-31].

23. L. Petit, X. A. Sidéridès e M. Jugie, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, I, Parigi 1928, p. 521-539; su Giovanni cfr. *PLP*, nº 8470.

testimonianza più tarda (fine del XV secolo)[24] mostra come il *Synodikon* (e il quaderno aggiunto alla fine) fosse conservato all'epoca ancora presso la metropoli.

Il *Synodikon* di Tessalonica studiato da L. Petit, V. Laurent e J. Gouillard è dunque un esemplare eseguito dal *deutereuon* Kyriakos presso la metropoli cittadina nel 1439, dopo la conquista ottomana della città, e lì ancora conservato nella metà di secolo successiva, come indicano il *polychronion* del metropolita Nifone tracciato da **c** e la nota sulla commemorazione di Simeone.

V. Laurent, in uno dei suoi ultimi contributi su questo argomento, segnalò peraltro l'esistenza di un altro testimone del *Synodikon* di questa metropoli. Egli ricordava infatti che «le Synodicon de l'Église de Thessalonique» è trasmesso «par deux manuscrits, les codd. Vatic. gr. 172 et Athon. Xérop. 191», e allo stesso tempo aggiungeva di non aver potuto utilizzare questo secondo codice, che conosceva soltanto grazie alla notizia datane da M. Gedeon[25]. Il rapido cenno di V. Laurent sfuggì evidentemente a J. Gouillard (come agli studiosi successivi), che non menzionò neppure il codice athonita nella sua edizione del *Synodikon*.

II. – Un nuovo manoscritto del *Synodikon* di Tessalonica: Hagion Oros, Mone Xeropotamou, 191 (seconda metà degli anni '60 del XIV secolo)

Il secondo testimone del *Synodikon* di Tessalonica è appunto conservato nell'Athos, Mone Xeropotamou, 191 (2524) (XIV s.). Questo manoscritto, formato da diverse unità codicologiche e contenente il *Syntagma* di Matteo Blastares e numerosi altri testi, è noto agli studiosi che si sono occupati delle cariche palatine ed ecclesiastiche bizantine[26]. Nei suoi primi fogli, presenta un *Synodikon dell'Ortodossia* mutilo ed alcuni altri titoli di un certo interesse per la storia ecclesiastica del XIV secolo. Descriviamo qui questa parte iniziale del manoscritto, che riunisce quaderni indipendenti all'origine e copiati da mani diverse, che non si ritrovano nelle altre sezioni del codice.

24. A questo proposito *PLP* 11, p. 144 nelle note sul cognome Syropoulos: «Der am Ende der Hs. Vat. gr. 172 gennante Primikerios Συρόπουλος ist sicher nachbyzantinisch».

25. V. Laurent, La succession épiscopale, p. 292 e n. 3.

26. Cfr. J. Verpeaux, *Pseudo-Kodinos, Traité des offices* (Le monde byzantin), Parigi 1969, p. 308-310; J. Darrouzès, *Recherches sur les ὀφφίκια*, cit. n. 19, p. 197, 252-253; ma v. anche più in basso n. 29, 46.

x Hagion Oros, Mone Xeropotamou, 191 (2524 ; Diktyon 30744), cart. XIV s., 220 × 140 mm, ff. 344 (acefalo e mutilo e mancano i ff. 14-21); manoscritto con sigla X nel PS.

Descrizioni precedenti: S. P. LAMPROS, *Catalogue of the Greek Manuscrips on Mount Athos*, I, Cambridge 1895, p. 211-213; EUDOKIMOS XEROPOTAMINOS, *Κατάλογος ἀναλυτικὸς τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει τοῦ Ἄθω ἱερᾶς καὶ σεβασμίας βασιλικῆς, πατριαρχικῆς καὶ σταυροπηγικῆς Μονῆς τοῦ Ξηροποτάμου*, Thessaloniki 1932, p. 90-91.

È visibile una numerazione di fascicoli, nell'angolo inferiore destro del loro primo foglio: β′ (f. 22^{r}), δ′ (f. 34^{r}), ε′ (f. 42^{r}), ϛ′ (f. 50^{r}), ζ′ (f. 58^{r}). Copisti principali di questa sezione: **a** (ff. 1-13), **f** (ff. 22-29), **g** (ff. 30-33), **h** (ff. 34-42^{r}, 58-65), **i** (ff. 42-57).

1. [1](ff. 1^{r}-13^{v}) *Synodikon dell'Ortodossia*. (ff. 1^{r}-7^{r}) Inc. mut. ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ φωνῆς τῆς· Ὁ πατήρ μου μείζων μου ἐστί, καὶ μὴ φρονοῦσι καὶ λέγουσι (J. GOUILLARD, Le synodikon, l. 539-558, 562-571). Ὅλοις τοῖς αἱρετικοῖς, ἀνάθεμα (ivi, l. 572-634, 683-691, 714-723, 692-709, 724-751). (ff. 7^{v}-9^{v}) Sei anatemi e tre acclamazioni (più in basso, p. 205-207). (ff. 9^{v}-11^{v}) Acclamazioni degli imperatori sino ad Andronico III Paleologo (ivi, l. 801-816). Acclamazione delle imperatrici sino ad Anna Paleologa (ivi, l. 858-870). Acclamazioni dei patriarchi di Costantinopoli sino a Callisto I (ivi, l. 881-901). Acclamazioni dei patriarchi di Antiochia e conclusione (ivi, l. 927-929, 930). Acclamazioni dei metropoliti di Tessalonica (cfr. ivi, p. 114^{5-13}, 116 [encomium episcopi Serviae], 114^{14-23}). Ultima acclamazione (f. 11^{v}): Νείλου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη (più in basso, p. 203). Nel margine inferiore, mano **b**: Ἀντωνίου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη.

[2](ff. 12^{r}-13^{r}) <Concilio del 1166 sul versetto «Il Padre mio è più grande di me»>. Inc. Ταῦτα δὴ καὶ ἐτησίως κατὰ ταύτην τὴν κυριώνυμον ἐκφωνεῖσθαι τοῖς προγραφεῖσι κεκύρωται, des. τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐτοκράτορος, κατὰ μῆνα ἀπριλλίου ἰνδ. ιδ′ καὶ χρυσῆν σφραγίδα ἐπιφερόμενον (Niceta Coniata, *Thesaurus Orthodoxiae*, XXV: *PG* 140, 264^{B6-C12} [ἀσφαλίζεσθαι], C. MANGO, The Conciliar Edict of 1166, *DOP* 17, 1963, p. 329^{183} [Διὸ]-330^{195} [ὑπάγεσθαι], Niceta Coniata, *Thesaurus Orthodoxiae*, XXV: *PG* 140, 272^{C13} [Ἦν δὲ τὸ τοιοῦτον]$^{-D4}$). Nel f. 12^{r} nei margini superiore e inferiore note tracciate dalla mano **d** (v. più in basso).

[3](f. 13^{r-v}) Πολλὰ τὰ ἔτη τῶν βασιλέων, in marg. (J. GOUILLARD, Le synodikon, l. 767). Ἰωάννου τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως καὶ αὐτοκράτορος Ῥωμαίων τοῦ Παλαιολόγου καὶ Ἑλένης τῆς εὐσεβεστάτης αὐγούστης πολλὰ τὰ ἔτη. In marg.: αἰωνία ἡ μνήμη. Ἀνδρονίκου τοῦ εὐσεβεστάτου

βασιλέως τοῦ Παλαιολόγου καὶ Μαρίας τῆς εὐσεβεστάτης αὐγούστης, πολλὰ τά:· Πολλὰ τὰ ἔτη τῶν βασιλέων. Ὁ Θεὸς φυλάξοι (ivi, l. 780-782, l. 931-936). Nel margine inferiore del f. 13^{v}, mano **c**: † Ἀνδρονίκου τοῦ ἐν εὐσεβεῖ τῇ λήξει γενομένου ἀοιδίμου εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου βασιλέως ἡμῶν τοῦ Παλαιολόγου τοῦ συνοδικῶς καθελόντος τὴν ἄφρονα τοῦ Βαρλαὰμ κατὰ τοῦ θείου φωτὸς τῆς τοῦ Κυρίου μεταμορφώσεως βλασφημίαν, αἰωνία ἡ μνήμη. Una mano ancora più tarda ha poi ricopiato più in basso le prime parole di questa acclamazione (Ἀνδρονίκου τοῦ ἐν εὐσεβεῖ τῇ λήξει γενομένου ἀοιδίμου εὐσεβεστάτου).

2. (ff. 22^{r}-29^{r}) <*Discorso a un metropolita di Tessalonica* (Gregorio Palamas?)>, inc. Οὐκ ἄρα μάτην προύλεγον περὶ ὧν νῦν ἡμῖν οἱ κρότοι καὶ τῶν γιγνομένων παιᾶνες ἴσασι πρὸς οὓς ἐποιούμην τὰς ὁμιλίας, des. καὶ τήν σε δεδεγμένην πόλιν κατὰ τὴν θεβαίαν ᾠδήν (cfr. E. Th. TSOLAKIS, Ανώνυμος λόγος για τον Γρηγόριο Παλαμά[;], in *Μνήμη Λίνου Πολίτη. Επιστημονική Επετηρίδα της Φιλοσοφικής Σχολής του Α.Π.Θ., Τιμητικός Τόμος στη Μνήμη Λίνου Πολίτη*, Thessaloniki 1988, p. 109-115). Ritorneremo altrove su questo testo.

3. (ff. 30^{r}-33^{v}) *Concilium universale Chalcedonense*, exc. (E. SCHWARTZ, *ACO* II.1.3, p. 110^{10}-116^{12}). (f. 33^{r-v}) Marciano e Valentiniano III, *Editto di conferma di Calcedonia* (E. SCHWARTZ, *ACO* II.1.3, p. 120-121).

4. (ff. 34^{r}-42^{r}, 58^{r}-65^{v}) Tomo sinodale del 1351, tit.: Τόμος συνοδικὸς κατὰ τῆς Βαρλαὰμ καὶ Ἀκινδύνου ἀθεωτάτης αἱρέσεως ἐκτεθεὶς κατὰ μῆνα ἰούλιον τῆς δʹ ἰνδικτιῶνος τοῦ ͵ϛωνθʹ ἔτους. Des.: ὁ παρὼν ἡμῖν ἀγὼν ἤνυσται (*PG* 151, 717-761^{A14}).

5. (ff. 42^{v}-50^{r}) PHAKRASES, Narrazione della discussione tra Gregorio Palamas e Niceforo Gregoras, tit.: Φακρασῆ τοῦ πρωτοστράτορος ἐπίτομος κατὰ τὸ δυνατὸν διήγησις παρόντος καὶ αὐτηκόου γεγονότος τῆς ἐπὶ τοῦ παλατίου ἐνώπιον τοῦ βασιλέως γενομένης διαλέξεως τοῦ Θεσσαλονίκης κῦρ Γρηγορίου καὶ Γρηγορᾶ τοῦ φιλοσόφου (PS IV, p. 193-230, utilizzato questo manoscritto con sigla **x**).

6. (ff. 50^{v}-55^{v}) <GREGORIO PALAMAS>, Antepigrafi delle epigrafi di Bekkos, tit: Χρήσεις διάφοροι γραφικαὶ συλλεγεῖσαι εἰς ἀπόδειξιν τοῦ εἶναι τὸ Πνεῦμα καὶ ἐκ τοῦ Υἱοῦ – Ἀντεπιγραφαὶ δεικνῦσαι δυσσεβῶς ἐχούσας τὰς παρὰ τῶν λατινοφρόνων τοιαύτας ἐπιγραφάς (PS I, p. 161-175). (ff. 55^{v}-57^{v}) <GREGORIO PALAMAS>, Risposta su san Cirillo, tit.: Ῥῆσις ἐκ τῶν Θησαυρῶν τοῦ ἁγίου Κυρίλλου. Κεῖται δὲ παρακεχαραγμένη καθάπερ αὐτὴν οἱ Ἀκινδυνιανοὶ προήνεγκαν κατασκευάζοντες ἐκ ταύτης μηδὲν

διαφέρειν τῆς θείας οὐσίας τὴν θείαν ἐνέργειαν, des. mut.: ἔστι δ' οὓς καὶ τῶν κατά τι μέλος ἢ καὶ κατὰ πᾶν [...] (PS IV, p. 101-106[21]).

1. *La data del* Synodikon *(seconda metà degli anni '60 del* XIV *secolo), la lista episcopale di Tessalonica e Leone vescovo di Servia*

Il *Synodikon dell'Ortodossia* del manoscritto **x**, benché mutilo, richiede alcune osservazioni circa il contenuto, la provenienza e la data di redazione. Iniziamo da quest'ultimo punto. La datazione non presenta infatti particolari difficoltà grazie ai dati forniti dalle liste degli imperatori, dei patriarchi e dei metropoliti. I *polychronia* per l'imperatore Giovanni V Paleologo († 1391) e la moglie Elena, uniti a quelli per il figlio Andronico sono un primo riferimento, che può essere ulteriormente precisato, dal momento che l'ultima acclamazione di un patriarca è quella di Callisto I († 1364) (Καλλίστου τοῦ ἁγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου, αἰωνία, f. 10v), e l'ultimo metropolita defunto è Nilo Cabasilas († 1363). Sapendo che il successore di quest'ultimo, Antonio[27] (?) rimase in carica tra il 1363 e il 1371 ca., possiamo fissare quale data di redazione di questo esemplare del *Synodikon* la seconda metà degli anni '60 (post 1364 e ante 1371).

La presenza, dopo gli imperatori, le imperatrici, i patriarchi di Costantinopoli e di Antiochia, delle acclamazioni dei metropoliti di Tessalonica (f. 11r-v) attesta che questo *Synodikon* proviene dalla città. La lista episcopale di Tessalonica, conservata nel manoscritto Vat. gr. 172 dell'anno 1439, è già stata studiata, come abbiamo ricordato in precedenza, da L. Petit, da V. Laurent e, infine, da J. Gouillard[28]. Il *Synodikon* di **x** conserva una lista di alcuni decenni più antica di quella conosciuta, che, al di là di alcuni aspetti formali nelle acclamazioni, non presenta differenze di rilievo nella successione dei titolari della sede[29].

27. Cfr. la notizia in *PLP*, nº 1100.
28. V. più in alto p. 195.
29. Va qui ricordato che Manuel Gedeon aveva consultato il manoscritto di Xeropotamou nel 1876 e 1879 (v. anche più in basso n. 46) e aveva ritrovato questa lista. Mezzo secolo dopo egli ne chiese una copia al proigumeno di Xeropotamou Evdokimos che gliela inviò con una lettera del 21 marzo 1928, M. I. Gedeon, *Πατριαρχικαὶ ἐφημερίδες. Εἰδήσεις ἐκ τῆς ἡμετέρας Ἐκκλησιαστικῆς Ἱστορίας*, Athina 1935-38, p. 514-516. V. Laurent, La succession épiscopale, p. 284 e n. 3, che non ebbe la possibilità di consultare il manoscritto, si basò sulla pubblicazione di M. Gedeon.

Πέτρου, Ἀναστασίου, Θεοφίλου, Θωμᾶ, Ἰωσήφ, Ἰωάννου, Θεοδώρου, Ἰωάννου, Λέοντος, Ἀντωνίου, Σισινίου καὶ Στεφάνου τῶν ἁγιωτάτων ἀρχιεπισκόπων Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη.

Βασιλείου καὶ Παύλου, Πλωτίνου καὶ Εὐθυμίου, Θεοδώρου, Σεργίου, Νεοφύτου, Παύλου, Μεθοδίου, Ἰωάννου καὶ Ἰωάννου, τῶν ἁγιωτάτων ἀρχιεπισκόπων Θεσσαλονίκης, αἰωνία.

Συμεών, Εὐθυμίου, Γρηγορίου, Ἰακώβου, Νικήτα, Γεωργίου, Θεοφάνους, Ῥωμανοῦ καὶ Μιχαήλ, Μιχαήλ, Θεοδούλου, Εὐφημιανοῦ, Μιχαὴλ καὶ Μανουήλ, Νικήτα, Κωνσταντίνου, Λέοντος, Ῥωμανοῦ, Βασιλείου, Μιχαήλ, Κωνσταντίνου, Εὐσταθίου, Ἰωάννου, Κωνσταντίνου, Ἰωσὴφ καὶ Βασιλείου μοναχῶν, τῶν ἁγιωτάτων ἀρχιεπισκόπων Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη. |

Λέοντος ἐπισκόπου Σερβίων, αἰωνία ἡ.

Μανουὴλ τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης καὶ νέου ὁμολογητοῦ, αἰωνία:·

Ἰγνατίου τοῦ ἁγιωτάτου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης, τοῦ διὰ τοῦ ἁγίου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος ὠνομασθέντος Ἰωάννου μοναχοῦ, καὶ νέου ὁμολογητοῦ, αἰωνία ἡ μνήμη.

Ἰακώβου τοῦ ἁγιωτάτου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης, τοῦ διὰ τοῦ ἁγίου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθέντος Ἰσαὰκ μοναχοῦ, αἰωνία ἡ μνήμη.

Ἰερεμίου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ.

Γρηγορίου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη.

Ἰγνατίου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη.

Μακαρίου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη.

Νείλου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη.

L'unica differenza da rilevare tra la lista di **x** e quella del Vat. gr. 172[30] è che qui (10-11) sia Giuseppe sia Basilio sono indicati quali monaci (Ἰωσὴφ καὶ Βασιλείου μοναχῶν), mentre nelle acclamazioni già note soltanto Basilio è menzionato in questo modo (Βασιλείου μοναχοῦ). Le notizie disponibili su Giuseppe[31] non ci permettono di fare ulteriori osservazioni.

È sicuramente di maggiore importanza il fatto che **x** presenti l'acclamazione del vescovo di Servia Leone (Λέοντος ἐπισκόπου Σερβίων, 12) tra quelle di Basilio monaco e Manuele Dishypatos. Il Vat. gr. 172 colloca invece la memoria del vescovo di Servia alla fine, dopo tutte le serie delle

30. Quanto scriveva V. LAURENT, La succession épiscopale, p. 284 n. 3 sulla base di Gedeon: «Celle-ci n'offre avec celle du vaticanus qu'une variante appréciable, là où, au n. 11, elle substitue le nom d'Anastase à celui de Sisinius», derivava da un errore di copia dello stesso M. Gedeon (o di Evdokimos di Xeropotamou).

31. Cfr. V. LAURENT, La succession épiscopale, p. 293-295.

acclamazioni, prima della conclusione del *Synodikon* (f. 182v)[32]. Questo fatto aveva fatto scrivere a L. Petit: «Comme ce passage est de la même main que l'ensemble du manuscrit, il faut en conclure que Léon siégeait à Servia au mois d'août 1439, et que le Synodicon […] a été écrit, à l'origine, pour l'usage du diocèse de Servia, suffragant de Thessalonique. Mais cette deuxième conclusion ne paraît pas absolument certaine […]. Quoi qu'il en soit, il est permis de conclure de cette mention particulière, qu'avant d'entrer à la Vaticane notre Synodicon a appartenu, à un titre quelconque, à l'évêché de Servia»[33]. Le indicazioni di Petit sono state riprese sino in tempi recenti, e si è ripetuto che Leone fu vescovo di Servia nel 1439[34]. La testimonianza di **x** sembra invece indicare che questa acclamazione fu spostata, quale corpo estraneo, alla fine dai redattori del *Synodikon* vaticano, con l'evidente intenzione di sistemare la lista episcopale di Tessalonica. L'episcopato di Servia non ha quindi nulla a che fare con la storia del codice vaticano. All'origine la memoria di Leone di Servia, vescovado suffraganeo di Tessalonica, figurava tra quelle dei metropoliti Basilio il monaco e Manuele Dishypatos. Il primo dei due, Basilio Glykys, è in carica nel maggio 1250[35], mentre Manuele, attestato quale metropolita della città dal 1258 al 1260/1, è ancora in vita nel 1276[36]. La scomparsa di Leone vescovo di Servia deve perciò essere collocata tra la seconda metà degli anni '50 e gli anni '60 del XIII secolo[37]. Le notizie frammentarie sulla città, a parte avvenimenti politico-militari di rilievo quali la presenza di Teodoro II Laskaris nel 1256-57, e sul suo vescovado[38] non permettono di aggiungere altro su Leone di Servia e sulla presenza della sua acclamazione nel *Synodikon* di Tessalonica. Segnaliamo soltanto, in anni prossimi, l'anonimo vescovo di Servia, menzionato per gli anni 1230-37, in una lettera patriarcale di Manuele II del luglio 1250[39].

32. J. GOUILLARD, Le synodikon, XII, p. 118, e Encomium episcopi Serviae, p. 116[930-936].
33. L. PETIT, Le Synodicon, p. 252.
34. Così *PLP*, nº 14774.
35. Cfr. l'attestazione in V. LAURENT, Recherches sur l'histoire et le cartulaire de Notre-Dame de Pitié à Stroumitza. À propos d'un acte patriarcal inédit, *EO* 33, 1934, p. 5-27, qui p. 24; v. la notizia di V. LAURENT, La succession épiscopale, p. 295.
36. V. la notizia in *PLP*, nº 5544.
37. A ragione M. I. GEDEON, *Πατριαρχικαὶ ἐφημερίδες*, cit. n. 29, p. 521 lo considerava contemporaneo a Manuele Dishypatos.
38. Cfr. la lista parziale (soprattutto per l'età postbizantina) in P. N. LIOUPHIS, *Ἱστορία τῆς Κοζάνης*, Athina 1924, p. 53, ripresa da *ThEE* 11, p. 97-98. V. anche M. E. MALOUTAS, *Τὰ Σέρβια. Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ ἐπισκόπησις*, Thessaloniki 1965; A. XYNGOPOULOS, *Τὰ μνημεῖα τῶν Σερβίων*, Athina 1957.
39. *PG* 119, 816-817.

2. *Il Synodikon **P** e gli anatemi e le acclamazioni aggiunte*

x conserva un *Synodikon dell'Ortodossia* con gli articoli legati alla controversia palamita (**P**), redatti alla conclusione del Concilio del 1351. Deve altresì essere sottolineata la presenza dell'acclamazione di Gregorio Palamas, introdotta verso il 1360[40]. L'assenza dell'anatema rivolto a Isacco Argiro, presente invece in tutti i testimoni del *Synodikon* **P**[41], a eccezione dell'Hagion Oros, Mone Koutloumousiou, 33 (Diktyon 26058), redatto verso il 1380[42], e dell'Oxford, Bodleian Library, Holkham gr. 6 (Diktyon 48074) (del quale tratteremo più avanti), fornisce forse un primo *terminus ante* per la data di questo anatema nominale, tenendo conto che questo testimone del *Synodikon* è della seconda metà degli anni '60.

Il *Synodikon* di **x** mostra anche in diversi punti l'interesse, di ordine teologico e dottrinario, che ne ha inspirato l'esecuzione. Così il copista ha inserito nel testo, senza interruzioni o spazi prima dei *polychronia* finali, la decisione imperiale e sinodale del 1166 sul versetto «Il Padre è più grande di me». Di seguito alla sezione **P** (ff. 7^{v}-9^{v}) sono poi stati aggiunti nove articoli (sei anatemi e tre acclamazioni), che non si ritrovano in nessun altro testimone del *Synodikon*. Questi articoli sono in realtà la riscrittura, sotto certi aspetti una sorta di *pastiche*, di una parte degli anatemi e delle acclamazioni di **P**, in riferimento a due soli punti, la luce taborica e la distinzione tra essenza divina e operazione.

[1.] Βαρλαὰμ καὶ Ἀκινδύνῳ καὶ τοῖς ἀκολούθοις καὶ διαδόχοις αὐτῶν, λέγουσι καὶ διατεινομένοις κτιστὸν εἶναι τὸ λάμψαν ἐπ' ὄρους ἀπὸ τοῦ Κυρίου καὶ τοῖς ἀπολέκτοις τρισὶ τῶν ἀποστόλων ἑωραμένον ἐπὶ τῆς θείας αὐτοῦ μεταμορφώσεως φῶς, ἴνδαλμά τε φάσμα καὶ παραπέτασμα, πρὸς βραχὺ φανὲν καὶ παραχρῆμα διαλυθέν, μηδὲ πρότερον ὄν, ἀνάθεμα.

[2.] Τοῖς αὐτοῖς, πανούργως μὲν καὶ πρὸς ἀπάτην λέγουσι δὲ ὅπως ἔστιν ὅτε τὸ θεῖον τοῦτο τῆς μεταμορφώσεως φῶς οὐσίαν εἶναι τοῦ Θεοῦ, ἀλλὰ καὶ τοῦτο κακῶς ὡς τῇ τῶν Μασσαλιανῶν δυσσεβείᾳ συμφερομένοις, ὁρατὴν εἶναι λεγόντων τοῖς κατ' αὐτοὺς προκρίτοις τὴν οὐσίαν τοῦ Θεοῦ, μὴ ὁμολογοῦσι κατὰ τοὺς θεοφόρους θεολόγους, μήτε κτίσμα εἶναι τὸ θειότατον ἐκεῖνο φῶς, μήτε τὴν πᾶσιν ἀγγέλοις καὶ ἀνθρώποις ἀόρατον παντάπασιν οὐσίαν τοῦ | Θεοῦ, ἀλλ' ἄκτιστον καὶ φυσικὴν αὐτοῦ χάριν, ἔλλαμψίν τε καὶ δόξαν καὶ ἐνέργειαν ἀπόρρητον, ἐξ αὐτῆς τῆς θείας οὐσίας ἀχωρίστως

40. Cfr. A. Rigo, Le *Synodikon de l'Orthodoxie* et le Palamisme, cit. n. 17, p. 741 e 746.
41. J. Gouillard, Le synodikon, l. 635-639, e v. p. 247-248.
42. Cfr. A. Rigo, Un nouveau témoin du *Synodikon de l'Orthodoxie* **P** : le manuscrit de la Sainte-Trinité de Chalki 34, *REB* 76, 2018, p. 73-98, qui p. 77-82.

προϊοῦσαν, καὶ πρὸς τοὺς ἀξίους ἐπιφαινομένην, τοῖς οὖν μὴ οὕτως ὁμολογοῦσι καὶ δοξάζουσιν, ἀνάθεμα.

[3.] Ἔτι τοῖς αὐτοῖς φρονοῦσι καὶ λέγουσι μηδὲν διαφέρειν τῆς οὐσίας τοῦ Θεοῦ τὴν θείαν ἐνέργειαν, ἀλλὰ τὴν αὐτήν, ποτὲ μὲν οὐσίαν τοῦ Θεοῦ, ποτὲ δὲ ἐνέργειαν λέγεσθαι, ὡς ἀναιροῦσι καὶ τὴν θείαν οὐσίαν καὶ τὴν θείαν ἐνέργειαν· μὴ ὁμολογοῦσι δὲ κατὰ τὰς τῶν ἁγίων θεολογίας καὶ τὸ τῆς Ἐκκλησίας εὐσεβὲς φρόνημα, οὐσίαν ἐπὶ Θεοῦ καὶ οὐσιώδη καὶ φυσικὴν ἐνέργειαν, ὡς ἄλλοι τε τῶν ἁγίων καὶ οἱ τῆς ἁγίας καὶ οἰκουμενικῆς ἕκτης συνόδου τρανῶς διεσάφησαν, ὥσπερ ἕνωσιν θείας οὐσίας καὶ ἐνεργείας ἀσύγχυτον, οὕτως καὶ διαφορὰν ἀδιάστατον εἶναι κατά τε ἄλλα, καὶ τὸ αἴτιον καὶ αἰτιατὸν καὶ ἀμέθεκτον καὶ μεθεκτόν, τοῖς οὖν μὴ ὁμολογοῦσι ταῦτα, ἀνάθεμα. |

[4.] Ἔτι τοῖς αὐτοῖς φρονοῦσι καὶ λέγουσι κτιστὴν εἶναι πᾶσαν φυσικὴν δύναμιν καὶ ἐνέργειαν τῆς τρισυποστάτου θεότητος, ἥτις οὐκ ἔστιν οὐσία, ὡς κτιστὴν ἐντεῦθεν καὶ αὐτὴν τὴν θείαν οὐσίαν ἀναγκαζομένοις δοξάζειν· ἡ γὰρ κτιστὴ κατὰ τοὺς ἁγίους ἐνέργεια κτιστὴν δηλώσει φύσιν· μὴ ὁμολογοῦσι δὲ κατὰ τὰς τῶν ἁγίων θεοπνεύστους θεολογίας ἄκτιστον εἶναι πᾶσαν φυσικὴν δύναμιν καὶ ἐνέργειαν τῆς τρισυποστάτου θεότητος, ἀνάθεμα.

[5.] Ἔτι τοῖς αὐτοῖς φρονοῦσι καὶ λέγουσιν ἐπὶ τῆς θείας οὐσίας μόνης τὸ τῆς θεότητος ὄνομα λέγεσθαι, μὴ ὁμολογοῦσι δέ, κατὰ τὰς τῶν ἁγίων θεοπνεύστους θεολογίας καὶ τὸ τῆς ἐκκλησίας εὐσεβὲς φρόνημα, καὶ ἐπὶ τῆς θείας ἐνεργείας αὐτὸ τίθεσθαι, καὶ οὕτω πάλιν μίαν θεότητα πᾶσι τρόποις πρεσβεύουσι Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ ἁγίου Πνεύματος, εἴτε τὴν οὐσίαν αὐτήν, εἴτε τὴν ἐνέργειαν θεότητα εἴποι τις, ὡς οἱ θεῖοι μυσταγωγοὶ καὶ τοῦτο ἡμᾶς ἐκδιδάσκουσιν, τοῖς οὖν μὴ οὕτω πρεσβεύουσιν, ἀνάθεμα. |

[6.] Πᾶσι τοῖς περὶ τούτων δυσσεβέσιν αὐτῶν λόγοις τε καὶ συγγράμμασιν, ἀνάθεμα.

[7.] Τῶν ὁμολογούντων τε καὶ φρονούντων ἄκτιστον καὶ ἀΐδιον τὸ ἑωραμένον ἐν Θαβὼρ τοῖς ἀποστόλοις φῶς τῆς τοῦ Κυρίου μεταμορφώσεως, οὐκ εἶναι μέντοι τοῦτο λεγόντων τὴν ὑπερούσιον οὐσίαν τοῦ Θεοῦ, ὡς ἐκείνης ἀοράτου παντάπασι καὶ ἀμεθέκτου μενούσης· Θεὸν γὰρ οὐδεὶς ἑώρακε πώποτε, καθὼς ἔχει φύσεως, οἱ θεολόγοι τοῦτο φασί, δόξαν δὲ καὶ ἔλλαμψιν αὐτὸ καλούντων, μεθ᾽ ἧς ὁ Κύριος ἡμῶν καὶ Θεὸς Ἰησοῦς Χριστὸς ἥξει κατὰ τὴν δευτέραν αὐτοῦ παρουσίαν, τοὺς οἰκείους περιλάμψων ἅπαντας, αἰωνία ἡ μνήμη.

[8.] Τῶν ὁμολογούντων τὸν ἐν τρισὶν ὑποστάσεσιν προσκυνούμενον ἡμῖν Θεόν, ὥσπερ κατ᾽ οὐσίαν ἄκτιστον, οὕτω δὴ καὶ κατ᾽ ἐνέργειαν, καὶ κατὰ μὲν τὴν θείαν οὐσίαν ἀμέθεκτον καὶ παντάπασιν ἀπερινόητον, μεθεκτὸν δὲ τοῖς ἀξίοις κατὰ τὴν θείαν καὶ θεοποιὸν ἐνέργειαν ὡς οἱ τῆς Ἐκκλησίας θεολόγοι φασίν, αἰωνία ἡ μνήμη.

[9.] Τῶν ὁμολογούντων ἕνα Θεὸν τρισυπόστατον | καὶ παντοδύναμον καὶ ἐνεργῆ, ἄκτιστον δὲ μὴ μόνον κατὰ τὴν ἑνιαίαν καὶ πάντῃ ἀμέριστον οὐσίαν, ἀλλὰ καὶ κατὰ τὰς τρεῖς τῆς μιᾶς οὐσίας ὑποστάσεις καὶ κατὰ πάσας τὰς αὐτῆς ἐμφύτους δυνάμεις καὶ ἐνεργείας, καὶ οὕτως ἕνα πιστευόντων Θεόν, ἡνωμένον ἐν τῇ διακρίσει καὶ ἐν τῇ ἑνώσει διακεκριμένον, αἰωνία ἡ μνήμη.

42 ἐν Θαβὼρ s. l.
1-5 J. Gouillard, Le synodikon, l. 572, 574-576 (tit., anatema 1) || **6-15** Ivi, l. 576, 579-584 (anatema 1) || **16-25** Ivi, l. 585, 586, 588, 593-597, 599-601 (anatema 2) || **26-31** Ivi, l. 603-606, 609-611 (anatema 3) || **32-38** Ivi, l. 622-627 (anatema 5) || **39-40** Ivi, l. 634 || **41-48** Ivi, l. 744, 745-748, 749-750 (acclamazione 5) || **49-53** Ivi, l. 730-734 || **54-59** Ivi, l. 724-725.

[1.] A Barlaam, Acindino, ai loro seguaci e successori, che dicono e che sostengono che è creata la luce che ha brillato sul monte dal Signore e che è stata vista dai tre prescelti tra gli Apostoli al momento della sua divina Trasfigurazione e che è un'apparenza, un fantasma e un velame che si manifestò per breve tempo e subito si dissolse, né esisteva in precedenza, anatema.

[2.] Agli stessi che, in modo malizioso e con volontà d'inganno, dicono nondimeno che questa divina luce della Trasfigurazione è l'essenza di Dio, ma in questo modo raggiungono malvagiamente l'empietà dei Messaliani, che affermano che l'essenza di Dio è visibile a quelli che secondo loro sono prescelti, e non confessano, conformemente ai teologi portatori di Dio, che questa luce non è né una creatura, né l'essenza di Dio completamente invisibile a tutti gli angeli e uomini, ma la sua grazia increata e naturale, illuminazione, gloria e operazione indicibile che procede senza separazione dalla stessa divina essenza di Dio e che si manifesta a coloro che sono degni; a loro dunque che non confessano e non pensano in questo modo, anatema.

[3.] Agli stessi ancora che pensano e dicono che la divina operazione non si differenzia per nulla dall'essenza di Dio, ma che la stessa è chiamata a volte essenza, a volte operazione, in modo che essi sopprimono sia la divina essenza sia la divina operazione, e che non confessano, conformemente alla teologia dei santi e al pio sentire della Chiesa, l'essenza e l'operazione essenziale e naturale in Dio, come gli altri santi e quelli del santo ed ecumenico sesto Concilio hanno esposto con chiarezza e ugualmente che c'è unione inconfondibile della divina essenza e operazione, così anche differenza senza separazione negli altri aspetti, quali causa e causato e impartecipabile e partecipato; a coloro dunque che non confessano questo, anatema.

[4.] Agli stessi ancora che pensano e dicono creata ogni potenza naturale e operazione della divinità in tre ipostasi che non sia l'essenza, perché si costringono di conseguenza a credere creata la stessa divina essenza (infatti secondo i santi un'operazione creata indica una natura creata); e che non confessano conformemente alla teologia inspirata da Dio dei santi che ogni potenza naturale e operazione della divinità in tre ipostasi sia increata, anatema.

[5.] Agli stessi ancora che pensano e dicono che il termine «divinità» può essere detto soltanto in riferimento all'essenza divina e non confessano, conformemente alla teologia inspirata da Dio dei santi e al pio sentire della Chiesa, che si applica anche all'operazione divina, e così di nuovo non credono in tutti i modi un'unica divinità, Padre, Figlio e santo Spirito, e che si dica divina sia la loro essenza sia la loro operazione, come i divini mistagogi anche questo ci insegnano; a coloro dunque che non credono in questo modo, anatema.

[6.] A tutti i loro empi discorsi e scritti su questi argomenti, anatema.

[7.] A coloro che confessano e pensano increata ed eterna la luce della Trasfigurazione del Signore vista dagli Apostoli sul Tabor, e che dicono peraltro che questa non è l'essenza di Dio, perché questa dimora completamente invisibile e impartecipabile – nessuno infatti ha mai visto Dio nella sua natura, dicono i teologi –, e la chiamano gloria e illuminazione con la quale il nostro Signore e Dio Gesù Cristo comparirà con la sua seconda venuta, illuminando tutti i suoi fedeli, eterna la loro memoria.

[8.] A coloro che confessano che Dio da noi venerato in tre ipostasi, come è increato secondo l'essenza, così lo è anche secondo l'operazione, e che secondo l'essenza è completamente impartecipabile e inconcepibile, ma secondo la divina e divinificante operazione è partecipabile da coloro che ne sono degni, come dicono i teologi della Chiesa, eterna la loro memoria.

[9.] A coloro che confessano un Dio in tre ipostasi, onnipotente e operante, increato non solo secondo l'unica e completamente indivisibile essenza, ma anche secondo le tre ipostasi dell'unica essenza e secondo le sue connaturali potenze e operazioni e così credono in un unico Dio, unito nella distinzione e distinto nell'unione, eterna la loro memoria.

Questi nove articoli di **x** sono stati evidentemente scritti basandosi sul *Synodikon* **P**, con alcune minime variazioni e brevi aggiunte. Il compilatore si è servito per queste integrazioni di poche parole delle opere di Gregorio Palamas, come si può facilmente vedere dai seguenti esempi.

3 καὶ τοῖς ἀπολέκτοις τρισὶ τῶν ἀποστόλων
Cfr. Gregorio Palamas, *Triadi*, II, 3, 19: PS I, p. 556$^{9\text{-}10}$, *Antirretici contro Gregorio Acindino*, II, 8, 25: PS III, p. 102^{29}, *Antirretici contro Niceforo Gregoras*, IV, 33: PS IV, p. 358$^{24\text{-}25}$.

14 καὶ πρὸς τοὺς ἀξίους ἐπιφαινομένην
Cfr. Gregorio Palamas, *Antirretici contro Gregorio Acindino*, II, 3, 10: PS III, p. 92[10], IV, 18, 48: ivi, p. 276[22-23], IV, 19, 51: ivi, p. 279[11], *Refutazione del patriarca di Antiochia*, 31: PS II, p. 646[3], *Refutazione dell'esegesi del Tomo di Giovanni Caleca*, 27: ivi, p. 669[8-9], *Lettera ad Anna Paleologa*, 2: ivi, p. 545[25], *Antirretici contro Niceforo Gregoras*, IV, 4: PS IV, p. 346[3].

55-56 τὴν ἑνιαίαν καὶ πάντῃ ἀμέριστον οὐσίαν
Cfr. Gregorio Palamas, *Triadi*, I, 3, 45: PS I, p. 457[3-4] (τὴν μόνην τελείαν καὶ ἑνιαίαν καὶ πάντῃ ἀμερῆ [...] οὐσίαν).

57 πάσας τὰς αὐτῆς ἐμφύτους δυνάμεις καὶ ἐνεργείας
Cfr. Gregorio Palamas, *Triadi*, III, 1, 31: p. 643[7] (πάσας τὰς ἐμφύτους τοῦ Θεοῦ δυνάμεις τε καὶ ἐνεργείας).

58 ἡνωμένον ἐν τῇ διακρίσει καὶ ἐν τῇ ἑνώσει διακεκριμένον
Cfr. Gregorio Palamas, *Sulla divinificante partecipazione*, 27: PS II, p. 161[13]; anche *Antirretici contro Niceforo Gregoras*, I, 17: PS IV, p. 245[4-5].

In alcuni altri casi, l'eco delle opere di Palamas sembra più lontano[43], o sono addirittura individuabili parallelismi con testi di autori palamiti degli anni '60[44].

Il *Synodikon* di **x** proviene dunque da Tessalonica e, con ogni probabilità, da un ambiente legato all'opera e alla memoria di Gregorio Palamas[45], come si ricava anche dagli altri testi conservati nel codice di seguito al *Synodikon*.

Il manoscritto rimase nella città se non altro sino dopo la morte del metropolita Antonio († 1371 *ca*) e forse di Giovanni V Paleologo († 1391), come si evince dalle aggiunte successive nei ff. 11[v] e 13[r]. In una data più tarda, il codice si trovava nella città di Zichnai, come sappiamo da ulteriori annotazioni.

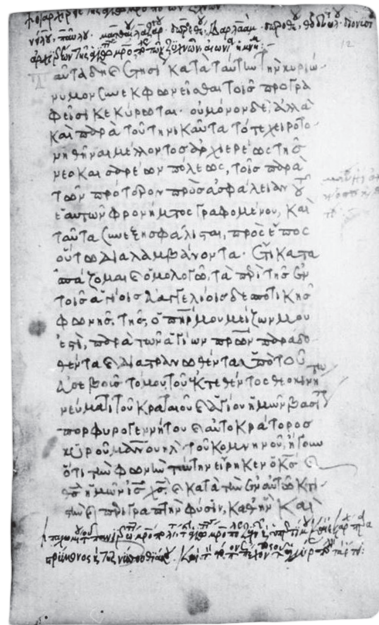
3. *I metropoliti di Zichnai (anni '60 del* XIV *secolo-fine* XV *secolo)*

Una mano posteriore, databile alla fine del XV secolo (**d**), ha aggiunto delle note nel f. 12[r] (Tav. 1), interessanti per la storia del manoscritto, che

43. Così per **47-48** τοὺς οἰκείους περιλάμψων ἅπαντας, cfr. *Antirretici contro Gregorio Acindino*, II, 1, 6: PS III, p. 89[4-5], *Antirretici contro Niceforo Gregoras*, I, 22: PS IV, p. 248[22-23].

44. **4** ἴνδαλμά τε φάσμα καὶ παραπέτασμα, cfr. GIOVANNI CANTACUZENO, *Lettera a Paolo*, IV, 1, ed. E. VOORDECKERS e F. TINNEFELD (CCSG 16), Turnhout-Lovanio 1987, p. 202[26]; *Lettera a Paolo*, V, 1: ivi, p. 215[22].

45. Cosa destinata a perdurare, come mostra l'acclamazione più tarda di Andronico III Paleologo (f. 13[v]).



Tav. 1 – Hagion Oros, Mone Xeropotamou, 191, f. 12r

riguardano la metropoli di Zichnai[46]. La lista dei metropoliti ricavabile da queste è importante per la storia della città e della sua chiesa nella tarda età bizantina e nel primo periodo ottomano[47].

46. Alle note di questo manoscritto si riferiva evidentemente, ma senza indicare la segnatura del codice, M. I. Gedeon, *Πατριαρχικαὶ ἐφημερίδες*, cit. n. 29, p. 142-143, quando scriveva: Ἐπισκόπων ἢ μητροπολιτῶν ἐννέα σειρὰν λιτὴν καὶ ψιλὴν εὗρον εἴς τινα κώδικα τῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει μονῆς Ξηροποτάμου, Παχώμιον δὲ τὸν μητροπολίτην Ζιχνῶν εἶδον […]. Ἀλλά, πρὶν τούτων, ὁ τὸ χειρόγραφον γράψας, μετὰ τὴν κατάστρωσιν τοῦ κατὰ Βαρλαὰμ τόμου, καὶ μετὰ τοὺς διαιωνισμούς, ἀναφέρει τὰ ὀνόματα ἐννέα μητροπολιτῶν Ζιχνῶν, πάντων πρὸ τοῦ Παχωμίου, e riportava quindi i nomi menzionati. Ad A T. D. Theodoridis, Ἡ ἱερὰ μητρόπολις Ζιχνῶν καὶ οἱ μητροπολῖται της, *Σερραϊκὰ Χρονικά* 1, 1953, p. 163-180, qui p. 166, era sfuggito il contributo precedente, ma lo utilizzava chiaramente per via indiretta quando scriveva: Κατὰ τὴν χρονικὴν περίοδον 1329-1466 γνωστοὶ Μητροπολῖται Ζιχνῶν ὑπῆρξαν καὶ οἱ κάτωθι, ὡς ἡ ἀπὸ 6-10-1939 ἐπιστολὴ τοῦ Σεβασμιωτάτου Μητροπολίτου Βερροίας καὶ Ναούσης κ. κ. Ἀλεξάνδρου (πρώην Ζιχνῶν): Νεῖλος, Παῦλος, Ματθαῖος, Λάζαρος, Δωρόθεος, Βαρλαάμ, Δωρόθεος (ἕτερος) καὶ Θεόδουλος. Μητροπολίτης Ζιχνῶν ὑπῆρξε καὶ Φίλιππος.

47. Su Zichnai v. innanzitutto N. K. Moutsopoulos, Τὸ βυζαντινὸ κάστρο τῆς Ζίχνας. Συμβολὴ στὴ μελέτη ἑνὸς ὀχυροῦ βυζαντινοῦ οἰκισμοῦ στὴν περιοχὴ τοῦ Στρυμόνα, *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίδα τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς τοῦ Α.Π.Θ., Τμῆμα Ἀρχιτεκτόνων* 10, 1986, p. 163-338, rist. in *Βυζαντινά ἄρθρα και μελετήματα 1959-1989* (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 51), Thessaloniki 1990, p. 839-1014; per la metropoli cfr. A. T. D. Theodoridis, Ἡ ἱερὰ μητρόπολις Ζιχνῶν, cit. n. 46, p. 163-180; J. Preiser-Kapeller, *Der Episkopat im späten Byzanz*, Saarbrücken 2008, p. 487-489.

Nel margine superiore compare la seguente acclamazione per i metropoliti defunti:

† Οἱ ἀρχιερεῖς τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως τῶν Ζυχνῶν
Νείλου, Παύλου, Ματθαίου, Λαζάρου, Δωροθέου, Βαρλάαμ, Δωροθέου, Θεοδούλου, Διονυσίου, ἀρχιερέων τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως τῶν Ζυχνῶν, αἰωνία ἡ μνήμη.

Nel margine inferiore figura il *polychronion*:

† Παχωμίου πανιερωτάτου μητροπολίτου Ζυχνῶν καὶ ὑπερτίμου καὶ ἐξάρχου Παραστρύμονος καὶ τῆς νύσσου Θιάσου καὶ τὸν τόπον ἐπέχοντος τοῦ Ἀγγύρας πολλὰ τὰ ἔτει.

Il vescovo di Zichnai Ioakeim († dicembre 1333), secondo *ktêtor* del monastero del Prodromo sul monte Meneceo presso Serre, fu elevato al rango di metropolita da Andronico III Paleologo nel gennaio 1329. Egli rimase incarica fino al 1332, quando si ritirò a vita monastica sul monte con il nome di Giovanni[48]. Sul verso dell'atto del patriarca Isaia del settembre 1330, che confermava a Ignazio Kalothetos la proprietà del *monydrion* di San Nicola a Zichnai, c'è la nota: † Ἰωάννης Ζιχνῶν[49], secondo gli editori tracciata da una «main du XIVe-XVe s.»[50]. C'è da chiedersi se non si tratti dello stesso personaggio. Nel 1334 metropolita di Zichnai era Sofronio[51], e dal 1349 al 1356 Sofonia[52].

Grazie alle note del nostro manoscritto, possiamo stabilire la seguente lista dei metropoliti di Zichnai per il periodo successivo al 1356 (Sofonia):

1. Nilo. Da segnalare il ben noto omonimo, ieromonaco e igumeno del monastero del Prodromo di Serre nel 1353[53].

2. Paolo. Attestato come metropolita di Zichnai dal 1378 al 1386 *ca* († ante 1389)[54].

48. Cfr. A. GUILLOU, *Les archives*, p. 8-11; J. THOMAS e A. CONSTANTINIDES HERO, *Byzantine Monastic Foundation Documents*, IV, Washington (DC) 2000, p. 1579-1580; *PLP*, nº 8372.

49. P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS e D. PAPACHRYSSANTHOU, *Actes de Lavra*, III (Archives de l'Athos 10), Parigi 1979, nr. 120, p. 11-13.

50. Cfr. anche la notizia in *PLP*, nº 8624.

51. Cfr. A. GUILLOU, *Les archives*, p. 29; notizia in *PLP*, nº 27374.

52. *Chilandar* 142 (marzo 1355), l. 70-71: L. PETIT e B. KORABLEV, *Actes de Chilandar* (Actes de l'Athos 5), San Pietroburgo 1911, p. 301; *Chilandar* 143 (aprile 1355), l. 67-68: ivi, p. 303; L. BÉNOU, *Le Codex B du monastère Saint-Jean Prodrome (Serrès)*. A, *(XIIIe-XVe siècles)* (Textes, documents, études sur le monde byzantin, néohellénique et balkanique 2), Parigi 1998, p. 485 *s. v.*; V. KRAVARI, Nouveaux documents du monastère de Philothéou, *TM* 10, 1987, p. 251-356, qui p. 309; secondo questa studiosa (ivi, p. 305) si può ipotizzare che egli sia identificabile con Sofronio del 1334; cfr. *PLP*, nº 26423.

53. Cfr. la notizia in *PLP*, nº 20011.

54. *Chilandar* 157 (novembre 1378), l. 109: L. PETIT e B. KORABLEV, *Actes de Chilandar*, cit. n. 52, p. 334; *Vatopedi* 167 (aprile 1389), l. 19: J. LEFORT, K. SMYRLIS, Ch. GIROS, V. KRAVARI,

3. Matteo. Attestato quale metropolita di Zichnai, *proedros* di Serre e rappresentante del patriarca (τὰ δίκαια ἔχων) nel 1388[55].

4. Lazzaro.

5. Doroteo.

6. Barlaam.

7. Doroteo.

8. Teodulo

9. Dionisio. Da una nota del ms. Athena, EBE, 2434 (Diktyon 4466), Sinassario per i mesi di settembre-febbraio, già appartenuto alla metropoli di Zichnai (cfr. anche il f. 1v), sappiamo che Dionisio era stato consacrato metropolita di Zichnai il 26 febbraio 1463: Ἐχυροτονίθη ὁ μητροπολεῖτις Ζυχνῶν Διονύσίος ἔτους ,ϛϡοα′ ἰνδ. ια′, φευρουαρίου κς′ ὑμέρα Κυριάκεῖ τῖς ὀρθοδοξήας, f. 198v. La stessa mano ha aggiunto (f. 199r): Ἤτις τὸ ἐκπαισει τὸ παρὸν σῦναξάρειον ἀπὸ τὴν ἁγίαν ἐκλκησεῖαν (sic) τῶν ἀγίον Ἄγγελον, νὰ ἔχι τᾶς ἀρὰς τῶν ἁγίων πᾶντων. Ζυχνῶν Διόνυσίου[56].

10. Pacomio. Metropolita di Zichnai e poi patriarca di Costantinopoli (1503-1504, 1504-1513)[57].

In margine, restano da segnalare tre attestazioni che riguardano sempre i metropoliti di Zichnai in questo periodo (non menzioniamo qui le attestazioni conosciute di alcuni funzionari della metropoli).

Macario d'Ancira in un suo opuscolo (*Αἰτίαι μερικαί*), composto poco prima dell'inizio dell'*affaire* che lo ebbe come protagonista (estate 1405), menzionava la deposizione di un metropolita di Zichnai: καὶ τῶν Ζυχνῶν

R. Estangüi Gómez e A. Chryssostalis, *Actes de Vatopédi*, III (Archives de l'Athos 23), Parigi 2019, p. 110; *Kutlumus* 38, l. 14: P. Lemerle, *Actes de Kutlumus* (Archives de l'Athos 2²), Parigi 1988, p. 143; notizia in *PLP*, nº 22121.

55. *Chilandar* 158 (maggio 1388), l. 192-194: L. Petit e B. Korablev, *Actes de Chilandar*, cit. n. 52, p. 340; notizia in *PLP*, nº 17374.

56. L. Politis e M. Politi, *Κατάλογος χειρογράφων τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος ἀρ. 1857-2500*, Athina 1991, p. 437; cfr. A. Guillou, *Les archives*, p. 192; notizia in *PLP*, nº 93446. A. T. D. Theodoridis, Ἡ ἱερὰ μητρόπολις Ζιχνῶν, cit. n. 46, p. 166 indicava erroneamente l'anno 1467; per menzioni anonime di metropoliti di Zichnai in quegli anni cfr. P. Ş. Năsturel e N. Beldiceanu, Les églises byzantines et la situation économique de Drama, Serrès et Zichna au xivᵉ et xvᵉ s., *JÖB* 27, 1978, p. 269-285, qui p. 284-285.

57. A. T. D. Theodoridis, Ἡ ἱερὰ μητρόπολις Ζιχνῶν, cit. n. 46, p. 166 indicava quale data d'inizio della carica di metropolita di Pacomio il 1488, senza fornire alcun elemento al riguardo. Su Pacomio, cfr. *Ecthesis Chronica*: M. Philippides, *Emperors, Patriarchs and Sultans of Constantinople, 1373-1513* (The Archbishop Iakovos Library of Ecclesiastical and Historical Sources 13), Brookline (MA) 1990, p. 120; *Historia patriarchica*, ed. I. Bekker (CSHB), p. 139; per Pacomio. quale metropolita di Zichnai e il monastero del Prodromo di Serre v. A. Guillou, *Les archives*, p. 13; cfr. anche *ThEE* 10, p. 242 *s.v.*

δὲ ἐκεῖνον διὰ τί ἐκάθηρε καὶ οὐδὲ κἂν χώραν ἀπολογίας ἔδωκεν: Paris, Bibliothèque nationale de France, gr. 1379 (Diktyon 50993), f. 38r. Non sappiamo a quale metropolita di Zichnai Macario qui si riferisse (con ogni probabilità a uno dei nr. **3-5** della lista)[58].

In una memoria scritta a Monaco di Baviera per il Concilio di Basilea (30 luglio 1437) sono menzionati, tra l'altro, i vescovadi greci nei territori dominati dagli Ottomani: «Item alius archiepiscopus ad Larissam terram infidelium. Item alter in Seris, alter in Trachmis, alter in Zichnis, alter in Feria, alter in Sermone, alter in Cristopoli, alter in Chipsali, alter in Sophia, alter in Philippopoli, alter in Adrianopoli»[59].

Alla fine (f. 266r) del manoscritto Athena, EBE, 2415 (Diktyon 4447) (XIV s.), Salmi con Odi, figurano i monocondili: Τοῦ ταπεινοῦ μητροπολίτου Ζυχνῶν καὶ ὑπερτίμου κυροῦ Εὐγενίου. Ὁ μητροπολίτης Ζυχνῶν καὶ ὑπέρτιμος. La lettura Εὐγένιος è stata proposta da André Guillou[60], che datava i monocondili al XVII secolo, mentre una mano del XIX secolo aveva indicato, nello stesso codice, l'alternativa Εὐθυμίου. La lettura di Guillou è stata ripresa, sia pur in forma dubitativa, da Linos Politis e Maria Politi, ma con una datazione XIV-XV secolo[61]. Un metropolita di Zichnai con questo nome non ci sembra attestato in quest'epoca.

III. – Un Synodikon **P** di Tessalonica: Oxford, Bodleian Library, Holkham gr. 6, ff. 122-127 (anni '80 del XIV secolo)

Il *Synodikon dell'Ortodossia* del manoscritto Holkham gr. 6[62] è stato copiato ad Antiochia poco dopo il 1050. Questo esemplare membranaceo del *Synodikon*, provvisto di notazioni ecfonetiche, era destinato a uso liturgico. Il codice, di proprietà di Niceforo Moschopoulos, metropolita di Creta e *proedros* di Lacedemonia, fu da lui donato alla chiesa di san Demetrio a Mistrà poco dopo il 1292. Oltre a un primo restauro in pergamena, il

58. J. Darrouzès, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, I.6, Parigi 1979, n° 3269, che non conosceva la nostra lista, ipotizzava che si trattasse di Matteo, perché «le plus proche connu».

59. S. P. Lampros, Ὑπόμνημα περὶ τῶν ἑλληνικῶν χωρῶν καὶ ἐκκλησιῶν κατὰ τὸν δέκατον πέμπτον αἰῶνα, *NE* 7, 1910, p. 360-371, qui p. 364.

60. A. Guillou, *Les archives*, p. 192.

61. L. Politis e M. Politi, *Κατάλογος χειρογράφων τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης*, cit. n. 56, p. 413; di qui la notizia in *PLP*, nº 93514.

62. Cfr. https://medieval.bodleian.ox.ac.uk/catalog/manuscript_6185 (D. Skrekas); R. J. H. Jenkins e C. Mango, A Synodicon of Antioch and Lacedaemonia, *DOP* 15, 1961, p. 227-228; V. Laurent, La liste épiscopale du Synodicon de la métropole de Lacédémone, cit. n. 5; vogliamo qui ringraziare per il loro aiuto Dimitris Skrekas e Georgi Parpulov.

manoscritto presenta l'inserzione successiva di alcuni fogli cartacei, contenenti gli articoli supplementari del *Synodikon* **P**. A questo proposito, Romilly Jenkins e Cyril Mango avevano scritto che i «fols 122-127, of paper, originally belonged to a different MS, probably of the fifteenth century»[63]. La stessa datazione era riproposta da J. Gouillard che menzionava il manoscritto tra i testimoni «fragmentaires ou incomplets» del *Synodikon* **P**. Questo fatto lo conduceva a formulare le seguenti considerazioni: «**Pb** = Holkham gr. 6, dernier quart du XV[e] siècle [...]. **Pb** est tributaire d'une recension aussi ancienne que **Pk** [Hagion Oros, Mone Koutloumousiou, 33], dont il a les variantes caractéristiques de fond (omission d'Argyros) et de forme, et avec des traits plus archaïques encore (place de l'éloge des champions du palamisme). Pour les éloges du patriarche Philothée et de Dorothée de Thessalonique, **Pb** a subi l'influence du type **Py** [Vat. gr. 172]. La même influence se fait jour dans l'éloge, légèrement postérieur, d'Isidore Glabas (1380-1396), autre évêque thessalonicien»[64].

Un riesame di questi fogli aggiunti dell'Holkham gr. 6 fornisce elementi nuovi sul *Synodikon dell'Ortodossia* di Tessalonica e conduce a conclusioni ben diverse da quelle avanzate da J. Gouillard.

I ff. 122-127 sono un frammento di un altro manoscritto (ff. 122/125 e 123/124 sono bifogli, mentre i ff. 126 e 127 sono singoli), copiato da una mano (**a**) databile verso il 1400, che è stato inserito a questo punto del codice con l'evidente intenzione di aggiungere i nuovi articoli del *Synodikon* **P**. Le filigrane sono avvicinabili al tipo Likhachev no. 584 (a. 1420).

Presentiamo qui di seguito una descrizione del contenuto di questi fogli aggiunti.

1. (f. 122[r]) <Gregorio Palamas, *Encomio di san Demetrio*>, fragm. Inc. mut. τοσοῦτον ἀπέσχεν ἀμύνασθαι τοὺς ἐπηρεάζοντας, ὅτι καὶ ὑπὲρ αὐτῶν, des. τῶν ἀπογεγραμμένων ἐν οὐρανοῖς πανηγύρεως· ἧς γένοιτο πάντας ἡμᾶς ἐπιτυχεῖν, χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ· ᾧ πρέπει δόξα κ. τ. λ. (Gregorio Palamas, *Omelie*, XLIX: PS VI, p. 526[317-329]).
2. (ff. 122[v]-127[r]) *Synodikon dell'Ortodossia* **P**, inc. † Βαρλαὰμ καὶ Ἀκινδύνῳ καὶ τοῖς ὀπαδοῖς καὶ διαδόχοις αὐτῶν, ἀνάθεμα γ′ (J. GOUILLARD, Le synodikon, l. 572, 574-634, 683-691, 714-723, 869-873, 692-709, 724-751, IX, 27-34, 906-909); f. 127[v] bianco.

63. R. JENKINS e C. MANGO, A Synodicon of Antioch and Lacedaemonia, cit. n. 62, p. 225; descrizione di questi alle p. 227-228.
64. J. GOUILLARD, Le synodikon, p. 35.

Sul margine inferiore del f. 125r (sotto l'acclamazione di Gregorio Palamas, l. 692-709) una mano di poco posteriore (**b**) ha aggiunto:

† Ἰωάννου τοῦ ὀρθοδοξοτάτου ἀοιδήμου καὶ μακαρίτου βασιλέως ἡμῶν τοῦ Παλαιολόγου, αἰωνία ἡ μνήμη γʹ.
† Ἰωάννου τοῦ ὀρθοδοξοτάτου ἀοιδήμου καὶ μακαρίτου βασιλέως ἡμῶν τοῦ Καντακουζηνοῦ, τοῦ διὰ τοῦ θείου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθέντος Ἰωάσαφ μοναχοῦ, τοῦ γενναίως ὅλῃ ψυχῇ ἀνδρισαμένου ὑπὲρ τῶν ὀρθῶν τῆς εὐσεβείας δογμάτων καὶ κατὰ τῆς αἱρέσεως τῆς πονηρᾶς καὶ ἀθέου [τοῦ Βαρλαὰμ καὶ Ἀκινδύνου (…), αἰωνία ἡ μνήμη].

Alla fine (f. 127r) una mano più tarda (**c**) ha annotato:

ϊσυδώρου τοῦ ἁγιωτάτου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης, αἰωνία ἡ μνήμη.

E più in basso una seconda nota, poi cancellata: … θε…. θ..ου, αἰωνία ἡ μνήμη.

La datazione di questo esemplare del *Synodikon* non presenta particolari difficoltà. Le commemorazioni del patriarca Filoteo Kokkinos († 1377) e del metropolita di Tessalonica Doroteo († 1379) forniscono un sicuro termine *post quem*. Le aggiunte successive delle acclamazioni di Giovanni V Paleologo († 1391) e del metropolita di Tessalonica Isidoro Glabas († 1396) ci conducono a collocare la redazione di questo *Synodikon* negli anni '80 del XIV secolo, e, come vedremo, a Tessalonica proprio durante il mandato di Isidoro.

Questo *Synodikon*, i cui articoli sono numerati αʹ-ιςʹ, presenta **P** in questa forma:

Anatemi dottrinali.
Acclamazioni:
Andronico III Paleologo,
Campioni dell'Ortodossia,
Anna Paleologa,
Gregorio Palamas,
Articoli dottrinari,
Doroteo Blates,
Filoteo Kokkinos.

Fissiamo la nostra attenzione su tre acclamazioni. Quella di Anna Paleologa, che ritroviamo nei *synodika* **P** nella serie delle imperatrici, ha qui una forma leggermente diversa: Ἄννης τῆς ἐν εὐσεβεῖ τῇ λήξει γενομένης ἀοιδίμου δεσποίνης ἡμῶν τῆς διὰ τοῦ θείου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθείσης Ἀναστασίας μοναχῆς, τῆς ἀνδρισαμένης γενναίως ὅλῃ ψυχῇ, καὶ λόγοις καὶ ἔργοις ὑπὲρ τῶ ὀρθῶν τῆς Ἐκκλησίας δογμάτων κατὰ τῆς

πονηρᾶς καὶ ἀθέου τοῦ Βαρλαὰμ καὶ Ἀκινδύνου αἱρέσεως καὶ τῶν ὁμοφρόνων ἐκείνοις, αἰωνία ἡ μνήμη γʹ (Holkham gr. 6, f. 125r).

L'acclamazione di Doroteo Blates (Holkham gr. 6, ff. 126v-127r), discepolo di Gregorio Palamas e metropolita di Tessalonica, è conservata soltanto nella serie dei metropoliti della città del *Synodikon* copiato nel 1439 presso la metropoli di Tessalonica da Kyriakos (Vat. gr. 172, f. 178r-v)[65].

L'acclamazione di Filoteo Kokkinos (Holkham gr. 6, f. 127r), che ritroviamo nella serie dei patriarchi in altri *synodika* **P**, ha questa stessa forma soltanto nello stesso Vat. gr. 172, ff. 175v-176r: Φιλοθέου τοῦ ἁγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου, τοῦ μυρίοις ἀγῶσι καὶ κόποις καὶ θείῳ ζήλῳ τὴν ὀρθόδοξον πίστιν κρατύναντος, καὶ καθελόντος ἄριστα τοὺς ἐφευρετὰς τῶν αἱρέσεων, τῇ εὐσεβεῖ ὁμολογίᾳ ἐν τῇ ἱερᾷ προεξάρχοντος συνόδῳ καὶ λόγοις καὶ πράγμασιν, αἰωνία ἡ μνήμη γʹ[66].

Nonostante l'assenza della lista episcopale, la commemorazione del metropolita Doroteo alla fine e la presenza dell'*Encomio di san Demetrio* di Gregorio Palamas prima del *Synodikon* mostrano che questi fogli provengono da un codice eseguito a Tessalonica (e là rimasti se non altro sino alla scomparsa di Isidoro). Ci troviamo perciò dinanzi a un altro esemplare tessalonicese, che ha quale caratteristica precipua il fatto di essere volutamente una recensione parziale dello stesso *Synodikon*, contenente soltanto gli articoli di **P**, seguiti dagli encomi di Anna Paleologa, che aveva risieduto per un certo periodo nella città, e di due tessalonicesi che avevano legato il loro destino a Gregorio Palamas, Filoteo Kokkinos e Doroteo Blates. In questo manoscritto troviamo l'acclamazione del patriarca Filoteo in una forma che sembra essere stata propria di Tessalonica, e che ritroviamo così soltanto nel *Synodikon* del Vat. gr. 172. Anche l'elogio del metropolita Doroteo, oltre che nell'Holkham gr. 6, compare soltanto nel testimone tessalonicese del 1439.

Per quanto riguarda il testo del *Synodikon dell'Ortodossia*, è evidente che questo manoscritto, testimone della recensione tessalonicese, non può essere stato influenzato dal Vat. gr. 172, come invece riteneva l'editore del *Synodikon*, perché anteriore.

Nel corso dell'articolo è stato perciò possibile presentare ben tre diversi testimoni del *Synodikon dell'Ortodossia* di Tessalonica: fatto raro, ed eccezionale, per una metropoli bizantina.

65. J. Gouillard, Le synodikon, p. 114$^{27-34}$.
66. Ivi, l. 906-909.

Il primo di questi, il celebre Vat. gr. 172, fu eseguito presso la stessa metropoli di Tessalonica nel 1439, mentre gli altri due esemplari sono leggermente più antichi, risalendo alla seconda metà del XIV secolo. Il *Synodikon* dell'Athos, Xeropotamou, 191 (1364-70) proviene dagli ambienti cittadini legati alla memoria e all'insegnamento di Gregorio Palamas. L'Oxford, Bodleian Library, Holkham gr. 6 (recensione degli anni '80 del XIV secolo) presenta in forma autonoma soltanto gli articoli del *Synodikon* **P**. Anche in questo caso il legame con la città e con Palamas, come mostra l'*Encomio di san Demetrio* che precede il *Synodikon*, ci conduce nelle cerchie tessalonicesi che continuavano a custodire l'eredità di Gregorio.

Lista delle abbreviazioni

J. GOUILLARD, Le synodikon: J. GOUILLARD, Le synodikon de l'Orthodoxie. Édition et commentaire, *TM* 2, 1967, p. 1-316.
A. GUILLOU, *Les archives*: A. GUILLOU, *Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée* (Bibliothèque byzantine. Documents 3), Parigi 1955.
V. LAURENT, La succession épiscopale: V. LAURENT, La succession épiscopale de la métropole de Thessalonique dans la première moitié du XIII[e] siècle, *BZ* 56, 1963, p. 284-296.
L. PETIT, Le Synodicon: L. PETIT, Le Synodicon de Thessalonique, *EO* 18, 1918, p. 236-254.
PS I-VI: P. K. CHRESTOU *et alii* (ed.), *Γρηγορίου τοῦ Παλαμᾶ Συγγράμματα*, I-VI, Thessaloniki 1962-2015.
x Hagion Oros, Mone Xeropotamou, 191 (2524 ; Diktyon 30744)

Antonio RIGO
Dipartimento di Studi Umanistici
Università Ca' Foscari
Venezia

DE CONSTANTINOPLE À L'ÎLE D'ANDROS : REGARDS SUR L'HISTOIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU MÉTOCHION DU SAINT-SÉPULCRE

Anna LAMPADARIDI

Le présent travail trouve son point de départ dans une réflexion autour des inventaires anciens de manuscrits et d'imprimés en tant que témoins de l'histoire d'un fonds[1]. Dans une approche synthétique et diachronique, ces sources, qui demeurent souvent sous-exploitées, s'avèrent d'un grand intérêt pour suivre l'évolution d'une collection et la circulation des livres. Fondée dans la première moitié du 17e siècle, la bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople fut l'objet de maintes tentatives de catalogage, diverses et variées, qui révèlent une institution dynamique qui tient à passer en revue ses possessions. Ces inventaires, dans leur grande majorité inédits, constituent une voie privilégiée pour mieux appréhender les flux des livres mais aussi les réseaux d'acteurs qui se trouvèrent à l'origine de ces mouvements.

L'examen d'un nouveau témoin, le ms. Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62, d'un inventaire des manuscrits de la bibliothèque du Métochion dressé en 1881 par Hésychios Papadopoulos apporte du neuf dans l'histoire de ce fonds, qui reste encore largement à écrire. Ce manuscrit permet, en effet,

Liste des abréviations à la fin de l'article.

1. Ce travail trouve son origine dans ma participation (2014-2016) à un projet de recherche sur l'histoire des bibliothèques grecques à travers les inventaires anciens de manuscrits et d'imprimés (IRHT, Section grecque ; *Biblissima*). Les résultats de cette entreprise sont disponibles, sous forme de notices, sur le site du *Répertoire des inventaires de manuscrits grecs* (*RIMG*). Cet article est le fruit de plusieurs missions de travail à la Bibliothèque nationale de Grèce et au Centre d'histoire et de paléographie de la fondation culturelle de la Banque nationale de Grèce (2015-2016, 2019), ainsi que d'un séjour de travail au monastère Saint-Nicolas dans l'île d'Andros en Grèce (2016). Je tiens à remercier l'higoumène du monastère, grâce auquel l'examen du manuscrit a pu être réalisé dans des conditions optimales. Ce travail a pu être mené à bon terme grâce au soutien de la British Academy (Newton International Fellowship).

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 219-245. doi : 10.2143/REB.78.0.3288412

de jeter une nouvelle lumière sur ce catalogue et de glaner de nombreux indices sur les circonstances dans lesquelles il vit le jour. Après avoir défini la place de cet inventaire dans l'histoire du fonds, nous nous attarderons sur l'apport du manuscrit de l'île d'Andros à la connaissance de l'histoire de cette bibliothèque, en proposant, pour finir, la première édition critique et une traduction en français d'une lettre liminaire transmise uniquement par ce témoin.

1. – La bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre et ses inventaires

Situé dans le quartier du Phanar, à proximité du siège du Patriarcat œcuménique de Constantinople, le Métochion du Saint-Sépulcre[2] fut fondé dans la première moitié du 17e siècle par le patriarche Théophane (1606-1644). À partir de la fin du 17e siècle et surtout au 18e siècle, le Métochion devint la résidence régulière du patriarche de Jérusalem à Istanbul et fut appelé à jouer un rôle important dans la prise des décisions politiques.

Le Métochion fut progressivement doté d'une bibliothèque considérable, dont les deux chevilles ouvrières furent le patriarche de Jérusalem Dosithée (1669-1707)[3] et son neveu, le patriarche Chrysanthe Notaras (1707-1731). Les plus anciens inventaires du fonds qui nous soient parvenus datent de l'année 1731, et plus précisément du lendemain de la mort de Chysanthe Notaras[4], un moment charnière dans l'histoire de la collection[5] ; ils recensent

2. Sur l'histoire du Métochion constantinopolitain et de sa bibliothèque, voir S. Byzantios, *Ἡ Κωνσταντινούπολις. Ἡ περιγραφὴ τοπογραφική, ἀρχαιολογικὴ καὶ ἱστορική*, I, Athènes 1851, p. 574-575 ; K. Moraïtakis, Συμπληρωματικὸς κατάλογος κωδίκων τοῦ ἐν Φαναρίῳ Κωνσταντινουπόλεως Μετοχίου τοῦ Παναγίου Τάφου, *Ὀρθοδοξία* 10, 1935, p. 244-250, ici p. 244-248 ; P. Stathi, *Χρύσανθος Νοταράς Πατριάρχης Ιεροσολύμων, πρόδρομος του Νεοελληνικού Διαφωτισμού* (Ἀνάλεκτα τῆς καθ' ἡμᾶς Ἀνατολῆς 6), Athènes 1999, p. 252-257 ; Eadem, Αλληλογραφία : Ένας αδιάψευστος μάρτυρας των ιστορικών γεγονότων. Αλληλογραφία από τη Συλλογή του Μετοχίου του Παναγίου Τάφου Κωνσταντινούπολης / Correspondance of the Great Dragomans, 1671-1797, dans E. Close, M. Tsianikas et G. Couvalis (éd.), *Greek Research in Australia: Proceedings of the Sixth Biennial International Conference of Greek Studies, Flinders University June 2005*, Adélaïde 2007, p. 389-400, ici p. 390-392 ; D. Stamatopoulos, *Το αγιοταφικό Μετόχι Κωνσταντινουπόλεως. Καταγραφή μέρους του Αρχείου του Αγιοταφικού Μετοχίου* (Τετράδια Εργασίας 32), Athènes 2010, p. 9-12 ; A. Lampadaridi, La bibliothèque du Métochion, p. 291-294.

3. Sur Dosithée de Jérusalem voir K.-P. Todt, Dositheos II. von Jerusalem, dans C. et V. Conticello (éd.), *La théologie byzantine et sa tradition*. II, *(xiiie-xixe s.)*, Turnhout 2002, p. 659-720 ; V. Kontouma, La Confession de foi de Dosithée II de Jérusalem. Versions de 1672 et 1690, dans M.-H. Blanchet et F. Gabriel (éd.), *L'Union à l'épreuve du formulaire. Professions de foi entre Églises d'Orient et d'Occident (xiiie-xviiie s.)*, Paris 2016, p. 341-372.

4. Chrysanthe Notaras est mort en février 1731 ; voir Ch. G. Patrinélis, Χρύσανθος Νοταρᾶς, *ThEE* 12, 1968, col. 387-390 ; P. Stathi, *Χρύσανθος Νοταράς*, cité n. 2, p. 118-119.

5. Ces inventaires sont transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 93. Ils ont été entièrement transcrits par nos soins et feront l'objet d'une publication. Voir A. Lampadaridi, La biblio-

pêle-mêle manuscrits et imprimés et témoignent d'un premier apogée de ce fonds, qui comptait environ 900 livres. Malgré leur caractère peu systématique, ces deux premiers recensements témoignent d'une prédilection pour les ouvrages théologiques. Ce constat est conforme à ce qu'on sait par ailleurs de la fonction de la bibliothèque du Métochion, qui était conçue comme une bibliothèque de travail pour le patriarche et ses collaborateurs[6].

Dans les premières décennies du 19e siècle, notamment sous le patriarche Polycarpe (1808-1827)[7], les vicissitudes économiques et politiques font que la bibliothèque du Métochion parvient à conserver ses acquisitions sans pour autant réussir à les enrichir. Les inventaires qui remontent à cette période ne reflètent aucune augmentation du nombre de manuscrits ou d'imprimés par rapport au fonds de départ de la bibliothèque[8]. La situation commence à s'éclaircir sous le patriarcat d'Athanase (1827-1845) qui donne un nouveau souffle, bien visible dans les efforts de systématisation du fonds dont les inventaires de l'époque témoignent[9]. Ceci n'est que le prélude au renouveau qui se situe dans les années 1858-1859, quand la bibliothèque réussit à doubler sa collection d'origine, possédant désormais plus de 2 000 livres[10], dont au moins 700 manuscrits[11]. Les manuscrits et les imprimés sont désormais recensés séparément et les premiers retiennent davantage l'intérêt des catalogueurs. Les inventaires de la seconde moitié du 19e siècle font état d'une collection de manuscrits qui ne cesse de s'accroître. Le catalogue d'Athanase Papadopoulos-Kérameus se situe à l'issue de ce parcours : publié entre 1899 et 1915, il recense 890 manuscrits[12]. Cette entreprise avait en réalité démarré en 1886, sous l'impulsion de l'higoumène

thèque du Métochion, p. 294-297.

6. V. Kontouma, Vestiges de la bibliothèque de Dosithée II, p. 272.

7. Les inventaires réalisés sous son patriarcat sont transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 830 ; voir A. Papadopoulos-Kérameus, V, p. 308. Pour une analyse, voir A. Lampadaridi, La bibliothèque du Métochion, p. 297-298.

8. *Ibidem*, p. 298.

9. Ils sont transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 831 ; voir A. Papadopoulos-Kérameus, V, p. 308. Pour une analyse, voir A. Lampadaridi, La bibliothèque du Métochion, p. 298-299.

10. D'après la note au f. 120 du ms. Athèna, EBE, MPT 829, de la main de Nikodèmos Byzantios, personnage fortement impliqué dans les travaux de systématisation du fonds dès 1845 et plus tard patriarche de Jérusalem, la bibliothèque possédait 2 199 livres manuscrits et imprimés en octobre 1859. Voir *ibidem*, p. 299.

11. Le catalogue des manuscrits composé par Beniamin Iôannidès recense 513 manuscrits en mai 1858 (Athèna, EBE, MPT, 829, ff. 2-27, édité par K. Sathas, dans *Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη*, I, Venise 1872, p. 281-284, et reproduit par A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 451-467). À ces derniers il faut ajouter les 203 titres de manuscrits répertoriés par Nikodèmos Byzantios en 1859 (Athèna, EBE, MPT 834, ff. 27v-40).

12. A. Papadopoulos-Kérameus, IV-V, Saint-Pétersbourg 1899 et 1915 (réimpr. Bruxelles 1963).

du Métochion Damianos[13], ainsi que du patriarche de Jérusalem Nicodème (1883-1890) ; ce dernier s'était lui-même investi dans le recensement du fonds dans sa première jeunesse.

Ce recensement est la dernière image que nous avons du fonds du Métochion avant les pertes importantes qu'il subit dans le sillage des troubles politiques du début du 20e siècle. Nombre de manuscrits précieux quittèrent la bibliothèque du Métochion à cette époque-là[14], dont certains ont pu être identifiés aux États-Unis et à Paris, après être passés par les mains de collectionneurs et de vendeurs. Le plus célèbre parmi ceux-ci est sans doute le cod. 355, le fameux palimpseste d'Archimède[15], aujourd'hui déposé à la Walter Arts Gallery à Baltimore. Dans le même temps, le Métochion, fut l'une des sources d'approvisionnement de l'Institut assomptionniste de Kadiköy fondé en 1895 : un des manuscrits du Métochion, le cod. 370, fut acquis par la Bibliothèque nationale de France par l'intermédiaire de Louis Petit[16] ; un manuscrit supplémentaire[17] et nombre d'imprimés en provenance de cette bibliothèque stambouliote ont été récemment identifiés à l'Institut français d'études byzantines à Paris[18]. Au moins trois manuscrits provenant du Métochion se trouvent actuellement à la Biblioteca Academiei Române à Bucarest[19]. Les manuscrits demeurés sur place furent transférés à Athènes en 1939 en utilisant la valise diplomatique et se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Grèce ; cette affaire était encore qualifiée de « secret de Polichinelle » en 1971[20].

13. A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. β´.

14. Voir la liste de six manuscrits (cod. 275, 335, 370, 490, 634 et 799) établie dans A. Binggeli, M. Cronier et D. Lafleur, À propos d'un évangéliaire byzantin (Aland *l* 793) récemment mis en vente à Paris, *Scriptorium* 66, 2012, p. 89-108, ici p. 102-103.

15. Sur les péripéties de ce manuscrit, voir surtout J. Lowden, Archimedes into Icon: Forging an Image of Byzantium, dans A. Eastmond et L. James (éd.), *Icon & Word. The Power of Images in Byzantium. Studies presented to Robin Cormack*, Aldershot-Burlington 2003, p. 233-260.

16. La cote actuelle du codex est Paris, BnF, Suppl. gr. 1317. Sur le contexte de son acquisition, voir M. Cassin, Louis Petit, Henri Omont et le Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople, *REB* 73, 2015, p. 293-318, ici p. 295-309.

17. Il s'agit du ms. IFEB 25 ; voir A. Binggeli, M. Cassin et V. Kontouma, Inventaire des manuscrits de l'Institut français d'études byzantines, *REB* 72, 2014, p. 5-128, ici p. 47-48 ; M. Cassin, Louis Petit, Henri Omont, cité n. 16, p. 309-310.

18. M. Cassin, Louis Petit, Henri Omont, cité n. 16, p. 316-318.

19. Il s'agit des cod. 827 (voir D. G. Apostolopoulos, Ἡ τύχη τοῦ χειρογράφου 827 τοῦ Μετοχίου τοῦ Παναγίου Τάφου στὴν Κωνσταντινούπολη, *Ὁ Ἐρανιστής* 25, 2005, p. 441-445 ; M. Caratasu, *Κατάλογος των Ελληνικών Χειρογράφων*. III, *BAR 1067-1350*, Bucarest 2005, p. 299-305), 418 (*Ibidem*, p. 278-286), 404 (*Ibidem*, p. 239-242). Je remercie Radu Paun pour la troisième référence.

20. L. Politis, Παλαιογραφικά, *Ἑλληνικά* 24, 1971, p. 136-146, ici p. 136.

L'inventaire des manuscrits du Métochion rédigé par Hésychios Papadopoulos en 1881 constitue la dernière tentative systématique de catalogage avant l'entreprise de Papadopoulos-Kérameus. En ce sens, il représente un moment-clef dans l'évolution de la collection de manuscrits et son étude peut affiner notre connaissance de l'histoire de ce fonds important.

2. – L'inventaire de 1881 dans le manuscrit de l'île d'Andros

L'inventaire d'Hésychios Papadopoulos ne nous était connu jusqu'à ce jour qu'à travers le manuscrit Jérusalem, Bibliothèque du Patriarcat, Néa Syllogè 36, dans lequel il s'achève tronqué à l'entrée nº 420[21].

Dans le manuscrit Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62[22], l'inventaire occupe la totalité (ff. 1-87)[23] du livre, un cahier de grand format (330 × 220 mm) du 19e siècle, acheté chez un libraire stambouliote, comme l'étiquette à l'intérieur du premier plat l'atteste. L'écriture, à l'encre noire ou bleue, est soignée et, en général, bien lisible. De même que le manuscrit de Jérusalem, il s'agit d'un autographe d'Hésychios Papadopoulos. Une lettre liminaire intitulée *Μεμψιμοιρίαι* se trouve au recto du second feuillet de garde (voir pl. 1). L'année et le lieu de rédaction de l'inventaire (1881, Constantinople)[24] sont notés à l'encre bleue au-dessus du titre de la lettre, en s'y superposant légèrement.

Sur le recto du premier feuillet de garde, la note de possession de la main de l'auteur nous renseigne sur la dédicace du codex au monastère Saint-Nicolas en 1893[25] par Hésychios Papadopoulos lui-même (voir pl. 2). En effet, l'auteur de l'inventaire fut l'higoumène de ce monastère, pendant un an, entre 1893 et 1894[26]. Le monastère Saint-Nicolas, situé dans une zone escarpée de l'île

21. A. Papadopoulos-Kérameus, V, p. 356.

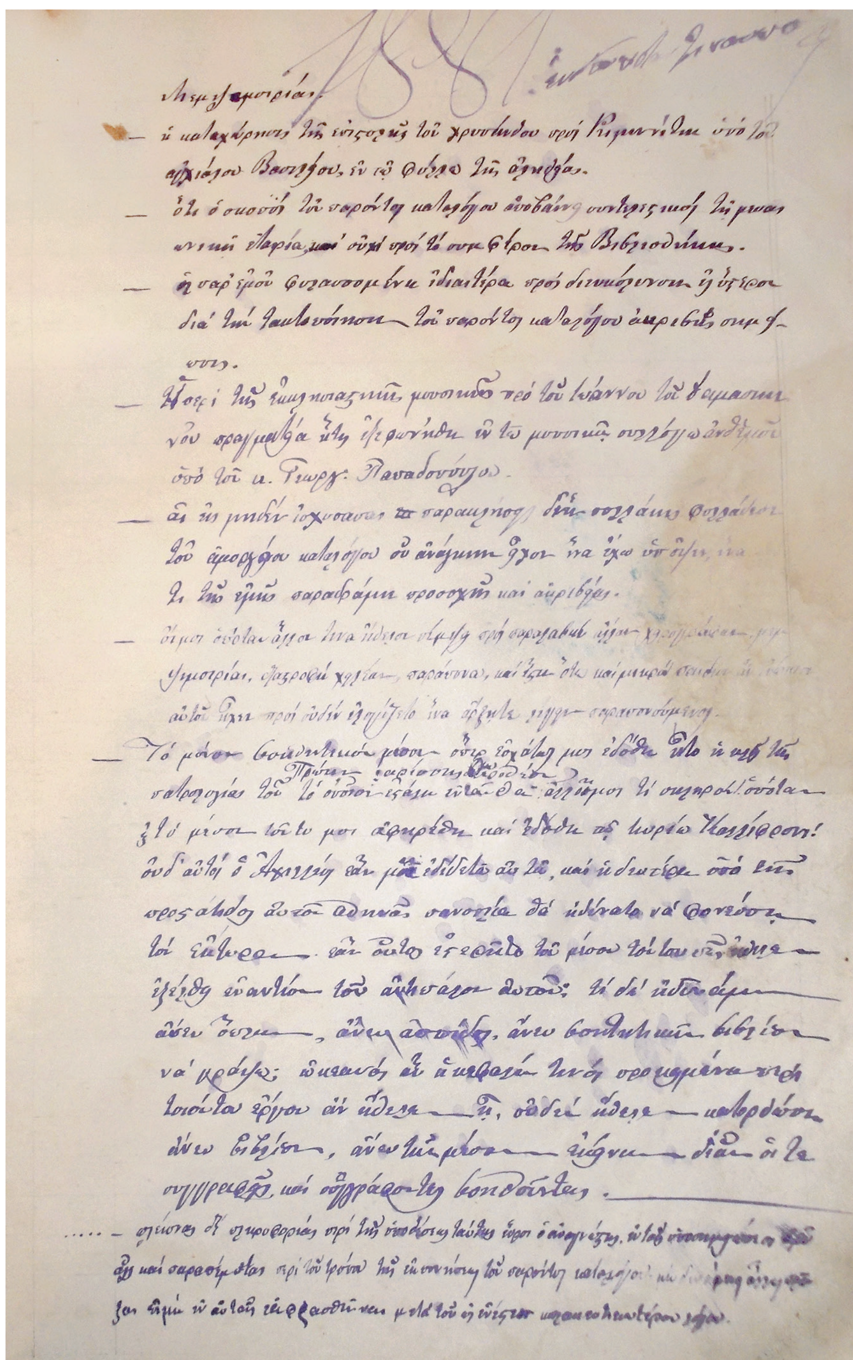
22. D. I. Polémis, Τὰ χειρόγραφα τῆς ἐν Ἄνδρῳ δημοτικῆς βιβλιοθήκης καὶ συμπληρωματικά τινα περὶ τῶν χειρογράφων τῶν μονῶν Ἁγίου Νικολάου καὶ Παναχράντου καὶ τῆς Σχολῆς Ἁγίας Τριάδος, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Κυκλαδικῶν μελετῶν* 3, 1963, p. 457-492, ici p. 480.

23. Le folio 28 est tombé.

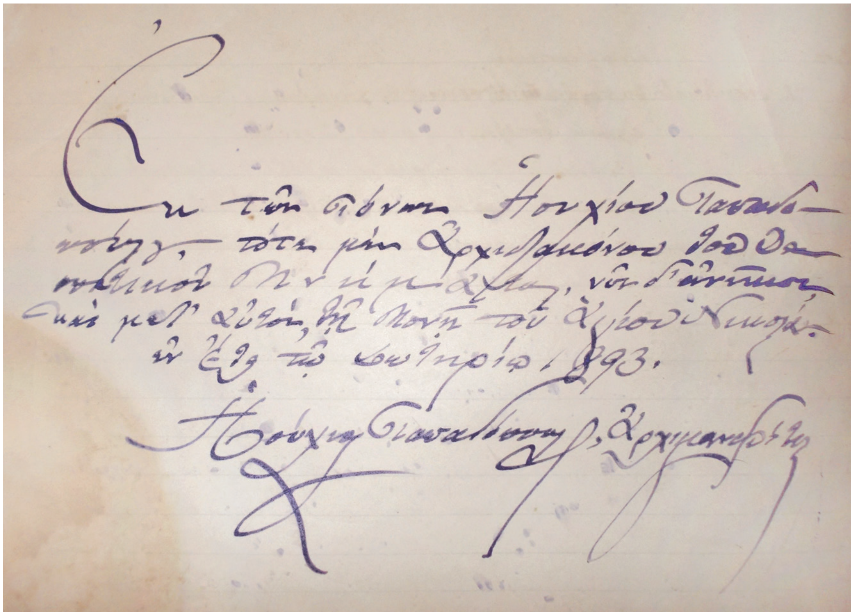
24. 1881 ἐν Κωνσταντινουπόλει.

25. Ἐκ τῶν πόνων Ἡσυχίου Παπαδοπούλου, τότε μὲν Ἀρχιδιακόνου τοῦ Δεσποτικοῦ Μνήματος, νῦν δ' ἀνῆκον καὶ μετ' αὐτὸν τῇ Μονῇ τοῦ Ἁγίου Νικολάου ἐν ἔτει τῷ σωτηρίῳ 1893. Ἡσύχιος Παπαδόπουλος, Ἀρχιμανδρίτης « [Ce codex, qui est le fruit] des peines d'Hésychios Papadopoulos, jadis archidiacre du Sépulcre du Seigneur, appartient désormais au monastère Saint-Nicolas, en 1893. Hésychios Papadopoulos, archimandrite ». La tournure δεσποτικὸν μνῆμα est rare. Elle est attestée chez Dosithée II (E. Délèdèmos, *Δωδεκάβιβλος Δοσιθέου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις Πατριαρχευσάντων, ἄλλως καλουμένη Δωδεκάβιβλος Δοσιθέου*, Livres V et VI, Thessalonique 1982, p. 236 [livre VI, chap. 5, 3]).

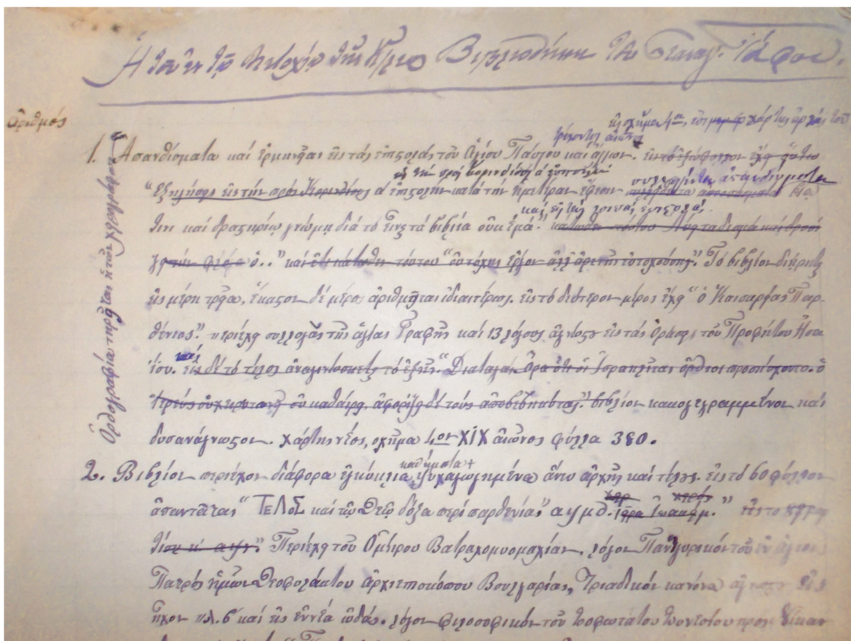
26. D. I. Polémis, *Μοναστηριακὰ τοῦ Ἁγίου Νικολάου* (Ἀνδριακὰ Χρονικά 32), Andros 2001, p. 88.



Pl. 1 – Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62, f. II



Pl. 2 – Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62, f. I



Pl. 3 – Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62, f. 1

d'Andros, aurait été fondé à la fin du 16e siècle, certainement avant1602[27], et restauré à plusieurs reprises jusqu'en 1760[28]. Certains moines du monastère furent membres de la société patriotique secrète Philiki Hétairia (Φιλικὴ Ἑταιρεία) lors de la guerre d'indépendance[29]. D'après un inventaire transmis dans le ms. Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 69, la bibliothèque du monastère possédait quarante-neuf volumes, dont un seul livre manuscrit, entre 1834 et 1845[30].

Les entrées de l'inventaire des manuscrits du Métochion transmis dans le manuscrit de l'île d'Andros sont, en règle générale, assez longues et détaillées[31]. On y trouve les titres des œuvres transmises dans le codex, dont sont donnés souvent l'*incipit*, ainsi que le nom de l'auteur, la datation du manuscrit, le format (ici indiqué par le terme σχῆμα), la matière (χάρτης / περγαμηνή), le nombre de folios et parfois un commentaire sur l'écriture et la langue ou une appréciation générale sur l'intérêt des textes transmis. Cette façon de décrire les manuscrits est révélatrice de la tendance de la seconde moitié du 19e siècle à des inventaires plus descriptifs. Un autre exemple qui illustre cette tendance est l'inventaire des manuscrits du Métochion que l'érudit Andronikos Dèmètrakopoulos dressa lors de son séjour de travail à la bibliothèque du 15 mai au 20 juillet 1872[32].

L'inventaire conservé au monastère Saint-Nicolas recense au total 547 manuscrits[33], cités par numéro croissant[34] suivant la cotation ancienne[35], parmi lesquels certains sont déjà signalés comme manquants[36]. Une note de la même main sur le recto du dernier folio annonce l'existence d'un second volume de l'inventaire, aujourd'hui perdu[37].

27. *Ibidem*, p. 17 et 17-20 pour la discussion autour de la date de sa fondation.
28. *Ibidem*, p. 20.
29. *Ibidem*, p. 29.
30. Sur cet inventaire, voir A. Lampadaridi, *RIMG* : http://www.libraria.fr/en/RIMG/andros-monastère-saint-nicolas-μονὴ-ἁγίου-νικολάου-19e-s.
31. Elles peuvent s'étaler sur plusieurs pages : voir, par exemple, la description du cod. 547 qui occupe les ff. 86-87.
32. Le fonds du Métochion suscita l'intérêt de ce spécialiste de littérature post-byzantine, notamment théologique, qui s'attela à réaliser un recensement sélectif des manuscrits, en fonction de ses centres d'intérêt. Nous ne possédons qu'un seul fragment de son inventaire qui recense 109 manuscrits, transmis aux ff. 1-7v du ms. Athèna, EBE, MPT 828, acéphale et tronqué ; voir A. Papadopoulos-Kérameus, V, p. 308 ; A. Lampadaridi, La bibliothèque du Métochion, p. 300.
33. On n'y trouve pas la description des *codices* 215-228 (début) à cause de la perte du f. 28.
34. Il est très rare que l'ordre ne soit pas respecté ; voir ff. 47v-48 pour la description des cod. 358, 359, 357.
35. Voir A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 478-480. Il s'agit de la cotation établie par Beniamin Iôannidès dans son inventaire rédigé en 1858 ; voir A. Lampadaridi, La bibliothèque du Métochion, p. 299.
36. Dans ce cas, à côté de la cote il est marqué ἐλλείπει, λείπει ou δὲν ὑπάρχει.
37. f. 87 : συνέχεια εἰς τὸν ἕτερον τόμον τοῦ καταλόγου.

Le tableau présenté en annexe (voir annexe 2) regroupe les manuscrits qui étaient absents de la bibliothèque au moment de la rédaction de l'inventaire d'Hésychios Papadopoulos. Parmi les 547 *codices* décrits, dix sont explicitement signalés comme absents[38]. À ces derniers, nous pouvons ajouter un onzième manuscrit manquant, le cod. 218, d'après le témoignage du manuscrit de la Néa Syllogè 36, le jumeau du manuscrit d'Andros[39]. L'apport de trois autres inventaires du 19e siècle est mis à profit afin de retracer le parcours des manuscrits cités comme absents par Hésychios Papadopoulos. Il s'agit de l'inventaire de Beniamin Iôannidès (1858), transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 829[40], publié par Sathas en 1872[41] et reproduit par Papadopoulos-Kérameus[42], du catalogue de Nikodèmos Byzantios (1859), transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 834[43], qui complète le recensement de son prédécesseur en y ajoutant 203 titres supplémentaires, et du catalogue d'Andronikos Dèmètrakopoulos (1872), transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 828[44].

Parmi les onze manuscrits absents en 1881, quatre sont mentionnés dans l'inventaire de Beniamin Iôannidès (1858) sans être cités dans les inventaires postérieurs à ce dernier, ce qui permet d'affirmer que les *codices* en question (134, 142, 313, 446) ont dû quitter la bibliothèque à un certain moment entre 1858 et 1881. Deux autres manuscrits, les *codices* 209 et 491, sont répertoriés par Nikodèmos Byzantios en 1859, ce qui permet de situer le moment de leur sortie de la bibliothèque entre 1859 et 1881.

Il est possible de resserrer davantage la fourchette pour deux autres manuscrits. Le cod. 348, présent dans le catalogue de Iôannidès, aurait été répertorié également dans le catalogue d'Antonin Kapustin, entamé en 1862 et révisé par Emmanuel Amorginos en 1864[45]. Néanmoins, Papadopoulos-Kérameus nous fait savoir qu'une note de la main du bibliothécaire Sôphronios sur ce même inventaire le signale comme absent[46] : il a donc dû quitter la bibliothèque entre 1862 et 1881. Par ailleurs, Andronikos Dèmètracopoulos consacre une longue entrée au cod. 421, ce qui signifie que ce manuscrit

38. Il s'agit des *codices* 134 (f. 18), 142 (f. 19v), 190 (f. 26), 209 (f. 27v), 235 (f. 29v), 313 (f. 37), 348 (f. 46), 421 (f. 67v), 446 (f. 72) et 491 (f. 79).

39. Jérusalem, Patriarchikè bibliothèkè, Néa Syllogè 36, f. 37.

40. Nous avons examiné sur place ce catalogue de manuscrits, transmis aux ff. 2-27 du ms. Athèna, EBE, MPT 829. Voir A. Lampadaridi, La bibliothèque du Métochion, p. 298-299.

41. K. Sathas, *Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη*, cité n. 11, p. 287-312.

42. A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 451-467.

43. Nous avons examiné sur place ce catalogue de manuscrits, transmis aux ff. 27v-40 du ms. Athèna, EBE, MPT 834.

44. Voir *supra*, n. 32.

45. A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 451-452, n. 1, et *infra*, n. 107.

46. *Ibidem*, p. 479 n. 3.

a dû sortir du Métochion entre 1872 et 1881. Comme nous avons pu le constater, ce codex se trouve actuellement dans la bibliothèque de la Métropole de Kition (Larnaca) à Chypre[47].

Les trois autres *codices* qualifiés d'absents par Hésychios Papapadopoulos (190, 218, 235) qui ne figurent pas dans l'inventaire de 1858 ont dû sortir de la bibliothèque à une époque antérieure à ce recensement, mais sans doute pas longtemps avant ce dernier : ces manuscrits portent bel et bien une cote et nous savons par ailleurs que l'inventaire de 1858 est le témoin le plus ancien de ce système de cotation[48].

L'inventaire du Métochion transmis par le manuscrit d'Andros permet de localiser trois manuscrits parmi ceux qui étaient absents au moment du recensement : les *codices* 142[49] et 209[50] finirent à Jérusalem, tandis que le cod. 446 se retrouva auprès du métropolite de Nicomédie[51]. Ce dernier est l'unique exemplaire de l'épître de Barnabé[52]. En effet, au moment de la rédaction de l'inventaire, en 1881, le manuscrit se trouvait entre les mains de Philothée Bryennios, métropolite de Nicomédie (1877-1910)[53]. Ce dernier est bien connu pour avoir publié le texte complet de l'épître de Clément de Rome en 1875[54] et, d'après le même manuscrit, l'opuscule intitulé *L'enseignement des douze apôtres* (*Didachè*) en 1883[55]. Le manuscrit se trouve actuellement au Patriarcat de Jérusalem (Panaghiou Taphou 54)[56], où il fut envoyé

47. Voir *infra*, p. 240-242.

48. A. Lampadaridi, La bibliothèque du Métochion, p. 299.

49. Εὑρίσκεται εἰς Ἱεροσόλυμα (f. 19v).

50. Il s'agit du cod. 209, à propos duquel nous lisons : Εὑρίσκεται εἰς Ἱεροσόλυμα (f. 209).

51. Εὑρίσκεται παρὰ τῷ ἁγίῳ Νικομηδείας (f. 72).

52. V. Kontouma, Vestiges de la bibliothèque de Dosithée II, p. 272 n. 75.

53. A. Glavinas, Ιδιόγραφο αυτοβιογραφικό σημείωμα του Φιλοθέου Βρυεννίου Μητροπολίτη Σερρών (7.8.1875-24.8.1877) και Μητροπολίτη Νικομηδείας (24.8.1877-17.11.1910), *Σερραϊκά Σύμμεικτα* 3, 2016, p. 49-70 avec la bibliographie antérieure.

54. *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Κλήμεντος Ἐπισκόπου Ῥώμης αἱ δύο πρὸς Κορινθίους Ἐπιστολαί. Ἐκ χειρογράφου τῆς ἐν Φαναρίῳ Κων/πόλεως Βιβλιοθήκης τοῦ Παναγίου Τάφου νῦν τὸ πρῶτον ἐκδιδόμεναι πλήρεις μετὰ προλεγομένων καὶ σημειώσεων ὑπὸ Φιλοθέου Βρυεννίου μητροπολίτου Σερρῶν…*, ἐν Κωνσταντινουπόλει 1875.

55. *Διδαχὴ τῶν δώδεκα ἀποστόλων, ἐκ τοῦ ἱεροσολυμιτικοῦ χειρογράφου νῦν πρῶτον ἐκδιδομένη, μετὰ προλεγομένων καὶ σημειώσεων ἐν οἷς καὶ τῆς Συνόψεως τῆς Π.Δ., τῆς ὑπὸ Ἰωάνν. τοῦ Χρυσοστόμου, σύγκρισις καὶ μέρος ἀνέκδοτον ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ χειρογράφου. Ὑπὸ Φιλοθέου Βρυεννίου μητροπολίτου Νικομηδείας*, ἐν Κωνσταντινουπόλει 1883. Voir A. Glavinas, Ιδιόγραφο αυτοβιογραφικό σημείωμα, cité n. 53, p. 66 n. 39 pour le retentissement de cette édition à Constantinople mais aussi dans les cercles érudits occidentaux.

56. Sur ce manuscrit, voir récemment D. Lincicum, An Excerpt from the *Apostolic Church Order* (*CPG* 1739), *Sacris Erudiri* 57, 2018, p. 439-444 ; Idem, Two Overlooked Greek manuscripts of 1 Clement, *Vigiliae Christianae* 73, 2019, p. 241-253.

avant 1887, pour y être photographié[57]. Par ailleurs, une note portant sur le cod. 408 atteste la familiarité d'Hésychios Papadopoulos avec les travaux du métropolite de Nicomédie[58].

Finalement, parmi les manuscrits qualifiés d'absents (ou tout simplement indisponibles) par Hésychios Papadopoulos, il n'y en a qu'un seul qui finit par retrouver son chemin jusqu'au Métochion, vraisemblablement avant 1886, car il est décrit par Papadopoulos-Kérameus[59]. Il s'agit de l'actuel cod. 317, un autographe de Damaskènos Stouditès qui relève avec certitude de l'activité du patriarche Dosithée ; il porte, en effet, trois notes de possession de la main de ce dernier[60].

Dans le manuscrit de l'île d'Andros, Hésychios est largement intervenu dans le texte en apportant des corrections qui relèvent d'un important travail de révision (voir pl. 3). Une étude comparative avec l'état de l'inventaire transmis par le manuscrit de Jérusalem démontre que nombre d'interventions apportées sur le manuscrit de l'île d'Andros sont intégrées dans la version de l'inventaire transmise par le manuscrit de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem. Les entrées du manuscrit de Jérusalem sont en général plus brèves et ont tendance à présenter les éléments de la description dans un ordre qui se veut systématique. Par conséquent, les interventions sont souvent d'ordre purement linguistique : elles consistent à harmoniser la description en la

57. J. Rendel Harris, *The Teaching of the Apostles. Newly Edited with Facsimile Text and a Commentary for the Johns Hopkins University, Baltimore. From the ms. of the Holy Sepulchre (Convent of the Greek Church), Jerusalem*, Baltimore-Londres 1887, p. 11-12 : « The Codex which was originally in the Library of the Greek Convent of the Holy Sepulchre in Constantinople is now removed to the head-quarters of that fraternity in Jerusalem ». Le volume contient une dizaine de facsimilés du manuscrit.

58. Au f. 61v du manuscrit d'Andros, nous lisons à propos du cod. 408 (nouvelle cote 14, voir A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 30, nº 480) : τὰ ὑπομνήματα ταῦτα εὕρηνται καὶ ἐν τῷ χειρογράφῳ τῆς ἡμετέρας βιβλιοθήκης ὃ ἔχει ἡ α. Σ. ὁ Μητροπολίτης Νικομηδείας, ὃς τὸ παρελθὸν ἔτος ἐσκόπει ἵνα καταχωρίσῃ ἐν τῷ ἐκκλησιαστικῷ περιοδικῷ φύλλῳ (φύλῳ *cod.*) τῶν Πατριαρχείων Ἀλήθεια. Nous retrouvons la même note révisée au f. 6v de la seconde partie de l'inventaire transmis par le manuscrit de la Néa Syllogè 36, à propos du cod. 408 : Τὰ ὑπομνήματα ταῦτα εὕρηνται καὶ ἐν τῷ χειρογράφῳ ὅπερ ἔχει ἡ α. Σ. ὁ Μητροπολίτης Νικομηδείας τῆς ἡμετέρας Βιβλιοθήκης ἀριθμ. 446 καὶ ἐν ἰδίῳ ἐμῷ χειρογράφῳ ᾧ ὠνησάμην (διὰ ταῦτα καὶ μόνα). La tournure τῆς ἡμετέρας Βιβλιοθήκης révèle l'attachement d'Hésychios à la bibliothèque du Métochion. La note du manuscrit de Jérusalem nous apprend aussi qu'Hésychios était en possession d'un manuscrit transmettant l'œuvre en question, le *Commentaire sur les douze prophètes*. En revanche, le rapprochement d'Hésychios est aléatoire : l'actuel cod. 14 transmet une œuvre intitulée « ὑπόμνημα τῶν ιβʹ προφητῶν » mais pas la *Didachè*.

59. *Ibidem*, p. 290, 479.

60. V. Kontouma, Vestiges de la bibliothèque de Dosithée II, p. 270-271, 280, 283, 287.

reformulant[61] ou en la rendant plus concise[62]. Il n'empêche : les modifications visent parfois à apporter des précisions sur un auteur[63], la datation[64] et la provenance du manuscrit[65], le lieu et la date d'une édition[66]. Le travail de révision comprend aussi l'édition de notes marginales qui retiennent l'intérêt du catalogueur comme un vœu (εὐχή) d'un prêtre dans le cod. 8[67] et une malédiction (κατάρα) dans le cod. 35[68]. Le manuscrit de Jérusalem témoigne, en effet, d'un effort systématique d'annotation, qui s'arrête brusquement au f. 17v, alors que la mise en page des folios qui suivent révèle la volonté de l'auteur de poursuivre cette démarche[69]. Dans son annotation, Hésychios se voit parfois obligé de s'excuser du style maladroit des notes du manuscrit qu'il transcrit[70]. Mais ces commentaires du catalogueur contiennent aussi des

61. Par exemple, pour le cod. 16, dans le manuscrit de Jérusalem (f. 3v), la description du contenu est reformulée d'après les corrections apportées sur le manuscrit de l'île d'Andros (f. 3) : Βούλγαρη λόγοι δέκα κατὰ μεταγλώττησιν Μανουὴλ τοῦ Κρητός au lieu de Λόγοι δέκα ἐκ τῶν τοῦ Βούλγαρη (*a.c.* Βουλγάρη) κατὰ μεταγλώττησιν Μανουὴλ τοῦ Κρητός. Sur le manuscrit d'Andros, des chiffres indiquant le changement de l'ordre des mots sont notés au-dessus des mots. Il en va de même pour le cod. 18 : dans le manuscrit de Jérusalem (f. 4), la description du contenu est également rectifiée selon les corrections apportées dans le manuscrit de l'île d'Andros (f. 3v) : Μαξίμου τοῦ Ὁμολογητοῦ ἐξήγησις ῥητῶν τινων Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου.

62. Par exemple, pour le cod. 14, la note *supra lineam* sur la dédicace du codex au f. 3 du manuscrit d'Andros est insérée dans le corps du texte du manuscrit de Jérusalem (f. 3v) à la place d'un développement plus long, par souci de concision : εἰς χρῆσιν Σεβαστοῦ Τραπεζουντίου τοῦ Κυμινήτου ἀφιερωθὲν ὑπὸ Χρυσάνθου εἰς τὴν βιβλιοθήκην τοῦ Ἁγίου Τάφου.

63. Pour le cod. 17, dans le manuscrit de Jérusalem (f. 4), le titre de l'œuvre est modifié suivant les ajouts insérés dans le manuscrit de l'île d'Andros (f. 3v) : Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλλέως τὸ περὶ ψυχῆς τοῦ Ἀριστοτέλους, au lieu de Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλέως περὶ ψυχῆς ; une précision de lieu est également ajoutée : ἐν Βουκουρεστίῳ.

64. Pour le cod. 19, dans le manuscrit de Jérusalem (f. 4), le titre et la datation sont modifiés en fonction des corrections que nous lisons dans le manuscrit de l'île d'Andros (f. 3v) : Μελετίου Συρίγου λόγοι αὐτόγραφοι […] XVIII au lieu de Λόγοι Μελετίου τοῦ Συρίγου αὐτόγραφοι […] XVII-VIII (*a.c.*).

65. Pour le cod. 6, une note au f. 2v du manuscrit d'Andros sur l'hypothèse de la provenance du manuscrit du monastère Saint-Georges de Malessina (Thèbes, Grèce) est insérée dans le corps du texte du manuscrit de Jérusalem (f. 2v) : φαίνεται ὅτι τὸ βιβλίον τοῦτον ἀνῆκεν εἰς τὴν μονὴν ἐκείνην (Μονὴ τοῦ Ἁγίου Γεωργίου τῆς Μαλεσίνης τοῦ κατὰ τὴν ἐπαρχίαν Θηβῶν).

66. Au f. 80 du manuscrit d'Andros, nous trouvons une note précisant le lieu et la date de l'édition des homélies de Dèmètrios Rhodinos : αἱ παροῦσαι ὁμιλίαι ἐξεδόθησαν ἐν Ῥώμῃ κατὰ τὸ 1636. Ce manuscrit n'est pas décrit dans le manuscrit de Jérusalem qui s'achève tronqué à l'entrée no 420.

67. La transcription du vœu qui se trouve dans la marge de droite du f. 2v du manuscrit d'Andros est intégrée dans le corps du texte du manuscrit de Jérusalem (f. 3).

68. La note *supra lineam* au f. 5v du manuscrit d'Andros est insérée dans le corps du texte du manuscrit de Jérusalem (f. 8v).

69. À partir du f. 17v, nous trouvons plusieurs folios avec des notes de bas de page vierges, avec uniquement un numéro de note (voir par exemple les ff. 22v-23, 25v-26, 26v-27, 27v-28 et 31v-32).

70. Par exemple, à propos de la transcription du vœu transmis par le cod. 8 : σημείωσις : ὁ ἀναγνώστης ἂς μὴ θαυμάσῃ διὰ τὸ ἄτακτον τοῦ λόγου· ἡμεῖς ὡς προέφημεν ἐγράψαμεν

renvois à d'autres catalogues de manuscrits, notamment au catalogue d'Emmanuel Amorginos[71], encore en usage à la bibliothèque à l'époque où Hésychios y travaillait, ainsi qu'à celui des manuscrits de l'Évangélikè Scholè de Smyrne[72], publié par A. Papadopoulos-Kérameus en 1877[73]. La volonté de renvoyer à des instruments de travail ou à des ouvrages de référence est déjà présente mais pas récurrente dans le manuscrit d'Andros : nous n'y trouvons qu'un seul renvoi au répertoire de Sathas[74].

Par conséquent, le manuscrit de l'île d'Andros a de bonnes chances d'avoir constitué le manuscrit de travail d'Hésychios Papadopoulos, en quelque sorte un « brouillon d'auteur ». Cette hypothèse est étayée par l'allure générale du manuscrit de Jérusalem qui est beaucoup plus propre et soignée ; le titre y figure de façon complète sur le recto du premier feuillet de garde[75], tandis que dans le manuscrit de l'île d'Andros, un bref intitulé a

πιστῶς ὅ τι εὕρωμεν [*sic*]· τό τε σόλοικον καὶ ἀκανόνιστον τοῦ λόγου ἐστὶ λάθος οὐχὶ βεβαίως τοῦ συγγραφέως ἀλλὰ τοῦ ἀντιγραφέως (γραφέως *p.c.*) ἐν τῇ βίβλῳ (Jérusalem, Bibliothèque du Patriarcat, Néa Syllogè 8, f. 2v).

71. Par exemple, Hésychios entre en polémique avec Emmanuel Amorginos concernant le contenu du cod. 33 dont l'intitulé est Ἀθανασίου Σταγειρίτου Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς· ὁ κύριος Ἰωάννης Ἀμοργῖνος [*sic*] ἠρκέσθη ἵνα γράψῃ μόνον τὸ ἐπίθετον ἄνευ τοῦ οὐσιαστικοῦ· ἐγὼ δὲ οὐδένα ἄλλον Σταγειρίτη γινώσκω γράψαντα περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς, εἰμὴ τὸν Ἀθανάσιον. Κατὰ λάθος ὁ κύριος Ἀμοργῖνος ἔγραψε ἀποδώσας ἕνεκα τῆς ἐν τῇ προμετωπίδι ἐπιγραφῆς « Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου », εἰς τὸν σοφὸν τοῦτον ἄνδρα. Ἐγὼ ἐξ ὅσων οἶδα παραδέχομαι ὅτι ὁ θεῖος τοῦτος ἀνὴρ δὲν ἐπελήφθη τοιαύτης πραγματείας. Ἄν τις παραβάλῃ τὸ χειρόγραφον τοῦτο μὲ τὸ ἐν Βενετίᾳ ἐκδοθέν, θὰ ἴδῃ ὅτι τοῦτο εἶναι τὸ ἐπ' ὀνόματι Θεοφ. τοῦ Κορυδαλέως ἐκδοθέν. Οἱ δὲ περὶ τὰ τοιαῦτα δεινοὶ ἀποφανθήτωσαν. Il s'agit du codex actuel 284, qui, d'après Papadopoulos-Kérameus, contient le commentaire d'Alexandre Maurocordato sur le *Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς* d'Aristote (A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 260). On ne trouve pas de commentaire sur le traité aristotélicien *Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς* parmi les œuvres connues de l'érudit Athanasios Stageiritès (1780-1840). Cette confusion est révélatrice des limites du recensement d'Hésychios Papadopoulos, qui doit être traité avec précaution.

72. Par exemple, à propos du cod. 17, un manuscrit autographe transmettant dix homélies de Mélétios Syrigos sur les dimanches du Triodion et du Pentèkostarion (Μελετίου Συρίγου λόγοι αὐτόγραφοι εἰς τὰς Κυριακὰς τοῦ Τριῳδίου καὶ Πεντηκοσταρίου), nous apprenons que ces œuvres inédites se trouvaient aussi dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Évangélikè Scholè de Smyrne (note 1) : ὅμοιον χειρόγραφον τούτων συγγραμμάτων εὕρηνται καὶ ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς ἐν Σμύρνῃ Εὐαγγελικῆς Σχολῆς. Ἴδε κατάλ. τῶν χειρογράφ. βιβλ. Ἀ. Παπαδοπ. Κεραμέως, σελ. 12.

73. A. Papadopoulos-Kérameus, *Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς ἐν Σμύρνῃ Βιβλιοθήκης τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς μετὰ παραρτήματος περιέχοντος καί τινα ἀνέκδοτα*, Smyrne 1877.

74. Il s'agit d'une note dans la marge de gauche au f. 75v du manuscrit d'Andros portant sur le cod. 463, non décrit dans le manuscrit de Jérusalem, qui contient une série de quarante-cinq lettres, dont six sont destinées au patriarche de Constantinople Jérémie : ὅμοιον χειρόγραφον τῶν ἐπιστολῶν τούτων εὕρῃ [*sic*] ὁ Σάθας παρὰ τῷ Σοφ. Οἰκονόμου. Ὅρα Νεοελληνικὴ Φιλολογία Σάθα, σελ. 217.

75. Κατάλογος τῶν χειρογράφων βιβλίων τῆς ἐκ Κωνσταντινουπόλει Βιβλιοθήκης τοῦ Κοινοῦ τοῦ Π. Τάφου. Ἐκπονηθεὶς κελεύσει τοῦ Σεβασμιωτάτου Μητροπολίτου καὶ Ἀντιπροσώπου τοῦ Μακαριωτάτου Πατριάρχου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ Σκυθουπόλεως

été noté à l'encre bleue, vraisemblablement à l'issue de la rédaction de l'inventaire, au-dessus de la première entrée du catalogue[76] (voir pl. 3). Qui plus est, la lettre liminaire intitulée *Μεμψιμοιρίαι*, dont il sera question par la suite, ne trouve pas sa place dans la version finale de l'inventaire transmise par le manuscrit de Jérusalem.

Le manuscrit de l'île d'Andros constitue donc une source intéressante pour l'histoire du fonds. Il représente un état plus ancien et plus complet de l'inventaire transmis par le manuscrit de Jérusalem, dont il est vraisemblablement l'ancêtre. Il est aussi le seul à annoncer l'existence d'un second volume de l'inventaire, ce qui prouve qu'il s'agissait d'une entreprise de longue haleine. Puisque Papadopoulos-Kérameus recense 890 manuscrits dans son catalogue entamé en 1886, le second volume mentionné par Hésychios avait de bonnes chances de contenir lui aussi des manuscrits. Qui plus est, l'étude des manuscrits signalés comme absents permet de reconstituer les étapes du coulage des manuscrits et apporte de nouvelles pistes sur les destinataires des manuscrits sortis de la bibliothèque et les réseaux d'échanges entre les érudits de l'époque.

3. – Hésychios au travail ou les récriminations d'un catalogueur : un témoignage inédit

Si l'entreprise entamée par Hésychios Papadopoulos se rattache à une tendance bien documentée de la seconde moitié du 19e siècle, elle est toutefois empreinte d'une certaine originalité. Le manuscrit andriote a le mérite de nous faire pénétrer dans les arcanes de la fabrication de l'inventaire, en nous faisant aussi connaître la complexité de la tâche. Dans le manuscrit de l'île d'Andros, l'inventaire s'ouvre sur une longue lettre liminaire intitulée *Μεμψιμοιρίαι*, un témoignage rare sur les conditions de préparation d'un inventaire et les difficultés auxquelles un catalogueur pouvait être confronté (voir pl. 1). Cette lettre consiste en une série de plaintes, formulées sous forme de notes, qui reflètent les mauvaises conditions de travail auxquelles Hésychios a été confronté. Nous l'éditons en appendice, en proposant une traduction en français avec quelques notes explicatives (voir annexe 1).

À en croire la lettre que nous lisons sur le recto du second feuillet de garde du manuscrit de l'île d'Andros, quand Hésychios arriva au Métochion

κυρίου κυρίου Γερασίμου, ὑπὸ τοῦ ὑποτακτικοῦ, πνευματικοῦ αὐτοῦ παιδὸς καὶ διακόνου Ἡσυχίου Φ. Παπαδοπούλου, τοῦ ἐκ Πελοποννήσου ἐν ἔτει 1881.

76. Ἡ τοῦ ἐν τῷ Μετοχίῳ τῆς Κ(ωνσταντινουπό)λεως Βιβλιοθήκη τοῦ Παναγίου Τάφου.

pour préparer le catalogue des manuscrits, l'accueil que le personnel de la bibliothèque lui réserva fut loin d'être chaleureux. Chaque fois qu'il demandait un nouveau manuscrit, il se trouvait confronté à une attitude désagréable, voire hostile. Son travail se déroula dans des conditions difficiles : le seul instrument de travail qu'il avait à sa disposition était la *clavis* de la *Patrologie* de Dorothée de Larissa, qu'on finit par lui arracher pour la donner à quelqu'un d'autre. Il se sentait désemparé, démuni de ses armes, tel Achille privé de la protection d'Athéna. Étant donné son contenu, on ne s'étonne pas du fait que cette note n'ait pas trouvé sa place dans la version officielle de l'inventaire, le manuscrit qui fut envoyé à Jérusalem ; comme son auteur le précise, elle a été rédigée pour son usage personnel.

Par son ton personnel et par son originalité, cette lettre liminaire se distingue nettement des autres textes de ce genre qui servent d'entrée en matière aux inventaires du 19e siècle. Les catalogues d'imprimés de Hiérothéos « du mont Thabor » (1843) s'ouvrent sur une préface qui relate les grandes étapes de l'histoire de la bibliothèque dans le but de mettre en avant la contribution du patriarche Athanase[77]. Les catalogues de manuscrits et d'imprimés de Beniamin Iôannidès (1858) sont précédés de guides du lecteur qui expliquent comment il faut s'en servir[78]. En ce sens, la préface d'Hésychios semble isolée dans le ton et la manière de faire.

La méfiance que le personnage d'Hésychios inspirait au personnel préposé à la conservation des collections s'explique, ne serait-ce qu'en partie, par le fait qu'il n'était pas un familier de la maison et que son travail n'était pas mené dans l'intérêt de la bibliothèque du Métochion elle-même. En effet, le profil d'Hésychios Papadopoulos se distingue nettement de celui des autres catalogueurs du 19e siècle : nous n'avons plus affaire à un érudit qui se sert de la bibliothèque comme lieu de travail, comme c'est le cas d'Andronikos Dèmètrakopoulos, déjà mentionné[79], ni à un personnage actif et bien ancré dans le milieu patriarcal de Constantinople, comme Hiérothéos « du mont Thabor »[80] et Nikodèmos Byzantios[81], qui furent chargés

77. Le texte a été édité pour la première fois par K. MORAÏTAKIS, Συμπληρωματικὸς κατάλογος κωδίκων, cité n. 2, p. 248-249, et réédité et traduit en français par A. LAMPADARIDI, La bibliothèque du Métochion, p. 306-307.

78. Athèna, EBE, MPT 829, ff. 1 et 28. Voir A. LAMPADARIDI, La bibliothèque du Métochion, p. 298-299.

79. Voir *supra*, p. 224 n. 32.

80. Voir les inventaires rédigés en 1843, transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 831 (A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, V, p. 308). Sur ce personnage et son rôle dans le réaménagement du fonds, voir A. LAMPADARIDI, La bibliothèque du Métochion, p. 298, 306-307.

81. Voir les inventaires rédigés en 1859, transmis par le ms. Athèna, EBE, MPT 834 (A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, V, p. 309).

d'importants travaux de réaménagement et de catalogage du fonds au milieu du 19e siècle. Hésychios Papadopoulos n'était pas lié à l'entourage du Métochion constantinopolitain mais à celui du Patriarcat de Jérusalem. Comme le titre de l'inventaire du manuscrit de Jérusalem l'indique[82], cet hagiotaphite était le fils spirituel de Gérasime, qui deveint plus tard patriarche de Jérusalem[83]. Ce dernier, en 1881, alors qu'il était encore métropolite de Scythopolis, envoya Hésychios Papadopoulos à Constantinople pour qu'il réalise le présent inventaire. Après son ascension au trône patriarcal en 1891, Gérasime soutint Papadopoulos-Kérameus dans son entreprise de catalogage des manuscrits du Métochion[84], déjà entamée en 1886, ce qui est révélateur de son intérêt constant pour la bibliothèque.

Le destin de l'inventaire d'Hésychios Papadopoulos s'avère également différent : tous les autres catalogues de manuscrits ou d'imprimés du Métochion datant des 18e-19e siècles que nous avons pu repérer à ce jour étaient conçus dans leur grande majorité comme des documents d'usage destinés à rester dans la bibliothèque. Ils finirent par trouver leur place dans le fonds du Métochion[85] en tant que manuels utiles aux lecteurs ou registres mis à jour au fur et à mesure de nouvelles acquisitions. En revanche, l'inventaire réalisé par les soins d'Hésychios Papadopoulos fut envoyé à Jérusalem et sa version revue et corrigée trouva sa place parmi les manuscrits du fonds Néa Syllogè de la Bibliothèque patriarcale. Comme il est explicitement annoncé dans la lettre liminaire sur laquelle s'ouvre son catalogue, le présent recensement n'est pas censé servir les intérêts de la Bibliothèque du Métochion mais ceux de la « confrérie du Saint-Sépulcre »[86]. Par ailleurs, Papadopoulos-Kérameus ne mentionne pas l'inventaire d'Hésychios parmi les catalogues de ses prédécesseurs qu'il trouva sur place. La « bibliothèque-mère », celle du Patriarcat de Jérusalem, fut le destinataire final de cet inventaire. Nous sommes à une époque où le Métochion constantinopolitain commence à perdre son prestige d'antan : le siège du Patriarcat de Jérusalem avait été transféré à nouveau à Jérusalem sous le patriarcat de Procope II (1872-1875).

Le parcours d'Hésychios connu par ailleurs est susceptible de susciter la méfiance. D'après le témoignage de Manouèl Gédéôn[87], ce diacre hagiotaphite,

82. Voir *supra*, n. 75.
83. Gérasime devint patriarche de Jérusalem en 1891.
84. A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. β΄.
85. Pour un inventaire des imprimés du Métochion dressé en 1862 qui finit à Jérusalem, voir le ms. Jérusalem, Patriarchikè bibliothèkè, Néa Syllogè 38 (A. Papadopoulos-Kérameus, V, p. 356-357). Voir A. Lampadaridi, *RIMG* : http://www.libraria.fr/fr/RIMG/jérusalem-bibliothèque-du-patriarcat1862.
86. Voir *infra*, p. 237 n. 105.
87. M. Gédéôn, *Μνεία τῶν πρὸ ἐμοῦ. 1800-1863-1913*, Athènes 1934, p. 270-273.

originaire d'un village de Laconie dans le Péloponnèse, fut impliqué dans une affaire de vol de manuscrits. En 1881, Hésychios constitua « une bande de voleurs » : ses complices étaient Agathangélos, son compatriote et higoumène du monastère d'Esphigménou sur le Mont Athos, un prêtre du nom de Nikandros, deux laïcs et vraisemblablement le conseiller juridique de la « confrérie du Saint-Sépulcre » Éleuthérios Tapeinos. Hésychios et son compatriote Agathangélos furent accusés du vol de quatre manuscrits en parchemin appartenant au monastère d'Esphigménou[88]. L'affaire fut dévoilée à l'été 1883, à l'issue d'une enquête menée au Mont Athos. Suite à cette dernière, Hésychios fut appelé à comparaître devant le patriarche de Constantinople Joachim III (1878-1884) le 8 décembre 1883. Après avoir refusé de rendre des comptes devant le tribunal du Patriarcat de Constantinople, l'hagiotaphite se réfugia au Métochion, qui était, nous dit Gédéôn, son lieu de résidence[89]. C'est là qu'il tenta de mettre fin à ses jours : il prit une boîte d'allumettes au phosphore d'origine viennoise, en dilua le contenu dans l'eau et ingurgita le mélange. Un médecin arriva assez vite pour lui sauver la vie mais Hésychios demeura alité pendant cinq mois.

L'hagiotaphite finit par être acquitté de ses crimes. Accompagné de son père, il quitta Constantinople pour se rendre au Pirée. C'est là qu'Hésychios rencontra son ancien complice Agathangélos, qui s'était lui-même échappé de la prison de Karyès au Mont Athos. Après être passé par le monastère de Phanérôménè dans l'île de Salamine, Hésychios arriva dans l'île d'Andros, où il devint l'higoumène du monastère Saint-Nicolas pour un an (1893-1894)[90]. La note de dédicace sur le recto du premier feuillet de garde du manuscrit de l'île d'Andros date des débuts de son higouménat (voir pl. 2). La présence de l'inventaire du Métochion dans la bibliothèque du monastère Saint-Nicolas, situé dans un endroit reculé de l'île d'Andros, coupé du reste du monde, n'a donc rien d'étonnant et est intimement lié au destin de son auteur : alors que l'exemplaire officiel fut envoyé à Jérusalem, vraisemblablement juste après sa rédaction et certainement avant 1886, car Papadopoulos-Kérameus ne le

88. Il s'agit des mss. Hagion Oros, Monè Esphigménou, 3 (Lambros 2016), qui se trouve aujourd'hui à Saint-Pétersbourg (Sankt-Peterburg, Rossijskaja Nacional'naja biblioteka [RNB], Φ nº 906 [Gr.], 212 [Granstrem 333]) ; Hagion Oros, Monè Esphigménou, 13 (Lambros 2026) ; Hagion Oros, Monè Esphigménou, 30 (Lambros 2043) ou 33 (Lambros 2046), ainsi que d'autres manuscrits, parmi lesquels un recueil de lettres d'érudits grecs que Gédéôn envoya à son ami Georges Maurocordato ; voir Gédéôn, *Μνεία*, cité n. 87, p. 270. Ce dernier remercie Gédéôn pour cet envoi dans une lettre envoyée de Paris en décembre 1883 (accessible en ligne https://anemi.lib.uoc.gr/metadata/c/7/b/metadata-fb22a5a65fb090a3b-baf554604e24a f9_1251444607.tkl).

89. M. Gédéôn, *Μνεία*, cité n. 87, p. 271.

90. D. I. Polémis, *Μοναστηριακὰ τοῦ Ἁγίου Νικολάου*, cité n. 26, p. 33, 88.

mentionne pas parmi les catalogues retrouvés sur place, Hésychios ne se départit pas de son manuscrit de travail qu'il dédia, à l'issue de ses péripéties, à la bibliothèque du monastère Saint-Nicolas. D'après Dèmètrios Polémis, Hésychios, qui avait déjà été chassé du Patriarcat de Constantinople, se montra incompétent dans la gestion du monastère andriote : il quitta le monastère Saint-Nicolas en 1894 dans des conditions obscures, accusé encore une fois d'avoir volé des documents[91]. L'higouménat de cet hagiotaphite déchu aurait mené à l'effondrement du monastère Saint-Nicolas et à son rattachement au monastère de Panachrantou jusqu'en 1900[92].

L'inventaire d'Hésychios Papadopoulos s'insère dans le contexte de catalogues érudits et recherchés qui apparaissent dans la seconde moitié du 19e siècle, avec une distinction désormais bien établie entre imprimés et manuscrits et une prédilection pour une description détaillée de ces derniers. Parmi les inventaires révélateurs de cette tendance, il est le seul à prétendre à l'exhaustivité, ayant pour but de recenser de façon détaillée tous les manuscrits de la bibliothèque ; il est également le seul à les recenser par numéro croissant, ce qui est beaucoup plus systématique que l'ordre alphabétique (en fonction soit du nom d'auteur, soit du contenu) adopté par les autres inventaires du 19e siècle. En ce sens, il constitue le catalogue le plus riche et le plus complet avant l'entreprise de Papadopoulos-Kérameus, ce qui fait de lui un témoin important pour l'histoire de ce fonds. Par le profil quelque peu romanesque de son auteur et par le double état du texte dont nous avons la chance de disposer, cet inventaire constitue un témoignage intéressant sur la façon dont les catalogueurs du 19e siècle procédaient. Le projet de révision et d'annotation de son « exemplaire de travail » était ambitieux et impliquait un retour aux manuscrits et un important travail sur place pour vérifier et améliorer le contenu du catalogue. Il s'agit là d'un témoignage unique sur la façon de rédiger un catalogue de manuscrits critique et érudit au 19e siècle.

Sa rédaction coïncide chronologiquement avec l'affaire du vol des manuscrits athonites, que Gédéôn situe en 1881, dans laquelle Hésychios se trouva fortement impliqué. Cependant, le vol ne fut dévoilé qu'en 1883 : les affres d'Hésychios lors de la préparation du catalogue seraient-elles liées à une certaine connaissance de l'affaire ou aux rumeurs qui pouvaient circuler autour de sa personne ? Il reste impossible de trancher, car Gédéôn, qui fait d'Hésychios sa « bête noire », est notre seule source sur les événements.

91. *Ibidem*, p. 31 n. 2.
92. *Ibidem*, p. 88.

Ses activités suspectes liées à l'affaire du vol des manuscrits, avec toutes les péripéties qui s'ensuivirent, pourraient sans doute expliquer pourquoi son projet de révision de son « brouillon d'auteur » fut abandonné : le manuscrit de Jérusalem qui représente un important effort de révision est inachevé et l'annotation systématique que son auteur avait entreprise s'arrête brusquement au f. 17v. Dans tous les cas, il va sans dire qu'Hésychios n'était pas un familier de la bibliothèque, ce qui n'a pas dû faciliter la tâche : son regard aurait-il été considéré comme dangereux, car il venait de la métropole ? Son inventaire est finalement le seul catalogue des manuscrits du Métochion aujourd'hui connu qui finit loin de Constantinople, à Jérusalem et, par un concours de circonstances, dans l'île d'Andros.

La mise à profit de l'inventaire d'Hésychios Papadopoulos permet de compléter notre connaissance de l'histoire de la bibliothèque du Métochion, en offrant de nouveaux éléments sur la circulation des livres et les réseaux d'acteurs de ces mouvements. Son témoignage sert à identifier les manuscrits qui quittent la bibliothèque avant la fin du 19e siècle et, le cas échéant, leurs destinataires. Les livres qui quittent la bibliothèque du Métochion n'y retournent que très rarement (un manuscrit sur les onze recensés par Hésychios) et la « bibliothèque-mère » du Patriarcat de Jérusalem semble être la destination par excellence : c'est cette bibliothèque qui a *in fine* le mérite d'être le centre de documentation principal du siège hiérosolymitain[93]. Ainsi peut-on compléter notre connaissance du destin de certains manuscrits exceptionnels, comme le codex de la *Didachè des douze apôtres*, et découvrir des informations sur des manuscrits moins connus. Ce catalogue et son paratexte, à travers les notes diverses qu'il contient, permet de confirmer le constat que la bibliothèque était un important lieu de travail pour les érudits de l'époque. En ce sens, le cas d'Hésychios Papadopoulos démontre bien à quel point les catalogues de manuscrits et d'imprimés constituent des jalons pour une histoire intellectuelle, en proposant une autre approche pour appréhender les flux de textes et le transfert du savoir.

Anna Lampadaridi
Newton International Fellowship Alumnus (British Academy)

Annexe 1

Nous éditons ici la lettre d'Hésychios Papadopoulos transmise sur le recto du second feuillet de garde du ms. Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62 (voir pl. 1). Les variantes orthographiques sont notées dans l'apparat.

1881, ἐν Κωνσταντινουπόλει

Μεμψιμοιρίαι

Ἡ καταχώρησις τῆς ἐπιστολῆς τοῦ Χρυσάνθου πρὸς Κυμινήτην[94] ὑπὸ τοῦ Ἀγχιάλου Βασιλείου, ἐν τῷ φύλλῳ τῆς *Ἀληθείας*.

Ὅτι ὁ σκοπὸς τοῦ παρόντος καταλόγου ἀποβαίνει συντελεστικὸς τῇ Μεσαιωνικῇ Ἑταιρείᾳ[95], καὶ οὐχὶ πρὸς τὸ συμφέρον τῆς Βιβλιοθήκης.

Ἡ παρ' ἐμοῦ φυλασσομένη ἰδιαιτέρα πρὸς διευκόλυνσιν εἰς ὕστερον διὰ τὴν τακτοποίησιν τοῦ παρόντος καταλόγου ἀκριβὴς σημείωσις.

Ἡ Περὶ τῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς πρὸ τοῦ Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ πραγματεία ἥτις ἐξεφωνήθη ἐν τῷ Μουσικῷ Συλλόγῳ ἀνθ' ἡμῶν ὑπὸ τοῦ Γεώργ. Παπαδοπούλου.

Αἱ εἰς μηδὲν ἰσχύσασαι παρακλήσεις δι' ὧν πολλάκις φυλλάδων[96] τοῦ Ἀμοργίνου[97] καταλόγου οὗ ἀνάγκην εἶχον ἵνα ἔχω ὑπ' ὄψιν, ἵνα μή[98] τι τῆς ἐμῆς παραδράμῃ προσοχῆς καὶ ἀκριβείας.

Οἴμοι ὁπόταν ἄλλον τινα ἤθελον πέμψῃ[99] πρὸς παραλαβὴν ἄλλων χειρογράφων: μεμψιμοιρίαι, διαστροφὴ χειλέων, παράπονα, καὶ ἔστιν ὅτε καὶ μικρὸν παιδίον ἂν ἐνώπιον αὐτοῦ εἶχεν, πρὸς οὐδὲν ἐλογίζετο ἵνα ἄρξηται[100] λέγειν παραπονούμενος.

Τὸ μόνον βοηθητικὸν μέσον ὅπερ ἐσχάτως μοι ἐδόθη ἦτο ἡ *Κλεὶς τῆς πατρολογίας* τοῦ πρώην Λαρίσσης Δωροθέου[101], τὸ ὁποῖον ἐστάλη ἐνταῦθα: ἀλλ' οἴμοι τί σκληρόν, ὁπόταν εἰς τὸ μέσον τοῦτο μοὶ ἀφηρέθη καὶ ἐδόθη τῷ κυρίῳ Καλλίφρονι! Οὐδ' αὐτὸς ὁ Ἀχιλλεὺς ἐὰν μὴ ἐδίδετο αὐτῷ καὶ ἡ δευτέρα ὑπὸ τῆς προστάτιδος αὐτοῦ Ἀθηνᾶς πανοπλία θὰ ἠδύνατο νὰ

94. Κιμηνίτην *cod.*
95. ἑταιρίᾳ *cod.*
96. La structure de la phrase est problématique.
97. ἀμοργείου *cod.*
98. μή *addidimus.*
99. πέμψει *cod.*
100. ἄρξητε *cod.*
101. τοῦ – Δωροθέου *supra lineam.*

φονεύσῃ τὸν Ἕκτορα. Ἐὰν οὗτος ἐστερεῖτο τοῦ μέσου τούτου πῶς ἤθελεν ἐξέλθῃ[102] ἐναντίον τοῦ ἀντιπάλου αὐτοῦ: τί δὲ ἠδυνάμην ἄνευ ὅπλων, ἄνευ ἀσπίδος, ἄνευ βοηθητικῶν βιβλίων νὰ γράψω; Ὠκεανὸς ἂν ἡ κεφαλή τινος[103] προκειμένη περὶ τοιούτου ἔργου ἂν ἤθελεν ᾖ, οὐδὲν ἤθελεν κατορθώσῃ ἄνευ βιβλίων, ἄνευ τῶν μέσων ἐκείνων δι' ὧν οἵ τε συγγραφεῖς καὶ συγγράφοντες βοηθοῦνται.

Πλείονας δὲ πληροφορίας περὶ τῆς ὑποθέσεως ταύτης εὕροι ὁ ἀναγνώστης ἐν ταῖς ὑποσημειώσεσι ἐν αἷς καὶ παραπέμπεται περὶ τοῦ τρόπου τῆς ἐκπονήσεως τοῦ παρόντος καταλόγου, μὴ δυνάμενος ἄλλως πράξαι εἰμὴ ἐν αὐταῖς ἐκφρασθῆναι μετὰ τοῦ ὡς ἔνεστι κολακευτικωτέρου λόγου.

Constantinople, 1881

Avertissements d'un geignard

La publication de la lettre de Chrysanthos à Kyminètès par Basile d'Anchialos dans la feuille de la *Vérité*[104].

Le fait que le présent catalogue est rédigé au profit de la société médiévale[105], sans servir les intérêts de la bibliothèque.

Le fait que je respecte tout particulièrement cette notation rigoureuse, afin de faciliter plus tard le classement du présent catalogue.

Le fait que le traité sur la musique ecclésiastique avant Jean Damascène fut prononcé à l'Association de Musique par Georges Papadopoulos[106] et pas par nous-même.

102. ἐξέλθει *cod.*

103. Construction elliptique.

104. Il s'agit vraisemblablement de la lettre autographe de Sébastos Kyminètès à Chrysanthe Notaras intitulée Περὶ τοῦ μυστηρίου τῆς εὐχαριστίας transmise par le cod. 96, d'après A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, IV, p. 99. Elle fut publiée par Basile I[er], métropolite d'Anchialos (1865-1884) et plus tard de Smyrne (1884-1910), dans *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* en 1881 (p. 243-246 et 253-255). La première phrase de cette lettre semble ne pas faire corps avec la suite : cela témoigne du caractère lapidaire et peu structuré de cette lettre liminaire, qui regroupe les récriminations adressées à Hésychios, mais surtout ses propres plaintes.

105. Cette expression rare désigne la « confrérie du Saint-Sépulcre ». Le fait qu'Hésychios ait travaillé dans l'intérêt du Patriarcat de Jérusalem fut apparemment l'une des raisons pour lesquelles il ne fut pas bien reçu au Métochion.

106. Georges Papadopoulos fut la cheville ouvrière de l'Ἑλληνικὸς Μουσικὸς Σύλλογος, la troisième association musicale qui fut fondée à Constantinople en 1880. Les deux conférences qu'il prononça au sujet de la musique ecclésiastique (Περὶ ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς) en février et en mars 1880 furent à l'origine de la fondation de l'association. Certains membres de l'association étaient invités à lire des traités autographes ; parmi les traités lus par Georges Papadopoulos, on trouve un traité intitulé *Περὶ τῶν κορυφαίων ὑμνογράφων τῶν*

Les prières qui n'ont abouti à rien : par l'intermédiaire de celles-ci je demandais instamment à voir certains feuillets du catalogue d'Amorginos[107] dont j'avais besoin. Je voulais les avoir sous les yeux pour éviter que quelque chose échappe à mon attention et à ma rigueur.

À chaque fois, hélas, que j'avais l'intention d'envoyer quelqu'un d'autre pour récupérer de nouveaux manuscrits, il y avait des récriminations, des grimaces, des plaintes ; et même si un jour un enfant en bas âge se rendait auprès de lui, il ne pensait qu'à une chose : se plaindre.

Le seul matériel auxiliaire qui m'ait été procuré à la fin était la *clavis* de la *Patrologie*, composée par Dorothée, autrefois métropolite de Larissa[108], qui m'a été envoyée ici. Mais, hélas, comme ce fut cruel, lorsqu'on m'arracha ce manuel pour le donner à M. Kalliphrôn[109] ! Même Achille en personne n'aurait pas pu tuer Hector, si on ne lui avait pas donné la deuxième armure d'Athéna, sa déesse protectrice ! Si celui-ci avait été privé de ce moyen, comment aurait-il pu affronter son ennemi ? Que pourrais-je écrire sans armes, sans bouclier, sans instruments de travail ? Même si quelqu'un avec une tête aussi vaste qu'un océan se trouvait face à une telle tâche, cela

ἀπὸ τῆς ἱδρύσεως τῆς Ἐκκλησίας μέχρις Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ ἀκμασάντων. Joachim III, devant lequel Hésychios Papadopoulos fut appelé à comparaître en raison de l'affaire du vol des manuscrits athonites, prit part à l'assemblée de l'association en décembre 1880. Voir G. Papadopoulos, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς καὶ οἱ ἀπὸ τῶν Ἀποστολικῶν Χρόνων ἄχρι τῶν ἡμερῶν ἡμῶν ἀκμάσαντες ἐπιφανέστεροι μελῳδοί, ὑμνογράφοι, μουσικοὶ καὶ μουσικολόγοι*, Athènes 1890, p. 396-405. Les travaux de Georges Papadopoulos sur la musique avant Jean Damascène étaient développés dans la première partie de son ouvrage, *ibidem*, p. 33-153.

107. Il s'agit de l'inventaire des manuscrits du Métochion, aujourd'hui perdu, rédigé par l'archimandrite russe Antonin Kapustin en 1862, lors de ses deux séjours de travail au Métochion. Voir K. Papoulidis, *Ο ελληνικός κόσμος του Antonin Kapustin (1817-1894). Συμβολή στην πολιτική της Ρωσίας στη Χριστιανική Ανατολή τον 19ο αι.*, Thessalonique 1993, p. 58, 113-114. Il a été révisé par Emmanuel Amorginos en 1864. En 1877, Amorginos offrit le catalogue au bibliothécaire Sôphronios et, en 1878, le dédia au Métochion pour l'usage des lecteurs. Le catalogue se trouvait à la bibliothèque lorsque Papadopoulos-Kérameus lança son entreprise de catalogage en 1886. Voir A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 451-452 n. 1. Il s'agit du principal catalogue en usage dans la bibliothèque au moment où Hésychios Papadopoulos préparait son inventaire.

108. Il s'agit de l'ouvrage de Dôrothéos Scholarios, *Κλεὶς πατρολογίας καὶ βυζαντινῶν συγγραφέων ἤτοι εὑρετήριον πάντων τῶν συγγραμμάτων τῶν θείων ἡμῶν πατέρων, διδασκάλων καὶ συγγραφέων τῶν περιεχομένων ἐν τῇ ἐν Παρισίοις ἐκδοθείσῃ Πατρολογίᾳ εἰς τόμους ἑκατὸν ἑξήκοντα καὶ ἕνα (1857-1866) ὑπὸ Μιγνίου (Migne) ἐν ᾗ προσετέθησαν καὶ τὰ συγγράμματα ἑπτὰ βυζαντινῶν συγγραφέων ἐκ τῆς Βόννης ἐκδόσεως, αὐτῶν μόνον μὴ συμπεριλαμβανομένων ἐν τῇ τοῦ Μιγνίου ἐκδόσει*, Athènes 1879. Cette *clavis* de la Patrologie grecque de Migne comprend aussi sept auteurs byzantins de l'édition de Bonn. Cet instrument de travail était fort utile pour l'identification des œuvres et des auteurs inclus dans les manuscrits catalogués.

109. Il est probablement question de Basile D. Kalliphrôn, l'éditeur et rédacteur en chef du journal constantinopolitain *Ἀνατολικὸς Ἀστήρ* (1861-1891).

n'aboutirait à rien sans livres, sans les moyens par lesquels les écrivains et les auteurs sont aidés dans leur travail.

Le lecteur trouvera nombre d'informations sur ce sujet dans les notes en bas de page[110], auxquelles je le renvoie concernant la façon dont le présent catalogue fut rédigé ; je n'ai pu m'exprimer qu'à travers celles-ci, en me servant, dans la mesure du possible, du langage le plus flatteur.

110. Nous n'avons repéré qu'une seule note dans laquelle Hésychios exprime sa contrariété de façon explicite. Il s'agit de la description du cod. 435 (Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62, f. 70), un manuscrit en parchemin datable du 10e-11e siècle et qualifié de *πολύτιμον*. Cette notice resta toutefois inachevée, car on lui arracha un feuillet en papier qui avait été inséré en tête du codex : *supra lineam* : ἐστέρηται (ἐστερειωται *cod.*) ὑπ' ἐμοῦ, ἐν τοσαύτῃ ἀντιστάσει τοῦ βιβλιοφύλακος (-θίλακος *cod.*) ἀντιμέτωπος, τοῦ (πονήματος *a.c.*) φύλλου τούτου τοῦ ἔχοντος τὸ πόνημα (« ils ont fini par m'arracher le feuillet qui transmet cette œuvre, telle était la résistance du bibliothécaire à laquelle j'étais confronté »). Avec un signe de renvoi, la note continue dans la marge de gauche : οὗ ἕνεκα ἠναγκάσθη πολλὰ νὰ παραγράψω συμβάλλοντα καὶ λίαν ἀναγκαῖα ὄντα εἰς τὸν σκοπὸν τοῦ παρόντος καταλόγου. Καίτοι ἡ σειρὰ τῆς πατρολογίας ὄζει ἐξ ὑγρασίας· οὐχ ἧττον ὁ Γρηγόριος Νύσσης καὶ ὁ Χρυσόστομος δὲ [*sic*] ἐμοὶ δίδονται! Τίνος δὲ ἕνεκα; Οὐδὲν περὶ τούτου λέγω, ἀλλὰ παραπέμπω τὸν φιλόπονον ἀναγνώστην ἐν τῷ προλόγῳ. « Pour cette raison j'ai été contraint d'omettre nombre de choses utiles et fort nécessaires à la fonction de ce catalogue. Et certes, la série de la *Patrologie* sent le moisi ; qui plus est, on ne me donne pas les volumes de Grégoire de Nysse et de Chrysostome ! Pour quelle raison ? Je ne dis pas un mot à ce sujet, mais je renvoie le lecteur avisé au prologue ».

Annexe 2
Liste des manuscrits absents de la bibliothèque lors de la rédaction de l'inventaire d'Hésychios Papadopoulos (1881)

Cote ancienne	**Inventaire de Beniamin Iôannidès (1858)**	**Inventaire de Nikodèmos Byzantios (1859)**	**Inventaire d'Andronikos Dèmètrakopoulos (1872)**	**Cote P-K**	**Remarques sur le destinataire**
134	ὁρισμοὶ τουρκιστί[111]			–	?
142	Κορυδαλλέως ἐξήγησις καὶ σημειώσεις εἰς τὸ περὶ ἑρμηνείας τοῦ Ἀριστοτέλους[112]			–	Jérusalem
190	–			–	?
209	–	Καίσαρος Κρεμονίου περὶ μήκους[113]		–	Jérusalem
218[114]	–			–	?
235	–			–	?
313	Ἰσαὰκ μοναχοῦ τοῦ Ἀργυροῦ μέθοδος κατασκευῆς ἀστρολαβικοῦ ὀργάνου[115]			317	rendu au Métochion

111. Athèna, EBE, MPT 829, f. 18 ; A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 463.
112. Athèna, EBE, MPT 829, f. 11ᵛ ; *ibidem*, p. 459.
113. Athèna, EBE, MPT 834, f. 32ᵛ.
114. Cette information est uniquement présente dans le ms. Jérusalem, Bibliothèque du Patriarcat, Néa Syllogè 36, f. 37. À cause de la perte du f. 28, le ms. Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62 ne contient pas la description des *codices* 215-228.
115. Athèna, EBE, MPT 829, f. 10 ; A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 458.

348	Χρυσάνθου πατριάρχου Ἱεροσολύμων, Ἱστορία καὶ περιγραφὴ τῆς Ἁγίας Γῆς[116]			–	Répertorié dans le catalogue d'Antonin Kapustin (1862), mais signalé comme absent par le bibliothécaire Sôphronios[117]
421	Γαβριὴλ τοῦ ἐκ Βρυούλλων ἱεροδιδασκάλου ἀντιφωτομαχικά, ἐπιδιορθωθέντα καὶ πολλαῖς σημειώσεσι πλουτισθέντα ὑπὸ Ν. Λογάδου[118]		…ἤτουν ἀπόκρισις αὐτοσχέδιος τοῦ ἱεροδιδασκάλου Γαβριὴλ τοῦ ἐκ Βρυούλλων ἐπιδιορθωθεῖσα καὶ πολλαῖς σημειώσεσι πλουτισθεῖσα ὑπὸ τοῦ Ν. Λογάδου, καὶ ἀντιπροσβολὴ τοῦ αὐτοῦ Ν. Λογάδου κατά τινων τοῦ αἰῶνος μας φωτομάχων ἐκδοθέντα ὑπὸ τοῦ μακαριωτάτου Πατριάρχου τῶν Ἱεροσολύμων κυρίου Ἀθανασίου εἰς κοινὴν τῶν ὀρθοδόξων	–	Chypre (actuellement Larnaka, Mêtropolis Kitiou, 60, olim 35)[119]

116. Athèna, EBE, MPT 829, f. 25 ; *ibidem*, p. 466.

117. Ὁ κῶδιξ οὗτος, ὡς ἔγραψε ὁ Σωφρόνιος ὁ Λέσβιος ἐν τῷ παλαιῷ τοῦ Ἀντωνίνου καταλόγῳ, « ἐλλείπει »· περιεῖχε δὲ ἐν ἑαυτῷ « Χρυσάνθου ἱστορίαν καὶ περιγραφὴν τῆς Ἁγίας Γῆς » (A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, IV, p. 479 n. 3).

118. Athèna, EBE, MPT 829, f. 4 ; A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, IV, p. 454. Sur ce traité s'opposant au dialogue *Φωτομαχικὰ* d'Adamantios Koraïs, voir G. D. MÉTALLÈNOS, *Φωτομαχικὰ – Ἀντιφωτομαχικά*, cité n. 119, p. 81-119.

119. Nous avons pu examiner sur microfilm les *codices* 35 et 60 de la bibliothèque de la Métropole de Kition (Larnaca) au Centre d'histoire et de paléographie de la Fondation culturelle de la Banque nationale de Grèce (Athènes). Le codex 35 est un manuscrit musical et le codex 60 transmet le traité intitulé *Ἀντιφωτομαχικά*. Les conditions de son transfert depuis Constantinople sont mal connues. Voir *Μικροφωτογραφήσεις χειρογράφων καὶ ἀρχείων Γ' (1981-1983)*, Athènes 1985, p. 35 (cod. 60) ; G. D. MÉTALLÈNOS, *Φωτομαχικὰ – Ἀντιφωτομαχικά. Τὸ φῶς τοῦ Παναγίου Τάφου στὸν Διάλογο Διαφωτισμοῦ – Ὀρθοδοξίας*, Athènes 2001, p. 84, 90 (cod. 35).

			ὠφέλειαν… Ἰδοὺ ἐγὼ πανσέβαστε δέσποτα ἐμφανίζομαι πάλιν ἐνώπιον σου κτλ. 1834 Φεβρουαρίου 28 Ν. Λογάδης. Το πόνημα ἄρχεται « Τὰ πράγματα λόγων οὐ χρήζει εἶπέ τις τῶν σοφῶν πατέρων τῆς ἐκκλησίας ». Ἔπειτα προστίθεται τοῦ Λογάδου περὶ μεταφράσεως εἰς τὴν ἁπλῆν φράσιν τῆς Νέας Διαθήκης τὰ ἐγκώμια εἰς τὸν Πατριάρχην Ἀθανάσιον ὑπὸ τοῦ πρωτοσυγκέλου τοῦ Παναγίου Τάφου κυρίου Πλάτωνος τοῦ Ζαγοραίου 1834 Ἰανουαρίου 1[120]		
446	Χρυσοστόμου σύνοψις εἰς ἅπασαν τὴν Π. καὶ Ν. ἐν μεμβράνῃ[121]			–	Nicomédie, puis Jérusalem (actuellement Jérusalem, Bibliothèque du Patriarcat, Panaghiou Taphou 54)
491	–	Ἰωάννου Δαμασκηνοῦ περὶ μουσικῆς[122]		–	?

120. Athèna, EBE, MPT 828, f. 3^{r-v}.
121. Athèna, EBE, MPT 829, f. 25 ; A. Papadopoulos-Kérameus, IV, p. 466.
122. Athèna, EBE, MPT 834, f. 32.

Liste des abréviations et des manuscrits cités

V. KONTOUMA, Vestiges de la bibliothèque de Dosithée II : V. KONTOUMA, Vestiges de la bibliothèque de Dosithée II de Jérusalem au Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople, dans A. BINGGELI, M. CASSIN et M. DÉTORAKI, avec la collab. d'A. LAMPADARIDI (éd.), *Les bibliothèques grecques dans l'Empire Ottoman* (Bibliologia 54), Turnhout 2020, p. 259-289.

A. LAMPADARIDI, La bibliothèque du Métochion : A. LAMPADARIDI, La bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople à travers ses inventaires anciens, dans A. BINGGELI, M. CASSIN et M. DÉTORAKI, avec la collab. d'A. LAMPADARIDI (éd.), *Les bibliothèques grecques dans l'Empire Ottoman* (Bibliologia 54), Turnhout 2020, p. 291-309.

A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, I-V : A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, I-V, Saint-Pétersbourg 1899-1915 (réimpr. Bruxelles 1963).

Andros, Monè Hagiou Nikolaou
62 (Diktyon 501)
69 (Diktyon 508)

Athèna, Ethnikè Bibliothèkè tès Hellados, Métochion tou Panagiou Taphou (= Athèna, EBE, MPT)
MPT 93 (Diktyon 6490)
MPT 828 (Diktyon 7225)
MPT 829 (Diktyon 7226)
MPT 830 (Diktyon 7227)
MPT 831 (Diktyon 7228)
MPT 834 (Diktyon 7231)

Hagion Oros, Monè Esphigménou
3 (Lambros 2016) (Diktyon 21634)
13 (Lambros 2026) (Diktyon 21644)
30 (Lambros 2043) (Diktyon 21661)
33 (Lambros 2046) (Diktyon 21664)

Jérusalem, Patriarchikè bibliothèkè
Panaghiou Taphou 54 (Diktyon 35291)
Néa Syllogè 14 (Diktyon 35130)
Néa Syllogè 36 (Diktyon 35152)
Néa Syllogè 38 (Diktyon 35154)

Larnaka, Mètropolis Kitiou, 60 (Diktyon 37575)

Sankt-Peterburg, Rossijskaja Nacional'naja Biblioteka (RNB), Φ n° 906 (Gr.), 212 (Granstrem 333) (Diktyon 57284)

LA COLLECTION NUMISMATIQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES BYZANTINES

André RONDE, Cécile MORRISSON,
Arianna D'OTTONE-RAMBACH

La collection numismatique de l'Institut français d'études byzantines (désormais cité IFEB) est déposée à la bibliothèque Jean de Vernon à l'Institut catholique de Paris, rue d'Assas. À la demande de Monsieur Olivier Delouis, secrétaire de l'IFEB, et de Madame Vassa Kontouma, présidente de l'IFEB, les auteurs en ont effectué une étude sommaire, après le premier classement de l'ensemble des séries et l'identification des pièces antiques grecques et romaines à laquelle avait procédé André Ronde.

Cet ensemble est un « héritage » des Pères Assomptionnistes, fondateurs en 1895 de l'Institut à Istanbul, et qui a suivi leurs pérégrinations depuis l'Orient jusqu'à Paris[1]. Conservée jusqu'ici en bloc, cette collection n'avait jamais fait l'objet d'un inventaire sérieux, encore moins d'une étude détaillée. En 1977, à la demande du père Jean Darrouzès, qui organisait le déménagement des locaux jusque-là occupés à Paris par l'IFEB rue François Ier, Cécile Morrisson en avait examiné la partie byzantine pour y sélectionner 38 monnaies qui furent acquises par le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale – la « BN » qui n'était pas encore appelée « de France » – (Inventaire 1977.320-357)[2].

Liste des abréviations à la fin de l'article.

1. Voir M.-H. Blanchet et I. A. Tudorie (éd.), *L'apport des Assomptionnistes français aux études byzantines : une approche critique, Actes du colloque de Bucarest, 25-27 Septembre 2014* (AOC 21), Paris 2017, et, plus particulièrement les contributions de C. Morrisson, Le père Laurent, numismate, p. 453-463, et V. Prigent, De l'apport des « petits monuments » : faire de l'or avec du plomb, p. 385-452.

2. La liste est donnée en appendice. Les monnaies postérieures à 1204 ont été numérisées et sont désormais consultables sur Gallica.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 247-287. doi : 10.2143/REB.78.0.3288413

La collection comprend 1 175 monnaies dont 960 ont pu être identifiées et 390 ont fait l'objet d'un classement en médaillier par André Ronde, auxquelles il faut ajouter les 166 monnaies byzantines et les 50 islamiques inventoriées ou identifiées quelque temps après respectivement par Cécile Morrisson et Arianna D'Ottone-Rambach. La majorité des monnaies présentent un aspect terreux et des concrétions typiques des monnaies dites de fouilles ou du moins des monnaies provenant de découvertes isolées ou en groupes non traitées par les marchands professionnels, ce qui a nécessité pour une partie d'entre elles un nettoyage sommaire afin de permettre leur meilleure identification. Cet état de la majorité des monnaies confirme ce que nous savons, du moins à l'époque du séjour stambouliote du Père Laurent : il est en effet fait allusion dans les lettres du numismate Tommaso Bertelè au père Laurent, conservées à la Bibliothèque Jean de Vernon ou dans les archives des Assomptionnistes à Rome (cote D793), au fait que celui-ci fréquentait les antiquaires du Grand Bazar pour y acheter des sceaux, sur les fonds un moment accordés par le Collège de France sur le legs Schlumberger pour l'élaboration du *Corpus des sceaux de l'Empire byzantin*[3], et qu'il lui arrivait souvent de se faire donner à cette occasion des monnaies de faible valeur, voire des « fonds de tiroir ». Il n'est pas exclu que les Assomptionnistes, installés depuis 1895 à Istanbul, aient, avant V. Laurent, fréquenté eux aussi les antiquaires[4]. Vu la modicité certaine des ressources qui leur furent consacrées, on ne sera pas surpris par le fait que l'immense majorité des monnaies est en bronze et d'un médiocre état de conservation.

Après nettoyage, André Ronde avait procédé, on l'a dit, à un classement général des monnaies avec le résultat suivant :

– monnaies grecques et hellénistiques (du 4e au 1er siècle av. J.-C.) : environ 140 dont 59 furent sélectionnées et mises en place dans le médaillier ;
– monnaies romaines des ateliers impériaux (essentiellement du 2e au 4e siècle) : environ 355 dont 120 sélectionnées ;
– monnaies romaines provinciales (dites « grecques impériales ») provenant essentiellement d'ateliers d'Asie Mineure des 2e et 3e siècles : environ 255 dont 146 sélectionnées ;
– monnaies byzantines (du 6e au 13e siècle) : 210 dont 166 ici inventoriées ;
– monnaies islamiques : 102 ;

3. V. Prigent, De l'apport des « petits monuments », cité n. 1, p. 427.
4. Sur les antiquaires du Grand Bazar après 1945, voir les souvenirs du diplomate américain Burton Y. Berry : *Out of the Past: the Istanbul Grand Bazaar*, New York 1977.

– monnaies non identifiables ou en très mauvais état : environ 215 mises au rebut.

Les monnaies sélectionnées ont fait l'objet d'un inventaire plus détaillé (voir p. 252-282).

La section grecque et hellénistique comprend essentiellement des monnaies des cités d'Asie Mineure au premier rang desquelles des bronzes frappés à l'époque des guerres de Mithridate contre les Romains (fin du 2e et début du 1er siècle av. J.-C.) en particulier à Amisos du Pont (17 monnaies), le reste provenant des royaumes de Bithynie, Syrie, Commagène. On y remarque un grand bronze de Ptolémée VI d'Égypte, un rare bronze de la cité de Salapia d'Apulie et une seule monnaie d'argent, un hémidrachme de Kios du 4e siècle av. J.-C. Ce groupe se prolonge avec les monnaies *de type hellénistique frappées par des cités grecques à l'époque romaine*. On signalera dans cette série un intéressant bronze frappé à Olba de Cilicie pour le grand prêtre Ajax, archonte et toparque d'Olba et cités alliées vers 10-15 ap. J.-C.

Le monnayage romain provincial, portant la plupart du temps des légendes grecques apparaît, de loin, le plus intéressant. Constitué essentiellement de monnaies de bronze, il est très représentatif du monnayage des provinces et des colonies de Rome et d'Asie Mineure, des rives du Bosphore jusqu'aux confins de la Syrie-Mésopotamie entre le 1er et le 3e siècle.

Dans cet ensemble se détache le monnayage de Césarée de Cappadoce avec une centaine de monnaies de bronze (*assaria* et doubles *assaria*) classées de Vespasien à Gordien III. Au revers figurent généralement des représentations plus ou moins variées du Mont Argaion (Ἀργαῖον Ὄρος / *Erciyes Dağı*), la montagne sacrée qui domine toujours la ville actuelle de Kayseri de ses 3 920 m, ou des épis de blé symbole de la richesse de la province à l'époque romaine. À noter un rare grand bronze de Macrin et Diaduménien (217-218) malheureusement abîmé par un ancien brossage intempestif.

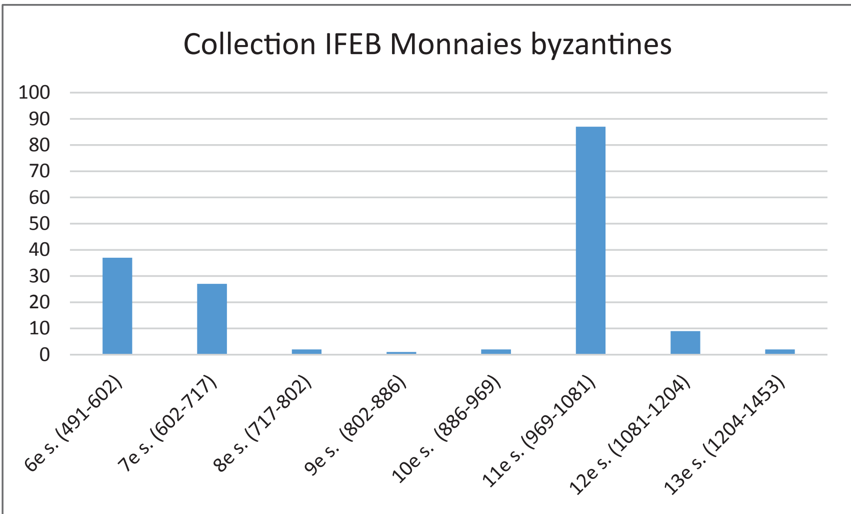
Parmi les émissions d'autres ateliers provinciaux figurent quelques grands bronzes frappés à Nicopolis du Lycos (Phrygie), Néocésarée du Pont, Antioche de Pisidie et deux médaillons (?) de Marc-Aurèle et de Caracalla ou Geta, probablement rares mais dont l'état de conservation ne permet pas d'identification précise.

Les monnaies romaines à légende latine frappées dans les ateliers impériaux au nom des empereurs sont les plus abondantes et présentent cependant moins d'intérêt. Ont été sélectionnées une vingtaine de monnaies d'argent (deniers et *antoniniani*) dont deux deniers de la République datés du 1er siècle av. J.-C. et un ensemble de sesterces et as du 1er au 3e siècle et de *nummi* et *maiorinae* du 4e siècle, représentatifs de ces émissions de bronze.

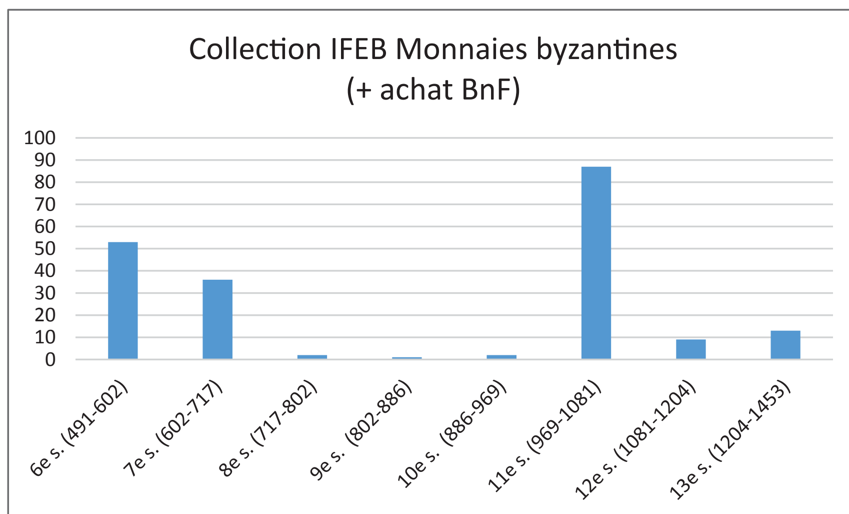
Cet ensemble, malgré son intérêt scientifique relatif, a le mérite de fournir un échantillon représentatif de la circulation du « petit numéraire » à Byzance et dans sa région entre le 2e siècle avant et le 4e siècle après J.-C.

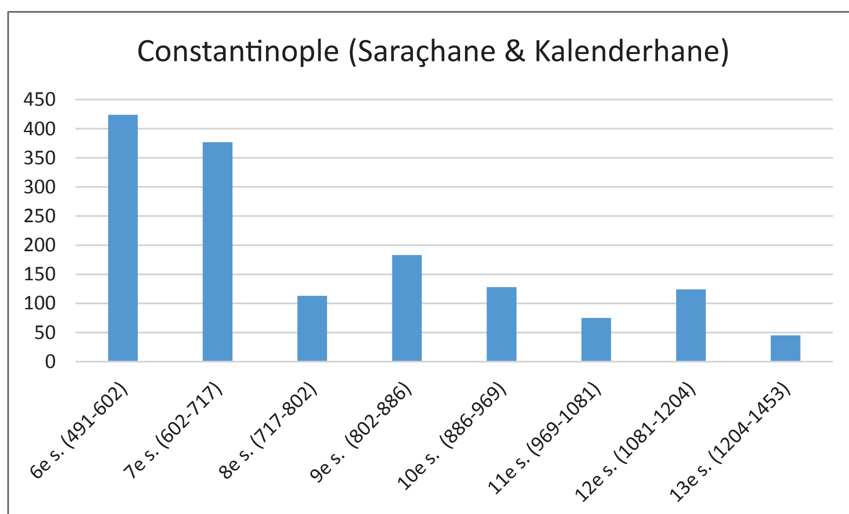
Monnaies byzantines (Cécile Morrisson)

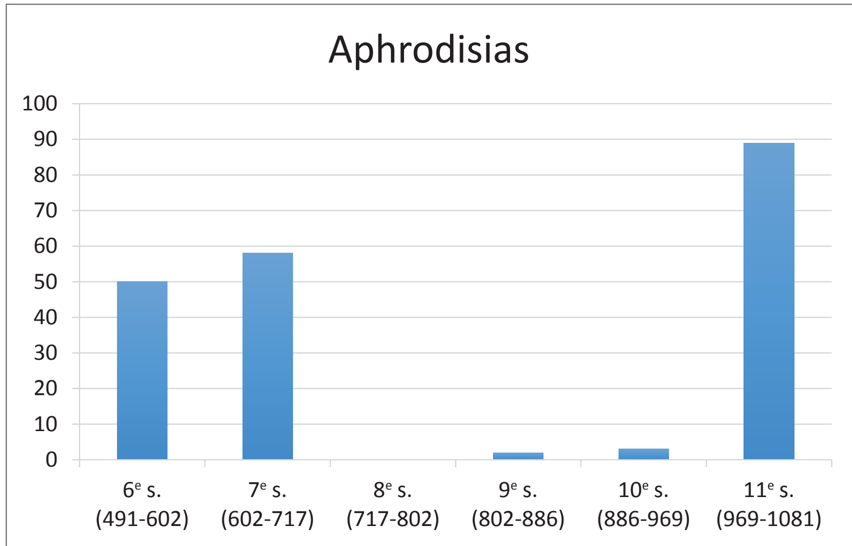
L'ensemble des 166 monnaies byzantines (ou d'époque byzantine si l'on inclut la monnaie arabo-byzantine no 63) ne présente aucune rareté particulière. Les histogrammes par périodes de la collection conservée à l'IFEB et de la collection originale (IFEB et acquisition BnF 1977) révèlent une répartition relativement analogue des deux lots. L'achat en 1977 de 38 monnaies manquant à l'époque aux collections du Cabinet des Médailles s'est révélé à peu près aléatoire, si l'on excepte le choix d'un certain nombre de monnaies des États successeurs du 13e s. (Nicée et Thessalonique) et des Paléologues. Comparé à la répartition des monnaies de fouilles connues de Constantinople l'histogramme total des deux lots (IFEB et BnF) (*figure 2*) ne témoigne pas du maintien relatif des émissions de l'époque iconoclaste ni de l'augmentation progressive des 9e et 10e s. observées dans le matériel des fouilles de Saint-Polyeucte (Saraçhane) et de la Théotokos Kyriôtissa (Kalenderhane). Il rappelle plutôt le faciès observé sur des sites micrasiatiques comme Aphrodisias ou Sinope. Il semble donc que le Bazar s'approvisionnait bien au-delà de la capitale, ce qui n'est pas pour surprendre. Mais



le facteur de sélection du collectionneur a certainement joué : l'abondance des *folles* anonymes pourrait être due à l'intérêt pour leur iconographie exclusivement religieuse. Inversement la sous-représentation des bronzes si communs pourtant du 12e s. reflète peut-être la répugnance à s'embarrasser de monnaies particulièrement mal frappées et très mal classées et mal connues à l'époque.







Monnaies islamiques (Arianna D'Ottone-Rambach)

Il s'agit d'un ensemble de 102 pièces en bronze, à l'exception d'une en argent (no 27) et d'une en alliage (billon, no 45), très variées chronologiquement, couvrant à peu près toutes les époques de l'histoire islamique – des Omeyyades jusqu'aux Ottomans – et frappées dans un grand nombre de régions de la *Dār al-Islām*.

La monnaie la plus ancienne est un *fals* d'époque omeyyade post-réforme, ou ʻabbaside, datable du 2e-3e siècle de l'Hégire : son état de conservation, très corrodé, ne permet pas la lecture des légendes marginales avec l'indication de l'atelier de frappe et de la date. Les exemplaires les plus récents sont des *para* de Abülmecid I /ʻAbd al-Majīd I (1255-1277/1839-1861). Entre ces deux extrêmes chronologiques, on trouve des émissions en bronze des dynasties ayyoubide, mamelouke, seldjoukide de Rūm et de leurs successeurs. Les provenances vont du Maroc à la Turquie, en passant par l'Égypte, la Mésopotamie et la Syrie.

Les pièces ottomanes sont numériquement les plus nombreuses dans le groupe étudié (nos 27-49). Mais on note une présence significative de bronzes des Seldjoukides de Rūm (17 pièces), qui régnèrent en Anatolie de la seconde moitié du 11e jusqu'à la première décennie du 14e siècle[5], et –

5. Pour un aperçu, voir C. E. Bosworth, Saldjūḳs: IV. The Saldjūḳs of Rūm, dans *The Encyclopædia of Islam*, VIII, Leyde 1995, p. 948-950, et pour la numismatique, R. E. Darley

comme il est habituel – les exemplaires de cette collection sont plutôt usés et corrodés. Parmi les exemplaires ayyoubides, on remarque un bronze de Saladin (532-589/1138-1193)[6] en écriture coufique (nº 21), et des émissions de l'atelier de Mayāfariqīn (Haute-Mésopotamie) sous deux de ses successeurs. Ces dernières sont une pièce lourde avec un buste (nº 22) – fidèle à la tradition locale d'un monnayage figuratif d'inspiration romano-byzantine transmise à travers les émissions en bronze des Zengides et des Artuqides – et trois du type aniconique du carré-dans-le-cercle en écriture *naskh* (nºs 23-25). Le bronze mamelouk décrit ci-dessous correspond, lui, à un type qu'on peut décrire comme cercle-dans-le triangle (nº 6).

Dans l'ensemble, si l'on considère la provenance de la collection et l'assortiment des monnaies islamiques qui en font partie, on peut trouver des similitudes avec d'autres collections formées à la même époque et dans la même région, comme celle de Tommaso Bertelè[7] : sa collection, conservée au Musée Bottacin de Padoue, est composée d'un peu plus de 130 exemplaires islamiques dont la plus grande partie fut frappée par les dynasties turcomanes (Artuqides, Seldjoukides de Rūm et Ottomans)[8]. La publication de ce groupe d'exemplaires contribue à un mouvement de mise en valeur de collections méconnues qui réservent parfois des surprises.

Doran, Saldjūḳs: VIII. Numismatics, dans *The Encyclopædia of Islam*, VIII, Leyde 1995, p. 973-978 ; Sh. R. Canby, D. Beyazit, M. Rugiadi et A. C. S. Peacock, *Court and Cosmos. The Great Age of the Seljuqs*, New York 2016.

6. Voir D. S. Richards, Ṣalāḥ al-Dīn, dans *The Encyclopædia of Islam*, VIII, Leyde 1995, p. 910-914 ; A.-M. Eddé et F. Micheau, Saladin et la dynastie des Ayyoubides, dans *L'Orient de Saladin, l'art des Ayyoubides. Exposition présentée à l'Institut du monde arabe, Paris, du 23 octobre 2001 au 10 mars 2002*, Paris 2001, p. 17-23.

7. Tommaso Bertelè (1892-1971), diplomate italien, fut de 1923 à 1926 premier secrétaire de l'ambassade d'Italie auprès de la Porte, puis de la nouvelle République ; voir P. Lemerle dans T. Bertelè, *Numismatique byzantine suivie de deux études inédites sur les monnaies des Paléologues*, éd. française mise à jour et augmentée de planches par C. Morrisson, Wetteren 1978, p. 5-7, et F. Bauden, *Catalogo*, p. xxiii. Sa collection de monnaies byzantines est l'une des composantes, et la composante essentielle pour la période tardive, des séries de Dumbarton Oaks. Le reste de la collection Bertelè, comprenant notamment une centaine de monnaies islamiques, a été légué par son fils Giovanni (1924-2018) au Musée Bottacin de Padoue ; voir B. Callegher, Monete islamiche al Museo Bottacin: tra collezionismo ottocentesco e nuove acquisizioni, dans *Simposio Simone Assemani sulla monetazione islamica / Simone Assemani Symposium on Islamic Coinage*, Padova 2005, p. 236-253, ici p. 250. Il est très probable que T. Bertelè fit la connaissance de V. Laurent non pas à Rome (comme l'écrit V. Prigent, De l'apport des « petits monuments », cité n. 1, p. 397) mais à Istanbul, où le savant sigillographe résidait à la même époque et fut ordonné prêtre à Kadiköy le 27 juin 1924 (J. Darrouzès, Le Père Vitalien Laurent (1896-1973), *REB* 32, 1974, p. v-xiv, ici p. v). Les premières lettres de Bertelè à Laurent conservées dans les archives de l'IFEB remontent à 1930 mais n'excluent pas un contact personnel auparavant.

8. Cf. F. Bauden, La collection de monnaies islamiques du Musée Bottacin (Padoue) : présentation et évaluation, dans B. Callegher et A. D'Ottone (éd.), *The 2nd Simone Assemani Symposium on Islamic Coins* (Polymnia. Numismatica antica e medievale. Studi), Trieste 2010, p. 231-257, ici p. 239.

Conclusion

Cet ensemble paraît donc représentatif du petit numéraire antique, médiéval et ottoman que l'on pouvait trouver au Grand Bazar entre les deux guerres mondiales. La zone d'approvisionnement des antiquaires était sans doute moins étendue que dans les dernières années de l'empire ottoman. Si les trouvailles régionales (Thrace, Bithynie et provinces voisines) prédominent, l'échantillon ne peut être considéré comme parfaitement représentatif de ce qu'était la circulation monétaire de la Byzance gréco-romaine, puis de la Constantinople byzantine et ottomane ; il en offre toutefois une approximation qui se compare aux données trop rares des fouilles urbaines ou de collections proches publiées[9].

CATALOGUE

Conventions : chaque notice comprend le métal, le diamètre, la description du droit, puis, précédée de la mention « Rev. », la description du revers, enfin la référence bibliographique, non systématique. Un astérisque après le numéro signale une monnaie illustrée. Les inscriptions sont composées en Athena Ruby Unicode (© Dumbarton Oaks Research Library and Collection). Un trait d'union (-) indique la césure d'une inscription. Un trait droit (|) un saut de ligne ou le passage à l'exergue.

I. – Monnaies antiques : catalogue (par André Ronde)

1. *Monnaies grecques*

Région du Pont (époque de Mithridate – fin du 2e siècle-début 1er av. J.-C.)

Amasia

1. ∅ 18 mm. Buste ailé de Persée à dr. Rev. : corne d'abondance entre les bonnets des Dioscures (ΑΜΑΣ-ЄΙ). *BMC* 13, p. 6, nº 2

Amisos

2-3. ∅ 27 et 30 mm. Tête casquée d'Athéna à dr. Rev. : Persée debout tenant un sabre (harpa) et la tête de Méduse dont le corps gît à ses pieds (ΑΜΙ-ΣΟV)

9. Voir C. Morrisson, Coins, exchanges and the transformation of the Byzantine economy (seventh-tenth century), dans A. Vionis (éd.), *Byzantium in transition: The Byzantine Early Middle Ages, 7th-8th c. AD*, Cambridge, sous presse, p. 6-8.

4. ∅ 27 mm, semblable avec des monogrammes Σ surmonté de O et ΑΕ. *BMC* 13, p. 16, nos 32-34

5. ∅ 30 mm. Tête laurée de Zeus à dr. Rev. : aigle de face tête à dr. sur un foudre (ΑΜΙΣΟV). *BMC* 13, p. 1 no 22

6. ∅ 22 mm. Ægis à la tête de Gorgone. Rev. : Nikè marchant à dr. portant une palme sur l'épaule (ΑΜΙΣΟV). *BMC* 13, p. 20 no 74

7 à 11. ∅ 20 à 22 mm. Tête casquée d'Arès à dr. Rev. : épée dans son fourreau (ΑΜΙΣΟV). 5 exemplaires semblables. *BMC* 13 p. 17 nos 40-41

12-13. Deux autres exemplaires semblables. Mais au rev. ΙΒ (an 12 de Mithridate ?). *BMC* 13, p. 17 nos 46-48

14. ∅ 22 mm. Tête diadémée d'Artémis à dr. Rev. : tripode dans une couronne (ΑΜΙΣΟV). *BMC* 13, p. 16 no 32

15. ∅ 20 mm. Tête de Dionysos à dr., « ciste mystique », derrière un thyrse (ΑΜΙΣΟV). *BMC* 13, p. 18 no 56

16-16bis. ∅ 19 mm. Tête laurée de Zeus à dr. Rev. : aigle sur un foudre (ΑΜΙΣΟV) et un monogramme. *BMC* 13, p 15 nos 24-25

17. ∅ 18 mm. Buste ailé (?) d'Artémis à dr. Rev. : à dr. épée dans son fourreau (ΑΜΙΣΟVΣ)

Kabeira

18. ∅ 27 mm. Tête casquée d'Arès à dr. Rev. : à dr. épée dans son fourreau (ΚΑ-ΒΗΡΩΝ)

TROADE

Kebren

18bis. ∅ 10 mm. Tête diadémée d'Apollon à dr. Rev. : à dr. tête de bélier et Κ. *BMC* 17, p. 45 nos 23-27, 2e moitié du 4e s. av. J.-C.

APULIE

Salapia

19. ∅ 20 mm. Cheval à dr., légende effacée (ΖΑΛΑΠ….) Rev. : à dr. un dauphin. *Sylloge Nummorum Græcorum. Staatliche Münzsammlung München*, Berlin 1968-, no 548

PAPHLAGONIE

Sinope (époque de Mithridate)

19 bis. ∅ 16 mm. Tête ailée de Persée. Rev. : à dr. corne d'abondance, entre les bonnets des Dioscures (CΙΝΩ-ΠΗΣ)

Mysie

Gambrion (4e s. av. J.-C.)

20. ∅ 18 mm. Tête laurée d'Apollon à dr. Rev. : à dr. grande étoile, lettres (ΓΑΜ) entre les rayons. *BMC* 15, p. 62 nos 2-3

Pergame (2e-1er s. av. J.-C.)

21. ∅ 20 mm. Tête casquée d'Athéna à dr. Rev. : à dr. trophée (ΑΘΗΝΑΣ) ΝΙΚΗΦΟΡΟV. *BMC* 15, p. 130 no 172

22. ∅ 18 mm. Tête laurée d'Asclèpios à dr. Rev. : à dr. serpent enroulé autour de l'omphalos ΑSΚΛΗΠΙΟΝ (ΣΩΤΗΡΟΣ). *BMC* 15, p. 125 no 158

Phrygie

Epiktete (Aizani) (fin 2e-début 1er s. av. J.-C.)

23. ∅ 20 mm. Buste d'Arès à dr. Rev. : à dr. un cheval ailé, à dr. ΕΠΙΚΤΗΤΕ. *BMC* 25, p. 200

Pisidie

Selge

24. ∅ 14 mm. Tête d'Héraclès à dr. Rev. : à dr. un foudre ailé et un arc (ΣΕΛ). *BMC* 19, p. 262 no 4748

Termessos Major

25. ∅ 17 mm. Tête laurée de Zeus à dr. Rev. : à dr. cheval au galop, à g. ΤΕΡ-Α (an 1 = 71 av. J.-C.). *BMC* 19, p. 268 nos 3-4

Cappadoce

Eusébeia (ancien nom grec de Césarée)

26. ∅ 21 mm. Buste casqué d'Athéna à dr. Rev. : à dr. Mont Argos surmonté d'un aigle (ΕΥΣΕ|ΒΕΙΑΣ). *BMC* 20, p. 45 no 2 (époque du roi Archelaüs, fin 1er s. av. J.-C.)

27. ∅ 18 mm. Tête d'Apollon à dr. Rev. : à dr. Mont Argos surmonté d'un aigle (ΕΥΣ-ΕΒΕΙΑΣ)

Attique

Athènes (2e-début 1er s. av. J.-C.)

28. ∅ 20 mm. Tête d'Athéna à dr. Rev. : à dr. Zeus marchant à dr. brandissant un foudre et un aigle (Α-ΘΕ). *BMC* 11, p. 554 (trouée)

CILICIE

Tarse (1er s. av.-1er s. ap. J.-C.)
29. ∅ 19 mm. Tête de Tychè à dr. contremarquée (tête radiée). Rev. : à dr. autel de Sandan

Hiérapolis-Castabala (2e s. av.-1er s. ap. J.-C.)
30. ∅ 22 mm. Tête de Tychè à dr. Rev. : à dr. Tychè assise à g. tenant un petit aigle ΙΕΡΟΠΟLΙΤΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩΙ ΡΥΡΑΜΩΙ

LESBOS

Mytilène (3e-2e s. av. J.-C.)
31. ∅ 20 mm. Tête laurée d'Apollon à dr. Rev. : à dr. lyre d'Apollon (ΜΥ-ΤΙ). *BMC* 17, p. 192-193

2. *Royaumes grecs et hellénistiques*

MACÉDOINE

32. ∅ 19 mm. PHILIPPE II OU III. Tête diadémée d'Apollon à dr. Rev. : à dr. cavalier en marche à dr. (ΦΙΛΙΠΠ…)
33. ∅ 17 mm Id.
34-35. ∅ 16 mm. ALEXANDRE LE GRAND. Tête d'Apollon à dr. Rev. : à dr. cheval au galop à dr. (ΑΛΕΞΑΝΔΡ...)
36-37. ∅ 18-17 mm. Tête d'Héraclès coiffé de la *léontè* à dr. Rev. : à dr. massue, arc et carquois (ΑΛϵΞΑΝ….)

THRACE

Lysimaque (297-281 av. J.-C.)
38. ∅ 21 mm. Tête casquée d'Athéna à dr. Rev. : à dr. Athéna combattante, à g. (ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ)
39-40. ∅ 15-14 mm. Tête d'Héraclès à dr. Rev. : à dr. (ΒΑΣΙ-ΛVΣΙ) dans une couronne d'épis de blé

ROYAUME DE BITHYNIE

Prusias Ier (228-185 av. J.-C.)
41. ∅ 24 mm. Tête laurée d'Apollon à g. (*basileus prosion*). Rev. : à dr. Athéna ailée debout, à g. ΒΑΣΙΛΕΩΣ-ΠΡΟΥΣΙΟΥ. *BMC* 13, p. 209 no 3

Prusias II (135-149 av. J.-C.)

42. ∅ 18 mm. Tête diadémée du roi à dr. Rev. : à dr. Héraclès debout, à g. traces de légende ΒΑΣ comme au nº 41. *BMC* 13, p. 210 nº 3-6

43. ∅ 22 mm. Tête d'Apollon à dr. Rev. : à dr. centaure tenant un arc ΒΑΣΙLΕΩΣ-ΠΡΟΥΣΙΟΥ. *BMC* 13, p 21 nº 3

Syrie séleucide

Séleucos IV (187-175 av. J.-C.)

44. ∅ 22 mm dentelé. Tête laurée d'Apollon à dr. Rev. : à dr. Apollon debout, à g. appuyé sur un tripode ΒΑΣΙΛΕΩΣ | ΣΕΛΕΥΚΟΥ. *BMC* 4, p. 32 nº 22

Demetrios Ier (162-150 av. J.-C.)

45. ∅ 27 mm dentelé. Tête laurée d'Apollon à dr. Rev. : tripode ΒΑCΙΛЄωC-ΔΗΜΗΤΡΙΟV. *BMC* 4, p. 80 nº 2

Demetrios II (145-140 av. J.-C.)

46. ∅ 19 mm. Tête laurée d'Apollon à dr. Rev. : à dr. tripode ΒΑCΙΛЄωC | ΔΗΜΗΤΡΙΟV | ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ | ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *BMC* 4, p. 62 nº 40

Égypte ptolémaïque

Ptolémée VI Philomètor (180-145 av. J.C.)

47. ∅ 30 mm. Tête diadémée de Zeus Ammon à dr. Rev. : à dr. deux aigles debout, à g. côte à côte sur un foudre ΠΤΟΛΕΜΛΙΟΥ | ΒΑΣΙΛΕΩΣ (les deux aigles pourraient figurer le règne conjoint de Ptolémée VI et Ptolémée VIII entre 170 et 164 av. J.-C.)

Royaume de Commagène (Syrie)

Épiphane et Callinicos (derniers souverains de Commagène), 72 ap. J.-C.

48. ∅ 20 mm. Les deux princes à dr. et à g. ΒΑΣΙΛΕΩΣ VΙΟΙ Rev. : à dr. capricorne ΚΟΜΜΑΓΕΝΩΝ, percée. *BMC* 20, p. 110

3. *Monnaies grecques d'époque romaine (municipales ou provinciales)*

49. ∅ 25 mm. *Bithynion* (Bithynie). Tête de Dionysos à dr. (ΒΙΘΥΝΙΕΩΝ) ΔΚΣ (224 ère locale = 59 av. J.-C.). Rev. : Rome casquée assise sur un bouclier et tenant une victoire à l'arc (ΠΑΠΙΡΙΟΥ | ΚΑΡΒΟΝΟΣ) (monnaie frappée par C. Papirius Carbo, proconsul de Bithynie et du Pont)

50. ∅ 30 mm. *Chios* (île d'Ionie) *Triassarion*, époque des Antonins-2e siècle. Sphinx accroupi à g. levant le bras, légende effacée (TPIA | AC | CA | PIA) Rev. : amphore entourée de lettres (X-I | Ω-N : de Chios) et d'une couronne de laurier. *BMC Ionia*, p. 341 no 117

51. ∅ 19 mm. *Antioche* (Syrie), époque de Néron. Tête de Zeus à dr. (ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ) Rev. : personnage assis à g. mettant un vote dans une urne ΕΤΟ | ΕΙΡ (114 ère locale = 65/66 ap. J.-C.)

52. ∅ 21 mm. *Athènes*, époque des Antonins-2e siècle. Tête casquée d'Athéna à dr. Rev. : statue d'Athéna tenant une victoire à g. *BMC Attica*, p. 95 nos 689-692

53. ∅ 22 mm. *Cotiaeum* (Phrygie), 2 ou 3 ap. J.-C. Buste barbu de Dèmos (ΔΗ | ΜΟΣ) Rev. : Cybèle assise à g. sur un trône (ΕΠΙ ΜΕ …)

54*. ∅ 27 mm. *Césarée de Cappadoce* (?), percée. Buste casqué de Rome (ΘΕΑ | ΡΟΜΗ) Rev. : Tychè (?) debout à g. tenant une corne d'abondance

54bis. ∅ 21 mm. *Olba* (Cilicie). Tête du grand prêtre Ajax[10] à dr. devant un petit caducée (AIANTOS | TEYKROY) Rev. : foudre ailé. Au-dessus ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ | ΤΟ(ΠΑΡ)ΧΟΥ, au-dessous ΚΕΝΝΑΤ(ΩΝ) / ΛΛΛΑ(Σ)

Monnaies indéterminées

Époque grecque et hellénistique

55. ∅ 16 mm. Tête d'Héraclès imberbe à g. Rev. : proue de galère (?). Vers 300-250 av. J.-C.

56. ∅ 22 mm. Tête barbue à dr. (Dionysos ?). Rev. : aigle à dr. ailes ouvertes ; marque C capricorne. Amisos du Pont ? (1er siècle av. J.-C.)

Époque romaine

57. ∅ 28 mm. Tête laurée de Dionysos à dr. (marque C) Rev. : Artémis debout à g. tenant un grand sceptre (ΛΑΜ)

58. ∅ 19 mm. Tête féminine à dr. (reine ou impératrice ? Agrippine ?). Rev. : tête barbue aux cheveux longs à g. (Royaume de Thrace, Pont ou Bosphore, 1er siècle ap. J.-C. ?)

10. Le grand prêtre Ajax était archonte et toparque d'Olba, Lalassis et Cennatis, cités-clientes de Rome vers 10-15 ap. J.-C.

Complément

59. Hémidrachme d'argent, 2,4 g. Kios de Bithynie (350-300 av. J.-C.). Tête laurée d'Apollon à dr. Rev. : proue de galère à g. ΠΡΟΞ | ΕΝΟΣ – magistrat

4. *Monnaies romaines provinciales (dites « impériales grecques »)*

Césarée de Cappadoce (Rev. avec le Mont Argos)

Doubles assaria

1. Marc-Aurèle ou Commode. ∅ 27 mm. Buste radié à dr. AKM AVPN (ou ΛVKOM) ANTOHNOC. Rev. : Mont Argos sur un autel inscrit ЄΤΓ (an 3) ΜΗΤΡΟ …



2. Ex. id. mais buste lauré. Lég. illis.
3. Commode (177-192). ∅ 27 mm. Buste lauré et cuirassé à dr. ΜΚΟΜΟ–ΑΝΤ. Rev. : Mont Argos sur un socle gravé ЄΤ ΙΑ (an 11 = 190-191 ap. J.-C.) ΜΗΤΡΟΠΟ–ΚΑΙCΑΡЄΙΑ
4. ∅ 28 mm. Ex. id.
5. ∅ 29 mm. 3e ex. semblable inscrit ЄΤΙΓ (an 13 = 192)
6. Septime Sévère (193-211). ∅ 28 mm. Buste lauré à dr. CЄΟ–VΠΤ Rev. : simulacre du Mont Argos dans un temple tétrastyle. Lég. et date illis.
7. Id. ∅ 27 mm. Au droit CЄΠΤ–CЄΟΥVΗΡ Rev. ΜΗΤΡΟΠ. Date indéterminée
8. Id. ∅ 29 mm. Au droit ΑΥΚΑΙ CЄΠΤ–CЄΟΥVΗΡΟC. Rev. : Mont Argos sur un socle ΜΗΤΡΟΠΟ–ΚΑΙCΑΡЄΙ | ЄΤΙΓ (an 13 = 205-206)
9. Id. ∅ 28 mm. Buste drapé et cuirassé à dr. Lég. illis.
10. Id. Buste lauré à dr. •CЄΠCЄΟ–VΗΡΟC. Rev. : Mont Argos sur un autel orné de guirlandes ΜΗΤΡΟΠΟ–ΚΑΙCΑΡΙΑC. Date illis.
11. Id. ∅ 26 mm, mais sous le Mont Argos ΝЄΩΚΟΡΟΥ et la date ЄΤΙΔ (an 14 = 206-207). Rare



12. Id. ∅ 26 mm. mais le Mont Argos est sur un autel inscrit ЄΤΓ ou ЄΤΙΓ (an 3 ou 13)

13. Julia Domna (épouse de Septime Sévère). Buste diadémé et drapé à dr. ΙΟVΛΙΑ ΔΟ–ΜΝVΑ. Rev. : le Mont Argos sur un socle ΜΗΤΡΟΠΟ - …., daté ЄΤΙΔ (an 14). Le tout dans une double couronne de lauriers.

14. Caracalla (198-217). Buste radié drapé et cuirassé à dr. ΚΜΑVΡΗΛΙΟϹ–ΑΝΤѠΝΙΝΟϹ. Rev. : le Mont Argos comme ci-dessus. Date illis.

15. ∅ 25 mm. 11,4 g (poids léger). Buste lauré et barbu. Le Mont Argos sur un socle comme ci-dessus, daté an 5 = 202-203

16. Géta (209-212). Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. ΛϹЄΠΤΙΜΙΟϹ–ΓЄΤΑϹ | ЄΤΙΓ (an 13). Rev. : le Mont Argos sur un socle

17. Macrin et Diaduménien (217-218). ∅ 34 mm (grand module). Bustes affrontés de Macrin lauré et Diaduménien tête nue. Rev. : le Mont Argos sur un socle avec fronton de temple – légende illis. (type très rare).

18. Héliogabale (218-227). ∅ 27 mm. Buste lauré et cuirassé à dr. Rev. : le Mont Argos sur un socle inscrit ЄΤΒ (an 2 ; 219-220) ΜΗΤΡΟΠΟ–ΚΑΙϹΑΡ..

19. ∅ 26 mm. Id. avec ΜΗΤΡΟΠ–ΚΑΙϹΑΡΙΑ | ЄΤΓ (an 3 = 220-221)

20. ∅ 26 mm. Id. avec ЄΤЄ (an 5 = 222-223)

21. ∅ 25 mm. Id. au rev. deux palmes sur le socle

22-23. ∅ 25 mm. Comme au n° 18, daté ЄΤΓ (an 3)

24. ∅ 26 mm. Id. avec ЄΤΒ sur le socle

NB. *Certains de ces doubles assaria pourraient être de Caracalla.*

25. ∅ 25 mm. Buste lauré et contremarque, ЄΤΔ (an 4) sur le socle

26. ∅ 25 mm. Id. mais buste radié, …. ΑΝΤѠΝЄΙΝΟϹ. Rev. …..ΚΑΙϹΑΡΙ | ЄΤΓ (an 3)

27. ∅ 25 mm. Id., date illis.

28. ∅ 26 mm. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. ….. ΚΜΑVΡ–ΑΝΤѠΝ. Rev. : le Mont Argos flanqué de deux pyramides (?) sur un socle orné de palmes. ЄΤΔ (an 5).

29. Julia Paula (épouse d'Héliogabale). ∅ 25 mm. Buste drapé et diadémé à dr. contremarqué d'une petite tête (ΙΟΥ)ΚΟΡΝΗ–ΠΑΥΛ–CЄΒ. Rev. : le Mont Argos sur un socle inscrit ЄΤΓ (an 3 = 220)

30. Alexandre Sévère (222-235). ∅ 26 mm. Buste lauré à dr. Α…. CЄΟΥΗ–ΑΛЄΞΑΝΔΡΟC. Rev. : le Mont Argos surmonté d'une couronne ΜΗΤΡΟΠΟ–ΚΑCΑΡΙ. Daté ЄΤΖ (an 7 = 227-228)

31. Id. ∅ 25 mm. Buste drapé, lauré et cuirassé à dr. : ΑΥΚΜΑVΡCЄΟΥΗ–ΑΛЄΞΑΝΔΡ. Rev. : id. avec ЄΤΑ (an 1 = 222)



32. ∅ 25 mm. Id. avec ЄΤΓ (an 3 ; 224)

33. ∅ 26 mm. Id. avec contremarque au droit. Rev. : comme au nº 30

34. ∅ 26 mm. Id. avec ΑΛЄΞΑΝ au droit. Rev. : ЄΤΔ (an 4 = 225)

35. ∅ 24 mm. Id. avec ΜΗΤΡΟΠ–ΚΑΙCΑΡΙ | ЄΤΛ (an 1 = 222)

36. ∅ 24 mm. Id. avec contremarque au droit

37. ∅ 25 mm. Id. Buste radié ΑΥΚCЄΟΥΗ–ΑΛЄΞΑΝΔΡ. Rev. : le Mont Argos surmonté d'une couronne

38. ∅ 25 mm. Id. avec contremarque et ЄΤΔ (an 4 = 225)

39-40. ∅ 26 mm. Id. Droit comme au nº 31. C ЄΟΥΗΡΟC–ΑΛЄΞΑΝΔΡΟC. Rev. : le Mont Argos surmonté d'un aigle, entre deux enseignes ΜΗΤΡΟ–Π–ΚΑΙCΑΡΙ | ЄΤϚ (an 6 = 227)



41. ∅ 26 mm. Même droit. Rev. : le Mont Argos au milieu d'un temple distyle. ΜΗΤΡΟΠ – ΚΑΙϹΑΡ | ЄΤΟΓ (an 3 = 224)

42. Julia Mamea (mère d'Alexandre Sévère). ∅ 26 mm. Buste drapé et diadémé à dr. ΙΟVΛΙΛ… Rev. : le Mont Argos sur un socle inscrit ЄΤΒ (an 2 d'Alexandre = 223)

43. Gordien III (238-244). *Double assarion*. ∅ 24 mm. Buste lauré à dr. ΑΥΚΜΑΝΤ – ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ. Rev. : ΜΗΤΡΟ – ΚΑΙϹ… le Mont Argos sur un socle inscrit ЄΝΤ

44. ∅ 25 mm. Id. avec contremarque ϹΤΔ (an 4 = 240-241)

45-46. ∅ 25 mm. Id. Buste lauré drapé cuirassé à dr. Rev. : semblable

47. ∅ 25 mm. Id. Date illis.

48. ∅ 23 mm. Poids léger (un *assarion* ?). Sinon, comme au nº 45

49. Tranquilline (épouse de Gordien) ∅ 26 mm. Buste drapé et diadémé à dr. (contremarque). Rev. : semblable au nº 43 (daté an 6)

Asses ou assaria du 1er siècle

50. Vespasien (69-79). ∅ 24 mm. Buste lauré à dr. …. ΚΑΙϹЄΒΑ…… – [ΟΥϹ]ΠΑϹΙΑ… Rev. : le Mont Argos surmonté d'une statue ЄΠΙΝЄΡΑ – ΠΑΝϹΑ (Neratius Pansa, légat de Galatie et Cappadoce, vers 78-80)



51. Domitien (81-96). ∅ 24 mm. *Césarée*. Buste lauré. Rev. : le Mont Argos. Lég. illis.

52. Id. *Semis* ou *quadrans*, ∅ 18 mm. Buste lauré à dr. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟϹ – ϹЄΒΑϹΤΟϹ. Rev. : le Mont Argos. Lég. illis.

Asses ou semisses du 2e siècle

53. Hadrien (117-138). ∅ 24 mm. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. Rev. : le Mont Argos …. ΑΡΓΑΙω | ЄΤΘΙ (an 19 = 135-136)

54-55. Antonin le Pieux (138-161). ∅ 21 et 22 mm. ΑΥΤΟΚΡΑ – ΛΝΤΟΝ… Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. Rev. : le Mont Argos surmonté d'un cône. Lég. illis.

56. Id. ∅ 21 mm. Au droit, lég. …CЄBACT… Rev. : un cône

57. Id. ∅ 19 mm. Rev. : [KAICAP ?] ONTΠAPΓAIω | ETB (?) (an 2 ?)

58-59. Id. ∅ 19 et 12 mm. Indéterminés : Hadrien ou Antonin ?

60-61. Marc Aurèle (161-180). ∅ 20 et 19 mm. Buste lauré à dr. Rev. : le Mont Argos [KAI] CAPЄωN – TMΛPΓAIω | ЄTB ? (an 2 ?)

62. Id. ∅ 20 mm. Avec ЄTO.. ?

63. Id. ∅ 18 mm. Peu lisible

64. Lucius Verus (161-168). ∅ 21 mm. Buste lauré à dr. AYTOKP – OYHPO. Rev. : Mont Argos KAICAPЄωN ….. | ЄTOB (an 2 = 162-163)

65. Id. ∅ 20 mm. AYTOKPA Rev. : ……TMΛPΓAIω | ЄTΓ (an 3 = 163-164)

66. Id. ∅ 19 mm. Buste drapé et cuirassé. …… OYHPOC. Rev. : avec ЄTЄ (an 5 = 165-166)

Assaria ou semisses du 2e-3e siècle

67. Septime Sévère (193-211). Buste lauré à dr. AYKCЄM – CЄOYHPOC. Rev. : le Mont Argos dans un temple tétrastyle MHTPO – KAICAPI | ЄTIΔ (an 14 = 205-206)

68. Id. Date illis.

69. Alexandre Sévère (222-235). ∅ 17 mm. Buste lauré à dr. AYKCЄO– AΛЄΞAN… Rev. : le Mont Argos dans un temple distyle

Série au revers « aux épis de blé » (Assaria ou semisses sauf indication contraire)

70. Antonin le Pieux (138-161). ∅ 18 mm. Buste lauré à dr. AYKMANTO..NOCCЄBAC. Rev. : épis de blé sortant d'un modius (151 ou 152) KAIC…TΠAPΓ | ЄTOΔI

71. Septime Sévère (193-211). ∅ 25 mm. Buste lauré à dr. AYKKAICCЄΠCЄOYHPOC. Rev. : gerbe d'épis de blé sur un autel, inscrit CЄ… ? MHTPO… – … | ЄTI (?) (an 10 ?)

72. Id. ∅ 24 mm. Avec quatre épis de blé sur un socle inscrit ЄTIΔ (an 14 = 206 ou 207)

73. Id. ∅ 20 mm. Buste lauré à dr. Rev. : trois épis de blé attachés ЄTΓ (an 3 = 195 ou 196)

74-75. Id. ∅ 23 et 22 mm.

76. Caracalla (198-217). ∅ 23 mm. Buste lauré à dr. AYKMAYPHΛIOC– ANTONOINOC Rev. : quatre épis de blé sur un autel MHTPOΠO….. ЄTIΔ …. (an 14)

77. Alexandre Sévère (222-235). ∅ 17 mm. Buste lauré à dr. …… CЄOY–AΛЄΞANΔ Rev. : urne agonistique avec des épis de blé MHTPO – KAIC…..

78. Id. ∅ 20 mm. Rev. : gerbe d'épis de blé. ΜΗΤΡΟ – ΚΑΙCΑΡ | ЄΤΗ (an 8 = 228-229)

79. Id. ∅ 20 mm. Six épis de blé en gerbe ЄΤΖ (an 7 = 227-228)



80. Id. ∅ 21 mm. Rev. : six épis de blé en gerbe ЄΤЄ (an 5 = 224-225)

81-83. Id. ∅ 23 et 21 mm. Buste radié drapé et cuirassé à dr. CЄΟΥΗΡ –ΑΛЄ. Rev. : quatre épis de blé sortant d'un modius ΜΗΤΡΟΠ….. ЄΤ (?). Date illis.

82. Gordien III (238-244). ∅ 24 mm. Buste lauré et drapé à dr. …… ΑΝΤ – ΓΟΡΔΙΑΝΟC. Rev. : six épis de blé en gerbe ΜΗΤΡ ΚΑΙΒΝЄ | ЄΤ (?). Date illis.

84. Id. ∅ 23 mm. Buste drapé et cuirassé, même revers, ЄΤ | Ζ (an 7 = 243-244)

85. Tranquilline (épouse de Gordien). ∅ 26 mm. Buste drapé et diadémé CЄΒΤΡΑΝ……..ΝΑ. Rev. : six épis en gerbe ΜΗΤΡΚΑΙCΒΝ | ЄΤΖ



Assaria et double assaria : revers variés

86. Titus (79-81). ∅ 19 mm. Buste drapé à dr. Rev. : lég. sur cinq lignes ЄΠΙ≈ ΠΑΝCΑ | ΠΡЄCΒЄΥ | ΤΟV | ЄΤ (?). Date illis. (Neratus Pansa, légat de Cappadoce vers 78-80)

87. Domitien (81-86). ∅ 20 mm. Buste lauré à dr. ΑVΚΑΡΑΙΔΟΜΙΤΙΑΝΟC CЄΒΑCΤ.. Rev. : lég. sur cinq lignes ЄΠ.. | ΒΑCCΟΥ | ΠΡЄCΒЄΥ | ΤΟV ЄΤЄ (an 5 = 85 ou 86) (Bassus, légat de Cappadoce)

88. Hadrien (117-138). ∅ 20 mm. Buste radié à dr. – lég. illis. Rev. : lég. sur quatre lignes ΚΑΙϹ | ……Ι ΑΡΓΑΙѠ | ЄΤ…

89. Commode (177-192). ∅ 30 mm. *Double assarion*. Buste lauré ; lég. illis. Rev. : Zeus assis à gauche tenant un sceptre et une Victoire, à ses pieds un petit aigle ΜΗΤΡ | ΚΑΙϹΑΡ

90. Julia Domna (épouse de Septime Sévère). ∅ 25 mm. Buste drapé à dr. [ΙΟVΛΙΑ] ΔΟ-ΜΝΑ. Rev. : lég. sur quatre lignes ΜΗΤΡ | ΟΠΟΛЄ | ΩϹΚΑΙϹΑ | ΡΙΑϹΝЄ | ΩΚΟΡΟΥ dans une couronne de lauriers

91. Alexandre Sévère (222-235). ∅ 23 mm. Buste radié et drapé à dr. ΑΥΚϹЄΟΥ-ΑΛЄΞΑΝ. Rev. : lég. sur cinq lignes ΜΗ | ΤΡΟΠΟ | ΛЄΩϹΚ | ΑΙϹΑΡΙ | ΑϹЄΤ | Η dans un cercle perlé (an 8 = 229-230)

92. Id. ∅ 22 mm. Buste radié à dr. ΑΥΚϹЄΟΥ-ΑΛЄΞΑΝ. Rev. semblable

93. Gordien III. ∅ 26 mm. *Double assarion*. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. (contremarque sur le buste). Rev. : tête de Tychè

Atelier de Tyana (Cappadoce)

94. Hadrien (114-158). ∅ 26 mm. *As*. Buste lauré à dr. peu lisible. Rev. : Tychè assise à g., un bras s'appuyant sur un rocher et tenant des épis de la main dr., à ses pieds « dieu fleuve » [ЄΤ] Κ (an 20 = 136-137)

94bis. Antonin le Pieux (138-161). ∅ 22 mm. Buste lauré à dr. Rev. : semblable au précédent [ΤΥΑ]ΝЄѠΝ. Date illis.

95. Id. ∅ 22 mm. Buste lauré à dr. ΑΝΤѠΝЄΙ…. Rev. : …. ΤΠΤ - ΙЄΡ. ΑϹΥ | ЄΤΘΙ (an 19 = 156-157)

96. Id. ∅ 22 mm. Rev. : [ΤΥΑ]ΝЄѠΝ

97. Id. ∅ 21 mm. Rev. : ЄΤΘΙ (an 19 = 156-157)

98. Id. ∅ 24 mm. Peu lisible

99. Id. ∅ 17 mm. Buste lauré à dr. ….ΑΝΤѠΝ….. Rev. : buste de Tychè coiffée d'un simulacre du Mont Argos ΚΑΙϹ…….ѠΝ….. ΑΡΓΑΙѠ ΚΒ (an 22 ?)

100. Commode. ∅ 16 mm. Tête à dr. Rev. : lég. sur quatre lignes dans une couronne ΚΑΙϹΑ | ΡЄѠΝΤ | ΠΑΡΓΑΙ | ѠЄΤЄ (an 5)

101. Septime Sévère. ∅ 24 mm. *Assarion*. Buste lauré à dr. ϹЄΠΤϹЄΟ-ΥVΗΡΟϹΠЄΡ…. Rev. : l'empereur à cheval au galop brandissant un javelot …ΜΗΤΡΟ | ΠΟΚΑΙϹΑ….| ЄΤΚ (an 20)

Ateliers divers d'Asie Mineure et du Levant

102. Auguste et Livie (ou Claude et Agrippine). *Éphèse*. ∅ 21 mm. Bustes conjoints à dr. Rev. : cheval ou cerf debout à dr. ……… ΙΩΝ

103. LIVIE. *Augusta de Cilicie*. ∅ 19 mm. Buste diadémé et drapé à dr. Rev. : Tychè assise à dr. sur un autel gravé (?) tenant des épis de blé, à ses pieds le « dieu fleuve » Saros (après l'an 20)

104. TIBÈRE (?). *Atelier indéterminé*. ∅ 20 mm. Buste lauré à dr. Rev. : Zeus assis à gauche tenant un sceptre et un foudre ΚΟΙ...... | ΠΙΔΟΣ

105. TITUS (78-81). *Dorylée ou atelier phrygien*. ∅ 19 mm. Buste lauré et drapé à dr. [ΤΙ]ΤΟΣ. Rev. : Zeus assis à dr. tenant un sceptre et un foudre. Légende de droite à gauche : ΙΤΑΛΙΚΩ [ΑΝΘΥΠΑΤΩ] ΔΟΡΥΛΑЄΩΝ

106. DOMITIEN (81-96). *Atelier non identifié*. ∅ 18 mm. Buste lauré à dr. ΑVΤΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΚΑΙCΑΡCЄΒ. Rev. : modius ou borne ΣЄΛΙΠΡΟΤЄΡΙ...

107. TRAJAN. *Nicopolis du Lycos (Pont)*. ∅ 33 mm. *Double assarion*. Buste lauré à dr. ΑVΤΚΑΙCΝЄΡΤΡΑΙΑΝΟCЄΒΓЄΡΜΔΑΚ.... Rev. : Zeus assis à gauche tenant un sceptre et une victoire [ЄΤΥC]ΜΒΝЄΙΚΟΠ[ΟΛЄΩC] (an 42 de la cité = 105-106)

107bis. Id. *Atelier indéterminé*. ∅ 21 mm. Buste lauré à dr. ... ΤΡΑΙΑΝΟCΚΑΙCCЄΒ....ΔΑΚ. Rev. : façade de temple tétrastyle

108. HADRIEN. *Selge (Pisidie)*. Buste lauré à dr ΑΔΡΙΑΝΟC. Rev. : foudre et arc

109. Id. *Cyzique (Mysie)*. ∅ 32 mm. *Double assarion*. Buste lauré à g. Rev. : galère à g. avec sept soldats ou rameurs (type rare avec le buste à g.)

110. SABINE (épouse d'Hadrien). *Koinon de Bithynie*. ∅ 24 mm. *Assarion*. Buste drapé et diadémé à dr. Rev. : façade de temple octostyle du Koinon de Bithynie ΚΟΙ-ΝΟΝ | [Β]ЄΙΘΥΝΙΑ[C]

111. ANTONIN LE PIEUX. *Antioche de Pisidie*. ∅ 26 mm. Buste lauré à dr. ANTONINUS AVG-PIVS PPTRACOSIIII. Rev. : la Fortune debout à gauche tenant une corne d'abondance et des épis FORTUNA COLONIÆ ANTIOCH

112. MARC AURÈLE. *Atelier indéterminé*. ∅ 24 mm. Buste drapé et cuirassé, tête nue à dr. KAIMAV - AN Rev. : cavalier à dr.

113. LUCIUS VERUS (161-163). *Atelier indéterminé*. ∅ 24 mm. Buste nu à dr. – lég. illis. Rev. : divinité casquée à gauche

114. CRISPINE (épouse de Commode). *Atelier indéterminé*. ∅ 21 mm. Buste drapé à dr. KRIC[ΠΙ]ΝΑ – CЄΒΑCΤΗ. Rev. : Vénus la main sur les cheveux ....ΑЄΩΝ

115. SEPTIME-SÉVÈRE. *Amasée (Pont)*. ∅ 30 mm. Buste. ΑVΚΑΙCΑCЄΠ–CЄΟV. Rev. : la Fortune debout ....CЄΑΝΤ ΑΜΑCΙΑC ΜΗΤ....ЄΤ | CΘ (an 209 de la cité = 207-208)

116. Id. *Dorylée (Phrygie ?)*. ∅ 19 mm. Buste lauré à dr. CЄΠΤCЄΟΥΗΡΟC Rev. : Tychè ΔΟΡVΛ – ΑЄΟΝ peu lisible

117. Id. *Philippopolis (Thrace)*. ∅ 19 mm. Buste lauré à dr. ΑVΚΑΙC... – CЄΟVΗΡΟC Rev. : Mars nu casqué à g. tenant une lance ΦΙΛΙΠΠΟ – ΠΟΛΙΤΛ

118. CARACALLA. *Séleucie du Calycadnum (Cilicie)*. ∅ 27 mm. Buste lauré et cuirassé à dr. … – ANTΩNI…. Rev. : Dionysios debout sur un char tiré par deux panthères devant un petit silène …ΠΟϹΚΑΛΥΚΑΔ… – NΩ

119. SEPTIME-SÉVÈRE. *Parlais (Lycaonie)*. ∅ 21 mm. Buste lauré et cuirassé à g. IMPCAELS – EPSЄVЄR… Rev. : Tychè drapée debout à g. tenant une corne d'abondance et un gouvernail IVLAVGCO – LPARLAIO

120. GÉTA césar. *Néocésarée (Pont)*. ∅ 32 mm. Buste drapé et cuirassé à dr. Rev. : temple tétrastyle du koinon de Néocésarée (avec une statue à l'intérieur) surmonté d'un globe KOINON NЄOKAIC MHTPO | ЄT PMB (an 142 = 206-207)

121. CARACALLA. *Amasée (Pont)*. ∅ 28 mm. *Double assarion*. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. AVKAIMAVP… – ANTѠNINOC. Rev. : grand autel pyramidal, un feu au sommet. À g. un grand arbre AΔPCЄVANTAMACMHNTP

122. Id. *Amasée (Pont)*. *Double assarion*. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. Rev. : Caracalla et Géta se serrant la main. AΔPCЄANT AMACIAC MHTP….ЄTCΘ (an 209)

123. Id. *Hadrianopolis (Thrace)*. *Double assarion*. Buste lauré barbu à dr. AVTKMAVPCЄ – ANTONЄINOC. Rev. : Tychè debout à g. tenant une corne d'abondance AΔPIANO – ΠOΛЄITΩN

124. MACRIN. *Nikopolis ad Istrum*. *Double assarion*. ∅ 27 mm. Buste lauré à dr. …MOΠЄΛIOCCЄ. Rev. : Hermès debout à g. le pied droit sur un socle, tenant un caducée et un léger manteau VΠCTATIN[ΛONΓIN]OV NIKOΠOΛITѠN ΠPOC IC | TP

125. HÉLAGABALE. *Anazarbe (Cilicie)*. *Double assarion*. ∅ 27 mm. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. AVKMAVPANT. Rev. : urne agonistique posée sur une table. Dans le champ A – K – M A l'ex. ΓB ANAZAPBЄΩN

126. HÉLAGABALE. *Antioche (Pisidie)*. ∅ 26 mm. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. ANTONINVS – PIVSFELAVG. Rev. : la louve romaine et les jumeaux ANTIOCHCO – LONIA

127. Id. (ou Caracalla). *Amasée (Pont)*. ∅ 25 mm. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. Rev. : Esculape debout à dr. ЄTCΘ (an 209)

128. ALEXANDRE SÉVÈRE. *Césarée de Samarie*. ∅ 21 mm. Buste lauré à dr. Rev. : aigle tenant l'inscription SPQR dans une couronne

129. MAXIMIN LE THRACE (235-238). *Nicomédie (Bithynie)*. *Assarion*. ∅ 25 mm. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. Γ IOVOVH MAΞIMЄI… Rev. : Dèmètèr debout à g. tenant une grande torche et des épis NI….HΔЄΩN Δ – I – CNЄOKOPΩ (Néocorie de Nicomédie)

130. GORDIEN III (238-244). *Antioche (Pisidie)*. ∅ 31 mm. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. IMPCAESMANT – GORDIANUSAUG… Rev. : l'empereur debout à g. sacrifiant devant trois enseignes ….ANTIOCH COL | SR

131. Id. *Marcianopolis (Thrace)*. ∅ 26 mm. Bustes affrontés de Gordien III lauré, drapé et cuirassé à g., et de Zeus à dr. ANT….ΓΟΡΔΙΑΝΟC AVT – AVΓKM. Rev. : Mars debout de face, tête à g. tenant une lance et un bouclier ….ΜΑΡΚΙΑΝΟΠΟΛΙΤ. Dans le champ ΕΩΣ

132. Philippe I[er]. *Nicomédie (Bithynie)*. ∅ 27 mm. Buste lauré et cuirassé à dr. ….ΠOC AVT. Rev. : Dèmètèr assise à g. sur un rocher accolé d'une roue d'où sort un serpent NIKO….ΩΝΔΙCΝЄΩΚΟΡΟ

133. Valérien. *Atelier non identifié*. ∅ 25 mm. Buste radié et drapé à dr. ….CЄΟΥΑΛЄΡΙΑΝΟC…. Rev. : divinité debout de face tête à g. tenant une grenade dans chaque main Γ…ΙΚΑ – ΔΙ

134. Id. *Nicomédie (Bithynie)*. ∅ 24 mm. Buste radié et drapé à dr. Rev. : trois temples accolés (*Néocorie)*

135. Valérien et Gallien. *Antioche (Pisidie)*. ∅ 21 mm. Buste drapé et lauré à dr. Rev. : aigle de légion entre deux enseignes ANTIOCHOC…. | SR

136. Id. ∅ 21 mm. Mais buste radié.

137. Id. ∅ 20 mm. Buste lauré et cuirassé à dr. IMPCAESLƧCP (?)…. Capricorne à dr. Lég. peu lisible

Monnaies de Syrie-Mésopotamie

138. Trajan. *Antioche*. ∅ 26 mm. *As*. Buste lauré à dr. ….ΚΑΙC ΝЄΡ …. Rev. : SC dans une couronne.

139. Hadrien. *Damas*. Buste lauré à dr. Rev. : buste de Tychè avec une corne d'abondance en main g.

140. Septime Sévère et Abgar VIII. *Édesse*. Buste lauré de Septime Sévère à dr. Rev. : buste à dr. d'Abgar coiffé d'une tiare et tenant un sceptre ΑΒΓΑΡΟC

141. Hélagabale. *Antioche*. *Tétradrachme de billon*. Buste lauré à dr. ….ΚΜΑ – ΑΝΤΟΝΝЄΙΝΟ. Rev. : aigle de face aux ailes déployées, tête à g. ….ЄΞ VΠΑΤΟCΤΟ…

142. Trajan Dèce (249-251). *Antioche*. *Tétradrachme de billon*. Buste lauré et drapé à dr. ….ЄΚΥΤΡΑΙΑΝΟCΔЄΚΙΟC CЄΡ. Rev. : aigle debout à g. sur une palme, tête à g. tenant une couronne feuillée dans son bec ΔΗΜΑΡΚЄ …

Monnaies d'Égypte

143. Claude le Gothique (263-278). ∅ 25 mm. *Tétradrachme de billon*. Buste lauré à dr. Rev. : aigle debout à dr., tête à g. Dans le champ Δ ΙΓ (an du règne 13).

144. Probus (276-282). *Tétradrachme de billon*. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. ΠΡΟΒΟϹ ϹЄΒ. Rev. : aigle debout à dr., tête à g. Dans le champ Δ A (?)

145. Dioclétien. *Tétradrachme de billon*. Buste lauré, drapé et cuirassé à dr. …ΚΛΗΤΙΑΝΟϹ. Rev. : Dikaiosynè tenant une corne d'abondance (an 2 = 285-286)

Divers

146. Caracalla ou Géta. *Atelier non identifié*. *Grand bronze ou médaillon*. Buste à dr. Rev. : Héraclès debout à dr.

5. *Monnaies romaines impériales*

Deniers de la République

1. Anonyme (86 av. J.-C.). Tête laurée d'Apollon à dr. Jupiter sur un quadrige
2. Gens Plancia. (55 av. J.-C.). CN PLANCI Diane coiffée du pétase grec, cerf à dr.

Deniers de l'Empire

3. Auguste. Rev. : les deux Césars (fourrée)
4. Trajan. Rev. : Victoire debout
5. Hadrien. Rev. : la Pudeur assise à g.
6. Id. Rev. : Mars debout à g.
7. Antonin le Pieux. Rev. : la Santé nourrissant un serpent
8. Id. Rev. : la Paix debout à g. (PACI AUG COS III)
9. Id. Rev. : la Fortune debout à g.
10. Id. Denier posthume. Rev. : un bûcher funéraire
11. Id. Rev. : aigle sur un foudre (CONSECRATIO)
12. Septime Sévère. Rev. : Rome assise à g.
13. Id. Rev. : la Santé assise à g.
14. Id. Rev. : la Joie debout à g.

Antoniniani (double deniers)

15. Gordien III. Rev. : la Fortune assise à g.
16. Id. Rev. : l'Équité debout à g.
17. Id. Rev. : *Sol* debout à g.
18. Id. Rev. : divinité ou personnification à g. tenant un globe
19. Philippe Ier. Rev. : SECURIT ORBIS

20. Id. Rev. : la Paix debout à g.
21. Id. Rev. : FIDES MILIT
22. Id. Rev. : ADVENTUS AUGG
23. Id. Rev. : Victoire debout à g.
24. Trajan Dèce. Rev. : la Fortune debout à g.
25. Gallien. Billon ou bronze argenté. Rev. : personnage (Héraclès ?) debout à dr. VIRTVS AVGVSTI
26. Id. Rev. : Mars debout à g.
27. Id. Rev. : la Fortune debout à g.
28. Id. Rev. : l'Équité debout à g.
29. Id. Rev. : l'Éternité debout à g.
30. Id. Rev. : Héraclès debout à dr. (VIRTVS AVGVSTI)
31. Id. Rev. : DIANA LVCIF
32. Id. Rev. : Apollon appuyé sur un trépied
33. Claude II. Rev. : FIDES AVG
34. Aurélien. Rev. : RESTITVT ORBIS
35. Id. Rev. : id.
36. Aurélien et Vabalathe (roi de Palmyre). Atelier d'Antioche
37. Probus. Buste à g. tenant un sceptre. Rev. : l'Empereur à cheval
38. Id. IMPC MAVRPROBVSPPAVC. Rev. : le char du Soleil SO–LI–I–NVICTO | Γ XXI



39. Id. Buste à g. casqué et armé. Rev. : ADVENTVS AVG
40. Id. Buste radié à g. Rev. : la Paix
41-42. Id. Buste radié à dr. Rev. : CONCORDIA MILITVM
43 à 48. Id. Rev. : CLEMENTIA TEMP
49. Id. Buste radié à dr. Rev. : RESTITVT ORBIS
50-51. Dioclétien. Buste radié à dr. Rev. : CONCORDIA MILITVM
52. Id. Rev. : IOVI CONSERVATORI AVGG
53-56. Maximien-Hercule. Rev. : CONCORDIA MILITVM
57-58. Maximien Galère. Rev. : CONCORDIA MILITVM

NUMMI (PETITS BRONZES) DU 4E SIÈCLE

59. MAXIMIEN GALÈRE. Antioche Rev. : IOVI CONSERVATORI

60-61. LICINIUS Ier. Rev. : IOVI CONSERVATORI

62. Id. *Siscia* (320). Buste casqué à dr. IMPLIC–INIVSAVC Rev. : enseigne, inscrite VOT… entre deux captifs VIRTVS–EXERCITVS | BSIS ∗ dans le champ de part et d'autre S F | HL (HL ligaturés)



63. LICINIUS II (César). Buste casqué et armé à g. Rev. : IOVI CONSERVATORI

64. Id. Buste à g. Rev. : porte de camp

65. CONSTANTIN Ier. Buste consulaire à g. Rev. : porte de camp

66. Id. Buste diadémé à dr. Rev. : GLORIA EXERCITVS

67-68. Monnaie posthume de consécration. Constantin voilé. Rev. : char funéraire

69-70. CONSTANTIN II césar. Buste à g. Rev. : porte de camp

71. Id. Buste cuirassé à dr. Rev. : IOVI CONSERVATOR

72. CONSTANCE II. GLORIA EXERCITVS

73-74. Id. FELTEMP REPARATIO (*centenionalis* réduit)

75-77. Id. VOT XX MVLT XXV

78-79. GRATIEN. VIRTUS ROMANORVM

80-81. Id. CONCORDIA AVGG

82. Id. VOT XX MVLT XXX

83-84. VALENTINIEN Ier. RESTITVTOR RESPVBL

85-86. Id. GLORIA ROMANORVM

87. THÉODOSE Ier. CONCORDIA AVGG

88. Id. VIRTVS EXERCITVS

89. ARCADIUS. GLORIA ROMANORVM (les trois Augustes)

MONNAIES DE BRONZE ROMAINES IMPÉRIALES

90. VESPASIEN. *Sesterce*. La Fortune à g. tenant une corne d'abondance

91. DOMITIEN. *As*. *Moneta* debout à g.

92. TRAJAN. *Sesterc*e. *Spes* marchant à g.

93. Id. *As*. Trophée.

94. Id. *Dupondius* d'un empereur non identifié (le buste est radié). L'empereur entre deux trophées

95. Hadrien. *Sesterce*. Buste cuirassé. *Spes* en marche

96. Id. *Sesterce*. *Salus* (?) à g. nourrissant un serpent

97. Id. *As*. *Salus* debout à dr. nourrissant un serpent

98. Id. *As*. *Pietas* debout à g.

99. Antonin le Pieux. Deux cornes d'abondance surmontées de têtes d'enfant (jumeaux de Marc Aurèle ?)

100. Id. *Sesterce* posthume. Bûcher funéraire

101. Id. *As*. *Salus* debout à g.

102. Id. *As*. SPQR OPTIMO PRINCIPI

103. Marc Aurèle césar. *As*. L'empereur (?) debout à g. tenant une baguette TRPOT XV

104. Commode. *Sesterce*. Fortuna assise à g.

105. Gordien III. *Sesterce*. L'empereur debout sacrifiant

106. Id. *Fortuna* assise à g.

107. L'empereur voilé à g. sacrifiant

108. L'empereur debout à dr.

109. Dioclétien. GENIO POPVLI ROMANI (Trèves)

110. Maximien Hercule. *Follis*. GENIO POPVLI ROMANI (Nicomédie)

111. Maximien Galère. *Follis*. GENIO POPVLI ROMANI

112. Maximien Daza. *Follis*. IOVI CONSERVATORI (Siscia)

113. Maxence. *Follis*. CONSERV VRBS SVÆ (Rome)

114. Julien. Rev. : taureau. RESTITVTOR REIPVBLICÆ

115. Constance II. Buste à g. Rev. : l'empereur tenant le labarum

116. Id. FEL TEMP REPARATIO

117-118. Id. Buste à dr. Rev. : cavalier à terre

119. Constant. *Centenionalis*. Buste à g. Rev. : FELTEMP REPARATIO (Constantinople)

120. Valentinien Ier. *Maiorina*. RESTITVTOR REIPVBLICÆ (Nicomédie)

II. – Monnaies byzantines : Catalogue (par Cécile Morrisson)

Cet inventaire sommaire est ordonné par règnes, ateliers, dénominations, comme dans le catalogue de Dumbarton Oaks ou celui de la Bibliothèque nationale de France. Les monnaies sont inventoriées brièvement, s'agissant d'émissions bien connues. Les références sont données à *MIBE, MIBEC* et *MIB* pour les règnes de 491 à 717, à *DOC* vol. 3-5 pour la période suivante (717-1453). Les dates sont celles données à l'émission dans les ouvrages cités.

1. ANASTASE Ier. Constantinople. *Follis*. 1e série. *MIBE* 23
2. *Demi-follis*. 1e série Off. Δ. *MIBE* 31
3. *Follis*. 2e série. Off. Є. *MIBE* 27 (512-517)
4. *Follis*. 2e série. Off. Є. *MIBE* 28b (517-518)
5. *Demi-follis*. 2e série. Off. Є. *MIBE* N33 (517-518)
6. JUSTIN Ier. Constantinople. *Follis*. Off. B. *MIBE* 11 (518-522)
7. *Follis*. *MIBE* 12 (522-527)
8. Id.
9. Id.
10. Id.
11. Id.
12. Id.
13. *Pentanoummion*. *MIBE* 12 (522-527)
14. Id.
15. Nicomédie. *Follis*. *MIBE* 35a (518-522)
16. JUSTINIEN Ier. Constantinople. *Follis*. Off. B. *MIBE* 11 (518-522)
17. *Demi-follis*. Off. B. *MIBE* 90 (527-537)
18. Nicomédie. *Demi-follis*. Buste à dr. Off. A. *MIBE* 109 (527-537)
19. *Id*. Buste de face. An 15. *MIBE* 116a (541/542)
20. Antioche. *Follis*. Buste à dr. Off. Γ. Exergue THЄЧ. *MIBE* 129 (529)
21. *Id*. Off. illis.
22. *Id*. Empereur trônant. Rev. obscur. *MIBE* 127-130 (531/532)
23. JUSTIN II. Constantinople. *Follis*. Off. Δ. An 6. *MIBEC* 43a (570/571)
24. Thessalonique. *Demi-follis*. An 5. *MIBEC* 70a (569/570)
25. *Demi-follis*. An 6. *MIBEC* 70a (570/571)
26. Nicomédie. *Follis*. An 9. *MIBEC* 46a (573/574)
27. *Demi-follis*. An 6. *MIBEC* 47a (570/571)
28. TIBÈRE II CONSTANTIN. Constantinople. *Demi-follis*. Off. A. An 6. *MIBEC* 30 (578/579)
29. MAURICE. Constantinople. *Follis*. Off. B. An (1)2. *MIBEC* 75C (595-596)
30. *Demi-follis*. Off. B. Année illis. *MIBEC* 70 (582-602)
31. Thessalonique. *Demi-follis*. An 13 ou 14. *MIBEC* 113 (594-596)
32. *Id*. *Demi-follis*. Année 20. *MIBEC* 113 (601/602)
33. Nicomédie. *Follis*. An 5. *MIBEC* 76 (586/587)
34. Nicomédie. *Follis*. An 5. Id.
35. Nicomédie. *Follis* An 10. Off. B. *MIBEC* 76 (591/592)
36. Antioche. *Follis*. An 2. *MIBEC* 95a ou b (583/584)
37. *Demi-follis*. An 2. *MIBEC* 97 (583/584)
38. PHOCAS. Constantinople. *Follis*. An 6. *MIBEC* 61a (607/608)

39. Constantinople. *Demi-follis*. Off. B. *MIBEC* 65b (603-610)

40. *Id*. Off. Δ

41. *Id*. Off. indét.

42. Nicomédie. *Demi-follis*. Off. A. *MIBEC* 72 (603-604)

43. Antioche. *Follis*. An III. *MIBEC* 83 (604/605)

44-47. Héraclius. Constantinople. Buste de face. *Follis*. An 3. *MIB* 159 ou 160 (612/613)

48-49. Id. date illisible (613-615)

50. Héraclius, Eudocie et Héraclius Constantin. *Follis*. Off. A. Année illisible (616-629). *MIB* 161

51. Héraclius en costume militaire et Héraclius Constantin. *Follis*. Off. B. An 21. *MIB* 164 (630/631)

52. *Id*. *Follis*. Off. Γ. An 25. *MIB* 164 (634/635)

53. *Id*. *Follis*. Off. A. An 27 (?). *MIB* 164 (636/637)

54. *Id*. *Follis*. Off. A. Année illisible. *MIB* 164 (631-639)

55. *Id*. *Triakontanoummion*. Off. Γ. An 20. *MIB* 168 (629-630)

56. *Id*. *Demi-follis*. An 20 (?). *MIB* 171 (vers 630 ou 635 au plus tard)

57. Cyzique. *Pentanoummion*. *MIB* 191 (vers 610-612). Bordure de traits accolés caractéristique de cet atelier.

58. Alexandrie. *Dodekanoummion* (IB). Bustes de face d'Héraclius et Héraclius Constantin. *MIB* 200 (613-618)

59. ∅ 30 mm. Atelier indéterminé (Syrie du Nord ?). Héraclius et Héraclius Constantin debout. Rev. M, à g. A|N|N|O, à dr. Ч ou II. Off. et exergue illisibles. *La jonction au centre du M forme un appendice circulaire qui rappelle certains* folles *syriens frappés sous l'occupation perse (H. Pottier,* Le monnayage de la Syrie*, classe IV.2, n°s 32.2, 32.4 ou 36.2). Les exergues de ces folles de la classe IV présentent fréquemment des variantes dérivées de* NIKO *(voir H. Pottier,* Le monnayage de la Syrie*, tableau III p. 44). Cet exemplaire ci porte des traces de* ONI



60. CONSTANT II. Constantinople. *Follis*. ₥. Off. B. Année illisible. *MIB* 164 (642-643)

61. Constantinople. *Follis*. ₥. Off. et année illisibles. *MIB* 170 ou 171 (651-665)

62. Constantinople. *Follis*. Buste de face de Constant II. Rev. : bustes de face de Constantin IV, Héraclius et Tibère. *MIB* 177 (668)

63. ∅ 16 mm. ARABO-BYZANTINE, SYRIE DU SUD. Type dit « pseudo-Damas ». *Fals*. Empereur debout aux trois-quarts tenant en m. dr. une longue croix. Rev. : ₥ surmonté d'une croix et orné d'un point de part et d'autre de la haste centrale. Exergue indistinct. Cf. C. FOSS, *Arab-Byzantine Coins*, n[os] 58-59 ; *SICA*, n[os] 578-579 (vers 660-680)



64. ∅ 17 mm. ANASTASE II ARTEMIOS. *Demi-follis*. An I. *MIB* 29 (713/714)



65. CONSTANTIN V. Constantinople. *Follis*. Bustes de face de Constantin V et Léon IV. Rev. : M entre X et N, au-dessous A, le tout surmonté d'un buste de Léon III. *DOC* 11 (751-769) 51

66. THÉOPHILE. Constantinople. *Follis*. Rev. M entre X|X|X et N|N|N, au-dessus une croix, au-dessous Θ. *DOC* 13 (829-830/831)

67. BASILE I[er]. Cherson.Æ. B. Rev. : croix recroisetée sur deux degrés entre deux globules. *DOC* 20a (879-886)

68. ROMAIN I[er]. Constantinople. *Follis*. Buste de face. Rev. : inscr. en quatre lignes. *DOC* 25 (941-944)

69-116. FOLLES ANONYMES. Constantinople. Classe A (48 ex.) (976-1025)

117-129. CLASSE B (13 ex.) (1028-1034)

130-140. CLASSE C (11 ex.) (1034-1041)

141-142. Classe D (1042-1055)

143. Classe E (1057-1059)

144. Classe H (1071-1078)

145. Classe I (1078-1081)

146. Classe K (1081-1092)

147. Constantin X. Constantinople. Constantin X et Eudocie debout. *DOC* 8 (1059-1067)

148-151. Buste de face de Constantin X. *DOC* 9 (1059-1067)

152. Romain IV. Constantinople. *DOC* 8 (1068-1071)

153. Nicéphore III. Constantinople. *DOC* 9 (1078-1081)

154. Alexis Ier Comnène. Thessalonique. *Follis*. Pré-réforme. *DOC* 18 (1081-1092)

155. Alexis Ier Comnène. Thessalonique. *Staménon* (*Aspron trachy* de billon). *DOC* 25 (1081-1092). Cette pièce a conservé son argenture.

156. Thessalonique. *Tétartèron* (*réformé*). 2e émission. *DOC* 38 (1092-1118)

157. Atelier secondaire (Grèce centrale). *Tétartèron*. *DOC* 45 (1092-1118)

158. Jean II Comnène. Thessalonique. *Tétartèron*. Type A. Rev. : buste du Christ. *DOC* 16 (1118-1122 ?)

159. Jean II Comnène. Thessalonique. *Demi-tétartèron*. Type B. Rev. : buste de saint Démétrius. *DOC* 17 (1118-1122 ?)

160. Manuel Ier Comnène. Thessalonique

161. Isaac II Ange. Constantinople. *Staménon*. *DOC* 3 (1185-1195)

162. Alexis III Ange. Constantinople. *Staménon*. *DOC* 3 (1195-1204)

163. ∅ 18 mm. Imitation latine. Constantinople ? *Staménon*. Flan mince et polygonal. Christ trônant. Rev. : empereur debout tenant le labarum en dr. et en g. l'akakia.



164. ∅ 19 mm. Andronic II et Michel IX Paléologue. Constantinople. *Assarion*. Les empereurs debout de face. Rev. : croix pattée cantonnée de globules. Légende circulaire entre deux lignes de grènetis +ΑΝΔΡΟΝΙΚΟϹΔΕϹΠΟΤΗϹ *DOC* 647-654 (1294-1320)



165. Plomb marqué d'un grand B sur une face

166. ∅ 19 mm. Axe 12h ? Tessère usée. Monogramme cruciforme composé des lettres RO Θ ЄI placées sur la branche centrale, ȣ au sommet et R à l'extrémité de la branche inférieure (lecture incertaine). Dans les cantons, CICI NNIΩ MAΓI CTPΩ Σισίνιῳ μάγιστρῳ. Rev. : inscription semblable.



Une tessère semblable (au revers totalement illisible) est parue sur le marché (Numismatik Naumann, Vienne, Auktion 68, 5.8.2018, n[o] *720). Le personnage de Sisinnios est à identifier avec un haut dignitaire qui fut sous Romain II* epi tou sakelliou *puis éparque avant de devenir logothète du* génikon. *Sous Nicéphore Phokas, il est attesté comme éparque et magistre, fonction et titre que lui attribue cette tessère. Une autre tessère*[11] *porte une légende métrique en quatre lignes qui témoigne de sa piété : « Sisinnios, magistre, serviteur du Christ / Celui qui a nourri les pauvres a nourri le Christ ».) Jean-Claude Cheynet rappelle que l'éparque, à titre personnel, participait souvent aux distributions de nourriture aux pauvres*[12].

167. ∅ 15 mm. Axe 12h. Tessère dentelée très usée et fissurée diagonalement de 2h à 7h. Buste nimbé (Christ la main sur la poitrine ?) Rev. : inscription en quatre lignes, non déchiffrée : [ ]| h |ΓH |Δ

11. M. Campagnolo-Pothitou et J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection Georges Zacos au Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, Genève 2016, n[o] 398.

12. Jean-Claude Cheynet, Le choix des éparques de Constantinople de la mort de Basile II à la prise de Constantinople par les croisés, dans *Mélanges Magdalino*, sous presse.

III. – Monnaies islamiques : Catalogue (par Arianna D'Ottone-Rambach)

Le catalogue est ordonné chronologiquement, par dynastie. La notice de chaque monnaie indique le diamètre ; suivent l'indication de l'atelier de frappe, l'année et la dénomination, enfin les références bibliographiques.

Omeyyades (post-réforme) / 'Abbasides

1. ∅ 17 mm – atelier de frappe et date illisibles, *fals*.

Seljuqs de Rum

Qilig Arslān II (551-588/1156-1192)

2. sans indication d'atelier, sans date.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 267-268 nos 371-374 ; G. Hennequin, *Catalogue*, p. 679, type dcdxxiii, no 1610 ; S. Lane-Poole, *Catalogue*, III, p. 49 nos 93-95.

3. ∅ 17 mm – sans indication d'atelier, sans date.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 267 no 370 ; G. Hennequin, *Catalogue*, p. 678, type dcdxxi, no 1604.

Sulaymān II (592-600/1196-1204)

4. sans indication d'atelier, [595/1198-99].

F. Bauden, *Catalogo*, p. 269 no 375 ; G. Hennequin, *Catalogue*, p. 703-704, types dcdlxiii-iv ; İ. et C. Artuk, *Kataloğu*, I, p. 352 no 1066 ; S. Lane-Poole, *Catalogue*, III, p. 52 no 107.

Kaykā'ūs I (608-616/1211-1220)

5. ∅ 28 mm – sans indication d'atelier, sans date.

G. Hennequin, *Catalogue*, p. 708, type dcdlxxiii, no 1710 – mais emplacement différent des étoiles et des points diacritiques.

Kayqubādh I (616-634/1219-1237)

6. ∅ 21 mm – *Sīwās*, 619 ?

G. Hennequin, *Catalogue*, p. 722-723, type dcdxc, nos 1731-1733.

7. ∅ 20 mm.

G. Hennequin, *Catalogue*, p. 738 no 1757.

8. ∅ 20 mm – sans indication d'atelier, sans date (623-634).

G. Hennequin, *Catalogue*, p. 739 no 1759.

9. ∅ 18 mm – sans indication d'atelier, sans date (612-622).
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 737, type MIX, nº 1754.
10. ∅ 21 mm – sans indication d'atelier, sans date (623-634).
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 739 nº 1759.
11. ∅ 20 mm – *Sīwās*, 619 ?
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 722-723, type DCDXC, nºs 1731-1733.
12. ∅ 22 mm – sans indication d'atelier, sans date.
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 768, type MLXIV, nºs 1820-1821.
13. ∅ 19 mm – atelier probable : *Bilawaran*, (6)17.
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 768, type M, nº 1743.
14. ∅ 22 mm – *Sīwās*, 619 ?
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 722-723, type DCDXC, nºs 1731-1733.

Kaykhusraw II (634-644/1237-1246)
15. ∅ 22 mm.
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 765-766, type MLX, nº 1812.
16. ∅ 23 mm – sans indication d'atelier, sans date. Une étoile dans le champ au droit ; deux étoiles dans le champ au rev.
F. BAUDEN, *Catalogo*, p. 284 nº 401 ; cf. G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 768 nº 1820 (disposition de la légende différente).
17. ∅ 24 mm – sans indication d'atelier, sans date. Une étoile dans le champ au droit ; deux étoiles dans le champ au rev.
F. BAUDEN, *Catalogo*, p. 284 nº 401 ; cf. G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 768 nº 1820 (disposition de la légende différente).
18. ∅ 19 mm – sans indication d'atelier, sans date.
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 694-696, types DCDXLV-DCDLII, nºs 1647-1665 ; F. BAUDEN, *Catalogo*, p. 274 nºs 383-384 ; S. LANE-POOLE, *Catalogue*, III, p. 50 nº 97.

Kaykā'ūs II (644-655/1246-1257)
19. ∅ 20 mm.
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 776, type MLXXVI, nº 1836.

ASIE MINEURE PRÉ-MONGOLE

20. ∅ 20 mm – atelier ?, date ?
G. HENNEQUIN, *Catalogue*, p. 864, type MCLXXXV, nº 1961.

Ayyoubides

al-Nāsir Salāh al-Dīn Yūsuf b. Ayyūb (564-589/1169-1193)
21. [*Mayāfariqīn*], 5[81], *fals*.

P. Balog, *The Coinage*, p. 100 nº 168 ; B. Butak, *XI. XII. ve XIII. Yüzyıllarda Resimli Türk Paraları*, İstanbul 1947, p. 106 nº 119.

al-Awhad Najm al-Dīn Ayyūb (596-607/1199-1210)

22. [*Mayāfariqīn*], date illisible (rev. corrodé), *fals*.

P. Balog, *The Coinage*, p. 253-254 nºs 841-844.



al-Muẓaffar Shihāb al-Dīn Ghāzī (617-642/1220-1242)

23. [Khilaṭ/ Mayāfariqīn], [618], *fals*.

P. Balog, *The Coinage*, p. 263 nº 874 ; İ. et C. Artuk, *Kataloğu*, I, p. 247 nº 778.

24. [*Mayāfariqīn*], 6[18], *fals*.

P. Balog, *The Coinage*, p. 260 nº 863.

25. ∅ 23 mm – *Mayāfariqīn*, 618, *fals*.

İ. et C. Artuk, *Kataloğu*, I, p. 247 nº 778.

Sultanat mamelouk

Al-Manṣūr Ṣalāh al-Dīn Muḥammad (762-764/1361-1363)

26. ∅ 17 mm – *Dimashq*, [762?], *fals*.

P. Balog, *The Coinage*, p. 204 nº 388.



Ottomans

Bayazid I – Bāyazīd I (791-804/1389-1402)

27. ∅ 12 mm – sans indication d'atelier, 792, akçe.

Künker, Auktion 231, p. 28 nº 9016.



28. ∅ 16 mm – sans indication d'atelier, sans date, *mangır*.

W. H. VALENTINE, *Modern Copper Coins*, p. 12-13 nº 6 ; KÜNKER, Auktion 231, p. 28 nº 9018.

Murad II – Murād II (824-848/1421-1444)

29. ∅ 16 mm – *Bursa*, 836, *mangır*.

N. PERE, *Osmanlılarda Madenî Paralar*, p. 85 nº 70

30. ∅ 13 mm – *Edirne,* sans date, *mangır*.

W. H. VALENTINE, *Modern Copper Coins*, p. 22-23 nº 110 ; Kh. EDHEM, *Maskūkāt 'uthmāniyya*, Qusṭantiniyya 1334/1915-1916, p. 49 nº 159 ; N. PERE, *Osmanlılarda Madenî Paralar*, p. 85 nº 67 ; KÜNKER, Auktion 231, p. 37 nº 9072.



Süleyman I – Sulaymān I (926-974/1520-1566)

31. ∅ 17 mm – *Ḥalab*, année illisible, *mangır*.

F. BAUDEN, *Catalogo*, p. 308 nº 421.

31bis. ∅ 14 mm – Qusṭanṭiniyya, 969, *mangır*.

31ter. ∅ 17 mm – Ḥalab, 966 (?), *mangır*.

F. BAUDEN, *Catalogo*, p. 308 nº 421.

Ahmed I – Aḥmad I (1012-1026/1603-1617)

32. ∅ 17 mm – Miṣr, 1012 (?), *mangır*.

M. YOUNIS, *Sylloge Numorum Arabicorum Tübingen*. III, *Egypt*, Tübingen-Berlin 2017, p. 78-79 n. 1133 ; F. BAUDEN, *Catalogo*, p. 313 nº 429 ; *WC* 1601-1700, p. 216 n. 9.

Süleyman II – Sulaymān II (1099-1102/1687-1691)

33. ∅ 19 mm – Qusṭanṭiniyya, 1099, *mangır*.

N. PERE, *Osmanlılarda Madenî Paralar*, p. 177 nº 471.

Mahmud I – Maḥmūd I (1143-1168/1730-1754)

34. ∅ 36 mm – Qusṭanṭiniyya, 1143, *kuruş*.

İ. et C. Artuk, *İstanbul Arkeoloji Müzeleri Teşhirdeki İslâmî Sikkeler Kataloğu*, II (Eski Eserler ve Müzeler Genel Müdürlüğü Yayınları III.7), İstanbul 1982, p. 635 nº 1791 ; N. Pere, *Osmanlılarda Madenî Paralar*, p. 203 nº 583.

Mustafa III – Muṣṭafà III (1171-1187/1757-1774)

34bis. ∅ 17 mm – Islāmbūl, 1171, double *zolta*.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 317 nº 433 (traces d'argenture subsistantes).

'Abdülhamid I – 'Abd al-Ḥamīd I (1187-1203/1774-1789)

35. ∅ 12 mm – Misr, 1187 / année de règne : 2, *akçe*. Monnaie percée.

Cf. F. Bauden, *Catalogo*, p. 324 nºˢ 444-446 (qui n'ont pas l'année de règne).

Mahmud II – Maḥmūd II (1223-1255/1808-1839)

36. Qusṭanṭiniyya, 1223 / année de règne : 30, ½ *kuruş*.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 339 nºˢ 484-486.

Abülmecid I – 'Abd al-Majīd I (1255-1277/1839-1861)

37. Qusṭanṭiniyya, 1255 / année de règne : 20, 10 *para*.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 352 nº 520.

38. Miṣr, 1255 / année de règne : 15, 10 *para*.

39. ∅ 27 mm – Qusṭanṭiniyya, 1255 / année de règne : 20, 10 *para*.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 352 nº 520.

40. ∅ 37 mm – Qusṭanṭiniyya, 1255 / année de règne : 19, 10 *para*.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 351 nºˢ 517-519.

41. ∅ 37 mm – Miṣr, 1255, 5 *para*.

F. Bauden, *Catalogo*, p. 353 nºˢ 523-524 ; N. Pere, *Osmanlılarda Madenî Paralar*, p. 261 nºˢ 909-910.

42. Billon, 19 mm – Qusṭanṭiniyya, 1255 / année de règne : 2, ? *para*.

WC 1801-1900, p. 1192 nºˢ 651-653 (para) ; cf. F. Bauden, *Catalogo*, p. 344-346 nºˢ 498-505 (qui ont des années de règne variées et sont décrites comme étant en argent).

43. ∅ 19 mm – Qusṭanṭiniyya, 1187 / année de règne : 7, 5 *para*.

WC 1801-1900, p. 1245 nº 379.

Ottomanes incertaines

44. Qusṭanṭiniyya, année effacée et non lisible, 10 *para*.

Cf. F. Bauden, *Catalogo*, p. 352 nº 520.

45. ∅ 20 mm – Qusṭanṭiniyya, année illisible.
46. ∅ 17 mm – Qusṭanṭiniyya, année illisible.

Royaume du Maroc

Moulay 'Abd al-Rahmān (1238-1276/1822-1859)
47. ∅ 17 mm – sans indication d'atelier, 1242.
WC 1801-1900, p. 967 nº 122.1.

Appendice

LISTE DES MONNAIES BYZANTINES ACQUISES PAR LA BNF EN 1977

(Bronze, atelier de Constantinople sauf mention contraire[13])

1977. 320. Léon Ier. *Nummus*. Buste diadémé à dr. Rev. : monogramme. *LRBC* 2262. 0,83 g

1977. 321. Marcien. *Nummus*. Buste id. Rev. : monogramme. *LRBC* 2247. 1,64 g

1977. 322. Anastase Ier. *Follis*. 2e série. Off. B. Dans le champ à g. une étoile au-dessus d'un globe, à dr. une étoile [*MIBE* 28b] (517/518). 16,10 g

1977. 323. Justinien Ier. *Follis*. An 14. Off. Δ [*MIBE* 95]. 22,62 g

1977. 324. Justinien Ier. *Follis*. An 16. Off. A [*MIBE* 95]. 20,63 g

1977. 325. Justinien Ier. *Follis*. An 16. Off. Δ [*MIBE* 95]. 18,08 g

1977. 326. Justinien Ier. *Follis*. An 17. Off. B [*MIBE* 95]. 20,16 g

1977. 327. Justinien Ier. *Follis*. An 19. Off. Δ [*MIBE* 95]. 18,91 g

1977. 328. Justinien Ier. Cyzique. *Demi-follis*. An 30 [*MIBE* 121]. 8,20 g

1977. 329. Justinien Ier. Cyzique. *Dékanoummion*. An 34 [*MIBE* 123]. 4,03 g

1977. 330. Justinien Ier. Antioche. *Follis*. An 21 [*MIBE* 145]. 18,33 g

1977. 331. Justinien Ier. Antioche. *Demi-follis*. An 32 [*MIBE* 147]. 9,26 g

1977. 332. Maurice. Atelier italien [Rome probablement]. *Dékanoummion*. Buste de face. Rev. : I entre deux croix [*MIBEC* 141 « Sicile »]. 2,07 g

13. La rénovation en cours du Cabinet des Médailles ayant entraîné la mise en dépôt d'une grande partie des séries byzantines, il m'a été impossible de vérifier et préciser ces identifications réalisées avant la parution de *MIBE*, *MIBEC* et *DOC*.

1977. 333. Maurice. *Follis*. An 6 [*MIBEC* 65]. 10,92 g

1977. 334. Maurice. Nicomédie. *Follis*. An 6 [*MIBEC* 75]. 11,86 g

1977. 335. Maurice. Nicomédie. *Follis*. An 6 [*MIBEC* 75]. 11,21 g

1977. 336. Maurice. *Demi-follis*. An 2 [*MIBEC* 65]. 5,27g

1977. 337. Constant II (?). *Demi-follis*. An 5. Off. Є [*MIB* 167]. 2,94 g

1977. 338. Maurice. Nicomédie. *Dékanoummion* [*MIBEC* 82]. 2,76 g

1977. 339. Phocas. Nicomédie. *Demi-follis*. An 2. Off. A [*MIBEC* 71]. 6,23 g

1977. 340. Phocas. Nicomédie. *Demi-follis*. An 6. Off. A [*MIBEC* 73]. 5,38 g

1977. 341. Héraclius. Séleucie d'Isaurie. *Follis*. An 6 (?). Off. A [*MIB* 192]. 10,09 g (615/616)

1977. 342. Héraclius. *Follis*. Type 3b. An 17. Off. Δ [*MIB* 162]. 5,26 g

1977. 343. Héraclius. *Triakonta noummia*. An 20. Off. A [*MIB* 168]. 8,26 g

1977. 344. Héraclius. *Demi-follis*. An 22. Off. Γ [*MIB* 164]. 3,17 g

1977. 345. Constant II. *Demi-follis*. An 6 [*MIB* 182]. 2,21 g

1977. 346. Constantin IV. *Dékanoummion*. Type 1 [*MIB* 88]. 4,55 g

1977. 347. Théodore Ier Laskaris. Magnésie. *Trachy d'argent* (*tricéphale*). M. F. Hendy, *Coinage*, pl. 30,2 [*DOC* 2.1]. 3,35 g

1977. 348. Théodore II Laskaris. Magnésie. *Staménon* autrefois doré. Saint Tryphon. M. F. Hendy, *Coinage*, pl. 35,7 [*DOC* 10a.1]. 3,01 g

1977. 349. Jean Doukas. Thessalonique. *Staménon*. Classe I ou II type B [*DOC* 2]. 1,14 g

1977. 350. Id. Monnaie taillée. Sur la face concave, figure nimbée. 0,48 g

1977. 351. Empire de Thessalonique. Anonyme. *Staménon*. Monnaie rognée de type M. F. Hendy, *Coinage*, pl. 41, 20-21 [*DOC* « Demetrius Comnenus Ducas » pl. XLIV, B1]. 1,16 g

1977. 352. Michel VIII Paléologue. *Staménon*. Bendall type C 28 [*DOC* 127-128]. 1,52 g

1977. 353. Id. Type C 22 [*DOC* 109-113]. 1,61 g

1977. 354. Andronic II et Michel IX. *Assarion*. Rev. : croix pattée entourée de la légende *Andronikos despotès*. [*DOC* 647-650]. 1,82 g

1977. 355. Andronic II et Michel IX. Argent. *Basilikon*. Lég. *Autokratores Rômaiôn*. Dans le champ à dr. du trône du Christ, un point [*DOC* 527]. 1,91 g

1977. 356. Anonyme. *Billon* [*Tournesion*]. Aigle à deux têtes. Rev. : croix pattée entourée de la légende *Politikon* [*DOC* 1217]. 0,61 g

1977. 357. Jean Doukas. Thessalonique. *Staménon* aplati. M. F. Hendy, *Coinage*, pl. 40, 2 [*DOC* 2.1]. 5,11 g

Remerciements

Les auteurs remercient Brigitte Pitarakis pour l'aide précieuse apportée à l'illustration de cet article et Jean-Claude Cheynet pour ses indications sur la tessère de Sissinios (Monnaies byzantines, n° 166).

Liste des abréviations

İ. et C. Artuk, *Kataloğu*, I : İ. et C. Artuk, *İstanbul Arkeoloji Müzeleri Teşhirdeki İslâmî Sikkeler Kataloğu*, I (Eski Eserler ve Müzeler Genel Müdürlüğü Yayınları III.7), İstanbul 1970.

P. Balog, *The Coinage* : P. Balog, *The Coinage of the Ayyūbids* (Special publication 12), Londres 1980.

F. Bauden, *Catalogo* : F. Bauden, *Catalogo delle monete islamiche del Museo Bottacin* (Quaderni del Bollettino del Museo Civico di Padova 9), Padoue 2011.

BMC : *Catalogue of Greek Coins in the British Museum*, Londres 1973-.

DOC : *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, I-V, Washington D.C. 1966-1999.

C. Foss, *Arab-Byzantine Coins* : C. Foss, *Arab-Byzantine Coins. An Introduction with a Catalogue of the Dumbarton Oaks Collection,* Washington D.C. 2008.

M. F. Hendy, *Coinage* : M. F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire (1081-1261)* (Dumbarton Oaks Studies 12), Washington 1969.

G. Hennequin, *Catalogue* : G. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. Asie pré-mongole : les Salǧūqs et leurs successeurs*, Paris 1985.

Künker, Auktion 231 – Fritz Rudolf Künker GmbH & Co. KG, *The Sultan Collection. An Old Private Collection of Ottoman Coins*. Part 3, *Münzen des Ottomanischen Reiches, Teil 3*, Osnabrück 2013 (vente 231, 16 mars 2013, Osnabrück).

S. Lane-Poole, *Catalogue*, III : S. Lane-Poole, *The Coins of the Turkumán Houses of Seljook, Urtuk, Zengee, etc. in the British Museum. Classes X-XIV* (Catalogue of Oriental Coins in the British Museum 3), Londres 1877.

LRBC : R. A. G. Carson, P. V. Hill et J. P. C. Kent, *Late Roman Bronze Coinage. A.D. 324-498*, Londres 1960.

MIB : W. Hahn, *Moneta Imperii Byzantini*. III, *Von Heraclius bis Leo III. Alleinregierung (610-720)*, Vienne 1981.

MIBE : W. Hahn et M. A. Metlich, *Money of the Incipient Byzantine Empire*. I, *Anastasius I – Justinian I, 491-565*, Vienne 2000.

MIBEC : W. Hahn et M. A. Metlich, *Money of the Incipient Byzantine Empire continued. Justin II – Revolt of the Heraclii 565-610*, Vienne 2009.

N. Pere, *Osmanlılarda Madenî Paralar* : N. Pere, *Osmanlılarda Madenî Paralar Yapı ve Kredi Bankasının Osmanlı Madenî Paraları Koleksiyonu* [*Coins of the Ottoman Empire. This catalogue is based on the coin collection of Yapı ve Kredi Bankası, Turkey*], İstanbul 1968.

H. Pottier, *Le monnayage de la Syrie* : H. Pottier, *Le monnayage de la Syrie sous l'occupation perse (610-630)* (Cahiers Ernest-Babelon 9), Paris 2004.

SICA : S. ALBUM et A. GOODWIN, *Sylloge of Islamic Coins in the Ashmolean Museum.* I, *The Pre-Reform coinage of the Early islamic Period*, Oxford 2002.
W. H. VALENTINE, *Modern Copper Coins* : W. H. VALENTINE, *Modern Copper Coins of the Muhammadan States of Turkey, Persia, Egypt, Afghanistan, Morocco, Tripoli, Tunis, etc.*, Londres 1911.
WC 1601-1700 : *Standard Catalog of World Coins, 1601-1700*, Iola (WI) 2015[4].
WC 1801-1900 : *Standard Catalog of World Coins, 1801-1900*, Iola (WI) 2015[8].

André RONDE
Membre de la Société française de numismatique
Paris

Cécile MORRISSON
Directeur de recherche émérite au CNRS
Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres
Paris

Arianna D'OTTONE-RAMBACH
Università degli Studi « La Sapienza »
Rome

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages pour compte rendu doivent être envoyés anonymement à la Revue des études byzantines. *L'envoi personnel à l'un des membres de la Rédaction n'engage en rien la Direction de l'Institut ou de la* Revue. *La* Revue *n'accepte pas de publier les recensions qui lui sont proposées sans avoir été sollicitées.*

Les recensions sont rangées par ordre alphabétique à l'intérieur de deux séries. La première série comprend les comptes rendus plus détaillés. Dans la seconde série sont regroupés les comptes rendus brefs : ceux-ci se limitent à une description succincte du contenu de l'ouvrage et ils ne sont pas signés. Quant aux ouvrages qui ne se rapportent pas directement à l'Empire byzantin, ils figurent sur une liste des Ouvrages reçus.

Simone BETA, *Moi, un manuscrit [Autobiographie de l'*Anthologie Palatine*]*. – Les Belles Lettres, Paris 2019. 19 × 12,5. 210 p. Prix : 17 €. ISBN 978-2-251-44929-6.

Le présent ouvrage raconte avec brio l'histoire textuelle de l'*Anthologie palatine*, à travers les péripéties de son témoin manuscrit. Celui-ci, désormais scindé en deux parties, correspond actuellement aux manuscrits Heidelberg, Universitätsbibliothek, Pal. gr. 23 (olim 33) [Diktyon 32453] et Paris, Bibliothèque nationale de France, Supplément grec 384 [Diktyon 53132]. Simone Beta, spécialiste de littérature classique mais aussi de sa transmission pendant la période humaniste, construit un récit à la première personne dans lequel le manuscrit raconte son histoire avec beaucoup d'humour, tout en fournissant des renseignements précis. L'ouvrage constitue une mine d'informations non seulement sur les manuscrits et le genre épigrammatique mais aussi sur l'histoire des institutions qui hébergèrent le manuscrit de l'*Anthologie* tout au long de son histoire tourmentée : la bibliothèque, lieu d'accueil des manuscrits, est « l'une des inventions les plus nobles et désintéressées de l'homme » (p. 39). Nombre de personnages célèbres, érudits et hommes politiques, défilent dans le récit, ce qui illustre à quel point l'histoire des manuscrits est liée à l'histoire culturelle et politique.

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 289-362. doi : 10.2143/REB.78.0.3288414

Le récit commence avec la naissance du manuscrit, un volume *in-quarto* pas beaucoup plus grand qu'un livre de poche, vers 950 : sa mère fut un animal (une génisse, une brebis ou une chèvre) et ses pères furent nombreux, tous ceux qui écrivirent à sa surface. Son grand-père, Constantin Képhalas, se trouva à l'origine de la collection d'épigrammes qui comptait une douzaine de livres. Le manuscrit mena une vie sereine, pendant près de 500 ans, dans une petite bibliothèque d'un monastère constantinopolitain, où il fut consulté par Maxime Planude. Suite à la destruction qui frappa Constantinople en 1453, notre protagoniste suivit le sort de nombre d'autres manuscrits grecs qui se retrouvèrent en Italie. Après un court séjour à Padoue, où il rencontra des érudits comme Marc Mousouros et Janus Lascaris, il finit dans les valises d'Érasme de Rotterdam, qui l'emporta à Venise en 1508 et, un an plus tard, en Angleterre. Dans le sillage des polémiques religieuses et après avoir fait la connaissance de Thomas More et de John Clement, le manuscrit se retrouva à Louvain, entre les mains de l'humaniste Henri Estienne, qui réalisa un important travail de copie et d'édition. Arrivé à Heidelberg, sa demeure définitive, en 1591, le codex fut en la possession de son dernier propriétaire privé, un disciple d'Estienne du nom de Friedrich Sylburg. En 1602, il fit son entrée dans la bibliothèque Palatine, où il fut redécouvert par des humanistes comme Claude Saumaise et Isaac Casaubon. Mais les guerres continuèrent à influencer son sort : en 1623, le manuscrit comptait parmi les *codices* de la bibliothèque Palatine envoyés au pape par le duc Maximilien Ier, en passant par Munich. Le codex se retrouva dans les armoires bavaroises de la bibliothèque Vaticane avec un ex-libris et une nouvelle cote : Leone Allacci, l'envoyé du pape chargé du transfert des manuscrits, lui attribua la cote 33. N'ayant pas résisté au voyage pendant lequel il avait été privé des ais de sa reliure, le codex fut séparé en deux parties. Lors de son séjour à la Vaticane, malgré sa blessure, il ne cessa d'attirer l'intérêt des érudits et fut l'objet de nouvelles copies, comme celle de Scaliger. Mais les aventures du protagoniste ne cessèrent pas : à l'issue de la signature du traité de paix à Tolentino le 19 février 1797, Napoléon fit apporter à Paris les livres qui avaient été transportés en Italie par Leone Allacci. En 1816, sa plus grande partie, désormais le Pal. gr. 23 (olim 33), reprit le chemin de Heidelberg et son autre moitié, la plus petite, resta à Paris sous la cote Suppl. gr. 384. Johann Friedrich Dübner, collaborateur d'Estienne, réalisa une édition intégrale des épigrammes, parue chez Firmin Didot (1864-1890), qui suscita l'intérêt de nombreux savants. Certains traducteurs comme Félix Désiré Dehèque (1863) et William Roger Paton (1915) n'hésitèrent pas à proposer une traduction en latin des épigrammes érotiques du livre douze, embarrassés devant les obscénités rapportées.

Quant à la réception de l'*Anthologie* au 20e siècle, ce ne sont pas les épigrammes érotiques qui ont connu la plus grande postérité : Edgar Lee Masters composa à partir de 1914 un recueil original de poèmes inspirés des épigrammes funéraires, qui constitue une « micro-histoire » de l'Amérique provinciale. Par ailleurs, la contribution de l'*Anthologie* à la diffusion du genre épigrammatique fut capitale, concernant notamment le sous-genre le plus populaire, quoique pas le plus représenté, celui de l'épigramme satirique. Ce genre, qui connut une immense fortune à la Renaissance, est indirectement tributaire de l'*Anthologie palatine* par l'intermédiaire du poète satirique latin Martial (40-104 ap. J.-C.).

Le manuscrit de l'*Anthologie palatine* a vécu caché pendant la plus grande partie de sa vie : dans une petite bibliothèque d'un monastère constantinopolitain, dans la

malle d'un voyageur, dans la maison d'un philologue, dans les valises d'un humaniste. Il a fait le tour de la moitié de l'Europe, à la merci des guerres qui ont bouleversé plusieurs pays. Ses deux parties, à Heidelberg et à Paris, sont désormais accessibles en ligne grâce à la numérisation des manuscrits des deux institutions concernées. Par conséquent, grâce aux nouvelles technologies, ce κτῆμα ἐς ἀεί devient « une conquête destinée à durer éternellement, à la disposition de tous » (p. 170).

Une bibliographie (p. 173-201) et une note du traducteur (p. 203-207) complètent l'ouvrage avec bonheur. Les notes fournies par l'auteur ont été revues et enrichies avec de nouvelles traductions en français par le traducteur, Thomas Penguilly. Rédigé dans un style agréable à lire qui évite le jargon spécialisé, cet ouvrage a le mérite de faire d'un sujet indigeste, destiné à un public restreint, un récit romanesque que tout lecteur intéressé, spécialiste ou amateur, prendra plaisir à découvrir. On ne peut que souhaiter que d'autres connaisseurs de la littérature classique et byzantine suivent l'exemple de Simone Beta.

Anna Lampadaridi

André Binggeli, Matthieu Cassin, Marie Cronier et Matoula Kouroupou, *Catalogue des manuscrits conservés dans la Bibliothèque du Patriarcat Œcuménique. Les manuscrits du monastère de la Sainte-Trinité de Chalki*. Volume I, *Notices descriptives* ; Volume II, *Illustrations*. – Patriarcat Œcuménique, Istanbul – Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (CNRS), Paris – Brepols Publishers, Turnhout 2019. 28 × 22 ; relié. xxv-481 p. (I), viii-10 p., 359 planches (II). Prix : 175 €. ISBN 978-2-503-57434-9.

Le Patriarcat œcuménique du Phanar abrite, depuis 1936, trois fonds de manuscrits grecs constitués dans les monastères de Chalki, une des îles des Princes. La première collection, celle du monastère de la Panagia, bénéficie depuis 2008 d'un catalogue exhaustif dû à Matoula Kouroupou et Paul Géhin (voir la recension de l'ouvrage dans *REB* 67, 2009, p. 250-252). Voici à présent le catalogue du deuxième fonds, celui du monastère de la Sainte-Trinité. Jusqu'ici, on disposait seulement de catalogues sommaires : inventaire du 16e siècle (1572), liste de Minoïde Mynas (1840-1841), catalogue d'Aimilianos Tsakopoulos (1956). Les auteurs du nouveau catalogue annoncent la parution d'un ouvrage complémentaire consacré à l'histoire de ce fonds. Il y sera fait état, de manière plus circonstanciée, de la constitution progressive du fonds, de l'origine des copies, des visiteurs du monastère et des utilisateurs des manuscrits, ainsi que de la figure de Métrophane, higoumène du monastère avant de devenir le patriarche Métrophane III (vers 1520-1580), qui joue un rôle important dans l'histoire de la bibliothèque et qu'une quarantaine de manuscrits mentionnent nommément.

Le fonds est riche de manuscrits qui remontent, en partie ou intégralement, à une bonne époque : 4 datent du 9e siècle, 11 du 13e, 15 du 10e et autant du 12e, 25 du 11e. Avec 51 exemplaires, le 14e siècle marque le point culminant, avant une décroissance rapide : 25 manuscrits datent du 15e siècle, 22 du 16e, lorsque la collection est pour ainsi dire close. Nombre de copies sont faites de parchemin, parfois

précieux. Pour chaque copie le catalogue donne une description détaillée et fournit toutes les indications utiles, qui sont rassemblées sous les rubriques suivantes : Matière, Foliotation, Cahiers, Signatures, Mise en page, Écriture, Décoration, Annotations, Reliure, Histoire, Bibliographie. La collection de la Sainte-Trinité est avant tout d'ordre patristique, ecclésiastique et surtout liturgique, car bon nombre de copies ont gardé la trace d'un usage cultuel. À peine voit-on apparaître quelques extraits de littérature classique (Pindare, Sophocle). À côté des textes scripturaires et des manuels de liturgie abondent les écrits patristiques (Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome), et c'est la matière qui a retenu l'attention des patrologues, éveillant à l'occasion l'appétit des savants et provoquant un certain pillage du fonds.

La liste impressionnante des textes inédits dressée à la fin du volume I (« Incipit des pièces inédites ou mal répertoriées », p. 417-424) témoigne de la difficulté de repérer cette masse de textes qui relèvent de la liturgie ou de la dévotion privée. Plus de 400 incipit y sont rassemblés. La complexité et la variété de cette littérature apparaissent autant dans les titres des livres liturgiques (voir, par exemple, le mot « Liturgie » dans l'« Index des auteurs et des œuvres », p. 444) que dans la diversité des pièces (canon, hymne, tropaire, acolouthie, stichère, *antiphônon*, *apolytikion, héôthinon*, *oikos*, *prokeiménon*, *théotokion*, etc.). Dans cette littérature il reste encore beaucoup à défricher, malgré l'apport d'éminents liturgistes, hagiographes et patrologues. À côté des textes anciens relevant de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la liturgie ou de la patristique, quelques manuscrits se rapportent au 14[e] siècle et ont été copiés peu après la composition de l'œuvre : Dossier hagiographique et liturgique relatif au patriarche Athanase de Constantinople (n[o] 64, contenant essentiellement les écrits de Théoctiste Stoudite), Œuvres théologiques de Grégoire Palamas (n[o] 138, malheureusement très dégradé), Collection canonique de Matthieu Blastarès (n[o] 142).

L'ouvrage a bénéficié d'un grand soin et d'une mise en page élégante. Le volume du matériau travaillé et la somme des textes cités sont imposants. Il est difficile de trouver à redire, si ce n'est qu'une dernière lecture aurait pu être profitable et permis d'éviter quelques fautes mineures : omission d'une lettre (« versifée », « pavenu ») et inversion de deux lettres (« Carmnia » [Carmina], μήνμην [μνήμην]), d'ailleurs faciles à suppléer ou à corriger, ou encore quelques dittographies (« de la la mission »). Le mot ἐφημέριος, qui indique une fonction plutôt qu'un état, ne devrait pas être traduit simplement par « prêtre », mais plutôt par « curé » ou « desservant » (p. 130). Le volume II contient la reproduction d'un ou plusieurs folios de chaque manuscrit, permettant de vérifier la main d'un grand nombre de copistes et les détails de l'ornementation (pl. 1-307) ; il est clos par la reproduction des reliures les plus remarquables (pl. 308-350) et de quelques fers qui y sont apposés (pl. 351-359). Le recours à la planche 257 (Sainte-Trinité 126, f. 381[v]) permet de contrôler le texte de la souscription finale du manuscrit, qui contient la copie des Commentaires sur les épîtres pauliniennes de Jean Chrysostome. Cette note est rédigée avec soin et de manière élégante par le copiste Dèmètrios Anatolikos, qui termine sur une image littéraire : « … puiser aux sources bondissant vers la vie éternelle » (cf. Jn 4, 14). Pour respecter la rigueur du copiste, il faut corriger, dans le catalogue (p. 340), ὀμιλιῶν en ὁμιλιῶν (ligne 4), δεύτεραν en δευτέραν (l. 5) et πόθῶ en πόθω (l. 9), de même qu'il faut rétablir en fin de texte ἀλλομέν(ων) [verbe ἅλλεσθαι], transcrit à tort ἀλλωμέν(ων). J'observe que cette

dernière erreur s'est glissée également dans la transcription de Tsakopoulos (catalogue, p. 132), qui reprend aussi l'intégralité de la note et dont la lecture est d'ailleurs gravement défaillante en plusieurs autres endroits.

Grâce à des descripteurs compétents et minutieux, deux des fonds de manuscrits du Patriarcat œcuménique de Constantinople bénéficient désormais de catalogues d'une grande qualité, qui leur vaudra sans doute un recours accru. Une qualité et un détail qu'on aimerait trouver pour chacune des grandes collections de manuscrits grecs, qui n'ont parfois connu jusqu'à ce jour qu'un inventaire sommaire.

Albert FAILLER

Matias BUCHHOLZ, *Römisches Recht auf Griechisch. Prolegomena zu einer linguistischen Untersuchung der Zusammensetzung und Semantik des byzantinischen prozessrechtlichen Wortschatzes* (Commentationes Humanarum Litterarum 135). – Societas Scientiarum Fennica – The Finnish Society of Sciences and Letters, Helsinki 2018. 25 × 17,5. III-236 p. Prix : 25 €. ISBN 978-951-653-428-5.

Système de grande envergure et complexité, le droit romain s'est fondé sur le latin et a été élaboré au moyen des outils conceptuels véhiculés par la langue latine. Transposé en grec à l'époque byzantine, il a connu une évolution depuis longtemps étudiée par les historiens du droit, mais bien moins par les linguistes, même si quelques travaux pionniers virent le jour dès la fin du 19e siècle – ainsi l'article de Jean Psychari et C. C. Triantafyllidès, « Lexique des mots latins dans Théophile et les *Novelles* de Justinien », *Études de philologie néo-grecque* (Paris 1892). Il est vrai que la tâche était ambitieuse et requérait une grande familiarité avec plusieurs domaines difficiles, souvent étanches entre eux : histoire et philosophie du droit romain, philologies grecque et latine, linguistique, sans parler des disciplines plus techniques dont ces mêmes domaines sont tributaires du point de vue de la recherche fondamentale. Or, c'est bien ce défi qu'a voulu relever Matias Buchholz, bilingue aguerri, mais aussi et surtout spécialiste reconnu pour ses contributions dans le périmètre de la papyrologie, sur une documentation à caractère juridique – ainsi pour son apport à l'entreprise collective des *Petra Papyri*, III-IV (voir *REB* 66, 2008, p. 309-310 ; 71, 2013, p. 353-354).

L'ouvrage est le fruit d'une thèse doctorale – soutenue à l'Université d'Helsinki en 2015, sous la direction d'Antti Arjava et Martti Leiwo – qui se donne pour objectif de comprendre dans quelle mesure la transposition du droit romain dans l'univers hellénophone a eu des conséquences sur le système juridique lui-même, du fait des spécificités de la langue grecque. Cette question sous-tend d'ailleurs une autre, à portée théorique plus générale : est-il possible de démontrer, à travers le domaine relativement clos et technique du droit byzantin, qu'une langue détermine une pensée, suivant l'hypothèse relativiste de Sapir-Whorf (p. 16) ?

Pour répondre à ces interrogations, l'auteur commence par prendre toutes les précautions méthodologiques qui s'imposent (ch. 1-3, p. 1-39) : détermination précise du *corpus* (limité aux sources 'littéraires' et 'documentaires' du droit procédural) et des *instrumenta* d'investigation (principalement les trois bases de données *Thesaurus*

linguae græcæ [*TLG*], *Duke Databank of Documentary Papyri* [*DDbDP*] et *Searchable Greek Inscriptions* [*PHI*]) ; introductions techniques destinées, d'une part aux historiens du droit byzantin (avec des explications sur les études sémantiques, comparatistes, etc.), d'autre part aux linguistes (avec des éléments fournis sur la spécificité des droits antiques et médiévaux).

Puis il aborde, en deux longs chapitres abondamment étayés de sources originales, les questions de l'impact du latin sur le vocabulaire juridique byzantin (ch. 4, p. 40-131), mais aussi de la sémantique de la terminologie grecque qui en découle, avec ses glissements de sens, ses transformations dues aux influences externes, ses développements internes (ch. 5, p. 132-214). Plus précisément, sont ainsi traitées les questions des emprunts et de leurs usages conformes ou déviants, de l'orthographe et de la morphologie des mots qui en découlent, des calques, du développement diachronique de cette terminologie et de son éventuelle obsolescence, enfin du plan synchronique des catégories lexicales ainsi formées. Également, du point de vue de la sémantique, les extensions et transformations de sens, les synonymies, oppositions, redondances, ainsi que la perte ou le gain d'acuité, ou la hiérarchisation terminologique découlant de la variété sémantique et de l'échelle des nuances.

Ces « phénomènes linguistiques » (p. 213) sont illustrés par l'étude d'un nombre relativement restreint de termes, dont les parallélismes sont analysés au cas par cas, en fonction des contextes offerts par les sources : ἀγωγή / *actio* (p. 95-103), ἄρβιτρος / *arbiter* (p. 149-151), γραφή / *scriptura*, *inscriptio*, *libellus* (p. 112-118), δεφενσίων / *defensio* (p. 144-148 et 157-161), δίκη / *causa*, *iudicium*, *actio* (p. 112-118), διώκων / *qui accusat* (p. 118-120), καινοτομία / *novitas*, *opus nouum*, *opus in solo actum*, *damnum infectum* (p. 161-166 et 171-172), κομπρόμισσον / *compromissum* (p. 175-178), νερέδιτας / *hereditas* (p. 65-67), ὅρκος περὶ τῆς καλουμνίας, συκοφαντίας ou ἐπηρείας / *iusiurandum calumniæ* (p. 192-196), πρόκριμμα / *præiudicium* (p. 79-88), φεύγων / *qui accusator* (p. 118-120), χαμαιδικαστής / *iudex pedanus* (p. 178-181), ψῆφος / *sententia*, *decretum*, *res iudicata*, *statutum* (p. 108-111 et 201).

L'analyse de ces termes et de leurs rapports s'avère passionnante, même pour les non-spécialistes, ce qui constitue certainement une bonne surprise pour le lecteur qui s'attendait à traverser des zones arides de par la technicité du propos. Deux exemples ont ainsi plus particulièrement retenu notre attention, car non seulement ils ont connu une intéressante amplification sémantique dans le domaine du droit, mais ont également – à notre sens – échappé au droit pour imprimer leur marque nouvelle dans le domaine de la théologie. Ce sont les termes de καινοτομία, habituellement traduit par « innovation » en français, et celui de ψῆφος, dont la traduction reste plus flottante, « vote » s'avérant insuffisant. Pour ces deux termes, tels que l'Église les exploita à partir de la période médio-byzantine et bien au-delà, jusque tard dans « l'après Byzance », l'analyse de Buchholz montre clairement que le sens grec premier ne suffit pas à en comprendre les usages et qu'il faut recourir à la teneur sémantique qu'ils ont acquise dans le domaine du droit procédural – un domaine qui relevait souvent des compétences des ecclésiastiques – pour en comprendre la réelle portée.

Faisant donc communiquer des disciplines qui se fréquentent généralement assez peu, ce travail certainement novateur apporte aussi des éclairages plus généraux sur le grec byzantin, en précisant des nuances qui restent bien difficiles à appréhender. Ajoutons que l'auteur exploite de façon rigoureuse et optimale le potentiel offert par les bases de données, en réussissant à opérer des choix pertinents

dans l'abondance d'occurrences – ce qui est un autre défi, bien connu de tous ceux qui ont recours à ces outils. Faisant son autocritique, Buchholz redoute qu'on ne lui reproche l'étroitesse du champ étudié et des exemples choisis. Il nous semble plutôt que cette étroitesse constitue une force, car elle aboutit à une grande clarté dans la perception et la présentation des catégories dégagées. D'ailleurs, le livre ne fournit que les résultats d'une première étape, nécessairement schématique. Le *Diccionario Jurídico Bizantino Griego-Español sobre la base de la* Introducción al derecho *del patriarca Focio y de las* Novellas *de León VI El Sabio*, établi par l'équipe constituée par Juan Signes Codoñer, José Domingo Rodriguez Martin et Francisco Javier Andres Santos (Grenade 2019, voir ci-dessous, p. 328-330), est paru bien après l'ouvrage ici recensé : il livrera à la réflexion quantité de nouveaux matériaux.

Vassa Kontouma

Paula Caballero Sánchez, *El Comentario de Juan Pediásimo a los «Cuerpos celestes» de Cleomedes. Edición crítica, traducción y estudio de la transmisión* (Nueva Roma 48). – Consejo superior de investigaciones científicas, Madrid 2018. 25 × 17,5 ; relié. 345 p. Prix : 30 €. ISBN 978-84-00-10436-8.

Ce livre est issu d'une thèse soutenue en 2016 à Madrid. Il constitue la première édition critique (avec traduction espagnole et notes) du commentaire de Jean Pédiasimos, érudit thessalonicien du tournant entre le 13e et le 14e siècle, au traité de Cléomède sur les *Corps célestes*. Le traité de Cléomède – dont on peut consulter une traduction française annotée due à Richard Goulet : *Cléomède, Théorie Élémentaire (De motu circulari corporum caelestium)*, Vrin, Paris 1980 – se présente comme un manuel d'astronomie mais c'est en réalité un ouvrage de cosmologie qui se fonde sur la physique stoïcienne de Posidonios ; il fut exhumé à la fin du 13e siècle, dans le cadre de la redécouverte de l'héritage grec classique sous l'empire de Nicée et les premiers Paléologues. Le commentaire de Jean Pédiasimos s'inscrit dans ce contexte ; c'est essentiellement un ouvrage didactique, qui rassemble des notes de cours et qui devint l'ouvrage de référence pour étudier le traité de Cléomède et l'astronomie mathématique. Comme tel, il dépassa les limites de l'Empire byzantin et connut plusieurs traductions latines dues à des humanistes de la Renaissance.

L'ouvrage esquisse tout d'abord une biographie de Jean Pédiasimos (assimilé par les historiens à Jean Pothos Pédiasimos, nom qui figure dans plusieurs manuscrits), à partir des quelques documents qui le mentionnent : il fut *hypatos* des philosophes vers 1274, *chartophylax* de la métropole d'Ochrid vers 1283, puis grand sacellaire de Thessalonique vers 1295. C'est tout ce qu'on sait de lui en dehors de ses commentaires qui le révèlent comme un homme voué à l'enseignement. Dans une seconde partie, l'auteur nous présente une étude du texte de Cléomède et de sa fortune byzantine, qui fut conséquente au 11e siècle (Psellos et Syméon Seth s'y réfèrent), puis sous les Paléologues comme l'indique le grand nombre de manuscrits copiés à cette époque. Ce texte joua un rôle dans les controverses cosmologiques, autour de l'existence du vide extra-cosmique ou des méthodes pour mesurer la

circonférence de la terre. Nicéphore Blemmydès, Georges Pachymérès, Dèmètrios Triklinios en firent état. Mais c'est le commentaire de Pédiasimos, qui critique la cosmologie stoïcienne de Cléomède en s'appuyant sur Aristote, qui connut la plus grande fortune. L'auteur donne ensuite une analyse détaillée du commentaire, dont elle fournit un plan (p. 51).

L'analyse codicologique et paléographique des manuscrits de ce Commentaire est particulièrement détaillée et précise. Chaque manuscrit est minutieusement décrit selon un plan indiqué au début et que voici : Description codicologique de base ; contenu intégral du manuscrit ; structure du codex en fonction des cahiers ; nature du support et filigranes ; description des mains et identification des copistes ; pagination ; décoration ; histoire du manuscrit ; bibliographie.

Six planches (p. 132-137) présentent des folios de manuscrits importants et permettent de voir la disposition des schémas géométriques qui figurent en regard du texte dans certains manuscrits. L'étude de la tradition manuscrite aboutit à la constitution d'un *stemma* (p. 139). Vient ensuite l'édition critique du texte, qui consiste en une suite de scholies de dimension variable, accompagnée d'une traduction espagnole et de notes ; les schémas figurant dans les manuscrits sont insérés dans le texte grec. Plusieurs appendices complètent le volume : schémas explicatifs, bibliographie, index (des manuscrits, des noms de personnes, des auteurs et de leurs œuvres, des citations).

Cet ouvrage de haute tenue scientifique et de grand intérêt culturel sera très utile aux historiens de cette période et aux historiens des sciences et de la philosophie.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Laura CARRARA et Irmgard MÄNNLEIN-ROBERT, *Die Tübinger Theosophie*. Eingeleitet, übersetzt und kommentiert von Laura CARRARA und Irmgard MÄNNLEIN-ROBERT, unter Mitwirkung von Vincent CLAUSING-LAGE, Anne Loren ENGELBACH, Christine RÜTH, Olivier SCHELSKE, Fabian SCHULZ. Mit einem Beitrag von Helmut SENG (Bibliothek der griechischen Literatur 86). – Anton Hiersemann, Stuttgart 2018. 23,5 × 15,5 ; relié. IX-362 p. Prix : 164 €. ISBN 978-3-7772-1818-2.

Lucia Maddalena TISSI, *Gli oracoli degli dèi greci nella* Teosofia di Tubinga. *Commento e studio critico dei testi 12-54 Erbse* (Hellenica. Testi e strumenti di letteratura greca antica, medievale e umanistica 72). – Edizioni dell'Orso, Alessandria 2018. 24 × 17. X-422 p. Prix : 40 €. ISBN 978-88-6274-848-3.

Il n'est pas dans les habitudes de la *Revue des études byzantines* d'associer les comptes rendus bibliographiques d'ouvrages d'auteurs différents, et encore moins d'adopter à leur sujet un point de vue comparatiste. Toutefois, si nous nous permettons ici pareille combinaison, c'est parce que les publications susmentionnées, parues exactement au même moment, portent sur le même texte – la *Théosophie* dite de Tübingen – et impliquent de surcroît des spécialistes qui entretiennent entre elles, d'après le témoignage de leurs travaux, des échanges scientifiques respectueux et cordiaux. Pour la commodité des lecteurs, nous commencerons donc par

donner quelques informations sur l'objet commun de ces deux publications, puis nous considérerons chacune séparément du point de vue de son apport spécifique.

Plus de dix siècles séparent le texte appréhendé – « huitième livre » d'une *Θεοσοφία* par ailleurs perdue, comprenant un florilège d'oracles lui-même retravaillé par un *excerptor* anonyme –, de son seul témoin conservé, le Tübingen, UB, Mb 27 (Diktyon 64324 ; numérisé sur http://idb.ub.uni-tuebingen.de/digitue/ [consulté le 3.04.20]). C'est dire la chaîne d'hypothèses et de conjectures qui relient celui-ci à celui-là, mais aussi la complexité du sujet traité, dont les jalons mobilisent, sur un millénaire, des sources ambiguës, elles-mêmes discutées à travers une abondante bibliographie ; c'est dire enfin la motivation et les compétences d'érudition requises pour maîtriser les contours de l'objet *Théosophie de Tübingen*, prendre position dans les analyses, apporter les éclairages ou les compléments voulus.

En effet, il faut tout d'abord saisir par quel biais le Tübingen Mb 27, ce manuscrit très tardif, copié en 1580 à Durlach par l'helléniste allemand Bernhard Haus pour le compte de Martin Crusius, peut faire autorité ; le relier à un archétype perdu, en l'occurrence le ms. *Argentoratensis* gr. 9, qui brûla le 24 août 1870 à Strasbourg, et dont l'appartenance antérieure à Johannes Reuchlin semble vérifiée ; retracer le voyage de l'*Argentoratensis* depuis Constantinople jusqu'à Bâle, où il arriva comme partie du legs du cardinal Jean Stojković aux dominicains, dans les années 1440 ; s'assurer enfin de la présence de la *Théosophie* dans cet archétype, en passant entre autres par la boutique d'un marchand de poissons byzantin.

Mais il faut aussi prendre le chemin en sens inverse pour déterminer la date et le milieu dans lequel furent composés non seulement la *Θεοσοφία* perdue, mais aussi les extraits livrés par la *Théosophie de Tübingen* ; appréhender les motivations de l'*excerptor*, certainement un chrétien ; relier les textes transmis à des oracles antiques déjà identifiés par d'autres voies, manuscrits plus anciens ou inscriptions ; s'aventurer enfin dans la question de la réception byzantine de la *Θεοσοφία* et se rapprocher un peu, bien que difficilement, de ce moment où ses extraits semblent refaire surface parmi les vieux papiers d'emballage du poissonnier constantinopolitain.

Enfin, et cette tâche n'est pas plus facile que les deux précédentes, il faut tenter de comprendre les extraits tels que nous les lisons aujourd'hui, revoir éventuellement leur édition, les rendre accessibles par le biais d'une traduction, identifier leurs sources proches ou lointaines, les évaluer, les commenter. C'est ce qu'entreprennent avec une admirable rigueur et avec minutie les deux publications que nous présentons ici.

L'ouvrage de Laura Carrara et Irmgard Männlein-Robert, auxquelles se sont associés plusieurs jeunes antiquisants de l'Université de Tübingen au sein d'un séminaire organisé dans les années 2013-2016, constitue la première traduction allemande commentée de l'ensemble du texte de la *Théosophie de Tübingen* (p. 63-261). Cette traduction se fonde sur l'édition de Hartmut Erbse, *Theosophorum graecorum fragmenta* (Bibliotheca Teubneriana, Stuttgart-Leipzig 1995[2]). Elle est précédée d'une introduction très fouillée en deux parties :

1. Die *Theosophia* und die *Tübinger Theosophie*, par I. Männlein-Robert (p. 1-30), qui appréhende, à partir du προοίμιον de la *Théosophie de Tübingen*, la teneur de l'*Urtext* de la *Θεοσοφία* perdue – que ce soit l'ensemble des huit livres, également intitulé *Περὶ τῆς ὀρθῆς πίστεως*, ou uniquement le huitième livre dont l'*excerptor* anonyme fait son miel –, puis aborde la *Théosophie de Tübingen* en

elle-même, notamment pour examiner le texte des oracles conservés par son truchement. La composition de la *Θεοσοφία* perdue y est placée, de façon classique, dans la seconde moitié ou même à la fin du 5e siècle ; quant à celle des extraits plus tardifs mis sous le nom de *Théosophie de Tübingen*, elle serait à situer à Constantinople, dans une longue période allant du 6e siècle jusque dans les années 1270-1280.

2. Textüberlieferung der *Tübinger Theosophie*, par L. Carrara (p. 32-59), qui présente et discute de façon très détaillée l'histoire complexe du texte, mais aussi la tradition manuscrite des oracles retenus et, en particulier, celle des extraits 75-83 de la *Théosophie de Tübingen*, qui doivent être rapprochés de la *Theosophia Sibyllarum* conservée par deux témoins, le Vatican, BAV, Ottob. gr. 378 (16e s. ; Diktyon 65621) et surtout le Modena, Biblioteca Estense, α. S. 5. 9 (Puntoni 126 ; 10e-11e s. mais 14e s. pour les oracles ; Diktyon 43399).

La traduction allemande de chacun des 91 paragraphes est suivie de façon autonome de son propre commentaire, qui porte généralement sur un choix de termes. Une étude très éclairante intitulée Theologische Orakel in Kaiserzeit und Spätantike, offre un soutien supplémentaire à la réflexion en fin de volume. Elle est due à Helmut Seng, auteur entre autres de la récente étude *Un livre sacré de l'Antiquité tardive : les Oracles Chaldaïques* (Bibliothèque de l'École des hautes études, Sciences religieuses 170, Paris 2016). Comme il se doit, le volume s'achève avec une bibliographie très complète, un *index locorum* et un *index nominum*.

L'ouvrage de Lucia Maddalena Tissi est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue à l'Università degli Studi di Firenze en 2014 ; il a également bénéficié du soutien du Labex Hastec (EPHE, PSL), où l'auteure a effectué un post-doctorat en 2017-2018. Il présente une nouvelle édition critique des extraits 12-54 de la *Théosophie de Tübingen*, accompagnée d'une traduction italienne en regard (p. 131-177) et suivie d'un commentaire extrêmement riche du point de vue de la documentation (p. 179-312).

La longue présentation (p. 1-130), comporte cinq parties :

I. Une étude sur la *Θεοσοφία* perdue, du point de vue de sa structure, de ses relations avec la *Théosophie de Tübingen*, de la date et du lieu de sa composition – la fin du 5e siècle, dans le milieu alexandrin –, de l'identification de son auteur éventuel, de son σκοπός. En fin de chapitre, l'auteure fait aussi état d'une hypothèse séduisante, envisageant des « cercles culturels » de récitation ou de déclamation des oracles (p. 27-28).

II. Une réflexion sur les collections d'oracles en tant que genre littéraire, mais aussi sur leur diffusion dans le contexte du christianisme tardo-antique, ou dans un rapprochement avec des textes bien connus des byzantinistes comme le *De gestis in Perside* (*CPG* 6968).

III. Une prise en compte du contexte poétique et littéraire dans lequel l'œuvre a probablement vu le jour, un contexte sous l'influence du néoplatonisme.

IV. Des observations relevant des usages linguistiques, stylistiques et métriques de la *Théosophie de Tübingen*.

V. Un *status quæstionis* sur les éditions du texte et sa réception à Byzance – une partie dans laquelle l'auteure fait entre autres valoir de façon fort intéressante le témoignage de Photios de Constantinople, *Bibliothèque*, Cod. 170.

Donnée comme partie VI, l'édition critique a pour ambition d'établir un état du texte rendant compte prioritairement de la collection chrétienne, et non de l'original

des oracles transmis. Elle se fonde sur la seconde édition de Hartmut Erbse (Stuttgart-Leipzig 1995), sur une autopsie du ms. de Tübingen, mais recourt également au ms. Venezia, Bibl. Nazionale Marciana, gr. Z. 573 (coll. 415 ; 10e s. ; Diktyon 70044) pour l'extrait 16. Le commentaire (= VII), qui livre une foule de parallèles textuels extrait par extrait, est très technique et s'adresse principalement à des spécialistes au sens strict. Il est complété par deux études sous forme d'Appendices, la première (p. 313-321) portant sur le problème épineux de la transmission des trois vers finaux de l'oracle présenté par l'extrait 13 (αὐτοφυής, ἀδίδακτος, ἀμήτωρ, ἀστυφέλικτος […] μικρὰ δὲ θεοῦ μερὶς ἄγγελοι ἡμεῖς), la seconde (p. 323-340) sur l'oracle livré par l'extrait 16, présent par ailleurs dans plusieurs textes chrétiens : florilège anti-iconoclaste du Marc. gr. Z. 573 cité précédemment, *Passio s. Artemii* (*CPG* 8082 ; *BHG* 170), *Passio s. Aecatherinae* (*BHG* 30-31).

L'ouvrage s'achève avec une table synoptique des éditions des textes commentés dans la *Théosophie de Tübingen* (p. 338-340), une riche bibliographie (p. 341-364) et un *index locorum* réalisé par M. Donato (p. 365-418), qui témoigne de l'abondance des sources auxquelles l'auteure s'est référée.

Vassa Kontouma

Tomás Fernández, *Florilegium Coislinianum A* (Corpus christianorum, Series graeca 66). – Brepols, Turnhout 2018. 25 × 16 ; relié. cxli-187 p. Prix : 200 €. ISBN 978-2-503-40661-9.

Parmi les grands florilèges spirituels byzantins, le *Florilège Coislin* – du nom de son principal témoin, Paris, BnF, Coisl. 294 (Diktyon 49435) – était jusqu'à peu l'un de ceux qui restaient inédits – sauf des utilisations ponctuelles. C'est l'un des grands mérites de Peter Van Deun d'avoir réuni autour de lui une équipe, depuis 2006-2007, qui en édite progressivement la totalité. Organisé de manière alphabétique, par lettre initiale des mots-thèmes qui en structurent le contenu, le florilège est peu à peu publié en suivant cette structure, certes fragmentée, mais qui permet aux lecteurs de ne pas attendre trop longtemps une édition complète qui reste un travail de très longue haleine. Plusieurs articles ont déjà été publiés dans *Byzantion*, qui offrent l'édition de lettres variées (Γ [78, 2008] ; Β [80, 2010] ; Η [81, 2011] ; Ψ [83, 2013] ; Ξ [84, 2014] ; Θ [86, 2016] ; Ρ [87, 2017] ; Ν [88, 2018] ; Υ [89, 2019]). Deux thèses de doctorat ont également été soutenues dans le cadre de ce projet : l'une est due à José Maksimczuk et porte sur les lettres Δ-Ζ (voir, du même auteur, *REB* 76, 2018, p. 99-136) ; l'autre est due à Tomás Fernández et concerne la lettre Α : c'est elle qui a donné naissance au volume ici présenté.

Ce florilège, dont l'auteur est inconnu, peut être situé de manière approximative : il serait datable entre 850 et 950 et proviendrait probablement d'Italie méridionale. Il est formé de 246 chapitres (κεφαλαία), dont 41 pour la seule lettre Α. Plusieurs chapitres ou extraits sont liés au florilège faussement attribué à Jean Damascène et généralement connu sous le nom de *Sacra parallela*, ou en proviennent. Le nombre d'extraits par chapitre est très variable, d'un seul à cinq ou plus. Ils sont globalement plus longs que les extraits présents dans les *Sacra parallela*. Autre différence par rapport à ce dernier florilège, les extraits sont organisés, dans les

chapitres du *Florilège Coislin*, de manière thématique plutôt que selon leur auteur ; en outre, les textes y ont en général une teneur moins morale et plus intellectuelle que dans les *Sacra*. Enfin, Bible et hagiographie sont absents du *Florilège Coislin*, sauf lorsqu'ils proviennent des *Sacra*. On notera que les extraits ne sont normalement ni récrits ni abrégés dans le florilège ici édité. Voici un aperçu des auteurs utilisés dans la lettre A : pseudo-Amphiloque, Anastase le Sinaïte, Athanase d'Alexandrie (et pseudo-Athanase), Basile de Césarée, Clément d'Alexandrie, pseudo-Clément de Rome, *Constitutions apostoliques*, Cyrille d'Alexandrie, Cyrille de Jérusalem, Didyme l'Aveugle, pseudo-Épiphane de Salamine, Évagre le Pontique, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Ignace d'Antioche (et pseudo-Ignace), Jean Chrysostome (et pseudo-Chrysostome), Jean Damascène, Léonce de Damas, Marcien de Bethléem, Maxime le Confesseur (et pseudo-Maxime), Némésius d'Émèse, Nil d'Ancyre.

Le texte est transmis dans deux recensions principales, l'une intégrale – mais sans la lettre Ω, qui n'a peut-être jamais existé, l'autre abrégée, ainsi qu'un témoin au texte mixte (R : Hagion Oros, Monè Megistès Lauras, B 43 [12e s. ; Diktyon 27095]). La description et le classement des témoins, ainsi que la reconstitution de l'histoire du texte, sont menés en détail dans l'introduction. On notera en particulier que, contrairement aux premières éditions du florilège (jusqu'à l'article de *Byzantion* 86, 2016, inclusivement), l'auteur montre que le ms. B (Athèna, EBE, 464 [Diktyon 2760]) est une copie du ms. C (Paris, BnF, grec 924 [Diktyon 50513]). Cette conclusion a été adoptée tacitement à partir de l'édition de la lettre P (*Byz.* 87, 2017). Le texte est édité avec des apparats clairement délimités : sources (en ne retenant, sauf exception, que la source immédiate du Florilège), témoins, critique, comparaison avec la tradition directe de l'extrait lorsqu'elle existe, témoins indirects de l'extrait dans d'autres florilèges. Comme de coutume dans la collection, quelques pages détaillent les choix faits en matière d'orthographe, d'accentuation et de ponctuation. Un index biblique et un autre des sources et lieux parallèles complètent le volume – un index des manuscrits aurait pu être utile.

Sans entrer dans la discussion détaillée de l'édition et des textes transmis, on proposera cependant quelques additions et corrections ponctuelles. Le ms. Paris, BnF, grec 924 (C), l'un des manuscrits principaux du florilège, porte une note d'achat localisée à Nicosie et datée de juin 1671, dont l'éditeur n'a pu déchiffrer le nom propre qui l'ouvre. Il s'agit du nom de Johann Michael Wansleben (1635-1679), qui a voyagé en Orient pour le compte du roi et rapporté nombre de manuscrits ; l'information figure d'ailleurs clairement dans le catalogue de la Bibliothèque royale de 1740 (p. 181), de même que le nom des deux Notaras (Luca et Francisco) qui ont également porté des notes de possession sur le livre. Pour le ms. Paris, BnF, grec 1096 [Diktyon 50692], l'attribution à Andréas Darmarios proposée par Omont et Vogel et Gardthausen n'est pas reprise dans le *RGK* et reste problématique ; on corrigera la cote Colbert (4939 et non 4942). Pour le ms. Milano, Bibl. Ambrosiana, Q 74 sup. (Diktyon 43158), si riche en textes rares, on signalera la publication récente de deux textes attribués à Théodore Abu Qurra par P. d'Agostino (*JÖB* 68, 2019, p. 77-91). La cote donnée au manuscrit E (Strasbourg, BNU, gr. 12 [Diktyon 62831]) est erronée : il s'agit d'une cote ancienne, la cote actuelle étant Ms. 1906 ; il aurait d'ailleurs fallu renvoyer, pour ce manuscrit, à la notice de P. Géhin dans *Les manuscrits grecs datés des XIIIe et XIVe siècles conservés dans les bibliothèques publiques de France*. I, *XIIIe siècle*, Paris 1989, p. 52-53, postérieure à l'article du même sur le

copiste du volume, Syméon Kalliandrès. L'utilisation des éditions récentes, comme celle des GCS pour le *Contre Julien* de Cyrille d'Alexandrie, parue en 2016 pour le premier volume ici concerné, a laissé un peu de flottement dans l'introduction : ainsi l'extrait de Cyrille cité p. CII n. 53 comme non identifié est bien identifié dans l'édition (A, 18 : Cyrille d'Alexandrie, *Contre Julien*, III, 24, 1-25, 14). De ce fait, on peut voir que la leçon ἐφικτῶς d'AT, discutée dans la note, est sans parallèle dans la tradition cyrillienne et doit bien être écartée. Réciproquement, la présence d'extrait du *Contre Julien* dans le *Florilège Coislin* n'était pas connue des éditeurs du texte cyrillien (voir GCS NF. 20, p. XIII-XXV). Pour l'extrait 15, attribué dans le florilège à Eusèbe, sans plus de précision, il aurait été utile de préciser que les deux extraits caténaires qu'il rassemble et récrit sont, pour le premier, attribué à Acace de Césarée, et pour le second anonyme dans les chaînes ; en outre, il vaudrait mieux renvoyer, plutôt qu'à la première édition de la chaîne par F. Petit (CCSG 1, 1977), à la deuxième édition qu'elle en a donnée (Traditio exegetica graeca 3, 1995). On signalera enfin que l'extrait 64, attribué à Évagre mais dont la provenance n'avait pas été identifiée, provient des *Chapitres des disciples d'Évagre* (éd. P. Géhin [SC 514], Paris 2007, p. 146).

La belle édition de Tomás Fernández est donc d'une grande richesse et rendra bien des services tant aux éditeurs des textes que cite la lettre A du *Florilège Coislin* qu'à ceux qui étudient les pratiques savantes, et en particulier les usages de lecture et de citation à Byzance. On ne peut que souhaiter voir s'achever aussi rapidement que possible le travail d'édition de ce grand florilège et que soient réunis, en un seul volume maniable, ce qui est aujourd'hui dispersé dans de si nombreux livres et articles.

Matthieu CASSIN

Mihai-D. GRIGORE et Florian KÜHRER-WIELACH (éd.), *Orthodoxa Confessio? Konfessionsbildung, Konfessionalisierung und ihre Folgen in der östlichen Christenheit Europas* (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz. Abteilung für Abendländische Religionsgeschichte 114). – Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2018. 24 × 16 ; relié. 359 p. Prix : 80 €. ISBN 978-3-525-57078-4.

Le concept de confessionnalisation est récent : il a été développé à partir des années 1980 par deux historiens allemands, Heinz Schilling et Wolfgang Reinhard, dans le cadre spécifique des études sur les transformations politico-religieuses du Saint-Empire romain germanique à l'époque de la Réforme, afin de penser la mise en place d'une coexistence religieuse réglée par le droit au sein des différentes principautés allemandes. La reconnaissance par le Saint-Empire de plusieurs confessions légitimes a permis de gérer politiquement la différence religieuse non par l'exclusion ou l'éradication, ni en accordant à des groupes sociaux le statut de minorités tolérées, mais en faisant de l'État impérial le garant du droit de chaque principauté à faire prévaloir sur son territoire la foi catholique, réformée ou calviniste. Le processus de confessionnalisation, qui impliquait pour chaque territoire le choix d'une affiliation confessionnelle, a été systématiquement adossé à la production

de textes qui prenaient la forme de professions de foi et étaient dotés d'une validité légale.

On voit d'emblée que ce concept est ancré dans un contexte très particulier, mais nombreuses sont les initiatives consistant à explorer son éventuelle pertinence dans d'autres espaces et à d'autres périodes. Cet ouvrage est le fruit d'une telle tentative visant le monde orthodoxe. Dans leur introduction, les éditeurs de ce volume précisent leur démarche : ils souhaitent d'une part approcher de manière théorique et comparative le processus de construction d'une différenciation religieuse au sein de sociétés chrétiennes, et considèrent d'autre part que l'espace est-européen doit être inclus dans une réflexion globale sur l'histoire confessionnelle de l'Europe à l'époque moderne. La première partie du livre contient quatre contributions approfondies qui pointent les risques d'inadéquation du concept de confessionnalisation appliqué à l'Europe orientale, ne serait-ce que parce que le présupposé même voulant que l'orthodoxie soit une « confession » chrétienne est discutable. Tout en émettant des réserves méthodologiques, ils concluent cependant à la possibilité d'un emprunt du concept de confessionnalisation, surtout s'il est couplé avec celui de « Konfessionsbildung », c'est-à-dire le processus, en amont, qui correspond à la construction de frontières confessionnelles. Face au christianisme latin, des phénomènes de démarcation confessionnelle et de différenciation des croyances et des pratiques religieuses sont historiquement repérables à différents niveaux – théologique, liturgique, iconographique, canonique, mais aussi dans la pratique politique ainsi que dans la vie quotidienne – en Europe orientale à partir de la fin du Moyen-Âge.

L'une des hypothèses de ce livre qui intéressera les byzantinistes porte en effet sur la chronologie du processus : il s'agit d'un phénomène de longue durée, dont on pourrait situer les prémices bien avant la Réforme, sans doute dès le 13e siècle. L'article de L. Exarchos porte sur les négociations entre théologiens latins et byzantins en vue de l'Union des Églises à Nymphée en 1234 et identifie des éléments qui pourraient être interprétés comme relevant de la *Konfessionsbildung*. À l'issue de l'énoncé des différends théologiques dans le cadre des discussions, le refus par chaque partie de tout compromis doctrinal génère une dynamique de construction d'une conscience confessionnelle – soit le contraire de l'objectif visé, qui était le retour à l'unité ecclésiale. C'est la thèse, paradoxale mais recevable, défendue par L. Exarchos : les discussions elles-mêmes ouvriraient un espace public de controverse susceptible de provoquer une escalade et de contribuer à la construction et à l'affirmation d'une identité confessionnelle. Dans une autre contribution liée à la période byzantine, Ch. Gastgeber insiste de son côté sur le constat de l'absence d'une « confession » orthodoxe officielle, au sens d'une mise en ordre complète des définitions de foi, au profit de la conscience, de la part des Orientaux, d'appartenir à une tradition religieuse spécifique définie négativement : il en observe la mise en scène dans les actes patriarcaux byzantins témoignant de la conversion de Latins à l'orthodoxie dans la seconde moitié du 14e siècle. Les autres contributions historiques intéresseront moins directement les byzantinistes, mais il faut signaler qu'elles se concentrent particulièrement sur l'espace roumain du 16e au 20e siècle.

Ce ne sont là que des prolégomènes dans une direction de recherche nouvelle qui permet de renouveler l'interprétation du conflit religieux opposant Byzantins et Latins, ou plutôt de l'inscrire dans un schéma herméneutique plus complexe, mais aussi plus intégré dans l'histoire du christianisme européen. Voici la table des matières de l'ouvrage :

Marie-Hélène BLANCHET

Vassili GRIGOROVITCH-BARSKI, *Pérégrinations (1723-1747)*. Traduit du russe par Myriam ODAYSKY. Préface de Pierre GONNEAU, Postface de Mikhaïl IAKOUCHEV. – Éditions des Syrtes, Genève 2019. 23 × 15. 549 p. Prix : 25 €. ISBN 978-2-940-62813-1.

Vassili Barski a accompli un extraordinaire périple en Méditerranée orientale, en quête des lieux saints du christianisme et, tout particulièrement, de l'orthodoxie grecque, dont il a appris méthodiquement la langue, au point d'être capable de l'enseigner à son tour. Né en 1701, il quitta son Ukraine natale en juillet 1723 ; il n'y sera de retour qu'en septembre 1747, pour y mourir le mois suivant, épuisé par ses pérégrinations et âgé de 47 ans. Le pèlerin chemine dans des conditions difficiles à travers des régions dangereuses, souvent tenaillé par la faim au point que,

tout au long de son odyssée, il ne manque jamais de signaler quelles denrées pouvait fournir chaque région qu'il traversait. Au jour le jour, il consigna les étapes de son voyage, décrivant les paysages et les monuments, les villes et les villages, qualifiant les personnes qu'il rencontrait, sans s'appesantir sur l'histoire des lieux ou des communautés. Il affectionne plutôt les données matérielles : présence d'eau potable, qualité du pain, production de fruits et de céréales, nature des matériaux de construction, dimensions des bâtiments avec leur nombre de portes, de fenêtres et de colonnes, nombre de marches d'accès à un bâtiment, habillement des gens des divers territoires, recensement des monastères d'une région donnée ; c'est ainsi que, lors de son séjour en 1735, il recense à Chypre 60 ou 70 monastères, dont il visite 50, fournissant un dessin pour les 24 plus beaux.

À part un passage par Venise, Rome et Bari, que facilita sa connaissance du latin, le séjour de Barski se déroule en trois points de l'Empire ottoman : Syrie et Terre sainte, Alexandrie et Sainte-Catherine du Sinaï, mais surtout terres anciennement byzantines, c'est-à-dire Constantinople, Thessalonique, le mont Athos et les îles de l'Égée (Chios, Samos, Patmos, Kos, Rhodes). À la page 6 de l'ouvrage, une carte retrace les itinéraires pratiqués et signale les dates de séjour : Venise (1724-1725), Thessalonique et mont Athos (1725-1726), Alexandrie, Le Caire et Sainte-Catherine du Sinaï (1727-1732), Damas et Tripoli (1733-1734), Chypre (1734-1736), Patmos (1737-1743), Constantinople (1744-1746). C'est à Patmos que Barski demeura le plus longtemps : 6 ans et 4 mois, dont 4 ans et demi consacrés à l'étude du grec (p. 530) ; il y composa d'ailleurs une grammaire latine en grec (p. 531). Ses voyages n'empruntent pas un itinéraire linéaire, car le pèlerin effectue à partir de ces bases des tours et des détours : avant de s'attarder si longtemps à Patmos, il y était déjà passé à deux reprises (1731 et 1732). Il visite les incontournables du tourisme et du pèlerinage : Rome et Venise, Naples et le Vésuve, la Santa Casa de Lorette, Jérusalem avec son mystérieux feu du Samedi saint, la Néa Moni de Chios, le platane d'Hippocrate à l'île de Kos, etc. Concernant le premier séjour (1725-1726) au mont Athos, destination privilégiée du pèlerin orthodoxe à cause de ses précieuses reliques et icônes, le récit ne relate que brièvement le passage dans les 20 monastères (p. 154-176), à un moment où le voyageur ne maîtrisait pas le grec et ne s'était pas encore mis au dessin. Il y retourna en 1744 (p. 545), peu avant son retour à Kiev, et rédigea « une monographie de plus de quatre cents pages », qui n'est pas reproduite ici, nous apprend une note finale (p. 546).

L'ouvrage de Barski, qui se présente comme un carnet de voyage, est aussi une autobiographie. L'homme est toujours attachant, parfois crédule, tolérant malgré les antagonismes ethniques et religieux. Il se reconnaît deux ennemis : l'agaréen (le musulman) et le papiste. Il est féru de connaissances et curieux des divers idiomes qu'il entend. Il n'est pas scrupuleux et ne recule pas devant certaines ruses pour assurer sa subsistance, feignant ici d'être un fol en Christ ou un moine, avant de le devenir vraiment en 1734, et là un Latin ou un ignorant. Grâce à de nombreux détails sur la configuration des lieux et sur la vie ordinaire des gens, il illustre l'histoire religieuse et politique du siècle en Méditerranée orientale. Il montre que les habitants de certaines îles de la mer Égée (Amorgos, Chios, Patmos, Samos) vivaient en général librement et ne voyaient poindre l'occupant turc que pour la levée annuelle des tributs qu'il leur imposait. Mais d'autres territoires étaient réellement occupés : en l'île de Symi, Barski rencontre une majorité de Turcs, et les

Grecs qui y sont demeurés parlent eux-mêmes turc et ne comprennent plus leur liturgie en grec.

L'ouvrage est agréable à lire, le texte est clair, une annotation minimale suffit à lever les difficultés de lecture, même si des problèmes d'interprétation demeurent ici ou là. Un exemple de raccourci historique : décrivant la ville de Rhodes, « où les Turcs sont majoritaires », l'auteur observe, à propos du rempart, que « la construction est maltaise, car elle fut érigée à l'époque où les Maltais en étaient les maîtres » (p. 185). Dans son introduction, la traductrice du slavon en français dresse un portrait parfait du héros des *Pérégrinations* : « pèlerin curieux et pieux voyageur, éternel étudiant et moine érudit ».

Albert FAILLER

David HOLTON, Geoffrey HORROCKS, Marjolijne JANSSEN, Tina LENDARI, Io MANOLESSOU et Notis TOUFEXIS, *The Cambridge Grammar of Medieval and Early Modern Greek*. I, *General Introduction & Phonology*. II, *Nominal Morphology*. III, *Verb Morphology*. IV, *Syntax*. – Cambridge University Press, Cambridge 2019. 25 × 18 ; relié. CLXX-p. 1-237 (I) ; XXII-p. 238-1263 (II) ; XXI-p. 1264-1857 (III) ; XV-p. 1858-2093 (IV). Prix : 275 £. ISBN 978-1-521-19529-4.

Le présent ouvrage comprend quatre volumes imposants qui sont le fruit d'un projet de longue haleine entamé en 2004. Le premier volume s'ouvre sur une introduction qui présente avec clarté l'état de la question, les sources mises à profit, la méthodologie suivie et le contenu des quatre volumes.

Le grec médiéval, l'étape de la langue grecque qui s'étend de la fin de l'Antiquité tardive jusqu'à la fondation de l'État grec, n'avait été traité jusqu'ici que de façon fragmentaire. Les études qui ont vu le jour ont porté sur des auteurs, des genres ou des textes, sur l'évolution de constructions spécifiques ou encore sur un tableau général de l'histoire de la langue grecque. En outre, la *diglossie* du grec médiéval mais aussi la pénurie d'éditions critiques fiables ont longtemps découragé les chercheurs – l'activité éditoriale des trente dernières années a partiellement pallié ce dernier manque. La présente entreprise s'assigne l'objectif de décrire non pas la langue d'un seul texte mais celle d'une communauté linguistique chronologiquement et géographiquement définie, dans un effort pour comprendre l'évolution de la langue grecque au fil des siècles. Ce projet se heurte à la difficulté qu'on ne peut accéder qu'aux textes du grec médiéval et non à ses locuteurs. Le point de départ de l'enquête est l'an 1100, car à partir de cette date, on voit apparaître des textes écrits en grec vernaculaire. La recherche s'étend jusqu'en 1700, afin de pouvoir inclure le début de la période moderne, dont la production s'avère particulièrement riche (on pense, par exemple, à la littérature crétoise) et de traiter également des sources non littéraires qui fourmillent à cette époque. Mais le choix de ce cadre chronologique, qui coïncide peu ou prou avec la période traitée dans le dictionnaire d'E. Kriaras, s'impose aussi à partir de critères inhérents à l'évolution de la langue grecque : il couvre les années 1100, 1500 et 1700 qui scellèrent des changements linguistiques importants. Le cadre géographique de l'enquête embrasse toutes les

régions où le grec vernaculaire était parlé, allant de la Grèce continentale et des îles jusqu'en Italie du Sud et aux communautés grecques de Venise ou du Danube.

Les sources de cette grammaire sont des textes aussi bien littéraires que non littéraires. L'utilisation de sources exclusivement écrites se heurte à l'existence de registres différents et aux aléas de la transmission textuelle. Le matériau est classé par période et par région, en suivant les pratiques linguistiques en vigueur pour les autres langues médiévales. La datation et l'origine des textes sont notées avec précaution. La présente grammaire puise dans environ 360 sources littéraires, qui s'étalent de 1100 à 1700, et sont accessibles dans environ 450 éditions, qui ont été souvent contrôlées par le recours direct aux manuscrits. D'un point de vue technique, ce matériau a été étudié à travers des éditions imprimées et des manuscrits numérisés, mais surtout grâce à un corpus électronique qui rassemble trois millions de mots encodés en XML/TEI. Pour les sources non littéraires, les contributeurs ont recouru à environ 1200 publications de longueur variable, en prêtant une attention particulière aux corpus notariaux qui constituent presque la moitié du corpus non littéraire. Les textes grecs écrits en caractères latins ou même arabes (*aljamiado*) ou hébraïques ont été également mis à profit.

Quant à la méthodologie suivie, il a été impossible d'adopter un modèle d'analyse universel, à cause du cadre descriptif, de l'éventail chronologique et spatial trop large et de la diversité des publics concernés. Le présent ouvrage s'adresse aux spécialistes de linguistique grecque mais aussi à tout linguiste qui voudrait entamer une étude comparative avec les autres langues médiévales. Par conséquent, la théorie linguistique moderne est un bagage indispensable pour profiter au maximum de cette grammaire. Les lecteurs qui ne sont pas familiers de ce cadre théorique sont invités à consulter des dictionnaires de linguistique spécialisés avant de recourir à cette grammaire : les manuels de Campbell et Mixco (p. XXVII) sont un complément nécessaire à la lecture de cet ouvrage pour les lecteurs non initiés à la linguistique. Dans une approche diachronique, qui ne recourt pas à des statistiques mais à des estimations approximatives sur la fréquence des phénomènes linguistiques, le présent ouvrage vise à décrire les isoglosses, surtout morphologiques et phonologiques, qui sont attestées dans les régions hellénophones pendant cette période.

En termes de présentation, chaque phénomène est illustré à travers une liste d'exemples, représentatifs de sa distribution, et un relevé de différents types de registre. La présentation du matériau varie de section en section, en fonction des particularités. L'approche suivie est expliquée dans l'introduction qui se trouve en tête de chaque partie de la grammaire, dans le but de donner une image compréhensible, détaillée et nuancée de l'évolution de la langue grecque pendant le haut Moyen Âge et le début de la période moderne. Une bibliographie remarquable, comprenant les sources (littéraires et non-littéraires) et la littérature secondaire, complète l'introduction (p. XXXVII-CLXVI).

Le premier volume comprend également la partie qui porte sur la phonologie. Cette partie s'ouvre sur une introduction qui précise l'approche théorique adoptée. Une attention particulière est prêtée à la graphématique, non sans exclure les exemples provenant d'autres périodes de la langue grecque, et en offrant un minimum d'analyses théoriques générales des phénomènes linguistiques. Ce volume est consacré à une analyse minutieuse des systèmes des voyelles et des consonnes et de leurs transformations.

Le deuxième volume, qui compte plus de 1000 pages, offre une analyse poussée de la morphologie nominale. Comme il est précisé dans son introduction, la plupart des transformations dans ce domaine de la langue grecque sont antérieures à la période traitée. Les auteurs mettent en évidence certains traits caractéristiques de la morphologie nominale du grec médiéval, comme l'apparition de formes indéclinables et l'adoption du système des genres et des cas du grec classique. Certaines particularités des dialectes chypriote, cycladique et pontique sont également passées en revue. L'analyse est articulée autour de différentes classes grammaticales, traitées en détail : noms, adjectifs, adverbes, articles, pronoms, déterminants et adjectifs numéraux (p. 253-1263).

Le troisième volume porte le titre général de « morphologie verbale » et est divisé en deux parties. La première (chapitres 1-4, p. 1273-1766) traite de la morphologie verbale à proprement parler, alors que la seconde (chapitre 5, p. 1767-1857) est dédiée à une analyse morphosyntaxique. Les sujets abordés dans les quatre premiers chapitres sont les suivants : les thèmes verbaux (surtout le thème du présent et celui de l'aoriste, qui ont survécu en grec médiéval), les participes présent et aoriste qui sont encore utilisés, les différents types d'augment, la conjugaison (temps, voix, modes, formes résiduelles et innovations). Le dernier chapitre sur la morphosyntaxe est consacré à une analyse détaillée des constructions périphrastiques pour exprimer le futur, le conditionnel, le plus-que-parfait, le parfait, le futur antérieur, l'aoriste, l'imparfait et le subjonctif.

Le quatrième volume comprend huit chapitres qui portent sur la syntaxe (p. 1863-2040). Les sources utilisées proviennent exclusivement de la base de données de Notis Toufexis. Le but du présent volume est d'explorer les règles qui régissent les différentes constructions syntaxiques du grec de la période médiévale et du début de la période moderne, sans procéder à une comparaison systématique avec les autres étapes de la langue grecque. Les exemples ont été choisis afin d'illustrer la fourchette chronologique mais aussi le cadre géographique de chaque phénomène. L'analyse porte sur divers aspects syntaxiques : les phrases principales et subordonnées, les verbes et les syntagmes verbaux (en insistant sur le temps et l'aspect), les noms et les phrases nominales, les prépositions et les groupes prépositionnels, la coordination, l'apposition et l'ordre de mots.

La grammaire se clôt sur trois index : un index des termes et des concepts linguistiques (p. 2041-2058), un index des termes grecs (mots et expressions ; p. 2059-2084) et un index des suffixes et des terminaisons propres au grec médiéval (p. 2085-2093).

On ne peut que saluer cette entreprise gigantesque, sans précédent dans les études grammaticales sur la langue grecque. Cette grammaire constitue un instrument de travail incontournable pour les spécialistes de linguistique grecque. Elle peut aussi s'avérer très utile à tout helléniste intéressé à découvrir cette étape mal connue de l'histoire de la langue grecque. Certes, pour apprécier toutes les subtilités de ce manuel minutieux, surtout dans le domaine de la phonologie, et pour naviguer sereinement dans cet océan de phénomènes linguistiques et d'exemples, la connaissance de la terminologie linguistique est non seulement souhaitable mais indispensable, comme les auteurs le soulignent dans leur introduction générale.

Anna LAMPADARIDI

Antonia Kakabélakè, *Η έννοια του πνεύματος κατά την αρχαία και τη βυζαντινή περίοδο. Μελέτη της αρχαίας και της βυζαντινής φιλοσοφίας και ιατρικής*. – Ηρόδοτος, Athènes 2018. 24 × 15. 416 p. Prix : 31,80 €. ISBN 978-960-485-272-7.

Cet ouvrage part du constat que les auteurs byzantins qui se sont occupés de médecine et/ou de philosophie se sont trouvés au confluent de deux traditions, toutes deux centrées sur la notion de *pneuma* : une tradition médicale (le *pneuma* étant en quelque sorte ce qui permet aux facultés de l'âme d'agir sur le corps) et une tradition philosophique, principalement néoplatonicienne, qui voit en lui le vecteur de l'incorporation de l'âme. Les textes médicaux et philosophiques de l'Antiquité étaient connus et étudiés par les auteurs byzantins qui en ont adopté les principales notions tout en laissant de côté ce qui leur paraissait incompatible avec les doctrines chrétiennes. Depuis l'étude fondatrice de G. Verbeke (*L'évolution de la doctrine du Pneuma du stoïcisme à saint Augustin. Étude philosophique*, Louvain 1945), peu de travaux synthétiques sur cette question précise ont été menés, et celui de Verbeke ne prenait pas en compte la littérature byzantine. C'est pour combler cette lacune qu'A. Kakabélakè a entrepris cette étude.

Un premier chapitre étudie les prémices de la théorie de l'air-*pneuma* dans la médecine et la philosophie jusqu'à la fin du 2e siècle avant J.-C. : les stoïciens et les médecins d'Alexandrie, puis Galien, introduisent durablement l'importance de l'air inspiré dans le fonctionnement des corps animés. Vient ensuite la présentation des philosophes néoplatoniciens, qui élaborent le rôle du *pneuma* comme première incarnation de l'âme descendant vers le corps, dans un syncrétisme qui rassemble, à des degrés divers, Platon, Aristote et les *Oracles chaldaïques* ; une place particulière est accordée à Synésios de Cyrène, en sa qualité de néoplatonicien chrétien. Un troisième chapitre est consacré à l'Ancien Testament et à la littérature chrétienne : le *pneuma* y est considéré non dans son sens particulier de troisième personne de la Trinité (ἅγιον Πνεῦμα) mais comme constituant de la nature humaine, avec l'âme et le corps. Dans ce chapitre, les controverses sur le statut des corps ressuscités sont longuement abordées, avec une analyse détaillée (enrichie de longues citations traduites en grec moderne) du traité de Méthode d'Olympe, *Aglaophon, de resurrectione* : l'une des questions essentielles est de savoir si le corps ressuscité est un corps pneumatique ou un corps charnel. Le chapitre 4 est consacré aux auteurs byzantins proprement dits, qu'ils soient philosophes ou médecins, et comporte la traduction en grec moderne de nombreux extraits d'œuvres : Jean Philopon, Némésios d'Émèse, Énée de Gaza, Alexandre de Tralles, Théophile Prôtospathaire, Mélétios le moine, Théophane Nonnos (ou Chrysobalantès), Michel Psellos, Nicéphore Blemmydès, Sophonias sont tour à tour évoqués ; des analyses particulièrement détaillées sont consacrées au traité *De daemonibus* du pseudo-Psellos (édité par P. Gautier, *REB* 38, 1980, p. 105-194), au Commentaire du *De insomniis* de Synésios par Nicéphore Grègoras et surtout au traité de Jean Zacharias Aktouarios sur le *pneuma* psychique. Une conclusion montre que la pensée byzantine sur la question s'est située au confluent entre les deux traditions, médicale et néoplatonicienne, cette dernière étant souvent mitigée en fonction de l'incompatibilité de sa dimension théurgique avec les dogmes chrétiens.

L'ouvrage est intéressant en raison de son effort pour synthétiser la pensée byzantine à propos d'un concept central de l'anthropologie. De nombreuses (et parfois

longues) citations traduites en grec moderne permettent un premier accès à des textes rarement étudiés. On peut regretter que l'exposé, surtout dans les premiers chapitres, soit parfois simplement descriptif et que les textes ne soient pas toujours replacés dans leur contexte, mais c'est sans doute la rançon d'une étude qui embrasse une longue période et de nombreux auteurs.

Marie-Hélène Congourdeau

Marc D. Lauxtermann, *Byzantine Poetry from Pisides to Geometres. Texts and Contexts. Volume Two* (Wiener Byzantinistische Studien 24/2). – Austrian Academy of Sciences Press, Vienne 2019. 24 × 17. 431 p. Prix : 96 €. ISBN 978-3-7001-8126-2.

Près de 16 ans après le premier volume de ce diptyque, Marc D. Lauxtermann fait paraître le second et dernier tome de ce qui s'apparente désormais plus clairement à une véritable encyclopédie sur la poésie byzantine du 7e au 10e siècle. Cet achèvement mérite d'être salué, car les exemples sont rares, à l'heure des assemblages collectifs et autres *companions* anglo-saxons, de ces entreprises où un homme seul parvient à la maîtrise suffisante de son sujet pour en livrer une si belle synthèse, qui ne sera plus tentée de sitôt.

Malgré le temps écoulé, ce volume s'assemble parfaitement au précédent, jusque dans l'architecture de son plan. Sont explorés successivement dans 11 chapitres (nos 10 à 20, pour faire suite au premier livre), la poésie encomiastique, l'*ekphrasis* et la périégèse, les monologues et les dialogues éthopoétiques, les monodies, les chansons d'amour et de mariage, les satires et les invectives, les diatribes, les hymnes, prières et poèmes à soi-même, le genre didactique et parénétique, la métaphrase, les oracles, énigmes et explications des rêves. Mais ces titres eux-mêmes (l'auteur nous informe d'ailleurs que ces catégories fluctuent et qu'elles ne doivent pas être considérées comme strictement étanches, p. 8) – ces titres ne recouvrent pas des exposés formels et abstraits, comme dans un traité théorique, mais bien des analyses au plus proche des textes, fourmillant de détails et de considérations critiques, ici sur une édition à reprendre, là sur une interprétation à corriger, et ce pour au moins 60 œuvres et auteurs dont la liste est donnée d'entrée (p. 11-15). Quant à la prose de Lauxtermann, pleine de pédagogie et souvent d'humour, elle est accompagnée de nombreux extraits systématiquement donnés en grec puis traduits en anglais, de sorte que l'ouvrage renseignera des lecteurs aux profils variés – y compris ceux qui s'intéressent aux catégories d'œuvres les plus rares et les moins commentées, des alphabets catanyctiques aux insultes pour les parades d'infamie.

Moins attendu peut-être, un imposant « Appendix metrica » occupe les p. 265 à 383. Un seul appendice, donc, contre 11 dans le volume précédent, mais il faut distinguer ce qui forme ici un important traité de métrique byzantine (ce que ne relève pas le titre général de l'ouvrage, et qu'il faudra donc savoir retrouver), des pages plus techniques par nature qui faisaient encore défaut à ceux qui, familiers des manuels de métrique antique, peinaient à distinguer ce qui relève de la continuité, de l'invention ou de la négligence chez les poètes byzantins dont la langue est en constante évolution. Cette section est précieuse et permettra aux chercheurs rencontrant des vers égarés ici ou là dans les manuscrits qu'ils étudient, ou plus

simplement aux éditeurs de poésie byzantine, d'analyser et de décrire avec plus de précision et de façon plus systématique le rythme de leurs textes. Trois index (auteurs et recueils, manuscrits, et un index général dépouillant aussi le traité de métrique) complètent ce véritable outil de travail.

Olivier DELOUIS

András NÉMETH, *The* Excerpta Constantiniana *and the Byzantine Appropriation of the Past*. – Cambridge University Press, Cambridge 2018. 23,5 × 14 ; relié. 338 p. Prix : 75 £. ISBN 978-1-108-42363-2.

András Németh, aujourd'hui conservateur des manuscrits grecs à la Biblioteca Apostolica Vaticana, publie ici sa thèse de doctorat, soutenue en 2010 à la Central European University de Budapest. Le livre est consacré à un corpus essentiel, bien qu'incomplètement conservé : le recueil thématique d'extraits d'historiens réalisé à la demande de Constantin VII Porphyrogénète. Cette entreprise monumentale, classant les extraits d'auteurs pris dans l'ordre de l'œuvre d'origine et prévue en 53 recueils thématiques, ne nous est plus connue que de manière très partielle. Seuls quatre thèmes nous sont parvenus : *De uirtutibus et uitiis* (1er tome seulement) ; *De sententiis* (palimpseste) – ces deux manuscrits sont les exemplaires d'origine ; *De insidiis* (copie du 16e siècle) ; *De legationibus* (deux collections, connues par de nombreuses copies du 16e siècle). Jusqu'à présent, ces collections ont le plus souvent été abordées dans la perspective des textes qu'elles contenaient et transmettaient ; en effet, pour de nombreux auteurs, elles sont notre principale source pour connaître des textes aujourd'hui perdus en tradition directe (on trouvera p. 4-11 une brève présentation des auteurs utilisés). A. Németh se propose ici, au contraire, de replacer ces collections dans leur contexte de production et d'usage, au sein du 10e siècle byzantin, afin d'en étudier la méthode de composition, les raisons qui ont présidé à leur naissance mais aussi les fonctions qu'ont pu remplir ces recueils d'extraits pour leurs concepteurs et leurs utilisateurs. A. Németh remet en particulier ces *Excerpta* en perspective avec d'autres collections d'extraits contemporaines, comme le recueil de textes militaires de Basile Lécapène (Milano, Bibl. Ambrosiana, B 119 sup. [Diktyon 45362]) ou encore les collections d'extraits du ms. Paris, BnF, Suppl. grec 607 [Diktyon 53341], ainsi qu'avec les traités liés à Constantin VII, en particulier le *De ceremoniis*, le *De administrando imperio* et le *De thematibus*.

Refusant à la fois le paradigme de l'encyclopédisme et celui de l'histoire ou de l'anti-histoire, l'auteur cherche à comprendre, à partir d'une présentation du contexte intellectuel, politique et littéraire de création des *Excerpta*, les raisons qui ont présidé à une telle entreprise mais surtout les usages qui ont pu être faits de ces collections. L'attention au passé préchrétien, de même que la réorganisation du savoir historique selon un principe thématique visant l'utilité sociale et politique, au détriment de la conscience temporelle, caractérisent le projet ; cette utilité viserait avant tout des personnes en situation de responsabilité politique, administrative et militaire, palliant la faible diffusion des recueils par la qualité de ceux qui y avaient accès. Le concept central dans cette perspective est pour l'auteur celui d'οἰκείωσις, dont la portée est cependant souvent réduite à l'adaptation d'un extrait à diverses

thématiques, dans des volumes donnés, plutôt qu'à l'appropriation de l'extrait dans le nouveau contexte de lecture que créent ces collections pour leurs utilisateurs. Il relève aussi les modalités différenciées d'usage des recueils, à partir de certains de leurs paratextes, comme les relevés de termes et de noms dans les marges, utilisés ensuite dans la production de divers lexiques. D'autre part, et c'est l'autre fil conducteur de ce livre, A. Németh cherche à reconstituer les modalités concrètes de réalisation de ces collections d'*excerpta*. En s'appuyant sur les paratextes principaux (prologue et poème), l'étude d'ensemble des collections, mais aussi les notes, titres et mentions marginales ou autres qui guident la lecture et la composition, et dont certains gardent sans doute aussi trace du procédé de composition, l'auteur cherche à montrer qu'il faut supposer une phase intermédiaire entre les manuscrits d'origine et les volumes d'*excerpta* thématiques définitifs, tels que nous les connaissons pour deux d'entre eux. Il appuie cette hypothèse sur diverses raisons, qui sont inégalement probantes : le recours au coût du parchemin, effectivement conséquent, et qui justifierait l'utilisation de dossiers-brouillons, paraît contre-productif, puisqu'il impose une double copie, et donc deux fois plus de parchemin, ou du moins davantage qu'un seul jeu réalisé directement. Il faut noter qu'A. Németh fait en outre l'hypothèse d'un volume supplémentaire d'*indices*, ce qui augmente encore le nombre de peaux, et donc d'animaux, nécessaire. En revanche, le rejet d'une copie systématique des manuscrits-sources, en une copie qui aurait servi ensuite d'exemplaire de travail tandis que l'original aurait été préservé ou rendu à son propriétaire, paraît beaucoup plus convaincant. Toutefois, toutes les œuvres recopiées n'étaient pas rares – un seul exemple en la matière est fourni – et le fait qu'il y ait eu collation de plusieurs exemplaires d'une même œuvre et contamination à l'occasion de la confection des *excerpta* va plutôt dans le sens contraire. En second lieu, l'hypothèse d'un démembrement en cahiers des manuscrits d'origine, pour une répartition des cahiers entre les responsables de l'excerption, paraît peu probante : en effet, je ne crois pas qu'un tel phénomène soit attesté par ailleurs à cette date dans le monde byzantin ; en second lieu, on voit mal comment il aurait pu être efficace pour la réalisation d'extraits, dans la mesure où le découpage de ceux-ci ne pouvait correspondre qu'exceptionnellement au découpage arbitraire des cahiers du support, qui ne correspond généralement pas non plus à un découpage en livres, comme le suppose l'auteur.

On ne s'attardera pas à ces objections, qui ne touchent qu'une des hypothèses, il est vrai centrale, de ce livre. L'auteur s'interroge également sur les modèles intellectuels utilisés pour concevoir cette anthologie, s'appuyant sur la bibliographie existante en la matière. Il relève entre autres, à la suite d'A. Cohen-Skalli (*JÖB* 63, 2013, p. 33-52), une possible filiation juridique ; on s'étonne cependant, en ce domaine, que le modèle des compilations canoniques, où les textes intégraux des canons sont préservés, mais où leur contenu est organisé de manière thématique, avec ou sans redistribution de la matière d'origine, ne soit pas évoqué. De même, l'idée que les citations seraient toujours courtes dans les anthologies est pour le moins discutable, comme le montrent par exemple le florilège pseudo-damascénien connu sous le titre de *Sacra*, ou l'anthologie de Nikon de la Montagne noire ; sur le versant profane, l'*Anthologie* de Stobée fournit également un vaste contre-exemple. De même, les réflexions sur la structuration thématique du recueil, avec un classement fixe des auteurs cités, aurait gagné à être rapproché de la structure des *Sacra*, ainsi que d'autres florilèges. L'auteur prête aussi une grande attention

aux nombres et aux chiffres, tant pour le choix des cinquante-trois thématiques que pour le recours à des numérotations marginales pour les auteurs et les textes. Il n'est cependant pas sûr que la numérotation des auteurs et des chapitres soit un indice de l'importance accordée aux nombres et à la numérologie dans la conception du projet : il s'agit simplement d'un outil pratique, déjà mis en place depuis longtemps pour faciliter le repérage dans les œuvres elles-mêmes. On relèvera aussi que le raisonnement sur la présence du *Roman d'Alexandre* et du *Physiologus* à la fin du manuscrit de Leipzig du *De ceremoniis* paraît conduire dans une direction fautive : ces deux textes n'ont jamais été annexés au *De ceremoniis*, mais figuraient simplement à sa suite dans le manuscrit en question ; en outre, aucune trace de l'un ou de l'autre ne figure dans le palimpseste d'Istanbul et de l'Athos, et ils n'y sont pas non plus perdus : ils n'ont jamais eu aucune raison d'y figurer (voir les remarques déjà soulevées à ce même propos au sujet d'un autre ouvrage dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 101 [2017], p. 457-567, ici p. 496 n. 33, avec la bibliographie).

Cet ouvrage, s'il ne règle de manière définitive ni la reconstitution des modalités de production des *Excerpta*, ni la question de leur contexte intellectuel et politique de composition et d'usage, permet cependant des avancées certaines en ce double domaine et permet de disposer d'une approche globale et à jour de ces questions. Les réflexions en la matière sont toujours d'actualité, comme le montrent par exemple les contributions récentes du volume *Autour du Premier humanisme byzantin et des Cinq études sur le XIe siècle, quarante ans après Paul Lemerle* (*REB* 76, 2018, p. 453-454). Il sera sans doute indispensable, pour progresser davantage, de reprendre de plus près l'étude des manuscrits conservés, sous tous leurs aspects : on peut espérer que le conservateur de la Bibliothèque vaticane qu'est maintenant l'auteur aura à cœur de s'atteler à cette tâche.

Matthieu CASSIN

Ovidiu-Victor OLAR, *La boutique de Théophile. Les relations du Patriarche de Constantinople Kyrillos Loukaris (1570-1638) avec la Réforme* (Autour de Byzance 6). – Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes. École des hautes études en sciences sociales, Paris 2019. 24 × 17,5. 396 p., 4 ill. couleurs. Prix : 55 €. ISBN 979-10-94824-03-0.

Fascinant pour son époque, mais aussi pour la postérité, Kyrillos Loukaris le fut de façon certaine, au point que la date de son assassinat – le 27 juin 1638 – est gravée dans la mémoire des spécialistes au même titre que d'autres grandes dates-charnières. Né crétois et citoyen vénitien, grand voyageur passant de Vilna au Caire et de la Lagune à Constantinople, interlocuteur du pape Paul V tout comme du roi Jacques Ier d'Angleterre, ce hiérarque polyglotte, qui espérait ardemment la mise en place d'une *Respublica ecclesiastica* au sein de la *Respublica litteraria*, se mêla à nombre de débats théologiques de son temps. Toutefois, conduit par ses quêtes intellectuelles à osciller entre camps adverses, il tomba aussi dans le piège du double langage, s'opposant ainsi, en sa qualité de Patriarche, à sa propre Église. Au cœur d'un scandale retentissant, aussi bien en Orient qu'en Occident, sa *Confession de foi*

teintée de calvinisme fut ainsi le spectre qui hanta l'Orthodoxie à travers tout le 17e siècle, suscitant non moins de quatre synodes (Constantinople 1638, Jassy 1642, Jérusalem 1672, Constantinople 1691) et autant de condamnations.

L'ambiguïté de tout ce qui se rattachait de près ou de loin à Kyrillos Loukaris ne pouvait conduire qu'à des prises de position partiales, voire animées, chez ceux qui entreprirent de l'aborder. L'abondante littérature qui en découla fut ainsi imprégnée d'un fort caractère idéologique, avec ses avatars : mise à l'écart d'une partie des sources jugées compromettantes, sous-estimation ou surinterprétation de l'œuvre, etc. Le déni de certains aspects complexes de son action aboutit même, en 2009, à la canonisation du supposé hiéromartyr par le seul Patriarcat grec orthodoxe d'Alexandrie.

Une recherche mesurée, dépassionnée – oserions-nous dire objective – était donc très attendue, alors même que la minutieuse synthèse de Klaus-Peter Todt, « Kyrillos Loukaris », dans *La Théologie byzantine et sa tradition*, II (Turnhout 2002), p. 617-658, en avait dégagé les principaux jalons. C'est à ce réel et pressant besoin que vint répondre la thèse de doctorat d'Ovidiu-Victor Olar – soutenue en 2015 à l'École des hautes études en sciences sociales sous la direction de Paolo Odorico –, un travail à l'origine du présent ouvrage. Son premier défi fut de maîtriser un corpus qu'on qualifierait volontiers d'Hydre de Lerne ; le second de composer avec des informations parfois surabondantes, étant donné les engagements simultanés de Loukaris et l'ambiguïté de ses positions. Le résultat s'avère probant. Parcourant l'Europe sur les traces de la correspondance laissée par le Patriarche, passant d'archives en bibliothèques spécialisées, Olar a consciencieusement examiné les sources éditées ou inédites ainsi que la vaste littérature secondaire. S'attachant à saisir la libre quête d'un homme, il est aussi parvenu à comprendre ses ambiguïtés, à prendre acte de ses contradictions, à en faire état à travers une narration dépassionnée, détaillée, fluide.

Optant pour une reconstitution linéaire de la vie intellectuelle et de l'action ecclésiastique de celui que les milieux calvinistes surnommèrent Théophile, adoptant un plan par périodes qui se poursuit jusqu'au début du 18e siècle, l'exposé est d'une grande simplicité. Après une introduction nécessaire sur l'état des sources et le *status quaestionis* (p. 11-38), dans laquelle l'auteur annonce que sa propre perspective sera celle d'un « poste fixe d'observation » dressé « dans les vignes de Péra, sur la terrasse de l'ambassade hollandaise à Istanbul » (p. 38) – un poste parfois délaissé, la correspondance du pasteur Léger ne s'imposant qu'à partir du chapitre IV –, l'ouvrage se divise en sept chapitres aux intitulés tantôt explicites, tantôt fleuris :

I. « Les premiers contacts » (p. 39-80), où sont particulièrement mis en évidence les liens unissant le jeune Konstantinos-Kyrillos à Maxime Margounios et Mélétios Pègas, ainsi que son action dans le contexte de l'Union de Brest.

II. « Le rapprochement » (p. 81-130), dans lequel commence à être traitée son oscillation entre une union à Rome et des sympathies naissantes pour le monde protestant. Olar y établit une chronologie situant en 1608 le moment d'une expression unioniste, en 1612 le point de rupture, en 1615 la prise de position clairement anti-romaine, suivie d'attaques directes contre les jésuites de Constantinople.

III. « Cosa che mai venne in tutta Grecia » (p. 131-182), où sont évoqués le « grand plan » de Loukaris pour promouvoir l'alliance entre l'Empire ottoman, la Russie et les États protestants contre la Pologne, mais aussi les aléas de sa célèbre

typographie, brièvement installée à Constantinople, et le début des échanges autour de la *Confession de foi*.

IV. « Confesser sa foi » (p. 183-234), dans lequel sont décrites les multiples étapes de l'élaboration de ce texte conçu comme un catalyseur du débat, ses éditions, les confessions périphériques que sont la *Confessio belgica* en traduction grecque ou celles portées par les Églises évangéliques, puis aussi la fin du « grand plan » du fait de la mort ou de la défection des principaux alliés du Patriarche.

V. « Traduire le Nouveau Testament » (p. 235-270), consacré à l'élaboration et à l'édition de la version en grec vulgaire de celui-ci, aux oppositions suscitées aussi bien en milieu orthodoxe que catholique, à la déchéance du Patriarche et enfin aux circonstances de son assassinat.

VI. « Vingt millions de témoins » (p. 271-302), où l'on retrouve « Loukaris après Loukaris » à travers les positions hostiles de Leone Allacci ou du Marquis de Nointel, ou l'exploitation faite de ses sentiments pro-calvinistes par les pasteurs Jean Claude ou Jean Aymon.

VII. « Un temps pour parler » (p. 303-340), traitant de la réception et de la condamnation de la *Confession de foi* dans l'Église orthodoxe, à travers l'action de Panaghiotis Nikousios et Dosithée de Jérusalem principalement.

Cet ensemble est suivi d'un court épilogue intitulé « La Réforme à l'ombre de la Réforme » (p. 341-350), qui récapitule les lignes principales dégagées dans le corps du volume, une vaste bibliographie (p. 351-376), ainsi qu'un index des personnes nourri (p. 377-387) – l'ouvrage étant de fait très peuplé.

Les mérites et l'utilité du travail sont tels qu'il serait mesquin d'énoncer à son propos de quelconques critiques. On nous permettra toutefois de faire état de certaines frustrations ressenties à titre personnel. Sur le choix narratif tout d'abord. Servi par une langue alerte, intégrant au fil du texte des citations en langue originale ou en traduction, l'exposé, particulièrement agréable, a un revers. Pris dans le flux du récit, le spécialiste souhaitant se pencher sur une question précise, la soupeser, se retrouve démuni. Car l'auteur conserve toujours le contrôle du propos et laisse peu de brèches ouvertes à un dialogue constructif. D'autre part, les sources éditées et les sources inédites sont traitées de façon égale, les unes complétant les autres de façon assez lisse. Or le spécialiste n'a pas les inédits sous les yeux – ou par bribes seulement. Il ne peut donc en voir immédiatement la portée, l'importance, les faiblesses peut-être. Là aussi, Olar reste donc le maître absolu de son discours, dans une démarche que nous ne soupçonnons nullement de partialité, mais qui est plutôt la conséquence d'une volonté assez légitime d'alléger et de clarifier le propos. En outre, la réflexion reste, de bout en bout, historique. Malgré des efforts louables pour rendre compte des partis-pris de Loukaris, la dimension théologique est nettement secondaire. Ainsi, p. 199-200, ressent-on encore de la frustration à la lecture de l'exposé très – trop ? – succinct sur les échanges relatifs au *per Filium*. Enfin, du point de vue formel, d'innombrables coquilles – une à chaque page pratiquement – déparent l'ouvrage, malgré leur caractère tout à fait inoffensif (la plus gênante se trouve à notre sens dans le titre du ch. VI, p. 271 : « Vingt millions de témoin*es* »).

Laissons toutefois de côté ces frustrations pour revenir à l'essentiel : l'ouvrage d'Ovidiu-Victor Olar constitue une étape déterminante dans notre connaissance du très controversé Patriarche. Mine d'informations, il parvient aussi à faire comprendre, voire accepter, les ambiguïtés et les contradictions de Loukaris, à dégager la force personnelle de son tempérament, à replacer le penseur dans le contexte

européen de la *Respublica litteraria*, à montrer que ce hiérarque fut aussi un penseur moderne, un individu libre. On ne saurait trop remercier l'auteur de nous guider dans ses pas.

Vassa KONTOUMA

Stratis PAPAIOANNOU, *Christian Novels from the* Menologion *of Symeon Metaphrastes*, edited and translated by Statis PAPAIOANNOU (Dumbarton Oaks Medieval Library 45). – Harvard University Press, Cambridge (MA)-Londres 2017. 21 × 13,5 ; relié. XXVI-318 p. Prix : 31,50 €. ISBN 978-0-674-97506-4.

Stratis Papaioannou a longuement fréquenté les procédés rhétoriques de la littérature byzantine du 11e siècle, notamment chez Michel Psellos (voir *REB* 76, 2018, p. 446-448). L'œuvre de Syméon le Métaphraste lui est également familière ([avec Ch. Messis], Histoires 'gothiques' à Byzance : le saint, le soldat et le Miracle d'Euphémie et du Goth [*BHG* 739], *DOP* 67, 2013, p. 15-47). Dans le présent volume, il fournit l'édition critique et la première traduction en anglais de six textes de Syméon le Métaphraste : la *Passion* de Cyprien et de Justine (*BHG* 456), la *Vie* de Pélagie d'Antioche (*BHG* 1479), la *Passion* de Galaktion et d'Épistèmè (*BHG* 666), le Miracle d'Euphémie la Jeune (*BHG* 738), la *Passion* de Barbara (*BHG* 216) et la *Passion* d'Eugénie (*BHG* 608). Les éditions existantes sont revues, en recourant à de nouveaux témoins, notamment du 11e siècle (p. 265).

L'ouvrage s'ouvre sur une brève introduction (p. VII-XXVI) sur l'œuvre du Métaphraste et les textes hagiographiques en question. Papaioannou adopte une perspective littéraire et s'assigne l'objectif de suivre la trajectoire des procédés narratifs byzantins (voir *REB* 77, 2019, p. 372-375) en insistant sur la popularité de certains motifs littéraires en lien avec le contexte socio-historique. Le ménologe métaphrastique, un projet de longue haleine qui reflète le goût de la haute société byzantine pour la réécriture littéraire, se prête à une telle approche. Ses dix volumes sont conservés dans plus de 700 manuscrits byzantins et ont influencé plusieurs générations de lecteurs à Byzance. L'auteur expose avec clarté les données biographiques éparses dont on dispose à propos de Syméon le Métaphraste ; certains textes de son ménologe peuvent être datés avec certitude après 976 (p. X) mais plusieurs points concernant sa vie et son œuvre demeurent obscurs. Son ménologe ne contient que huit compositions originales, alors que les autres textes sont des réécritures littéraires de textes hagiographiques plus anciens. Il s'agit d'un travail à plusieurs mains, demeuré inachevé. Son rôle dans la définition du texte qui fait autorité pour chaque fête fut capital.

Les récits hagiographiques choisis par Papaioannou sont qualifiés de « romans chrétiens ». Les personnages sont imaginaires et plusieurs éléments de la trame et de la rhétorique sont tributaires de la tradition du roman grec de l'époque impériale. Cependant, les caractéristiques héritées du roman grec sont retravaillées, notamment par rapport à la dévotion personnelle à l'égard de Dieu, afin de correspondre aux attentes du public byzantin et de répondre au genre hagiographique. L'accent est mis sur les procédés de réécriture littéraires mis en œuvre par le Métaphraste, comme les amplifications stylistiques, les efforts pour effacer tout

signe d'oralité et la prédilection pour la morphologie classique. Quant à leur transmission et leur réception, Papaioannou vise à reconstruire l'effet acoustique des textes métaphrastiques, destinés à être lus, en prêtant une attention particulière à la ponctuation (p. 267-268) et en veillant à mettre en évidence leur caractère de « spectacle ».

Les six textes sont édités de façon exemplaire (p. 1-261). Les bévues typographiques sont rares : lire ταυτὶ au lieu de ταυτί (p. 10, ch. 10), Κυπριανὸν au lieu de Κυπριανόν (p. 20, ch. 20), ὁρᾶν au lieu de ὁρᾷν, θήρας au lieu de θῆρας (p. 34, ch. 37), ἀπατᾶν au lieu de ἀπατᾷν (p. 36, ch. 39), καθορᾶν au lieu de καθορᾷν, ἀνήρ au lieu de ἀνὴρ (p. 80, ch. 23), δρᾶν au lieu de δρᾷν (p. 96, ch. 15 et p. 122, ch. 6). Certains choix de césure en grec pourraient surprendre le lecteur : ἐπ-εθύμει (p. 6, ch. 4), ἀπ-εδύετο (p. 14, ch. 13), ἀν-ίσχοντα, ἐπ-έστειλεν (p. 118, ch. 2). Ces remarques n'enlèvent toutefois rien à la grande qualité des éditions critiques fournies par Papaioannou. La traduction en anglais, placée en regard de l'original grec, est agréable à lire et exacte, même lorsqu'elle s'éloigne de son modèle pour rendre le texte anglais plus compréhensible (p. 13, ch. 12, ἐξῄεσαν traduit en anglais par « rushed to meet the brigands » ; p. 118, ch. 1, εὐσέβειαν traduit en anglais par « Christianity »).

L'éditeur expose clairement les principes de son édition aux p. 265-268. Étant donné le caractère relativement stable du texte du Métaphraste et le nombre restreint de variantes significatives pour l'histoire du texte, Papaioannou opte pour un apparat critique économique qui ne regroupe que les variantes qui relèvent d'une volonté consciente de réécriture ou d'une version différente du texte qui a de bonnes chances de remonter à l'époque de sa rédaction. L'apparat critique se trouve aux p. 275-281 et se distingue par sa concision. Ce choix éditorial est conforme à l'objectif de l'ouvrage : ce n'est pas l'histoire textuelle qui est mise au premier plan mais l'étude littéraire des récits, pour laquelle il est essentiel de fournir un texte grec correctement établi et une traduction fluide en anglais. Les principes d'édition sont suivis d'une liste des témoins manuscrits mis à profit et des éditions consultées. Dans l'annotation de la traduction, on trouvera une présentation des grandes lignes de chaque texte édité. Les notes, brèves et clairement rédigées, offrent un complément intéressant à la lecture de la traduction. On y trouve des références bibliques, des *realia*, des rapprochements avec d'autres textes du Métaphraste mais aussi des remarques qui relèvent de l'étude comparative avec la version prémétaphrastique du même texte. Le motif du tirage au sort de passages bibliques (p. 309) n'est pas sans parallèle en hagiographie : par exemple, la *Vie de Porphyre de Gaza* contient une scène semblable décisive pour le sort du temple païen de Marnas (voir A. Lampadaridi, *La conversion de Gaza au christianisme. La Vie de S. Porphyre* [SH 95], Bruxelles 2016, p. 124 [texte] et 209-210 [commentaire]). Une courte bibliographie (p. 313-314) et un index général (p. 315-318) complètent le volume.

L'ouvrage de Stratis Papaioannou a le mérite de rendre accessibles aux byzantinistes six récits fascinants de Syméon le Métaphraste, édités et traduits avec le plus grand soin. Le commentaire concis laisse un champ tout ouvert aux spécialistes et fait ressortir la richesse des sources hagiographiques pour l'histoire littéraire et culturelle de Byzance.

Anna LAMPADARIDI

Marios PHILIPPIDÈS et Walter K. HANAK (†), *Cardinal Isidore, c. 1390-1462. A Late Byzantine Scholar, Warlord, and Prelate*. – Routledge, Londres-New York 2018. 24 × 16 ; relié. 421 p. Prix : 130 £. ISBN 978-0-8153-7982-9.

Une synthèse sur la vie et l'œuvre d'Isidore de Kiev, grande figure intellectuelle et personnage historique important du 15e siècle, est depuis longtemps un *desideratum*. La bibliographie qui le concerne est conséquente, mais aucune publication ne rassemble à l'heure actuelle l'ensemble de l'information disponible sur lui. Le présent ouvrage de Marios Philippidès et du regretté Walter Hanak, malgré ses mérites, ne comblera pas entièrement cette lacune, car il omet des pans entiers de la documentation liée à l'activité d'Isidore.

Le livre se présente comme une biographie, organisée selon le déroulement chronologique des principales phases de la vie d'Isidore. Les auteurs n'ont cependant pas jugé utile d'exposer dans une introduction leur projet et la manière dont ils abordent le personnage, ni de se situer à l'égard de la bibliographie antérieure, alors même qu'Isidore est un personnage controversé dans l'historiographie du fait de son engagement en faveur de l'Union des Églises et du rôle marquant qu'il a joué dans l'histoire russe en tant que métropolite de Kiev. Les sources à partir desquelles est construite l'analyse ne sont pas non plus présentées ni mises en perspective, ce qui n'est pas sans conséquence sur la clarté du propos, puisque le lecteur n'est le plus souvent doté d'aucun élément pour contextualiser les citations qui en sont extraites. A contrario, on rendra hommage aux auteurs pour avoir systématiquement donné en langue originale et en traduction anglaise les passages qu'ils citent des textes tant grecs que latins ou slaves. Le plus grand mérite de ce livre est en effet de donner accès à une documentation slave rarement prise en compte par les byzantinistes et de mettre en relief les conséquences de l'action d'Isidore pour l'ensemble de l'Europe orientale, en particulier la Russie.

Le premier chapitre traite des origines et de la jeunesse d'Isidore : en l'absence de Vie ou de récit biographique qui lui aurait été consacré, les informations sur ses premières années sont très rares. Selon le chroniqueur Doukas, il était « Romain de naissance », mais on ne sait pas précisément où il est né. Il est peu probable qu'il ait eu une ascendance slave, comme l'a longtemps voulu l'historiographie russe : il semble par ailleurs n'avoir pas maîtrisé le slavon au point de l'écrire (voir n. 6, p. 20-21). Né sans doute en Morée, peut-être à Monembasia, il a bénéficié de la protection impériale dès sa jeunesse, acquérant ainsi une excellente éducation dans le Péloponnèse et surtout à Constantinople. H. Kalligas a émis l'hypothèse qu'il ait été le fils illégitime du despote Théodore Ier de Morée, dont il a été chargé par Manuel II de prononcer l'éloge funèbre à l'occasion d'une cérémonie de commémoration, entre 1414 et 1417 ; cependant aucun élément précis ne permet d'étayer plus avant cette thèse quant à son origine familiale. Sa date de naissance n'est pas connue non plus : parmi les hypothèses avancées, les auteurs la fixent plutôt vers 1390 que 1385.

Alors qu'il passe les années 1420 en Morée, il regagne Constantinople au début des années 1430 et entre au monastère Saint-Dèmètrios avant d'en devenir l'higoumène. Il se voit alors confier une mission diplomatique qui fait l'objet du deuxième chapitre de l'ouvrage, l'ambassade d'Isidore au concile de Bâle en 1434. Son discours devant les pères conciliaires de Bâle, en juillet 1434, est traduit et commenté

par les auteurs, qui insistent à juste titre sur sa teneur déjà très favorable à l'Union. Le chapitre suivant porte sur l'accession d'Isidore au rang de métropolite de Kiev en 1437 et sur son rôle dans le cadre du concile de Ferrare-Florence. Les auteurs relèvent des différences significatives entre plusieurs chroniques russes dans leur récit de l'élection et de l'arrivée d'Isidore à Moscou. Ils éludent en revanche presque entièrement le séjour d'Isidore à Florence et son implication dans les tractations en vue de l'Union, pour en venir à la question de son retour en Orient en tant que métropolite uni et légat pontifical. Plusieurs documents en slave datant de cette période sont traduits et analysés, en particulier la lettre d'Isidore aux fidèles de sa juridiction, rédigée à Buda et datée du 5 mars 1440. Arrivé à Moscou le 19 mars 1441, Isidore célèbre une liturgie unie, ce qui lui vaut d'être aussitôt emprisonné dans un monastère, dont il s'évade en septembre 1441.

La période qui va de 1441 à 1450 est absente de l'ouvrage, puisque le chapitre suivant est consacré aux deux missions d'Isidore à Constantinople en tant que légat apostolique afin de faire proclamer l'Union, missions situées par les auteurs en 1450 et 1452. À propos de la première légation officielle qu'ils attribuent à Isidore en 1450, les auteurs ne discutent pas les travaux d'O. Kresten, qui avait montré qu'Isidore avait nécessairement été présent au moins par moments à Constantinople entre octobre 1445 et octobre 1446 et que ce premier séjour pourrait se situer à cette période. Ils présentent en outre comme inédit un rapport au pape Nicolas V contenu dans le ms. Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1858 (Diktyon 68487) (voir n. 9 p. 164), alors que ce texte constitue le cinquième des écrits d'Isidore édités par G. Hofmann et E. Candal (*Sermones inter concilium Florentinum conscripti*, Rome 1971, p. 81-94) et qu'il est daté par eux de 1451. Sur la seconde légation d'Isidore en 1452, les auteurs confrontent les sources existantes en s'appuyant tout particulièrement sur le témoignage d'Ubertino Posculo. Les deux chapitres suivants traitent de la chute de Constantinople, le sujet de prédilection des deux auteurs : dans le chapitre 5, le lecteur trouvera des traductions en anglais des lettres d'Isidore à Bessarion en date du 6 juillet 1453, et au pape Nicolas V, du 15 juillet, destinées à leur relater les événements. Les auteurs reviennent ensuite en détail sur les conditions rocambolesques de la fuite d'Isidore après sa capture le 29 mai 1453, jusqu'à son arrivée en Crète au début de juillet. Dans le chapitre 6, le contenu des huit lettres écrites par Isidore depuis la Crète est analysé. Les auteurs ne connaissent pas le récent volume de traductions françaises de textes liés à la chute de Constantinople (V. Déroche et N. Vatin [éd.], *Constantinople 1453. Des Byzantins aux Ottomans*, Toulouse 2016), où figurent la plupart de ces lettres, accompagnées d'une riche annotation due à Th. Ganchou et fondée sur un matériau archivistique en partie inédit, qui fait ici défaut. Le dernier chapitre, enfin, porte sur la fin de la carrière d'Isidore à Rome, en tant que patriarche latin de Constantinople d'avril 1459 jusqu'à sa mort le 27 avril 1463. L'ouvrage se termine par une conclusion en forme de réhabilitation du personnage, injustement condamné selon les auteurs par une *damnatio memoriae*. En annexe est fournie une traduction partielle du *Panégyrique* composé par Isidore en l'honneur des empereurs Manuel II et Jean VIII, une source historique importante pour les vingt premières années du 15e siècle.

On regrettera qu'un champ de recherche qui a connu un développement particulièrement fructueux ces dernières années, à savoir l'étude des manuscrits dans leurs dimensions codicologique et paléographique, ne soit guère pris en compte dans cet ouvrage (très ponctuellement p. 8, et n. 36 p. 28, n. 61, 62 et 63 p. 320). Au-delà des travaux cités, désormais très anciens, de G. Mercati et de Ch. Patrinélès, la

consultation du *RGK* (*Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, éd. E. Gamillscheg, D. Harlfinger [*et al.*], Vienne 1981-1997) et une recherche dans la base de données *Pinakes* (https://pinakes.irht.cnrs.fr) auraient pourtant permis de mener une enquête approfondie parmi les 74 manuscrits dont la copie partielle ou totale est attribuée à Isidore, et les 14 livres dont il a été le possesseur avéré. L'analyse des caractéristiques de l'écriture d'Isidore a été menée notamment par A. Rollo, A proposito del *Vat. gr.* 2239: Manuele II e Guarino (con alcune osservazioni sulla scrittura di Isidoro di Kiev), *Nea Rômê* 3, 2006, p. 373-388. Mais ces récents outils ne sont pas même mentionnés par les auteurs.

L'ouvrage est aussi insatisfaisant pour tout ce qui porte sur la vie intellectuelle à Constantinople et les débats théologiques liés à la question de l'Union. Les auteurs ne s'aventurent pas dans les traités théologiques, pas même dans ceux composés par Isidore à Florence en 1439 : ses discours édités par G. Hofmann et E. Candal sont tout juste mentionnés (p. 92), mais nullement analysés. On retrouve ce même travers dans le chapitre consacré aux missions d'Isidore à Constantinople en tant que légat apostolique, en particulier en 1452, lorsqu'il parvient à faire proclamer l'Union lors de la cérémonie officielle du 12 décembre. La position des antiunionistes (« the fanatical faction », p. 144) est caricaturée par les auteurs, qui adoptent sans distanciation le parti d'Isidore. Ce manque de nuance à propos de la controverse religieuse est aussi dû à une bibliographie défaillante : par exemple à la n. 13 p. 166, les auteurs se désolent du peu d'études récentes disponibles sur le personnage de Georges Gennadios Scholarios, qui demeure selon eux, en reprenant les termes de J. Meyendorff, « an intellectual enigma » ; or ils ne connaissent ni les nombreux articles de C. J. G. Turner, ni la biographie que je lui ai consacrée en 2008 (*Georges-Gennadios Scholarios [vers 1400-vers 1472]. Un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'Empire byzantin* [AOC 20], Paris 2008). Les mêmes remarques pourraient être faites à propos du personnage d'Argyropoulos et de ses liens avec le *xénon* du Kral et le monastère du Prodrome, sujet sur lequel, d'après eux, « the best study remains that by Lampros », qui date de 1910.

C'est donc un ouvrage inégal, utile en ce qui concerne les sources épistolographiques et chronographiques en grec, latin et slave, et qui fournit des discussions intéressantes sur les origines et les débuts de la carrière d'Isidore, son voyage à Bâle en 1433-1434, son arrivée à Moscou en tant que nouveau métropolite de Kiev en 1437, puis son retour de Florence à Moscou en 1440, son rôle en 1452-1453, peu avant, pendant et juste après le siège de Constantinople. Le lecteur n'y trouvera en revanche aucune documentation inédite, et ne pourra se fier aux informations données en matière d'histoire religieuse et intellectuelle.

Marie-Hélène BLANCHET

Marta PIASENTIN et Filippomaria PONTANI, *Cristoforo Kondoleon. Scritti omerici* (Orientalia Lovaniensia Analecta 271 – Bibliothèque de Byzantion 17). – Peeters, Leuven-Paris-Bristol (CT) 2018. 26 × 17,5 ; relié. XXXVI-151 p. et 2 pl. Prix : 86 €. ISBN 978-90-429-3429-0.

Le présent ouvrage dérive en partie de la thèse de doctorat de Marta Piasentin (*Cristoforo Kondoleon e i poemi omerici: due inediti dal Vat. gr. 1352*), soutenue à

l'Université Ca' Foscari de Venise sous la direction de Filippomaria Pontani en 2014. Le produit final est le fruit d'une longue collaboration entre les deux contributeurs, qui ont conçu, discuté et corrigé ensemble ce travail. Il s'agit d'une contribution originale à l'étude de la réception d'Homère, un sujet que Pontani a traité sous différentes perspectives (voir, par exemple, Les *Questions Homériques* de Porphyre, dans T. Dorandi *et al.*, *L'antre des Nymphes dans l'Odyssée* [Histoire des doctrines de l'Antiquité classique 52], Paris 2019, p. 41-58). Le présent ouvrage sort de l'ombre Christophoros Kondoléôn, un érudit du 16e siècle actif à Rome et connu surtout comme copiste (la base de données *Pinakes* recense une quinzaine de manuscrits copiés par sa main), qui est l'auteur de six traités homériques. Le volume comprend l'édition critique des six traités en question, dont deux sont ici édités pour la première fois.

Un bref chapitre (p. V-VII) rassemble de façon systématique les informations dispersées dont nous disposons sur Christophoros Kondoléôn et son œuvre. Originaire de Monembasia, Kondoléôn arriva en Italie, probablement comme protégé d'Aristoboulos Apostolès, qui fut évêque de Monembasia sous le nom d'Arsénios. Le premier manuscrit où l'on peut trouver sa main, aujourd'hui perdu, datait de 1508 et le seul document poétique de sa composition qui puisse être daté avec certitude remonte à 1517. Il s'agit, en réalité, d'un auteur prolifique, impliqué dans l'enseignement du grec en Italie et appartenant à l'entourage du cardinal Niccolò Ridolfi. Il nous a laissé six traités homériques qui font l'objet de ce volume. Pour cinq d'entre eux, le ms. Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1352 (Diktyon 67983 ; sigle **V**), un autographe de Kondoléôn, est le *codex unicus*. Un seul traité, sous le titre *Ζητήματα καὶ λύσεις ἐκ τῶν Ὁμηρικῶν ἐπῶν εἰλημμένα*, est également transmis aux ff. 395-402 du ms. Città del Vaticano, BAV, Ottob. gr. 58 (Diktyon 67983 ; sigle **O** ; avant 1538). Cependant, les deux manuscrits transmettent deux versions différentes du traité *Ζητήματα καὶ λύσεις*. Les auteurs du volume ont de bons arguments (p. XIV) pour démontrer que la version de **V** est le fruit d'une révision de la part de Kondoléôn, tandis que **O** représente une version plus ancienne qui devait être retravaillée. Par conséquent, pour l'édition du traité en question, Piasentin et Pontani privilégient la version de **V**, non sans recourir au témoignage de **O**, si nécessaire.

La présentation des deux témoins manuscrits est suivie d'une analyse du contenu des six traités édités. La *Tractatio moralis ex Homeri locis* est un bref traité sur l'importance du bonheur, qui est conçu comme une vertu liée au bon gouvernement. Le traité intitulé *Ζητήματα καὶ λύσεις*, dont il a été question, relève du genre littéraire des *Quaestiones* ; avec comme protagonistes Achille et Ulysse, il se démarque de la tradition exégétique antérieure. Le troisième traité (*Εἰς τὴν τῆς Ἰλιάδος πρόθεσιν*) est une allégorie du chant I, 1-10 de l'*Iliade*, de contenu philosophique, tandis que dans le quatrième (*Εἰς τὴν τῆς Ὀδυσσείας πρόθεσιν*), Kondoléôn met l'accent sur l'aspect moral de l'*Odyssée*, qui s'oppose au caractère plus pratique de l'*Iliade*. Le cinquième traité (*Εἰς τὴν τοῦ Ἀγαμέμνονος πανοπλίαν ἀλληγορικὴν ἐξήγησιν*) est une allégorie de la description des armes d'Agamemnon (*Iliade*, XI, 17-46). Cette lecture métaphysique et morale, liée à la représentation de la création du monde, renvoie à la fameuse description du bouclier d'Achille (*Iliade*, XVIII, 478-617). Le dernier traité (*Ἐκλογὴ παρὰ τῶν Ὁμηρικῶν ἐπῶν περὶ ἀρίστου στρατηγοῦ καὶ στρατιώτου*) est une œuvre restée inachevée, qui pose un regard original sur les qualités principales des généraux et des soldats homériques.

L'introduction se clôt sur une évaluation synthétique de l'œuvre de Kondoléôn. Certes, nous n'avons pas affaire à un grand auteur : les *lapsus calami* sont fréquents

et les problèmes d'orthographe, de grammaire et surtout de syntaxe ne manquent pas. Pourtant, ses compositions ne sont pas dépourvues d'une certaine originalité. Kondoléôn puise dans la tradition antérieure mais offre sa propre interprétation, quelque peu étonnante, du texte homérique : il s'agit d'une « cure de l'âme », dans le but de promouvoir un modèle de vie dans lequel la raison et la tempérance jouent un rôle de première importance (p. XXXII). Le caractère novateur de ses traités réside dans deux points principaux. D'une part, Kondoléôn compose des συγγράμματα, des œuvres à part entière, de petites monographies de contenu homérique. D'autre part, le dialogue qu'il engage avec le texte homérique est original et personnel, ce qui est manifeste dans le choix du matériau et dans son interprétation, à travers sa lecture chrétienne (il était ἀναγνώστης) et philosophique (il était influencé par Aristote et les néoplatoniciens). Les auteurs posent aussi la question du public auquel l'œuvre de Kondoléôn était destinée : il devait écrire pour une élite pour laquelle ce niveau de grec était encore accessible dans l'Italie du 16e siècle. Le fait que ses traités soient tombés dans l'oubli pendant plusieurs siècles donne l'impression d'un auteur velléitaire : son entreprise était trop ambitieuse et n'a eu qu'un faible retentissement.

Quant aux principes d'édition, les deux auteurs ne corrigent que les erreurs qui pourraient gêner la compréhension du texte et privilégient la version des citations homériques qui est transmise par l'autographe de Kondoléôn (p. XXXIV). Les éditions fournies sont d'une grande qualité philologique. Les corrections que l'on pouvait apporter sont rares et n'enlèvent rien à leur précision : lire ἱδρώτητι au lieu de ἱδρότητι (p. 15[218]), ὁρμή au lieu de ὁρμὴ (p. 29[165]), σκώληκες au lieu de σκόληκες (p. 73[145]). Dans certains cas, les éditeurs ont voulu maintenir les variantes orthographiques de l'autographe : on trouve Ἀχιλλεύς tantôt avec un seul *lambda* (Ἀχιλέως, p. 19[23]), tantôt avec deux (Ἀχιλλέως, p. 21[49]). Une traduction italienne est placée en regard de l'original grec.

Un *index locorum* (p. 149-151) permet au lecteur de détecter les références homériques et les autres sources de Kondoléôn, en fournissant ainsi un aperçu rapide de ses lectures et de sa culture. Le présent ouvrage constitue une belle page sur la réception d'Homère, en revisitant un érudit du 16e siècle dont l'œuvre mérite d'être lue.

Anna LAMPADARIDI

Antoine PIETROBELLI, *Galien*. Tome IX, 1re partie, *Commentaire au régime des maladies aiguës d'Hippocrate, Livre I*, texte établi et traduit par Antoine PIETROBELLI (Collection des Universités de France). – Belles Lettres, Paris 2019. 19 × 12,5. CCXIII-269 p. (dont 93 doubles). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00628-4.

Fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2008, ce livre propose une nouvelle édition critique du premier livre du *Commentaire au régime des maladies aiguës d'Hippocrate* par Galien, venant ainsi enrichir le groupe déjà ample des éditions et traductions de Galien dans la Collection des Universités de France, et le groupe plus large encore des traités médicaux, en particulier d'Hippocrate et de Galien, publiés

dans la même collection. Par son auteur, cette édition, si importante soit-elle pour les études galéniques, ne devrait pas trouver place dans les comptes rendus de notre revue, puisque Galien a été actif au 2e et au début du 3e siècle de notre ère, même si le contenu du texte est d'importance pour l'histoire de la médecine antique. Antoine Pietrobelli ouvre d'ailleurs son introduction par un court chapitre sur la tisane et son origine dans la πτισάνη, décoction d'orge dont le bon usage et les vertus thérapeutiques occupent une portion importante du premier livre du *Commentaire* galénique, sans que le régime des maladies aiguës se réduise pourtant à ce seul remède. La fortune de ce dernier fut cependant longue, de même que les discussions qu'il suscita, jusqu'à la Renaissance au moins du côté occidental. Le *Commentaire*, composé probablement, pour les livres I-III, entre 179 et 182, et destiné d'abord à un cercle restreint, comporte bien d'autres points d'intérêt, par exemple à propos des éditions multiples d'une même œuvre, sujet souvent abordé par et pour Galien, des débats sur l'attribution et le caractère apocryphe d'un texte, mais aussi à propos de l'origine de la méthode de raisonnement par *diairesis*, qui remonterait non à Platon mais à Hippocrate, à en croire Galien (voir aussi *Sur l'harmonie des doctrines d'Hippocrate et de Platon*, IX). On notera aussi l'usage de diagrammes géométriques pour faciliter la mémorisation ou les discussions sur la mantique et son rapport analogique à la médecine. L'édition du texte grec est accompagnée d'une traduction française précise et d'une abondante annotation (une centaine de pages de notes complémentaires, en plus des notes de bas de page), d'une très abondante bibliographie (près de soixante-dix pages) et d'*indices* réduits (noms propres et titres d'œuvres cités par Galien).

Cependant, l'intérêt principal du volume, pour les lecteurs de cette revue, réside dans les chapitres cinq à sept de l'introduction, consacrés à l'histoire du texte. En un peu plus de cent vingt pages, l'auteur y présente les quatorze témoins grecs, les citations d'Oribase et la traduction arabe, ainsi que les différentes voies par lesquelles elle a été connue et diffusée : manuscrits arabes, éventuellement écrits en caractères hébraïques, traductions latines de l'arabe. Cependant, pour son édition, l'auteur n'a pu utiliser que de manière partielle ces derniers matériaux : en effet, en l'absence d'édition complète de la version arabe, A. Pietrobelli l'a utilisée pour les lemmes hippocratiques – puisque le traité *Sur le régime des maladies aiguës* d'Hippocrate n'a été connu du monde arabophone que sous forme recomposée, et partielle, à partir des lemmes du commentaire de Galien – qui ont bénéficié d'une édition. Il l'a d'autre part utilisée à travers la traduction latine de Gérard de Crémone réalisée au 12e siècle sur l'arabe, et accessible non grâce à une édition critique, mais par l'intermédiaire de plusieurs incunables de l'*Articella*, recueil médiéval latin formé de textes divers pour l'enseignement de la médecine, dans lequel a été inclus le commentaire galénique. L'arabe est donc utilisé par l'intermédiaire du latin, lequel n'est pas connu par une édition critique, mais par des éditions du 15e siècle. Enfin, l'éditeur étudie plusieurs traductions latines ultérieures et les éditions du grec, depuis l'Aldine jusqu'à l'édition de G. Helmreich dans le *Corpus medicorum graecorum* (1914). Les reproches adressés à cette dernière édition paraissent fondés, en particulier sur les modalités de sélection et de classement des témoins, et justifient la nouvelle entreprise ; on aurait cependant apprécié de bénéficier d'une liste des divergences entre la nouvelle édition et celle du *CMG*.

Plusieurs difficultés demeurent cependant dans cette section consacrée aux manuscrits, et ce à plusieurs niveaux. Certains arguments peinent à emporter l'adhésion :

ainsi, l'hypothèse qu'il n'y a eu qu'une seule translittération parce que Ḥunayn connaissait l'ouvrage en cinq livres, quand la tradition grecque n'en connaît que quatre – hypothèse assortie d'une datation de ce passage de cinq à quatre livres entre le 9e et le 12e siècle. Deux états du texte, l'original en cinq livres et une version recomposée en quatre livres, ont très bien pu coexister à date plus haute que le 9e siècle, sans que Ḥunayn connaisse la version en quatre livres ; de même, le fait que la tradition directe grecque soit tout entière en quatre livres, ce qui ne serait pas la forme originale, ne suffit pas à supposer l'existence d'une seule translittération. Un deuxième point concerne le manuscrit qu'A. Pietrobelli a fait redécouvrir à la communauté scientifique : Thessalonikè, Monè Blatadôn, 14 (Diktyon 63149), et qui contient certains textes galéniques perdus ou incomplets jusqu'ici en tradition grecque – on notera en passant que, si la description d'Eustratiadès dans son catalogue de 1918 était incomplète et erronée, elle aurait cependant dû attirer depuis longtemps l'attention des éditeurs de Galien. A. Pietrobelli a en effet cherché à reconstituer le parcours de ce manuscrit et à identifier les mains qui l'ont copié (voir entre autres dans cette revue, *REB* 68, 2010, p. 95-126) ; ce sont ces conclusions qui sont reprises ici, alors même que des voix divergentes, et autorisées, se sont depuis élevées. Or aucune de ces divergences, parfois essentielles, n'est ici relevée. On pense en particulier à R. Stefec, Quelques aperçus sur la tradition manuscrite de l'Anabase à propos du manuscrit de Xénophon conservé dans la bibliothèque du monastère Vlatadon à Salonique, *Wiener Studien* 126, 2013, p. 41-66, ici p. 42-43 n. 6, qui exprime de grands doutes sur l'identification de la main de Dèmètrios Angélos ; D. Speranzi, Su due codici greci filelfiani e un loro lettore (con alcune osservazioni sullo Strabone Ambr. G 93 sup.), dans *PHILELFIANA. Nuove prospettive di ricerca sulla figura di Francesco Filelfo. Atti del seminario di studi (Macerata, 6-7 novembre 2013)* (Quaderni di Rinascimento 51), Florence 2015, p. 83-117, ici p. 92 n. 26, qui émet des doutes sérieux sur l'identification de la main de Constantin Lascaris ; D. Speranzi, Libri, umanisti, biblioteche. Quasi un'introduzione, dans S. Martinelli Tempesta, D. Speranzi et F. Gallo (éd.), *Libri e biblioteche di umanisti tra Oriente e Occidente* (Accademia Ambrosiana, Classe di studi greci e latini, Fonti e Studi 31), Milan 2019, p. 3-12, ici p. 7 n. 27, identification de la main du « copiste 3 » avec celle de Ἰωάννης Ἀρνής (*RGK* III 264), ce qui conduirait à déplacer la copie à Mistra et à la situer entre 1453 et 1460, non entre 1448 et 1453 à Constantinople. Si le premier article figure dans la bibliographie, la correction relative au manuscrit des Vlatées n'est pas relevée, et les doutes des autres publications – la dernière trop tardive pour avoir pu être connue de l'auteur – ne sont pas mentionnés. Peut-être faudra-t-il donc reconsidérer l'histoire de ce manuscrit, mais non nécessairement sa place dans l'édition du présent texte, pour lequel il est un témoin secondaire. Sur le copiste du ms. V (Venezia, Bibl. Nazionale Marciana, gr. Z 281), qu'il vaudrait mieux appeler maintenant Géôrgios Alexandros Chômatas, on signalera l'étude récente d'E. Despotakis et Th. Ganchou (*REB* 76, 2018, p. 233-265), en attendant la monographie qu'ils annoncent sur ce personnage. On notera que la traduction – bienvenue – des notes du ms. Hagion Oros, Monè Megistès Lauras, Ω 70 (p. CCXXXIX) doit être corrigée : la mère et le père de Dèmètrios Angélos ont non pas pris l'habit de sainte Eudoxia ou de saint Léontios, mais ont changé de nom en prenant l'habit angélique – formule traditionnelle, où la surprise relative vient ici de ce que le nom de baptême est finalement conservé pour la mère, si la lecture de l'éditeur est juste, tandis que le père, Léon, deviendrait Léontios.

On relève enfin des inexactitudes dans les cotes : les manuscrits du Musée historique de Moscou sont systématiquement désignés par leur numéro d'ordre dans le catalogue de Vladimir, et non par leur cote topographique, en usage : *Mosquensis gr.* 465 (D) est en fait Moskva, GIM, Sinod. gr. 282 (Diktyon 43907) ; *Mosquensis gr.* 228 est en fait Moskva, GIM, Sinod. gr. 56 (Diktyon 43681). On signalera aussi, en passant, à propos du deuxième ms., que le fait qu'il provienne d'Iviron est déjà signalé dans le catalogue de Vladimir (1894), à partir de la note de provenance qu'il porte suite à la campagne d'Arsenij Suchanov, et n'a pas été démontré par B. Fonkič dans une publication de 2002.

On voit que ces éléments, même s'ils ne sont pas toujours sans importance pour l'histoire du texte édité, ne remettent pas en cause l'édition elle-même, non plus que la traduction et la riche étude du texte, tant dans l'introduction que dans l'abondante annotation. Espérons que la publication des autres livres du *Commentaire* ne tarde pas, et qu'elle puisse utiliser directement, peut-être, la traduction arabe, ou du moins qu'elle en montre l'inutilité.

Matthieu CASSIN

Gaëlle RIOUAL, *Basilii Minimi in Gregorii Nazianzeni Orationes IV et V commentarii*, éd. Gaëlle RIOUAL, index Bernard COULIE et Bastien KINDT (Corpus christianorum, Series graeca 90, Corpus nazianzenum 29). – Brepols, Turnhout 2019. 25 × 16 ; relié. LXXIX-266 p. Prix : 230 €. ISBN : 978-2-503-58341-9.

Basile, évêque de Césarée de Cappadoce, dit le Minime pour le distinguer de Basile le Grand, évêque de la même ville au 4e siècle, fut actif pendant les deux premiers tiers du 10e siècle, en particulier sous le règne de Constantin VII, dont il servit la politique. Son œuvre conservée se réduit pour l'essentiel à ses commentaires aux *Discours* de Grégoire de Nazianze – mis à part une lettre, adressée à Syméon Métaphraste (voir *REB* 77, 2019, p. 133-144). Cet important corpus couvre la presque totalité des *Discours* du Théologien (sauf les *Or.* 12, 35 et 37, mais y compris les *Ep.* 101, 102 et 243, transmises avec les *Discours* dans la tradition manuscrite ; l'attribution de la *Lettre* 243 est problématique et encore discutée). Ces commentaires de Basile ne forment qu'une petite portion du vaste continent des commentaires aux *Discours* de Grégoire de Nazianze, dont la célébrité a entraîné un processus intense et fréquemment renouvelé d'exégèse. La plupart des commentaires de Basile sont encore inédits, à l'exception des commentaires aux *Discours* 7, 25 et 38 et d'éditions partielles et parcellaires. Paradoxalement, la présente édition porte sur les commentaires à deux *Discours* (4 et 5), les *Invectives contre l'empereur Julien*, qui avaient déjà bénéficié d'une édition par J.-F. Boissonade en 1827 ; cependant, l'apport du volume de Gaëlle Rioual est de fournir une édition critique de ces deux commentaires, accompagnée d'une traduction française – fait rare et notable dans cette collection – et d'une annotation, ainsi que d'un *index graecitatis* complet, dû à Bernard Coulie et Bastien Kindt. Le livre comporte également une ample introduction, sur laquelle nous reviendrons, et divers autres *indices* : noms propres, citations et allusions bibliques, sources et parallèles.

Après avoir présenté l'auteur et l'ensemble des Commentaires, G. Rioual introduit les deux discours concernés du Nazianzène et leur traitement par Basile, avant de présenter rapidement les éditions antérieures (Boissonade, *Patrologia graeca*, sélection de R. Cantarella publiée en 1925-1926). Elle montre que les Commentaires de Basile ont été composés non comme des scholies, mais comme des commentaires proprement dits, faisant alterner à pleine page lemme commenté et commentaire, même s'ils peuvent parfois être transmis sous forme de commentaire marginal dans une partie de la tradition manuscrite. On notera en passant que la définition des scholies qui est fournie (p. XXII n. 68) est fort problématique, dans la mesure où elle passe sous silence l'un des sens essentiels du terme, qui offre précisément le parallèle le plus probant pour les Commentaires de Basile : les commentaires bibliques sous forme de scholies, par exemple certains commentaires d'Origène, ceux d'Hésychius sur les Psaumes ou encore les Scholies d'Évagre le Pontique sur Proverbes, Ecclésiaste, Psaumes et Job. Le reste de l'introduction (environ vingt-cinq pages) est consacré à la présentation et à l'étude de la tradition manuscrite, formée de dix manuscrits contenant l'ensemble des deux commentaires, et de cinq manuscrits ne comportant qu'un extrait du *Commentaire sur le Discours 4*. Au terme de l'étude, l'auteur ne parvient pas à une reconstitution stemmatique de la tradition ; elle exclut cependant trois témoins directs, copies attestées ou supposées, et un manuscrit (Madrid, BNE, 4847, Diktyon 40319) qui entremêle les explications de Basile à d'autres commentaires et scholies sur ces deux mêmes *Discours*. Si l'on peut comprendre qu'un tel témoin était difficile à traiter, on ne peut que regretter qu'il ne soit pas étudié plus en détail, ici ou dans un autre cadre. De même, l'extrait remanié sur le *Discours* 4 aurait pu être traité plus en détail, surtout qu'il témoigne d'un important remaniement du texte qui n'est ici qu'évoqué ; il aurait d'ailleurs été utile de renvoyer, sur ce groupe de manuscrits, à l'étude récente d'A. Rigo (Niceta Byzantios, la sua opera e il monaco Evodio, dans G. Fiaccadori, A. Gatti et S. Marotta (éd.), *« In partibus clius ». Scritti in onore di Giovanni Pugliese Carratelli*, Napoli 2006, p. 147-187). L'auteur justifie l'impossibilité de construire un stemma par la relative contemporanéité des témoins principaux, tous datables des 10e-11e siècles ; il semble cependant qu'il serait utile de reprendre le dossier afin d'affiner le classement des témoins et, partant, l'établissement du texte. On notera par exemple que les trois variantes propres à A (Hagion Oros, Monè Pantéléèmonos, 7, Diktyon 22144) par lesquelles l'éditrice veut assurer l'indépendance de V (Wien, ÖNB, Theol. gr. 120, Diktyon 71787) par rapport à A, sont pour le moins ténues et pourraient avoir été aisément corrigées par V (voir p. LXIII).

L'édition et traduction du texte de Basile donnent le lemme présent dans la tradition basilienne, suivi du commentaire ; seul ce lemme est identifié précisément en référence au texte de Grégoire de Nazianze ; cependant, les commentaires de Basile comprennent de nombreuses reprises, citations ou paraphrases d'autres passages des *Discours*, le plus souvent pris à proximité immédiate du lemme. Or ces reprises ne sont aucunement signalées s'il ne s'agit pas de citation exacte, ni identifiées et ce même lorsqu'il s'agit de citations littérales : il est de ce fait difficile d'évaluer, sans avoir le texte de Grégoire de Nazianze sous les yeux, les éléments propres à Basile. On aurait donc souhaité bénéficier d'une identification plus précise, sous forme au moins d'un apparat dédié, des éléments provenant de Grégoire dans la prose de Basile. De même, l'auteur commente régulièrement en note les écarts entre le texte de Grégoire tel qu'il figure dans les manuscrits de Basile et l'édition du texte du

Nazianzène dans la collection des Sources chrétiennes. Sans doute aurait-il fallu poser la question de l'écart éventuel entre l'état textuel des lemmes et celui des citations dans le commentaire basilien – mais accordons que, vu l'âge des manuscrits considérés, les écarts aient été réduits et que les problématiques propres à l'édition des commentaires ne se posent pas de la même manière que pour d'autres textes plus anciens (on verra par exemple, sur ce point, C. Luna et A.-Ph. Segonds, *Proclus, Commentaire sur le* Parménide *de Platon*. I.1, *Introduction générale* [CUF], Paris 2007, p. CCCLXIII-CCCXCIV). Mais il aurait surtout fallu être plus prudent dans les formulations employées lorsque le texte de Basile diffère non seulement de l'édition Sources chrétiennes, mais aussi des témoins collationnés pour cette édition, qui sont en nombre extrêmement réduit (dix) ; l'auteur est bien consciente de cette déformation, mais peine souvent à faire comprendre la situation au lecteur. De même, avoir suivi, sauf lorsque la divergence d'interprétation était trop forte, la traduction de J. Bernardi pour les citations de Grégoire de Nazianze, introduit des hiatus et des incohérences dans la traduction du texte de Basile. L'usage des dictionnaires laisse parfois à désirer, ainsi quand l'auteur indique qu'un terme est absent du Bailly (mais présent dans le *LSJ*…) ou signale que δυσανάσκευον est absent du Bailly, du *LSJ*, du *TLG* et du Passow, mais omet de préciser qu'il est relevé dans le *LBG* (précisément pour cette occurrence). De manière générale, les notes devraient être largement amplifiées et fournir les sources anciennes et des éléments bibliographiques, par exemple pour la formule « se rouler dans le bourbier » en IV, 41 (voir M. Aubineau, Le thème du « bourbier » dans la littérature grecque profane et chrétienne, *Recherches de Science religieuse* 47, 1959, p. 185-214), pour Pan issu de Pénélope (IV, 71) ou le récit sur l'Etna (IV, 80), sur Pythagore et les *Vers d'or* (IV, 97). L'auteur a également eu le courage de fournir une traduction de son texte, alors même que l'exercice était particulièrement difficile du fait de son statut second par rapport aux *Discours* commentés ; cette traduction aurait cependant pu être améliorée sur plusieurs points. On fournira ici quelques suggestions, au fil de la lecture, sans prétendre à l'exhaustivité : IV, 1, 8, πολύς… ὁ τῆς τέχνης τοῦ λόγου σχηματισμός ne désigne pas « une mise en forme figurée multiple de l'art rhétorique », mais le recours à diverses formes/genres du discours, qui sont d'ailleurs énumérées juste après (panégyrique, judiciaire, délibératif). IV, 9, 3-4, τῆς μικρᾶς καὶ σωματικῆς οἰκειότητος ne forme pas hendiadyin (trad. « une faible parenté charnelle »), comme le confirme ce qui suit immédiatement (ἡ… ἀληθὴς οἰκεότης καὶ μεγίστη, trad. « la véritable et grande parenté »). IV, 23, 2, καὶ ἀμφοτέρους τοὺς ἀδελφοὺς κλήρῳ κατατετάχθαι, καὶ adverbial porte sur ἀμφοτέρους (l'un et l'autre frère, précisément les deux) et non sur κλήρῳ ou κατατετάχθαι (trad. « rejoignirent même les rangs du clergé »). IV, 39, 6, ἀδιάψευστον est en facteur commun (traduire « la justice et la vérité qui ne trompent pas »). IV, 66, 5, ἐν παντὶ τόπῳ, en tout lieu, et non « de tout lieu ».

L'ouvrage de Gaëlle Rioual offre donc une édition plus sûre du texte basilien, accompagnée d'une précieuse traduction ; il est à souhaiter que le processus d'édition de ces riches Commentaires sur les *Discours* de Grégoire de Nazianze se poursuive rapidement, afin qu'on puisse bientôt disposer de la totalité de l'œuvre de Basile le Minime et mieux appréhender tant ses sources que ses méthodes et les destinataires de tels travaux.

Matthieu CASSIN

Stephen J. Shoemaker, *The Apocalypse of Empire. Imperial Eschatology in Late Antiquity and Early Islam* (Divinations: Rereading Late Ancient Religion). – University of Pennsylvania Press, Philadelphia 2018. 23,5 × 16 ; relié. 260 p. Prix : 59,95 $ ou 50 £. ISBN 978-0-812-25040-4.

L'auteur, qui enseigne les *religious studies* à l'Université de l'Oregon et qui est par ailleurs le responsable éditorial du *Journal of Early Christian Studies*, est un spécialiste du christianisme ancien et des sources apocryphes de l'Antiquité tardive. Le présent volume sur l'eschatologie impériale s'inscrit dans la suite de son précédent ouvrage, *The Death of a Prophet. The End of Muhammad's Life and the Beginnings of Islam*, paru en 2011 dans la même collection. Son propos est de montrer que l'émergence de l'islam doit être replacée dans le contexte eschatologique et apocalyptique général des 6e-7e siècles : l'an 500 représente en effet le début du 7e millénaire, et la plupart des peuples du Proche-Orient s'attendent alors à la survenue imminente de la fin du monde. Selon l'auteur, l'islam naissant s'inscrit pleinement dans ce climat, et la conquête arabe, orientée à l'origine principalement vers Jérusalem, participe, pour ses acteurs, à la guerre eschatologique qui doit précéder la fin des temps.

Le premier chapitre (*Apocalypse against Empire or Apocalypse Through Empire? The Shifting of the Apocalyptic Imagination*) étudie, à partir de sources principalement juives et judéo-chrétiennes, la mutation de l'imagination apocalyptique, qui passe progressivement d'un anti-impérialisme foncier (dirigé principalement contre l'empire romain, comme par exemple dans l'*Apocalypse* de Jean) à la vision d'un empire universel devant unifier le monde en vue des temps eschatologiques. Le second chapitre (*The Rise of Imperial Apocalypticism in Late Antiquity: Christian Rome and the Kingdom of God*) présente les principaux textes qui, à partir du *Panégyrique de Constantin* d'Eusèbe de Césarée, offrent une vision positive du phénomène impérial. La *Sibylle de Tibur* (fin du 4e s.) traduit en langage apocalyptique l'assimilation faite par Eusèbe entre l'empire romain et le Royaume de Dieu, et introduit dans l'eschatologie chrétienne le mythe du Dernier empereur, qui sera réactivé au 7e siècle, en réaction à la conquête arabe, par l'*Apocalypse* syriaque *du pseudo-Méthode* et largement diffusé par les nombreuses traductions et réécritures de ce texte. Le troisième chapitre (*Awaiting the End of the World in Early Byzantium: Shifting Imperial Fortunes and Firm Eschatological Faith*) expose les raisons pour lesquelles de nombreux peuples du Proche-Orient, au moment où l'islam apparaît, s'attendaient à la survenue de la fin du monde : fin du 6e millénaire de la création, prise de Jérusalem par les Perses, etc. Ces préoccupations eschatologiques ne sont pas uniquement byzantines et touchent le monde syriaque (Éphrem, Jacques de Saroug, etc.). Le quatrième chapitre (*Armilos and Kay Bahrām: Imperial Eschatology in Late Ancient Judaism and Zoroastrianism*) montre qu'au tournant du 6e et du 7e siècle, le schéma apocalyptique d'un empire universel dont la victoire inaugure la fin des temps ne concerne pas uniquement le monde chrétien mais touche toutes les cultures du Proche-Orient, en particulier dans les mondes juif et sassanide. Le cinquième chapitre *(« The Reign of God Has Come »: Eschatology and Community in Early Islam*) étudie les éléments eschatologiques de l'action de Mahomet et des débuts de l'expansion de l'islam, négligés, selon l'auteur, par l'historiographie traditionnelle ; selon lui, le but originel de la

conquête arabe est d'établir l'empire universel de la Communauté des croyants monothéistes, en vue de préparer la consommation du monde, avec comme premier objectif la conquête de Jérusalem, la Ville sainte. Le sixième et dernier chapitre (*From Jerusalem to Constantinople: Imperial Eschatology and the Rise of Islam*) développe le rôle fondamental que la conquête de Jérusalem a joué pour les débuts de l'islam, l'édification du Dôme du Rocher étant regardée comme un symbole annonciateur de la restauration du Temple par le Messie, et la guerre contre les Romains (Byzantins) comme la guerre eschatologique ; la conquête de Constantinople (à la fois nouvelle Jérusalem et capitale de l'empire romain) se substitue à celle de Jérusalem lorsqu'il apparaît que celle-ci n'a pas amené la fin des temps. Une *Conclusion* reprend les thèmes principaux et rappelle la thèse de l'auteur : l'islam primitif s'insère dans la continuité de l'attente eschatologique des peuples du Proche-Orient à la fin de l'Antiquité tardive, centrée sur un empire universel dont le triomphe inaugurera la fin des temps.

Nous n'avons pas les connaissances nécessaires en islamologie pour nous prononcer sur la valeur scientifique de cette thèse concernant l'émergence de l'islam. En revanche, nous devons reconnaître que, grâce à l'analyse fouillée d'un large éventail de sources (latines, grecques, hébraïques, syriaques, arméniennes, arabes, mais aussi des sources persanes, rarement exploitées par les spécialistes de l'apocalyptique byzantine), l'auteur élargit la focale en démontrant le caractère général de l'attente eschatologique dans le Proche-Orient au moment de cette émergence de l'islam. Jérusalem apparaît comme le pivot autour duquel s'agencent de nombreux thèmes, les événements historiques (prise de Jérusalem par les Perses, retour de la Croix avec Héraclius, conquête de la ville par les Arabes et tentatives de reconstruction du Temple) trouvant un écho dans l'apocalyptique juive, chrétienne et musulmane (restauration du Temple, dernier empereur allant à Jérusalem remettre sa couronne au Christ, érection du Dôme du Rocher qui deviendra le trône de Dieu pour le jugement, etc.).

Une abondante bibliographie (p. 221-247) et un index général complètent ce livre stimulant, qui s'inscrit dans le renouveau actuel des études sur la littérature apocalyptique.

Marie-Hélène Congourdeau

Juan Signes Codoñer, José Domingo Rodríguez Martín et Francisco Javier Andres Santos, *Diccionario Jurídico Bizantino Griego-Español, sobre la base de la* Introducción al derecho *del patriarca Focio y de las* Novellas *de León VI El Sabio* (Derecho romano y ciencia jurídica europea – Sección Nexum). – Editorial Comares, Grenade 2019. 24 × 17. lxxxi-544 p. Prix : 48 €. ISBN 978-84-9045-789-4.

Ce dictionnaire juridique du grec byzantin est le fruit d'un travail à plusieurs mains entamé en 2006 au sein d'une équipe de philologues hellénistes et latinistes en Espagne. Tout au long de ces années, plusieurs collaborateurs rejoignirent ce groupe de travail dans le but de produire le premier lexique des termes juridiques byzantins rédigé en langue moderne. Cet ouvrage original s'ouvre sur une introduction

où sont présentées avec clarté les sources utilisées et leurs limites, ainsi que la méthodologie adoptée.

Pour la réalisation de ce dictionnaire, les auteurs ont eu recours à deux sources de première importance pour étudier la réappropriation de la tradition juridique romaine à Byzance : l'*Eisagogè* (*Εἰσαγωγὴ τοῦ νόμου*) de Photios et les *Novelles* (*Νεαραί*) de Léon VI. L'*Eisagogè* (ou *Épanagogè*) est un manuel systématique de quarante titres, compilé sous la direction du patriarche Photios pendant les dernières années du règne de Basile Ier (867-886). Cette compilation s'inspire surtout du *Corpus iuris ciuilis* de Justinien, non sans inclure certaines nouvelles dispositions dues à la main de Photios lui-même ; en effet, ce dernier avait conçu le projet comme une révision du *Procheiros nomos*, promulgué sans doute en 872. Quant aux *Novelles*, elles furent promulguées tout au long du règne de Léon VI (886-912), d'après Juan Signes Codoñer (p. XII n. 4). Cette collection de 113 novelles est dépourvue de structure claire et se distingue par son caractère rhétorique. Les auteurs soulignent le contraste qu'il y a entre ces deux sources choisies comme point de départ pour la réalisation du lexique : l'*Eisagogè*, qui puise de façon systématique dans les sources grecques et latines de l'époque de Justinien, en recourant à un vocabulaire précis et technique, et les *Novelles* de Léon VI, qui représentent une compilation originale, écrite dans un style rhétorique, qui entre en dialogue avec les normes anciennes. Ces deux sources ne représentent qu'une petite partie de la production juridique byzantine mais ont l'avantage de former un corpus restreint et maniable dans le but de la rédaction d'un lexique. La mise à profit d'autres textes, comme les *Basiliques*, aurait donné accès à un éventail plus riche de vocabulaire et de nuances. Néanmoins, le choix de deux textes pour cette première tentative de rédaction d'un lexique des termes juridiques du grec byzantin restreint les risques qu'aurait comportés un projet trop ambitieux.

L'originalité de la méthodologie suivie réside dans l'organisation du matériau en fonction de champs sémantiques. Les termes grecs sont regroupés sous différents champs sémantiques, dans le but de faire ressortir leurs nuances. Les auteurs fournissent une liste commode des champs sémantiques en question, avec les termes grecs qui s'y rattachent (p. XXVII-LXXXI), en suivant le modèle du *Diccionario ideológico* de Julio Casares (1959). Pour accéder aux deux sources choisies pour la confection du lexique, les auteurs recourent aux éditions critiques existantes, qui, étant donné leur ancienneté, doivent être manipulées avec prudence. Pour l'*Eisagogè*, ils renvoient à l'édition de Zachariä von Lingenthal (1852) (voir *REB* 76, 2018, p. 471), dans l'attente de la nouvelle édition critique que Juan Signes Codoñer est en train de préparer. Afin de mieux contrôler certains passages, ils n'hésitent pas à consulter le texte du *Procheiros nomos*, dont l'*Eisagogè* constitue en quelque sorte la révision. Pour les *Novelles* de Léon VI, l'édition utilisée est celle de Noailles et Dain (1944).

Pour la construction de chaque lemme, une attention particulière est prêtée à la distinction entre le sens (*significado*) du mot, à savoir son usage correspondant à un champ linguistique, et son acception (*acepción*), c'est-à-dire les termes en langue moderne, en l'occurrence en espagnol, par lesquels il peut être traduit. Chaque lemme est divisé en sections, qui correspondent à une signification différente, laquelle peut être rendue par un ou plusieurs termes en langue moderne. Les auteurs sont également sensibles aux marqueurs syntaxiques et sémantiques, afin de mettre en évidence comment un seul terme peut avoir des sens différents en fonction de la

structure syntaxique adoptée. Les lemmes sont également agrémentés d'exemples, qui illustrent les contextes variés dans lesquels un terme juridique grec peut être attesté.

Les auteurs ont raison de souligner que la rédaction d'un lexique juridique spécialisé, en l'occurrence un lexique juridique byzantin, présuppose une bonne connaissance du vocabulaire juridique actuel. Le présent travail fait ressortir un langage juridique byzantin de la fin du 9e siècle qui, libéré de l'influence du latin, n'hésite pas à s'approprier des termes du langage quotidien. Par ailleurs, la confection d'un lexique implique une étude poussée des sources qui permet de mieux connaître le langage juridique de l'époque. Dans les *Novelles* de Léon VI, le goût pour les synonymes et la *variatio* s'explique par le penchant de l'auteur pour la rhétorique mais reflète aussi l'absence de terminologie juridique figée, notamment pour l'articulation des formules et la syntaxe.

Ce travail très soigné se distingue par ses qualités philologiques. Les bévues typographiques sont rarissimes et n'enlèvent rien à sa valeur (p. XXXIII : ἡ σύνοδος au lieu de ὁ σύνοδος, comme à la p. 473 ; p. XL : ἁρπαγή au lieu de ἀρπαγή, comme à la p. 85 ; p. LXXIII et 345 : μυσταγωγέω au lieu de μυσταγογέω ; p. LXXV : κωδίκελλος au lieu de κωδίκελλοs).

Le choix d'un corpus restreint a permis aux auteurs de mener à bon port le projet original d'un lexique des termes juridiques du grec byzantin, que tout byzantiniste aurait intérêt à consulter. Ce manuel ne vise pas à l'exhaustivité mais constitue un excellent point de départ qui, du moins espérons-le, frayera la voie à de nouvelles recherches sur la terminologie juridique du grec byzantin.

Anna LAMPADARIDI

Stefano TROVATO, *« Molti fedeli di Cristo morirono tra terribili pene ». Bibliografia agiografica giulianea con edizione della* Passio Cyriaci BHG *465b* (Libri e Biblioteche 40). – Forum, Udine 2018. 24 × 17. 130 p. Prix : 18 €. ISBN 978-88-3283-105-4.

Stefano Trovato a longuement fréquenté la littérature grecque inspirée de Julien l'Apostat, en s'intéressant à la réception, au *Nachleben*, de la figure de cet empereur à Byzance mais aussi en Occident (*REB* 74, 2016, p. 451-455). Le présent travail s'inscrit dans la continuité de ses recherches et porte sur les textes hagiographiques dans lesquels il est question de celui-ci, tout en fournissant la première édition critique de la *Passion de s. Cyriaque* (*BHG* 465b). L'auteur s'intéresse à l'image de Julien l'Apostat en tant qu'empereur persécuteur dans les textes hagiographiques, ainsi qu'à la formation de la légende de l'*Inuentio Crucis* à travers la *Passion de s. Cyriaque*.

La première partie de l'ouvrage (p. 11-50) comprend un répertoire des martyrs qui vécurent sous Julien, classés par ordre alphabétique. Pour chaque entrée, on mentionne les sources hagiographiques, avec leur numéro *BHG*, leur incipit, leur explicit, une bibliographie, leur édition ou, le cas échéant, leurs témoins manuscrits. Ce recensement inclut les protagonistes de *Passions*, comme Athanase (p. 16-18) ou Mercure (p. 41-42), sans laisser de côté des martyrs moins connus,

comme Abodimus (p. 11), qui n'est mentionné que dans le *Synaxaire* de Constantinople (*Syn. CP*, col. 821-822). Ce panorama, qui compte quarante et une entrées, est un excellent point de départ pour tout spécialiste d'hagiographie qui voudrait étudier les martyrs sous Julien. Pour les renvois à la *PG* 117, il serait sans doute utile de noter qu'il s'agit du *Ménologe de Basile II*. Quant à l'utilisation du *Syn. CP*, outre l'édition de Delehaye, il serait intéressant de voir si la mémoire de ces martyrs est conservée dans la famille H* de ce livre liturgique, transmise par le ms. Jérusalem, Patriarchikè Bibliothèkè, Timiou Staurou 40, qui reflète la strate la plus ancienne du *Synaxaire*, patronnée par Constantin VII (913-959). Une telle démarche permettrait de mieux suivre l'évolution du culte de ces martyrs à Constantinople. Pour certains martyrs, le témoignage des histoires ecclésiastiques n'est pas sans intérêt : Hilarion, par exemple, est attesté à plusieurs reprises dans l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène (III, 14, 21-27 ; V, 10, 1-14 et 15, 14-17). Par ailleurs, au sujet des *Vies* grecques d'Hilarion, on renverra désormais à deux publications récentes parues dans O. Delouis, A. Peters-Custot et M. Mossakowska-Gaubert (éd.), *Les mobilités monastiques de l'Antiquité tardive au Moyen Âge (IVe-XVe siècle)* (Collection de l'École Française de Rome 558), Rome 2019, et A. Binggeli et V. Déroche (éd.), *Mélanges Bernard Flusin* (TM 23.1), Paris 2019. Ce répertoire pourrait aussi être étoffé par un recours aux sources hymnographiques, qui permettent de compléter le canevas de la diffusion du culte de ces martyrs à Byzance. Pour le culte de s. Martin de Tours dans le monde grec, voir l'étude d'A. Peters-Custot, « Un *kontakion* italo-grec en l'honneur de saint Martin de Tours, et la carrière "byzantine" de ce dernier », dans R. Durante et M. Spedicato (éd.), *Miscellanea in memoria di André Jacob* (Quaderni de L'Idomeneo), Lecce, à paraître en 2020. Les bévues orthographiques n'enlèvent rien à l'utilité de ce répertoire : lire Ὀκτωβρίῳ au lieu de Ὀκτοβρίῳ (p. 13) ; μετῆλθε au lieu de μετήλθη (p. 20) ; βαπτισθείς au lieu de βαπτισθεὶς (p. 22) ; εἰρήνῃ au lieu de εἰρένῃ (p. 26) ; αὐτοῦ au lieu de αὐτοὺ (p. 28).

La seconde partie de l'ouvrage s'ouvre sur l'introduction de la légende de s. Cyriaque dans le monde byzantin (p. 54-61). La dernière version de la légende de l'*Inuentio Crucis* aurait été rédigée en langue grecque en Syrie ou à Jérusalem dans la première moitié du 5e siècle et connut une immense fortune en Occident (p. 54-55). La *Passion de s. Cyriaque*, un martyr d'origine juive mort sous Julien, est une Passion épique qui constitue la seconde partie de la légende. Cette *Passion* fut critiquée par des auteurs comme Sévère d'Antioche et Alexandre le Moine, et sa diffusion dans le monde grec fut restreinte. La Passion *BHG* 465 n'est conservée que dans le ms. Messina, Biblioteca Regionale Universitaria 'Giacomo Longo', S. Salv. 30 (Diktyon 40691 ; sigle M), auquel il faut ajouter les fragments transmis par le palimpseste Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert Ier, IV.459 (Diktyon 10033). Cette Passion fut éditée par A. Papadopoulos-Kérameus (*Συλλογὴ παλαιστινῆς καὶ συριακῆς ἁγιολογίας*, I, Saint-Pétersbourg 1907, p. 164-172 ; voir *EO* 11 [71], 1908, p. 250-251). Quant à la Passion *BHG* 564b, on ne dispose que de deux témoins manuscrits : Sinai, Monè tès Hagias Aikaterinès, gr. 493 (Diktyon 58868 ; sigle S) et Istanbul, Patriarchikè Bibliothèkè, Hagia Trias 100 (Diktyon 33598 ; sigle K), pour lequel on renverra désormais au catalogue d'A. Binggeli, M. Cassin, M. Cronier et M. Kouroupou, *Catalogue des manuscrits conservés dans la Bibliothèque du Patriarcat œcuménique : Les manuscrits du monastère de la Sainte-Trinité de Chalki*, I, Turnhout 2019, p. 268-273.

Les deux manuscrits qui transmettent la Passion *BHG* 465b présentent des divergences importantes. Par conséquent, Trovato renonce à l'établissement d'un *stemma codicum* et opte pour une édition critique séparée des textes de S et K (p. 62-65). Ce choix a l'avantage d'éviter un apparat critique extrêmement lourd et de mettre en évidence les deux réécritures de la Passion *BHG* 465b. Les corrections que l'on pourrait apporter aux deux éditions sont minimes et n'enlèvent rien à la qualité philologique du travail éditorial : par exemple, σέβῃ au lieu de σέβη (p. 67[38]), γενόμενος au lieu de γενόμεμος (p. 67[58]), χειρὶ au lieu de χειρί (p. 68[91]), καλόν au lieu de καλὸν (p. 68[94]), ἤμην au lieu de ἥμην (p. 68[96]), ψυχήν au lieu de ψυχὴν (p. 69[124]), Θεός au lieu de Θεὸς (p. 75[3]), πόλεως au lieu de πώλεως (p. 76[20]), Κυριακόν au lieu de Κυριακὸν (p. 81[231]), χριστιανός au lieu de χριστιανὸς (p. 81[240]). Trovato n'intervient que rarement dans le texte des deux manuscrits. Les corrections orthographiques apportées sont citées dans deux notes en bas de page (p. 74 n. 66 et p. 83 n. 80). Les traductions en italien que nous lisons à la suite des deux textes grecs auraient pu être placées en regard de l'original, afin de faciliter une lecture parallèle.

Le volume se clôt sur une riche bibliographie qui ne manque pas de mentionner les ouvrages récents (p. 99-130). Avec le regroupement des renvois aux différents articles du même dictionnaire ou de la même encyclopédie, la présentation aurait gagné en concision. Dans son ensemble, le présent ouvrage constitue une contribution importante à l'étude de la réception de la figure de Julien l'Apostat à Byzance à travers les sources hagiographiques. Il a le mérite de rendre accessibles aux chercheurs deux réécritures de la *Passion de s. Cyriaque* (*BHG* 465b), jusqu'ici inédites, et d'offrir un répertoire de textes hagiographiques relatifs au règne de Julien qui sera utile à tout spécialiste d'hagiographie.

Anna LAMPADARIDI

Rosa BENOIT-MEGGENIS, *L'empereur et le moine. Les relations du pouvoir impérial avec les monastères à Byzance (IXe-XIIIe siècle)* (Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 73). – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon 2017. 29,5 × 21. 303 p. Prix : 32 €. ISBN 978-2-35668-057-0.

L'ouvrage, qui procède d'une thèse soutenue à l'Université de Lyon II en 2010, dresse un panorama du monachisme byzantin du 9e au début du 13e siècle considéré dans sa relation avec l'empereur byzantin. La période est, il est vrai, propice à une telle analyse : les Vies de saints moines sont particulièrement abondantes, en particulier jusqu'à l'an 1000, quand les *typika* et les sources du Mont Athos prennent alors la relève. Trois parties équilibrées, chacune divisée en deux chapitres, abordent successivement les thèmes de la familiarité individuelle du moine avec l'empereur (chap. 1 : « Des confidents de l'empereur » ; chap. 2 : « Des hommes de pouvoir »), celui des monastères comme alliés du pouvoir impérial (chap. 3 : « Des services spirituels et idéologiques » ; chap. 4 : « Des services pratiques »), et enfin celui du patronage impérial (chap. 5 : « Les monastères patronnés par l'empereur » ;

chap. 6 : « Des monastères autonomes soumis à l'autorité impériale »). S'il n'est pas toujours aisé de justifier de la répartition des thèmes traités entre ces différents chapitres, l'ouvrage témoigne d'une bonne connaissance des sources qui ont été patiemment dépouillées (à ce titre, le chapitre 5 présente commodément la liste des monastères ayant reçu un appui impérial sous une forme ou une autre) et il offre une utile synthèse de l'abondante bibliographie, y compris récente, ayant été consacrée à l'histoire monastique postérieure à l'iconoclasme. Dans une série d'annexes, l'auteur donne les tableaux de travail résultant de ses dépouillements (p. 210-218), quelques sources traduites du grec – un extrait de Théophane le Confesseur et sept actes d'empereurs (six chrysobulles et une *prostaxis*) (p. 219-230) –, des plans et cartes (p. 231-234), une épaisse bibliographie (p. 235-291) et enfin un indispensable index. L'abondance et la diversité des sources rassemblées – même si celles-ci souffrent sans doute d'un biais constantinopolitain, et donc impérial – suffisent à confirmer l'intimité entretenue à l'époque considérée entre la société civile et les monastères, des lieux familiers et toujours proches où l'on prie pour le salut des donateurs et vers lesquels les classes les plus aisées dirigent leurs surplus économiques – modèle qui s'applique bien sûr au premier d'entre tous, l'empereur byzantin.

André BINGGELI et Vincent DÉROCHE (éd.), avec la collaboration de Michel STAVROU, *Mélanges Bernard Flusin* (Travaux et Mémoires 23/1). – Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, Paris 2019. 24 × 17 ; relié. XXV-897 p. Prix : 85,5 €. ISBN 978-2-916716-67-1.

Comme nous le rappellent dans leur préface les éditeurs de cet imposant volume de Mélanges, qui ne regroupe pas moins de 50 contributions, Bernard Flusin occupe depuis près de quarante ans une place éminente dans le domaine de l'hagiographie et de l'histoire religieuse de Byzance. Parti de l'étude des textes de l'Antiquité tardive palestinienne, il embrassa peu à peu l'ensemble de la culture littéraire de l'Empire byzantin, toute sa géographie et toute sa chronologie, de Cyrille de Scythopolis à Doukas en passant par le *Livre des Cérémonies* de Constantin VII Porphyrogénète, ne laissant extérieur à sa curiosité aucun champ littéraire et livrant à plusieurs reprises des synthèses utiles à un large public.

Bernard Flusin a enseigné près de trente ans en Sorbonne et à l'École pratique des hautes études, et c'est à l'occasion de son éméritat que lui fut remis le présent livre, dont la variété des articles atteste de l'intérêt que suscitèrent ses travaux auprès de collègues aussi bien français qu'étrangers. Il fut membre du comité de rédaction de la *Revue des études byzantines* durant plusieurs années, auteur et actif collaborateur, ce dont témoigne le nombre de ses comptes rendus critiques dont la liste est donnée après la bibliographie de ses publications (p. XIII-XXV). C'est à ce titre que nous associons notre hommage à celui que forme ce beau recueil.

1. – Frédéric Alpi, À propos du synode chalcédonien de Tyr (518) : note de lecture.
2. – Theodora Antonopoulou, Imperial hymnography: the second canon on St. John Chrysostom by Emperor Constantine VII Porphyrogenitus.
3. – Pierre Benic, La sainteté royale dans le roman hagiographique de *Barlaam et Joasaph* : la naissance d'un nouveau modèle de souverain ascète.
4. – Albrecht Berger, Einige Bemerkungen zur Textgeschichte des *Bios* des Nephon von Konstantiane.

5. – André Binggeli, Le patriarche Taraise, Jean Moschos et la femme de Potiphar dans un synaxaire insolite (Sainte-Trinité 71).
6. – Béatrice Caseau et Charis Messis, La *Vie* abrégée de Syméon Stylite le Jeune par Jean Pétrinos (*BHG* 1691) et le milieu de sa production.
7. – Jean-Claude Cheynet, Une querelle de famille : la prise du pouvoir par Constantin VII.
8. – Marie-Hélène Congourdeau, Nul ne put « les dépouiller du Christ » : Nicolas Cabasilas et les martyrs.
9. – Pietro D'Agostino, Le *Par. ar.* 300 entre philologie et codicologie : matériaux pour servir à l'édition d'une *Notitia de locis sanctis*.
10. – Muriel Debié, Hagiographie et liturgie en dialogue : la *soghitha* du roi et des martyrs persans.
11. – José Declerck et Basile Markesinis, Quarante-neuf dodécasyllabes jusqu'ici inconnus en l'honneur des huit canons composés par Jean Damascène pour l'office des matines (Orthros) du dimanche.
12. – Olivier Delouis, Paratextes et épitomés : deux notices hagiographiques sur Théodore Stoudite (*BHG* 1758).
13. – Paul Demont, Note sur trois problèmes byzantins « hippocratiques » concernant le jeûne.
14. – Vincent Déroche, avec le concours de Maria Xénaki, Du *xoanon* à l'icône, des continuités possibles.
15. – Marina Detoraki-Flusin, Les collections de miracles : histoire du texte et histoire du culte : à propos des *Miracles des saints Cyr et Jean* par Sophrone de Jérusalem.
16. – Jannic Durand, Note sur le reliquaire byzantin disparu du bras de saint Jean Baptiste au trésor de Cîteaux.
17. – Stéphanos Efthymiadis, Vers un Grégoire imaginaire ou presque : l'*Éloge de Grégoire le Théologien* par Nicétas le Paphlagonien (*BHG* 725).
18. – Jean-Luc Fournet, L'impact de la conquête sassanide sur l'Égypte : notes lexicographiques.
19. – Jean Gascou, La deuxième *Vie* (V2) des saints Cyr et Jean (*BHG* 469/*BHL* 2077) : remarques historiques et littéraires ; visée hagiographique.
20. – Petre Guran, Τὰ τοῦ κόσμου πειρατήρια : le « verso » de l'Empire chrétien dans l'hagiographie des σαλοί.
21. – Martin Hinterberger, Die Aneignung des Anderen: die *Viten* des Kyrillos von Skythopolis bearbeitet von Symeon Metaphrastes: Beobachtungen zur Umarbeitungstechnik.
22. – Christian Høgel, Euthymios the Athonite, Greek-Georgian and Georgian-Greek translator—and Metaphrast?
23. – Corinne Jouanno, Du bon usage de la parole d'après les *Conseils et récits* de Kékauménos.
24. – Michel Kaplan, Saints dès l'enfance dans le monde byzantin des VIe-VIIe siècles.
25. – Sofia Kotzabassi, Doukas and codex Vat. gr. 12.
26. – Anna Lampadaridi, *In graecum sermonem elegantissime transtulit* : à propos d'une traduction grecque peu connue (*BHG* 752) de la *Vie d'Hilarion* par Jérôme.
27. – Avshalom Laniado, How to humiliate a patrician in debt: Empress Theodora, Procopius of Caesarea, and the origins of the political verse in Byzantium.

28. – Margherita Losacco, « Seuils » : lexique, thèmes et fonctions des préfaces dans la *Bibliothèque* de Photius.
29. – Marina Loukaki, Le langage du corps dans la narration de l'histoire par Jean Kinnamos.
30. – Andrea Luzzi, Osservazioni su una recente edizione della *Vita Ignatii* attribuita a Niceta David Paflagone.
31. – Jean-Pierre Mahé, L'évêque arménien Israyēl, missionnaire chez les Huns (681-682) : pastorale et géopolitique dans le Nord-Est caucasien à la fin du VIIe siècle.
32. – Smilja Marjanović-Dušanić, La mémoire d'un rituel : sur le rôle des reliques dans le couronnement du roi serbe.
33. – Athanasios Markopoulos, Pour un corpus des lettres de Syméon le Nouveau Théologien.
34. – Bernadette Martin-Hisard, La *Passion* de sainte Christine de Tyr/Bolsena. 1, Jalons géorgiens.
35. – Jean-Marie Martin, La *Passion* de sainte Christine de Tyr/Bolsena. 2, La *Vita et passio s. Christinae* d'Alfan de Salerne.
36. – Sophie Métivier, La notice synaxariale de saint Michel Maléinos, un abrégé inédit.
37. – Brigitte Mondrain, Le *De thematibus* de Constantin Porphyrogénète dans les manuscrits.
38. – Sébastien Morlet, Une défense de la culture chez Jérôme et Socrate, et une lettre perdue d'Origène.
39. – Olivier Munnich, Le savoir de l'illettré selon Athanase : à propos de la *Vie d'Antoine*.
40. – Paolo Odorico, Les *excerpta* de Malalas dans le cod. *Parisinus gr.* 1336.
41. – Stratis Papaioannou, Ioannes Sikeliotes (and Ioannes Geometres) revisited; with an appendix: Edition of Sikeliotes' scholia on Aelius Aristides.
42. – Viacheslav Patrin, Méditation (μελέτη) dans les *Apophtegmes des pères*.
43. – Ioanna Rapti, Un évêque bibliophile à la cour de Cilicie : Jean (Yovhannēs), né Baudoin, frère du roi Hét'um Ier.
44. – Antonio Rigo, Au mont Sinaï après Jean Climaque : sur l'œuvre de Philothée de Batos et l'« école sinaïte ».
45. – Michel Stavrou, Entre sagesse et sainteté : les instructions spirituelles du *De virtute et ascesi* de Nicéphore Blemmydès (XIIIe s.).
46. – Peter Van Deun, Isaac le Syrien, Jean Climaque, Syméon le Nouveau Théologien et leurs collègues : les sources du grand florilège de Marc le Moine (XIIIe s.) : l'inventaire de la Lettre Epsilon.
47. – Ioannis Vassis, Deux collections inconnues d'épigrammes et d'apophtegmes destinés à être inscrits sur des images de prophètes et de pères du désert.
48. – Robert Wiśniewski, Spreading belief in miracles in the late antique West.
49. – Constantin Zuckerman, Sur la vénération des saints par l'empereur iconoclaste Constantin V, ou De la résurrection des saints et des bœufs. Appendice : *Le miracle de Théopiste et ses bœufs* (*BHG* 689), édité et traduit par René Bondoux et Jean-Pierre Grélois.

On signalera également la très utile table des manuscrits cités dans ces articles et dressée en fin d'ouvrage (p. 877-880).

Jonas Borsch, Olivier Gengler et Mischa Meier (éd.), *Die Weltchronik des Johannes Malalas im Kontext spätantiker Memorialkultur* (Malalas Studien. Schriften zur Chronik des Johannes Malalas 3). – Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2019. 24 × 17 ; relié. 372 p. (dont 10 fig.). Prix : 64 €. ISBN 978-3-515-12011-1.

Le troisième volume d'études sur la Chronique de Jean Malalas touche un sujet qui est souvent examiné de nos jours dans le sillage des travaux de Pierre Nora : les « lieux de mémoire ». Il s'agit de relever, dans la *Χρονογραφία*, les vecteurs de la mémoire de l'Antiquité tardive et de les interpréter : traditions, légendes, événements historiques, faits religieux, représentations artistiques et monuments, etc. Dans ce volume sont reproduits les exposés donnés sur ce thème à un congrès international tenu à Tübingen en octobre 2016. D'origine syrienne, et probablement natif d'Antioche, Jean Malalas (vers 491-578) composa un ouvrage singulier, modèle d'un genre qui se répandit aux siècles suivants : le chroniqueur y narre l'histoire du monde de la création aux années 565-574. Seule la dernière partie de l'œuvre concernant le 6e siècle présente un contenu historique original. Voici les titres des diverses contributions.

13. – Christian Gastgeber, Klassisch-paganes Erbe: Was bleibt in der memoria der Weltchronik? Memorialkultur des Chronikon Paschale.
14. – Erika Juhász, Spuren der christlichen Erinnerungskultur in der Osterchronik.

Bexen Campos Rubillar, Lorenzo Ciolfi et Mathieu Panoryia (éd.), *Un large Moyen Age ? L'œuvre de Jacques Le Goff et les études byzantines. Actes de la journée d'études internationale, EHESS, Paris 1er décembre 2014* (Autour de Byzance 5). – Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes. École des hautes études en sciences sociales, Paris 2018. 24 × 17. 258 p. Prix : 40 €. ISBN 978-1-09-482402-4.

En s'attachant à l'héritage historiographique des travaux de Jacques Le Goff, les éditeurs de ce volume collectif cherchent à identifier les points de jonction entre l'étude du Moyen-Âge occidental et l'histoire byzantine. Après l'introduction générale de l'ouvrage, ils rééditent un article de Jacques Le Goff publié en 2001, dans lequel celui-ci s'interrogeait sur la coupure épistémologique à l'œuvre entre médiévistes et byzantinistes, en plaidant pour « réintégrer Byzance dans l'histoire générale, dans le Moyen-Âge global et dans la longue durée ». Tous les auteurs de ce volume s'y emploient : ils s'emparent de problématiques énoncées et étudiées par Jacques Le Goff, en particulier dans le domaine de l'anthropologie historique, et analysent la pertinence de leur transposition aux réalités byzantines.

1. – Bexen Campos Rubillar, Lorenzo Ciolfi et Mathieu Panoryia, Préface.
2. – Jacques Le Goff, L'Occident face à Byzance, incompréhensions et malentendus.

I. « L'imaginaire médiéval » (1985)

3. – Margaret Mullett, Introduction: Thirty years on.
4. – Matteo Magnani, L'insegnamento di Jacques Le Goff e la storia bizantina: silenzi storiografici e spunti di ricerca.
5. – Vincent Nicolini, Culture et production littéraire aux VIe et VIIe siècles : changements ou rupture ?
6. – Elena Nonveiller, Les études sur le folklore et l'« imaginaire populaire » à Byzance au prisme de l'œuvre de Jacques Le Goff.
7. – Daniele Tinterri, Croisade par mer, croisade des marchands. Le tournant de la prise de Constantinople en 1204.

II. « À la recherche du temps sacré » (2011)

8. – Paolo Odorico, Le temps sacré en Orient et en Occident. Une convergence impossible ?
9. – Nikos Livanos, Lire le sacré à Byzance à travers ses légendes.
10. – Lorenzo M. Ciolfi, À la recherche du temps sacré à Byzance. Une autre lecture du *Synaxaire* de Constantinople et la question de la sainteté impériale.
11. – Cristiano Berolli, « Primat du corps, mais primauté de l'âme à sauver du péché ». La relation entre miracles et médecine scientifique selon Jacques Le Goff.
12. – Marie-Myriam Carytsiotis, Peut-on découper en tranches l'histoire d'un monastère byzantin ? Réflexions « legoffiennes » sur le monastère de Patmos.

III. « Hommes et femmes du Moyen-Âge » (2012)

13. – Michel Kaplan, Quelques remarques sur l'homme byzantin en hommage à Jacques Le Goff.

14. – Francesco d'Angelo, Costantino I, Luigi IX, Óláfr Haraldsson. Santità imperiale e santità regale tra Oriente e Occidente.
15. – Nina Sietis, Considerazioni su circolazione e produzione libraria in Bitinia al tempo della controversia iconoclasta. Le fonti agiografiche.
16. – Romain Goudjil, L'image du juge chez les épistoliers byzantins du Xe-XIe siècle, reflet d'une mentalité de groupe.
17. – Mariya Romanova, Religion et diplomatie. Les mariages interdynastiques entre les héritiers de Cilicie et les princesses franques.

Nikolaos G. Chrissis, Athina Kolia-Dermitzaki et Angeliki Papageorgiou (éd.), *Byzantium and the West. Perception and reality (11th-15th c.)*. – Routledge, Londres-New York 2019. 24 × 16 ; relié. 328 p. Prix : 120 £. ISBN 978-1-138-05974-0.

Ce volume constitue les actes d'un colloque qui s'est tenu à Athènes en 2014. À l'aide des outils que les sciences sociales ont mis à la disposition des historiens pour analyser la perception de l'altérité, les auteurs traitent des relations entre Byzantins et Occidentaux, en particulier sous l'angle des représentations que les populations entretiennent les unes à l'égard des autres. La période envisagée commence au milieu du 11e siècle avec le schisme de 1054, et une large place est accordée aux premières croisades et à la confrontation entre les Byzantins et les croisés. L'observation est aussi décentrée, s'éloignant de Constantinople pour être menée depuis la Sicile ou Jérusalem. Plusieurs contributions s'intéressent enfin à la période tardive, où les Latins sont considérés à la fois comme de potentiels ennemis, mais aussi comme de possibles alliés contre les Turcs. L'ouvrage contient les vingt-deux contributions suivantes :

1. – Nikolaos G. Chrissis, Athina Kolia-Dermitzaki and Angeliki Papageorgiou, Introduction.

Part I, Setting the scene

2. – Anthony Kaldellis, Keroularios in 1054: Nonconfrontational to the papal legates and loyal to the emperor.
3. – Michel Balard, Colonisation and population movements in the Mediterranean in the Middle Ages.
4. – Sandra Origone, Genoa and Byzantium: Aspects of a long relationship.

Part II, Byzantium and the West during the Early Crusades

5. – Athina Kolia-Dermitzaki, Byzantium and the Crusades in the Komnenian era: Perception and reality.
6. – Jean-Claude Cheynet, Some thoughts on the relations between Greeks and Latins at the time of the First and Fourth Crusades.
7. – Jonathan Phillips, Crusader perceptions of Byzantium, *c.*1095 to *c.*1150.
8. – Angeliki Papageorgiou, The perception of Westerners in the court of John II Komnenos.
9. – Elizabeth Jeffreys, A 12th-century perspective on Byzantium's Western neighbours: The witness of Manganeios Prodromos.
10. – Catherine Holmes, De-centring 12th-century Constantinople: Archbishop Eustathios and the Norman conquest of Thessalonica revisited.
11. – Michael Angold, The fall of Jerusalem in 1187 to Saladin and its impact on Byzantine opinion.

Part III, Cross-cultural Contacts in the Margins of East and West

12. – Eleni Tounta, Admiral Eugenius of Sicily (12th century): Court poetry and political propaganda in a cross-cultural environment.
13. – Nikoletta Giantsi, A detail of the Third Lateran Council (1179): The leper king of Jerusalem and the papal policy in the East.
14. – Alicia Simpson, Byzantium and Hungary in the late 12th century and on the eve of the Fourth Crusade: Personal ties and spheres of influence.
15. – Ilias Giarenis, Nicaea and the West (1204-1261): Aspects of reality and rhetoric.
16. – Maria Dourou-Eliopoulou, The image of the 'Greek' and the reality of Greco-Latin interaction in Romania, according to 13th and 14th-century Latin sources.
17. – Nickiphoros I. Tsougarakis, Perceptions of the Greek clergy and rite in late medieval pilgrimage accounts to the Holy Land.

Part IV, The Latins and Late Byzantium: Perceptions and reality

18. – Theodora Papadopoulou, The ἑσπέρια γένη in Byzantine literature before and after the first capture of Constantinople (mid.-12th to mid.-13th c.).
19. – Nikolaos G. Chrissis, Worlds apart? Reconsidering Late Byzantine identity through the image of the West.
20. – Sophia Mergiali-Sahas, In the face of a historical puzzle: Western adventurers, friars and nobility in the service of Michael VIII Palaiologos (1261-1282).
21. – Triantafyllitsa Maniati-Kokkini, Μιξοβάρβαροι and λίζιοι: Theory and practice regarding the integration of Westerners in Late Byzantine social and economic reality.
22. – Christos G. Makrypoulias, 'Our engines are better than yours': Perception and reality of Late Byzantine military technology.

Olivier Delouis et Kostis Smyrlis (éd.), *Lire les* Archives de l'Athos. *Actes du colloque réuni à Athènes du 18 au 20 novembre 2015 à l'occasion des 70 ans de la collection refondée par Paul Lemerle* (Travaux et Mémoires 23/2). – Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, Paris 2019. 24 × 17 ; relié. xxiv-670 p. Prix : 85,5 €. ISBN 978-2-916716-68-8.

C'est en 1945 que Paul Lemerle fit paraître le deuxième tome de la collection des *Archives de l'Athos*, fondée à Paris par Gabriel Millet, qui avait connu un premier volume en 1937. Lemerle établissait dans ce livre consacré au monastère de Kutlumus d'importantes règles pour l'édition diplomatique et le commentaire historique des actes conservés depuis le Moyen Âge byzantin sur la Sainte Montagne. Son empreinte sur cette série jusqu'à sa mort, en 1989, fut telle qu'il a paru bon à l'équipe internationale chargée de poursuivre cette œuvre d'organiser un colloque à Athènes, en novembre 2015, pour fêter les 70 ans de la « refondation » – ou de la deuxième naissance – de cette entreprise de longue haleine. Furent conviés à contribuer à ce volume, y compris au-delà des participants au colloque d'Athènes, de nombreux historiens qui soulignent ici non seulement l'apport de la documentation athonite à notre connaissance de l'histoire byzantine, mais aussi la manière dont celle-ci fut découverte et exploitée depuis le 19e siècle, tout en désignant les champs encore ouverts aujourd'hui à la recherche.

À la faveur de la publication en cette même année 2019 du tome III des archives de Vatopédi, ce recueil souligne fort à propos tout le profit qu'il y a à lire ce matériel

archivistique, parfois exigeant, des archives de l'Athos, voire à le comparer avec les autres fonds préservés à Patmos ou venus d'Italie du Sud. Son contenu illustre la variété des points de vue d'approche de ce matériel et invite, notamment dans les fonds non grecs dont sont donnés d'utiles inventaires, à poursuivre les recherches pour des périodes plus tardives. Relevons un article posthume de Jacques Lefort, qui dirigea la série de 1989 à 2014 et qui acheva, dans les nombreux volumes qu'il fit paraître, de perfectionner les règles d'édition posées par Lemerle. Une section historiographique révèle encore des documents neufs : les récits de voyage à l'Athos de Franz Dölger (1928, 1941), d'Antonios Sigalas (1928), mais aussi de Mgr Louis Petit (1921), pionnier des études athonites et fondateur des *Échos d'Orient*, dont la présente revue est la continuation. Voici la table des matières.

18. – Maria Parani, Brigitte Pitarakis, Jean-Michel Spieser, *Artefacts and Raw Materials in Byzantine Archival Documents* (ByzAD): a new electronic resource for the study of Byzantine material culture.

IV. – *Perspectives historiographiques*

19. – Andreas E. Müller, Peter Schreiner, Die Reiseprotokolle Franz Dölgers zu den Handschriftenforschungen auf dem Heiligen Berg 1928 und 1941. Mit einem Anhang : das Athos-Tagebuch von Antonios Sigalas (1928).
20. – Olivier Delouis, Un archevêque latin sur le Mont Athos (mai-juillet 1921) : Mgr Louis Petit d'après son secrétaire Jules Pector.
21. – Lora Gerd, Russian research work in the archives of Mount Athos.
22. – Eugene Chernukhin, The copies of the Byzantine acts from Mount Athos in the collections of the Institute of Manuscripts of the Vernadsky National Library of Ukraine.

V. – *Les autres fonds d'archives*

23. – Dragić M. Živojinović, The Medieval south Slavic documents in the Athonite archives.
24. – Petronel Zahariuc, Documents roumains d'avant 1500 dans les archives des monastères du Mont Athos.
25. – Elias Kolovos, Phokion Kotzageorgis, *Turco-Athonica*: The Ottoman archives of the Athonite monasteries.

Jean M. Foundoulis, *Catéchèses liturgiques*. Traduction française des moniales du Monastère de la Protection de la Mère de Dieu de Solan. – Apostolia, Limour 2019. 23,5 × 17 ; relié. 369 p. Prix : 15 €. ISBN 979-10-97454-67-8.

Cet ouvrage est la traduction française d'un volume paru en grec en 1971 à Thessalonique, qui reproduisait des émissions de radio enregistrées, en 1970 et 1971, par J. M. Foundoulis, ancien directeur de l'Institut Patriarcal des Études Patristiques de Thessalonique. Ces émissions avaient pour objet d'initier les auditeurs aux offices de la liturgie byzantine telle qu'elle est actuellement célébrée en Grèce. Les différents cycles de la journée et de l'année liturgiques sont présentés et expliqués, avec de nombreuses citations d'hymnes. Ce manuel peut aider les non-initiés à avoir un premier contact avec la pratique liturgique, qui a imprégné les Byzantins pendant des siècles.

Klaus Gamber, *L'antique Liturgie du rite des Gaules. Icône de la Liturgie céleste*. Traduction annotée, introduite et commentée par Natalie Depraz avec la collaboration du père François Méan et de Diane Lorans-Neny (Patrimoines). – Les Éditions du Cerf, Paris 2019. 23 × 15. 236 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-204-13159-9.

Conformément à son titre, le volume contient la traduction d'un opuscule du liturgiste allemand Klaus Gamber intitulé *Der altgallikanische Meßritus als Abbild himmlischer Liturgie* (Ratisbonne 1984, 59 p.). La traduction française, qui n'occupe

qu'une partie minime du volume, soit une cinquantaine de pages (p. 77-130), est précédée d'une longue introduction sur la formation et les connexions des rites liturgiques occidentaux et suivie d'un commentaire sur le rite gallican. En ce sens, le titre ne reflète pas exactement le contenu du volume et peut se révéler trompeur.

Si l'existence d'une liturgie gallicane est avérée, il est difficile d'établir l'*ordo gallicanus* aussi bien pour les textes que pour les rubriques. Les manuscrits liturgiques latins des 6e-8e siècles (antiphonaires, missels, sacramentaires, lectionnaires) n'offrent pas le matériau nécessaire. Le témoignage le plus explicite est fourni par une lettre de Germain de Paris (496-576), dont l'authenticité ne semble plus faire problème ; mais le texte, que les premiers éditeurs ont justement intitulé *Expositio brevis Antiquae Liturgiae Gallicanae* (*PL* 72, 89-94), ne contient qu'une description sommaire des cérémonies. Cependant, les divers rites liturgiques qui prévalaient en Occident aux premiers siècles furent abolis en 754 par Pépin le Bref, au profit du seul rite romain qu'imposa le pape de Rome. Ainsi tombèrent en déshérence les rites existants (gallican, celtique, mozarabe, ambrosien) : seuls ces deux derniers subsistèrent partiellement, à Tolède et à Milan respectivement.

À partir des années 20, une communauté de Russes émigrés en France après la révolution de 1917 s'est efforcée de constituer une Église orthodoxe indépendante et d'adopter pour sa liturgie le rituel gallican tel qu'il est esquissé dans la lettre de Germain de Paris. Ainsi naquit l'Église catholique orthodoxe de France (ÉCOF), qui a connu des problèmes de rattachement canonique. La restauration du rituel gallican fut l'œuvre d'Eugraph Kovalevsky (1905-1970) et de son frère Maxime (1903-1988). Plus tard, les études de Klaus Gamber (1919-1989) sont venues valider, pour ainsi dire, la reconstitution opérée par les frères Kovalevsky. Il est remarquable que la double démonstration, provenant de deux sources différentes et indépendantes, ait abouti au même résultat : le rite gallican procède de contacts étroits avec l'Asie Mineure des 2e-4e siècles, à travers Irénée de Lyon et Hilaire de Poitiers, et il montre une originalité propre par rapport aussi bien au rite romain qu'au rite byzantin, dont il se distingue, en particulier, par le recours aux textes de l'Apocalypse de Jean.

John HALDON, Hugh ELTON et James NEWHARD (éd.), *Archaeology and Urban Settlement in Late Roman and Byzantine Anatolia. Euchaïta-Avkat-Beyözü and Its Environment*. – Cambridge University Press, Cambridge 2018. 25,4 × 17,8 ; relié. 377 p. Prix : 90 £. ISBN 978-1-10847-1152.

Le projet de prospection archéologique « Euchaïta / Avkat », publié ici, est un rare témoignage sur la vie d'une petite ville provinciale à l'extrémité nord du plateau anatolien qui fut le centre du culte de saint Théodore Tiron. Malgré son éloignement de la capitale et un environnement peu attrayant, la situation stratégique d'Euchaïta lui a fait exercer un rôle militaire important aux 7e-9e siècles. Commencé en 2006, le projet visait l'intégration des technologies de pointe dans une structure interdisciplinaire cohérente. Les moyens traditionnels de l'archéologie, associés à l'étude des vestiges du paysage, à la géomorphologie, à la palynologie, permettent de placer sous un éclairage neuf le témoignage des sources historiques, intégrées à la discussion de façon dynamique. Cette approche a permis d'explorer la transformation d'Euchaïta et de la région environnante à l'échelle locale, régionale et anatolienne de l'époque romaine jusqu'à nos jours.

Cette étude fait découvrir le dynamisme du réseau de petites routes entre les établissements ruraux et leurs champs, entre les établissements en question et les grands réseaux routiers. Elle permet aussi de rendre compte de l'importance de l'environnement spatial et du climat en tant que facteurs déterminants pour comprendre l'évolution des modes de vie, des pratiques agraires et alimentaires, de l'occupation du terrain. En expérimentant des méthodes nouvelles, les spécialistes des différentes disciplines sont parvenus à tirer profit des séquences de données en contournant le caractère restreint des vestiges matériels. Les cartes et autres illustrations qui n'ont pu figurer dans le livre sont accessibles en ligne en Open Access.

1. – John Haldon, Hugh Elton et James Newhard, Introduction.
2. – Hugh Elton, Physical and Historical Introduction.
3. – Warren J. Eastwood et Hakan Yiğitbaşıoğlu, Geology, Geomorphology and Palaeoenvironemnts.
4. – James Newhard, The Survey: Methods of Survey, Data Collection and Management and Artefactual Patterning.
5. – Sarah Craft, Travel and Communication.
6. – Peter Bikoulis, The Countryside.
7. – Joanita Vroom, The Ceramics, Agricultural Resources and Food.
8. – Hugh Elton, The Archaeology of the City and its Hinterland.
9. – John Haldon, Euchaïta: From Late Roman and Byzantine Town to Ottoman Village.
10. – John Haldon, Some Concluding Remarks.

Appendices

11. – Margaret Watters Wilkes, Appendix 1: Remote Sensing and Geophysical Prospection.
12. – Alan Stahl, Appendix 2: The Coins.
13. – James Newhard, Norman S. Levine et Olivia Adams, Appendix 3: Assigning Function to Survey Data Using Heuristic Geospatial Modelling.
14. – Paweł Nowakowski et Frank Trombley (†), Appendix 4: Epigraphy.

Philippe HOFFMANN et Andrei TIMOTIN (éd.), *Théories et pratiques de la prière à la fin de l'Antiquité* (Bibliothèque de l'École des hautes études, Sciences religieuses 185). – École pratique des hautes études-Brepols, Paris 2020. 23,5 × 15,5. 398 p. Prix : 75 €. ISBN 978-2-503-58903-9.

Élément essentiel de la pratique religieuse, la prière constitue aussi un objet de réflexions savantes dans l'Antiquité tardive, que ce soit chez les philosophes néoplatoniciens ou les théologiens chrétiens. Car si le βίος φιλοσοφικὸς est perçu comme une forme supérieure de prière, la philosophie comme pratique prend aussi le caractère d'une λειτουργία en l'honneur des dieux.

Issu d'un colloque organisé à l'Institut d'études avancées de Bucarest (New Europe College) en octobre 2015, en collaboration avec l'École pratique des hautes études, l'Institut de Philosophie « Al. Dragomir » et l'Université de Bucarest, le présent ouvrage réunit quinze contributions qui explorent les différents modes de rapport entre les théories et les pratiques de la prière. Un premier ensemble d'articles (n[os] 1-5) étudie, à partir de la documentation épigraphique, l'évolution des formes d'éloge des dieux, la prière étant en Grèce également un acte d'hommage.

Suivent deux contributions relatives à la prière comme ingrédient de la réflexion morale et politique (nos 6-7). Enfin, un dernier groupe d'articles (nos 8-14) porte sur la conceptualisation philosophique de la prière, aussi bien en milieu païen que chrétien. Une dernière étude forme l'épilogue (no 15).

Au-delà de ce découpage, des questions récurrentes traversent l'ouvrage. Sont ainsi interrogés le lexique de la prière (εὐχή, κλῆσις, ἱκετεία, λιτανεία, εὐλογία), la tension entre ses dimensions personnelle et publique, le contexte rituel, les aspects géographiques, le rapport à l'affectivité, la polarité entre la prière vocale et la prière silencieuse.

L'ouvrage est enrichi d'une bibliographie sélective et de trois index : thématique, des auteurs anciens, des mots grecs, latins, coptes et syriaques.

1. – Nicole Belayche, L'*eulogia* dans l'épigraphie religieuse de l'Anatolie impériale.
2. – Adrian Robu, Le culte des héros dans l'Antiquité tardive : autour des épigrammes de Mégare *IG* VII 52-53.
3. – Maik Patzelt, Contextualizing the Vocal and Body Techniques of the *Carmen Arvale*.
4. – Anna Van den Kerchove, « Comment convient-il, mon père, que je prie ? ». Les prières des hermétistes.
5. – Thomas Galoppin, Les *logoi* des pratiques « magiques » dans l'Antiquité tardive : puissance de la parole et innovations du langage.
6. – Jordi Pià Comella, L'usage des prières dans le stoïcisme impérial romain : les exemples de Sénèque, Perse, Épictète et Marc Aurèle.
7. – Johann Goeken, La prière du roi au banquet (Dion de Pruse, *or*. II, 62-64).
8. – Andrei Timotin, Εὐχή et πάθος chez Porphyre et Hermogène de Tarse.
9. – Robbert M. van den Berg, Proclus' Prayers for Health: Practising Civic and Theurgic Virtue.
10. – Philippe Hoffmann, Les prières en prose de Simplicius, entre rhétorique et théologie.
11. – Christian Boudignon, La prière : de Sénèque à Tertullien.
12. – Lorenzo Perrone, Le gémissement de la création et la voix des saints (Romains 8,22.26-27) : Origène et la prière dans l'Esprit.
13. – Marilena Vlad, Invoquer, nommer, être présent. Pseudo-Denys l'Aréopagite sur la prière.
14. – Brouria Bitton-Ashkelony, The Poetic Performance of the Praying-Mind: Evagrius Ponticus' Theory of Prayer and its Legacy in Syriac Christianity.
15. – Johann Goeken, Épilogue : la prière, forme oratoire de l'âme.

Ivana Jevtić et Suzan Yalman (éd.), *Spolia Reincarnated. Afterlives of Objects, Materials, and Spaces in Anatolia from Antiquity to the Ottoman Era*, 10th International Anamed Annual Symposium. – Koç University Research Center for Anatolian Civilizations (ANAMED), Istanbul 2018. 24,9 × 19,5 ; relié. 392 p. Prix : 53 $. ISBN 978-606-2116-14-2.

Dans une approche diachronique qui combine des références à Byzance, à l'Occident médiéval, à l'Islam et au monde ottoman, Ivana Jevtić et Suzan Yalman

se sont lancées dans une collaboration stimulante autour du thème des remplois, qui a occupé le 10e colloque annuel du Research Center for Anatolian Civilizations de l'université Koç à Istanbul, les 5 et 6 décembre 2015. Dans un parcours diversifié et approfondi du sujet, ce volume propose une exploration de l'« après-vie » des objets, des matériaux et des espaces. Une sélection bien choisie de témoignages, placés sous un éclairage neuf, a permis de dégager une problématique commune et des récurrences venues enrichir le débat théorique sur le remploi.

Le sens premier de dépouille de guerre, c'est-à-dire de butin exhibé en guise de trophée, donne l'occasion d'explorer les motivations idéologiques du remploi et les aspects multiples du processus de réappropriation des édifices. Le remploi de sculptures architecturales, sujet de la deuxième section, est abordé du point de vue de la biographie de monuments phares à Constantinople et à Diyarbakır. La réécriture de l'histoire à travers les *spolia*, sujet de la troisième section, rapproche la disposition et le décor des portes des fortifications de Nicée sous occupation latine avec celles d'Italie tout en faisant ressortir les éléments communs de leur message. La discussion s'élargit aux murailles et portails de Konya, capitale seldjoukide, où la prééminence des remplois suscite autant l'émerveillement qu'une approche mystique. La signification esthétique des remplois est le thème de la quatrième section, qui s'intéresse au concept de la *varietas* dans l'Antiquité tardive avant de s'orienter vers la pratique peu étudiée du remploi sur les voiles liturgiques et vêtements ecclésiastiques grecs à l'époque ottomane. Des références byzantines dans l'architecture baroque d'Istanbul au 18e siècle aux pérégrinations interculturelles du motif de l'aigle bicéphale, la cinquième section fait se confronter les notions de remploi matériel (*spolia per se*) et de remploi théorique ou symbolique (*spolia in re*). Un épilogue sur le remploi en tant que phénomène d'histoire culturelle met l'accent sur la valeur et la richesse du témoignage des sources textuelles.

De riches illustrations en couleur de grande qualité viennent enrichir ce volume qui apporte une dynamique nouvelle aux études sur les échanges interculturels entre l'Orient, l'Occident et l'Islam.

1. – Ivana Jevtić, Introduction.

I. From Spoils of War to Reused Materials and Spaces

2. – Inge Uytterhoeven, *Spolia*,-*iorum*, n.: From Spoils of War to Reused Building Materials: The History of a Latin Term.
3. – Mariya Kiprovska, Plunder and Appropriation at the Borderland: Representation, Legitimacy, and Ideological Use of *Spolia* by Members of the Ottoman Frontier Nobility.
4. – Tuğba Tanyeri-Erdemir, Remains of the Day: Converted Anatolian Churches.

II. Biographies of Monuments

5. – Claudia Barsanti et Alessandra Guiglia, *Spolia* in Constantinople's Hagia Sophia from the Age of Justinian to the Ottoman Period: The Phenomenon of Multilayered Reuse.
6. – Elif Keser-Kayaalp, The Great Mosque of Diyarbakır in Light of Discussions on *Spolia* and Classicism.
7. – Nicholas Melvani, Late, Middle, and Early Byzantine Sculpture in Palaiologan Constantinople.

III. Rewriting History through Spolia

8. – Livia Bevilacqua, *Spolia* on City Gates in the Thirteenth Century: Byzantium and Italy.

9. – Scott Redford, The Sarcophagus as *Spolium*: Examples from Thirteenth Century Konya.
10. – Suzan Yalman, Repairing the Antique: Legibility and Reading Seljuk *Spolia* in Konya.

IV. Aesthetics of Variety

11. – Philipp Niewöhner, Varietas, *Spolia*, and the End of Antiquity in East and West.
12. – Elena Papastavrou et Nikolaos Vryzidis, Sacred Patchwork: Pattern of Textile Reuse in Greek Vestments and Liturgical Veils during the Ottoman Era.

V. Conceptual Spoliation, or Spolia in Re

13. – Ünver Rüstem, *Spolia* and the Invocation of History in Eighteenth-Century Istanbul.
14. – Suna Çağaptay, On the Wings of the Double-Headed Eagle: *Spolia in Re* and Appropriation in Medieval Anatolia and Beyond.
15. – Paul Magdalino, Epilogue: A Meditation on the Culture of *Spolia*

Anthony KALDELLIS et Niketas SINIOSSOGLOU (éd.), *The Cambridge Intellectual History of Byzantium*. – Cambridge University Press, Cambridge 2017. 23,5 × 16 ; relié. 791 p. Prix : 126 £. ISBN 978-1-107-04181-3.

L'ouvrage se propose de tracer un panorama d'ensemble de l'histoire intellectuelle du monde byzantin, entendu au sens strict et hellénophone, mis à part un chapitre sur les échanges avec le monde arabophone. La période chronologique couverte va de 650 jusqu'à la chute de Constantinople. Les approches sont variées, avec des chapitres thématiques par domaine du savoir – mais tous les champs ne sont pas couverts, bien au contraire –, des études sur les conceptions du pouvoir et de la société, mais aussi une place très importante accordée aux rapports entre théologie et philosophie. Quelques chapitres initiaux, plus disparates, présentent diverses facettes des institutions et des modalités de transmission des savoirs. Une bibliographie générale complète le livre, mais sans présenter de classement par thème – or les différents chapitres ne comportent pas de bibliographie individuelle, ce qui ne facilite pas l'utilisation de l'ouvrage comme point de départ pour d'autres recherches. Un index des noms propres et notions ferme le volume.

I. The Transmission of Knowledge

1. – Jonathan Harris, Institutional Settings: The Court, Schools, Church, and Monasteries.
2. – Inmaculada Pérez Martín, Byzantine Books.
3. – Stephanos Efthymiades, Questions and Answers.
4. – Eleanor Dickey, Classical Scholarship: The Byzantine Contribution.
5. – Dimitris Gutas, Anthony Kaldellis et Brian Long, Intellectual Exchanges with the Arab World.

II. Sciences of the Word

6. – Stratis Papaioannou, Rhetoric and Rhetorical Theory.
7. – Manolis Bourbouhakis, Byzantine literary criticism and the classical heritage.
8. – Charles Barber, Theories of Art.
9. – Bernard Stolte, Legal Thought.

III. Sciences of the World

10. – Dominic O'Meara, Conceptions of Science in Byzantium.

11. – Anne Tihon, Astronomy.
12. – Paul Magdalino, Astrology.
13. – Richard Greenfield, Magic and the Occult Sciences.
14. – Gerasimos Merianos, Alchemy.
15. – Timothy S. Miller, Medical thought and practice.

IV. Philosophy and Theology in Middle Byzantium

16. – Dimitris Gutas et Niketas Siniossoglou, Philosophy and 'Byzantine Philosophy'.
17. – John A. McGuckin, The formation of the Patristic Tradition.

1. Platonic Themes

18. – Tuomo Lankila, The Byzantine Reception of Neoplatonism.
19. – Andrew Louth, Platonism from Maximos the Confessor to the Palaiologan Period.
20. – Ken Parry, Fate, Free Choice, and Divine Providence from the Neoplatonists to John of Damascus.

2. Aristotelian Themes

21. – Christophe Erismann, Logic in Byzantium.
22. – David Bradshaw, The Presence of Aristotle in Byzantine Theology.
23. – Michele Trizio, Reading and Commenting on Aristotle.

3. Individuals in Context

24. – Phil Booth, Maximos the Confessor.
25. – Anna Zhyrkova, John of Damascus' Philosophy of the Individual and the Theology of Icons.
26. – David Jenkins, Michael Psellos.
27. – Michele Trizio, Trials of Philosophers and Theologians under the Komnenoi.

V. Philosophy and Theology in Late Byzantium

28. – Tia Kolbaba, Theological Debates with the West, 1054-1300.
29. – Norman Russell, The Hesychast Controversy.
30. – Andrew Louth, Orthodox Mystical Theology and its Intellectual Roots.
31. – Moshe Idel, Kabbalah in Byzantium.
32. – Marcus Plested, Aquinas in Byzantium.
33. – Marie-Hélène Blanchet, Theology, Philosophy, and Politics at Ferrara-Florence.

VI. Politics and History

34. – Paul Magdalino, Basileia: the Idea of Monarchy in Byzantium, 600-1200.
35. – Dimitris Krallis, Historiography as Political Debate.
36. – Teresa Shawcross, Theories of Decline from Metochites to Ibn Khaldun.
37. – Niketas Siniossoglou, Plethon, Scholarios, and the Late Byzantine State of Emergency.
38. – Paschalis M. Kitromilides, The Byzantine Legacy in Early Modern Political Thought.

Yvan Koenig (trad.), *Saint Grégoire Palamas. Les cent cinquante chapitres* (Patrimoines). – Les Éditions du Cerf, Paris 2018. 21 × 13,5. 216 p. Prix : 18 €. ISBN 978-2-204-11685-5.

Les cent cinquante chapitres de Grégoire Palamas sont un texte important pour comprendre sur quelles bases philosophiques et théologiques se fonde sa doctrine : en donner une traduction est a priori une bonne idée. Il existe bien une traduction

anglaise fournie par R. Sinkewicz en regard de son édition du texte en 1988 (voir *REB* 47, 1989, p. 273-274), mais celle-ci était parfois bien éloignée du texte grec. Dans le présent volume, une longue introduction analyse tout d'abord chacun des courts « chapitres » du traité : chapitres physiques (c. 1-33), théologiques (c. 34-40), éthiques et pratiques (c. 41-67) et « purificateurs de la souillure barlaamite » (c. 68-150). L'influence de la traduction du *De Trinitate* d'Augustin sur le texte de Palamas (niée par Sinkewicz en 1988) est à nouveau évoquée à partir des travaux de J. Demetrakopoulos (1997) et de R. Flogaus (2008), et acceptée avec des nuances. Cette introduction se termine par un essai de datation du texte (vers 1349-1350) et une présentation de ses éditions et traductions. La présente traduction française est faite sur l'édition de Panagiotis Christou (*Ἅγιος Γρηγόριος Παλαμάς. Συγγράμματα*, V, Thessalonique 1992, p. 37-119). Il est à déplorer que cette traduction, pas toujours exacte, soit déparée par un grand nombre de coquilles, fautes d'orthographe ou de ponctuation, voire par des phrases incohérentes.

Anastasia Kontogiannopoulou (éd.), *Πόλεις και εξουσία στο Βυζάντιο κατά την εποχή των Παλαιολόγων (1261-1453). Cities and power in Byzantium during the Palaeologan era (1261-1453)* (Ακαδημία Αθηνών. Κέντρον Ερεύνης του Μεσαιωνικού και Νέου Ελληνισμού). – Ακαδημία Αθηνών, Athènes 2018. 24 × 17. 272 p. Prix : 21,20 €. ISBN 978-618-84285-1-5.

Ce volume collectif rassemble huit contributions qui sont autant d'études de cas portant sur les sociétés urbaines à la fin de la période byzantine. L'analyse permet de mieux comprendre les rapports de ces villes à deux types de pouvoir : d'une part le pouvoir central exercé par l'empereur depuis Constantinople – le cas échéant, par un empereur délégitimé dans le contexte des deux guerres civiles du 14e siècle ; d'autre part le pouvoir local, tant celui du gouverneur, le *képhalè*, qui représente l'État impérial dans la province, que celui des institutions urbaines comme le sénat. Des villes de tailles et de rangs politiques différents sont examinées, depuis la capitale impériale, Constantinople, jusqu'à des cités provinciales de moindre importance et soumises à des changements de domination, telles Andrinople, Didymotique, Serrès et Ioannina, en passant aussi par des villes qui deviennent, au moins temporairement, le siège d'un pouvoir régional comme Thessalonique, Arta et Mystra. L'organisation sociale et politique de ces villes est analysée à partir de sources surtout textuelles, mais aussi archéologiques. Voici la table des matières du volume :

7. – Raúl Estangüi Gómez, Andrinople et Didymotique aux 13e-14e siècles. Derniers foyers de la grande aristocratie foncière byzantine.
8. – Brendan Osswald, Arta et Ioannina : deux villes rivales au parcours parallèle.
9. – Aspasia Loubè-Kizè, Μυστράς: μνημεία και ιστορικές συγκυρίες.

Kôstas E. LAMPRINOS (éd.), *Κοινωνίες της υπαίθρου στην ελληνοβενετική Ανατολή (13ος-18ος αι.)*. – Ακαδημία Αθηνών. Κέντρον Ερεύνης του Μεσαιωνικού και Νέου Ελληνισμού, Athènes 2018. 24 × 17. 299 p. ISBN 978-618-84285-0-8.

L'occupation vénitienne de la Crète, qui dura de longs siècles (1204-1669), amena le développement d'une société et d'une culture originales. De nombreuses études y ont été consacrées, mais elles portent principalement sur les villes, car la campagne a été souvent négligée. Les contributions rassemblées dans ce volume entendent remédier à cette lacune et se focaliser sur divers aspects de la société rurale, tels que les énumère l'éditeur du volume (no 1). Si la Crète marque le territoire essentiel de cette civilisation gréco-vénitienne ou franco-byzantine et retient l'attention de la moitié des contributeurs (nos 2, 6, 7, 8 et 9), d'autres régions, qui ont connu un développement similaire, sont prises ici en considération : les îles de Chypre, Zante et Céphalonie (nos 3, 4 et 5), la presqu'île du Péloponnèse (nos 10 et 11). Voici les titres des articles.

1. – Kôstas E. Lamprinos, Κοινωνική ιστορία του ελληνοβενετικού αγροτικού χώρου (13ος-18ος αι.). Ζητήματα και προοπτικές έρευνας.
2. – Charalampos Gasparès, Οι ξένοι του χωριού. Κοινωνικά και πληθυσμιακά χαρακτηριστικά των μεσαιωνικών χωριών της Κρήτης.
3. – Aggel Nikolaou-Konnarè, Συνέχειες και ασυνέχειες στη δουλοπαροικιακή πολιτική της βενετικής διοίκησης στην Κύπρο.
4. – Marianna Kolyvà, I *comuni* nel contado dell'isola di Zante. Politica territoriale, contesto sociale, apparato amministrativo (fine Quattrocento-metà Cinquecento).
5. – Despoina E. Blassè, Κοινωνική και οικονομική συγκρότηση του ορεινού χώρου στη βενετοκρατούμενη Κεφαλονιά.
6. – Kostas E. Lambrinos, La campagna cretese nell'epoca veneziana. Gestori di potere e profilo socio-istituzionale dei contadini (sec. XVI-XVII).
7. – Kôstas E. Tsiknakis, Περιοδεύοντας στην ύπαιθρο της Κρήτης για την απονομή δικαιοσύνης. Φεουδαρχικές καταπιέσεις και μέτρα περιστολής τους από τον Giacomo Foscarini στα χρόνια 1574-1577.
8. – Anastasia Papadia-Lala, Γυναίκα και αγροτικός κόσμος στη βενετοκρατούμενη Κρήτη. Αποφάσεις του Συνδίκου, Ανακριτή της Ανατολής Ottaviano Bon (1613).
9. – Aspasia Papadakè, Εξωδικαστική επίλυση ιδιωτικών διαφορών στην κρητική ύπαιθρο κατά την ύστερη βενετική περίοδο.
10. – Alexès Malliarès, Ο κόσμος της υπαίθρου στη βενετική Πελοπόννησο (1686-1715).
11. – Aggelikè Panopoulou, Αλυκάριοι – εργάτες – αγρότες. Συνθήκες εργασίας και σχέσεις εξουσίας στις αλυκές της βενετοκρατούμενης Πελοποννήσου.

Simona Nicolae, *Manuel II Paléologue, Sfaturi pentru educaţia împărătească*, ediţie critică şi traducere Simona Nicolae (Scriptores byzantini 10). – Editura academiei române, Bucarest 2015. 24 × 17. 210 p. Prix : 4 lei. ISBN 978-973-27-2584-9.

Les conseils prodigués par l'empereur Manuel II Paléologue à son fils Jean VIII, un miroir des princes connu sous le titre de *Préceptes de l'éducation impériale* (*Ὑποθῆκαι τῆς βασιλικῆς ἀγωγῆς*), n'étaient disponibles jusqu'à maintenant que dans l'édition de la *Patrologie grecque* (156, col. 313-384). Simona Nicolae en donne une nouvelle édition critique, fondée sur sept manuscrits des 15[e] et 16[e] siècles, ainsi qu'une traduction en roumain ; elle donne en outre en appendice la traduction latine réalisée par Johannes Leunclavius, le premier éditeur du texte en 1578. On peut regretter qu'aucun résumé dans une langue autre que le roumain n'accompagne cette publication.

Anastasios B. Nikopoulos, *Τὸ εἰδικὸ καθεστὼς τοῦ Ἁγίου Ὄρους καὶ ἡ συνταγματικὴ "ἔννοια τῶν ἁγιορειτικῶν καθεστώτων" [Συμβολὴ στὴν ἑρμηνεία τοῦ ἄρθρου 105 Συντ.]* (Νομοκανονικὴ Βιβλιοθήκη 35). – Εκδόσεις Επέκταση, Katerinè 2017. 21 × 15 ; relié. 268 p. Prix : 21 €. ISBN 978-960-356-155-2.

Partie inaliénable de la République hellénique, mais aussi cité monastique dont l'histoire millénaire est, depuis bien longtemps, un objet d'étude pour les byzantinistes, la Péninsule athonite possède un statut d'autonomie garanti du point de vue du droit international, mais également réglementé par le biais de l'article 105 de la Constitution grecque de 1975.

Résolument technique, s'adressant prioritairement à des juristes, le présent ouvrage commence par rappeler l'évolution du statut de la Sainte Montagne depuis le rattachement de la Macédoine à l'État grec et les Traités de Londres et d'Athènes (1913), dans lesquels les grandes puissances eurent le « soin de statuer sur le sort de la péninsule du Mont Athos » (cf. p. 26 : Traité de Londres, texte publié le 14 novembre 1913 au *Journal officiel* du Royaume de Grèce). Il passe par la suite à l'examen du statut athonite du point de vue des Constitutions grecques successives (1927, 1952, 1975), ainsi qu'à l'analyse des articles concernés, en envisageant les options de théories et méthodes interprétatives diverses, pour parvenir aux conclusions suivantes :

– le statut du Mont Athos constitue un *unicum*, protégé aussi bien par le droit international que par le droit public hellénique ; il n'est assimilable à celui d'aucun autre organisme autogéré de la République hellénique, ce qui le distingue notamment de l'Église de Grèce ;

– le règlement des questions proprement hagioritiques doit être compris comme se trouvant à l'intersection de deux cercles : celui du fonctionnement interne et autogéré, régi par la Charte athonite (Καταστατικὸς χάρτης Ἁγίου Ὄρους), et celui clairement soumis aux missions régaliennes de l'État grec (ordre public, justice, etc.), l'intersection des deux s'identifiant aux accords passés entre la République

hellénique et la Cité athonite, ainsi qu'aux privilèges (exemption fiscale, droits de douane, etc.) dont jouit cette dernière dans le cadre de ces mêmes accords (cf. p. 155-156).

L'ouvrage est enrichi d'une annexe reproduisant des documents relevant des Traités de Londres et d'Athènes, mais aussi des débats menés dans le cadre de l'élaboration des Constitutions grecques de 1927, 1952 et 1975, ou de la révision constitutionnelle de 1946/47-1949. Il intègre également un index et une bibliographie spécialisée.

Jan PAPY (éd.), *Le Collège des Trois Langues de Louvain, 1517-1797. Érasme, les pratiques pédagogiques humanistes et le nouvel institut des langues*. Sous la direction de Jan PAPY. Édition française préparée en collaboration avec Lambert ISEBAERT et Charles-Henri NYNS. – Peeters, Leuven-Paris-Bristol (CT) 2018. 24 × 24 ; relié. XIV-230 p. ISBN 978-90-429-3675-1.

Présenté sous format carré et bénéficiant d'une mise en page luxueuse, le volume commémore le cinquième centenaire d'une institution vénérable fondée à l'orée de la Renaissance et dédiée au renouveau des lettres classiques. Alliant la théologie à la philosophie et à la linguistique, le *Collegium Trilingue* entendait promouvoir l'étude des trois langues sacrées (hébreu, grec, latin). Après un avant-propos de Bernard Coulie, l'ouvrage comprend huit exposés, qui traitent autant des buts de l'institution que des matières qui y furent enseignées et des savants qui firent sa renommée ; parmi eux se trouvait Érasme, l'illustre humaniste hollandais. Voici les titres des contributions :

1. – Jan Papy, Louvain célèbre les 500 ans du *Collegium Trilingue*.
2. – Jan Papy, Un testament, une vision de génie et une persévérance inébranlable… Naissance, essor et rayonnement du Collège des Trois Langues.
3. – Gert Gielis, Au-delà du conflit. Symbiose de la scolastique et de l'humanisme à la Faculté de Théologie.
4. – Jan Papy, La vie quotidienne au sein du Collège des Trois Langues.
5. – Pierre Swiggers, L'enseignement et l'étude des langues à la Renaissance ; la voie vers les langues vernaculaires.
6. – Xander Feys et Dirk Sacré, *Regina linguarum*. L'enseignement du latin au *Collegium Trilingue*, XVIe-XVIIIe siècles.
7. – Raf van Roy et Toon Van Hal, L'enseignement du grec à l'ancienne Université de Louvain : un bilan sous l'angle européen.
8. – Pierre Van Hecke, *Omnium linguarum purissima*. Les études de l'hébreu au sein du Collège des Trois Langues.

Richard PRICE (trad.), *The Acts of the Second Council of Nicaea (787). Translated with an introduction and notes*. Volume One, *General Introduction, Documents before the Council, Sessions I-IV*. Volume Two, *Sessions V-VII, Letters from the Council, Encomium, Canons, Letters of*

Tarasios, Greek Appendix, Appendices, Bibliography, Map, Indices (Translated Texts for Historians 68). – Liverpool University Press, Liverpool 2018. 21 × 15 ; relié. XIV-377 p. (I), VIII-p. 379-738 (II). ISBN 978-1-78694-127-5.

La traduction anglaise des actes du second concile de Nicée (787) est faite sur la première édition critique des textes, qu'a récemment établie E. Lamberz (*ACO*, II, III, 1-3, Berlin 2008-2016). La pagination de cette édition, en caractères gras, est portée dans la traduction au fil du texte, accompagnée du renvoi aux volumes XII-XIII de Mansi, qui constituait jusqu'à présent la référence usuelle. Le traducteur ne se contente pas de publier le texte, mais il l'éclaire à travers des commentaires détaillés. Il présente d'abord, dans une longue introduction (p. 1-76), les principales questions concernant le concile et ses répercussions : le culte des images et les soubresauts de l'iconoclasme aux 8e et 9e siècles, la transmission du texte grec et les traductions latines, le déroulement et le message du concile, les suites du concile tant à Byzance qu'en Occident.

Après ce préliminaire, le premier volume contient d'abord les documents antérieurs au concile : Lettre des empereurs Constantin V et Irène au pape Adrien, *Apologie* du patriarche Taraise, Récit des événements d'avant-concile. Suit le texte des sessions I à IV. Le second volume livre le reste du texte (sessions V-VII), puis une série de documents afférents : Lettre de Taraise et du concile à l'empereur, Lettre du concile au clergé de Constantinople, Éloge par le diacre Épiphane, Canons promulgués par le second concile de Nicée, Lettres de Taraise adressées après le concile au pape Adrien et à Jean, Appendice grec (Note sur l'incommunicabilité du nom de Dieu, Lettre de Taraise aux évêques de Sicile, Récit de la soi-disant VIIIe session). En appendice, le traducteur reprend le texte de l'*horos* de Hiéreia de 754 (p. 668-684) en l'extrayant de la réfutation qui en est donnée à la session VI. Signalons que la thèse centrale de Nicée II sur le culte des images est présentée à la session VII (voir la traduction, II, p. 564-566). Dans les deux volumes, chaque unité de traduction est précédée d'une introduction, qui présente peut-être l'inconvénient de morceler le texte des actes.

Le point central du second concile de Nicée réside dans le culte des images. Après un bref sursaut de l'iconoclasme (815-843) que viendra clore le triomphe de l'orthodoxie, la doctrine du septième concile œcuménique sur le culte des images ne fera l'objet d'aucune contestation dans la chrétienté et ne sera plus désavouée avant la Réforme du 16e siècle, qui remettra en cause la représentation de la divinité à travers l'image.

Claudia RAPP et Andreas KÜLZER (éd.), *The Bible in Byzantium. Appropriation, Adaptation, Interpretation* (Journal of Ancient Judaism Supplements 25, Reading Scriptures in Judaism and Christianity 6). – Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2019. 24 × 16 ; relié. 160 p. Prix : 80 €. ISBN 978-3-525-57068-5.

Issu de plusieurs sessions du Congrès international de la Société de littérature biblique qui eut lieu à Vienne du 6 au 10 juillet 2014, ce petit volume rassemble

neuf contributions, précédées par une introduction de C. Rapp. Il se place explicitement dans la continuité des deux volumes issus des colloques d'été de Dumbarton Oaks sur l'Ancien et le Nouveau Testament à Byzance, publiés respectivement en 2010 et 2016. Parfois très courtes (celle d'E. Gamillscheg comporte trois pages de texte), ces contributions portent moins sur le texte biblique que sur les livres qui l'ont transmis, leur usage et leur perception, ainsi que sur la réception et la réutilisation de la Bible, y compris à travers les images et les légendes des sceaux, ou la décoration d'un manuscrit.

1. – Claudia Rapp, The Bible in Byzantium: Text and Experience.
2. – Karl Klimmeck, Auf der Suche nach dem Byzantinischen Bibeltext: Vom liturgischen Kodex zur Übersetzung.
3. – Meredith L. D. Riedel, Biblical Echoes in the *Taktika* of Leo VI.
4. – Ernst Gamillscheg, Die Lektüre der Bibel in Byzanz: Kurze Beobachtungen zu einigen griechischen Handschriften mit Bibelkatenen.
5. – Pınar Serdar Dincer, The Vienna Genesis in the Light of Early Byzantine Illuminated Theological Manuscripts.
6. – Johannes Koder, Christentum und Islam: Überlegungen zum Transfer biblischer Glaubensinhalte in Spätantike und Frühmittelalter.
7. – Yannis Stouraitis, Using the Bible to Justify Imperial Warfare in High-Medieval Byzantium.
8. – Eirini Afentoulidou, "Exposed to the Eyes of All, upon the Public Theatre of the Universe". The Last Judgement in Byzantium.
9. – Alexandra Kyriaki Wassiliou-Seibt, Biblische Reminiszenzen in Bild und Text auf byzantinischen Bleisiegeln.
10. – Andreas Külzer, Bibelrezeption im Heiligen Land. Der Beitrag der *Proskynētaria tōn hagiōn topōn*.

Antonio RIGO, Michele TRIZIO et Eleftherios DESPOTAKIS (éd.), *Byzantine Hagiography. Texts, Themes and Projects* (Byzantioς. Studies in Byzantine History and Civilization 13). – Brepols, Turnhout 2018. 23,5 × 15,5 ; relié. VII-506 p., 21 pl. Prix : 95 €. ISBN 978-2-503-57771-5.

Le présent volume rassemble les actes d'un colloque autour de l'hagiographie tenu à l'Université Orthodoxe s. Tykhon à Moscou du 12 au 14 novembre 2012. Cet événement eut lieu dans le cadre d'un projet plus large sur l'hagiographie en tant que source pour la théologie et l'histoire religieuse à Byzance. Le volume présente les tendances actuelles de la recherche en hagiographie byzantine, en s'attardant sur les dernières avancées des projets en cours comme la *Bibliotheca Hagiographica Graeca* et la base de données *Codices hymnographici Byzantini antiquiores*. Il comprend des études autour d'un large éventail de textes hagiographiques et d'auteurs qui s'étendent de la période patristique jusqu'à la fin de Byzance. La grande variété et la qualité des contributions rassemblées dans ce volume témoignent de l'intérêt croissant pour l'étude de l'hagiographie comme source majeure sur l'histoire religieuse et culturelle de Byzance. Un index des illustrations (p. 483-484), un index des noms de personnages du monde antique et byzantin (p. 484-494) et un index des auteurs modernes (p. 495-506) illustrent la richesse des sources employées dans ce volume.

1. – Bernard Flusin, L'hagiographie byzantine et la recherche : tendances actuelles.
2. – Xavier Lequeux, La *Bibliotheca Hagiographica Graeca* : Origine – Développements – Mise à jour.
3. – Donatella Bucca, « Codices Hymnographici Byzantini antiquiores » : descrizione del database.
4. – Francesco D'Aiuto, Il « menologio imperiale ». Un secolo dopo l'*editio princeps* (1911-1912) di Vasilij V. Latyšev.
5. – Andrea Luzzi, Un canone « giambico » per Basilio di Cesarea e la circoncisione del Signore e il suo raffinato acrostico tetrastico fra critica filologico-letteraria e teologia.
6. – Daria Penskaya, Hagiography and Fairytale. Paradise and the Land of the Blessed in Byzantium.
7. – Yulia Mantova, Space Representation in the Life of St. Gregentios and the Life of St. Nikon *the Metanoite*.
8. – Marina Detoraki, Récits édifiants et hagiographie. À propos du *Pré spirituel*.
9. – Sophie Métivier, Peut-on parler d'une hagiographie aristocratique à Byzance (VIIIe-XIe siècle) ?
10. – Denis Kashtanov, Alexander Korolev et Andrey Vinogradov, The Chronology of the Hagiographic Tradition of St Clement of Rome.
11. – Sergey A. Ivanov, The Life of Patriarch John the Faster as a Historical Source.
12. – Vincent Déroche, Les deux Vies de Théodose le cénobiarque.
13. – Katerina Nikolaou, The Depiction of Byzantine Woman in Hagiographical Texts (Eighth-Eleventh Centuries).
14. – André Binggeli, La réception de l'hagiographie palestinienne à Byzance après les conquêtes arabes.
15. – Serge A. Frantzsouzoff, La réception et le développement de l'hagiographie byzantine dans le milieu arabe orthodoxe (d'après un recueil hagiographique arabe de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine).
16. – Albrecht Berger, Serienproduktion oder Autorenwettbewerb? Einige Bemerkungen zu Byzantinischen hagiographischen Texten des zehnten Jahrhunderts.
17. – Alice-Mary Talbot, Some Observations on the Life of St. Basil the Younger.
18. – Dmitry Afinogenov, Integration of Hagiographic Texts into Historical Narrative: The Cases of the Lives of St. Stephen the Younger and Nicetas of Medikion.
19. – Lev Lukhovitskiy, Perception of Iconoclasm in Late Byzantine Hagiographical *Metaphraseis*.
20. – Nike Koutrakou, The Hagiographers' Pen. Painting Social Unrest and Civil Strife in Late Byzantium.
21. – Eleonora Kountoura Galaki, Ideological Conflicts in Veiled Language as Seen by the Palaiologan Hagiographers. The Lives of St. Theodosia as a Case Study.
22. – Andrea Babuin, Il dittico di Cuenca e l'Epiro in epoca tardo-medievale.
23. – Smilja Marjanović-Dušanić, Le changement de la fonction des récits anachorétiques : l'hagiographie balkano-slave dans le cadre de la fin du XIIIe siècle.
24. – Antonio Rigo, Marco Scarpa, The Life of Theodosius of Tărnovo Reconsidered.

Eugenio RUSSO, *Ricerche su S. Sofia di Costantinopoli*. – Bononia University Press, Bologne 2018. 24 × 17. 456 p., dont 224 p. d'illustrations (378 fig.). Prix : 40 €. ISBN 978-88-6923-373-9.

L'auteur présente ici quelques-uns des résultats qu'il a établis au cours d'une fréquentation d'une vingtaine d'années, de 1996 à 2016, du chef-d'œuvre qu'est Sainte-Sophie. Son intérêt pour la sculpture du sanctuaire remontait d'ailleurs à l'année 1977, mais en 1996 il obtint un accès direct et permanent au monument. Après l'incendie de janvier 532 qui détruisit l'église de Théodose II, Justinien (527-565) confia à deux grands architectes, Anthémios de Tralles et Isidore de Milet, le soin d'édifier un monument digne de la grandeur de l'Empire. Sainte-Sophie fut construite en cinq ans (532-537). Mais un violent tremblement de terre causa l'effondrement de la coupole en 553 et fut suivi d'un second séisme en 557. L'empereur engagea rapidement la reconstruction, qui fut réalisée à nouveau en cinq ans (557-563), sous la direction cette fois d'Isidore le Jeune, neveu d'Isidore de Milet, qui était décédé comme son associé, Anthémios de Tralles.

L'auteur a porté une attention particulière à l'œuvre d'Isidore le Jeune, aux modifications apportées au bâtiment originel. Il a rassemblé dans cet ouvrage des études écrites entre 2014 et 2016. La première est dédiée aux chapiteaux (I. Per i capitelli) ; la deuxième est une communication à un congrès tenu à Istanbul en 2015 (II. S. Sofia nello spazio del culto). Découvrir l'importance et le sens de l'intervention d'Isidore le Jeune sur le bâtiment sinistré n'est pas chose aisée, comme le montre le texte suivant (III, L'intervento d'Isidoro il Giovane). L'attention est portée ensuite sur deux points particuliers de la construction (IV. A nord e a sud del nartice). Les exposés sont suivis d'une bibliographie (V. Guardando agli studi attuali), recensant les innombrables études récentes dédiées à Sainte-Sophie, qui couvre près de 500 titres (p. 203-231), parmi lesquels se distinguent les contributions de E. Russo lui-même (42 titres). De nombreuses illustrations éclairent les développements de l'auteur et couvrent la moitié de l'ouvrage (p. 233-456).

Andreas SCHMINCK, *Ausgewählte Schriften zur byzantinischen Rechtsgeschichte und Kunstgeschichte* (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte 35). – Löwenklau-Gesellschaft, Francfort-sur-le-Main 2018. 24,5 × 16,5. 2 vol. en coffret, XIII-X-841 p. ISBN 978-3-923615-35-3.

Historien du droit et philologue, Andreas Schminck (1947-2015) a été enlevé trop tôt aux études byzantines. Né à Francfort-sur-le-Main, il y fit ses études sous la direction de Dieter Simon, puis sa carrière académique. Éditeur infatigable de sources juridiques (parmi lesquelles Jean Pédiasimos, le *Tomos* de Sisinnios, la jurisprudence byzantine sur le mariage, les archives patriarcales du 13e siècle, etc.), il a renouvelé sur plusieurs points notre connaissance de la formation de la législation des empereurs macédoniens, s'interrogeant sur les influences mutuelles de leurs recueils et arrivant fréquemment à des conclusions neuves (sur les *prooimia* de ces textes, sur l'*Épanagôgè* renommée à juste titre *Eisagôgè*, sur la datation des Novelles de Léon VI et sur le caractère rapporté de deux d'entre elles, par exemple). A. Schminck aura également marqué de son empreinte la grande entreprise de

description des manuscrits de droit byzantin parue en trois volumes entre 1995 et 2017 (le *Repertorium der Handschriften des byzantinischen Rechts* [cf. *REB* 77, 2019, p. 370-372]), et contribué à un grand nombre de volumes collectifs de la collection des *Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte*, plus particulièrement dans la série des *Fontes Minores* où sont publiées depuis 1976 les meilleures études de l'école juridique allemande.

Pour ménager un accès plus commode aux publications d'A. Schminck, Okko Behrends et Wolfgang Kaiser ont eu l'excellente idée de réimprimer de façon anastatique 39 études datées de 1976 à 2016, qui attestent la variété des sujets abordés par l'auteur (quelques-unes concernent ainsi l'histoire de l'art) et témoignent de la rigueur de sa méthode. Une telle masse de 841 pages (les deux volumes sont paginés continûment et rangés dans un bel étui de toile) aurait certes mérité un index, lequel aurait procuré un véritable bénéfice au lecteur et permis un meilleur maniement de l'ensemble. Ce *variorum* demeure toutefois un fort bel hommage offert à la mémoire d'un historien important du droit byzantin.

Voici la table des matières des deux tomes :

Teil I

1. – Der Traktat Περὶ γάμων des Johannes Pediasimos.
2. – Eine γνώμη des Patriarchen Michael Autoreianos.
3. – Kritik am Tomos des Sisinnios.
4. – Ein Synodalakt vom 10. November 1167.
5. – Vier eherechtliche Entscheidungen aus dem 11. Jahrhundert.
6. – Eine Synopsis der Novelle Justinians (avec D. Simon).
7. – Drei Patriarchalschreiben aus der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts.
8. – Livius als Kanonist.
9. – „Rota tu volubilis". Kaisermacht und Patriarchenmacht in Mosaiken.
10. – "In hoc signo vinces" – Aspects du "césaropapisme" à l'époque de Constantin VII Porphyrogénète.
11. – "Frömmigkeit ziere das Werk". Zur Datierung der 60 Bücher Leons VI.
12. – 'Novellae extravagantes' Leons VI.
13. – „Zur Entwicklung des Eherechts in der Komnenenepoche".

Teil II

14. – Zum 19. Titel der Eisagoge („Über die Eheschenkung").
15. – Ein rechtshistorischer „Traktat" im Cod. Mosq. gr. 445.
16. – Από τον « νόμο » στον « νόμο ». Ο Φώτιος και η έννοια του νόμου στην αρχαιότητα.
17. – Περί του δικαίου των μονών κατά το Σύνταγμα κατά στοιχείον του Ματθαίου Βλάσταρη.
18. – « Αὐτὸ ποὺ ὀνομάζετε ἐσεῖς τὸ πνεῦμα τῶν καιρῶν » Ἡ ἔρευνα τοῦ βυζαντινοῦ δικαίου ἀπὸ γερμανοὺς ἐπιστήμονες τὸν 19ᵒ αἰώνα.
19. – Das Prooimion der Bearbeitung des Nomokanons in 14 Titeln durch Michael und Theodoros.
20. – Probleme des sog. "Νόμος Ῥοδίων ναυτικός".
21. – The beginnings and origins of the 'Macedonian' dynasty.
22. – Galerius und Thessaloniki. Über die Ursprünge Thessalonikis als « Δευτέρα πόλις » des Byzantinischen Reiches.
23. – Zum Todesjahr des Michael Psellos.
24. – Hosios Lukas: eine kaiserliche Stiftung?

25. – *Leges* ou *νόμοι* ? Le choix des princes slaves à l'époque de Photius et les débuts de l'ἀνακάθαρσις τῶν παλαιῶν νόμων.
26. – Der "Nomos Georgikos" und die Rechtspraxis.
27. – Zur Einzelgesetzgebung der „makedonischen" Kaiser.
28. – Bemerkungen zum sog. „Nomos Mosaïkos".
29. – Wörtliche Zitate des weltlichen und kirchlichen Rechts im Register des Patriarchats von Konstantinopel.
30. – Μέγας κριτής.
31. – Zur Auslassung des 1. Titels der *Institutionen-Paraphrase* des Theophilos.
32. – Anmerkungen zur Beschreibung des Bildes Andronikos' I. an der Kirche der 40 Märtyrer in Konstantinopel.
33. – Zum Begin des Baus der justinianischen Hagia Sophia (sowie zur Abfassung des Troparions Ὁ μονογενής und zur Einführung des Ὑπαπαντή-Festes).
34. – Die Titelrubriken der *Ecloga*, der *Eisagoge* und des *Prochiron*.
35. – Subsiciva Byzantina. I. Zur *'constitutio' Βασιλικῆς*. II. *Συμβόλαιον*. III. *Καινοτομία.*
36. – Subsiciva Byzantina nova. I. Ἐπερώτησις. II. Κεντουκλάδοι. III. Εὐσεβεῖς πιστοὶ αὔγουστοι.
37. – Minima Byzantina. I. Ἐπιδιόρθωσις εἰς τὸ φιλανθρωπότερον. II. Τῶν Ἰσαύρων φληναφίαι. III. Βασιλειοπάτωρ.
38. – Bemerkungen zur Διήγησις περὶ τῆς οἰκοδομῆς τοῦ ναοῦ τῆς Ἁγίας Σοφίας.
39. – Zur Datierung der eherechtlichen Novelle der Kaiser Leon und Konstantinos.

Ces articles sont suivis d'une nécrologie due à Spyros Troianos, parue en grec dans *Βυζαντιακά* 32, 2015, p. 407-409, ici traduite en allemand. Notons que le titre du recueil ci-dessus n'est pas celui qui figure sur les volumes imprimés : nous l'avons amendé d'après un *corrigendum* inséré par l'éditeur (lire « Kunstgeschichte » à la place de « Kulturgeschichte »).

Dennis F. SULLIVAN, *The Rise and Fall of Nikephoros II Phokas: Five Contemporary Texts in Annotated Translations* (Byzantina Australiensia 23). – Brill, Leyde-Boston 2018. 24 × 16 ; relié. 252 p. Prix : 153 €. ISBN 978-90-04-38220-6.

L'ouvrage présente un dossier documentaire grec traduit en anglais concernant le règne de Nicéphore II Phôkas (963-969), le plus militaire des empereurs byzantins du 10[e] siècle. Ce dossier regroupe d'abord des extraits de trois chroniques par Théophane Continué (p. 1-79), Syméon le Logothète (version révisée du *Vaticanus gr.* 163, p. 80-109) et le Pseudo-Syméon (p. 110-132). Dennis F. Sullivan y a joint l'œuvre de Théodose le Diacre sur *La prise de la Crète* (p. 124-191) et l'acolouthie sur saint Nicéphore Phôkas, qui garde trace de la promotion de l'empereur victorieux au martyre et à la sainteté (p. 192-237).

La question de la relation entre les trois chroniques est aujourd'hui disputée et l'auteur expose prudemment, dans une courte introduction (p. 1-4), les thèses en présence d'A. Markopoulos, W. Treadgold, M. Featherstone ou J. Signes Codoñer (on pourrait ici ajouter les travaux récents de C. Zuckerman, dont n'a pu tenir compte l'auteur, notamment l'article : Emperor Theophilos and Theophobos in

Three Tenth-Century Chronicles. Discovering the 'Common Source', *REB* 75, 2017, p. 101-150, qui porte certes sur les événements du 9e siècle mais qui explore lui aussi la question de l'interdépendance de ces sources).

Tout est fait dans cet ouvrage pour faciliter l'accès à la documentation : les notes sobres vont à l'essentiel, des renvois internes permettent de mieux saisir les différences de traitement de l'information d'un texte à l'autre, tandis qu'un glossaire des titres et des dignités, un autre des termes techniques et un index des personnages cités d'après leur numéro dans la *PMBZ* guideront le lecteur en fin de volume. Pour *La prise de la Crète*, on trouvera une annotation plus étoffée dans la traduction française très récente, elle aussi accompagnée du texte grec, parue la même année et due à R.-C. Bondoux et J.-P. Grélois, *Théodose Le Diacre. La prise de la Crète (960-961)* (Truchements 1), Paris 2017.

En rassemblant de façon à la fois monographique et synoptique les principaux témoignages sur Nicéphore, Dennis F. Sullivan rend un service fort utile à la fois aux spécialistes qui s'intéressent au caractère entremêlé des sources du 10e siècle, illustré en l'espèce par une belle étude de cas, et aux étudiants et curieux qui liront en anglais une geste impériale qui fascine encore aujourd'hui, sans renoncer pour autant au texte grec en regard de la traduction.

Nicolae-Şerban TANAŞOCA, *Études byzantines et balkaniques*. Édition par Oana IACUBOVSCHI et Andrei TIMOTIN (Académie roumaine. Bibliothèque de l'Institut d'Études sud-est européennes 2). – Muzeul Brăilei „Carol I" – Editura Istros, Brăila 2018. 24 × 17 ; relié. 314 p. ISBN 978-606-654-279-1.

Le recueil rassemble des études de l'historien N.-Ş. Tanaşoca (1941-2017), qui joua un grand rôle dans le développement de l'histoire médiévale en Roumanie après le retour de la démocratie. Il fut Directeur de l'Institut d'études sud-est européennes et Président de la Société roumaine d'Études byzantines. Préparé par l'auteur lui-même à la veille de sa disparition, le recueil contient dix-huit exposés, qui ont été publiés sur un long espace de temps, entre 1973 et 2015, à l'exception d'un inédit (no 9). Les articles sont regroupés sous deux rubriques, couvrant les deux aspects complémentaires d'une recherche dédiée à la balkanologie et au byzantinisme. Voici les titres :

I. Romanité balkanique et balkanologie

1. – « Torna, torna, fratre » et la romanité balkanique au VIe siècle.
2. – L'extension de la domination bulgare au nord du Danube aux VIIIe-Xe siècles. L'historiographie roumaine du problème.
3. – De la Vlachie des Assénides au Second Empire bulgare.
4. – Ancienneté et diffusion du cătun vlaque dans la Péninsule balkanique au Moyen Âge.
5. – Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIIIe siècle : Maximos Planude, *Epistulae*, XIV.
6. – Vlaques et Croates aux XIVe-XVe siècles : les Keglević contre les Silanić.
7. – Quelques considérations sur l'identité et l'histoire des Aroumains.
8. – Identité aroumaine et identité balkanique.

9. – Péninsule balkanique, Sud-Est européen ou Europe centrale ?
10. – Balkanologie et politique en Roumanie au XX[e] siècle.
II. Byzance : son histoire, son héritage, son souvenir
11. – Remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine (VII[e]-X[e] siècles).
12. – Les Mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI[e] siècle.
13. – La reconquête byzantine de Constantinople (1261) et les alliés « scythes » de Michel VIII Paléologue.
14. – Deux opuscules de Manuel de Corinthe sur les divergences entre l'Église orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique romaine.
15. – Byzantinische Tradition, osmanische Wirklichkeit und europäische Moderne im Zeitalter von Constantin Brâncoveanu.
16. – L'image roumaine de Byzance à l'époque des Lumières.
17. – Byzance dans la conscience historique des Roumains.
18. – La construction européenne et le byzantinisme des pays de l'Est. Le cas de la Roumanie.

Karl-Heinz UTHEMANN, *Studien zu Anastasios Sinaites. Mit einem Anhang zu Anastasios I. von Antiochien* (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 174). – De Gruyter, Berlin-Boston 2017. 24,5 × 17,5 ; relié. 712 p. Prix : 159,95 €. ISBN 978-3-11-035415-7.

Ce volume rassemble d'importantes études de K.-H. Uthemann sur Anastase le Sinaïte et Anastase d'Antioche : il s'agit de textes publiés entre 1980 et 2001, ainsi que d'inédits rédigés à l'occasion des recherches accompagnant l'édition critique de textes de ces deux auteurs. En voici la liste :
1. – Der Codex Athonensis Laurae B 11. Marginalien zur Edition des Hodegos.
2. – Codex Recentior, non Deterior? Zur Überlieferung des Hodegos im Codex Vindobonensis theol. gr. 40.
3. – Ein Beitrag zur Geschichte der Union des Konzils von Lyon (1274). Bemerkungen zum Codex Parisinus gr. 1115 (Med. Reg. 2951).
4. – Neues zum Kolophon des Parisinus Graecus 1115?
5. – Zu: A. Alexakis, Codex Parisinus Graecus 1115 and its Archetype, DOS 34, Washington D.C. 1996.
6. – Ein griechische Florileg zur Verteidigung des Filioque aus dem 7. Jahrhundert? Eine Bemerkung zum Parisinus graecus 1115.
7. – Nochmals zu Stephan von Bostra (CPG 7790) im Parisinus 1115. Ein Testimonium — zwei Quellen.
8. – Severian von Gabala in Florilegien zum Bilderkult.
9. – Eine Ergänzung zur Edition von Anastasii Sinaitae „Viae Dux". Das Verzeichnis benutzter und zitierter Handschriften.
10. – Ein Nachtrag zu Seth in der patristischen Literatur.
11. – Sprache und Sein bei Anastasios Sinaites. Eine Semantik im Dienst der Kontroverstheologie.
12. – Der Codex Vaticanus gr. 1409. Eine Beschreibung der Handschrift.
13. – Nochmals zum *Antiquissimus Ducaei*. Ein Traktat des Anastasios Sinaites (CPG 7747) unter dem Namen Gregors von Nyssa (CPG 3218).

14. – „Die Ἄπορα des Gregorius von Nyssa"? Ein Beitrag zur Geistmetaphysik in Byzanz mit einer Edition von CPG 1781.
15. – Ordinateur et stemmatologie. Une constellation contaminée dans une tradition grecque.
16. – Editionstechnik ohne „Trenn- und Bindefehler"? Zur Rekonstruktion von Stammbäumen mittels des Computerprogramms von A. Dees.
17. – Which Variants are Useful in Discovering the Deep Structure of the Manuscript Tradition of a Text? Contra so-called Essentially Quantitative Approach.
18. – Antimonophysitische Aporien des Anastasios Sinaites.
19. – Zu M. Richards Edition der Opera quae supersunt von Johannes Grammatikos. Eine Besprechung in BZ 73, 1980.
20. – Syllogistik im Dienst der Orthodoxie. Zwei unedierte Texte byzantinischer Kontroverstheologie des 6. Jahrhunderts.
21. – Die dem Anastasios Sinaites zugeschrieben *Synopsis de haeresibus et synodis*.
22. – Zur griechischen und lateinischen Übersetzung der Apokalypse des Pseudo-Methodios (CPG-CPG.S 1830). Eine Rezension.
23. – Die „Philosophischen Kapitel" des Anastasius I. von Antiochien (559-598).
24. – Des Patriarchen Anastasius I. von Antiochien Jerusalemer Streitgespräch mit einem Tritheiten (CPG 6958).

Ces chapitres sont suivis d'une série de notes complémentaires, d'une concordance entre Mansi et les *ACO* et d'une bibliographie de l'auteur. Puis vient une série d'index : références bibliques ; sources chrétiennes antérieures au 8e siècle ; textes du Florilège du *Paris. gr.* 1115 ; sources chrétiennes postérieures au 8e siècle ; sources non-chrétiennes ; des *indices uerborum* ; un index des matières ; des index des personnes ; une liste des manuscrits cités.

Il s'agit donc d'une somme de travaux érudits écrits à différentes époques, qui touchent à des problèmes théologiques importants (*filioque*, images, etc.) et qui forment un ensemble considérable et incontournable pour les historiens qui étudient les controverses théologiques des 6e et 7e siècle et leurs répercussions ultérieures.

Linda YURETICH (trad.), *The Chronicle of Constantine Manasses*. Translated with commentary and introduction by Linda YURETICH (Translated Texts for Byzantinists 6). – Liverpool University Press, Liverpool 2018. 21 × 15 ; relié. XVII-320 p. ISBN 978-1-78694-151-0.

La chronique de Constantin Manassès (vers 1130-1187), à laquelle on attribue le titre générique de *Σύνοψις ἱστορική*, déroule l'histoire du monde de la création à l'année 1081 (mort de Nicéphore Botaneiatès) dans un ensemble original de 6733 vers. Composé en 1145-1148, l'ouvrage connut une grande popularité et une large diffusion ; une centaine de manuscrits sont conservés. La chronique reçut une traduction slavonne précoce en 1337, que son auteur dédia au tsar bulgare, Jean Alexandre de Tărnovo (1331-1371), qui prenait ainsi la place de Manuel Ier Komnènos (1143-1180), le dédicataire du texte grec. L'auteure donne la première traduction moderne du texte grec, dont la dernière édition a été fournie par O. Lampsidis en 1996, et elle signale en note les modifications et les ajouts du texte slavon, qui a été édité par V. Dujčev en 1988. Il s'agit donc d'un travail original, à double entrée.

Ainsi la traduction est effectuée sur le texte grec, mais l'annotation rend compte également de la version bulgare, dont les divergences d'avec le modèle grec, signalées dans les notes, sont peu importantes, la traduction slavonne étant à peu près littérale. À cela s'ajoute la mention d'un ensemble de vingt-sept additions de la version bulgare (p. 13-17), qui en accentuent l'intérêt et dont la plus intéressante évoque le tsar Jean Alexandre (voir la note 1156, p. 112). Ces ajouts commencèrent sans doute par figurer en marge, avant d'être insérés dans le corps du texte.

OUVRAGES REÇUS

Ioan Marin MĂLINAŞ, *Dipticon sau Cronologie patriarhală şi imperială [Pentarhia – Pentarchías*, I*]*. – Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca 2006. 29 × 21. 398 p. ISBN 978-973-610-439-8.

IDEM, *Pentarhia*. II/1, *Biserica catholică ortodoxă şi patriarhii acesteia până în secolul al VIII-lea*. – Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca 2009. 29 × 21. 421 p. ISBN 978-973-610-862-4.

IDEM, *Pentarhia*. II/2, *Regeste imperiale şi patriarhale privitoare la sinoadele ecumenice*, 325-787. – Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca 2009. 29 × 21. 168 p. ISBN 978-973-610-890-7.

IDEM, *Pentarhia*. II/3, *Privitor la instituţia canonică a pentarhiei patriarhilor*. – Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca 2010. 29 × 21. 477 p. ISBN 978-973-595-205-1.

IDEM, *Pentarhia*. II/4, *Patriarhii latini de Roma Veche, Aquileia, Grado, Veneţia şi cei din Orient (Constantinopol, Alexandria, Antiohia şi Ierusalim)*. – Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca 2011. 29 × 21. 275 p. ISBN 978-973-610-439-8.

IDEM, *Pentarhia*. II/5, *Tronul ecumenic, Ohrida şi Biserica românească, până în anul 1453*. – Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca 2014. 29 × 21. 389 p. ISBN 978-973-610-439-8.

IDEM, *Pentarhia*. III, *Regestele patriarhale şi imperiale de la Constantinopol, privind Crimeea şi ţărmul nordic al Mării Negre*. – Editura Risoprint, Cluj-Napoca 2016. 29 × 21. 231 p. ISBN 978-973-53-1878-9.

RÉSUMÉS D'AUTEURS

REB 78, 2020, p. 5-69.

Jean-Claude Cheynet, Esra Erdoğan et Vivien Prigent, *Les sceaux byzantins du musée de Gaziantep*. – Cet article est le troisième volet d'une série consacrée à l'édition de collections de sceaux conservées dans les musées de la Turquie orientale, afin de documenter les réalités administratives et sociales de la frontière byzantine. 58 sceaux, parfois conservés en plusieurs exemplaires, sont édités et commentés, parmi lesquels 9 se rapportent à l'administration centrale, 13 à l'administration provinciale, 2 à l'Église, et 10 aux titulaires de diverses dignités. 15 sceaux privés et 9 sceaux dont la lecture est incertaine complètent la collection. Les nombreux sceaux du duc Grégoire, qui permettent de revisiter l'authenticité controversée de cette série, le sceau unique de l'évêque latin Franco de Hiérapolis et un sceau prouvant l'origine arabe de la famille Chalinziôtès sont d'un intérêt tout particulier.

The article is the third instalment of a series dedicated to the edition of seals collections kept in the museums of Eastern Turkey, in order to document the administrative and social realities of the Byzantine border zone. 58 seals, sometimes conserved in more than one exemplar, are edited and commented, amongst which 9 pertaining to the central administration, 13 to the provincial administration, 2 to the Church, and 10 to holders of various honorary titles; 15 private seals and 9 seals of uncertain readings complete the collection. Of particular interest are the many seals of the dux Gregory that allow to revisit the controversial authenticity of this numerous series, the unique seal of the Latin bishop Franco of Hierapolis, and a seal proving the Arab origin of the Chalinziôtès family.

REB 78, 2020, p. 71-76.

Werner Seibt and Ergün Lafli, *Στρατηγὸς Δεκαπόλεως*. – In the museum of Çeşme (west of Izmir) there is a seal from the late tenth or the very beginning of the eleventh century mentioning for the first time a strategos of Dekapolis. On the obverse, it has a rare late invocative monogram with the usual tetragram, and the complete legend reads: + Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Ἰωάν(νῃ) β(ασιλικῷ) (πρωτο) σπαθ(αρίῳ) [(καὶ)] στρατηγ(ῷ) Δεκ[α]πόλε(ως).

Au musée de Çeşme (à l'ouest d'Izmir) est conservé un sceau datable de la fin du 10e ou du tout début du 11e siècle, qui mentionne pour la première fois un stratège de Dékapolis. Au

Revue des Études Byzantines 78, 2020, p. 363-367. doi : 10.2143/REB.78.0.3288415

revers, il porte un rare monogramme invocatif, avec le tétragramme usuel ; la légende complète est la suivante : + Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Ἰωάν(νῃ) β(ασιλικῷ) (πρωτο)σπαθ(αρίῳ) [(καὶ)] στρατηγ(ῷ) Δεκ[α]πόλε(ως).

REB 78, 2020, p. 77-108.

Tiphaine Lorieux, *Le commentaire sur le livre d'Osée du Pseudo-Théodoret : une œuvre inédite de Gennade de Constantinople ?* – Le *Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti* (*BHG* 1395b) est un commentaire inédit du livre du prophète Osée. S'il est clair que ce commentaire, contrairement à ce qu'indiquent dans le titre les manuscrits qui le transmettent, n'est pas dû à Théodoret de Cyr, dont le *Commentaire sur Osée* est édité dans la *Patrologie grecque* (*PG* 81, 1546-1632), son auteur restait jusque-là inconnu. La chaîne II sur les petits prophètes (*CPG* C56) transmet, pour le livre d'Osée, de nombreux extraits exégétiques, sous le nom de divers auteurs. Or la comparaison entre les dix-neuf extraits attribués à Gennade par la chaîne et les passages du *Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti* portant sur les mêmes versets du livre d'Osée permet d'établir que les extraits transmis par la chaîne sous le nom de Gennade ont été tirés du *Commentarius*, et donc que Gennade en est l'auteur. Il s'agit du seul commentaire biblique complet de Gennade de Constantinople que nous connaissions.

The *Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti* (*BHG* 1395b) is a still unedited commentary on the prophet Hosea. This text, contrary to the indication of its title in the manuscripts, was not written by Theodoret of Cyrus, whose *Commentary on Hosea* is edited in the *Patrologia graeca* (*PG* 81, 1546-1632). Its author remained unknown up until now. The *catena* II on the minor prophets (*CPG* C56) contains many exegetical extracts pertaining to the book of Hosea, under the name of different authors. The comparison between the nineteen extracts attributed to Gennadius by the *catena*, and the passages of the *Commentarius in Oseam Pseudo-Theodoreti* covering the same verses, shows that the extracts by Gennadius were taken from the *Commentarius*, and thus that Gennadius is indeed the author of the *Commentarius*. It is the only full-length biblical commentary by Gennadius of Constantinople that has been preserved.

REB 78, 2020, p. 109-141.

Emanuel Zingg, *Références internes et séquences des fragments dans l'ouvrage de Jean le Lydien,* Sur les mois. – *Sur les mois* de Jean le Lydien est un ouvrage dont il ne subsiste que des fragments, dont la majorité a été conservée par l'un ou l'autre de quatre grands recueils d'extraits. De façon générale, la position d'un fragment, telle qu'elle est déterminée dans la dernière édition de l'ouvrage établie par Richard Wünsch, est considérée comme certaine. Or il existe certains cas où la position peut être contestée et doit être remise en question. Nous abordons cette problématique à travers une analyse de toutes les références internes. Il est fort probable que le texte original de Jean le Lydien contenait déjà la plupart de ces références. À quelques exceptions près, celles-ci se rapportent à un passage qui a été conservé. Combinées aux observations sur la cohérence thématique, les références nous permettent de regrouper les fragments de *Sur les mois*, III, 1-10.

Only fragments of John Lydus's work *On the Months* have been preserved, and the majority of them is contained in one among four large collections of excerpts. The last editor of the text, Richard Wünsch, was able to determine the position of most of the fragments with great probability and his contribution did not raise any objection. In some cases, however, the evidence for his positioning is weak and needs to be revised. We tackle this problem by discussing all internal references. It is likely that the original text by Lydus contained already the larger part of the references. Apart from a few exceptions, they refer to a passage that is still preserved today. In combination with observations on thematic coherence, the references allow us to regroup the fragments of *On the Months*, III, 1-10.

REB 78, 2020, p. 143-192.

Corinne JOUANNO, *Tzétzès et la paradoxographie*. – Cet article propose une étude sur la *Chiliade* VII, 144, destinée à commenter l'expression « toutes les inventions encore plus mensongères que cela », utilisée par Tzétzès dans sa *Lettre* 19. Tzétzès y cite un vaste échantillonnage d'auteurs anciens présentés comme des diseurs de merveilles. Une première partie est consacrée à l'examen détaillé de cette « bibliothèque paradoxographique », riche de vingt-six poètes et prosateurs. Le grand nombre des citations, leur arc chronologique étendu, la diversité des genres littéraires invoqués attestent la volonté d'illustrer la fréquence de la tentation affabulatrice. Dans la deuxième partie est posée la question des sources, directes ou indirectes, grâce auxquelles Tzétzès a pu avoir connaissance de ces divers auteurs. La troisième partie s'attache à préciser l'attitude adoptée par Tzétzès à l'égard de cette littérature paradoxographique, qu'il prétend dénoncer. On est toutefois frappé de l'ambiguïté de sa position, qui témoigne d'un mélange de fascination et de répulsion (qu'expliquent peut-être non seulement le souci de rationalité, mais aussi la méfiance, communément répandue dans le monde chrétien médiéval, à l'égard du monstrueux).

This article proposes a study on *Chiliade* VII, 144, intended to comment on the expression "all inventions even more misleading than that", used by Tzetzes in his *Letter* 19. Tzetzes cites a large sample of ancient authors presented as wonder-workers. A first part is devoted to a detailed examination of this "paradoxographical library", containing twenty-six poets and prose writers. The large number of quotations, their extended temporal arc and the diversity of the literary genres invoked demonstrate the desire to illustrate the frequency of the affabulatory temptation. In the second part, we raise the question of the sources, direct or indirect, thanks to which Tzetzes was able to gain knowledge of these various authors. The third part endeavours to clarify the attitude adopted by Tzetzes towards paradoxography, which he claims to denounce. However, we are struck by the ambiguity of his position, which bears witness to a mixture of fascination and repulsion (perhaps explained not only by his concern for rationality, but also by the distrust of the monstrous that was common in the medieval Christian world).

REB 78, 2020, p. 193-217.

Antonio RIGO, *Il* Synodikon dell'Ortodossia *di Tessalonica*. – Nel 1918 Louis Petit pubblicava un articolo intitolato *Le Synodicon de Thessalonique*. L'autore vi presentava un testimone importante, il codice Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 172,

e inaugurava di fatto una stagione di studi su un testo centrale per la storia religiosa ed ecclesiastica a Costantinopoli e nelle provincie dell'Impero. Il presente articolo, oltre a riconsiderare il celebre Vat. gr. 172, esemplato presso la metropoli di Tessalonica nel 1439, presenta due esemplari leggermente più antichi, il *Synodikon* dell'Athos, Xeropotamou, 191 (1364-1370), contenente anche una lista dei metropoliti di Zichnai, e l'Oxford, Bodleian Library, Holkham gr. 6 (fine del XIV secolo), che presenta in forma autonoma gli articoli del *Synodikon* P. Abbiamo perciò a che fare con tre diversi testimoni del *Synodikon dell'Ortodossia* di Tessalonica: fatto raro, ed eccezionale, per una metropoli bizantina.

In 1918 Louis Petit published an article entitled *Le Synodicon de Thessalonique*. The author presented a study on an important manuscript, Vatican City, BAV, Vat. gr. 172, but, at the same time, heralded a new era of studies on a text that is central for the religious and ecclesiastical history of Constantinople and the provinces of the Empire. This article, in addition to reconsidering the Vat. gr. 172 copy executed at the metropolis of Thessalonica in 1439, presents two 14th-century manuscripts containing the *Synodikon*: the Athos, Xeropotamou, 191 (1364-1370), which also includes a list of the metropolitans of Zichnai, and the Oxford, Bodleian Library, Holkham gr. 6 (end of the 14th century), which presents the articles of *Synodikon* P in an autonomous form. We are, therefore, dealing with three different copies of the *Synodikon of the Orthodoxy* of Thessalonica: a rare and exceptional case study for a Byzantine metropolis.

REB 78, 2020, p. 219-245.

Anna Lampadaridi, *De Constantinople à l'île d'Andros : regards sur l'histoire de la bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre*. – Cet article vise à compléter notre connaissance de la bibliothèque du Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople, fondée au 17e siècle, à travers l'examen d'un inventaire de ses manuscrits dressé en 1881 par Hésychios Papadopoulos. Cet inventaire ne nous était connu jusqu'à ce jour qu'à travers le manuscrit Jérusalem, Bibliothèque du Patriarcat, Néa Syllogè 36, dont la fin est tronquée. L'examen d'un nouveau témoin, le manuscrit Andros, Monè Hagiou Nikolaou, 62, qui transmet un état plus complet de l'inventaire rédigé par Hésychios Papadopoulos, offre de nouvelles pistes et un témoignage rare sur le fonds du Métochion. En replaçant l'inventaire d'Hésychios Papadopoulos dans l'histoire de cette bibliothèque, l'article s'attarde sur l'apport du manuscrit de l'île d'Andros à la connaissance du fonds du Métochion. Ce travail se clôt sur l'édition et la traduction en français d'une lettre liminaire, jusque-là inédite, transmise par le manuscrit de l'île d'Andros.

The article is devoted to the Library of the Metochion of the Holy Sepulchre in Constantinople, founded in the 17th century. It focuses on an inventory carried out in 1881 by Hesychios Papadopoulos. Up until now, the truncated manuscript Jerusalem, Library of the Patriarchate, Nea Sylloge 36, was the only known record of this inventory. The newly identified manuscript Andros, Hagios Nikolaos Monastery, 62, contains a more complete version of the inventory conducted by Hesychios Papadopoulos and sheds new light on the manuscript collection of the Library. To begin with, the article describes the role that the inventory played in the history of the Library. Then follows an analysis of new evidence provided by the Andros manuscript. The article concludes with the publication and translation into French of a previously unpublished introductory letter found in the Andros manuscript.

REB 78, 2020, p. 247-287.

André RONDE, Cécile MORRISSON, Arianna D'OTTONE-RAMBACH, *La collection numismatique de l'Institut français d'études byzantines.* – La collection de monnaies de l'IFEB compte 1175 monnaies qui sont ici inventoriées et partiellement illustrées. Ce sont en majorité des monnaies de bronze assez médiocres provenant probablement, pour la plupart, d'achats ou surtout de dons reçus au Grand Bazar d'Istanbul : grecques et hellénistiques pour 13 %, romaines y compris les provinciales à légendes grecques d'Asie Mineure 57 %, byzantines 20 %, islamiques – des Omeyyades aux Ottomans avec une prédominance des bronzes des Seljoukides de Rūm – 10 %. Elles ont le mérite de fournir un échantillon plus ou moins représentatif de la circulation du petit numéraire à Constantinople mais aussi sur le territoire occupé ensuite par l'empire ottoman. Les auteurs en offrent un commentaire dans chacun de leurs domaines respectifs (Antiquité, Byzance, monnaies islamiques).

This paper gives an inventory of the ca 1175 coins of the IFEB collection with some illustrations. This set of poorly preserved mostly copper coins came from purchases or gifts in the Istanbul Great Bazar in the 1910s-1920s: Greek and Hellenistic 13%, Roman (including the provincial series with Greek legends struck in Asia Minor) 57%, Byzantine 20%, Islamic 10% (from the Omayyads to the Ottomans, predominantly from the Seljuqs of Rūm). They are helpful in providing a more or less representative sample of small coinage circulation in Constantinople, but also within the territory that later belonged to the Ottoman Empire. The authors discuss this sample according to their respective fields (Graeco-Roman Antiquity, Byzantine coinage, Islamic coinage).